BnF Gallica

Mémoires intimes de Napoléon Ier, par Constant, son valet de chambre.... Tome 1-5

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Wairy, Constant (1778-1845). Auteur du texte. Mémoires intimes de Napoléon Ier, par Constant, son valet de chambre.... Tome 1-5. 1909-1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

VÉRE 1964

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le Directeur
A Barroi

Mémoires intimes

DE

NAPOLÉON Ier

PAR

CONSTANT, son valet de chambre

Nombreuses illustrations d'après documents de l'époque.

TOME I [-V]

Prix : 0 fr. 65

JOSÉPHINE

SOCIÉTÉ

DES PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES

13, Rue Thérèse, PARIS

L 44 b 62

MÉMOIRES INTIMES

DE

NAPOLÉON Ier

[1 partie en 5 volumes] 51.50

8 L b 45
262
B

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS
n.f. 4768
1909

MÉMOIRES INTIMES

DE

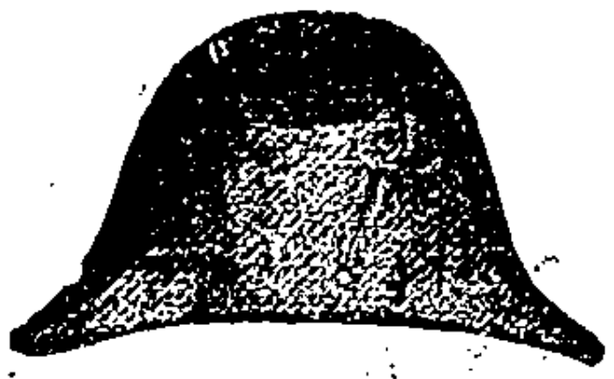
NAPOLÉON Ier

PAR

CONSTANT

son valet de chambre

Nombreuses illustrations d'après documents de l'epoque



SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES

13, Rue Thérèse, 13

PARIS

Je m'assis sur le rebord d'un fossé, et là, je pleurai amèrement.

Mémoires Intimes de Napoléon Ier

CHAPITRE PREMIER

Naissance de l'auteur. — Son père, ses parents. — Ses premiers protecteurs. — Émigration et abandon. — Le suspect de 12 ans. — Les municipaux ou les *imbéciles*. — Le chef d'escadron Michau. — M. Gobert-Carat. — Madame Bonaparte et sa fille. — Les bouquets et la scène de sentiment. — Économie de Carrat pour les autres et sa générosité pour lui-même. — Poltronnerie. — Espiègleries de Madame Bonaparte et d'Hortense. — Le fantôme. — La douche nocturne. — La chute. — L'auteur entre au service de M. Eugène de Beauharnais.

Je ne parlerai que très peu de moi dans mes mémoires, car je ne me cache pas que le public ne peut y chercher avec intérêt que des détails sur le grand homme au service duquel ma destinée m'a attaché pendant seize ans, et que je ne quittai presque jamais pendant ce temps. Cependant

je demanderai la permission de dire quelques mots sur mon enfance, et sur les circonstances qui m'ont amené au poste de valet de chambre de l'Empereur.

Je suis né le 2 décembre 1778, à Péruelz, ville qui devint française, lors de la réunion de la Belgique à la République, et qui se trouva alors comprise dans le département de Jemmapes. Peu de temps après ma naissance, mon père prit aux bains de Saint-Amand un petit établissement nommé le Petit-Château, où logeaient les personnes qui fréquentaient les eaux. Il avait été aidé dans cette entreprise par le prince de Croï, dans la maison duquel il avait été maître d'hôtel. Nos affaires prospéraient au delà des espérances de mon père, car nous recevions un grand nombre d'illustres malades. Comme je venais d'atteindre ma onzième année, le comte de Lure, chef d'une des premières familles de Valenciennes, se trouva au nombre des habitants du Petit-Château; et comme cet excellent homme m'avait pris en grande affection, il me demanda à mes parents pour être élevé avec ses fils, qui étaient à peu près de mon âge. L'intention de ma famille était alors de me faire entrer dans les ordres, pour plaire à un de mes oncles, qui était doyen de Lessine. C'était un homme d'un grand savoir et d'une vertu rigide. Pensant que la proposition du comte de Lure ne changerait rien à ses projets futurs, mon père l'accepta, jugeant que quelques années passées dans une famille aussi distinguée me donneraient le goût de l'étude et me prépareraient aux études plus sérieuses que j'aurais à faire pour embrasser l'état ecclésiastique. Je partis donc avec le comte de Lure, fort affligé de quitter mes parents, mais bien aise en même temps, comme on l'est ordinairement à l'âge que j'avais, de voir un pays nouveau. Le comte m'emmena dans une de ses terres située près de Tours, où je fus reçu avec la plus bienveillante amitié par la comtesse et ses enfants, et je fus traité sur un pied parfait d'égalité avec eux, prenant chaque jour les leçons de leur gouverneur.

Hélas! je ne profitai malheureusement pas assez longtemps des bontés du comte de Lure et des leçons que je recevais chez lui. Une année à peine s'était écoulée depuis notre installation au château, lorsque l'on apprit l'arrestation du roi à Varennes. La famille dans laquelle je me trouvais en éprouva un violent désespoir, et tout enfant que j'étais, je me rappelle que j'éprouvai un vif chagrin de cette nouvelle, sans pou-

voir m'en rendre compte, mais parce que, sans doute, il est naturel de partager les sentiments des personnes avec lesquelles on vit, quand elles nous traitent avec autant de bonté que le comte et la comtesse de Lure en avaient pour moi. Toutefois j'étais dans cette heureuse imprévoyance de l'enfance, lorsqu'un matin je fus réveillé par un grand bruit. Bientôt je me vis entouré d'un nombre considérable d'étrangers, dont aucun ne m'était connu, et qui m'adressèrent une foule de questions auxquelles il m'était bien impossible de répondre. Seulement j'appris alors que le comte et la comtesse de Lure avaient pris le parti d'émigrer. On me conduisit à la municipalité, où les questions recommencèrent de plus belle, et toujours aussi inutilement; car je ne savais rien du projet de mes protecteurs, et je ne pus répondre que par les larmes abondantes que je versai en me voyant abandonné de la sorte et éloigné de ma famille. J'étais trop jeune alors pour réfléchir sur la conduite du comte; mais j'ai pensé depuis, que mon abandon même était de sa part un acte de délicatesse, n'ayant pas voulu me faire émigrer sans l'assentiment de mes parents; j'ai toujours eu la conviction qu'avant de partir, le comte de Lure m'avait recommandé à quelques personnes, mais que celles-ci n'osèrent pas me réclamer, dans la crainte de se trouver compromises; ce qui, comme l'on sait, était alors extrêmement dangereux.

Me voilà donc seul, à l'âge de douze ans, sans guide, sans appui, sans soutien, sans conseil et sans argent, à plus de cent lieues de mon pays, et déjà habitué aux douceurs de la vie d'une bonne maison. Qui le croirait? Dans cet état, j'étais presque regardé comme un suspect, et les autorités du lieu exigeaient que je me présentasse chaque jour à la municipalité, pour la plus grande sûreté de la République; aussi me rappelai-je parfaitement que lorsque l'Empereur se plaisait à me faire raconter ces tribulations de mon enfance, il ne manquait jamais de répéter plusieurs fois: *Les imbéciles!* en parlant de mes honnêtes municipaux. Quoi qu'il en soit, les autorités de Tours, jugeant enfin qu'un enfant de douze ans était incapable de renverser la République, me délivrèrent un passe-port avec l'injonction expresse de quitter la ville dans les vingt-quatre heures; ce que je fis de bien grand cœur, mais non sans un profond chagrin de me voir seul et à pied sur la route, avec un long chemin à faire. A force de privations et avec beaucoup de peine, j'arrivai enfin auprès

de Saint-Amand, que je trouvai au pouvoir des Autrichiens. Les Français entouraient la ville, mais il me fut impossible d'y entrer. Dans mon désespoir je m'assis sur les rebords d'un fossé, et là je pleurais amèrement quand je fus remarqué par le chef d'escadron Michau*, qui devint par la suite colonel et aide de camp du général Loison. M. Michau s'approcha de moi, me questionna avec beaucoup d'intérêt, me fit raconter mes tristes aventures, en parut touché, mais ne me cacha pas l'impossibilité où il était de me faire conduire dans ma famille; venant d'obtenir un congé, qu'il allait passer dans la sienne à Chinon, il me proposa de l'accompagner, ce que j'acceptai avec une vive reconnaissance. Je ne saurais dire combien la famille de M. Michau eut pour moi de bonté et d'égards, pendant les trois ou quatre mois que je passai auprès d'elle; au bout de ce temps M. Michau m'emmena avec lui à Paris, où je ne tardai pas à être placé chez un M. Gobert, riche négociant, qui me traita avec la plus grande bonté pendant tout le temps que je restai chez lui.

J'ai revu dernièrement M. Gobert, et il m'a rappelé que, quand nous voyagions ensemble, il avait l'attention de laisser à ma disposition une des banquettes de sa voiture, sur laquelle je m'étendais pour dormir. Je mentionne avec plaisir cette circonstance, d'ailleurs assez indifférente, mais qui prouve toute la bienveillance que M. Gobert avait pour moi.

Quelques années après, je fis la connaissance de Carrat, qui était au service de madame Bonaparte, pendant que le général se livrait à son expédition d'Egypte; mais avant de dire comment j'entrai dans la maison, il me semble à propos de commencer par raconter comment Carrat lui-même avait été attaché à madame Bonaparte, et en même temps quelques anecdotes qui le concernent, et qui sont de nature à faire connaître les premiers passe-temps des habitants de la Malmaison.

Carrat se trouvait à Plombières quand madame Bonaparte y alla prendre les eaux. Tous les jours il lui apportait des bouquets, et lui adressait de petits compliments, si singuliers, si drôles même, que cela divertissait beaucoup Joséphine, aussi bien que quelques dames qui l'avaient accompagnée,

* Depuis, j'ai été assez heureux pour lui faire obtenir de l'empereur une place qu'il désirait pour retraite, ayant perdu l'usage de son bras droit.

parmi lesquelles étaient mesdames de Cambis et de Crigny*, et surtout sa fille Hortense, qui riait aux éclats de ses facéties; et la vérité est qu'il était extrêmement plaisant à cause d'une certaine originalité de caractère qui ne l'empêchait pas d'avoir de l'esprit. Ses espiègleries ayant plu à madame Bonaparte, il y ajouta une scène de sentiment, au moment où cette excellente femme allait quitter les eaux. Carrat pleura, se lamenta, exprima de son mieux le vif chagrin qu'il allait éprouver à ne plus voir madame Bonaparte tous les jours, comme il en avait contracté l'habitude, et madame Bonaparte était si bonne, qu'elle n'hésita pas à l'emmener à Paris avec elle. Elle lui fit apprendre à coiffer, et se l'attacha définitivement en qualité de valet de chambre coiffeur; telles étaient du moins les fonctions qu'il avait à remplir auprès d'elle, quand je fis la connaissance de Carrat. Il avait avec elle un franc-parler étonnant, au point même que quelquefois il la grondait. Quand madame Bonaparte, qui était extrêmement généreuse, et toujours bienveillante pour tout le monde, faisait des cadeaux à ses femmes, ou s'entretenait familièrement avec elles, Carrat lui en faisait des reproches: « Pourquoi donner cela? » disait-il; puis il ajoutait: « Voilà comme vous « êtes, Madame, vous vous mettez à plaisanter avec vos do- « mestiques! eh bien, au premier jour, ils vous manqueront « de respect. » Mais s'il mettait ainsi obstacle à la générosité de sa maîtresse quand elle se répandait sur ses entours, il ne se gênait pas davantage pour la stimuler en ce qui le concernait, et quand quelque chose lui plaisait, il disait tout simplement: « Vous devriez bien me donner cela? »

La bravoure n'est pas toujours la compagne inséparable de l'esprit, et Carrat en offrit plus d'une fois la preuve. Il était doué d'une de ces sortes de poltronneries naïves et insurmontables qui ne manquent jamais dans les comédies d'exciter le rire des spectateurs; aussi était-ce un grand plaisir pour madame Bonaparte que de lui jouer des tours qui mettaient en évidence sa rare prudence.

Il faut savoir d'abord, qu'un des grands plaisirs de madame Bonaparte à la Malmaison était de se promener à pied sur la grande route qui longe les murs du parc; elle préféra toujours cette promenade extérieure, et où il y avait presque continuellement des tourbillons de poussière, aux délicieu-

* Madame de Crigny fut depuis Madame Denon.

ses allées de l'intérieur du parc. Un jour, étant accompagnée de sa fille Hortense, madame Bonaparte dit à Carrat de la suivre à la promenade. Celui-ci était enchanté d'une pareille distinction, lorsque tout à coup on vit s'élever de l'un des fossés une grande figure recouverte d'un drap blanc, enfin un vrai fantôme, tels que j'en ai vus et décrits dans la traduction de quelques anciens romans anglais. Il est inutile que je dise que le fantôme n'était autre qu'une personne placée exprès par ces dames pour épouvanter Carrat, et certes la comédie réussit à merveille; Carrat, en effet, eut à peine aperçu le fantôme, qu'il s'approcha fort effrayé de madame Bonaparte, en lui disant tout tremblant: « Madame, Madame, regardez « donc ce fantôme!... c'est l'esprit de cette dame qui est morte « dernièrement à Plombières!... — Taisez-vous, Carrat, vous « êtes un poltron. — Ah! c'est bien son esprit qui revient. » Comme Carrat parlait ainsi, l'homme au drap blanc, achevant de remplir son rôle, s'avança sur lui en agitant son long voile, et le pauvre Carrat, saisi de terreur, tomba à la renverse, et se trouva tellement mal, qu'il fallut tous les soins qui lui furent prodigués pour lui faire reprendre connaissance.

Un autre jour, toujours pendant que le général était en Egypte, et par conséquent avant que je ne fusse attaché à personne de sa famille, madame Bonaparte voulut donner à quelques-unes de ses dames une représentation de la peur de Carrat. Ce fut alors parmi les dames de la Malmaison une conspiration générale, dans laquelle mademoiselle Hortense joua le rôle principal conjuré. Cette scène a été assez racontée devant moi par madame Bonaparte pour que je puisse en donner les détails assez comiques. Carrat couchait dans une chambre auprès de laquelle existait un petit cabinet; on fit percer la cloison de séparation, et l'on y fit passer une ficelle au bout de laquelle était attaché un pot rempli d'eau. Ce vase rafraîchissant était suspendu précisément au-dessus de la tête du patient; et ce n'était pas tout encore, car on avait en outre pris la précaution de faire ôter les vis qui retenaient la sangle du lit de Carrat, et comme celui-ci avait l'habitude de se coucher sans lumière, il ne vit ni les préparatifs d'une chute préméditée, ni le vase contenant l'eau destinée à son nouveau baptême. Tous les membres de la conspiration attendaient depuis quelques instants dans le cabinet, quand il se jeta assez lourdement sur son lit, qui ne manqua pas de s'enfoncer à l'instant même, pendant que le jeu de la

ficelle faisait produire au pot à l'eau tout son effet. Victime à la fois d'une chute et d'une inondation nocturnes, Carrat se récria avec violence contre ce double attentat: « C'est une

L'homme au drap blanc, achevant de remplir son rôle, s'avança vers lui en agitant son voile, et le pauvre Carrat saisi de terreur, tomba à la renverse.....

« horreur! » criait-il de toutes ses forces; et cependant la maligne Hortense, pour ajouter à ses tribulations, disait à sa mère, à madame de Crigny, depuis madame Denon, à ma-

dame Charvet et à plusieurs autres dames de la maison: « Ah! maman, les crapauds et les grenouilles qui sont dans « l'eau vont lui tomber sur la figure. » Ces mots, joints à une profonde obscurité, ne servaient qu'à augmenter la terreur de Carrat, qui, se fâchant sérieusement, s'écriait: « C'est une horreur, Madame, c'est une atrocité que de se jouer ainsi de vos domestiques. » Je n'oserais assurer que les plaintes de Carrat fussent tout à fait déplacés, mais elles ne servaient qu'à exciter la gaieté des dames qui l'avaient pris pour le plastron de leurs plaisanteries.

Quoi qu'il en soit, tels étaient le caractère et la position de Carrat, lorsque, ayant fait depuis quelque temps connaissance avec lui, le général Bonaparte étant de retour de son expédition d'Egypte, il me dit que M. Eugène de Beauharnais s'était adressé à lui pour un valet de chambre de confiance, le sien ayant été retenu au Caire par une maladie assez grave au moment du départ. Il s'appelait Lefebvre, et était un vieux serviteur tout dévoué à son maître, comme durent l'être toutes les personnes qui ont connu le prince Eugène; car je ne crois pas qu'il ait jamais existé un homme meilleur, plus poli, plus rempli d'égards et même d'attentions pour les personnes qui lui ont été attachées. Carrat m'ayant donc dit que M. Eugène de Beauharnais désirait un jeune homme pour remplacer Lefebvre, et m'ayant proposé de prendre sa place, j'eus le bonheur de lui être présenté et de lui convenir. Il voulut même bien me dire, dès le premier jour, que ma physionomie lui plaisait beaucoup, et qu'il voulait que j'entrasse chez lui sur-le-champ. De mon côté, j'étais enchanté de cette condition, qui, je ne sais pourquoi, se présentait. à mon imagination sous les plus riantes couleurs. J'allai sans perdre de temps chercher mon modeste bagage, et me voilà valet de chambre, par *interim*, de M. de Beauharnais, ne pensant point que je serais un jour admis au service particulier du général Bonaparte, et encore moins que je deviendrais le premier valet de chambre d'*un empereur*.

CHAPITRE II

Le prince Eugène apprenti menuisier. — Bonaparte et l'épée du marquis de Beauharnais. — Première entrevue de Napoléon et de Joséphine. — Extérieur et qualités d'Eugène. — Franchise. — Bonté. — Goût pour le plaisir. — Déjeuners de jeunes officiers et d'artistes. — Les mystifications et les mystifiés. — Thiémet et Dugazon. — Les bègues et l'immersion à la glace. — Le vieux valet de chambre rétabli dans ses droits. — Constant passe au service de Madame Bonaparte. — Agréments de sa nouvelle situation. — Souvenirs du 18 brumaire. — Déjeuners politiques. — Les directeurs *en charge*. — Barras à la grecque. — L'abbé Sieys à cheval. — Le rendez-vous. — Erreur de Murat. — Le président Gohier. — Le général Jubé et la grande manœuvre. — Le général Marmont et les chevaux de manège. — La Malmaison. — Salon de Joséphine. — M. de Talleyrand. — La famille du général Bonaparte. — M. Volney. — M. Denon. — M. Lemercier. — M. de Laigle. — Le général Beurnonville. — Excursion à cheval. — Chute d'Hortense. — Bon ménage. — La partie de barres. — Bonaparte mauvais coureur. — Revenu net de la Malmaison. — Embellissements. — Théâtre et acteurs de société : MM. Eugène, Jérôme, Bonaparte, Lauriston, etc.; mademoiselle Hortense, madame Murat, les deux demoiselles Auguié. — Napoléon, simple spectateur.

C'ÉTAIT le 16 octobre 1799 qu'Eugène de Beauharnais était arrivé à Paris, de retour de l'expédition d'Egypte, et ce fut presque immédiatement après son arrivée que j'eus le bonheur d'être placé auprès de lui. M. Eugène avait alors vingt-un ans, et je ne tardai pas à apprendre quelques particularités que je crois peu connues sur sa vie antérieure, au mariage de sa mère avec le général Bonaparte. On sait quelle fut la mort de son père, l'une des victimes de la révolution. Lorsque le marquis de Beauharnais eut péri sur l'échafaud, sa veuve, dont les biens avaient été confisqués, se trouvant réduite à un état voisin de la misère, craignant que son fils, quoique bien jeune encore, ne fût aussi poursuivi à cause de sa noblesse, le plaça chez un menuisier, rue de l'Echelle. Une dame de ma connaissance, qui demeurait dans cette rue, l'a souvent vu passer portant une planche sur son épaule. Il

y avait loin de là au commandement du régiment des guides consulaires, et surtout à la vice-royauté d'Italie. J'appris, en l'entendant raconter à Eugène lui-même, par quelle singulière circonstance il avait été la cause de la première entrevue de sa mère avec son beau-père.

Eugène n'étant alors âgé que de quatorze ou quinze ans, ayant été informé que le général Bonaparte était devenu possesseur de l'épée du marquis de Beauharnais, hasarda auprès de lui une démarche qui obtint un plein succès. Le général l'accueillit avec obligeance, et Eugène lui dit qu'il venait lui demander de vouloir bien lui rendre l'épée de son père. Sa figure, son air, sa démarche franche, tout plut en lui à Bonaparte, qui sur-le-champ lui rendit l'épée qu'il demandait. A peine cette épée fut-elle entre ses mains qu'il la couvrit de baisers et de larmes, et cela d'un air si naturel que Bonaparte en fut enchanté. Madame de Beauharnais, ayant su l'accueil que le général avait fait à son fils, crut devoir lui faire une visite de remercîments. Joséphine ayant plu beaucoup à Bonaparte dès cette première entrevue, celui-ci lui rendit sa visite. Ils se revirent souvent, et l'on sait qu'elle fut, d'événements en événements, la première impératrice des Français; et je puis assurer, d'après les preuves nombreuses que j'en ai eues par la suite, que Bonaparte n'a jamais cessé d'aimer Eugène autant qu'il aurait pu aimer son propre fils.

Les qualités d'Eugène étaient à la fois aimables et solides. Il n'avait pas de beaux traits, mais cependant sa physionomie prévenait en sa faveur. Il avait la taille bien prise, mais non point une tournure distinguée, à cause de l'habitude qu'il avait de se dandiner en marchant. Il avait environ cinq pieds trois à quatre pouces. Il était bon, gai, aimable, plein d'esprit, vif, généreux; et l'on peut dire que sa physionomie franche et ouverte était bien le miroir de son âme. Combien de services n'a-t-il pas rendus pendant le cours de sa vie et à l'époque même où il devait pour cela s'imposer des privations!

On verra bientôt comment il se fit que je ne passai qu'un mois auprès d'Eugène; mais pendant ce court espace de temps je me rappelle que, tout en remplissant scrupuleusement ses devoirs auprès de sa mère et de son beau-père, il était fort adonné aux plaisirs, si naturels à son âge et dans sa position. Une des choses qui lui plaisait le plus était de donner des déjeuners à ses amis; aussi en donnait-il fort souvent;

ce qui, pour ma part, m'amusait beaucoup, à cause des scènes comiques dont je me trouvais témoin. Outre les jeunes militaires de l'état-major de Bonaparte, ses convives les plus assidus, il avait encore pour convives habituels le ventriloque Thiémet, Dugazon, Dazincourt et Michau du théâtre Français, et quelques autres personnes dont le nom m'échappe en ce moment. Comme on peut le croire, ces réunions étaient extrêmement gaies; les jeunes officiers surtout qui revenaient, comme Eugène de l'expédition d'Egypte, ne cherchaient qu'à se dédommager des privations récentes qu'ils avaient eues à souffrir. A cette époque, les mystificateurs étaient à la mode à Paris; on en faisait venir dans les réunions, et Thiémet tenait parmi ceux-ci un rang fort distingué. Je me rappelle qu'un jour, à un déjeuner d'Eugène, Thiémet appela par leurs noms plusieurs présents, en imitant la voix de leurs domestiques, comme si cette voix fût venue du dehors: lui, il restait tranquille à sa place, et n'ayant l'air de remuer les lèvres que pour boire et manger, deux fonctions qu'il remplissait très bien. Chacun des officiers, appelé de la sorte, descendait, et ne trouvait personne; et alors Thiémet, affectant une feinte obligeance, descendait avec eux, sous le prétexte de les aider à chercher, et prolongeait leur embarras en continuant à leur faire entendre une voix connue. La plupart rirent eux-mêmes de bon cœur d'une plaisanterie dont ils venaient d'être victimes; mais il s'en trouva un qui, ayant l'esprit moins bien fait que celui de ses camarades, prit la chose au sérieux, et voulut se fâcher, quand Eugène avoua qu'il était le chef du complot.

Je me rappelle encore une autre scène plaisante dont les deux héros furent ce même Thiémet dont je viens de parler, et Dugazon. Plusieurs personnes étrangères étaient réunies chez Eugène, les rôles distribués et appris d'avance, et les deux victimes désignées. Lorsque chacun fut placé à table, Dugazon, contrefaisant un bègue, adresse la parole à Thiémet, qui, chargé d'un rôle pareil, lui répond en bégayant; alors chacun des deux feint de croire que l'autre se moque de lui, et il en résulte une querelle de bègues, qui peuvent d'autant moins s'exprimer que la colère les domine. Thiémet, qui à sa qualité de bègue avait joint celle de sourd, s'adresse à son voisin, et lui demande, son cornet à l'oreille: « Qu-que-qu'est-ce qui-qui-i-i » dit? — « Rien, » répond l'officieux voisin, qui voulait prévenir une querelle, et

prendre fait et cause pour son bègue. — « Si-si-si i-i-i- se-se mo-moque-moque de moi. » Alors la querelle devient plus vive; on va en revenir aux voies de fait, et déjà chacun des deux bègues s'est emparé d'une carafe pour la jeter à la tête de son antagoniste, quand une copieuse immersion de l'eau contenue dans la carafe apprend aux officieux voisins quel est le danger de la conciliation. Les deux bègues continuaient cependant à crier comme deux sourds, jusqu'à ce que la dernière goutte d'eau fût versée; et je me rappelle qu'Eugène, auteur de cette conspiration, riait aux éclats pendant tout le temps que dura cette scène. On s'essuya, et tout fut bientôt raccommodé le verre à la main. Eugène, quand il avait fait une plaisanterie de cette sorte, ne manquait jamais de la raconter à sa mère, et quelquefois même à son beau-père, qui s'en amusaient beaucoup, surtout Joséphine.

Je menais, depuis un mois, assez joyeuse vie chez Eugène, quand Lefebvre, le valet de chambre qu'il avait laissé malade au Caire, revint guéri, et redemanda sa place. Eugène, auquel je convenais mieux à cause de mon âge et de mon activité, lui proposa de le faire entrer chez sa mère, en lui faisant observer qu'il y serait bien plus tranquille qu'auprès de lui; mais Lefebvre, qui était extrêmement attaché à son maître, alla trouver Madame Bonaparte, à laquelle il témoigna tout son chagrin de la résolution d'Eugène. Joséphine lui promit de prendre fait et cause pour lui; elle le consola, l'assura qu'elle parlerait à son fils, qu'elle le ferait rentrer dans son ancien poste, et lui dit que ce serait moi qu'elle prendrait à son service. Joséphine parla effectivement à son fils, comme elle avait promis à Lefebvre de le faire; et, un matin, Eugène m'annonça, dans les termes les plus obligeants, mon changement de domicile. — « Constant, me dit-il, je suis « très fâché de la circonstance qui exige que nous nous « quittions; mais, vous le savez, Lefebvre m'a suivi en Egypte; « c'est un vieux serviteur: je ne puis pas me dispenser de le « reprendre. D'ailleurs, vous n'allez pas me devenir étranger; « vous allez entrer chez ma mère où vous serez fort bien; « et là nous nous verrons souvent. Allez-y de ma part, dès « ce matin même; je lui ai parlé de vous; c'est une chose « convenue; elle vous attend. »

Comme on peut le croire, je ne perdis pas de temps pour me présenter chez madame Bonaparte; sachant qu'elle était à la Malmaison, je m'y rendis sur-le-champ, et je fus reçu

Le 18 Brumaire

par madame Bonaparte avec une bonté qui me pénétra de rcconnaissance, ne sachant pas que cette bonté, elle l'avait pour tout le monde, qu'elle était aussi inséparable de son caractère que la grâce l'était de sa personne. Le service que j'eus à faire chez elle était tout à fait insignifiant; presque tout mon temps était à ma disposition, et j'en profitais pour aller souvent à Paris. La vie que je menais était donc fort douce pour un jeune homme, ne pouvant encore me douter que, quelque temps après, elle deviendrait aussi assujettie qu'elle était libre alors.

Avant de quitter un service dans lequel j'avais trouvé tant d'agrément, je rapporterai quelques faits qui sont de cette époque et que ma position auprès du beau-fils du général Bonaparte m'a mis à même de connaître.

M. de Bourrienne a parfaitement raconté dans ses mémoires les événements du 18 brumaire. Le récit qu'il a fait de cette fameuse journée est aussi exact qu'intéressant; et toutes les personnes curieuses de connaître les causes secrètes qui amènent les changements politiques les trouveront fidèlement exposées dans la narration de M. le ministre d'Etat. Je suis bien loin de prétendre à exciter un intérêt de ce genre: mais la lecture de l'ouvrage de M. Bourrienne m'a remis moi-même sur la voie de mes souvenirs. Il est des circonstances qu'il a pu ignorer, ou même omettre volontairement comme étant de peu d'importance; et ce qu'il a laissé tomber sur sa route, je m'estime heureux de pouvoir le glaner.

J'étais encore chez M. Eugène de Beauharnais, lorsque le général Bonaparte renversa le Directoire; mais je me trouvais là aussi bien à portée de savoir tout ce qui se passait que si j'avais été au service de madame Bonaparte ou du général lui-même; car mon maître, quoiqu'il fût très jeune, avait toute la confiance de son beau-père, et surtout celle de sa mère qui le consultait en toute occasion.

Quelques jours avant le 18 brumaire, M. Eugène m'ordonna de m'occuper des apprêts d'un déjeuner qu'il devait donner ce jour-là même à ses amis. Le nombre des convives, tous militaires, était beaucoup plus grand que de coutume. Ce repas de garçons fut fort égayé par un officier qui se mit à imiter en charge les manières et la tournure des directeurs et de quelques-uns de leurs affidés. Pour la charge du directeur Barras, il se drapa à la grecque avec la nappe du dé-

1 at.

COSTUMES DES REPRESENTANS
DU PEUPLE FRANÇAIS

Membres des deux Conseils,
Du Directoire Exécutif, des Ministres,
Des Tribunaux, des Messagers d'Etat,
Huissiers, et autres fonctionnaires Publics

St. Sauveur direx.

Le Conseil des Cinq-Cents

Lebrocquy sculpsit.

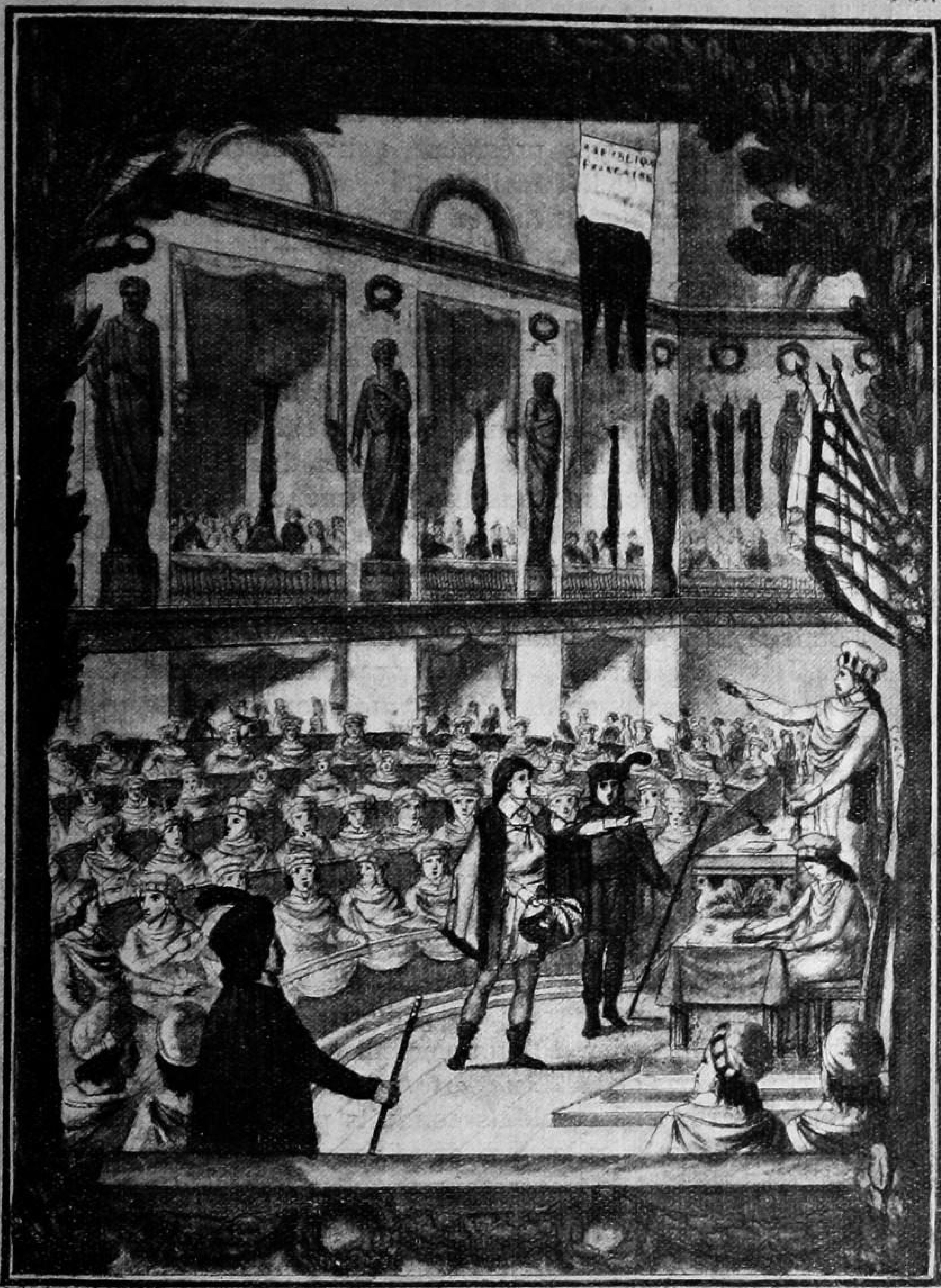
jeuner, ôta sa cravate noire, rabattit le col de sa chemise, et s'avança en se donnant des grâces, et appuyé du bras gauche sur l'épaule du plus jeune de ses camarades, tandis que de la main droite il faisait semblant de lui caresser le menton. Il n'était personne qui ne comprît le sens de cette espèce de charade; et c'étaient des éclats de rire qui n'en finissaient pas.

Il prétendit ensuite représenter l'abbé Sieys, en passant un énorme rabat de papier dans sa cravate, en allongeant indéfiniment un long visage pâle, et en faisant dans la salle, à califourchon sur sa chaise, quelques tours qu'il termina par une grande culbute, comme si sa monture l'eût désarçonné. Il faut savoir, pour comprendre la signification de cette pantomime, que l'abbé Sieys prenait depuis quelque temps des leçons d'équitation, dans le jardin du Luxembourg, au grand amusement des promeneurs, qui se rassemblaient en foule pour jouir de l'air gauche et raide du nouvel écuyer.

Le déjeuner fini, M. Eugène se rendit auprès du général Bonaparte, dont il était aide de camp, et ses amis rejoignirent les divers corps auxquels ils appartenaient. Je sortis sur leurs pas; car, d'après quelques mots qui venaient d'être dits chez mon jeune maître, je me doutais qu'il allait se passer quelque chose de grave et d'intéressant. M. Eugène avait donné rendez-vous à ses camarades au Pont-Tournant; je m'y rendis, et j'y trouvai un rassemblement considérable d'officiers en uniforme, à cheval, et tout prêts à suivre le général Bonaparte à Saint-Cloud.

Les commandants de chaque arme avaient été invités par le général Bonaparte à donner à déjeuner à leur corps d'officiers, et ils avaient fait comme mon jeune maître. Cependant les officiers, même les généraux, n'étaient pas tous dans le secret; et le général Murat lui-même, qui se jeta dans la salle des Cinq-Cents, à la tête des grenadiers, croyait qu'il ne s'agissait que d'une dispense d'âge que le général Bonaparte allait demander, afin d'obtenir une place de directeur.

J'ai su, d'une source certaine, que, au moment où le général Jubé, dévoué au général Bonaparte, rassembla dans la cour du Luxembourg la garde des directeurs dont il était commandant, l'honnête M. Gohier, président du directoire, avait mis la tête à la fenêtre, en criant à Jubé: — Citoyen général, que faites-vous donc là? — Citoyen président, vous le voyez bien; je rassemble la garde. — Sans doute je le vois bien,



Labrousse del et Sculp — St Sauveur direx

Conseil des Anciens

citoyen général; mais pourquoi la rassemblez-vous? — Citoyen président, je vais en faire l'inspection et commander une grande manœuvre. En avant, marche! — Et le citoyen général sortit à la tête de sa troupe pour aller rejoindre le général Bonaparte à Saint-Cloud, tandis que celui-ci était attendu chez le citoyen président, qui se morfondait auprès du déjeuner auquel il l'avait invité pour le matin même.

Le général Marmont avait eu aussi à déjeuner les officiers de l'arme qu'il commandait (c'était, je crois, l'artillerie). A la fin du repas, il leur avait adressé quelques mots, les engageant à ne pas séparer leur cause de celle du vainqueur de l'Italie, et à l'accompagner à Saint-Cloud. « Mais comment « voulez-vous que nous le suivions? s'écria un des convives; « nous n'avons pas de chevaux. — Si ce n'est que cela qui vous « arrête, dit le général, vous en trouverez dans la cour de cet « hôtel. J'ai fait retenir tous ceux du ménage national. Des- « cendons, et montons à cheval. » Tous les officiers présents se rendirent à cette invitation, excepté le seul général Allix, qui déclara ne vouloir point se mêler de tout ce grabuge.

J'étais à Saint-Cloud dans les journées des 18 et 19 brumaire. Je vis le général Bonaparte haranguer les soldats et leur lire le décret par lequel il était nommé commandant en chef de toutes les troupes qui se trouvaient à Paris et dans toute l'étendue de la dix-septième division militaire. Je le vis d'abord sortir fort agité du conseil des Anciens, et ensuite de l'assemblée des Cinq-Cents. Je vis M. Lucien emmené hors de la salle où se tenait cette dernière assemblée, par quelques grenadiers envoyés pour le protéger contre la violence de ses collègues. Il s'élança pâle et furieux sur un cheval, et galopa droit aux troupes pour les haranguer. Au moment où il tourna son épée sur le sein du général son frère, en disant qu'il serait le premier à l'immoler s'il osait porter atteinte à la liberté, des cris de *vive Bonaparte! à bas les avocats!* éclatèrent de toutes parts, et les soldats conduits par le général Murat se jetèrent dans la salle des Cinq-Cents. Tout le monde sait ce qui s'y passa, et je n'entrerai point dans des détails qui ont été racontés tant de fois.

Le général, devenu premier consul, s'installa au Luxembourg. A cette époque, il habitait aussi la Malmaison; mais il était souvent sur la route, aussi bien que Joséphine; car leurs voyages à Paris, quand ils occupaient cette résidence, étaient très fréquents, non seulement pour les affaires du

Voyage du 1er Consul en l'an 11 dans les Départements de la Somme, Pas de Calais, Nord, de l'Lys, de l'Escaut, de l'Ile Gemmape, l'Ourt, de la Roer, Bas Rhin & autres.

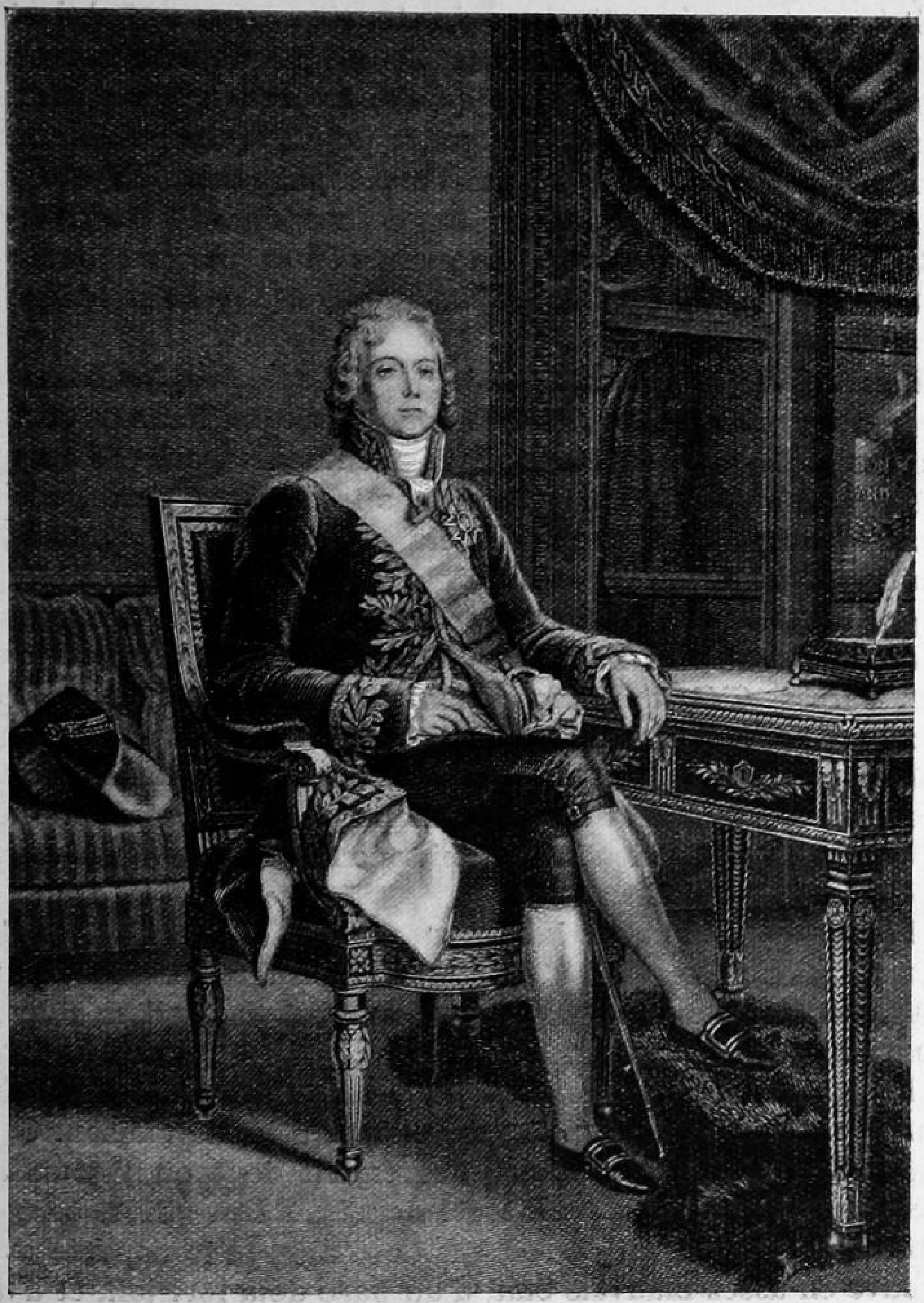
A Paris, Chez Dunnecun, Rue de la Harpe, a la Tête noire N.° 149

gouvernement, qui y nécessitaient souvent la présidence du premier consul, mais aussi pour aller au spectacle, que le général Bonaparte aimait beaucoup, donnant toujours la préférence au théâtre Français et à l'Opéra italien; observation que je ne fais qu'en passant, me réservant de présenter plus tard les traits que j'ai recueillis sur les goûts et les habitudes familières de l'empereur.

La Malmaison, à l'époque dont je parle, était un lieu de délices où l'on ne voyait arriver que des figures qui exprimaient la satisfaction; partout aussi où j'allais, j'entendais bénir le nom du premier consul et de madame Bonaparte. Dans le salon de madame Bonaparte il n'y avait pas encore l'ombre de cette étiquette sévère qu'il a fallu observer depuis à Saint-Cloud, aux Tuileries et dans tous les palais où se trouva l'empereur. La société était d'une élégance simple, également éloignée de la grossièreté républicaine et du luxe de l'empire. M. de Talleyrand était à cette époque une des personnes qui venaient le plus assidûment à la Malmaison: il y dînait quelquefois, mais y arrivait plus ordinairement le soir entre huit et neuf heures, et s'en retournait à une heure, deux heures, et quelquefois même à trois heures du matin. Tout le monde était admis chez madame Bonaparte sur un pied de presque égalité qui lui plaisait beaucoup. Là venaient familièrement Murat, Duroc, Berthier et toutes les personnes qui depuis ont figuré par de grandes dignités et quelquefois même avec des couronnes dans les annales de l'empire. La famille du général Bonaparte y était aussi fort assidue, mais nous savions bien entre nous qu'elle n'aimait pas madame Bonaparte; ce dont j'acquis les preuves par la suite. Mademoiselle Hortense ne quittait jamais sa mère, et toutes deux s'aimaient beaucoup. Outre les hommes distingués par leurs fonctions dans le gouvernement et dans l'armée, il en venait aussi qui ne l'étaient pas moins par leur mérite personnel et qui l'avaient été par leur naissance avant la révolution. C'était une véritable lanterne magique dont nous étions à même de voir les personnages défiler sous nos yeux, et ce spectacle, sans rappeler la gaîté des déjeuners d'Eugène, était bien loin d'être sans attraits. Parmi les personnes que nous voyions le plus souvent, il faut citer M. de Volney, M. Denon, M. Lemercier, M. le prince de Poix, MM. de Laigle, M. Charles, M. Baudin, le général Beurnonville, M. Isabey, et un grand nombre d'autres hommes célèbres dans les sciences,

les lettres et les arts; enfin la plupart des personnes qui composaient la société de madame de Montesson.

Madame Bonaparte et mademoiselle Hortense sortaient sou-



M. de Talleyrand

vent à cheval, et allaient se promener dans la campagne; dans ces excursions, les plus fidèles écuyers étaient ordinairement M. le prince de Poix et MM. de Laigle. Un jour, comme une

de ces cavalcades rentrait dans la cour de la Malmaison, le cheval que montait mademoiselle Hortense fut effrayé et s'emporta. Mademoiselle Hortense, qui montait parfaitement à cheval et qui était fort leste, voulut sauter sur le gazon qui bordait la route; mais l'attache qui retenait sous son pied l'extrémité inférieure de son amazone, l'empêcha de se débarrasser assez promptement, de sorte qu'elle fut renversée et traînée par son cheval pendant la longueur de quelques pas. Heureusement que ces messieurs qui l'accompagnaient, l'ayant vue tomber, s'étaient précipités en bas de leur cheval et arrivèrent à temps pour la relever. Elle ne s'était, par un bonheur extraordinaire, fait aucune contusion, et fut la première à rire de sa mésaventure.

Pendant les premiers temps de mon séjour à la Malmaison, le premier consul couchait toujours avec sa femme, comme un bon bourgeois de Paris, et je n'entendis parler d'aucune intrigue galante qui ait eu lieu dans le château. Cette société, dont la plupart des membres étaient jeunes, et qui souvent était fort nombreuse, se livrait souvent à des exercices qui rappelaient les récréations de collège; enfin, un des grands divertissements des habitants de la Malmaison était de jouer aux barres. C'était ordinairement après le dîner que Bonaparte, MM. de Lauriston, Didelot, de Lucay, de Bourrienne, Eugène, Rapp, Isabey, madame Bonaparte et mademoiselle Hortense se divisaient en deux camps, où des prisonniers faits et échangés rappelaient au premier consul le grand jeu auquel il donnait la préférence.

Dans ces parties de barres, les coureurs les plus agiles étaient M. Eugène, M. Isabey et mademoiselle Hortense; quant au général Bonaparte, il tombait souvent, mais il se relevait en riant aux éclats.

Le général Bonaparte et sa famille paraissaient jouir d'un rare bonheur, surtout quand ils étaient à la Malmaison. Cette habitation était loin, malgré l'agrément dont on y jouissait, de ressembler à ce qu'elle a été depuis. La propriété se composait du château, qu'à son retour d'Egypte Bonaparte avait trouvé en assez mauvais état, d'un parc déjà fort joli, et d'une ferme dont les revenus n'excédaient sûrement pas douze mille francs par an. Joséphine présida elle-même à tous les travaux qui y furent exécutés, et jamais aucune femme ne fut douée d'autant de goût.

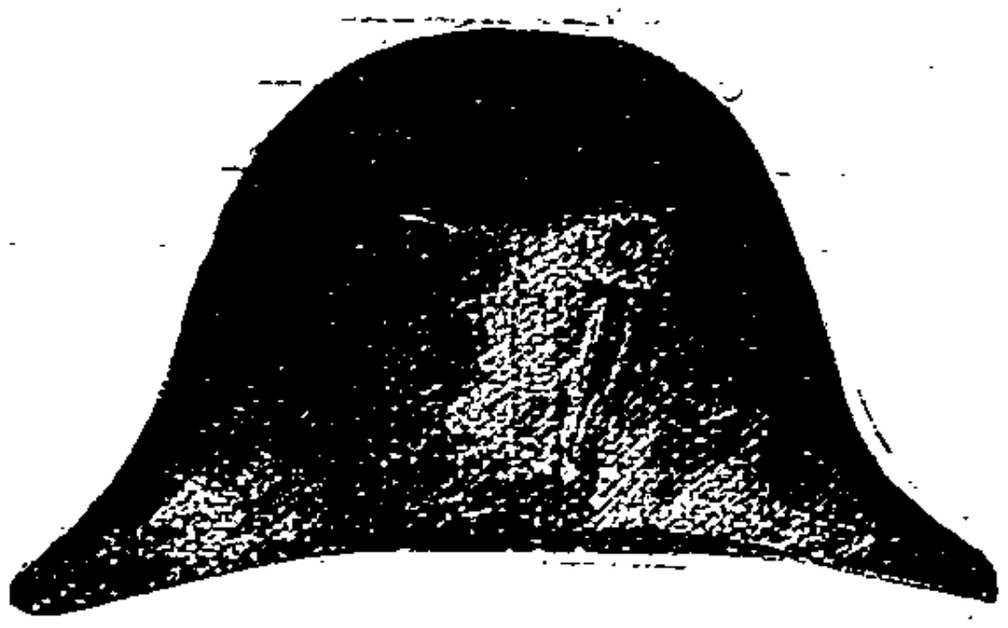
Dès le commencement, on joua la comédie à la Malmai-

M. Isabey jouant le rôle de *Figaro*

son. C'était un genre de délassement que le premier consul aimait beaucoup, mais il ne remplit jamais d'autre rôle que celui de spectateur. Toutes les personnes attachées à la maison assistaient aux représentations, et je ne tairai point le plaisir que nous goûtions, plus peut-être que tous les autres, à voir ainsi travesties sur la scène les personnes au service desquelles nous nous trouvions. La troupe de la Malmaison, s'il m'est permis de désigner ainsi des acteurs d'une position sociale aussi élevée, se composait principalement de MM. Eugène, Jérôme, Lauriston, de Bourrienne, Isabey; de Leroy, Didelot; de mademoiselle Hortense, de madame Caroline Murat, et des demoiselles Auguié, dont l'une a épousé depuis le maréchal Ney, et l'autre M. de Broc. Toutes les quatre étaient très jeunes, charmantes, et peu de théâtres à Paris auraient pu réunir quatre aussi jolies actrices. Elles avaient d'ailleurs beaucoup de grâce sur la scène, et jouaient leurs rôles avec un véritable talent. Elles étaient là presque comme dans le salon où elles avaient un ton d'une exquise délicatesse. Le répertoire ne fut pas d'abord très varié, mais il était en général bien choisi. La première représentation à laquelle j'assistai était composée du *Barbier de Séville*, dans lequel M. Isabey jouait le rôle de Figaro, et mademoiselle Hortense celui de Rosine; et du *Dépit amoureux*. Une autre fois je vis représenter *la Gageure imprévue*, et *les Fausses Consultations*. Mademoiselle Hortense et M. Eugène jouaient parfaitement dans cette dernière pièce, et je me rappelle encore actuellement combien, dans le rôle de madame Leblanc, mademoiselle Hortense paraissait encore plus jolie, sous son costume de vieille. M. Eugène représentait M. Lenoir, et M. Lauriston le charlatan. Le premier consul, comme je l'ai dit, se bornait au rôle de spectateur, mais il paraissait prendre à ce spectacle d'intérieur, et pour ainsi dire de famille, le plaisir le plus vif; il riait, il applaudissait du meilleur cœur, mais souvent aussi il critiquait. Madame Bonaparte s'amusait également, et, quand elle n'aurait pas été fière des succès de ses enfants, *les premiers sujets de la troupe*, il aurait suffi que ce fût un délassement agréable à son mari, pour qu'elle eût eu l'air de s'y plaire, car son étude constante était de contribuer au bonheur du grand homme qui avait uni sa destinée à la sienne.

Quand un jour de représentation était arrêté, il n'y avait point *relâche*, mais souvent changement de spectacle, non pour cause d'indisposition ou d'une migraine d'actrice, comme

cela arrive aux théâtres de Paris, mais pour des motifs plus sérieux; il arrivait souvent que M. d'Etieulette recevait l'ordre de rejoindre son régiment, qu'une mission importante était confiée au comte Almaviva; mais Figaro et Rosine restaient toujours à leur poste, et le désir de plaire au premier consul était d'ailleurs si général parmi tous ceux qui l'entouraient, que les doubles montraient la meilleure volonté en l'absence de leurs chefs d'emploi, et que le spectacle enfin ne manqua jamais faute d'un acteur*.



* Michau, de la Comédie française, était le professeur de la troupe ; quand il arrivait qu'un des acteurs manquait de chaleur, Michau criait : « Chaud ! chaud ! chaud ! »

CHAPITRE III

M. Ch rvet. — Détails antérieurs à l'entrée de l'auteur chez madame Bonaparte. — Départ pour l'Égypte. — *La Pomone.* — Madame Bonaparte à Plombières. — Chute horrible. — Madame Bonaparte forcée de rester aux eaux, envoie chercher sa fille. — Euphémie. — Friandise et malice. — *La Pomone* capturée par les Anglais. — Retour à Paris. — Achat de la Malmaison. — Premiers complots contre la vie du premier consul. — Les marbriers. — Le tabac empoisonné. — Projets d'enlèvement. — Installation aux Tuileries. — Les chevaux et le sabre de Campo-Formio. — Les héros d'Égypte et d'Italie. — Lannes. — Murat. — Eugène. — Disposition des appartements aux Tuileries. — Service de bouche du premier consul. — Service de la chambre. — M. de Bourrienne. — Partie de billard avec madame Bonaparte. — Les chiens de garde. — Accident arrivé à un ouvrier. — Les jours de congé du premier consul. — Le premier consul fort aimé dans son intérieur. — *Ils n'oseraient.* — Le premier consul tenant les comptes de sa maison. — Le collier de misère.

Je n'étais que depuis fort peu de temps attaché au service de madame Bonaparte, lorsque je fis connaissance avec M. Charvet, concierge de la Malmaison. Ma liaison avec cet excellent homme devint chaque jour de plus en plus intime, et à tel point, que par la suite il me donna une de ses filles en mariage. J'étais avide de savoir par lui tout ce qui se rapportait à madame Bonaparte et au premier consul, antérieurement à mon entrée dans la maison, et, sur ce point, il mettait dans nos fréquents entretiens la plus grande complaisance à satisfaire ma curiosité; c'est à sa confiance que je dois les détails suivants sur la mère et sur la fille.

Lorsque le général Bonaparte partit pour l'Egypte, madame Bonaparte l'accompagna jusqu'à Toulon; elle désirait même beaucoup le suivre en Egypte, et quand le général lui faisait des objections, elle lui faisait observer que, née créole, la chaleur du climat lui serait plus favorable que dangereuse, et par un singulier rapprochement, c'était sur *la Pomone* qu'elle voulait faire la traversée, c'est-à-dire sur le bâtiment

même qui dans sa première jeunesse l'avait amenée de la Martinique en France. Le général Bonaparte ayant fini par céder au désir de sa femme, lui promit de lui envoyer *la Pomone*, et l'engagea à aller en attendant prendre les eaux de Plombières. Les choses furent ainsi convenues entre le mari et la femme, et madame Bonaparte fut enchantée d'aller aux eaux de Plombières, ce qu'elle désirait faire depuis longtemps, connaissant comme tout le monde la réputation dont jouissent ces eaux pour raviver les fécondités paresseuses.

Madame Bonaparte n'était que depuis peu de temps à Plombières, lorsqu'un matin, étant dans son salon, occupée à ourler des madras, et causant avec les dames de la société, madame de Cambis, qui était sur le balcon, l'appela pour lui faire voir un joli petit chien qui passait dans la rue. Toute la société courut au balcon sur les pas de madame Bonaparte, et alors le balcon s'écroula avec un épouvantable fracas. Heureusement, et l'on peut dire par un grand hasard, personne ne fut tué; mais madame de Cambis eut la cuisse cassée; madame Bonaparte fut cruellement meurtrie, sans avoir, à la vérité, éprouvé aucune fracture. M. Charvet, qui était dans une pièce au-dessus du salon, accourut au bruit, et fit immédiatement tuer un mouton qu'on dépouilla, et dans la peau duquel on enveloppa madame Bonaparte. Elle fut longtemps à se rétablir. Ses bras et ses mains surtout étaient tellement contusionnés, qu'elle fut pendant quelque temps sans pouvoir en faire aucun usage, de sorte qu'il fallait couper ses aliments, la faire manger, et lui rendre enfin tous les services que l'on rend ordinairement à un enfant.

On vient de voir tout à l'heure que Joséphine croyait aller rejoindre son mari en Egypte, ce qui donnait lieu de penser que son séjour aux eaux de Plombières ne serait pas long; mais son accident lui fit juger qu'il se prolongerait indéfiniment, et elle désira, pendant qu'elle achèverait de se rétablir, avoir auprès d'elle sa fille Hortense, alors âgée de quinze ans, et qui était élevée dans le pensionnat de madame Campan. Elle l'envoya chercher par une mulâtre qu'elle aimait beaucoup; elle s'appelait Euphémie, était la sœur de lait de madame Bonaparte, et passait même, sans que je sache si cette présomption était fondée, pour être sa sœur naturelle. Euphémie partit avec M. Charvet, dans une des voitures de madame Bonaparte. Mademoiselle Hortense les voyant arriver, fut enchantée du voyage qu'elle allait faire, et surtout de

l'idée de se rapprocher de sa mère, pour laquelle elle avait la plus vive tendresse. Mademoiselle Hortense était, je ne dirai pas gourmande, mais friande à l'excès; aussi M. Charvet, en me racontant ces particularités, me dit-il que dans chaque ville un peu considérable où ils passaient, on remplissait la voiture de bonbons et de friandises, dont mademoiselle Hortense faisait une très grande consommation. Un jour qu'Euphémie et M. Charvet s'étaient profondément endormis, tout à coup ils furent réveillés par une détonation qui leur parut terrible, et qui ne les laissa pas sans une vive inquiétude, voyant à leur réveil qu'ils traversaient une épaisse forêt. Cet accident fortuit fit rire aux éclats Hortense, car ils avaient à peine manifesté leur frayeur, qu'ils se virent inondés d'une mousse odorante, qui leur expliqua d'où venait la détonation: c'était celle d'une bouteille de vin de Champagne placée dans une des poches de la voiture, et que la chaleur jointe au mouvement, ou plutôt la malice de la jeune voyageuse, avait fait déboucher avec bruit. Quand mademoiselle Hortense arriva à Plombières, sa mère était à peu près rétablie, de sorte que l'élève de madame Campan y trouva toutes les distractions qui plaisent et conviennent à l'âge qu'avait alors la fille de madame Bonaparte.

On a raison de dire qu'à quelque chose malheur est bon, car, sans l'accident arrivé à madame Bonaparte, il est dans ces choses probables qu'elle serait devenue prisonnière des Anglais; elle apprit en effet que *la Pomone*, bâtiment sur lequel on a vu qu'elle voulait faire la traversée, était tombée au pouvoir de ces ennemis de la France. Comme d'ailleurs le général Bonaparte, dans toutes ses lettres, détournait sa femme du projet qu'elle avait de le rejoindre, elle revint à Paris.

A son arrivée, Joséphine songea à remplir un désir que lui avait témoigné le général Bonaparte avant de partir. Il lui avait dit qu'il voudrait, pour son retour, avoir une maison de campagne, et il avait même chargé son frère Joseph de s'en occuper de son côté, ce que M. Joseph ne fit pas. Madame Bonaparte, qui, au contraire, était toujours en recherche de ce qui pouvait plaire à son mari, chargea plusieurs personnes de faire des courses dans les environs de Paris pour y découvrir une habitation qui pût lui convenir. Après avoir hésité longtemps entre Ris et la Malmaison, elle se décida pour cette dernière, qu'elle acheta de M. Lecoulteux-Dumoley,

moyennant, je crois, une somme de quatre cents mille francs.

Tels étaient les récits que M. Charvet avait l'obligeance de me faire pendant les premiers temps où je fus attaché au service de madame Bonaparte; tout le monde dans la maison aimait à parler d'elle, et ce n'était sûrement pas pour en médire, car jamais femme n'a été plus aimée de tous ceux qui l'entouraient, et n'a mieux mérité de l'être. Le général Bonaparte était aussi un homme excellent dans l'intérieur de la vie privée.

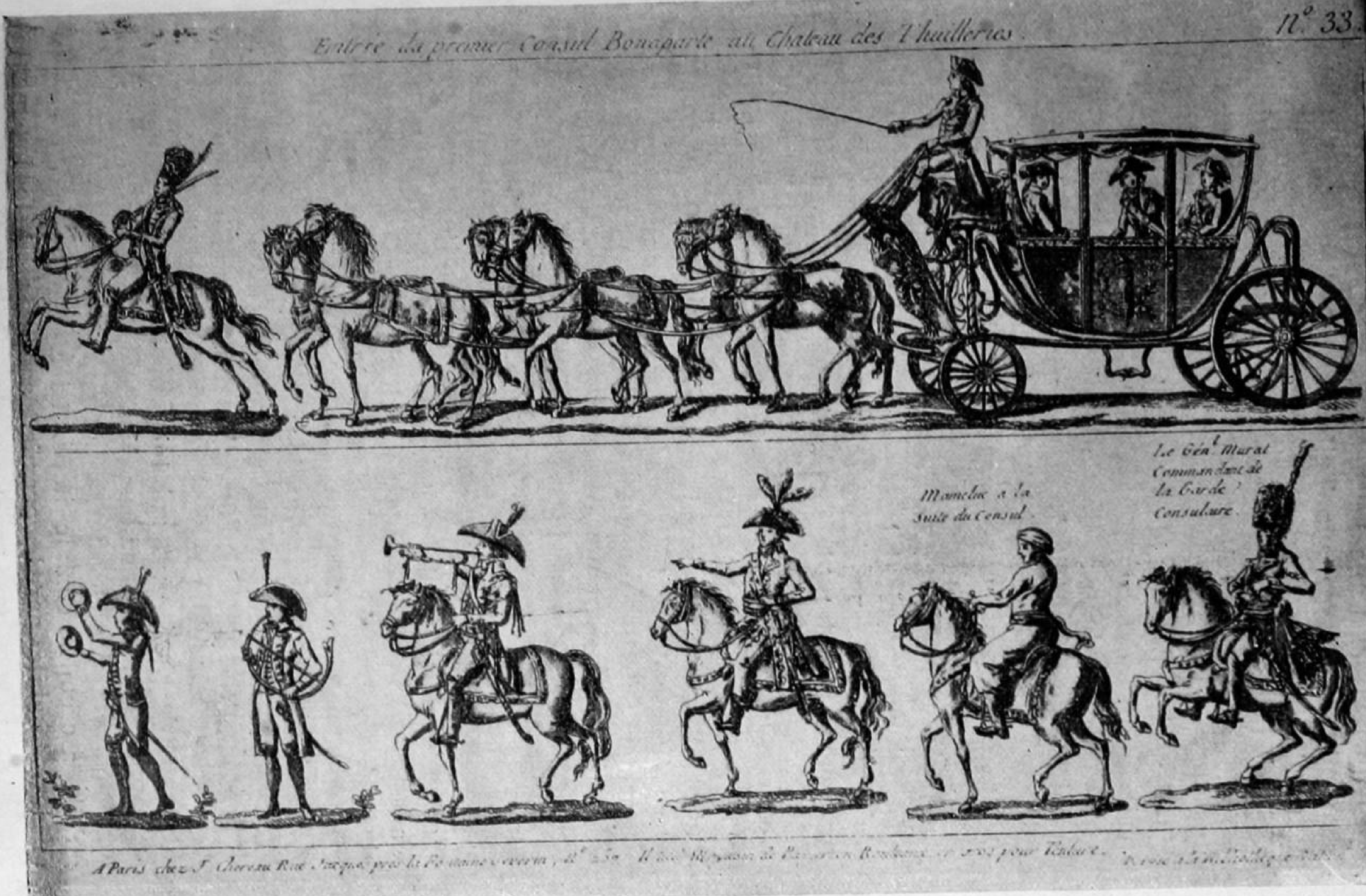
Depuis le retour du premier consul de sa campagne d'Egypte, plusieurs tentatives avaient été faites contre ses jours. La police l'avait fait maintes fois avertir de se tenir sur ses gardes, et de ne point s'aventurer seul dans les environs de la Malmaison. Le premier consul était peu défiant, surtout avant cette époque. Mais la découverte des pièges qui lui étaient tendus jusque dans son plus secret intérieur, le forcèrent à user de précaution et de prudence. On a dit depuis que ces prétendus complots n'étaient que des fabrications de la police pour se rendre nécessaire au premier consul, ou (qui sait?) du premier consul lui-même pour redoubler l'intérêt qui s'attachait à sa personne, par la crainte des périls qui menaçaient sa vie; et pour preuve de la fausseté de ces tentatives, on a allégué leur absurdité. Je ne saurais prétendre à sonder de pareils mystères; mais il me semble qu'en la matière dont il s'agit, l'absurdité ne prouve rien ou du moins ne prouve pas la fausseté. Les conspirateurs de cette époque ont donné leur mesure en fait d'extravagance. Quoi de plus absurde, et pourtant de plus réel, que l'atroce folie de la machine infernale? Quoi qu'il en soit, je vais raconter ce qui se passa sous mes yeux dans les premiers mois de mon séjour à la Malmaison. Personne n'avait dans la maison, ou du moins personne ne manifesta devant moi le moindre doute sur la réalité de ces attentats.

Pour se défaire du premier consul, tous les moyens paraissaient bons à ses ennemis. Ils faisaient tout entrer dans leurs calculs, et jusqu'à ses distractions. Le fait suivant en est la preuve.

Il y avait des réparations et des embellissements à faire aux cheminées des appartements du premier consul, à la Malmaison. L'entrepreneur chargé de ces travaux avait envoyé des marbriers, parmi lesquels, selon toute apparence, s'étaient glissés quelques misérables gagnés par les conspira-

teurs. Les personnes attachées au premier consul étaient sans cesse sur le qui-vive, et exerçaient la plus grande surveillance. On crut s'être aperçu que, dans le nombre de ces ouvriers, il se trouvait des hommes qui feignaient de travailler, mais dont l'air et la tournure contrastaient avec leur genre d'occupation. Les soupçons n'étaient malheureusement que trop fondés, car les appartements étant prêts à recevoir le premier consul, et au moment où il venait les occuper, on trouva, en y faisant une tournée, sur le bureau auquel il allait s'asseoir, une tabatière en tout semblable à une de celles que le premier consul portait habituellement. On s'imagina d'abord que cette boîte lui appartenait bien en effet, et qu'elle avait été oubliée là par son valet de chambre; mais les doutes inspirés par la tournure équivoque de quelques-uns des marbriers, ayant pris plus de consistance, on fit examiner et décomposer le tabac. Il était empoisonné.

Les auteurs de cette perfidie avaient, dit-on, dans ce temps, des intelligences avec d'autres conspirateurs, qui devaient essayer d'un autre moyen pour se débarrasser du premier consul. Ils voulaient assaillir la garde du château (la Malmaison) et enlever de force le chef du gouvernement. Dans ce dessein ils avaient fait faire des uniformes semblables à ceux des guides consulaires, qui alors faisaient jour et nuit le service auprès de premier consul, et le suivaient à cheval dans ses excursions. Sous ce costume, et à l'aide de leurs intelligences avec leurs complices de l'intérieur (les prétendus ouvriers en marbre), ils auraient pu facilement s'approcher et se mêler avec la garde, qui était logée et nourrie au château; ils auraient pu même parvenir jusqu'au premier consul, et l'enlever. Cependant ce premier projet fut abandonné comme trop chanceux, et les conspirateurs se flattèrent de parvenir plus sûrement et avec moins de péril à leurs fins, en profitant des fréquents voyages du premier consul à Paris. Avec le secours de leur travestissement, ils devaient, sur la route, se mêler aux guides de l'escorte et les massacrer. Leur point de ralliement était aux carrières de Nanterre. Leur complot fut, pour la seconde fois, éventé. Il y avait dans le parc de la Malmaison une carrière assez profonde; on craignit qu'ils n'en profitassent pour s'y cacher et exercer quelque violence sur le premier consul, dans une de ses promenades solitaires, et l'on y fit mettre une porte de fer.


N°. 33.
Entrée du premier Consul Bonaparte au Chateau des Thuilleries.
Mameluc à la Suite du Consul
Le Génl Murat Commandant de la Garde Consulaire.
A Paris chez J. Chereau Rue Jacques près la Fontaine

Le 19 février, à une heure après midi, le premier consul se rendit en pompe aux Tuileries, que l'on appelait alors le palais du gouvernement, pour s'y installer avec toute sa maison. Il avait avec lui ses deux collègues, dont l'un, le troisième consul, devait occuper la même résidence, et s'établir au pavillon de Flore. La voiture des consuls était attelée des six chevaux blancs, dont l'empereur d'Allemagne avait fait présent au vainqueur de l'Italie, après la signature du traité de paix de Campo-Formio. Le sabre que le premier consul portait à cette cérémonie, et qui était magnifique, lui avait aussi été donné par ce monarque, à la même occasion. Une chose remarquable dans ce solennel changement de domicile, c'est que les acclamations et les regards de la foule, et même ceux des spectateurs plus distingués qui encombraient les fenêtres de la rue Thionville et du quai Voltaire, ne s'adressaient qu'au premier consul et aux jeunes guerriers de son brillant état-major, encore tout noircis par le soleil des Pyramides ou d'Italie. Au premier rang marchaient les généraux Lannes et Murat, le premier, facile à reconnaître à l'audace de son air et de ses manières toutes militaires; le second, aux mêmes qualités, et de plus à une élégance très recherchée dans son costume et dans ses armes. Son titre nouveau de beau-frère du premier consul contribuait aussi puissamment à fixer sur lui l'attention universelle. Pour moi, toute la mienne était absorbée par le principal personnage du cortège, que je ne voyais, comme tout le peuple qui m'entourait, qu'avec une sorte de religieuse admiration, et par son beau-fils, par le fils de mon excellente maîtresse, lui-même mon ancien maître, le brave modeste et bon prince Eugène, qui n'était pas encore *prince* alors. A son arrivée aux Tuileries, le premier consul s'empara sur-le-champ de l'appartement qu'il a occupé depuis, et qui faisait partie des anciens appartements royaux. Ce logement se composait d'une chambre à coucher, d'une salle de bain, d'un cabinet et d'un salon dans lequel il donnait audience le matin, d'un second salon où se tenaient les aides de camp de service, et qui lui servait de salle à manger, et d'une vaste antichambre. Madame Bonaparte avait ses appartements à part au rez-de-chaussée, les mêmes aussi qu'elle a occupés comme impératrice. Au-dessus du corps de logis, habité par le premier consul était le logement de M. de Bourrienne, son secrétaire, d'où il communiquait

avec les appartements du premier consul par un escalier dérobé.

Quoiqu'à cette époque il y eût déjà des courtisans, il n'y avait pourtant point encore de cour. L'étiquette était des plus simples. Le premier consul, comme je crois l'avoir déjà dit, couchait dans le même lit que sa femme. Ils habitaient ensemble tantôt les Tuileries, tantôt la Malmaison; on ne voyait encore ni grand-maréchal, ni chambellans, ni préfets du palais, ni dames d'atours, ni pages. La maison du premier consul se composait seulement de M. Pfister, intendant de la maison, de MM. Venard, chef de cuisine, Gaillot, Dauger, chefs d'emploi, Colin, chef d'office. M. Ripeau était bibliothécaire, M. Vigogne père, écuyer. Les personnes attachées au service particulier étaient M. Hambart, premier valet de chambre, Hébert, valet de chambre ordinaire, et Roustan, mameluk du premier consul; il y avait de plus une quinzaine de personnes pour remplir les emplois subalternes. M. de Bourrienne dirigeait tout ce monde et ordonnançait les dépenses; quoique très vif, il avait su se concilier l'estime et l'affection universelle; il était bon, obligeant et surtout très juste. Aussi, lors de sa disgrâce, toute la maison en fut-elle affligée; pour moi, j'ai gardé de lui un sincère et respectueux souvenir, et j'espère que, s'il a eu le malheur de trouver des ennemis parmi les grands, il n'a du moins rencontré dans ses inférieurs que des cœurs reconnaissants et qui l'ont vivement regretté.

Quelques jours après cette installation, il y eut au château réception du corps diplomatique: on verra par les détails que j'en vais donner, combien était simple alors l'étiquette de ce qu'on appelait déjà *la Cour*.

A huit heures du soir, les appartements de madame Bonaparte, situés comme je viens de le dire, dans la partie du rez-de-chaussée qui regarde le jardin, étaient encombrés de monde; c'était un luxe incroyable de plumes, de diamants, de toilettes éblouissantes; on fut obligé, à cause de la foule, d'ouvrir la chambre à coucher de madame Bonaparte, car les deux salons étaient si pleins que la circulation devenait impossible.

Lorsqu'après beaucoup d'embarras et de peine, tout ce monde eut pris place tant bien que mal, on annonça madame Bonaparte, qui parut conduite par M. de Talleyrand. Elle avait une robe de mousseline blanche, à manches courtes,

un collier de perles au cou, et la tête nue; les cheveux en tresse, retenus par un peigne d'écaille avec une négligence pleine de charmes; ses oreilles durent être agréablement frappées du murmure flatteur qui l'accueillit à son entrée. Jamais elle n'eut, je crois, plus de grâce et de majesté.

M. de Talleyrand, toujours donnant la main à madame Bonaparte, eut l'honneur de lui présenter les membres du corps diplomatique les uns après les autres, non point par leurs noms, mais par ceux de leurs cours. Ensuite il fit successivement avec elle le tour des deux salons. La revue du second salon était à moitié faite, lorsqu'entra, sans se faire annoncer, le premier consul revêtu d'un uniforme extrêmement simple, la taille serrée d'une écharpe tricolore en soie avec la frange pareille. Il portait un pantalon collant en casimir blanc, des bottes à revers, et il avait son chapeau à la main. Cette mise si peu recherchée formait au milieu des habits brodés, surchargés de cordons et de bijoux que portaient les ambassadeurs et dignitaires étrangers, un contraste aussi imposant pour le moins que la toilette de madame Bonaparte avec celle des dames invitées.

Avant de raconter comment je quittai le service de madame Bonaparte pour celui du chef de l'Etat, et le séjour de la Malmaison pour la seconde campagne d'Italie, je crois bon de m'arrêter, de jeter un regard en arrière, et de placer ici un ou deux souvenirs qui se rapportent au temps où j'appartenais à Madame Bonaparte. Elle aimait à veiller et à faire, le soir, quand presque toute la société s'était retirée, une partie de billard et plus souvent de trictrac. Il arriva une fois qu'ayant renvoyé tout son monde et ne se sentant point encore envie de dormir, elle me demanda si je savais jouer au billard; sur ma réponse, qui fut affirmative, elle m'engagea avec une bonté charmante à faire sa partie, et j'eus plusieurs fois l'honneur de jouer avec elle. Quoique je fusse d'une certaine force, je m'arrangeais de manière à la laisser gagner souvent, ce qui l'amusait beaucoup. Si c'était là de la flatterie, je dois m'en avouer coupable, mais je crois que j'aurais agi de la même manière vis-à-vis de toute autre femme, quels qu'eussent été son rang et sa position par rapport à moi, pour peu qu'elle eût été seulement à moitié aussi aimable que madame Bonaparte.

Le concierge de la Malmaison, qui avait toute la confiance de ses maîtres, entre autres moyens de défense et de

surveillance imaginés par lui, pour mettre la demeure et la personne du premier consul à l'abri d'un coup de main, avait fait dresser pour la garde du château plusieurs chiens énormes, au nombre desquels se trouvaient deux très beaux chiens de Terre-Neuve. On travaillait sans cesse aux embellissements de la Malmaison, une foule d'ouvriers y passaient les nuits, et l'on avait grand soin de les avertir de ne pas s'aventurer seuls dehors. Une nuit que quelques-uns des chiens de garde étaient avec les ouvriers dans l'intérieur du château et se laissaient caresser par eux, leur douceur apparente inspira à un de ces hommes assez de courage ou plutôt d'imprudence pour qu'il ne craignît pas de sortir; il crut même ne pouvoir mieux faire, pour éviter tout danger, que de se mettre sous la protection d'un de ces terribles animaux. Il en prit donc un avec lui, et ils passèrent très amicalement ensemble le seuil de la porte; mais à peine furent-ils dehors, que le chien s'élança sur son malheureux compagnon et le renversa; les cris du pauvre ouvrier réveillèrent plusieurs gens de service, et l'on courut à son secours; il était temps, car le chien le tenait terrassé et lui serrait cruellement la gorge; on le releva grièvement blessé. Madame Bonaparte, qui apprit cet accident, fit soigner jusqu'à parfaite guérison celui qui avait manqué d'en être victime, et lui donna une forte gratification, en lui recommandant plus de prudence à l'avenir.

Tous les moments que le premier consul pouvait dérober aux affaires, il venait les passer à la Malmaison; la veille de chaque décadi était un jour d'attente et de fête pour tout le château. Madame Bonaparte envoyait des domestiques à cheval et à pied au-devant de son époux; elle y allait souvent elle-même avec sa fille et les familiers de la Malmaison. Quand je n'étais pas de service, je prenais aussi cette direction de moi-même et tout seul; car tout le monde avait pour le premier consul une égale affection et éprouvait à son sujet la même sollicitude. Tels étaient l'acharnement et l'audace des ennemis du premier consul, que le chemin, pourtant assez court, de Paris à la Malmaison était semé de dangers et de pièges; on savait que plusieurs tentatives pour l'enlever pendant ce trajet avaient été faites et pouvaient se renouveler. Le passage le plus suspect était celui des carrières de Nanterre, dont j'ai déjà parlé; aussi étaient-elles soigneusement visitées et surveillées par les gens de la

maison, les jours de visite du premier consul; on finit par faire boucher les trous les plus voisins de la route. Le premier consul nous savait gré de notre dévouement et nous en témoignait sa satisfaction; mais pour lui il paraissait toujours être sans crainte et sans inquiétude; souvent même il se moquait un peu de la nôtre, et racontait très sérieusement à la bonne Joséphine qu'il l'avait échappé belle sur la route; que des hommes à visage sinistre s'étaient montrés maintes fois sur son passage; que l'un d'eux avait eu l'audace de le coucher en joue, etc.; et quand il la voyait bien effrayée, il éclatait de rire et lui donnait quelques tapes ou quelques baisers sur la joue et sur le cou, en lui disant: « N'aie pas peur, ma grosse bête; *ils n'oseraient!* »

Il s'occupait plus dans ces *jours de congé*, comme il les appelait lui-même, de ses affaires particulières que de celles de l'Etat. Mais jamais il ne pouvait rester oisif: il faisait démolir relever, bâtir, agrandir, planter, tailler sans cesse dans le château et dans le parc, examinait les comptes des dépenses, calculait ses revenus et prescrivait les économies. Le temps passait vite dans toutes ces occupations, et le moment était bientôt venu où il fallait aller, ainsi qu'il le disait, reprendre le *collier de misère*.

CHAPITRE IV.

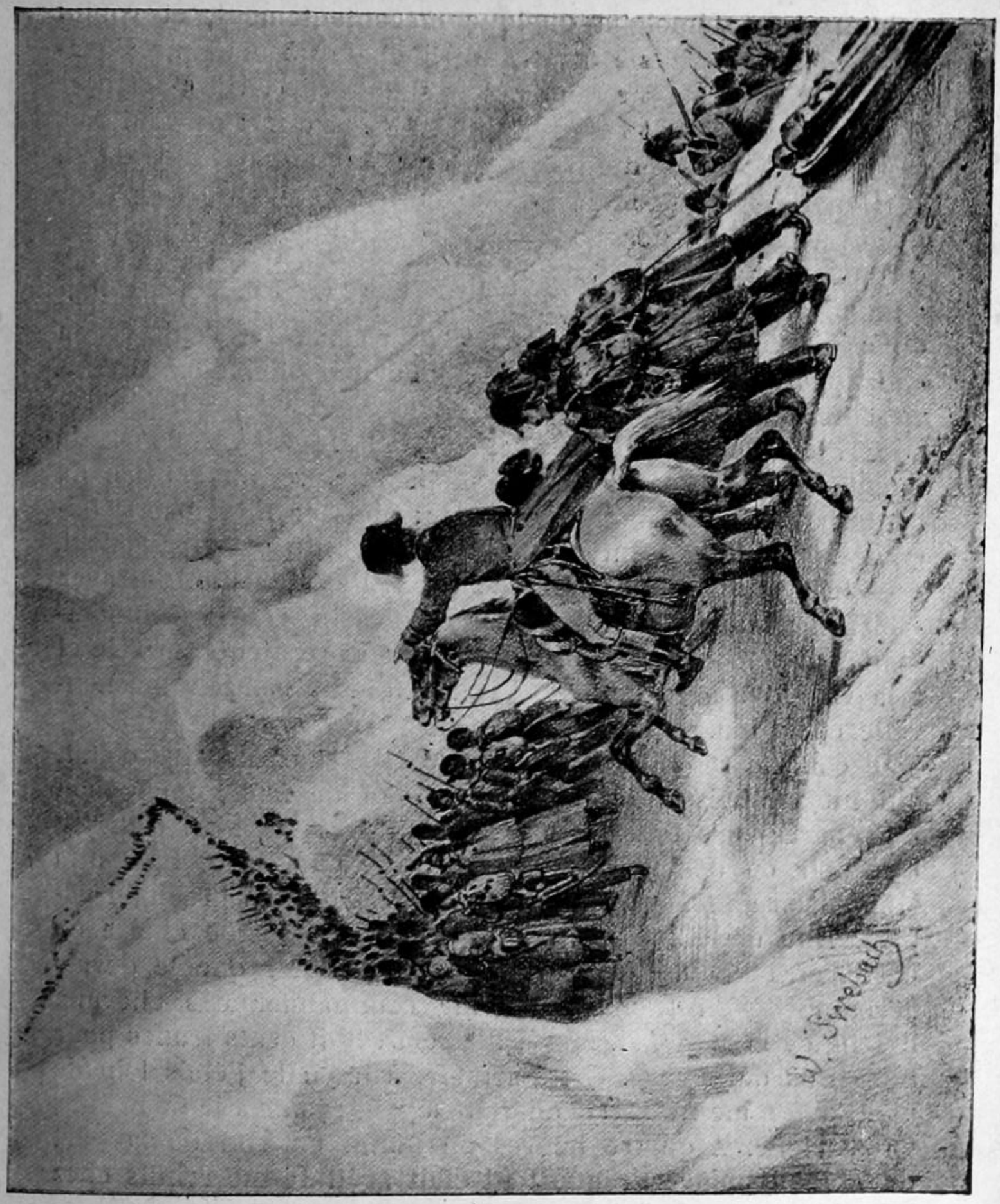
Le premier consul prend l'auteur à son service. — Oubli. — Chagrin. — Consolations offertes par madame Bonaparte. — Réparation. — Départ de Constant pour le quartier général du premier consul. — Enthousiasme des soldats partant pour l'Italie. — L'auteur rejoint le premier consul. — Hospice du mont Saint-Bernard. — Passage. — La ramasse. — Humanité des religieux et générosité du premier consul. — Passage du mont Albaredo. — Coup d'œil du premier consul. — Prise du fort de Bard. — Entrée à Milan. — Joie et confiance des Milanais. — Les collègues de Constant. — Hambard. — Hébert. — Roustan. — Ibrahim-Ali. — Colère d'un Arabe. — Le poignard. — Le bain de surprise. — Suite de la campagne d'Italie. — Combat de Montebello. — Arrivée de Desaix. — Longue entrevue avec le premier consul. — Colère de Desaix contre les Anglais. — Bataille de Marengo. — Pénible incertitude. — Victoire. — Mort de Desaix. — Douleur du premier consul. — Les aides de camp de Desaix devenus aides de camp du premier consul. — MM. Rapp et Savary. — Tombeau de Desaix sur le mont Saint-Bernard.

Vers la fin de mars 1800, cinq à six mois après mon entrée chez madame Bonaparte, le premier consul arrêta un jour ses regards sur moi, pendant son dîner, et après m'avoir assez longtemps examiné et toisé de la tête aux pieds: « Jeune « homme, me dit-il, voudriez-vous me suivre en campagne? » Je répondis avec beaucoup d'émotion que je ne demandais pas mieux. « Eh bien, vous me suivrez donc; » et en se levant de table il donna à M. Pfister, intendant, l'ordre de me porter sur la liste des personnes de la maison qui seraient du voyage. Mes apprêts ne furent pas longs; j'étais enchanté de l'idée d'être attaché au service particulier d'un si grand homme, et je me voyais déjà au delà des Alpes... Le premier consul partit sans moi! M. Pfister, par un défaut de mémoire peut-être prémédité, avait oublié de m'inscrire sur la liste. Je fus au désespoir, et j'allai en pleurant conter ma mésaventure à mon excellente maîtresse, qui eut la bonté de chercher à me consoler en me disant: « Eh bien, Constant, tout « n'est pas perdu, mon ami: vous resterez avec moi, vous « chasserez dans le parc pour vous distraire, et peut-être

« le premier consul finira-t-il par vous redemander. » Pourtant madame Bonaparte n'y comptait pas, car elle pensait

Jeune homme, me dit-il, voudriez-vous me suivre en campagne ?

ainsi que moi, quoique par bonté elle ne voulût pas me le dire, que c'était le premier consul qui, ayant changé d'idée et ne voulant plus de mes services en campagne, avait lui-même donné contre-ordre. J'acquis bientôt après la cer-



Passage des Alpes

titude du contraire. En passant à Dijon, dans sa marche vers le mont Saint-Bernard, le premier consul, qui me croyait à sa suite, me demanda et apprit alors que l'on m'avait oublié; il en témoigna quelque mécontentement, et voulut que M. de Bourrienne écrivît sur-le-champ à madame Bonaparte, la priant de me faire partir sans tarder. Un matin que mon chagrin m'était revenu, plus vif encore que de coutume, madame Bonaparte me fait appeler et me dit, la lettre de M. de Bourrienne à la main: « Constant, puisque vous êtes dé-
« cidé à nous quitter pour faire vos campagnes, réjouissez-
« vous, vous allez partir; le premier consul vous fait de-
« mander. Passez chez M. Maret, pour savoir s'il ne doit
« pas bientôt expédier un courrier; vous feriez route en sa
« compagnie. » Je fus, à cette bonne nouvelle, dans un ravissement inexprimable et que je ne cherchai point à dissimuler. « Vous êtes donc bien content de vous éloigner de
« nous? » observa madame Bonaparte avec un sourire de bonté. « Non, Madame, répondis-je; mais ce n'est pas s'éloi-
« gner de Madame que de se rapprocher du premier consul.
« — Je l'espère bien, répliqua-t-elle. Allez, Constant, et ayez
« bien soin de lui. » S'il en eût été besoin, cette recommandation de ma noble maîtresse aurait encore ajouté au zèle et à la vigilance avec laquelle j'étais décidé à remplir ma nouvelle condition.

Je courus, sans différer, chez M. Maret, secrétaire d'état, qui me connaissait et avait beaucoup de bonté pour moi.
« Préparez-vous tout de suite, me dit-il, il part un courrier
« ce soir ou demain matin. » Je revins en toute hâte à la Malmaison annoncer à madame Bonaparte mon prochain départ. Elle me fit à l'instant préparer une bonne chaise de poste, et Thibaut (c'était le nom du courrier que je devais accompagner) fut chargé de me commander des chevaux le long de la route. M. Maret me remit huit cents francs pour mes frais de voyage. Cette somme, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me fit ouvrir de grands yeux; jamais je ne m'étais vu si riche. A quatre heures du matin on vint de la part de Thibaut m'avertir que tout était prêt. Je me rendis chez lui, où était la chaise de poste, et nous partîmes.

Je voyageai très agréablement, tantôt en chaise de poste, tantôt en courrier; alors je prenais la place de Thibaut, qui prenait la mienne. Je pensais rejoindre le premier consul à Martigny, mais sa marche avait été si rapide que je ne

l'atteignis qu'au couvent du mont Saint-Bernard. Sur notre route, nous dépassions continuellement des régiments en marche, des officiers et des soldats qui se hâtaient de rejoindre leurs différents corps. Leur enthousiasme était inexprimable. Ceux qui avaient fait les campagnes d'Italie se réjouissaient de retourner dans un si beau pays; ceux qui ne le connaissaient point encore brûlaient de voir les champs de bataille immortalisés par la valeur française et par le génie du héros qui marchait encore à leur tête. Tous allaient comme à une fête, et c'était en chantant qu'ils gravissaient les montagnes du Valais. Il était huit heures du matin lorsque j'arrivai au quartier général. Pfister m'annonça, et je trouvai le général en chef dans la grande salle basse de l'hospice. Il déjeunait debout avec son état-major. Dès qu'il m'aperçut: « Ah! vous voilà donc, monsieur le drôle! Pourquoi ne m'avez-« vous pas suivi? » me dit-il. Je m'excusai sur ce que, à mon grand regret, j'avais reçu contre-ordre, ou du moins sur ce qu'on m'avait laissé derrière au moment du départ. « Ne perdez pas de temps, mon ami, ajouta-t-il, mangez vite un « morceau; nous allons partir. » Dès ce moment je fut attaché au service particulier du premier consul, en qualité de valet de chambre ordinaire, c'est-à-dire, selon mon tour. Ce service donnait peu de chose à faire, M. Hambart, premier valet de chambre du premier consul, étant dans l'habitude de l'habiller de la tête aux pieds.

Aussitôt après le déjeuner nous commençâmes à descendre le mont. Plusieurs personnes se laissaient glisser sur la neige, à peu près comme on dégringolait au jardin Beaujon, du haut en bas des montagnes russes. Je suivis leur exemple. On appelait cela se faire ramasser. Le général en chef descendit aussi à la ramasse un glacier presque perpendiculaire. Son guide était un jeune paysan alerte et courageux, à qui le premier consul assura un sort pour le reste de ses jours. De jeunes soldats qui s'étaient égarés dans les neiges avaient été découverts, presque morts de froid, par les chiens des religieux, et transportés à l'hospice, où ils avaient reçu tous les soins imaginables, et s'étaient vus promptement rendre à la vie. Le premier consul fit témoigner aux bons pères sa reconnaissance d'une charité si active et si généreuse. Déjà, avant de quitter l'hospice, où des tables chargées de vivres étaient préparées pour les soldats à mesure qu'ils gravissaient, il avait laissé aux pieux religieux, en récompense de l'hospitalité

qu'il en avait reçue, ainsi que ses compagnons d'armes, une somme d'argent considérable, et le titre d'un fonds de rente pour l'entretien de leur couvent.

Le même jour nous escaladâmes le mont Albaredo; mais comme ce passage eût été impraticable pour la cavalerie et l'artillerie, on les fit passer par la ville de Bard, sous les batteries du fort. Le premier consul avait ordonné que l'on passerait de nuit et au galop, et il avait fait entourer de paille les roues des caissons et les pieds des chevaux. Ces précautions ne suffirent pas complètement pour empêcher les Autrichiens d'entendre nos troupes, et les canons du fort ne cessèrent de tirer à mitraille. Mais, par bonheur, les maisons de la ville mettaient nos soldats à l'abri du feu des ennemis, et plus de la moitié de l'armée traversa la ville sans avoir eu beaucoup à souffrir. Quant à la maison du premier consul, commandée par le général Gardanne, et dont je faisais partie, elle tourna le fort de Bard. Le 23 mai nous passâmes à gué un torrent qui coulait entre la ville et le fort, ayant à notre tête le premier consul. Il gravit ensuite, suivi du général Berthier et de quelques officiers, un sentier de l'Albaredo qui dominait sur le fort et sur la ville de Bard. Là, sa lunette d'approche braquée sur les batteries ennemies, contre le feu desquelles il n'était protégé que par quelques buissons, il blâma les dispositions qui avaient été prises par l'officier chargé de commander le siège, en ordonna de nouvelles dont l'effet devait être, comme il le dit lui-même, de faire tomber en peu de temps la place dans ses mains, et débarrassé désormais du souci que lui avait donné ce fort, qui l'avait, dit-il, empêché de dormir pendant les deux jours qu'il avait passés au couvent de Saint-Maurice, il s'étendit au pied d'un sapin et s'endormit d'un bon somme, tandis que l'armée continuait d'effectuer son passage. Rafraîchi par ce court instant de repos, le premier consul redescendit la montagne, continua sa marche, et nous allâmes coucher à Yvrée, où il devait passer la nuit. Le brave général Lannes, qui commandait l'avant-garde, nous servait en quelque sorte de maréchal des logis, s'emparant de vive force de toutes les places qui barraient le chemin. Il n'y avait que quelques heures qu'il avait forcé le passage d'Yvrée lorsque nous y entrâmes.

Tel fut ce miraculeux passage du mont Saint-Bernard. Chevaux, canons, caissons, un matériel immense, tout fut traîné ou porté par-dessus des glaciers qui paraissaient inaccessibles,

Napoléon pansant les blessés.

1833-6-32

et par des sentiers en apparence impraticables, même pour un seul homme. Le canon des Autrichiens ne parvint pas plus que les neiges et les glaces à arrêter l'armée française; tant il est vrai que le génie et la persévérance du premier consul s'étaient communiqués, pour ainsi dire, jusqu'aux derniers de ses soldats et leur avaient inspiré un courage et une force dont les résultats paraîtront un jour fabuleux.

Le 2 juin, qui était le lendemain du passage du Tésin, et le jour même de notre entrée à Milan, le premier consul apprit que le fort de Bard avait été emporté la veille. Ainsi ses dispositions avaient eu promptement leur effet, et la route de communication par le Saint-Bernard était déblayée.

Le premier consul entra à Milan sans avoir rencontré beaucoup de résistance. Toute la population était accourue sur son passage, et il fut accueilli par mille acclamations. La confiance des Milanais redoubla lorsqu'ils apprirent qu'il avait promis aux membres du clergé assemblés de maintenir le culte et le clergé catholiques tels qu'ils étaient établis, et leur avait fait prêter serment de fidélité à la république cisalpine.

Le premier consul s'arrêta quelques jours dans cette capitale, et j'eus le temps de lier plus intimement connaissance avec mes collègues: c'étaient, comme je l'ai dit, MM. Hambart, Roustan et Hébert. Nous nous relevions toutes les vingt-quatre heures à midi précis. Mon premier soin, comme toutes les fois que j'ai eu à vivre avec de nouveaux visages, fut d'observer, du plus près que je le pus, le caractère et l'humeur de mes camarades, pour en tirer les conséquences qui règleraient ensuite ma conduite à leur égard, et savoir d'avance à peu près à quoi m'en tenir sur ce qu'il y aurait à craindre ou à espérer de leur commerce.

Hambart avait un dévouement sans bornes pour le premier consul, qu'il avait suivi en Égypte; mais malheureusement il avait un caractère sombre et misanthropique qui le rendait extrêmement maussade et désagréable. La faveur dont jouissait Roustan n'avait peut-être pas peu contribué à augmenter cette noire disposition. Dans son espèce de manie, il s'imaginait être l'objet d'une surveillance toute particulière. Il s'enfermait dans sa chambre, une fois son service fini, et passait dans la plus triste solitude tout son temps de loisir. Le premier consul, lorsqu'il était de bonne humeur, le plaisantait sur cette sauvagerie, l'appelant en riant *mademoiselle* Hambart.

« Eh bien, Mademoiselle, que faites-vous donc ainsi toute « seule dans votre chambre? Vous y lisez sans doute quel-

« Prends bien garde à toi drôle ; si tu me coupes, je te fourre mes ciseaux dans le ventre. »

« ques mauvais romans, quelques vieux bouquins traitant « de princesses enlevées et *tenues en surveillance* par un géant barbare. » A quoi le pauvre Hambart répondait d'un air

morose: « Mon général, vous savez sans doute mieux que « moi ce que je fais; » voulant faire allusion par ces mots à l'espionnage dont il se croyait sans cesse entouré. En dépit de ce malheureux caractère, le premier consul avait beaucoup de bontés pour lui. Lors du voyage au camp de Boulogne, il refusa de suivre l'Empereur, qui lui donna pour retraite la conciergerie du palais de Meudon. Là il fit mille traits de folie. Sa fin fut lamentable: pendant les Cent-Jours, après une audience qu'il avait eue de l'empereur, il fut pris d'un de ses accès, et se précipita sur un couteau de cuisine avec tant de violence, que la lame lui sortait de deux pouces derrière le dos. Comme on pensait dans ce temps que j'avais à craindre la colère de l'empereur, le bruit se répandit que c'était moi qui m'étais suicidé, et cette mort tragique fut annoncée dans quelques journaux comme ayant été la mienne.

Hébert, valet de chambre ordinaire, était un jeune homme fort doux, mais d'une excessive timidité. Il avait, comme au reste toutes les personnes de la maison, l'affection la plus dévouée pour le premier consul. Il arriva un jour, en Egypte, que celui-ci, qui n'avait jamais pu se raser lui-même (c'est moi, comme je le raconterai ailleurs avec quelques détails, qui lui ai appris à se faire la barbe), fit demander Hébert en l'absence de Hambart, qui le rasait ordinairement, pour remplir cet office. Comme il était quelquefois arrivé à Hébert, par un effet de sa grande timidité, de couper le menton de son maître, ce dernier, qui avait à la main des ciseaux, dit à Hébert lorsqu'il s'approchait tenant son rasoir: « Prends « bien garde à toi, drôle; si tu me coupes, je te fourre « mes ciseaux dans le ventre ». Cette menace, faite d'un air presque sérieux, mais qui n'était au fond qu'une plaisanterie, comme j'ai vu cent fois l'Empereur aimer à en faire, fit une telle impression sur Hébert, qu'il lui fut impossible d'achever son ouvrage. Il lui prit un tremblement convulsif, son rasoir lui tomba des mains, et le général en chef eut beau tendre le cou et lui crier vingt fois en riant: « Allons, achève donc, poltron, » non seulement Hébert fut pour cette fois obligé d'en rester là, mais même depuis ce temps il lui fallut renoncer à remplir l'office de barbier. L'Empereur n'aimait point cette excessive timidité dans les gens de son service; ce qui ne l'empêcha point, lorsqu'il fit remettre à neuf le château de Rambouillet, de donner la place de concierge à Hébert, qui la lui avait demandée.

Roustan, si connu sous le nom de mameluk de l'Empereur, était d'une bonne famille de Georgie; enlevé à l'âge de six à sept ans et conduit au Caire, il y avait été élevé parmi de jeunes esclaves qui servaient les mameluks, en attendant qu'ils eussent l'âge d'entrer eux-mêmes dans cette belliqueuse milice. Le sheik du Caire, en faisant don au général Bonaparte d'un magnifique cheval arabe, lui avait donné en même temps Roustan et Ibrahim, autre mameluk, qui fut ensuite attaché au service de madame Bonaparte, sous le nom d'Ali. On sait que Roustan devint un accompagnement indispensable dans toutes les occasions où l'Empereur paraissait en public. Il était de tous les voyages, de tous les cortèges, et ce qui lui fait surtout honneur, de toutes les batailles. Dans le brillant état-major qui suivait l'empereur, il brillait plus que tout autre par l'éclat de son riche costume oriental. Sa vue faisait un prodigieux effet, surtout sur les gens du peuple et en province. On le croyait en très grand crédit auprès de l'Empereur, et cela venait, selon quelques personnes crédules, de ce que Roustan avait sauvé les jours de son maître, en se jetant entre lui et le sabre d'un ennemi tout prêt de l'atteindre. Je crois que c'était une erreur. La faveur toute particulière dont il était l'objet était assez motivée par la bonté habituelle de S. M. pour toutes les personnes de son service. D'ailleurs cette faveur ne s'étendait pas au delà du cercle des rapports domestiques. M. Roustan a épousé une jeune et jolie Française, nommée mademoiselle Douville, dont le père était valet de chambre de l'impératrice Joséphine. Lorsque, en 1814 et 1815, quelques journaux lui firent une sorte de reproche de n'avoir point suivi jusqu'au bout la fortune de celui pour lequel il avait toujours annoncé le plus grand dévouement, il répondit que les liens de famille qu'il avait contractés lui défendaient de quitter la France, et qu'il ne pouvait rien déranger au bonheur dont il jouissait dans son intérieur.

Ibrahim prit le nom d'Ali en passant au service de madame Bonaparte. Il était d'une laideur plus qu'arabe et avait le regard méchant. Je me rappelle ici, à son sujet, un petit événement qui eut lieu à la Malmaison, et qui pourra donner une idée de son caractère. Un jour que nous jouions sur la pelouse du château, je le fis tomber, en courant, sans aucune intention. Furieux de sa chute, il se relève, tire son poignard qu'il ne quittait jamais, et s'élance après moi pour m'en

frapper. J'avais d'abord ri, comme les autres, de son accident, et je m'amusais à le faire courir. Mais averti par les cris de mes camarades, et m'étant retourné moi-même pour voir où en était sa poursuite, j'aperçus à la fois son arme et sa colère. Je m'arrêtai à l'instant, le pied ferme et l'œil fixé sur son poignard, et je fus assez heureux pour éviter le coup, qui cependant m'effleura la poitrine. Furieux à mon tour, comme on peut le croire, je le saisis par son large pantalon et le lançai à dix pas de moi dans la rivière de la Malmaison, qui avait à peine deux pieds de profondeur. Le plongeon calma tout d'abord ses sens, et d'ailleurs son poignard était descendu au fond de l'eau, ce qui rendait mon homme beaucoup moins redoutable. Mais dans son désappointement il se mit à crier si fort que madame Bonaparte l'entendit, et comme elle était pleine de bontés pour son mameluk, je fus tancé vertement. Toutefois ce pauvre Ali était d'humeur si peu sociable qu'il se brouilla avec toute la maison, et il finit par être envoyé à Fontainebleau comme garçon de château.

Je reviens à notre campagne. Le 13 juin, le premier consul alla coucher à Torre-di-Galifolo, où il établit son quartier général. Depuis le jour de notre entrée à Milan, la marche de l'armée ne s'était point ralentie. Le général Murat avait passé le Pô et s'était emparé de Plaisance. Le général Lannes, toujours poussant en avant avec sa brave avant-garde, avait livré une sanglante bataille à Montebello, dont plus tard il illustra le nom en le portant. L'arrivée toute récente du général Desaix, venant d'Egypte, comblait de joie le général en chef, et ajoutait aussi beaucoup à la confiance des soldats, dont le bon et modeste Desaix était adoré. Le premier consul l'avait accueilli avec l'amitié la plus franche et la plus cordiale, et ils étaient tout d'abord restés trois heures de suite en tête-à-tête. A la fin de cette conférence, un ordre du jour avait annoncé à l'armée que le général Desaix prendrait le commandement de la division Boudet. J'entendis quelques personnes de la suite du général Desaix dire que sa patience et l'égalité de son humeur avaient été mises à de rudes épreuves, pendant sa traversée, par des vents contraires, des relâches forcées, l'ennui de la quarantaine, et surtout par les mauvais procédés des Anglais, qui l'avaient quelque temps retenu prisonnier sur leur flotte, en vue des côtes de France, quoiqu'il fût porteur d'un passe-

DÉSAIX.

Nommé général de Division, blessé à Lauterbourg, il commandait l'aile gauche à la bataille de Rastadt. En Egypte, où il suivit Bonaparte et se rendit maître de la haute Egypte, sa probité l'avait fait appeler le Sultan juste. Son intrépidité décida la victoire de Marengo: après une marche forcée de dix lieues, malgré l'artillerie qui le foudroie, il culbute les Autrichiens, mais tombe frappé à mort: avant de rendre au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité.

port signé en Egypte par les autorités anglaises et par suite d'une capitulation réciproquement acceptée. Aussi son ressentiment contre eux était des plus ardents, et il regrettait vivement, disait-il, que les ennemis qu'il allait avoir à combattre ne fussent par des Anglais. Malgré la simplicité de ses goûts et de ses habitudes, personne n'était plus avide de

gloire que ce brave général. Toute sa colère contre les Anglais ne venait que de la crainte qu'il avait eue de ne point arriver à temps pour cueillir de nouveaux lauriers. Il n'arriva que trop à temps pour trouver une mort glorieuse, mais hélas! si prématurée!

Napoleon Bataille de Marengo Mort de Desaix

Ce fut le 14 que se livra la célèbre bataille de Marengo. Elle commença de bonne heure et dura toute la journée. J'étais resté au quartier avec toute la maison du premier consul. Nous étions en quelque sorte à portée de canon du champ de bataille, et il en arrivait sans cesse des nouvelles qui ne s'accordaient guère: l'une représentait la bataille comme entièrement perdue, la suivante nous donnait la victoire; il y eu un moment où l'augmentation du nombre de nos blessés et le redoublement du canon des Autrichiens nous firent croire un instant que nous étions perdus; puis tout à coup on vint nous dire que cette déroute apparente n'était que l'effet d'une manœuvre hardie du premier consul, et qu'une charge du général Desaix avait assuré le gain de la bataille. Mais la victoire coûtait cher à la France et au cœur du premier consul. Desaix, atteint d'une balle, était tombé mort sur le coup, et la douleur des siens n'ayant fait qu'exaspérer leur courage, ils avaient culbuté à la baïonnette l'ennemi déjà coupé par une charge brillante du général Kellermann.

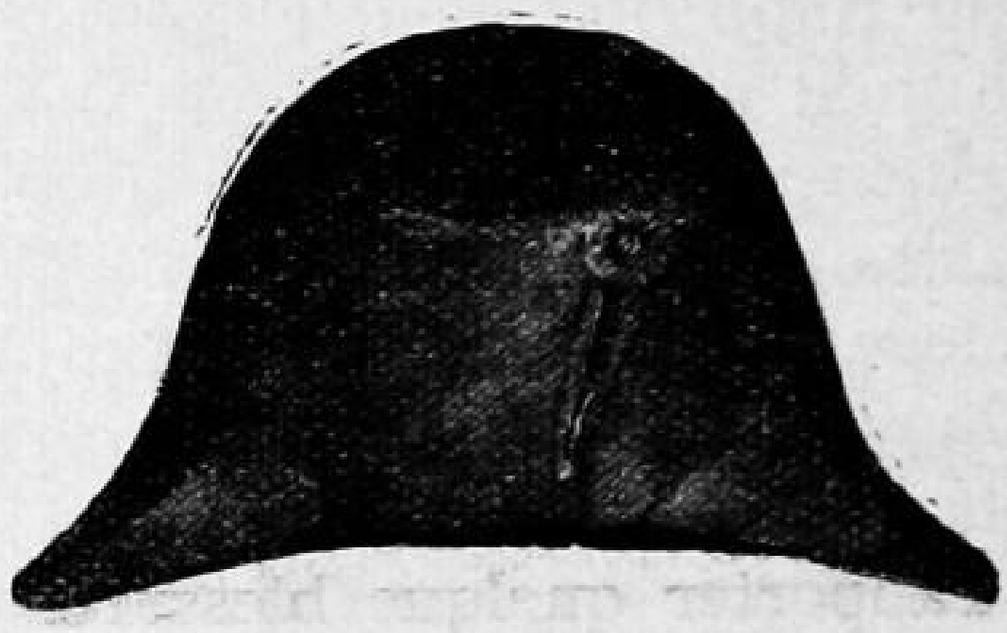
Le premier consul coucha sur le champ de bataille. Malgré la victoire décisive qu'il venait de remporter, il était plein de tristesse, et dit, le soir, devant Hambart et moi, plusieurs choses qui prouvaient la profonde affliction qu'il ressentait de la mort du général Desaix: « Que la France « venait de perdre un de ses meilleurs défenseurs, et lui « son meilleur ami; que personne ne savait tout ce qu'il « y avait de vertu dans le cœur de Desaix, et de génie dans « sa tête. » Il se soulagea ainsi de sa douleur, en faisant à tous et à chacun l'éloge du héros qui venait de mourir au

champ d'honneur. « Mon brave Desaix, dit-il encore, avait « toujours souhaité de mourir ainsi. » Puis il ajouta, ayant presque les larmes aux yeux, « Mais la mort devait-elle être « si prompte à exaucer son vœu! » Il n'y avait pas un soldat dans notre armée victorieuse qui ne partageât un si juste chagrin. Les aides de camp du général, Rapp et Savary, restaient plongés dans le plus amer désespoir auprès du corps de leur chef, que, malgré sa jeunesse, ils appelaient leur père, plus encore pour exprimer son inépuisable bonté pour eux, qu'à cause de la gravité de son caractère. Par une suite de son respect pour la mémoire de son ami, le général en chef, quoique son état-major fût au complet, s'attacha ces deux jeunes officiers en qualité d'aides de camp.

Le commandant Rapp (il n'avait alors que ce grade) était dès ce temps ce qu'il a été toute sa vie, bon, plein de courage et universellement aimé. Sa franchise, quelquefois un peu brusque, plaisait à l'empereur. J'ai mille fois entendu celui-ci faire l'éloge de son aide de camp; il ne l'appelait que *mon brave Rapp*. Ce digne général n'était pas heureux dans les combats, et il était fort rare qu'il prit part à une affaire sans en rapporter quelque blessure. Puisque je suis en train d'anticiper sur les événements, je dirai ici qu'en Russie, la veille de la bataille de la Moscowa, l'empereur dit devant moi au général Rapp, qui arrivait de Dantzig: « Atten- « tion, mon brave; nous nous battrons demain, prenez garde « à vous, vous n'êtes pas gâté par la fortune. — Ce sont, « répondit le général, les revenant-bons du métier. Comp- « tez, sire, que je n'en ferai pas moins de mon mieux. »

M. Savary conserva auprès du premier consul cette chaleur de zèle et ce dévouement sans bornes qui l'avaient attaché au général Desaix. S'il lui manquait quelqu'une des qualités du général Rapp, ce n'était certainement pas la bravoure. De tous les hommes qui entouraient l'empereur, aucun n'était plus absolument dévoué à ses moindres volontés. J'aurai lieu sans doute, dans le cours de ces mémoires, de rappeler quelques traits de cet enthousiasme sans exemple, et dont M. le duc de Rovigo fut magnifiquement récompensé; mais il est juste de dire que lui du moins ne déchira point la main qui l'avait élevé et qu'il a donné jusqu'à la fin, et même après la fin de son ancien maître (c'est ainsi qu'il se plaît lui-même à appeler l'empereur) l'exemple très peu suivi de la reconnaissance.

Un arrêté du gouvernement, du mois de juin suivant, décida que le corps de Desaix serait transporté au couvent du grand Saint-Bernard, et qu'il y serait élevé un tombeau, pour attester les regrets de la France, et en particulier ceux du premier consul, dans un lieu où celui-ci s'était couvert d'une gloire immortelle*.



* Deux monuments ont été élevés dans Paris au brave Desaix ; une statue sur la place des Victoires, et un buste sur la place Dauphine. La statue affectait une pose théâtrale qui ne s'accordait guère avec les manières sérieuses et le naturel parfait de celui dont elle était censée reproduire l'image. D'ailleurs une nudité complète, mal voilée dans ce qu'elle aurait eu de plus *antique* par le ceinturon d'une épée, choquait tous les regards, et excitait la verve des mauvais plaisants. Le grand vainqueur de Waterloo s'est fait représenter, de son vivant, dans Hyde-Park, en *Achille* colossal, et sa grâce (du moins la statue de sa grâce) est exécutée de manière à ce que les curieux ne perdent pas une seule ligne, un seul muscle de son héroïque personne. Pour que rien ne manque à cette parodie, ce sont les *ladies* anglaises, si susceptibles sur l'article de la décence et de la dignité, qui ont élevé ce monument à la gloire de Mylord-Duc.

Pour en revenir à Desaix (c'est revenir de loin), la statue qui lui avait été élevée sur la place des Victoires, a été enlevée sous l'empire, par ordre du gouvernement. Quant au buste que l'on voit encore sur la place Dauphine, il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus mesquin, de plus enfumé et de plus négligé ; c'est ainsi qu'est traitée l'image de Desaix ; en revanche, Pichegru a des statues de bronze.

CHAPITRE V.

our à Milan, en marche sur Paris. — Le chanteur Marchesi et le premier consul. — Impertinence et quelques jours de prison. — Madame Grassini. — Rentrée en France par le mont Cenis. — Arcs de triomphe. — Cortège de jeunes filles. — Entrée à Lyon. — Couthon et les démolisseurs. — Le premier consul fait relever les édifices de la place Bellecour. — La voiture versée. — Illuminations à Paris. — Kléber. — Calomnies contre le premier consul. — Chute de cheval de Constant. — Bonté du premier consul et de madame Bonaparte à l'égard de Constant. — Générosité du premier consul. — Émotion de l'auteur. — Le premier consul outrageusement méconnu. — Le premier consul, Jérôme Bonaparte et le colonel Lacuée. — Amour du premier consul pour madame D..... — Jalousie de madame Bonaparte, et précautions du premier consul. — Curiosité indiscrète d'une femme de chambre. — Menaces et discrétion forcée. — La petite maison de l'allée des Veuves. — Ménagement du premier consul à l'égard de sa femme. — Mœurs du premier consul, et ses manières avec les femmes.

Cette victoire de Marengo avait rendu certaine la conquête de l'Italie; aussi le premier consul jugeant sa présence plus nécessaire à Paris qu'à la tête de son armée, en donna le commandement en chef au général Masséna, et se prépara à repasser les monts. Nous retournâmes à Milan, où le premier consul fut reçu avec encore plus d'enthousiasme que pendant notre premier séjour. L'établissement d'une république comblait les vœux du plus grand nombre des Milanais, et ils appelaient le premier consul leur sauveur, pour les avoir délivrés du joug des Autrichiens. Il y avait pourtant un parti qui détestait également les changements, l'armée française qui en était l'instrument, et le jeune chef qui en était l'auteur. Dans ce parti figurait un artiste célèbre, le chanteur Marchesi; à notre premier passage, le premier consul l'avait fait demander, et le musicien s'était fait prier pour se déranger; enfin il s'était présenté, mais avec toute l'importance d'un homme qui se croit blessé dans sa dignité. Le costume très simple du premier consul, sa pe-

tite taille et son visage maigre et payant peu de mine, n'étaient pas faits pour imposer beaucoup au héros de théâtre; aussi le général en chef l'ayant bien accueilli, et fort poliment prié de chanter un air, il avait répondu par ce mauvais calembour, débité d'un ton d'impertinence que relevait encore son accent italien: « *Signor zénéral, si c'est oun bon air qu'il vous « faut, vous en trouverez oun excellent en faisant oun petit tour « de zardin.* » Le signor Marchesi avait été, pour cette gentillesse, sur-le-champ mis à la porte, et le soir même un ordre avait été expédié sur lequel on avait mis le chanteur en prison. A notre retour, le premier consul, dont le canon de Marengo avait fait taire sans doute le ressentiment contre Marchesi, et qui trouvait d'ailleurs que la pénitence de l'artiste pour un pauvre quolibet avait été bien assez longue, l'envoya chercher de nouveau et le pria encore de chanter; Marchesi cette fois fut modeste, poli, et chanta d'une manière ravissante; après le concert, le premier consul s'approcha de lui, lui serra vivement la main, et le complimenta du ton le plus affecueux. Dès ce moment la paix fut conclue entre les deux puissances, et Marchesi ne faisait plus que chanter les louanges du premier consul.

A ce même concert, le premier consul fut frappé de la beauté d'une cantatrice fameuse, madame Grassini. Il ne la trouva point cruelle, et au bout de quelques heures le vainqueur de l'Italie comptait une conquête de plus. Le lendemain au matin elle déjeuna avec le premier consul et le général Berthier dans la chambre du premier consul. Le général Berthier fut chargé de pourvoir au voyage de madame Grassini, qui fut envoyée à Paris, et attachée aux concerts de la cour...

Le premier consul partit de Milan le 24, et nous rentrâmes en France par la route du Mont-Cenis. Nous voyagions avec la plus grande rapidité. Partout le premier consul était reçu avec un enthousiasme difficile à décrire. Des arcs de triomphe avaient été élevés à l'entrée de chaque ville, et pour ainsi dire de chaque village, et dans chaque canton une députation de notables venait le haranguer et le complimenter. De longs rangs de jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de fleurs, des fleurs dans les mains, et jetant des fleurs dans la voiture du premier consul, lui servaient seules d'escorte, l'entouraient, le suivaient et le précédaient jusqu'à ce qu'il fût passé, ou, quand il devait s'arrêter, jusqu'à ce qu'il eût mis pied à terre. Ce voyage fut ainsi sur toute la route une

fête perpétuelle. A Lyon ce fut un délire: toute la ville sortit à sa rencontre. Il y entra au milieu d'une foule immense et des plus bruyantes acclamations, et descendit à l'hôtel des

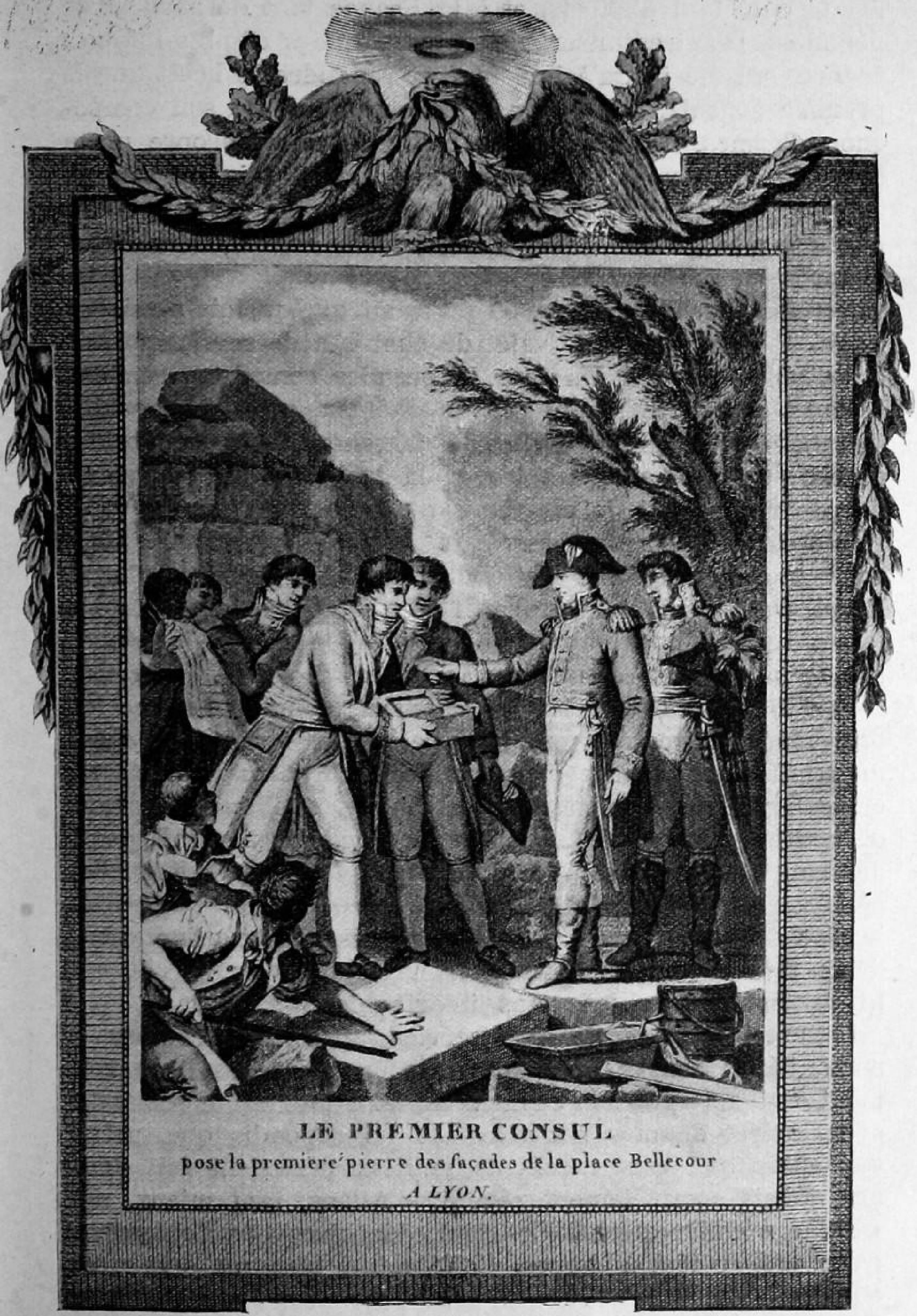
« Signor zénéral, si c'est oun bon air qu'il vous faut, vous en trouverez oun excellent en faisant oun petit tour de zardin. »

Célestins. Dans le temps de la terreur, et lorsque les jacobins avaient fait tomber toute leur fureur sur la ville de Lyon, dont ils avaient juré la ruine, les beaux édifices qui ornaient

la place Bellecour avaient été rasés de fond en comble, et le hideux cul-de-jatte Couthon y avait le premier porté le marteau, à la tête de la plus vile canaille des clubs. Le premier consul détestait les jacobins, qui, de leur côté, le haïssaient et le craignaient, et son soin le plus constant était de détruire leur ouvrage, ou, pour mieux dire, de relever les ruines dont ils avaient couvert la France. Il crut donc, et avec raison, ne pouvoir mieux répondre à l'affection des Lyonnais qu'en encourageant de tout son pouvoir la reconstruction des bâtiments de la place Bellecour, et, avant son départ, il en posa lui-même la première pierre. La ville de Dijon ne fit pas au premier consul une réception moins brillante.

Entre Villeneuve-le-Roi et Sens, à la descente du pont de Montereau, les huit chevaux, lancés au grand galop, emportant rapidement la voiture (déjà le premier consul voyageait en roi), l'écrou d'une des roues de devant se détacha. Les habitants qui bordaient la route, témoins de cet accident, et prévoyant ce qui allait en résulter, crièrent de toutes leurs forces aux postillons d'arrêter; mais ceux-ci n'en purent venir à bout. La voiture versa donc rudement. Le premier consul n'eut aucun mal; le général Berthier eut le visage légèrement égratigné par les glaces, qui s'étaient brisées; deux valets de pied, qui étaient sur le siège, furent violemment jetés au loin et blessés assez grièvement. Le premier consul sortit, ou plutôt il fut hissé par une des portières; du reste cet accident ne l'arrêta pas: il remonta sur-le-champ dans une autre voiture, et arriva à Paris sans autre mésaventure. Le 2 juillet, dans la nuit, il descendit aux Tuileries, et dès que, le lendemain, la nouvelle de son retour eut circulé dans Paris, la population tout entière remplit les cours et le jardin. On se pressait sous les fenêtres du pavillon de Flore, dans l'espérance d'entrevoir le sauveur de la France, le libérateur de l'Italie. Le soir il n'y eut ni riche ni pauvre qui ne s'empressât d'illuminer sa maison ou son grenier.

Ce fut peu de temps après son arrivée à Paris que le premier consul apprit la mort du général Kléber. Le poignard de Suleyman avait immolé ce grand capitaine le même jour que le canon de Marengo abattait un autre héros de l'armée d'Egypte. Cet assassinat causa la plus vive douleur au premier consul. J'en ai été témoin, et je puis l'affirmer; et pourtant ses calomniateurs ont osé dire qu'il se réjouit d'un événement, lequel, même à ne le considérer que sous le



LE PREMIER CONSUL
pose la premiere pierre des façades de la place Bellecour
A LYON.

rapport politique, lui faisait perdre une conquête qui lui avait coûté tant d'efforts, et à la France tant de sang et de dépenses. D'autres misérables, plus stupides et plus infâmes encore, ont été jusqu'à imaginer et répandre le bruit que le premier consul avait commandé l'assassinat de son compagnon d'armes, de celui qu'il avait mis en sa propre place à la tête de l'armée d'Egypte. Pour ceux-ci je ne saurais qu'une réponse à leur faire, s'il était besoin de leur faire une réponse: c'est qu'ils n'ont jamais connu l'empereur.

Après son retour, le premier consul allait souvent avec sa femme à la Malmaison, où il restait quelquefois plusieurs jours. A cette époque le valet de chambre de service suivait la voiture à cheval. Un jour le premier consul, se rendant à Paris, s'aperçut, à cent pas du château, qu'il avait oublié sa tabatière; il me dit d'aller la chercher. Je tournai bride, partis au galop, et ayant trouvé la tabatière sur le bureau du premier consul, je me remis du même pas sur sa trace. Il n'était qu'à Ruelle lorsque je rejoignis sa voiture. Mais au moment où j'allais l'atteindre, le pied de mon cheval glissa sur un caillou, il s'abattit et me jeta au loin dans un fossé. La chute fut rude, je restai étendu sur la place; une épaule démise et un bras fortement froissé. Le premier consul fit aussitôt arrêter ses chevaux, donna lui-même les ordres nécessaires pour me faire relever, et indiqua les soins qu'il fallait me donner dans ma position; je fus transporté, en sa présence, à la caserne de Ruelle, et il voulut, avant de continuer sa route, s'assurer si mon état n'offrait point de danger. Le médecin de la maison fut appelé à Ruelle, où il me remit l'épaule et pansa le bras. De là je fus porté, le plus doucement possible, à la Malmaison. L'excellente madame Bonaparte eut la bonté de venir me voir, et elle me fit prodiguer tous les soins imaginables.

Le jour où je repris mon service, après mon rétablissement, j'étais dans l'antichambre du premier consul, au moment où il sortit de son cabinet. Il vint à moi et me demanda avec intérêt de mes nouvelles. Je lui répondis que, grâce aux soins que mes excellents maîtres m'avaient fait donner, j'étais complètement rétabli. « Allons, tant mieux, me « dit le premier consul. Constant, dépêchez-vous de reprendre vos anciennes forces. Continuez à bien me servir, et « j'aurai soin de vous. Tenez, ajouta-t-il en me mettant dans « la main trois petits papiers chiffonnés, voilà pour monter

« votre garde-robe; » et il passa, sans écouter tous les remerciements que je lui adressais avec beaucoup d'émotion, beaucoup plus pourtant pour sa bienveillance et l'intérêt qu'il avait daigné me témoigner, que pour son présent; car je ne savais pas en quoi il consistait. Lorsqu'il se fut éloigné, je déroulai mes *chiffons*; c'étaient trois billets de banque, chacun de mille francs! Je fus touché jusqu'aux larmes d'une bonté si parfaite. Il faut se rappeler qu'à cette époque le premier consul n'était pas riche, quoiqu'il fût le premier magistrat de la république. Aussi le souvenir de ce trait généreux me remue profondément encore aujourd'hui. Je ne sais si l'on trouvera bien intéressant des détails qui me sont si personnels; mais ils me paraissent propres à faire connaître le caractère de l'empereur si outrageusement méconnu, et ses manières habituelles avec les gens de sa maison; ils feront juger en même temps si la sévère économie qu'il exigeait dans son intérieur, et dont j'aurai lieu moi-même de parler ailleurs, était, comme on l'a dit, une sordide avarice, ou si elle n'était pas plutôt une règle de prudence dont il s'écartait volontiers quand sa bonté ou son humanité l'y poussait.

Je ne sais si ma mémoire ne me trompe pas en me faisant placer ici une circonstance qui prouve l'estime que le premier consul avait pour les braves de son armée, et qu'il aimait à leur témoigner en toute occasion. J'étais un jour dans la chambre à coucher, à l'heure ordinaire de sa toilette, et je remplissais même ce jour-là l'office de premier valet de chambre, Hambart étant pour le moment absent ou incommodé. Il n'y avait dans l'appartement, outre le service, que le brave et modeste colonel Gérard Lacuée, un des aides de camp du premier consul. M. Jérôme Bonaparte alors à peine âgé de dix-sept ans, fut introduit. Ce jeune homme donnait à sa famille de fréquents sujets de plainte, et ne craignait que son frère Napoléon, qui le réprimandait, le sermonait et le grondait comme s'il eût été son fils. Il s'agissait à cette époque d'en faire un marin, moins pour lui faire une carrière que pour l'éloigner des tentations séduisantes que la haute fortune de son frère faisait sans cesse naître sous ses pas, et auxquelles il était bien loin de résister. On conçoit qu'il en coûtât de renoncer à des plaisirs assez faciles et si enivrants pour un jeune homme; aussi ne manquait-il pas de protester, en toute occasion, de son peu d'aptitude au

service de mer, jusque là, dit-on, qu'il se laissa refuser comme incapable par les examinateurs de la marine, quoiqu'il lui eût été aisé, avec un peu de travail et de bonne volonté, de répondre à leurs questions. Cependant il fallut que la volonté du premier consul s'exécutât, et M. Jérôme fut contraint de s'embarquer. Le jour dont je parle après quelques minutes de conversation et de gronderie, toujours au sujet de la marine, M. Jérôme ayant dit à son frère: « Au lieu de m'envoyer « périr d'ennui en mer, vous devriez bien me prendre pour « aide de camp. — Vous, *blanc-bec!* répondit vivement le pre- « mier consul; attendez qu'une balle vous ait labouré le « visage, et alors nous verrons » et en même temps il lui montrait du regard le colonel Lacuée, qui rougit et baissa les yeux comme une jeune fille. Il faut savoir, pour comprendre ce que cette réponse avait de flatteur pour lui, qu'il portait au visage la cicatrice d'une balle. Ce brave colonel fut tué en 1805, devant Guntzbourg. L'empereur le regretta vivement. C'était un des officiers les plus intrépides et les plus instruits de l'armée.

Ce fut, je crois, vers cette époque, que le premier consul s'éprit d'une forte passion pour une jeune dame pleine d'esprit et de grâces, madame D... Madame Bonaparte, soupçonnant cette intrigue, en témoigna de la jalousie, et son époux faisait tout ce qu'il pouvait pour calmer ses défiances conjugales. Il attendait, pour se rendre chez sa maîtresse, que tout fût endormi au château, et poussait même la précaution jusqu'à faire le trajet qui séparait les deux appartements, avec un pantalon de nuit, sans souliers ni pantoufles. Je vis une fois le jour poindre, sans qu'il fût de retour, et craignant du scandale, j'allai, d'après l'ordre que le premier consul m'en avait donné lui-même, si le cas arrivait, avertir la femme de chambre de Madame D..., pour que, de son côté, elle allât dire à sa maîtresse l'heure qu'il était. Il y avait à peine cinq minutes que ce prudent avis avait été donné, lorsque je vis revenir le premier consul dans une assez grande agitation, dont je connus bientôt la cause: il avait aperçu à son retour une femme de madame Bonaparte, qui le guettait au travers d'une croisée d'un cabinet donnant sur le corridor. Le premier consul, après une vigoureuse sortie contre la curiosité du beau sexe, m'envoya vers la jeune *éclaireuse* du camp ennemi, pour lui intimer l'ordre de se faire, si elle ne voulait point être chassée, et de ne pas recom-

mencer à l'avenir. Je ne sais s'il n'ajouta point à ces terribles menaces un argument plus doux pour *acheter* le silence de la curieuse; mais crainte ou gratification, elle eut le bon esprit de se taire. Toutefois l'amant heureux, craignant quelque nouvelle surprise, me chargea de louer, dans l'allée des Veuves, (1) une petite maison, où Madame D... et lui se réunissaient de temps en temps.

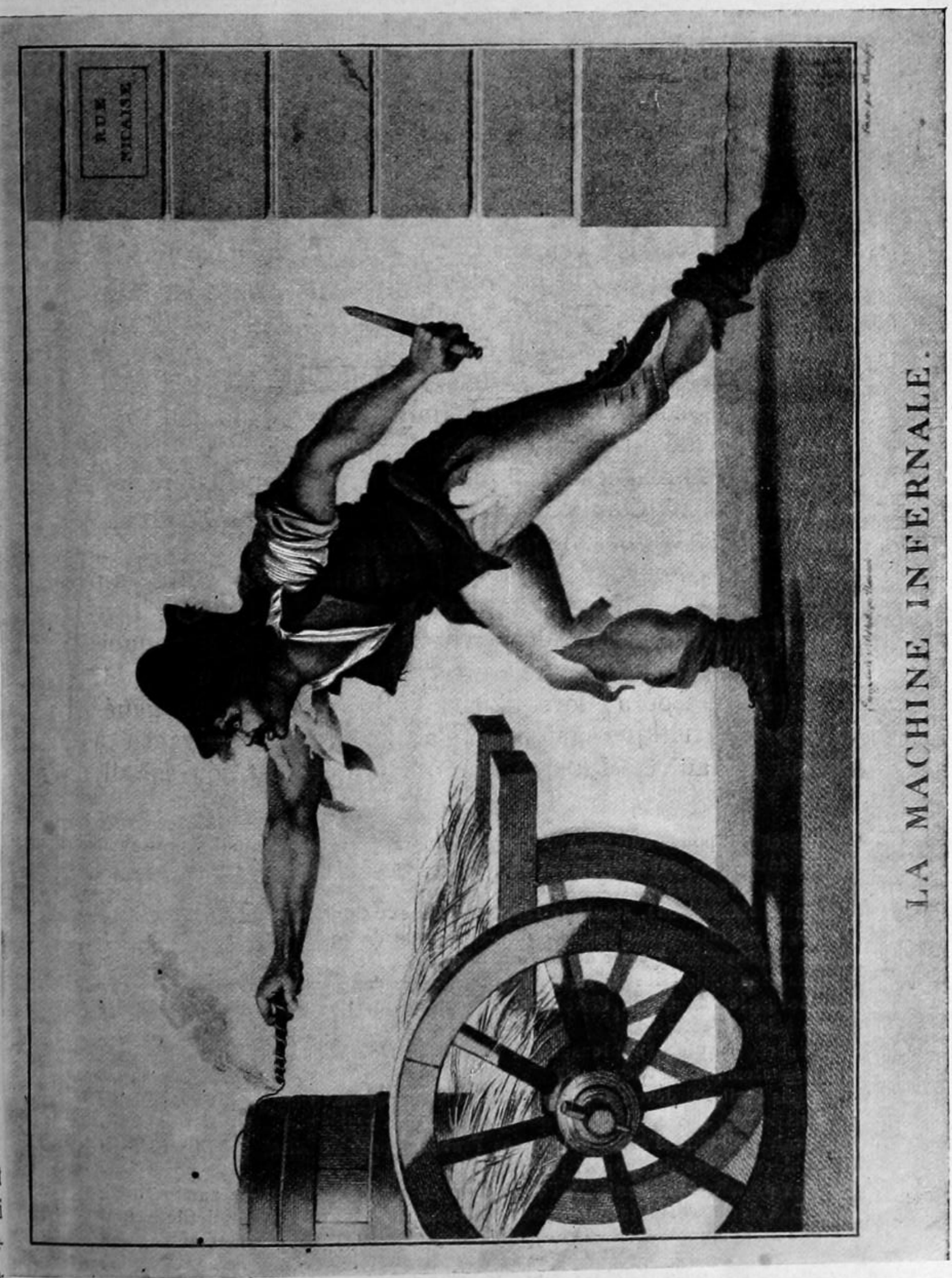
Tels étaient et tels furent toujours les procédés du premier consul pour sa femme. Il était plein d'égards pour elle, et prenait tous les soins imaginables afin d'empêcher les infidélités qu'il lui faisait d'arriver à sa connaissance; d'ailleurs, ces infidélités passagères ne lui ôtaient rien de la tendresse qu'il lui portait, et quoique d'autres femmes lui aient inspiré de l'amour, aucune n'a eu sa confiance et son amitié au même point que madame Bonaparte. Il en est de la dureté de l'Empereur et de sa brutalité avec les femmes comme des mille et une calomnies dont il a été l'objet. Il n'était pas toujours galant, mais jamais on ne l'a vu grossier; après ce que je viens de raconter, il professait la plus grande vénération pour une femme de bonne conduite, faisait cas des bons ménages, et n'aimait le cynisme ni dans les mœurs ni dans le langage. Quand il a eu quelques liaisons illégitimes, il n'a pas tenu à lui qu'elles ne fussent secrètes et cachées avec soin.

Et poussait même la précaution jusqu'à faire le trajet qui séparait les deux appartements avec un pantalon de nuit, sans souliers ni pantoufles.

CHAPITRE VI

La *machine infernale*. — Le plus invalide des architectes. — L'heureux hasard. — Précipitation et retard également salutaires. — Hortense légèrement blessée. — Frayeur de madame Murat, et suites obligeantes. — Le cocher Germain. — D'où lui venait le nom de César. — Inexactitudes à son sujet. — Repas offert par cinq cents cochers de fiacre. — L'auteur à Feydeau, pendant l'explosion. — Frayeur. — Course sans chapeau. — Les factionnaires inflexibles. — Le premier consul rentre aux Tuileries. — Paroles du premier consul à Constant. — La garde consulaire. — La maison du premier consul mise en état de surveillance. — Fidélité à toute épreuve. — Les jacobins innocents et les royalistes coupables. — Grande revue. — Joie des soldats et du peuple. — La paix universelle. — Réjouissances publiques et fêtes improvisées. — Réception du corps diplomatique et de lord Cornwallis. — Luxe militaire. — Le diamant *le Régent*.

Le 3 nivôse an IX (21 décembre 1800), l'Opéra donnait, *par ordre*, *la Création* de Haydn, et le premier consul avait annoncé qu'il irait entendre, avec toute sa famille, ce magnifique oratorio. Il dîna ce jour-là avec madame Bonaparte, sa fille, et les généraux Rapp, Lauriston, Lannes et Berthier. Je me trouvai précisément de service mais le premier consul allant à l'Opéra, je pensai que ma présence serait superflue au château, et je résolus d'aller de mon côté à Feydeau, dans la loge que madame Bonaparte nous accordait, et qui était placée sous la sienne. Après le dîner, que le premier consul expédia avec sa promptitude ordinaire, il se leva de table, suivi de ses officiers, excepté le général Rapp, qui resta avec mesdames Joséphine et Hortense. Sur les sept heures, environ, le premier consul monta en voiture avec MM. Lannes, Berthier et Lauriston, pour se rendre à l'Opéra; arrivé au milieu de la rue Saint-Nicaise, le piquet qui précédait la voiture trouva le chemin barré par une charrette qui paraissait abandonnée, et sur laquelle un tonneau était fortement attaché avec des cordes; le chef de l'escorte fit ranger cette charrette le long des maisons, à droite, et le cocher



LA MACHINE INFERNALE.

du premier consul, que ce petit retard avait impatienté, poussa vigoureusement ses chevaux, qui partirent comme l'éclair. Il n'y avait pas deux secondes qu'ils étaient passés, lorsque le baril que portait la charrette éclata avec une explosion épouvantable. Des personnes de l'escorte et de la suite du premier consul, aucune ne fut tuée, mais plusieurs reçurent des blessures. Le sort de ceux qui, résidant ou passant dans la rue, se trouvèrent près de l'horrible machine, fut beaucoup plus triste encore; il en périt plus de vingt, et plus de soixante furent grièvement blessés. M. Trepsat, architecte, eut une cuisse cassée; le premier consul, par la suite, le décora et le fit architecte des Invalides, en lui disant qu'il y avait assez longtemps qu'il était le plus invalide des architectes. Tous les carreaux de vitre des Tuileries furent cassés; plusieurs maisons* s'écroulèrent; toutes celles de la rue Saint-Nicaise et même quelques-unes des rues adjacentes furent fortement endommagées. Quelques débris volèrent jusque dans l'hôtel du consul Cambacérès. Les glaces de la voiture du premier consul tombèrent par morceaux.

Par le plus heureux hasard, les voitures de suite, qui devaient être immédiatement derrière celle du premier consul, se trouvaient assez loin en arrière, et voici pourquoi: madame Bonaparte, après le dîner, se fit apporter un schall pour aller à l'Opéra; lorsqu'on le lui présentait, le général Rapp en critiqua gaiement la couleur et l'engagea à en choisir un autre. Madame Bonaparte défendit son schall,

* Le préfet de police adressa aux consuls un rapport dans lequel, après avoir raconté les détails de cet événement affreux, il donnait la liste des morts et celle des blessés. La première était de huit individus, la seconde de vingt-huit.

« Quarante-six maisons, ajoute le rapport, sont extrêmement endommagées.

« Le dégât des immeubles est estimé à la somme de 40.845 francs.

« Celui des meubles à celle de 123.645 francs.

« Les maisons nationales ne sont point comprises dans cette estimation.

« Le cheval, les débris de la voiture et quelques parties des tonneaux ont été « apportés à la préfecture.

« Ces débris ont été scrupuleusement recueillis. L'on a pris avec le plus grand « soin le signalement du cheval. »

M. Dubois avait cru devoir terminer son rapport par un compliment au premier consul, dans lequel il y a pourtant quelque chose de vrai : c'est que l'attentat du 3 nivose avait redoublé l'attachement des Français pour le chef de l'Etat. Voici l'avant-dernière phrase du rapport :

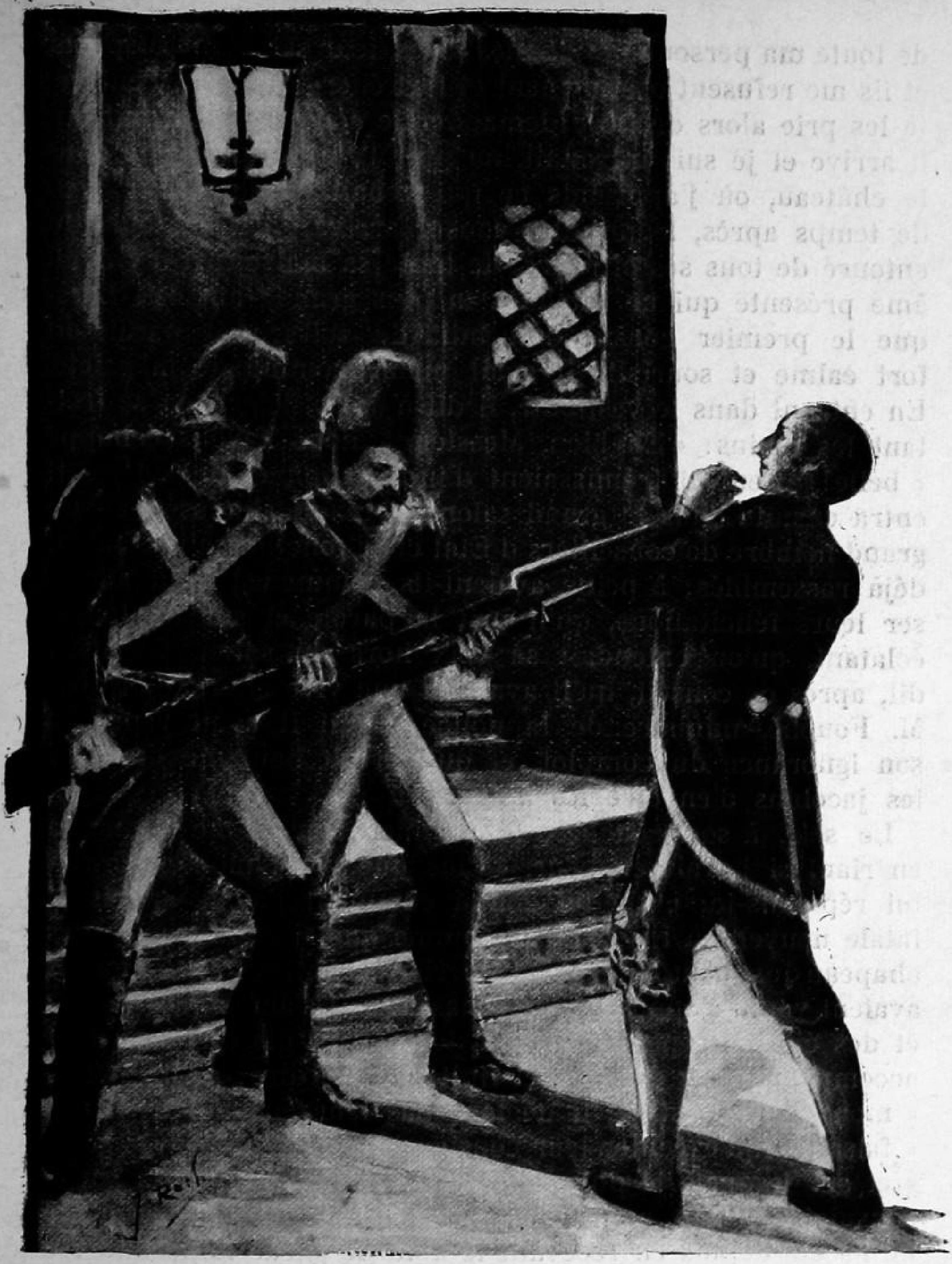
« Dès les premiers moments de l'explosion, on a fait une enquête sur les lieux « mêmes. Des déclarations furent reçues ; et au milieu des cris que la douleur arra- « chait aux malheureuses victimes du plus atroce des attentats, le cœur put encore « éprouver une sensation agréable : ces infortunés s'oubliaient pour ne penser qu'au « premier consul : c'était pour lui qu'ils demandaient vengeance. »

et dit au général qu'il se connaissait autant à attaquer une toilette qu'elle-même à attaquer une redoute; cette discussion amicale continua quelque temps sur le même ton. Dans cet intervalle, le premier consul, qui n'attendait jamais, partit en avant, et les misérables assassins, auteurs du complot, mirent le feu à leur machine infernale. Que le cocher du premier consul eût été moins pressé et qu'il eût seulement tardé de deux secondes, c'en était fait de son maître; qu'au contraire madame Bonaparte se fut hâtée de suivre son époux, c'en était fait d'elle et de toute sa suite; ce fut en effet ce retard d'un instant qui lui sauva la vie ainsi qu'à sa fille, à sa belle-sœur madame Murat, et à toutes les personnes qui devaient les accompagner. La voiture où se trouvaient ces dames, au lieu d'être à la file de celle du premier consul, débouchait de la place du Carrousel, au moment où sauta la machine; les glaces en furent aussi brisées. Madame Bonaparte n'eut rien qu'une grande frayeur; mademoiselle Hortense fut légèrement blessée au visage, par un éclat de glace; madame Caroline Murat, qui se trouvait alors fort avancée dans sa grossesse, fut frappée d'une telle peur, qu'on fut obligé de la ramener au château; cette catastrophe influa même beaucoup sur la santé de l'enfant qu'elle portait dans son sein. On m'a dit que le prince Achille Murat est sujet encore aujourd'hui à de fréquentes attaques d'épilepsie. On sait que le premier consul poussa jusqu'à l'Opéra, où il fut reçu avec d'inexprimables acclamations, et que le calme peint sur sa physionomie contrastait fortement avec la pâleur et l'agitation de madame Bonaparte, qui avait tremblé non pas pour elle, mais pour lui.

Le cocher qui conduisit si heureusement le premier consul s'appelait Germain; il l'avait suivi en Egypte, et dans une échauffourée il avait tué de sa main un arabe, sous les yeux du général en chef, qui, émerveillé de son courage, s'était écrié: « Diable, voilà un brave! c'est un César. » Le nom lui en était resté. On a prétendu que ce brave homme était ivre lors de l'explosion; c'est une erreur, que son adresse même dans cette circonstance dément d'une manière positive. Lorsque le premier consul, devenu Empereur, sortait incognito dans Paris, c'était César qui conduisait, mais sans livrée. On trouve dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* que l'Empereur, parlant de César, dit qu'il était dans un état complet d'ivresse; qu'il avait pris la détonation pour un salut d'ar-

tillerie, et qu'il ne sut que le lendemain ce qui s'était passé. Tout cela était inexact, et l'Empereur avait été mal informé sur le compte de son cocher. César mena très vivement le premier consul parce que celui-ci le lui avait recommandé, et parce qu'il avait cru, de son côté, son honneur intéressé à ne point être mis en retard par l'obstacle que la machine infernale lui avait opposé avant l'explosion. Le soir de l'événement, je vis César, qui était parfaitement *récent* et qui me raconta lui-même une partie des détails que je viens de donner. Quelques jours après, quatre ou cinq cents cochers de fiacre de Paris se cotisèrent pour le fêter, et lui offrirent un magnifique dîner, à 24 fr. par tête.

Pendant que l'infernal complot s'exécutait et coûtait la vie à un si grand nombre de citoyens innocents, sans toutefois atteindre le but que les assassins s'étaient proposé, j'étais, comme je l'ai dit, au théâtre Feydeau, où je me préparais à savourer à loisir toute une soirée de liberté et le plaisir du spectacle, pour lequel j'ai eu toute ma vie une véritable passion; mais à peine m'étais-je installé carrément dans la loge, que tout à coup l'ouvreuse entra précipitamment et dans le plus grand désordre: « Monsieur Constant, s'écria-« t-elle, on dit qu'on vient de faire sauter le premier consul; « tout le monde a entendu un bruit épouvantable; on assure « qu'il est mort. » Ces terribles mots sont pour moi comme un coup de foudre; ne sachant plus ce que je faisais, je me précipite dans l'escalier, et sans songer à prendre mon chapeau, je cours comme un fou vers le château. En traversant ainsi la rue Vivienne et le Palais-Royal, je n'y vis aucun mouvement extraordinaire; mais dans la rue Saint-Honoré le tumulte était extrême; je vis emporter sur des brancards quelques morts et quelques blessés que l'on avait d'abord retirés dans les maisons voisines de la rue Saint-Nicaise; mille groupes s'étaient formés; et il n'y avait qu'une voix pour maudire les auteurs encore inconnus de cet exécrable attentat. Mais les uns en accusaient les jacobins, qui, trois mois auparavant, avaient mis le poignard aux mains de Ceracchi, d'Aréna et de Topino-Lebrun; tandis que les autres, moins nombreux pourtant, nommaient les aristocrates, les royalistes comme seuls coupables de cette atrocité. Je n'eus pour prêter l'oreille à ces accusations diverses que le temps nécessaire pour percer une foule immense et serrée; dès que je le pus, je repris ma course, et en deux secon-



Je m'élance au guichet, mais au même instant les deux factionnaires croisent la baïonnette sur ma poitrine.

des je fus au Carrousel. Je m'élance au guichet, mais au même instant les deux factionnaires croisent la baïonnette sur ma poitrine. J'ai beau leur crier que je suis valet de chambre du premier consul, ma tête nue, mon air effaré, le désordre

de toute ma personne et de mes idées, leur semblent suspects, et ils me refusent obstinément et fort énergiquement l'entrée; je les prie alors de faire demander le concierge du château; il arrive et je suis introduit, ou plutôt, je me précipite dans le château, où j'apprends ce qui venait de se passer. Peu de temps après, le premier consul arriva, et il fut aussitôt entouré de tous ses officiers, de toute sa maison; il n'y avait âme présente qui ne fût dans la plus grande anxiété. Lorsque le premier consul descendit de voiture, il paraissait fort calme et souriait; il avait même comme de la gaieté. En entrant dans le vestibule, il dit à ses officiers, en se frottant les mains: « Eh bien, Messieurs, nous l'avons échappé « belle! » Ceux-ci frémissaient d'indignation et de colère. Il entra ensuite dans le grand salon du rez-de-chaussée, où un grand nombre de conseillers d'Etat et de fonctionnaires étaient déjà rassemblés; à peine avaient-ils commencé à lui adresser leurs félicitations, qu'il prit la parole et sur un ton si éclatant, qu'on entendait sa voix hors du salon. On nous dit, après ce conseil, qu'il avait eu une vive altercation avec M. Fouché, ministre de la police, à qui il avait reproché son ignorance du complot, et qu'il avait hautement accusé les jacobins d'en être les auteurs.

Le soir, à son coucher, le premier consul me demanda en riant si j'avais eu peur. « Plus que vous, mon général », lui répondis-je; et je lui contai comment j'avais appris la fatale nouvelle à Feydeau, et comme quoi j'avais couru sans chapeau jusqu'au guichet du Carrousel, où les fonctionnaires avaient voulu s'opposer à mon passage. Il s'amusa des jurons et des épithètes peu flatteuses dont je lui dis qu'ils avaient accompagné leur défense, et finit par me dire: « Après tout, « mon cher Constant, il ne faut pas leur en vouloir, ils ne « faisaient qu'exécuter leur consigne. Ce sont de braves gens, « et sur lesquels je puis compter. » Le fait est que la garde consulaire n'était pas moins dévouée à cette époque qu'elle ne l'a été depuis en recevant le nom de garde impériale. Au premier bruit du danger qu'avait couru le premier consul, tous les soldats de cette fidèle milice s'étaient spontanément réunis dans la cour des Tuileries.

Après cette funeste catastrophe, qui porta l'inquiétude dans toute la France et le deuil parmi tant de familles, toutes les polices furent activement employées à la recherche des auteurs du complot. La maison du premier consul fut tout

1 Bonaparte *1er Consul*
2 Beauharnois *Chef d'Escadron de la suite*
3 Delaeroix *Lieut.t des Guides de la Cie*
4 Jerome Bonaparte *Garde de la Cie*
5 Cafarelli *Adjudant 6.e de la Cie*
6 Bessieres *Cel de Brigade Commandt de la Cie*
7 Lannes *Cel de division Chef de la Cie*
8 Magdonald *Cel en Chef de l'Armée de reserve*
9 Clarke *General de division*
10 Carnot *Ministre de la Guerre*
11 Tourné *Aide-de-Camp du Gal Clarke*
12 Lemarois *Aide-de-Camp du 1er Consul*
13 Lebrun *Aide-de-Camp du 1er Consul*
14 Bape *Aide-de-Camp du 1er Consul*
15 Savari *Aide-de-Camp du 1er Consul*
16 Lauriston *Colonel d'Art.e Aide de Camp du 1er Consul*
17 Berthier *General de division*
18 Villers *Chirurgien de la suite*
19 Roustant *Mameluck du 1er Consul*
20 Lacué *Aide-de-Camp du 1er Consul*
21 Murat *General de division*
22 Beaumont *Aide-de-Camp du Gal Murat*
23 Rivière *Aide-de-Camp du Gal Murat*
24 Frere *Chef de Brig.e Cmdant les Grenad.s à pied de la Cie*
25 Junot *Cel de Brigade Commandt de la Place*
26 Montessuy *Aide de Cp du Gal Lacrmont*
27 Durac *Aide-de-Camp du 1er Consul*
28 Fregeville *Cel de division Insp.r de Cavl.e*
29 Marmont *Cel de division Cel en Chef d'Artill.e*
30 Mortier *General de division*
31 Berthier *Leopold General de Brigade*
32 Doucet *Adjudant de la Place*

FAC SIMILÉ
de la revue du Général Bonaparte 1er Consul

d'abord mise en état de surveillance. Nous étions sans cesse espionnés, sans nous en douter. On savait toutes nos démarches, toutes nos visites, toutes nos allées et venues. On connaissait nos amis, nos liaisons, et on ne manquait pas d'avoir aussi l'œil ouvert sur eux. Mais tel était le dévouement de tous et de chacun à la personne du premier consul, telle était l'affection qu'il savait inspirer à ses entours, que nulle des personnes attachées à son service ne fut même un instant soupçonné d'avoir trempé dans cet infâme attentat. Ni alors ni dans aucune autre affaire de ce genre, les gens de sa maison ne se trouvèrent compromis, et jamais le nom du moindre des serviteurs de l'Empereur ne s'est trouvé mêlé à des trames criminelles contre une vie si chère et si glorieuse.

Le ministre de la police soupçonnait les royalistes de cet attentat. Le premier consul n'en chargeait que la conscience des jacobins, déjà lourde, il faut l'avouer, de crimes aussi odieux. Cent trente des hommes les plus marquants de ce parti furent déportés sur de simples soupçons et sans forme de procédure. On sait que la découverte, le procès et l'exécution de Saint-Régent et Carbon, les vrais coupables, prouva que les conjectures du ministre étaient plus justes que celles du chef de l'Etat.

Le 4 nivôse, à midi, le premier consul passa une grande revue sur la place du Carrousel. Une foule innombrable de citoyens s'y étaient réunis pour le voir et lui témoigner leur affection pour sa personne et leur indignation contre des ennemis qui n'osaient l'attaquer que par des assassinats. A peine eut-il commencé à diriger son cheval vers la première ligne des grenadiers de la garde consulaire, que d'innombrables acclamations s'élevèrent de toutes parts. Il parcourut les rangs au pas et très lentement, se montrant fort sensible et répondant par quelques saluts simples et affectueux à cette effusion de la joie populaire. Les cris de *vive Bonaparte! vive le premier consul!* ne cessèrent qu'après qu'il eut remonté dans ses appartements.

Les conspirateurs qui s'obstinaient avec tant d'acharnement à attaquer les jours du premier consul n'auraient pu choisir une époque où les circonstances eussent été plus contraires à leurs projets qu'en 1800 et 1801; car alors on aimait le premier consul non seulement pour ses hauts faits militaires, mais encore et surtout pour les espérances de paix qu'il donnait à la France. Ces espérances furent bientôt

réalisées. Au premier bruit qui se répandit que la paix avait été conclue avec l'Autriche, la plupart des habitants de Paris se rendirent sous les fenêtres du pavillon de Flore. Des bénédictions, des cris de reconnaissance et de joie se firent entendre; puis des musiciens rassemblés pour donner une sérénade au chef de l'Etat finirent par se former en orchestres, et les danses durèrent toute la nuit. Je n'ai rien vu de plus singulier ni de plus gai que le coup d'œil de cette fête improvisée.

Lorsque, au mois d'octobre, la paix d'Amiens ayant été conclue avec l'Angleterre, la France se trouva délivrée de toutes les guerres qu'elle soutenait depuis tant d'années et au prix de tant de sacrifices, on ne saurait se faire une idée des transports qui éclatèrent de toutes parts. Les décrets qui ordonnaient soit le déménagement des vaisseaux de guerre, soit l'organisation des places fortes sur le pied de paix, étaient accueillis comme des gages de bonheur et de sécurité. Le jour de la réception de lord Cornwallis, ambassadeur d'Angleterre, le premier consul déploya la plus grande pompe. « Il faut, avait-il dit la veille, montrer à ces orgueilleux Bre-« tons que nous ne sommes pas réduits à la besace. » Le fait est que les Anglais, avant de mettre le pied sur le continent français, s'étaient attendus à ne trouver partout que ruines, disette et misère. On leur avait peint la France entière sous le jour le plus triste, et ils s'étaient crus au moment de débarquer en Barbarie. Leur surprise fut extrême quand ils virent combien de maux le premier consul avait déjà réparés en si peu de temps, et toutes les améliorations qu'il se proposait d'opérer encore. Ils répandirent dans leur pays le bruit de ce qu'ils appelaient eux-mêmes les prodiges du premier consul, et des milliers de leurs compatriotes s'empressèrent de venir en juger par leurs propres yeux. Au moment où lord Cornwallis entra dans la grande salle des ambassadeurs, avec les personnes de sa suite, la vue de tous ces Anglais dut être frappée de l'aspect du premier consul, entouré de ses deux collègues, de tout le corps diplomatique et d'une cour militaire déjà brillante. Au milieu de tous ces riches uniformes, le sien était remarquable par sa simplicité; mais le diamant appelé *le Régent*, qui avait été mis en gage sous le Directoire, et depuis quelques jours dégagé par le premier consul, étincelait à la garde de son épée.

CHAPITRE VII

Le roi d'Etrurie. — Madame de Montesson. — Le monarque peu travailleur. — Conversation à son sujet entre le premier et le second consul. — Un mot sur le retour des Bourbons. — Intelligence et conversation de don Louis. — Traits singuliers d'économie. — Présent de cent mille écus et gratification royale de *six francs*. — Dureté de don Louis envers ses gens. — Hauteur vis-à-vis d'un diplomate, et dégoût des occupations sérieuses. — Le roi d'Etrurie installé par le futur roi de Naples. — La reine d'Etrurie. — Son peu de goût pour la toilette. — Son bon sens. — Sa bonté. — Sa fidélité à remplir ses devoirs. — Fêtes magnifiques chez M. de Talleyrand. — Chez madame de Montesson. — A l'hôtel du ministre de l'intérieur, le jour anniversaire de la bataille de Marengo. — Départ de Leurs Majestés.

Au mois de mai 1801 arriva à Paris, pour de là se rendre dans son nouveau royaume, le prince de Toscane don Louis Ier que le premier consul venait de faire roi d'Etrurie. Il voyageait sous le nom de comte de Livourne, avec son épouse l'infante d'Espagne Marie-Louise, troisième fille de Charles IV. Malgré l'incognito que, d'après le titre modeste qu'il avait pris, il paraissait vouloir garder, peut-être à cause du peu d'éclat de sa petite cour, il fut aux Tuileries accueilli et traité en roi. Ce prince était d'une assez faible santé, et tombait, dit-on du haut-mal. On l'avait logé à l'hôtel de l'ambassade d'Espagne, ancien hôtel Montesson, et il avait prié madame de Montesson, qui habitait l'hôtel voisin, de lui permettre de faire rétablir une communication condamnée depuis longtemps. Il se plaisait beaucoup, ainsi que la reine d'Etrurie, dans la société de cette dame, veuve du duc d'Orléans, et y passait presque tous les jours plusieurs heures de suite. Bourbon lui-même, il aimait sans doute à entendre tous les détails que pouvait lui donner sur les Bourbons de France une personne qui avait vécu à leur cour et dans l'intimité de leur famille, à laquelle elle tenait même par des liens qui, pour n'être point officiellement reconnus n'en étaient pas moins légitimes et avoués. Madame de Montesson recevait chez

elle tout ce qu'il y avait de plus distingué à Paris. Elle avait réuni les débris des sociétés les plus recherchées autrefois, et que la révolution avait dispersées. Amie de madame Bonaparte, elle était aimée et vénérée par le premier consul, qui désirait que l'on pensât et que l'on dît du bien de lui dans le salon le plus noble et le plus élégant de la capitale. D'ailleurs il comptait sur les souvenirs et sur le ton exquis de cette dame pour établir dans son palais et dans sa société dont il songeait dès lors à faire *une cour*, les usages et l'étiquette pratiqués chez les souverains.

Le roi d'Etrurie n'était pas un grand travailleur, et, sous ce rapport, il ne plaisait guère au premier consul, qui ne pouvait souffrir le désœuvrement. Je l'entendis un jour, dans une conversation avec son collègue M. Cambacérès, traiter fort sévèrement son royal protégé (absent, cela va sans dire). « Voilà un bon prince, disait-il, qui ne prend pas grand souci « de ses très chers et aimés sujets. Il passe son temps à « caqueter avec de vieilles femmes, à qui il dit tout haut « beaucoup de bien de moi, tandis qu'il gémit tout bas de « devoir son élévation au chef de cette maudite républi- « que française. Cela ne s'occupe que de promenades, de « chasse, de bals et de spectacles. — On prétend, observa « M. Cambacérès, que vous avez voulu dégoûter les Français « des rois en leur en montrant un tel échantillon, comme les « Spartiates dégoûtaient leurs enfants de l'ivrognerie en leur « faisant voir un esclave ivre. — Non pas, non pas, mon cher, « repartit le premier consul; je n'ai point envie qu'on se dé- « goûte de la royauté; mais le séjour de Sa Majesté le roi « d'Etrurie contrariera ce bon nombre d'honnêtes gens qui « travaillent à faire revenir le goût des Bourbons. »

Don Louis ne méritait peut-être pas d'être traité avec tant de rigueur, quoiqu'il fût, il faut en convenir, doué de peu d'esprit, moins encore d'agréments. Lorsqu'il dînait aux Tuileries, il ne répondait qu'avec embarras aux questions les plus simples que lui adressait le premier consul; hors la pluie et le beau temps, les chevaux, les chiens et autres sujets d'entretien de cette force, il n'était rien sur quoi il pût donner une réponse satisfaisante. La reine, sa femme, lui faisait souvent des signes pour le mettre sur la bonne voie, et lui soufflait même ce qu'il aurait dû dire ou faire; mais cela ne faisait que rendre plus choquant son défaut absolu de présence d'esprit. On s'égayait assez généralement à ses dépens mais

on avait soin pourtant de ne pas le faire en présence du premier consul, qui n'aurait point souffert que l'on manquât d'égards vis-à-vis d'un hôte à qui lui-même il en témoignait beaucoup. Ce qui donnait le plus de matière aux plaisanteries dont le prince était l'objet, c'était son excessive économie; elle allait à un point véritablement inimaginable; on en citait mille traits, dont voici peut-être le plus curieux.

Le premier consul lui envoya plusieurs fois, durant son séjour, de magnifiques présents: des tapis, de la savonnerie, des étoffes de Lyon, des porcelaines de Sèvres; dans de telles occasions, Sa Majesté ne refusait rien, sinon de donner quelque légère gratification aux porteurs de tous ces objets précieux. On lui apporta, un jour, un vase du plus grand prix (il coûtait, je crois, cent mille écus); il fallut douze ouvriers pour le placer dans l'appartement du roi. Leur besogne finie, les ouvriers attendaient que Sa Majesté leur fît témoigner sa satisfaction, et ils se flattaient de lui voir déployer une générosité vraiment royale. Cependant le temps s'écoule, et ils ne voient point arriver la récompense espérée. Enfin ils s'adressent à un de messieurs les chambellans, et le prient de mettre leur juste réclamation aux pieds du roi d'Etrurie. Sa Majesté, qui n'avait pas encore cessé de s'extasier sur la beauté du cadeau et sur la magnificence du premier consul, fut on ne peut plus surprise d'une pareille demande. C'était un présent, disait-elle; donc elle avait à recevoir et non à donner. Ce ne fut qu'après bien des instances que le chambellan obtint pour chacun des ouvriers un écu de six francs, que ces braves gens refusèrent.

Les personnes de la suite du prince prétendaient qu'à cette aversion outrée pour la dépense il joignait une extrême sévérité à leur égard. Toutefois la première de ces deux dispositions portait probablement les gens du roi d'Etrurie à exagérer la seconde. Les maîtres par trop économes ne manquent jamais d'être jugés sévères, et en même temps sévèrement jugés par leurs serviteurs. C'est peut-être (soit dit en passant) d'après quelque jugement de ce genre que s'est accrédité parmi de certaines personnes le bruit calomnieux qui représentait l'empereur comme pris souvent d'humeur de battre et pourtant l'économie de l'empereur Napoléon n'était que l'amour de l'ordre le plus parfait dans les dépenses de sa maison. Ce qu'il y a de certain pour S. M. le roi d'Etrurie, c'est qu'il ne sentait pas au fond tout l'enthousiasme ni toute

la reconnaissance qu'il témoignait au premier consul. Celui-ci en eut plus d'une preuve; voilà pour la sincérité. Quant au talent de gouverner et de régner, le premier consul dit à son lever à M. Cambacérès, dans ce même entretien dont j'ai tout à l'heure rapporté quelques mots, que l'ambassadeur d'Espagne se plaignait de la hauteur du prince à son égard, de sa complète ignorance, et du dégoût que lui inspirait toute espèce d'occupation sérieuse. Tel était le roi qui allait gouverner une partie de l'Italie. Ce fut le général Murat qui l'installa dans son royaume, sans se douter, selon toute apparence, qu'un trône lui était réservé, à lui-même, à quelques lieues de celui sur lequel il faisait asseoir don Louis.

La reine d'Etrurie était, au jugement du premier consul plus fine et plus avisée que son auguste époux. Cette princesse ne brillait ni par la grâce ni par l'élégance; elle se faisait habiller dès le matin pour toute la journée, et se promenait dans son jardin, un diadème ou des fleurs sur la tête, et en robe à queue dont elle balayait le sable des allées. Le plus souvent aussi elle portait dans ses bras un de ses enfants encore dans les langes, et qui était sujet à tous les inconvénients d'un maillot. On conçoit que, lorsque venait le soir, la toilette de Sa Majesté était un peu dérangée. De plus, elle était loin d'être jolie, et n'avait pas les manières qui convenaient à son rang. Mais ce qui certainement faisait plus que compensation à tout cela, elle était très bonne, très aimée de ses gens, et remplissait avec scrupule tous ses devoirs d'épouse et de mère; aussi le premier consul, qui faisait si grand cas des vertus domestiques, professait-il pour elle la plus haute et la plus sincère estime.

Durant tout le mois que leurs Majestés séjournèrent à Paris, ce ne fut qu'une suite de fêtes. M. de Talleyrand leur en offrit une à Neuilly d'une richesse et d'une splendeur admirables. J'étais de service, et j'y suivis le premier consul. Le château et le parc étaient illuminés d'une brillante profusion de verres de couleur. Il y eut d'abord un concert, à la fin duquel le fond de la salle fut enlevé comme un rideau de théâtre, et laissa voir la principale place de Florence, le palais ducal, une fontaine d'eau jaillissante, et des Toscans se livrant aux jeux et aux danses de leurs pays, et chantant des couplets en l'honneur de leurs souverains. M. de Talleyrand vint prier leurs Majestés de daigner se mêler à leurs sujets; et à peine eurent-elles mis le pied dans le

jardin qu'elles se trouvèrent comme dans un lieu de féerie: les bombes lumineuses, les fusées, les feux du Bengale éclatèrent en tous sens et sous toutes les formes; des colonnades, des arcs de triomphe et des palais de flammes s'élevaient, s'éclipsaient et se succédaient sans relâche. Plusieurs tables furent servies dans les appartements, dans les jardins, et tous les spectateurs purent successivement s'y asseoir. Enfin un bal magnifique couronna dignement cette soirée d'enchantements; il fut ouvert par le roi d'Etrurie et madame Leclerc (Pauline Borghèse).

Madame de Montesson offrit aussi à leurs Majestés un bal auquel assista toute la famille du premier consul. Mais de tous ces divertissements celui dont j'ai le mieux gardé souvenir est la soirée véritablement merveilleuse que donna M. Chaptal, ministre de l'intérieur. Le jour qu'il choisit était le 14 juin, anniversaire de la bataille de Marengo. Après le concert, le spectacle, le bal, et une nouvelle représentation de la ville et des habitants de Florence, un splendide souper fut servi dans le jardin, sous des tentes militaires, décorées de drapeaux, de faisceaux d'armes et de trophées. Chaque dame était accompagnée et servie à table par un officier en uniforme. Lorsque le roi et la reine d'Etrurie sortirent de leur tente, un ballon fut lancé, qui emporta dans les airs le nom de MARENGO en lettres de feu.

Leurs Majestés voulurent visiter, avant de partir, les principaux établissements publics. Elles allèrent au Conservatoire de musique, à une séance de l'Institut, à laquelle elles n'eurent pas l'air de comprendre grand'chose, à la Monnaie, où une médaille fut frappée en leur honneur. M. Chaptal reçut les remercîments de la reine pour la manière dont il avait accueilli et traité les nobles hôtes, comme savant à l'Institut, comme ministre dans son hôtel, et dans les visites qu'ils avaient faites dans divers établissements de la capitale. La veille de son départ, le roi eut un long entretien secret avec le premier consul. Je ne sais ce qui s'y passa; mais, en sortant, ils n'avaient l'air satisfaits ni l'un ni l'autre. Toutefois Leurs Majestés durent emporter, au total, la plus favorable idée de l'accueil qui leur avait été fait.

CHAPITRE VIII

Passion d'un fou pour mademoiselle Hortense de Beauharnais. — Mariage de M. Louis Bonaparte et d'Hortense. — Chagrins. — Caractère de M. Louis. — Atroce calomnie contre l'empereur et sa belle-fille. — Penchant d'Hortense avant son mariage. — Le général Duroc épouse mademoiselle Hervas d'Alménara. — Portrait de cette dame. — Le piano brisé et la montre mise en pièces. — Mariage et tristesses. — Infortunes d'Hortense, avant, pendant et après ses grandeurs. — Voyage du premier consul à Lyon. — Fêtes et félicitations. — Les soldats d'Egypte. — Le légat du pape. — Les députés de la consulte. — Mort de l'archevêque de Milan. — Couplets de circonstance. — Les poètes de l'empire. — Le premier consul et son maître d'écriture. — M. l'abbé Dupuis, bibliothécaire de la Malmaison.

Dans toutes les fêtes offertes par le premier consul à Leurs Majestés le roi et la reine d'Etrurie, mademoiselle Hortense avait brillé de cet éclat de jeunesse et de grâce qui faisaient d'elle l'orgueil de sa mère et le plus bel ornement de la cour naissante du premier consul.

Environ dans ce temps, elle inspira la plus violente passion à un monsieur d'une très bonne famille, mais dont le cerveau était déjà, je crois, un peu dérangé, même avant qu'il se fût mis ce fol amour en tête. Ce malheureux rôdait sans cesse autour de la Malmaison; et dès que mademoiselle Hortense sortait, il courait à côté de la voiture, et, avec les plus vives démonstrations de tendresse, il jetait par la portière, des fleurs, des boucles de ses cheveux et des vers de sa composition. Lorsqu'il rencontrait mademoiselle Hortense à pied, il se jetait à genoux devant elle avec mille gestes passionnés, l'appelant des noms les plus touchants. Il la suivait, malgré tout le monde, jusque dans la cour du château, et se livrait à toutes ses folies. Dans le premier temps, mademoiselle Hortense, jeune et gaie comme elle l'était, s'amusa des simagrées de son adorateur. Elle lisait les vers qu'il lui adressait, et les donnait à lire aux dames qui l'accompagnaient. Une

telle poésie était de nature à leur prêter de rire, aussi ne s'en faisaient-elles point faute; mais après ces premiers transports de gaîté, mademoiselle Hortense, bonne et charmante, sa mère ne manquait jamais de dire, d'un visage et d'un ton compatissant: « Ce pauvre homme, il est bien à plaindre! » A la fin pourtant les opportunités du pauvre insensé se multiplièrent au point de devenir insupportables. Il se tenait, à Paris, à la porte des théâtres, quand mademoiselle Hortense devait s'y rendre, et se prosternait à ses pieds, suppliant, pleurant, riant et gesticulant tout à la fois. Ce spectacle amusait trop la foule pour continuer plus longtemps d'amuser mademoiselle de Beauharnais: Carrat fut chargé d'écarter le malheureux, qui fut mis, je crois, dans une maison de santé.

Mademoiselle Hortense eût été trop heureuse si elle n'avait connu l'amour que par les burlesques effets qu'il produisait sur une cervelle dérangée. Elle n'en voyait ainsi qu'un côté plaisant et comique. Mais le moment arriva où elle dut sentir tout ce qu'il y a de douloureux et d'amer dans les mécomptes de cette passion. En janvier 1802 elle fut mariée à M. Louis Bonaparte, frère du premier consul. Cette alliance était convenable sous le rapport de l'âge, M. Louis ayant à peine vingt-quatre ans, et mademoiselle de Beauharnais n'en ayant pas plus de dix-huit; et pourtant elle fut pour les deux époux la source de longs et interminables chagrins. M. Louis était pourtant bon et sensible, plein de bienveillance et d'esprit, studieux et ami des lettres, comme tous ses frères, hormis un seul; mais il était d'une faible santé, souffrant presque sans relâche et d'une disposition mélancolique. Les frères du premier consul avaient tous dans les traits plus ou moins de ressemblance avec lui, et M. Louis encore plus que les autres, surtout du temps du consulat, et avant que l'Empereur Napoléon n'eût pris de l'embonpoint. Toutefois aucun des frères de l'Empereur n'avait ce regard imposant et incisif, et ce geste rapide et impérieux qui lui venait d'abord de l'instinct et ensuite de l'habitude du commandement. M. Louis avait des goûts pacifiques et modestes. On a prétendu qu'il avait, à l'époque de son mariage, un vif attachement pour une personne dont on n'a pu découvrir le nom, qui, je crois, est encore un mystère. Mademoiselle Hortense était extrêmement jolie, d'une physionomie expressive et mobile. De plus elle était pleine de grâce, de talents, et d'affabilité;

bienveillante et aimable comme sa mère, elle n'avait pas cette excessive facilité, ou, pour tout dire, cette faiblesse de caractère qui nuisait parfois à madame Bonaparte. Voilà pourtant la femme que de mauvais bruits, semés par de misérables libellistes, ont si outrageusement calomniée! Le cœur se soulève de dégoût et d'indignation, lorsqu'on voit se débiter et se répandre des absurdités aussi révoltantes. S'il fallait en croire ces honnêtes inventeurs, le premier consul aurait séduit la fille de sa femme avant de la donner en mariage à son propre frère. Il n'y a qu'à énoncer un tel fait pour en faire comprendre toute la fausseté. J'ai connu mieux que personne les amours de l'Empereur; dans ces sortes de liaisons clandestines, il craignait le scandale, haïssait les fanfaronnades de vice, et je puis affirmer sur l'honneur que jamais les désirs infâmes qu'on lui a prêtés n'ont germé dans son cœur. Comme tous ceux, et, parce qu'il connaissait plus intimement sa belle-fille, plus que tous ceux qui approchaient de mademoiselle de Beauharnais, il avait pour elle la plus tendre affection; mais ce sentiment était tout à fait paternel et mademoiselle Hortense y répondait par cette crainte respectueuse qu'une fille bien née éprouve en présence de son père. Elle aurait obtenu de son beau-père tout ce qu'elle aurait voulu, si son extrême timidité ne l'eût empêchée de demander; mais au lieu de s'adresser directement à lui, elle avait d'abord recours à l'intercession du secrétaire et des entours de l'empereur. Est-ce ainsi qu'elle s'y serait prise, si les mauvais bruits semés par ses ennemis et par ceux de l'empereur avaient eu le moindre fondement?

Lorsqu'il rencontrait Hortense à pied, il se jetait à genoux devant elle avec mille gestes passionnés.

Avant ce mariage, mademoiselle Hortense avait de l'inclinaison pour le général Duroc, à peine âgé de trente ans, bien fait de sa personne, et favori du chef de l'Etat, qui, le connaissant prudent et réservé, lui avait confié d'importantes missions diplomatiques. Aide de camp du premier consul, général de division et gouverneur des Tuileries, il vivait depuis longtemps dans la familiarité intime de la Malmaison et dans l'intérieur du premier consul. Pendant les absences qu'il était obligé de faire, il entretenait une correspondance suivie avec mademoiselle Hortense, et pourtant l'indifférence avec laquelle il laissa faire le mariage de celle-ci avec M. Louis prouve qu'il ne partageait que faiblement l'affection qu'il avait inspirée. Il est certain qu'il aurait eu pour femme mademoiselle de Beauharnais, s'il eût voulu accepter les conditions auxquelles le premier consul lui offrait la main de sa belle-fille; mais il s'attendait à quelque chose de mieux, et sa prudence ordinaire lui manqua au moment où elle aurait dû lui montrer un avenir facile à prévoir, et fait pour combler les vœux d'une ambition même plus exacte que la sienne. Il refusa donc nettement, et les instances de madame Bonaparte, qui déjà avaient ébranlé son mari, eurent décidément le dessus. Madame Bonaparte, qui se voyait traitée avec fort peu d'amitié par les frères du premier consul, cherchait à se créer dans cette famille des appuis contre les orages que l'on amassait sans cesse contre elle pour lui ôter le cœur de son époux. C'était dans ce dessein qu'elle travaillait de toutes ses forces au mariage de sa fille avec un de ses beaux-frères.

Le général Duroc se repentit probablement par la suite de la précipitation de ses refus, lorsque les couronnes commencèrent à pleuvoir dans l'auguste famille à laquelle il avait été le maître de s'allier; lorsqu'il vit Naples, l'Espagne, la Westphalie, la haute Italie, les duchés de Parme, de Lucques, etc., devenir les apanages de la nouvelle dynastie impériale; lorsque la belle et gracieuse Hortense elle-même, qui l'avait tant aimé, monta à son tour sur un trône qu'elle aurait été si heureuse de partager avec l'objet de ses premières affections. Pour lui, il épousa mademoiselle Hervas d'Alménara, fille du banquier de la cour d'Espagne, petite femme très brune, très maigre, très peu gracieuse; mais en revanche, de l'humeur la plus acariâtre, la plus hautaine, la plus exigeante, la plus capricieuse. Comme elle devait avoir en

mariage une énorme dot, le premier consul la fit demander pour son premier aide de camp. Madame D... s'oubliait, m'a-t-on dit, au point de battre ses gens et de s'emporter même de la façon la plus étrange contre les personnes qui n'étaient nullement de sa dépendance. Lorsque M. Dubois venait accorder son piano, si malheureusement elle se trouvait présente, comme elle ne pouvait supporter le bruit qu'exigeait cette opération, elle chassait l'accordeur avec la plus grande violence. Elle brisa un jour, dans un de ces singuliers accès, toutes les touches de son instrument; une autre fois, M. Mugnier, horloger de l'empereur, et le premier de Paris dans son art avec M. Bréguet, lui ayant apporté une montre d'un très grand prix, que madame la duchesse de Frioul avait elle-même commandée, ce bijou ne lui plut pas, et, dans sa colère, en présence de M. Mugnier, elle jeta la montre sous ses pieds, se mit à danser dessus, et la réduisit en pièces. Jamais elle ne voulut la payer, et le maréchal se vit obligé d'en acquitter le prix. Ainsi le refus mal entendu du général Duroc, et les calculs peu désintéressés de madame Bonaparte causèrent le malheur de deux ménages.

Au reste le portrait que je viens de tracer et que je crois vrai, quoique peu flatté, n'est que celui d'une jeune femme gâtée comme une fille unique, vive comme une Espagnole et élevée avec indulgence et même avec cette négligence absolue qui nuisent à l'éducation de toutes les compatriotes de mademoiselle d'Alménara. Le temps a calmé cette vivacité de jeunesse, et madame la duchesse de Frioul a donné, depuis l'exemple du dévouement le plus tendre à tous ses devoirs, et d'une grande force d'âme dans les affreux malheurs qu'elle a eu à subir. Pour la perte de son époux, toute douloureuse qu'elle était, la gloire avait du moins quelques consolations à offrir à la veuve du grand maréchal. Mais quand une jeune fille, seule héritière d'un grand nom et d'un titre illustre, est enlevée tout à coup par la mort, à toutes les espérances et à tout l'amour de sa mère, qui oserait parler à celle-ci de consolations? S'il peut y en avoir quelqu'une (ce que je ne crois pas), ce doit être le souvenir des soins et des tendresses prodigués jusqu'à la fin par un cœur maternel. Ce souvenir, dont l'amertume est mêlée de quelque douceur, ne peut manquer à madame la duchesse de Frioul.

La cérémonie religieuse du mariage eut lieu le 7 janvier dans la maison de la rue Victoire, et le mariage du gé-

néral Murat avec mademoiselle Caroline Bonaparte, qui n'avait été contracté que par devant l'officier de l'état civil, fut consacré le même jour. Les deux époux (M. Louis et sa femme) étaient fort tristes; celle-ci pleurait amèrement pendant la cérémonie, et ses larmes ne se séchèrent point après. Elle était loin de chercher les regards de son époux, qui, de son côté, était trop fier et trop ulcéré pour la poursuivre de ses empressements. La bonne Joséphine faisait tout ce qu'elle pouvait pour les rapprocher. Sentant que cette union qui commençait si mal était son ouvrage, elle aurait voulu concilier son propre intérêt, ou du moins ce qu'elle regardait comme tel, avec le bonheur de sa fille. Mais ses efforts comme ses avis et ses prières n'y pouvaient rien. J'ai vu cent fois madame Louis Bonaparte chercher la solitude de son appartement et le sein d'une amie pour y verser ses larmes. Elles lui échappaient même au milieu du salon du premier consul, où l'on voyait avec chagrin cette jeune femme brillante et gaie, qui si souvent en avait fait gracieusement les honneurs et déridé l'étiquette, se retirer dans un coin, ou dans l'embrasure d'une fenêtre, avec quelqu'une des personnes de son intimité pour lui confier tristement ses contrariétés. Pendant cet entretien, d'où elle sortait les yeux rouges et humides, son mari se tenait pensif et taciturne au bout opposé du salon.

On a reproché bien des torts à Sa Majesté la reine de Hollande, et tout ce qu'on a dit ou écrit contre cette princesse est empreint d'une exagération haineuse. Une si haute fortune attirait sur elle tous les regards, et excitait une malveillance jalouse; et pourtant ceux qui lui ont porté envie n'auraient pas manqué de se trouver eux-mêmes à plaindre, s'il eussent été mis à sa place, à condition de partager ses chagrins. Les malheurs de la reine Hortense avaient commencé avec sa vie. Son père, mort sur l'échafaud révolutionnaire, sa mère jetée en prison, elle s'était trouvée encore enfant, isolée et sans autre appui que la fidélité d'anciens domestiques de sa famille. Son frère, le noble et digne prince Eugène, avait été obligé, dit-on, de se mettre en apprentissage; elle eut quelques années de bonheur, ou du moins de repos, tout le temps qu'elle fut confiée aux soins maternels de madame de Campan, et après sa sortie de pension. Mais le sort était loin de la tenir quitte, ses penchants contrariés, un mariage malheureux, ouvrirent pour elle une nouvelle

suite de chagrins. La mort de son premier fils, que l'Empereur voulait adopter, et qu'il avait désigné pour son successeur à l'empire, le divorce de sa mère, la mort cruelle de sa plus chère amie, madame de Brocq*, entraînée sous ses yeux dans un précipice, le renversement du trône impérial, qui lui fit perdre son titre et son rang de reine, perte qui lui fut pourtant moins sensible que l'infortune de celui qu'elle regardait comme son père; enfin les continuelles tracasseries de ses débats domestiques, de fâcheux procès, et la douleur qu'elle eut de se voir enlever son fils aîné par l'ordre de son mari; telles ont été les principales catastrophes d'une vie qu'on aurait pu croire destinée à beaucoup de bonheur.

Le lendemain du mariage de mademoiselle Hortense, le premier consul partit pour Lyon, où l'attendait les députés de la république Cisalpine, rassemblés pour l'élection d'un président. Partout, sur son passage, il fut accueilli au milieu des fêtes et des félicitations que l'on s'empressait de lui adresser, pour la manière miraculeuse dont il avait échappé aux complots de ses ennemis. Ce voyage ne différait en rien des voyages qu'il fit dans la suite avec le titre d'Empereur. Arrivé à Lyon, il reçut la visite de toutes les autorités, des corps constitués, des députations des départements voisins, des membres de la consulte italienne. Madame Bonaparte, qui était de ce voyage, accompagna son mari au spectacle, et elle partagea avec lui les honneurs de la fête magnifique qui lui fut offerte par la ville de Lyon. Le jour où la consulte élut et proclama le premier consul président de la république italienne, il passa en revue, sur la place des Brotteaux, les troupes de la garnison, et reconnut dans les rangs plusieurs soldats de l'armée d'Egypte, avec lesquels il s'entretint quel-

* Mademoiselle Adèle Auguié, sœur de madame la maréchale Ney, avait épousé le général de Brocq, grand maréchal de la cour de Hollande. Sa majesté la reine Hortense étant aux eaux d'Aix en Savoie, en 1812, se plaisait à faire, avec son amie, des excursions sur les montagnes les plus escarpées. Dans une de ces courses, un torrent se trouva sur leur passage, et il n'y avait pour le franchir qu'une planche fragile. La reine, conduite par son écuyer, passa la première, et elle se retournait pour encourager madame de Brocq, lorsqu'elle la vit glisser et tomber à pic dans le précipice. A cette horrible vue, la reine poussa des cris perçants. Son désespoir ne la priva point pourtant de sa présence d'esprit. Elle donna des ordres, multiplia les prières et les promesses. Mais tout secours était inutile. Le corps de la jeune femme avait été fracassé dans sa chute, et un certain temps s'écoula avant qu'on ne pût retirer de l'eau le cadavre froid et mutilé. Ces tristes restes furent rapportés à Saint-Leu, dont tous les habitants furent plongés dans la plus profonde douleur. Madame de Brocq était chargée de distribuer les nombreux bienfaits de la reine. Elle méritait les larmes que sa mort fit répandre.

que temps. Dans toutes ces occasions le premier consul portait le même costume qu'il avait à la Malmaison, et que j'ai décrit ailleurs. Il se levait de bonne heure, montait à cheval, et visitait les travaux publics, entre autres ceux de la place Bellecour, dont il avait posé la première pierre à son retour d'Italie. Il parcourait les Brotteaux, inspectait, examinait tout, et, toujours infatigable, travaillait en rentrant comme s'il eût été aux Tuileries. Rarement il changeait de toilette; cela ne lui arrivait que lorsqu'il recevait à sa table les autorités, ou les principaux habitants. Il accueillait toutes les demandes avec bonté. Avant de partir, il fit présent au maire de la ville d'une écharpe d'honneur, et au légat du Pape, d'une riche tabatière ornée de son portrait. Les députés de la consulte reçurent aussi des présents, et ils ne restèrent pas en arrière pour les rendre. Ils offrirent à madame Bonaparte de magnifiques parures en diamants et en pierreries, et les bijoux les plus précieux.

Le premier consul, en arrivant à Lyon, avait été vivement affligé de la mort subite d'un digne prélat qu'il avait connu dans sa première campagne d'Italie.

L'archevêque de Milan était venu à Lyon, malgré son grand âge, pour voir le premier consul qu'il aimait avec tendresse, au point que, dans sa conversation, on avait entendu le vénérable vieillard, s'adressant au jeune général, lui dire: mon fils. Les paysans de Pavie s'étant révoltés, parce qu'on les avait fanatisés en leur faisant croire que les Français voulaient détruire leur religion, l'archevêque de Milan, pour leur prouver que leurs craintes étaient sans fondement, s'était souvent montré en voiture avec le général Bonaparte.

Ce prélat avait supporté parfaitement le voyage, il paraissait bien portant et assez gai. M. de Talleyrand, qui était arrivé à Lyon quelques jours avant le premier consul, avait donné à dîner aux députés cisalpins et aux principaux notables de la ville. L'archevêque de Milan était à sa droite. A peine assis, et au moment où il se penchait du côté de M. Talleyrand pour lui parler, il était tombé mort dans son fauteuil.

Le 12 janvier, la ville de Lyon offrit au premier consul et à madame Bonaparte un bal magnifique suivi d'un concert.

A huit heures du soir, les trois maires, accompagnés des commissaires de la fête, vinrent chercher leurs illustres hôtes au palais du Gouvernement. Il me semble avoir encore devant les yeux cet amphithéâtre immense, magnifiquement décoré,

et illuminé de lustres et de bougies sans nombre, ces banquettes drapées des plus riches tapis des manufactures de la ville, et couvertes de milliers de femmes brillantes, quelques-unes de beauté et de jeunesse, et toutes, de parure. La salle de spectacle avait été choisie pour lieu de fête. A l'entrée du premier consul et de madame Bonaparte, qui s'avançait donnant le bras à l'un des maires, il s'éleva comme un tonnerre d'applaudissements et d'acclamations. Tout à coup la décoration du théâtre disparut, et la place Bonaparte (l'ancienne place Bellecour), parut telle qu'elle avait été restaurée par ordre du premier consul. Au milieu s'élançait une pyramide surmontée de la statue du premier consul qui y était représenté s'appuyant sur un *lion.* Des trophées d'armes et des bas-reliefs figuraient, sur une des faces, la bataille d'Arcole, sur l'autre celle de Marengo.

Lorsque les premiers transports excités par ce spectacle qui rappelait à la fois les bienfaits et les victoires du héros de la fête, se furent calmés, il se fit un grand silence et l'on entendit une musique délicieuse, mêlée de chants tous à la gloire du premier consul, de son épouse, des guerriers qui l'entouraient, et des représentants des républiques italiennes. Les chanteurs et les musiciens étaient des amateurs de Lyon, Mademoiselle Longue, M. Gerbet, directeur des postes, et M. Théodore, négociant qui avaient chanté chacun sa partie, d'une manière ravissante, reçurent les félicitations du premier consul et les plus gracieux remercîments de madame Bonaparte.

Ce que je remarquai le plus dans les couplets qui furent chantés en cette occasion et qui ressemblaient à tous les couplets de circonstance imaginables, c'est que le premier consul y était encensé dans les termes dont tous les poètes de l'empire se sont servis dans la suite. Toutes les exagérations de la flatterie étaient épuisées dès le consulat; dans les années qui suivirent, il fallut nécessairement se répéter. Ainsi, dans les couplets de Lyon, le premier consul était *le dieu de la victoire, le triomphateur du Nil et de Neptune, le sauveur de la patrie, le pacificateur du monde, l'arbitre de l'Europe.* Les soldats français étaient transformés *en amis et compagnons d'Alcide, etc.* C'était couper l'herbe sous le pied aux chantres à venir.

La fête de Lyon se termina par un bal qui dura jusqu'au jour. Le premier consul y resta deux heures, pendant lesquelles il s'entretint avec les magistrats de la ville.

Tandis que les habitants les plus considérables offraient à leurs hôtes ce magnifique divertissement, le peuple, malgré le froid, se livrait sur les places publiques, à la danse et au plaisir. Vers minuit, un très beau feu d'artifice avait été tiré sur la place Bonaparte.

Après quinze ou dix-huit jours passés à Lyon, nous reprîmes la route de Paris. Le premier consul et sa femme continuèrent de résider de préférence à la Malmaison. Ce fut, je crois, peu de temps après le retour du premier consul, qu'un homme fort peu richement vêtu sollicita une audience; il le fit entrer dans son cabinet, et lui demanda qui il était. — « Général, lui répondit le solliciteur intimidé en sa présence, c'est moi qui ai eu l'honneur de vous donner des leçons d'écriture à l'école de Brienne. — Le beau f... élève que vous avez fait là! interrompit vivement le premier consul, je vous en fais mon compliment! » Puis il se mit à rire le premier de sa vivacité, et adressa quelques paroles bienveillantes à ce brave homme, dont un tel compliment n'avait point rassuré la timidité. Peu de jours après, le maître reçut du plus mauvais, sans doute, de tous ses élèves de Brienne (on sait comment l'Empereur écrivait), une pension qui suffisait à ses besoins.

Un autre des anciens professeurs du premier consul, M. Dupuis, avait été placé par lui à la Malmaison, en qualité de bibliothécaire particulier. Il y résidait toujours, et y est mort. C'était un homme modeste, et qui passait pour instruit. Le premier consul le visitait souvent dans son appartement, et il avait pour lui toutes les attentions et tous les égards imaginables.

CHAPITRE IX

Proclamation de la loi sur les cultes. — Conversation à ce sujet. — La consigne. — Les plénipotentiaires pour le concordat. — L'abbé Bernier et le cardinal Caprara. — Le chapeau rouge et le bonnet rouge. — Costume du premier consul et de ses collègues. — Le premier *Te Deum* chanté à Notre-Dame. — Dispositions diverses des spectateurs. — Le calendrier républicain. — La barbe et la chemise blanche. — Le général *Abdallah*-Menou. — Son courage à tenir tête aux Jacobins. — Son pavillon. — Sa mort romanesque. — Institution de l'ordre de la légion d'honneur. — Le premier consul à Ivry. — Les inscriptions de 1802 et l'inscription de 1814. — Le maire d'Ivry et le maire d'Evreux. — Naïveté d'un haut fonctionnaire. — Les *cinq-z-enfans*. — Arrivée à Rouen du premier consul. — M. Beugnot et l'archevêque Cambacérès. — Le maire de Rouen dans la voiture du premier consul. — Le général Soult et le général Moncey. — Le premier consul fait déjeuner à sa table un caporal. — Le premier consul au Havre et à Honfleur. — Départ du Havre pour Fécamp. — Arrivée du premier consul à Dieppe. — Retour à Saint-Cloud.

Le jour de la proclamation faite par le premier consul, de la loi sur les cultes, il se leva de bonne heure, et fit entrer le service pour faire sa toilette. Pendant qu'on l'habillait, je vis entrer dans sa chambre M. Joseph Bonaparte avec le consul Cambacérès.

— Eh bien! dit à celui-ci le premier consul, nous allons à la messe; que pense-t-on de cela dans Paris?

— Beaucoup de gens, répondit M. Cambacérès, se proposent d'aller à la première représentation et de siffler la pièce, s'ils ne la trouvent pas amusante.

— Si quelqu'un s'avise de siffler, je le fais mettre à la porte par les grenadiers de la garde consulaire.

— Mais si les grenadiers se mettent à siffler comme les autres?

— Pour cela, je ne le crains pas. Mes vieilles moustaches iront ici à Notre-Dame, tout comme au Caire ils allaient à la mosquée. Il me regarderont faire, et en voyant leur

général se tenir grave et décent, ils feront comme lui, en se disant: *C'est la consigne!*

— J'ai peur, dit M. Joseph Bonaparte, que les officiers généraux ne soient pas si accomodants. Je viens de quitter Augereau qui jette feu et flamme contre ce qu'il appelle vos capucinades. Lui et quelques autres ne seront pas faciles à ramener au giron de notre sainte mère l'église.

— Bah! Augereau est comme cela. C'est un braillard qui fait bien du tapage, et s'il a quelque petit cousin imbécile, il le mettra au séminaire pour que j'en fasse un aumônier. A propos, poursuivit le premier consul en s'adressant à son collègue, quand votre frère ira-t-il prendre possession de son siège de Rouen? Savez-vous qu'il a là le plus bel archevêché de France. Il sera cardinal avant un an; c'est une affaire convenue.

Le deuxième consul s'inclina. Dès ce moment, il avait auprès du premier consul bien plutôt l'air de son courtisan que de son égal.

Les plénipotentiaires qui avaient été chargés de discuter et signer le concordat étaient MM. Joseph Bonaparte, Crétet et l'abbé Bernier. Celui-ci, que j'ai vu quelquefois aux Tuileries, avait été chef de chouans, et il n'y avait rien qui n'y parût. Le premier consul, dans cette même conversation dont je viens de rapporter le commencement, s'entretint avec ses deux interlocuteurs, des conférences sur le concordat.

« L'abbé Bernier, dit le premier consul, faisait peur aux « prélats italiens par la véhémence de sa logique. On au- « rait dit qu'il se croyait au temps où ii conduisait les Ven- « déens à la charge contre les *bleus*. Rien n'était plus singu- « lier que le contraste de ses manières rudes et disputeuses, « avec les formes polies et le ton mielleux des prélats. Le « cardinal Caprara est venu, il y a deux jours, d'un air ef- « faré, me demander s'il est vrai que l'abbé Bernier s'est « fait, pendant la guerre de la Vendée, un autel pour célé- « brer la messe, avec des cadavres de républicains. Je lui « ai répondu que je n'en savais rien, mais que cela était pos- « sible. — Général premier consul, s'est écrié le cardinal épou- « vanté, ce n'est pas *oun* chapeau rouge, mais *oun* bonnet « rouge qu'il faut à cet homme!

« J'ai bien peur, continua le premier consul, que cela ne « nuise à l'abbé Bernier pour la barrette. »

Ces messieurs quittèrent le premier consul lorsque sa toi-

lette fut terminée, et ils allèrent se préparer eux-mêmes pour la cérémonie. Le premier consul porta ce jour-là le costume des consuls, qui était un habit écarlate, sans revers, avec une large broderie de palmes en or sur toutes les coutures. Son sabre, qu'il avait apporté d'Egypte, était suspendu à son côté par un baudrier assez étroit, mais du plus beau travail et brodé richement. Il garda son col noir, ne voulant point mettre une cravate de dentelle. Du reste il était comme ses collègues, en culotte et en souliers. Un chapeau français, avec des plumes flottantes, aux trois couleurs, complétait ce riche habillement.

Ce fut un spectacle singulier, pour les Parisiens, que la première célébration de l'office divin, à Notre-Dame. Beaucoup de gens y couraient comme à une représentation théâtrale. Beaucoup aussi, surtout parmi les militaires y trouvaient plutôt un sujet de raillerie que d'édification. Et quant à ceux qui, pendant la révolution, avaient contribué de toutes leurs forces au renversement du culte que le premier consul venait de rétablir, ils avaient peine à cacher leur indignation et leur chagrin. Le bas du peuple ne vit, dans le *Te Deum* qui fut chanté ce jour-là pour la paix et le concordat, qu'un aliment de plus, offert à sa curiosité. Mais, dans la classe moyenne, un grand nombre de personnes pieuses, qui avaient vivement regretté la suppression des pratiques de dévotion dans lesquelles elles avaient été élevées, se trouvèrent heureuses du retour de l'ancien culte. D'ailleurs, il n'y avait alors aucun symptôme de superstition ou de rigorisme capable d'effrayer les ennemis de l'intolérance. Le clergé avait grand soin de ne pas trop se montrer exigeant; il demandait fort peu, ne damnait personne, et le représentant du Saint-Père, le cardinal légat, plaisait à tout le monde, excepté peut-être à quelques vieux prêtres chagrins, par son indulgence, la grâce mondaine de ses manières, et le laisser aller de sa conduite. Ce prélat était tout à fait d'accord avec le premier consul, qui aimait beaucoup sa conversation.

Il est certain aussi que, à part tout sentiment religieux, la fidélité du peuple à ses anciennes habitudes lui faisait retrouver avec plaisir le repos et la célébration du dimanche. Le calendrier républicain était sans doute savamment supputé; mais on l'avait tout d'abord frappé de ridicule, en remplaçant la légende des saints de l'ancien calendrier par les jours de l'âne, du porc, du navet, de l'oignon, etc... De plus,

s'il était habilement calculé, il n'était pas du tout commodément divisé, et je me rappelle à ce sujet le mot d'un homme de beaucoup d'esprit, et qui, malgré la désapprobation que renfermaient ses paroles, aurait pourtant désiré l'établissement du système républicain partout ailleurs que dans l'almanach. Lorsque fut publié le décret de la Convention qui ordonnait l'adoption du calendrier républicain: — *Ils ont beau faire, dit M***, ils ont affaire à deux ennemis qui ne céderont pas: la barbe et la chemise blanche.* Le fait est qu'il y avait, pour la classe ouvrière, et pour toutes les classes occupées d'un travail pénible, trop d'intervalle d'un *décadi* à l'autre. Je ne sais si c'était l'effet d'une routine enracinée; mais le peuple, habitué à travailler six jours de suite, et à se reposer le septième, trouvait trop longues neuf journées de travail consécutives. Aussi, la suppression des *décadis* fut-elle universellement approuvée. L'arrêté qui fixa au dimanche les publications de mariage ne le fut pas autant, quelques personnes craignant de voir renaître les anciennes prétentions du clergé sur l'état civil.

Peu de jours après le rétablissement solennel du culte catholique, je vis arriver aux Tuileries un officier général qui aurait peut-être autant aimé l'établissement de la religion de Mahomet, et le changement de Notre-Dame en mosquée. C'était le dernier général en chef de l'armée d'Egypte, lequel s'était, dit-on, fait musulman au Caire, le ci-devant baron de Menou. Malgré le dernier échec que les Anglais lui avaient tout récemment fait essuyer en Egypte, le général *Abdallah* Menou fut bien reçu du premier consul, qui le nomma bientôt gouverneur général du Piémont. Le général Menou était d'une bravoure à toute épreuve, et il avait montré le plus grand courage même ailleurs que sur le champ de bataille, et au milieu des circonstances les plus difficiles. Après la journée du 10 août, bien qu'appartenant au parti républicain, on l'avait vu suivre Louis XVI à l'assemblée, et il avait été dénoncé comme royaliste par les jacobins. En 1795, le faubourg Saint-Antoine s'étant levé en masse, et avancé contre la Convention, le général Menou avait cerné et désarmé les séditieux; mais il avait résisté aux ordres atroces des commissaires de la Convention; qui voulaient que le faubourg entier fût incendié, pour punir les habitants de leurs continuelles insurrections. Quelque temps après, ayant encore refusé aux conventionnels de mitrailler les sections de Pa-

Inauguration de la Légion d'honneur

ris, il avait été traduit devant une commission qui n'aurait pas manqué de faire tomber sa tête, si le général Bonaparte, qui l'avait remplacé dans le commandement de l'armée de l'intérieur, n'eût pas usé de tout son crédit pour lui sauver la vie. Des actes si multipliés de courage et de générosité suffisent bien, et au delà, pour faire pardonner à ce brave officier l'orgueil, d'ailleurs fort légitime, avec lequel il se vantait d'avoir armé les gardes nationales, et fait substituer au drapeau blanc, le drapeau tricolore, qu'il appelait *mon pavillon.* Du gouvernement du Piémont, il passa à celui de Venise, et mourut, en 1810, d'amour, malgré ses soixante ans, pour une actrice qu'il avait suivie de Venise à Reggio.

L'institution de l'ordre de la Légion d'Honneur précéda de peu de jours la proclamation du consulat à vie. Cette proclamation donna lieu à une fête qui fut célébrée le 15 août. C'était le jour anniversaire de la naissance du premier consul, et l'on profita de l'occasion pour fêter, pour la première fois, cet anniversaire. Ce jour-là le premier consul prit ses trente-trois ans.

Au mois d'octobre suivant, je suivis le premier consul dans son voyage en Normandie. Nous nous arrêtâmes à Ivry, dont le premier consul visita le champ de bataille. Il dit en y arrivant: « *Honneur à la mémoire du meilleur Français qui se soit assis sur le trône de France!* » Et il ordonna le rétablissement de la colonne qu'on avait érigée en souvenir de la victoire remportée par Henri IV.

Le lecteur me saura peut-être gré de rapporter ici les inscriptions qui furent gravées sur les quatre faces de la pyramide.

Première inscription

Napoléon Bonaparte, premier consul, à la mémoire de Henri IV, victorieux des ennemis de l'Etat, aux champs d'Ivry, le 14 mars 1590.

Deuxième inscription

Les grands hommes aiment la gloire de ceux qui leur ressemblent.

Le Directeur
Barrois

DÉPÔT LÉGAL
Seine & Oise
No 2[illegible]

Mémoires intimes

DE

NAPOLÉON Ier

PAR

CONSTANT, son valet de chambre

Nombreuses illustrations d'après documents de l'époque.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

TOME II

Prix : **0** fr. **65**

CONSTANT

8° L 44
16
262
B

L 44
262 b
R

Société
des Publications Littéraires Illustrées
13, Rue Thérèse, PARIS

CHAPITRE IX (*suite*)

Troisième inscription

L'an XI de la République française, le 7 brumaire, Napoléon Bonaparte, premier consul, après avoir parcouru cette plaine, a ordonné la réédification du monument destiné à consacrer le souvenir de Henri IV et de la victoire d'Ivry.

Quatrième inscription

Les malheurs éprouvés par la France, à l'époque de la bataille d'Ivry, étaient le résultat de l'appel fait par les différents partis français aux nations espagnole et anglaise. Toute famille, toul parti qui appelle les puissances étrangères à son secours, a mérité et méritera, dans la postérité la plus reculée, la malédiction du peuple français.

Toutes ces inscriptions ont été effacées et remplacées par celle-ci : *C'est ici le lieu de l'ente où se tint Henri IV, le jour de la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590.*

M. Lédier, maire d'Ivry, accompagnait le premier consul dans cette excursion. Le premier consul causa longtemps avec lui el en parut très satisfait. Le maire d'Evreux ne lui donna pas une aussi bonne idée de ses moyens; aussi l'interrompit-il brusquement au milieu d'une espèce de compliment que ce digne magistrat essayait de lui faire, en lui de-

mandant s'il connaissait son confrère le maire d'Ivry. « Non, général répondit le maire. — Eh bien, tant pis pour vous, je vous engage à faire sa connaissance. »

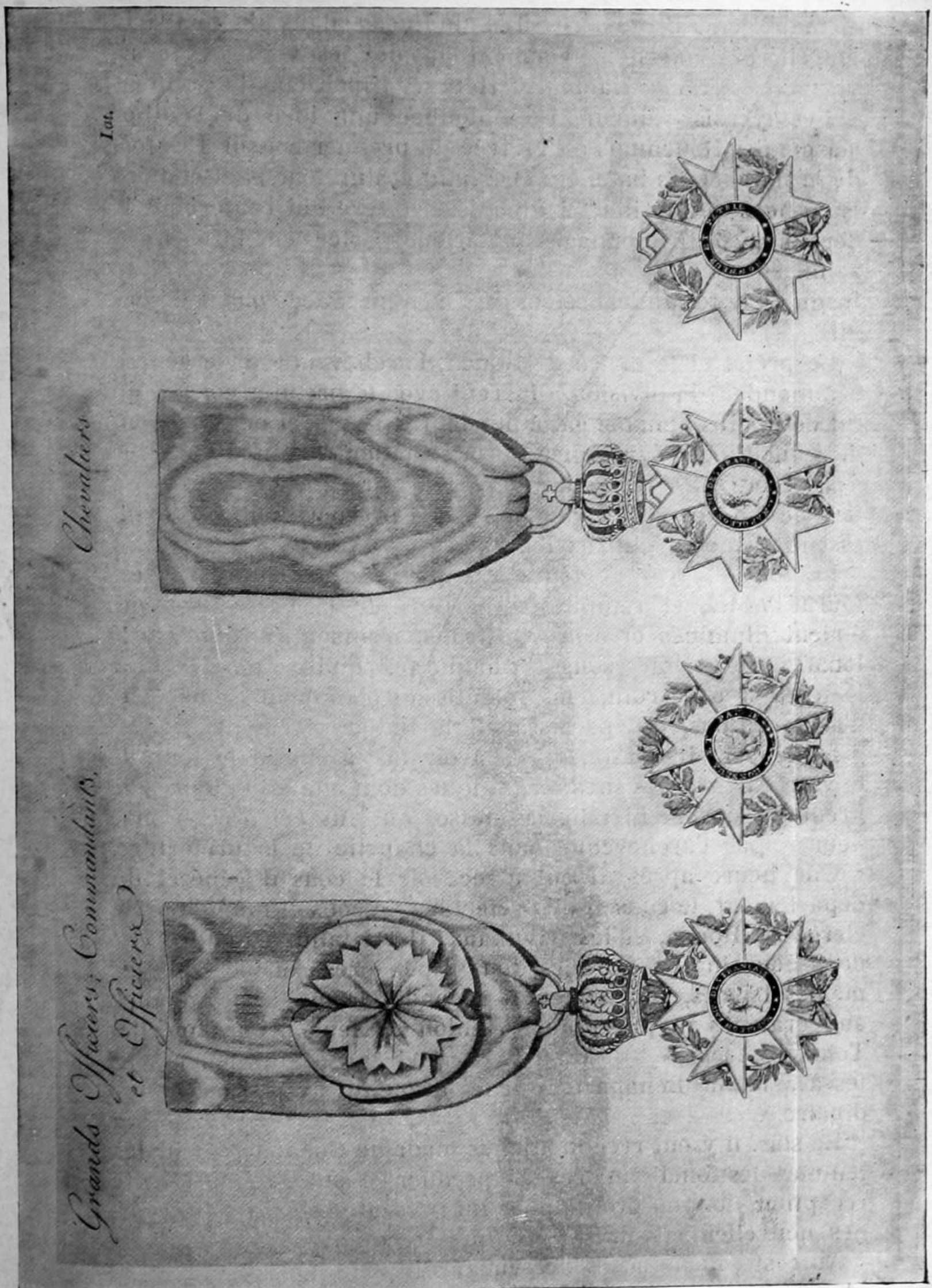
Ce fut aussi à Evreux qu'un administrateur d'un grade élevé, eut l'avantage d'amuser madame Bonaparte et sa suite par une naïveté que le premier consul tout seul ne trouva point divertissante, parce qu'il n'aimait pas de telles naïvetés venant d'un homme en place. M. de Ch..... faisait à l'épouse du premier consul les honneurs du chef-lieu, et il y mettait, malgré son âge beaucoup d'empressement et d'activité. Madame Bonaparte, entre autres questions que lui dictait sa bienveillance et sa grâce accoutumées, lui demanda s'il était marié, et s'il avait de la famille. — Oh! Madame, je le crois bien, répondit M. de Ch... avec un sourire et en s'inclinant; j'ai cinq-z-enfants. »

— Ah! mon Dieu! s'écria madame Bonaparte, quel régiment! c'est extraordinaire. Comment, Monsieur, *seize enfants?*

— Oui, Madame, cinq-z-enfants, cinq-z-enfants répéta l'administrateur qui ne voyait là rien de bien merveilleux, et qui ne s'étonnait que de l'étonnement manifesté par madame Bonaparte. A la fin, quelqu'un expliqua à celle-ci l'erreur que lui faisait commettre *la liaison dangereuse* de M. de Ch...., et ajouta le plus sérieusement qu'il put: « Daignez, Madame, excuser M. de Ch...; la révolution a interrompu le cours de ses études. » Il avait plus de soixante ans.

D'Evreux nous partîmes pour Rouen, où nous arrivâmes sur les trois heures après-midi. M. Chaptal, ministre de l'Intérieur, M. Beugnot, préfet du département, et M. Cambacérès, archevêque de Rouen, vinrent à la rencontre du premier consul jusqu'à une certaine distance de la ville. Le maire, M. Fontenay, l'attendait aux portes, dont il lui présenta les clefs. Le premier consul les tint quelque temps dans ses mains, et les rendit ensuite au maire, en disant assez haut pour être entendu par la foule qui entourait sa voiture: « Citoyens, je ne puis mieux confier les clefs de la ville qu'au digne magistrat qui jouit, à tant de titres, de ma confiance et de la vôtre. » Il fit monter M. Fontenay dans sa voiture, en exprimant *qu'il voulait honorer Rouen dans la personne de son maire.*

Madame Bonaparte était dans la voiture de son mari; le général Moncey, inspecteur-général de la gendarmerie, était à cheval à la portière de droite. Dans la seconde voiture étaient le général Soult et deux aides de camp; dans une troi-


Grands Officiers, Commandeurs,
et Officiers
Chevaliers
1er.

sième le général Bessières et M. de Lucay; dans une quatrième le général Lauriston. Venaient ensuite les voitures de service. Nous étions, Hambard, Hébert et moi dans la première.

J'essayerais vainement de donner une idée de l'enthousiasme des Rouennais à l'arrivée du premier consul. Les forts de la halle et les bateliers en grand costume nous attendaient en dehors de la ville; et quand la voiture qui renfermait les deux auguste personnages fut à leur portée, ces braves gens se mirent en file deux à deux, et précédèrent ainsi la voiture jusqu'à l'hôtel de la préfecture, où le premier consul descendit.

Le préfet et le maire de Rouen, l'archevêque et le général commandant la division, dînèrent avec le premier consul, qui fut de la plus aimable gaîté pendant le repas, et mit beaucoup de sollicitude à s'informer de la situation des manufactures, des découvertes nouvelles dans l'art de fabriquer, enfin de tout ce qui pouvait se rapporter à la prospérité de cette ville essentiellement industrielle.

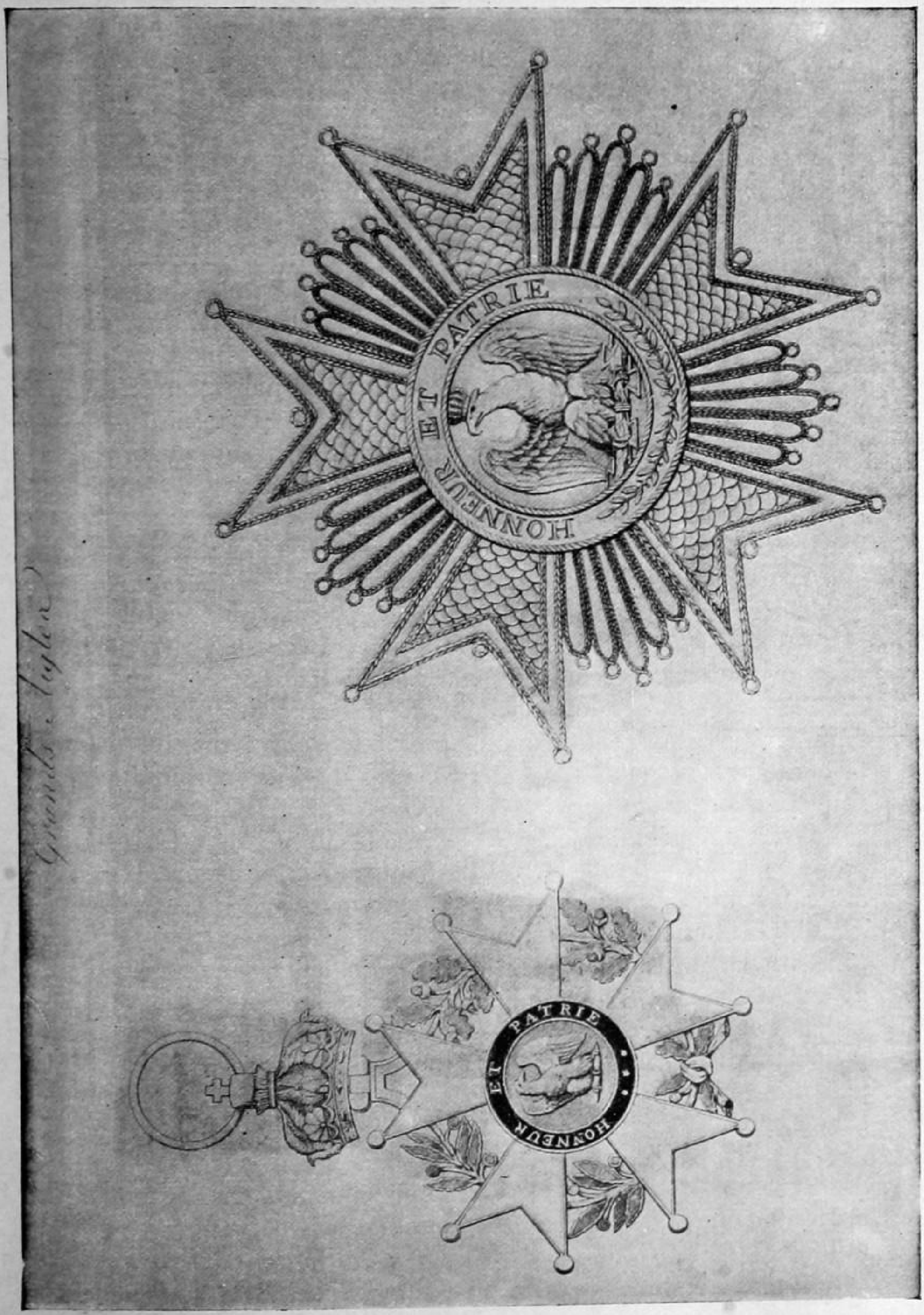
Le soir, et presque toute la nuit, une foule immense entoura l'hôtel, et remplit les jardins de la préfecture, qui étaient illuminés et ornés de transparents allégoriques à la louange du premier consul. Chaque fois qu'il se montrait sur la terrasse du jardin, l'air retentissait d'applaudissements et d'acclamations, qui paraissaient le flatter vivement.

Le lendemain matin, après avoir fait à cheval le tour de la ville, et visité les sites magnifiques dont elle est entourée, le premier consul entendit la messe, qui fut célébrée à onze heures, par l'archevêque dans la chapelle de la préfecture.

Une heure après, il eut à recevoir le conseil général du département, le conseil de préfecture, le conseil municipal, le clergé de Rouen, et les tribunaux. Il lui fallut entendre une demi-douzaine de discours, tous à peu près conçus dans les mêmes termes, et auxquels il répondit de manière à donner aux orateurs la plus haute opinion de leur propre mérite. Tous ces corps, en quittant le premier consul, furent présentés à madame Bonaparte, qui les accueillit avec sa grâce ordinaire.

Le soir, il y eut réception chez madame Bonaparte pour les femmes des fonctionnaires. Le premier consul assistait à cette réception, dont on profita pour lui présenter plusieurs personnes nouvellement amnistiées, qu'il reçut avec bienveillance.

Au reste, même affluence, mêmes illuminations, mêmes ac-


HONNEUR ET PATRIE
HONNEUR ET PATRIE

clamations que la veille. Toutes les figures avaient un air de fête qui me réjouissait et contrastait singulièrement, à mon avis, avec les horribles maisons en bois, les rues sales et étroites et les constructions gothiques qui distinguaient alors la ville de Rouen.

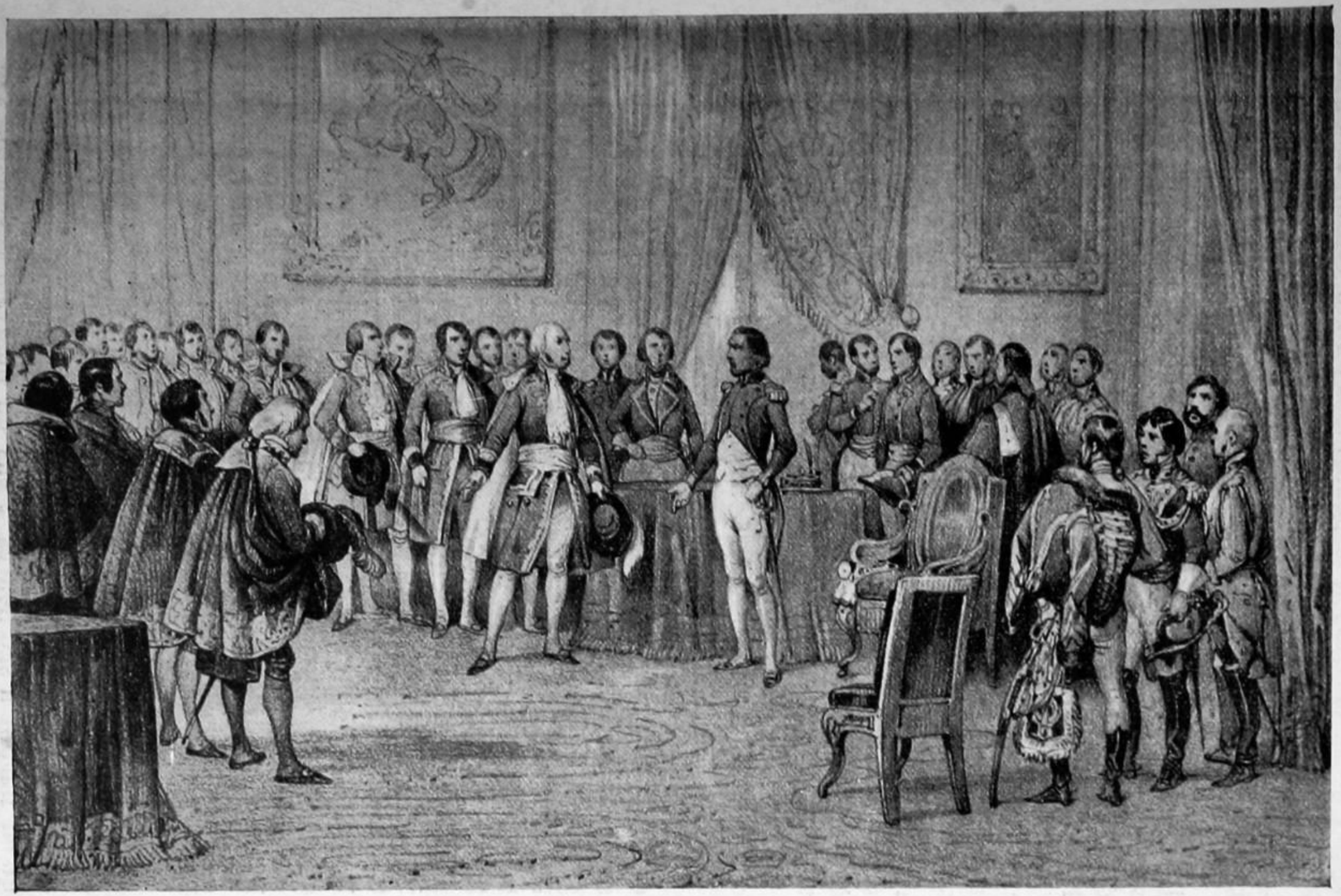
Le lundi 1er novembre, à sept heures du matin, le premier consul monta à cheval, escorté d'un détachement de jeunes gens de la ville, formant une garde volontaire. Il passa le pont de bateaux, et parcourut le faubourg Saint-Sever.

Au retour de cette promenade, nous trouvâmes le peuple qui l'attendait à la tête du pont, et le reconduisit à l'hôtel de la préfecture, en faisant éclater la joie la plus vive.

Après le déjeuner, il y eut grand'messe par monseigneur l'archevêque, à l'occasion de la fête de la Toussaint; puis vinrent les sociétés savantes, les chefs d'administration et les juges de paix, avec leurs discours. L'un de ceux-ci renfermait une phrase remarquable; ces bons magistrats, dans leur enthousiasme, demandaient au premier consul la permission de le surnommer le *grand juge de paix de l'Europe.* A la sortie de l'appartement du consul, je remarquai celui qui avait porté la parole, il avait les larmes aux yeux, et répétait avec orgueil la réponse qui venait de lui être faite. Je regrette de n'avoir point retenu son nom; c'était, m'a-t-on dit, un des hommes les plus remarquables de Rouen. Sa figure inspirait la confiance et portait une expression de franchise qui prévenait en sa faveur.

Le soir, le premier consul se rendit au théâtre. La salle, pleine jusqu'en haut, offrait un coup d'œil charmant. Les autorités municipales avaient fait préparer une fête superbe, que le premier consul trouva fort à son goût; il en fit ses compliments à plusieurs reprises au préfet et au maire. Après avoir vu l'ouverture du bal, il fit deux ou trois tours de la salle, et se retira entouré de l'état-major de la garde nationale.

La journée du mardi fut employée en grande partie par le premier consul à visiter les ateliers des nombreuses fabriques de la ville. Le ministre de l'intérieur, le préfet, le maire, le général commandant la division, l'inspecteur-général de la gendarmerie et l'état-major de la garde consulaire l'accompagnaient. Dans une manufacture du faubourg Saint-Sever, le ministre de l'intérieur lui présenta le doyen des ouvriers, connu pour avoir tissé en France la première pièce de velours. Le premier consul, après avoir complimenté cet honorable



Bonaparte proclamé consul à vie

vieillard, lui accorda une pension. D'autres récompenses ou encouragements furent également distribués à plusieurs personnes que des inventions utiles recommandaient à la reconnaissance publique.

Le mercredi matin de bonne heure, nous partîmes pour Elbœuf où nous arrivâmes à dix heures, précédés par une soixantaine de jeunes gens des familles les plus distinguées de la ville, qui, à l'exemple de ceux de Rouen, aspiraient à l'honneur de former la garde du premier consul.

La campagne autour de nous était couverte d'une multitude innombrable, accourue de toutes les communes environnantes. Le premier consul descendit à Elbœuf chez le maire, et se fit servir à déjeuner. Ensuite il visita la ville en détail, prit des renseignements partout, et, sachant qu'un des premiers besoins des citoyens était la construction d'un chemin d'Elbœuf à une petite ville voisine, nommée Romilly, il donna l'ordre au ministre de l'intérieur d'y faire travailler aussitôt.

A Elbœuf, comme à Rouen, le premier consul fut comblé d'hommages et de bénédictions. Nous étions de retour dans cette dernière ville à quatre heures après midi.

Le commerce de Rouen avait préparé une fête dans le local de la bourse. Le premier consul et sa femme s'y rendirent après dîner. Il s'arrêta fort longtemps au rez-de-chaussée de ce grand bâtiment, où étaient exposés les magnifiques échantillons des produits de l'industrie départementale. Il examina tout, et le fit examiner à madame Bonaparte, qui voulut acheter plusieurs pièces d'étoffe.

Le premier consul monta au premier étage; là, dans un beau salon, étaient réunies cent dames et demoiselles, presque toutes jolies, femmes ou filles des principaux négociants de Rouen, qui l'attendaient pour le complimenter. Il s'assit dans ce cercle charmant, et y resta un quart d'heure environ, puis il passa dans une autre salle où l'attendait la représentation d'un petit proverbe, mêlé de couplets, exprimant, comme on pense bien, l'attachement et la reconnaissance des Rouennais.

Ce proverbe fut suivi d'un bal.

Le jeudi soir, le premier consul annonça qu'il partirait pour le Hâvre, le lendemain à la pointe du jour. Effectivement, à cinq heures du matin je fus éveillé par Hébert, qui me dit qu'on partait à six heures. J'eus un mauvais réveil, qui me rendit malade toute la journée: j'aurais donné beaucoup pour

dormir quelques heures de plus... Enfin, il fallut se mettre en route. Avant de monter en voiture, le premier consul fit présent à monseigneur l'archevêque d'une tabatière avec son portrait. Il en donna une aussi au maire, sur laquelle était le chiffre *Peuple Français.*

Nous nous arrêtâmes à Caudebec pour déjeuner. Le maire de cette ville présenta au premier consul un caporal qui avait fait la campagne d'Italie (son nom était, je crois, Roussel), et avait reçu un sabre d'honneur pour prix de sa belle conduite à Marengo. Il se trouvait à Caudebec en congé de semestre, et demanda au premier consul la permission de se tenir en faction à la porte de l'appartement où se tenaient les augustes voyageurs. Elle lui fut accordée, et lorsque le premier consul et madame Bonaparte se mirent à table, Roussel fut appelé et invité à déjeuner avec son ancien général. Au Havre et à Dieppe, le premier consul invita à sa table tous ceux, soldats ou marins, qui avaient obtenu des fusils, des sabres ou des haches d'abordage d'honneur. Le premier consul s'arrêta une demi-heure à Bolbec, montrant beaucoup d'attention et d'intérêt à examiner les produits de l'industrie de l'arrondissement, complimentant les gardes d'honneur qui venaient au-devant de lui, sur leur bonne tenue: remerciant le clergé des prières qu'il adressait pour lui au ciel, et laissant pour les pauvres entre ses mains et celles du maire des marques de son passage. A l'arrivée du premier consul au Havre, la ville était illuminée. Le premier consul et son nombreux cortège marchaient entre deux rangées d'ifs, de colonnes de feux de toute espèce, les bâtiments qui se trouvaient dans le port semblaient une forêt enflammée; ils étaient surchargés de verres de couleur jusqu'au haut de leurs mâts. Le premier consul ne reçut, le jour de son arrivée au Havre, qu'une partie des autorités de la ville; il se coucha peu de temps après, se disant fatigué; mais dès six heures du matin, le lendemain il était à cheval, et jusqu'à plus de deux heures il parcourut la plage, et les coteaux d'Ingouville jusqu'à plus d'une lieue, les rives de la Seine jusqu'à la hauteur du Hoc; et il fit le tour extérieur de la citadelle. Vers trois heures, le premier consul commença à recevoir les autorités. Il s'entretint avec elles, dans le plus grand détail, des travaux qu'il y avait à faire, pour que leur port, qu'il appelait toujours le port de Paris, parvînt au plus haut degré de prospérité. Il fit au sous-préfet, au maire, aux deux présidents des tribunaux, au commandant

Le Premier Consul s'embarqua sur un petit canot et se tint en rade pendant quelques heures.

de la place, et au chef de la dixième demi-brigade d'infanterie légère, l'honneur de les inviter à sa table.

Le soir, le premier consul se rendit au théâtre, où l'on joua une petite pièce de circonstance, bonne comme toutes les pièces de circonstance, mais dont le premier consul, et surtout madame Bonaparte, surent bon gré aux auteurs. Les illuminations étaient plus brillantes s'embarqua sur un petit canot, par un très beau temps, et se encore que la veille. Je me rappelle surtout que le plus grand nombre des transparents portaient pour inscription ces mots: *18 brumaire an VIII.*

Le dimanche, à sept heures du matin, après avoir visité l'arsenal de marine et tous les bassins, le premier consul tint en rade pendant quelques heures. Il avait pour cortège un grand nombre de canots remplis d'hommes et de dames élégantes, et de musiciens qui exécutaient les airs favoris du premier consul. Quelques heures se passèrent encore en réceptions de négociants avec lesquels le premier consul dit s'embarqua sur un lougre, et se rendit à Honfleur. Au moment hautement qu'il avait le plus grand plaisir à conférer sur le commerce du Havre avec les colonies. Il y eut le soir une fête préparée par le commerce, à laquelle le premier consul assista une demi-heure. Le lundi, à cinq heures du matin, il

du départ le temps était un peu menaçant: quelques personnes avaient engagé le premier consul à ne pas s'embarquer. Madame Bonaparte aux oreilles de laquelle ce bruit parvint, accourut auprès de son mari, le suppliant de ne pas partir; mais il l'embrassa en riant et l'appelant peureuse, et monta sur le navire qui l'attendait. Il était à peine embarqué que le vent se calma soudain et le temps fut magnifique. A son retour au Havre, le premier consul passa une revue sur la place de la citadelle, et visita les établissements d'artillerie. Il reçut encore jusqu'au soir un grand nombre de fonctionnaires publics et de négociants, et le lendemain, à six heures du matin, nous partîmes pour Dieppe.

Au moment où nous arrîvâmes à Fécamp, la ville présentait un spectacle extrêmement curieux. Tous les habitants de la ville et des villes et villages voisins suivaient le clergé en chantant un *Te Deum* pour l'anniversaire du 18 brumaire. Ces voix innombrables, s'élevant au ciel pour prier pour lui, frappèrent vivement le premier consul. Il répéta plusieurs fois pendant le déjeuner, qu'il avait éprouvé plus d'émotion de ces chants sous la voûte du ciel, que ne lui en avaient jamais fait éprouver les musiques les plus brillantes.

Nous arrivâmes à Dieppe, à six heures du soir; le premier consul ne se coucha qu'après avoir reçu toutes les félicitations, qui certes étaient bien sincères là, comme alors dans toute la France. Le lendemain à huit heures, le premier consul se rendit sur le port, où il resta longtemps à regarder rentrer la pêche, puis visita le faubourg du Pollet, et les travaux des bassins que l'on commençait. Il admit à sa table le sous-préfet, le maire, et trois marins de Dieppe qui avaient obtenu des haches d'abordages d'honneur, pour s'être distingués au combat de Boulogne. Le premier consul ordonna la construction d'une écluse dans l'arrière port, et la continuation d'un canal de navigation qui devait s'étendre jusqu'à Paris, et dont il n'a été fait jusqu'à présent que quelques toises. De Dieppe nous allâmes à Gisors et à Beauvais; et enfin, le premier consul et sa femme rentrèrent à Saint-Cloud, après une absence de quinze jours, pendant lesquels on s'était activement occupé de restaurer cette ancienne résidence royale, que le premier consul s'était décidé à accepter, comme je l'expliquerai tout à l'heure.

CHAPITRE X

Influence du voyage en Normandie sur l'esprit du premier consul. — La génération de l'empire. — Les mémoires et l'histoire. — Premières dames et premiers officiers de Madame Bonaparte. — Mesdames de Rémuzat, de Tallouet, de Luçay, de Lauriston. — Mademoiselle d'Alberg et Mademoiselle de Luçay. — Sagesse à la cour. — MM. de Rémuzat, de Cramayel, de Luçay, Didelot. — Le palais refusé, puis accepté. — Les colifichets. — Les serviteurs de Marie-Antoinette mieux traités sous le Consulat que depuis la Restauration. — Incendie au château de Saint-Cloud. — La chambre de veille. — Le lît bourgeois. — Comment le premier consul descendait la nuit chez sa femme. — Devoir et triomphe conjugal. — Le galant pris sur le fait. — Sévérité excessive envers une demoiselle. — Les armes d'honneur et les *troupiers*. — Le baptême de sang. — Le premier consul conduisant la charrue. — Les laboureurs et les conseillers d'état. — Le grenadier de la république devenu laboureur. — Audience du premier consul. — L'auteur l'introduit dans le cabinet du général. — Bonne réception et conversation curieuse.

Le voyage du premier consul dans les départements les plus riches et les plus éclairés de France avait dû aplanir dans son esprit bien des difficultés qu'il avait peut-être craint de rencontrer d'abord dans l'exécution de ses projets. Partout il avait été reçu comme un monarque; et non seulement lui, mais madame Bonaparte elle-même avait été accueillie avec tous les honneurs ordinairement réservés aux têtes couronnées. Il n'y a eu aucune différence entre les hommages qui leur furent rendus alors, et ceux dont ils ont été entourés depuis et même sous l'empire, lors des voyages que Leurs Majestés firent dans leur Etat à diverses époques. Voilà pourquoi je suis entré dans quelques détails sur celui-ci; s'ils paraissent trop longs ou trop dépourvus de nouveauté à quelques lecteurs, je les prie de se souvenir que je n'écris pas seulement pour ceux qui *ont vu* l'empire. La génération qui fut témoin de tant de grandes choses et qui a pu envisager de près, et dès ses commencements, le plus grand homme de ce siècle, fait déjà place à d'autres générations qui ne peuvent et ne pourront

Painted & Engraved by E. Hauzet

Madame Lavalette

juger que sur le dire de celle qui les a précédées. Ce qui est familier pour celle-ci, qui a jugé par ses yeux, ne l'est pas pour les autres, qui ont besoin qu'on leur raconte ce qu'elles n'ont pu voir. De plus, les détails négligés comme futiles et communs par l'histoire, qui fait profession de gravité, conviennent parfaitement à de simples *souvenirs*, et font parfois bien connaître et juger cette époque. Il me semble, par exemple, que l'empressement de toute la population et des autorités locales auprès du premier consul et de madame Bonaparte, pendant leur voyage en Normandie, montre assez que le chef de l'Etat n'aura point à craindre une bien grande opposition, du moins de la part de la nation, lorsqu'il lui plaira de changer son titre et de se proclamer Empereur.

Peu de temps après notre retour, une décision des consuls accorda à madame Bonaparte quatre dames *pour lui aider à faire les honneurs du palais.* C'étaient mesdames: de Rémusat, de Tallouet, de Luçay et de Lauriston. Sous l'empire, elles devinrent dames du palais, madame de Luçay faisait souvent rire les personnes de la maison par de petits traits de parcimonie; mais elle était bonne et obligeante. Madame de Rémusat était une femme du plus grand mérite et d'excellent conseil. Elle paraissait un peu haute, et cela se remarquait d'autant plus que M. Rémusat était plein de bonhomie.

Dans la suite, il y eut une dame d'honneur, madame de La Rochefoucault, dont j'aurai occasion de parler plus tard.

Une dame d'atours, madame de Luçay, qui fut remplacée par madame de La Valette, si glorieusement connue depuis son dévouement à son époux.

Vingt-quatre dames du palais, françaises, parmi lesquelles: mesdames de Rémusat, de Tallouet, de Lauriston, Ney, d'Arberg, Louise d'Arberg, depuis madame la comtesse de Lobau, de Walsh-Sérent, de Colbert, Lannes, Savary, de Turenne, Octave de Ségur, de Montalivet, de Marescot, de Bouillé, Solar, Lascaris, de Brignolé, de Canisy, de Chevreuse, Victor de Mortemart, de Montmorency, Matignon et Maret.

Douze dames du palais, italiennes;

Ces dames prenaient le service tous les mois, de manière qu'il y eût toujours ensemble une Italienne et deux Françaises. L'Empereur ne voulait pas d'abord de demoiselles parmi les dames du palais, mais il se relâcha de cette règle pour mademoiselle Louise d'Arberg, depuis madame la comtesse de Lobau et mademoiselle de Luçay, qui a épousé M.

le comte Philippe de Ségur, auteur de la belle histoire de la campagne de Russie. Ces deux demoiselles, par leur conduite prudente et réservée, ont prouvé que l'on peut être très sage, même à la cour.

Quatres dames d'annonce, mesdames Soustras, Ducrest-Villeneuve, Félicité Longroy et Eglé Marchery;

Deux premières femmes de chambre, mesdames Roy et Marco de Saint-Hilaire, qui avaient sous leur direction la grande garde-robe et le coffre aux bijoux.

Quatre femmes de chambre ordinaires;

Une lectrice;

En hommes, le personnel de la maison de Sa Majesté l'impératrice se composa dans la suite de:

Un premier écuyer, M. le sénateur Harville, remplissant les fonctions de chevalier d'honneur;

Un premier chambellan, M. le général de division Nansouty;

Un second chambellan, introducteur des ambassadeurs, M. de Beaumont;

Quatre chambellans ordinaires, M. de Courtomer; Degrave, Galard de Béarn, Hector d'Aubusson de La Feuillade;

Quatre écuyers calvacadours, MM. Corbineau, Berckheim, d'Audenarde et Fouler;

Un intendant général de la maison de Sa Majesté, M. Hinguerlot;

Un secrétaire des commandements, M. Deschamps;

Deux premiers valets de chambre, MM. Frère et Douville;

Quatre valets de chambre ordinaires;

Quatre huissiers de la chambre;

Deux premiers valets de pied, MM. Lespérance et d'Argens;

Quatre valets de chambre ordinaires;

Les officiers de bouche et de santé étaient ceux de la maison de l'Empereur. En outre, six pages de l'Empereur étaient toujours de service auprès de l'impératrice.

Le premier aumônier était M. Ferdinand de Rohan, ancien archevêque de Cambrai.

Une autre décision de la même époque fixa les attributions des préfets du palais. Les quatre premiers préfets du palais consulaire furent MM. de Rémusat, de Cramayel, plus tard nommé introducteur des ambassadeurs et maître des cérémonies; de Luçay, et Didelot, depuis préfet du Cher.

La Malmaison ne suffisait plus au premier consul, dont la maison, comme celle de madame Bonaparte, devenait de jour

en jour plus nombreuse. Une demeure beaucoup plus étendue était devenue nécessaire, et le choix du premier consul s'était fixé sur Saint-Cloud.

Les habitants de Saint-Cloud avaient adressé une pétition au corps législatif, pour que le premier consul voulût bien faire de leur château sa résidence d'été, et l'assemblée s'était empressée de la transmettre au premier consul, en l'appuyant même de ses prières, et de comparaisons qu'elle croyait flatteuses. Le général s'y refusa formellement, en disant que quand il se serait acquitté des fonctions dont le peuple l'avait chargé, il s'honorerait d'une récompense décernée par le peuple; mais que tant qu'il serait chef du gouvernement, il n'accepterait jamais rien. Malgré le ton de détermination de cette réponse, les habitants de Saint-Cloud, qui avaient le plus grand intérêt à ce que leur demande fût accueillie, la renouvelèrent lorsque le premier consul fut nommé consul à vie, et il consentit cette fois à l'accepter. Les dépenses pour les réparations et l'ameublement furent immenses, et surpassèrent de beaucoup les calculs qu'on lui avait faits, encore fut-il mécontent des meubles et des ornements. Il se plaignit à M. Charvet, concierge de la Malmaison, qu'il avait nommé concierge de ce nouveau palais, et qu'il avait chargé de présider à la distribution des pièces et de surveiller l'ameublement, *qu'on lui avait fait des appartements comme pour une fille entretenue; qu'il n'y avait que des colifichets, des papillottes, et rien de sérieux.* Il donna encore en cette occasion une preuve de son empressement à faire le bien, sans s'inquiéter de préjugés qui avaient encore beaucoup de force. Sachant qu'il y avait à Saint-Cloud un grand nombre d'anciens serviteurs de la reine Marie-Antoinette, il chargea M. Charvet de leur proposer, soit leurs anciennes places, sois des pensions; la plupart reprirent leurs places. En 1814, on fut bien loin d'agir aussi généreusement. Tous les employés furent renvoyés, ceux même qui avaient servi Marie-Antoinette.

Il n'y avait pas longtemps que le premier consul s'était installé à Saint-Cloud, lorsque ce château, redevenu *résidence souveraine* à frais énormes, faillit être la proie des flammes. Il y avait un corps-de-garde sous le vestibule du centre du palais. Une nuit que les soldats avaient fait du feu outre mesure, le poêle devint si brûlant qu'un fauteuil qui se trouvait adossé à une des bouches qui chauffaient le salon prit feu, et la flamme se communiqua promptement à tous les meubles. L'officier du

poste s'en étant aperçu, prévint aussitôt le concierge, et ils coururent à la chambre du général Duroc, qu'ils réveillèrent. Le général se leva en toute hâte, et recommandant aussitôt le plus grand silence, on organisa une chaîne. Il se mit lui-même dans le bassin, ainsi que le concierge, passant des seaux d'eau

Je marchais devant lui, un flambeau à la main.

aux soldats, et en deux ou trois heures le feu, qui avait déjà dévoré tous les meubles, fut éteint. Ce ne fut que le lendemain matin que le premier consul, Joséphine, Hortense, tous les habitants enfin du château, apprirent cet accident, et témoignèrent tous, le premier consul surtout, leur satisfaction de l'attention qu'on avait mise à ne pas les réveiller. Pour pré-

venir, ou au moins rendre moins dangereux à l'avenir de pareils accidents, le premier consul fit organiser une garde de nuit à Saint-Cloud, et, dans la suite, dans toutes ses résidences. On appelait cette garde *chambre de veille.*

Dans les premier temps que le premier consul habitait le palais de Saint-Cloud, il couchait dans le même lit que sa femme. Plus tard, l'étiquette survint, et, sous ce rapport, refroidit un peu la tendresse conjugale. En effet, le premier consul finit par habiter un appartement assez éloigné de celui de madame Bonaparte. Pour se rendre chez elle, il fallait qu'il traversât un grand corridor de service. A droite et à gauche habitaient les dames du palais, les dames de service, etc. Lorsque le premier consul voulait passer la nuit avec sa femme, il se déshabillait chez lui, d'où il sortait en robe de chambre, et coiffé d'un madras. Je marchais devant lui, un flambeau à la main. Au bout de ce corridor était un escalier de quinze à seize marches, qui conduisait à l'appartement de madame Bonaparte. C'était une grande joie pour elle quand elle recevait la visite de son mari; toute la maison en était instruite le lendemain. Je la vois encore dire à tout venant, en frottant ses petites mains: « *Je me suis levée tard aujourd'hui, mais, voyez-vous, c'est que Bonaparte est venu passer la nuit avec moi.* » Ce jour-là elle était plus aimable que de coutume; elle ne rebutait personne, et on en obtenait tout ce qu'on voulait. J'en ai fait pour ma part bien des fois l'épreuve.

Un soir que je conduisais le premier consul à une de ces visites conjugales, nous aperçûmes dans le corridor un jeune homme bien mis qui sortait de l'appartement d'une des femmes de madame Bonaparte. Il cherchait à s'esquiver, mais le premier consul lui cria d'une voix forte : *Qui est là? où allez-vous? que faites-vous? quel est votre nom?* C'était tout simplement un valet de chambre de madame Bonaparte. Stupéfait de ces interrogations précipitées, il répondit d'une voix effrayée qu'il venait de faire une commission pour madame Bonaparte. « C'est bien, reprit le premier consul, mais, que je ne vous y reprenne pas. » Persuadé que le galant profiterait de la leçon, le général ne chercha point à savoir son nom ni celui de sa belle.

Cela me rappelle qu'il fut beaucoup plus sévère à l'égard d'une autre femme de chambre de madame Bonaparte. Elle était jeune et très jolie, et inspira des sentiments fort tendres à deux aides de camp, MM. R... et E... Ils sou-

piraient sans cesse à sa porte, lui envoyaient des fleurs et des billets doux. La jeune fille, du moins telle fut l'opinion générale de la maison, ne les payait d'aucun retour. Joséphine l'aimait beaucoup, et pourtant le premier consul s'étant aperçu des galanteries de ces messieurs, se montra fort en colère, et fit chasser la pauvre demoiselle, malgré ses pleurs et malgré les prières de madame Bonaparte et celles du brave et bon colonel R...., qui jurait naïvement que la faute était toute de son côté, que la pauvre petite ne méritait que des éloges, et ne l'avait point écouté. Tout fut inutile contre la résolution du premier consul, qui répondit à tout en disant : « Je ne veux point de désordre chez moi, point de scandale. »

Lorsque le premier consul faisait quelque distribution d'armes d'honneur, il y avait aux Tuileries un banquet auquel était admis indistinctement, quels que fussent leurs grades, tous ceux qui avaient eu part à ces récompenses. A ces dîners, qui se donnaient dans la grande galerie du château, il y avait quelquefois deux cents convives. C'était le général Duroc qui était le maître des cérémonies, et le premier consul avait soin de lui recommander d'entremêler les simples soldats, les colonels, les généraux, etc. C'était surtout les premiers qu'il ordonnait aux domestiques de bien soigner, de bien faire boire et manger. Ce sont les repas les plus longs que j'aie vu faire à l'Empereur; il y était d'une amabilité, d'un laissez-aller parfaits; il faisait tous ses efforts pour mettre ses convives à leur aise; mais pour un grand nombre d'entre eux, il avait bien de la peine à y parvenir. Rien n'était plus drôle que de voir ces bons *troupiers*, se tenant à deux pieds de la table, n'osant approcher ni de leur serviette ni de leur pain; rouges jusqu'aux oreilles, et le cou tendu du côté de leur général, comme pour recevoir le mot d'ordre. Le premier consul leur faisait raconter leur haut fait qui leur valait la récompense nationale, et riait quelquefois aux éclats de leurs singulières narrations. Il les engageait à bien manger, buvant quelquefois à leur santé; mais pour quelques-uns, ses encouragements échouaient contre leur timidité, et les valets de pied leur enlevaient successivement leurs assiettes sans qu'ils y eussent touché. Cette contrainte ne les empêchait pas d'être pleins de joie et d'enthousiasme en quittant la table. « Au revoir, mes braves, leur disait le premier consul, baptisez-moi bien vite ces nouveau-nés-là » (montrant du

doigt leurs sabres d'honneur). Dieu sait s'ils s'y épargnaient.

Cette bienveillance du premier consul pour de simples soldats me rappelle une anecdote arrivée à la Malmaison, et qui répond encore à ces reproches de hauteur et de dureté qu'on lui a faits.

Le premier consul sortit un jour de grand matin, vêtu de sa redingote grise et accompagné du général Duroc, pour se promener du côté de la machine de Marly. Comme ils marchaient en causant, ils virent un laboureur qui traçait un sillon en venant de leur côté. — Dites donc, mon brave homme (dit le premier consul en s'arrêtant), votre sillon n'est pas droit, vous ne savez donc pas votre métier? — Ce n'est pas toujours vous, mes beaux messieurs, qui me l'apprendrez; vous seriez encore assez embarrassés pour en faire autant. — Parbleu non! — Vous croyez : eh bien! essayez reprit le brave homme en cédant sa place au premier consul. Celui-ci prit le manche de la charrue, et, poussant les chevaux, voulut commencer la leçon; mais il ne fit pas un seul pas en droite ligne, tant il s'y prenait mal. — Allons, allons, dit le paysan en mettant sa main sur celle du général, pour reprendre sa charrue, votre besogne ne vaut rien : chacun son métier; promenez-vous, c'est votre affaire. Mais le premier consul ne continua pas sa promenade sans payer la leçon de morale qu'il venait de recevoir du laboureur : le général Duroc lui remit deux ou trois louis pour le dédommager de la perte de temps qu'on lui avait causée. Le paysan, étonné de cette générosité, quitte sa charrue pour aller conter son aventure, et rencontre en chemin une femme à laquelle il conte qu'il croit bien avoir rencontré deux *gros messieurs*, à en juger par ce qu'il avait encore dans sa main. La fermière, mieux avisée, lui demanda quel était le costume des promeneurs, et d'après la description qu'il lui en fit, elle devina que c'était le premier consul et quelqu'un des siens. Le bonhomme fut quelque temps interdit; mais le lendemain il se prit d'une telle résolution, et s'étant paré de ses plus beaux habits, il se présenta à la Malmaison, demanda à parler au premier consul, pour le remercier, disait-il, du beau cadeau qu'il lui avait fait la veille*.

J'allai avertir le premier consul de cette visite, et il me

* L'auteur du *Mémorial* cite de l'Empereur à Sainte-Hélène un trait pareil à celui que je rapporte ici. Sa Majesté professait la plus haute estime pour les cultivateurs et se plaisait à les consulter même sur des matières étrangères à leurs occupations,

donna l'ordre d'introduire le laboureur. Celui-ci, pendant que j'étais sorti pour l'annoncer, avait, suivant sa propre expression, *pris son courage à deux mains*, pour se préparer à cette grande entrevue. Je le retrouvai debout au milieu de l'antichambre (car il n'avait osé s'asseoir sur les banquettes

Il ne fit pas un seul pas en droite ligne,
tant il s'y prenait mal.

qui, bien que des plus simples, lui paraissaient magnifiques); et songeant à ce qu'il allait dire au premier consul pour lui témoigner sa reconnaissance. Je marchai devant lui, il

mais sur lesquelles leur bon sens et leur expérience pouvaient ouvrir un avis salutaire. Il avait coutume de dire *qu'il exposait aux paysans les difficultés de son Conseil d'Etat, et rapportait au Conseil d'Etat les observations des paysans*.

me suivait en posant avec précaution le pied sur le tapis, et lorsque je lui ouvris la porte du cabinet, il me fit des civilités pour me faire entrer le premier. Lorsque le premier consul n'avait rien de secret à dire ou à dicter, il laissait assez volontiers la porte de son cabinet ouverte. Il me fit signe cette fois de ne point la fermer, de sorte que je pus voir et entendre tout ce qui se passait.

L'honnête laboureur commença, en entrant dans le cabinet, par saluer *le dos* de M. de Bourrienne, qui ne pouvait le voir, occupé qu'il était à écrire sur une petite table de travail placée dans l'embrasure de la fenêtre. Le premier consul le regardait faire ses saluts, renversé en arrière dans son fauteuil, dont, suivant une vieille habitude, il *travaillait* un des bras avec la pointe de son canif. A la fin pourtant il prit ainsi la parole :

— Eh bien, mon brave (le paysan se retourna, le reconnut et salua de nouveau). Eh bien, poursuivit le premier consul, la moisson a été belle cette année?

— Mais, sauf votre respect, citoyen mon général, pas trop mauvaise comme çà.

— Pour que la terre rapporte, reprit le premier consul, il faul qu'on la remue, n'est-il pas vrai? Les beaux messieurs ne valent rien pour cette besogne-là.

— Sans vous offenser, mon général, les bourgeois ont la main trop douce pour manier une charrue. Il faut une *poigne* solide pour remuer ces outils-là.

— C'est vrai, répondit en souriant le premier consul. Mais grand et fort comme vous êtes, vous avez dû manier autre chose qu'une charrue. Un bon fusil de munition, par exemple, ou bien la poignée d'un bon sabre.

Le laboureur se redressa avec un air de fierté:

« — Général, dans le temps j'ai fait comme les autres. J'étais marié depuis cinq ou six ans, lorsque ces b.... de Prussiens (pardon, mon général), entrèrent à Landrecies. Vint la réquisition; on me donna un fusil et une giberne à la maison commune, et marche! Ah dame, nous n'étions pas équipés comme ces grands gaillards que je viens de voir en entrant dans la cour. »

Il voulait parler des grenadiers de la garde consulaire.

— Pourquoi avez-vous quitté le service? reprit le premier consul, qui paraissait prendre beaucoup d'intérêt à cette conversation.

— Ma foi, mon général, à chacun son tour. Il y avait des coups de sabre pour tout le monde. Il m'en tomba un là (le digne laboureur se baissa montrant sa tête, et écartant ses cheveux), et après quelques semaines d'ambulance, on me donna mon congé pour revenir à ma femme et à ma charrue.

— Avez-vous des enfants?

— J'en ai trois, mon général: deux garçons et une fille.

— Il faut faire un militaire de l'aîné de vos garçons. S'il se conduit bien, je me chargerai de lui. Adieu, mon brave; quand vous aurez besoin de moi, revenez me voir. Là-dessus, le premier consul se leva, se fit donner, par M. de Bourrienne, quelques louis qu'il ajouta à ceux que le laboureur avait déjà reçus de lui et me chargea de le reconduire. Nous étions déjà dans l'antichambre, lorsque le premier consul rappela le paysan pour lui dire :

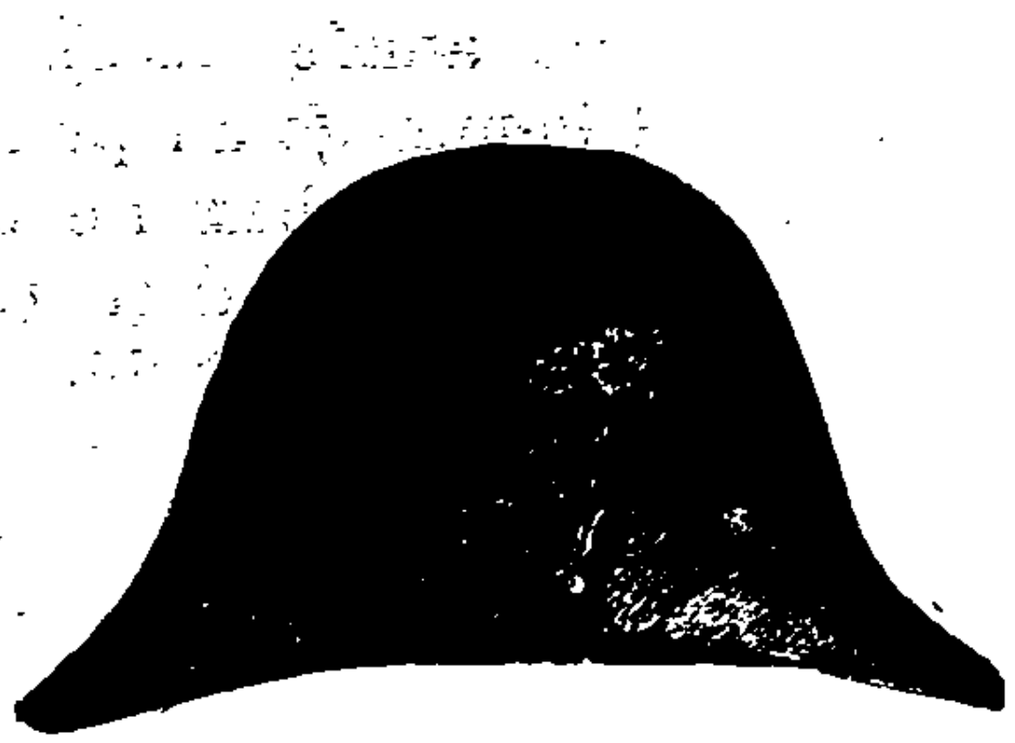
— Vous étiez à Fleurus?

— Oui, mon général.

— Pourriez-vous me dire le nom de votre général en chef ?

— Je le crois bien, parbleu! c'était le général Jourdan.

— C'est bien; au revoir. Et j'emmenai le vieux soldat de la République, enchanté de sa réception.



CHAPITRE XI

L'envoyé du bey de Tunis et les chevaux arabes. — Mauvaise foi de l'Angleterre. — Voyage à Boulogne. — En Flandre et en Belgique. — Courses continuelles. — L'auteur fait le service de premier valet de chambre. — Début de Constant comme barbier du premier consul. — Apprentissage. — Mentons plébéiens. — Le regard de l'aigle. — Le premier consul difficile à raser. — Constant l'engage à se raser lui-même. — Ses motifs pour tenir à persuader le premier consul. — Confiance et sécurité imprudente du premier consul. — La première leçon. — Les taillades. — Légers reproches. — Gaucherie du premier consul tenant son rasoir. — Les chefs et les harangues. — Arrivée du premier consul à Boulogne. — Préludes de la formation du camp de Boulogne. — Discours de vingt pères de famille. — Combat naval gagné par l'amiral Bruix contre les Anglais. — Le dîner et la victoire. — Les Anglais et la *Côte de fer*. — Projet d'attentat sur la personne du premier consul. — Rapidité du voyage. — Le ministre de la police. — Présents offerts par les villes. — Travaux ordonnés par le premier consul. — Munificence. — Le premier consul mauvais cocher. — Pâleur de Cambacérès. — L'évanouissement. — Le précepte de l'évangile. — Le sommeil sans rêves. — L'ambassadeur ottoman. — Les cachemires. — Le musulman en prières et au spectacle.

Au commencement de cette année (1803), arriva à Paris un envoyé de Tunis, qui fit hommage au premier consul, de la part du bey, de dix chevaux arabes. Le bey avait alors à craindre la colère de l'Angleterre, et il cherchait à se faire de la France une alliée puissante et capable de le protéger; il ne pouvait mieux s'adresser, car tout annonçait la rupture de cette paix d'Amiens dont toute l'Europe s'était tant réjouie. L'Angleterre ne tenait aucune de ses promesses et n'exécutait aucun des articles du traité; de son côté, le premier consul, révolté d'une si mauvaise foi et ne voulant pas en être la dupe, armait publiquement et ordonnait le complétement des cadres et une nouvelle levée de cent vingt mille conscrits. La guerre fut officiellement déclarée au mois de juin; mais il y avait déjà eu des hostilités auparavant.

A la fin de ce mois, le premier consul fit un voyage à Bou-

logne, et visita la Picardie, la Flandre, et la Belgique, pour organiser l'expédition qu'il méditait contre les Anglais, et mettre les côtes du nord en état de défense. De retour au mois d'août à Paris, il en repartit en novembre pour une seconde visite à Boulogne. Ces courses, multipliées auraient été trop fortes pour M. Hambard, premier valet de chambre, qui était depuis longtemps malade. Aussi lorsque le premier consul avait été sur le point de partir pour sa première tournée dans le nord, M. Hambard lui avait demandé la permission de ne pas en être, alléguant, ce qui était trop vrai, le mauvais état de sa santé. « Voilà comme vous êtes, dit le premier consul, toujours malade et plaignant! Et si vous restez ici, qui donc me rasera? — Mon général, répondit Hambard, Constant sait raser aussi bien que moi. » J'étais présent et occupé dans ce moment même à habiller le premier consul. Il me regarda et dit: « Eh bien! monsieur le drôle, puisque vous êtes si habile, vous allez faire vos preuves sur-le-champ; nous allons voir comment vous vous y prendrez. » Je connaissais la mésaventure du pauvre Hébert, que j'ai rapportée précédemment, et ne voulant pas en éprouver une pareille, je m'étais fait depuis longtemps apprendre à raser. J'avais payé des leçons à un perruquier pour qu'il m'enseignât son métier, et je m'étais même, à mes moments de loisir, mis en apprentissage chez lui, où j'avais indistinctement fait la barbe à toutes ses pratiques. Le menton de ces braves gens avait eu passablement à souffrir avant que j'eusse assez de légèreté dans la main pour oser approcher mon rasoir du menton consulaire. Mais à force d'expériences réitérées *sur les barbes du commun*, j'étais arrivé à un degré

Au commencement de cette année (1803), arriva à Paris un envoyé de Tunis.

d'adresse qui m'inspirait la plus grande confiance. Aussi, sur l'ordre du premier consul, j'apprête l'eau chaude et la savonnette, j'ouvre hardiment un rasoir, et je commence l'opération. Au moment où j'allais porter le rasoir sur le visage du premier consul, il se lève brusquement, se retourne, et fixe ses deux yeux sur moi avec une expression de sévérité et d'interrogation que je ne pourrais rendre. Voyant que je ne me troublais pas, il se rassit en me disant avec plus de douceur: « Continuez; » ce que je fis avec assez d'adresse pour le rendre très satisfait. Lorsque j'eus fini: « Dorénavant, me dit-il, c'est vous qui me raserez. » Et depuis lors, en effet, il ne voulut plus avoir d'autre barbier que moi. Dès lors aussi mon service devint beaucoup plus actif; car tous les jours j'étais obligé de paraître pour raser le premier consul, et je puis assurer que ce n'était pas chose facile à faire. Pendant la cérémonie de la barbe, il parlait souvent, lisait les journaux, s'agitait sur sa chaise, se retournait brusquement, et j'étais obligé d'user de la plus grande précaution pour ne point le blesser. Heureusement ce malheur ne m'est jamais arrivé. Quand par hasard il ne parlait pas, il restait immobile et raide comme une statue, et l'on ne pouvait lui faire baisser, ni lever, ni pencher la tête, comme il eût été nécessaire, pour accomplir plus aisément la tâche. Il avait aussi une manie singulière, qui était de ne se faire savonner et raser d'abord qu'une moitié du visage. Je ne pouvais passer à l'autre moitié que lorsque la première était finie. Le premier consul trouvait cela plus commode.

Plus tard, quand je fus devenu son premier valet de chambre, alors qu'il daignait me témoigner la plus grande bonté, et que j'avais mon franc-parler avec lui autant que son rang le permettait, je pris la liberté de l'engager à se raser lui-même; car, comme je viens de le dire, ne voulant pas se faire raser par d'autres que moi, il était obligé d'attendre que l'on m'eût fait avertir, à l'armée surtout où ses levers n'étaient pas réguliers. Il se refusa longtemps à suivre mon conseil, et toutes les fois que j'y revenais :— Ah! ah! monsieur le paresseux! me disait-il en riant; vous seriez bien aise que je fisse la moitié de votre besogne? Enfin j'eus le bonheur de le convaincre du désintéressement et de la sagesse de mes avis. Le fait est que je tenais beaucoup à le persuader; car, me figurant quelquefois ce qui serait nécessairement arrivé si une absence indispensable, une ma-

ladie ou un motif quelconque m'eût tenu éloigné du premier consul, je ne pouvais penser, sans frémir, que sa vie aurait été à la merci du premier venu. Pour lui, je suis presque sûr qu'il n'y songeait pas; car, quelques contes qu'on ait faits sur sa méfiance, il est certain qu'il ne prenait aucune précaution contre les pièges que pouvait lui tendre la trahison. Sa sécurité, sur ce point, allait même jusqu'à l'imprudence. Aussi tous ceux qui l'aimaient, et c'étaient tous ceux dont il était entouré, cherchaient-ils à remédier à ce défaut de précaution par toute la vigilance dont ils étaient capables. Je n'ai pas besoin de dire que c'était surtout cette même sollicitude pour la précieuse vie de mon maître, qui m'avait engagé à insister sur le conseil que je lui avais donné de se raser lui-même.

La première fois qu'il essaya de mettre mes leçons en pratique, c'était une chose plus inquiétante que risible de voir l'Empereur.

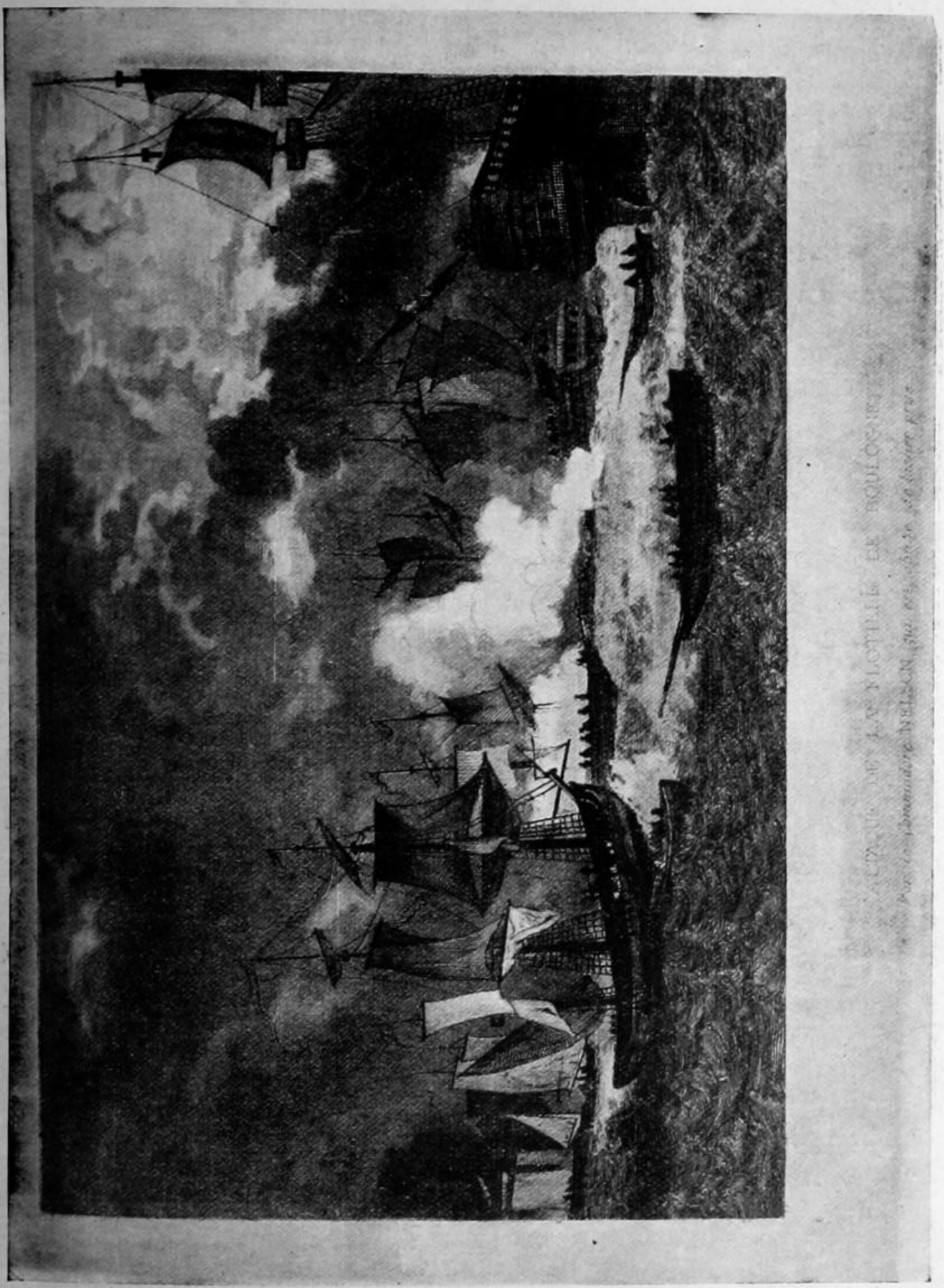
Les premières fois qu'il essaya de mettre mes leçons en pratique, c'était une chose plus inquiétante encore que risible de voir l'Empereur (il l'était alors), qui, en dépit des principes que je venais de lui donner en les lui démontrant par des exemples réitérés, ne savait pas tenir son rasoir, le saisir à poignée par le manche, et l'appliquer perpendiculairement sur sa joue sans le coucher. Il donnait brusquement un coup de rasoir, ne manquait pas de se faire une taillade, et retirait sa main au plus vite en s'écriant :— Vous le voyez bien, drôle! vous êtes cause que je me suis coupé! Je prenais alors le rasoir, et finissais l'opération. Le lendemain, même scène que la veille, mais avec moins de sang répandu. Chaque jour ajoutait à l'adresse de l'Empereur; et il finit, à force de leçons, par être assez habile pour se

passer de moi. Seulement il se coupait encore de temps en temps, et alors il recommençait à m'adresser de petits reproches; mais en plaisantant et avec bonté. Au reste, de la manière dont il s'y prenait et qu'il ne voulait pas changer, il était bien impossible qu'il ne lui arrivât pas souvent de se tailler le visage; car il se rasait de haut en bas, et non de bas en haut comme tout le monde, et cette mauvaise méthode, que tous mes efforts ne purent jamais changer, ajoutée à la brusquerie habituelle de ses mouvements, faisait que je ne pouvais m'empêcher de frémir chaque fois que je lui voyais prendre son rasoir.

Madame Bonaparte accompagna le premier consul dans le premier de ces voyages. Ce ne fut, comme dans celui de Lyon, que fêtes et triomphes continuels.

Pour l'arrivée du premier consul, les habitants de Boulogne avaient élevé des arcs de triomphe, depuis la porte dite de Montreuil jusqu'au grand chemin qui conduisait à sa baraque, que l'on avait faite au camp de droite. Chaque arc de triomphe était en feuillage, et l'on y lisait les noms des combats et batailles rangées où il avait été victorieux. Ces dômes et ces arcades de verdure et de fleurs offraient un coup d'œil admirable. Un arc de triomphe, beaucoup plus haut que les autres, s'élevait au milieu de la rue de l'Ecu (grande rue); l'élite des citoyens s'était rassemblée à l'entour; plus de cent jeunes personnes parées de fleurs, des enfants, de beaux vieillards et un grand nombre de braves, que le devoir militaire n'avait pas retenus au camp, attendaient avec impatience l'arrivée du premier consul. A son approche, le canon de réjouissance annonça aux Anglais, dont la flotte ne s'éloignait pas des eaux de Boulogne, l'apparition de Napoléon sur le rivage, où se rassemblait la formidable armée qu'il avait résolu de jeter sur l'Angleterre.

Le premier consul, monté sur un petit cheval gris, qui avait la vivacité de l'écureuil, mit pied à terre, et, suivi de son brillant état-major, il adressa ces paternelles paroles aux autorités de la ville: « Je viens pour assurer le bonheur de la France; les sentiments que vous manifestez, toutes vos marques de reconnaissance me touchent; je n'oublierai pas mon entrée à Boulogne, que j'ai choisi pour le centre de réunion de mes armées. Citoyens, ne vous effrayez pas de ce rendez-vous; c'est celui des défenseurs de la patrie, et bientôt des vainqueurs de la fière Angleterre. » Le premier



consul continua sa marche, entouré de toute la population, qui ne le quitta qu'à la porte de sa baraque, où plus de trente généraux le reçurent. Le bruit du canon, des cloches, les cris d'allégresse ne cessèrent qu'avec ce beau jour.

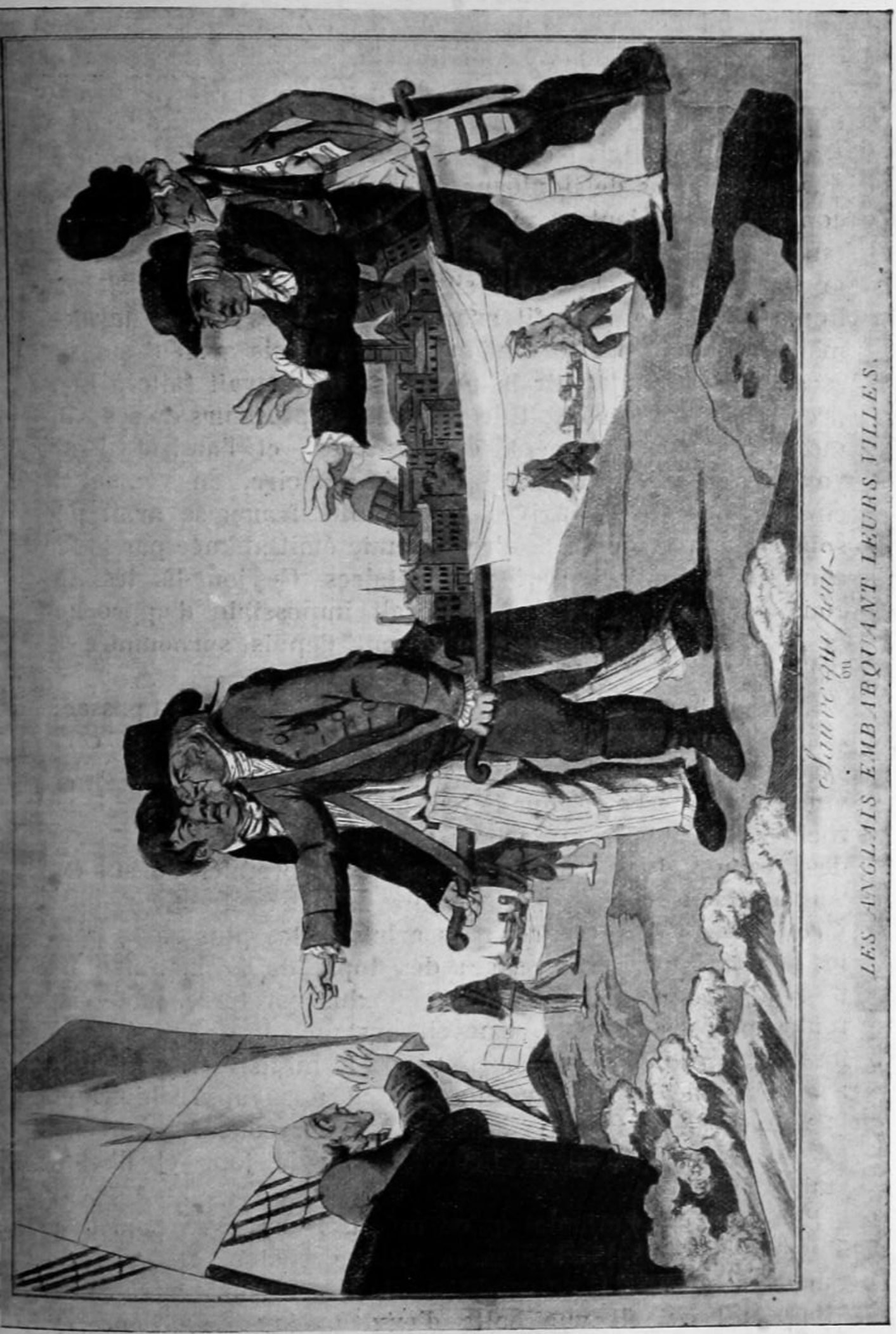
Le lendemain de notre arrivée, le premier consul visita le Pont de Briques, petit village situé à une demi-lieue de Boulogne; un fermier lui lut le compliment suivant :

« Général, nous sommes ici vingt pères de famille qui vous offrons une vingtaine de gros gaillards qui sont et seront toujours à vos ordres; emmenez-les, général, ils sont capables de vous donner un bon coup de main lorsque vous irez en Angleterre. Quant à nous, nous remplirons un autre devoir; nos bras travailleront la terre pour que le pain ne manque pas aux braves qui doivent écraser les Anglais. »

Napoléon remercia en souriant le franc campagnard, jeta un coup d'œil sur une petite maison de campagne, bâtie au bord de la grande route, et s'adressant au général Berthier, il dit: « Voilà où je veux que mon quartier général soit établi. » Puis il piqua son cheval et s'éloigna. Un général et quelques officiers restèrent pour faire exécuter l'ordre du premier consul, qui dans la nuit même de son arrivée à Boulogne revint coucher au Pont de Briques.

On me raconta à Boulogne les détails d'un combat naval, que s'étaient livré, peu de temps avant notre arrivée, la flottille française, commandée par l'amiral Bruix, et l'escadre anglaise avec laquelle Nelson bloquait le port de Boulogne. Je les rapporterai tels qu'ils m'ont été dits, ayant trouvé des plus curieuses la manière commode dont l'amiral français dirigeait les opérations de ses marins.

Deux cents bâtiments environ, tant canonnières que bombardes, bateaux plats et péniches, formaient la ligne de défense; la côte et les forts étaient hérissés de batteries. Quelques frégates se détachèrent de la station ennemie, et, précédées de deux ou trois bricks, vinrent se ranger en bataille devant la ligne et à la portée du canon de notre flottille. Alors le combat s'engagea, les boulets arrivèrent de toutes parts. Nelson, qui avait promis la destruction de la flottille, fit renforcer sa ligne de bataille de deux autres rangs de vaisseaux et de frégates; ainsi placés par échelons, ils combattirent avec une grande supériorité de forces. Pendant plus de sept heures, la mer, couverte de feu et de fumée, offrit à toute la population de Boulogne le superbe et



LES ANGLAIS EMBARQUANT LEURS VILLES.

épouvantable spectacle d'un combat naval où plus de dix-huit cents coups de canons partaient à la fois. Le génie de Nelson ne put rien contre nos marins et nos soldats. L'amiral Bruix était dans sa baraque, placé près du sémaphore des signaux. De là, il combattait Nelson, en buvant avec son état-major et quelques dames de Boulogne qu'il avait invitées à dîner. Les convives chantaient les premières victoires du premier consul, tandis que l'amiral, sans quitter la table, faisait manœuvrer la flottille au moyen des signaux qu'il ordonnait. Nelson, impatient de vaincre, fit avancer toutes ses forces navales; mais, contrarié par le vent que les Français avaient sur son escadre, il ne put tenir la promesse qu'il avait faite à Londres de brûler notre flottille. Loin de là, plusieurs de ses bâtiments furent fortement endommagés, et l'amiral Bruix voyant s'éloigner les Anglais, cria victoire, en versant le champagne à ses convives. La flottille française avait peu souffert, tandis que l'escadre ennemie était abîmée par le feu continuel de nos batteries sédentaires. Ce jour-là, les Anglais reconnurent qu'il leur serait impossible d'approcher de la côte de Boulogne, qu'ils ont depuis surnommée la *Côte de Fer.*

Lorsque le premier consul quitta Boulogne, il devait passer à Abbeville et y rester vingt-quatre heures. Le maire de cette ville n'avait rien négligé pour l'y recevoir dignement. Abbeville était superbe ce jour-là. On était allé enlever, avec leurs racines, les plus beaux arbres d'un bois voisin, pour former des avenues dans toutes les rues où le premier consul devait passer. Quelques habitants, propriétaires de magnifiques jardins, en avaient retiré leurs arbustes les plus rares pour les ranger sur son passage; des tapis de la manufacture de MM. Hecquet-Dorval étaient étendus par terre, pour être foulés par ses chevaux. Une circonstance imprévue troubla tout à coup la fête; un courrier que le ministre de la police avait expédié, arriva au moment où nous approchions de la ville. Le ministre avertissait le premier consul qu'on voulait l'assassiner à deux lieues de là; le jour et l'heure étaient indiqués.

Pour déjouer l'attentat qu'on méditait contre sa personne, le premier consul traversa la ville au galop, et, suivi de quelques lanciers, il se rendit sur le terrain où il devait être attaqué; là, il fit une halte d'environ une demi-heure, y mangea quelques biscuits d'Abbeville et repartit. Les assas-

sins furent trompés; ils ne s'étaient préparés que pour le lendemain.

Le premier consul et madame Bonaparte continuèrent leur tournée à travers la Picardie, la Flandre et les Pays-Bas. Chaque jour arrivaient au premier consul des offres de bâtiments de guerre faites par les divers conseils généraux. On continuait à le haranguer, à lui présenter les clefs des villes comme s'il eût exercé la puissance royale. Amiens, Dunkerque, Lille, Bruges, Gand, Bruxelles, Liège, Namur se distinguèrent par l'éclat de la réception qu'ils firent aux illustres voyageurs. Les habitants de la ville d'Anvers firent présent au premier consul de six chevaux bais magnifiques. Partout aussi le premier consul laissa des marques utiles de son passage. Par ses ordres, des travaux furent aussitôt commencés pour nettoyer et améliorer le port d'Anvers. Il visita dans cette ville, et dans les autres lorsqu'il y avait lieu, l'exposition des produits de l'industrie, encourageant les fabricants par ses conseils et les favorisant par ses arrêtés. A Liège, il fit mettre à la disposition du préfet de l'Ourthe une somme de 300,000 francs pour la réparation des maisons brûlées par les Autrichiens, dans ce département, pendant les premières guerres de la révolution. Anvers lui dut son port intérieur, un bassin et des chantiers de construction. A Bruxelles, il ordonna la jonction du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut par un canal. Il fit jeter à Givet un pont de pierre sur la Meuse, et, à Sedan, madame veuve Rousseau reçut de lui une somme de 60,000 francs pour le rétablissement de sa fabrique détruite par un incendie. Enfin, je ne saurais énumérer tous les bienfaits publics ou particuliers que le premier consul et madame Bonaparte semèrent sur leur route.

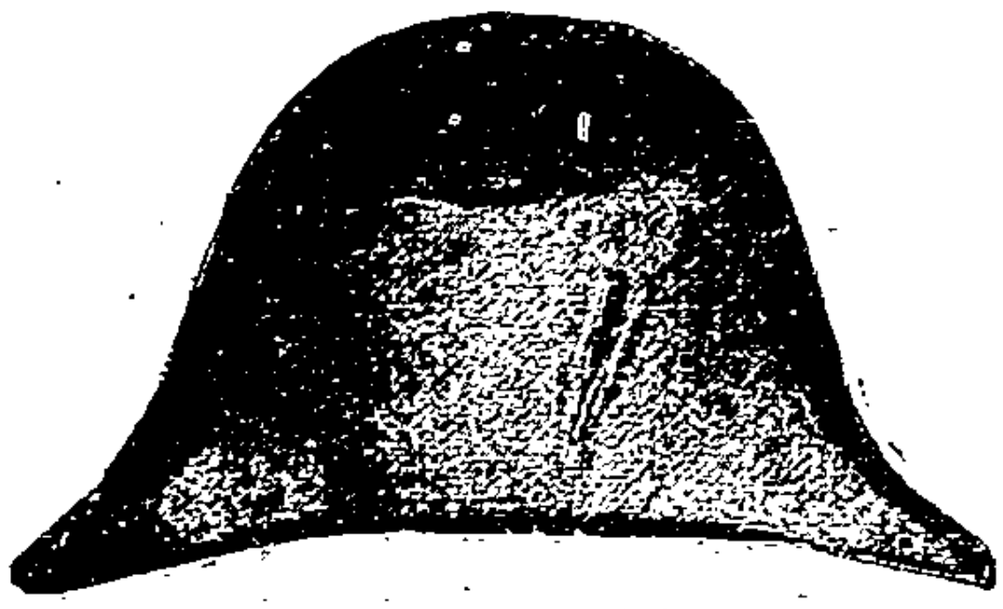
Peu de temps après notre retour à Saint-Cloud, le premier consul, se promenant en voiture dans le parc avec sa femme et M. Cambacérès eut la fantaisie de conduire à grandes guides les quatre chevaux attelés à sa calèche, et qui étaient de ceux qui lui avaient été donnés par les habitants d'Anvers. Il se plaça donc sur le siège, et prit les rênes des mains de César, son cocher, qui monta derrière la voiture. Ils se trouvaient en ce moment dans l'allée du fer à cheval, qui conduit à la route du pavillon Breteuil et de Ville-d'Avray. Il est dit, dans le Mémorial de Sainte-Hélène, que *l'aide de camp, ayant gauchement traversé les chevaux, les fit emporter.*

César, qui me conta en détails cette fâcheuse aventure, peu de minutes après que l'accident avait eu lieu, ne me dit pas un mot de l'aide de camp; et, en conscience, il n'était pas besoin, pour faire verser la calèche, d'une autre gaucherie que de celle d'un cocher aussi peu expérimenté que l'était le premier consul. D'ailleurs, les chevaux étaient jeunes et ardents, et César lui-même avait besoin de toute son adresse pour les conduire. Ne sentant plus sa main, ils partirent au galop; et César, voyant la nouvelle direction qu'ils prenaient vers la droite, se mit à crier, *à gauche!* d'une voix de stentor. Le consul Cambacérès, encore plus pâle qu'à l'ordinaire, s'inquiétait peu de rassurer madame Bonaparte alarmée; mais il criait de toutes ses forces: — Arrêtez! arrêtez! vous allez nous briser! Cela pouvait fort bien arriver; mais le premier consul n'entendait rien, et d'ailleurs il n'était plus maître des chevaux. Arrivé, ou plutôt emporté avec une rapidité extrême jusqu'à la grille, il ne put prendre le milieu, accrocha une borne et versa lourdement. Heureusement les chevaux s'arrêtèrent. Le premier consul, jeté à dix pas sur le ventre, s'évanouit et ne revint à lui que lorsqu'on le toucha pour le relever. Madame Bonaparte et le second consul n'eurent que de légères contusions; mais la bonne Joséphine avait horriblement souffert d'inquiétude pour son mari. Pourtant, quoiqu'il eût été rudement froissé, il ne voulut point être saigné, et se contenta de quelques frictions d'eau de Cologne, son remède favori. Le soir, à son coucher, il parla avec gaîté de sa mésaventure, de la frayeur extrême qu'avait montrée son collègue, et finit en disant: « *Il faut rendre à César ce qui est à César;* qu'il garde son fouet, et que chacun fasse son métier. » Il convenait toutefois, malgré ses plaisanteries, qu'il ne s'était jamais cru lui-même si près de la mort, et que même il se tenait pour avoir été bien mort pour quelques secondes. Je ne me souviens pas si c'est à cette occasion, ou dans un autre moment, que j'ai entendu dire à l'Empereur que *la mort n'était qu'un sommeil sans rêves.*

Au mois d'octobre de cette année, le premier consul reçut en audience publique Essed Ali Effendi, ambassadeur de la porte Ottomane.

L'arrivée de l'ambassadeur Turc fit sensation aux Tuileries, parce qu'il apportait une grande quantité de cachemires au premier consul, qu'on était sûr qu'ils seraient distribués, et que chaque femme se flattait d'être favorable-

ment traitée. Je crois que sans son costume étranger, et surtout sans ses cachemires, il aurait produit peu d'effet sur des gens déjà habitués à voir des princes souverains faire la cour au chef du gouvernement, chez lui et chez eux. Son costume même n'était pas plus remarquable que celui de Roustan, auquel on était accoutumé, et quant à ses saluts, ils n'étaient guère plus bas que ceux des courtisans ordinaires du premier consul. A Paris, on dit que l'enthousiasme dura plus longtemps. *C'est si drôle d'être Turc!* Quelques dames eurent l'honneur de voir manger l'ambassadeur barbu; il fut poli et même galant avec elles, et leur fit quelques cadeaux qui furent très vantés. Il n'avait pas les mœurs trop musulmanes et ne fut pas très effrayé de voir, sans un voile sur le visage, nos jolies Parisiennes. Un jour, qu'il passa presque entier à Saint-Cloud, je le vis faire sa prière. C'était dans la cour d'honneur sur un large parapet bordé d'une balustrade en pierre. L'ambassadeur fit étendre des tapis du côté des appartements qui depuis, furent ceux du roi de Rome, et là il fit ses génuflexions, aux yeux de plusieurs personnes de la maison qui, par discrétion, se tinrent derrière les croisées. Le soir il assista au spectacle. On donnait, je crois, *Zaïre* ou *Mahomet;* il n'y comprit rien.



CHAPITRE XII

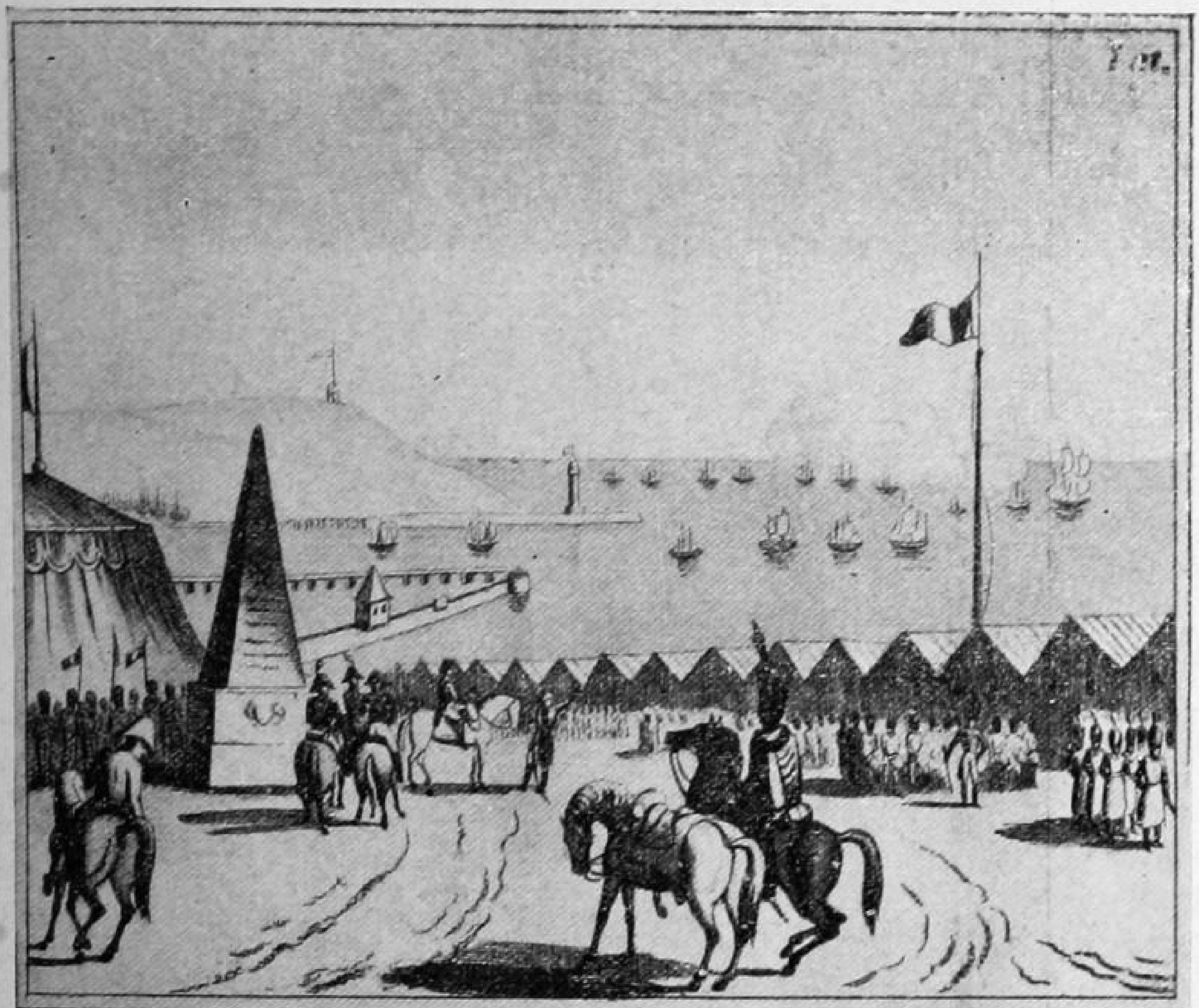
Nouveau voyage à Boulogne. — Visite de la flottille et revue des troupes. — Jalousie de la ligne contre la garde. — Le premier consul au camp. — Colère du général contre les soldats. — Ennuis des officiers et plaisirs du camp. — Timidité des Boulonnaises. — Jalousie des maris. — Visites des Parisiennes, des Abbevilloises, des Dunkerquoises et des Amiennoises au camp de Boulogne. — Soirées chez la maîtresse du colonel Joseph Bonaparte. — Les généraux Soult, Saint-Hilaire et Andréossy. — La femme adroite et les deux amants heureux. — Curiosité du premier consul. — Le premier consul pris pour un commissaire des guerres. — Commencement de la faveur du général Bertrand. — L'ordonnateur Arcambal et les deux visiteurs. — Le premier consul épiant son frère qui feint de ne pas le reconnaître. — Le premier consul et les jeux innocents. — Le premier consul n'a rien à donner pour gage. — Billet doux du premier consul. — Combat naval. — Le premier consul commande une manœuvre et se trompe. — Erreur reconnue et silence du général. — Le premier consul pointe les canons et fait rougir les boulets. — Combat de deux Picards. — Explosion continuelle. — Dîner au bruit du canon. — Frégate anglaise démâtée, et le brick coulé bas.

Au mois de novembre de cette année, le premier consul retourna à Boulogne pour visiter la flottille et passer la revue des troupes qui s'y étaient déjà rassemblées, dans les camps destinés à l'armée avec laquelle il se proposait de descendre en Angleterre. J'ai conservé quelques notes, et encore plus de souvenirs sur mes différents séjours à Boulogne. Jamais l'Empereur ne déploya autre part une plus grande puissance militaire. Jamais on ne vit réunies sur un même point, de plus belles troupes ni de plus prêtes à marcher au moindre signe de leur chef. Il n'est donc pas surprenant que j'aie retrouvé dans ma mémoire sur cette époque, des détails que personne, je crois, n'a encore imaginé de publier. Personne aussi, si je ne me trompe, n'a pu être mieux en état que moi de les connaître. Au reste, le lecteur va être à même d'en juger.

Dans les différentes revues que passait le premier consul,

il semblait vouloir exciter l'enthousiasme des soldats et leur attachement à sa personne, par l'attention avec laquelle il saisissait toutes les occasions de flatter leur amour-propre.

Un jour, ayant particulièrement remarqué l'excellente tenue des 36e, 57e régiments de ligne et 10e d'infanterie légère, il fit sortir des rangs tous les chefs, depuis les caporaux jus-



Vue du camp de Boulogne en 1804, dont l'armée se destinait à envahir l'Angleterre, mais dont elle fut détournée pour faire les mémorables campagnes de Vienne et de Prusse.

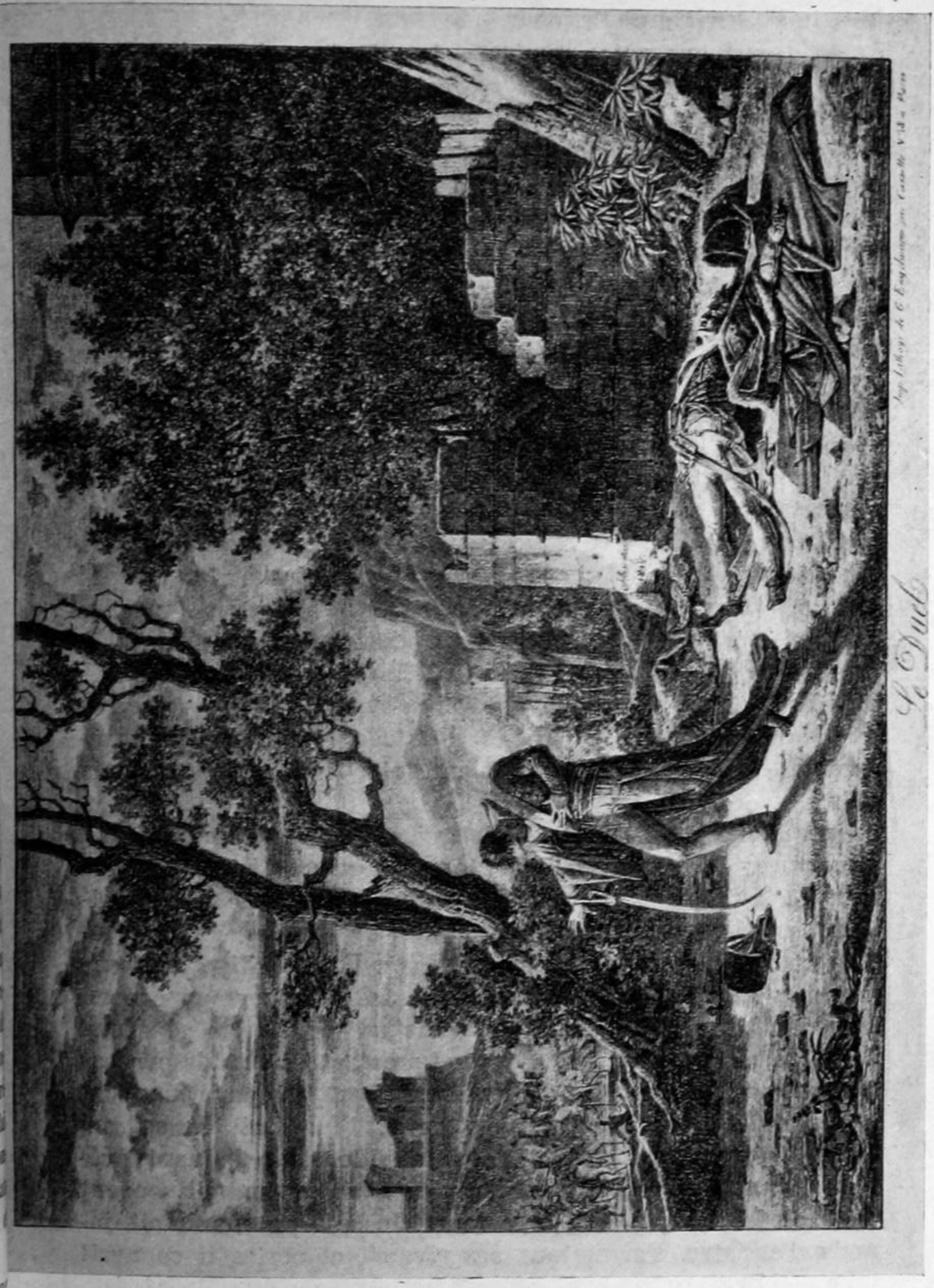
qu'aux colonels, et se mettant au milieu d'eux, il leur témoigna sa satisfaction en leur rappelant les occasions où, sous le feu du canon, il avait été à même de faire sur ces trois braves régiments des remarques avantageuses. Il complimenta les sous-officiers sur la bonne éducation des soldats, et les capitaines et les chefs de bataillon sur l'ensemble et la précision des manœuvres. Enfin, chacun eut sa part d'éloges.

Cette flatteuse distinction n'excita point la jalousie des autres corps de l'armée; chaque régiment avait eu dans

cette journée sa part plus ou moins grande de compliments, et quand la revue fut terminée, ils regagnèrent paisiblement leurs cantonnements. Mais les soldats des 36e, 57e et 10e, tout fiers d'avoir été favorisés si spécialement, allèrent dans l'après-midi porter leur triomphe dans une guinguette fréquentée par les grenadiers de la garde à cheval. On commença par boire tranquillement, en parlant de campagnes, de villes prises, du premier consul, enfin de la revue du matin : alors, des jeunes gens de Boulogne qui s'étaient mêlés aux buveurs, s'avisèrent de chanter des couplets de composition toute récente, dans lesquels on portait aux nues la bravoure, les exploits des trois régiments, sans y mêler un mot pour le reste de l'armée, pas même pour la garde; et c'était dans la guinguette favorite des grenadiers de la garde, que ces couplets étaient chantés! Ceux-ci gardèrent d'abord un morne silence; mais bientôt, poussés à bout, ils protestèrent à haute voix contre ces couplets, qu'ils trouvaient, disaient-ils, détestables. La querelle s'engagea d'une façon très vive, on cria beaucoup, on se dit des injures, puis on se sépara, sans trop de bruit pourtant, en se donnant rendez-vous pour le lendemain, à quatre heures du matin, aux environs de Marquise, petit village qui est à deux lieues de Boulogne. Il était fort tard, le soir, quand les soldats quittèrent la guinguette.

Plus de deux cents grenadiers de la garde se rendirent séparément au lieu du rendez-vous, et trouvèrent le terrain occupé par un nombre à peu près égal de leurs adversaires des 36e, 57e et 10e. Sans explications, sans tapage, ils mirent tous le sabre à la main, et se battirent pendant plus d'une heure avec un sang-froid effrayant. Un nommé Martin, grenadier de la garde, homme d'une taille gigantesque, tua de sa main sept ou huit soldats du 10e. Ils se seraient probablement massacrés tous, si le général Saint-Hilaire, prévenu trop tard de cette sanglante querelle, n'eût pas fait aussitôt partir un régiment de cavalerie, qui mit fin au combat. Les grenadiers avaient perdu dix hommes, et les soldats de la ligne treize: le nombre des blessés était de part et d'autre en très grand nombre.

Le premier consul alla au camp le lendemain, fit amener devant lui les provocateurs de cette terrible scène, et leur dit d'une voix sévère : « Je sais pourquoi vous vous êtes battus; plusieurs braves ont succombé dans une lutte in-


Le Duel

digne d'eux et de vous. Vous serez punis. J'ai ordonné qu'on imprimât les couplets, cause de tant de malheur. Je veux qu'en apprenant votre punition, les Boulonnais sachent que vous avez démérité de vos frères d'armes. »

Cependant les troupes, et surtout les officiers, commençaient à s'ennuyer de leur séjour à Boulogne, ville moins propre que toute autre, peut-être, à leur rendre supportable une existence inactive. On ne murmurait pas néanmoins, parce que jamais, où était le premier consul, les murmures n'avaient pu trouver place; mais on pestait tout bas de se voir retenu au camp ou dans le port, ayant l'Angleterre devant soi, à neuf ou dix lieues de distance. Les plaisirs étaient rares à Boulogne; les Boulonnaises, jolies femmes en général, mais extrêmement timides, n'osaient pas former de réunions chez elles, dans la crainte de déplaire à leurs maris, gens fort jaloux, comme le sont tous les Picards. Il y avait pourtant un beau salon; dans lequel on aurait pu facilement donner des bals et des soirées; mais, quoiqu'elles en eussent bien envie, ces dames n'osaient pas s'en servir; il fallut qu'un certain nombre de belles Parisiennes, touchées du triste sort de tant de braves et beaux officiers, vinssent à Boulogne pour charmer les ennuis d'un si long repos. L'exemple des Parisiennes piqua les Abbevilloises, les Dunkerquoises, les Amiennoises, et bientôt Boulogne fut rempli d'étrangers et d'étrangères qui venaient faire les honneurs de la ville.

Entre toutes ces dames, celle qui se faisait principalement remarquer par un excellent ton, beaucoup d'esprit et de beauté, était une Dunkerquoise nommée Madame F..., excellente musicienne, pleine de gaîté, de grâces et de jeunesse; il était impossible que madame F.... ne fît point tourner bien des têtes. Le colonel Joseph, frère du premier consul, le général de Soult, qui fut depuis maréchal, les généraux Saint-Hilaire et Andréossy, et quelques autres grands personnages, furent à ses pieds. Deux seulement, dit-on, réussirent à s'en faire aimer, et de ces deux, l'un était le colonel Joseph, qui passa bientôt dans la ville pour l'amant préféré de madame F.... La belle Dunkerquoise donnait souvent des soirées, auxquelles le colonel Joseph ne manquait jamais d'assister. Parmi tous ses rivaux, et certes il en avait bon nombre, un seul lui portait ombrage : c'était le général en chef Soult. Cette rivalité ne nuisait point aux intérêts de

madame F....; en habile tacticienne, elle provoquait adroitement la jalousie de ses deux soupirants, en acceptant tour à tour de chacun d'eux les compliments, les bouquets de roses, et mieux que cela quelquefois.

Le premier consul, informé des amours de son frère, eut un soir la fantaisie d'aller s'égayer au petit salon de madame F...., qui était tout bonnement une chambre au premier étage de la maison d'un menuisier, dans la rue des Minimes. Pour ne pas être reconnu, il s'habilla en bourgeois, et mit une perruque et des lunettes. Il mit dans sa confidence le général Bertrand, qui était déjà en grande faveur auprès de lui, et qui eut soin de faire aussi tout ce qui pouvait le rendre méconnaissable.

Ainsi déguisés, le premier consul et son compagnon se présentèrent chez madame F..., et demandèrent monsieur l'ordonnateur Arcambal. Le plus sèvère incognito fut recommandé à M. Arcambal par le premier consul, qui n'aurait pas voulu, pour tout le monde, être reconnu. M. Arcambal promit le secret. Les deux visiteurs furent annoncés sous le titre de commissaires des guerres.

On jouait à la bouillotte : l'or couvrait les tables, et le jeu et le punch absorbaient à un tel point l'attention des joyeux habitués qu'aucun d'eux ne prit garde aux personnages qui venaient d'entrer. Quant à la maîtresse du logis, elle n'avait jamais vu de près le premier consul ni le général Bertrand; en conséquence, il n'y avait rien à craindre de son côté. Je crois bien que le colonel reconnut son frère, mais il ne le fit pas voir.

Le premier consul, évitant de son mieux les regards, épiait ceux de son frère et de madame F... Convaincu de leur intelligence, il se disposait à quitter le salon de la jolie Dunkerquoise, lorsque celle-ci, tenant beaucoup à ce que le nombre de ses convives ne diminuât pas encore, courut aux deux faux commissaires des guerres, et les retint gracieusement, en leur disant qu'on allait jouer aux petits jeux, et qu'ils ne s'en iraient pas avant d'avoir donné des gages. Le premier consul ayant consulté des yeux le général Bertrand, trouva plaisant de rester pour jouer aux jeux *innocents*.

Effectivement, au bout de quelques minutes, sur la demande de madame F..., les joueurs désertèrent la bouillotte, et vinrent se ranger en cercle autour d'elle. On commença par

danser la boulangère; puis les jeux *innocents* allèrent leur train. Le tour vint au premier consul de donner un gage. Il fut d'abord très embarrassé, n'ayant sur lui qu'un morceau de papier sur lequel il avait crayonné les noms de quelques colonels; il confia pourtant ce papier à Madame F... en la priant de ne point le déplier. La volonté du premier consul fut respectée, et ce papier, jusqu'à ce que le gage eût été racheté, resta fermé sur les genoux de la belle dame. Ce moment arriva, et l'on imposa au grand capitaine la singulière pénitence de faire le *portier*, tandis que madame F.... avec le colonel Joseph, feraient le *voyage à Cythère* dans une pièce voisine. Le premier consul s'acquitta de bonne grâce du rôle qu'on lui faisait jouer; puis, après les gages rendus, il fit signe au général Bertrand de le suivre. Ils sortirent, et bientôt le menuisier, qui demeurait au rez-de-chaussée, monta pour remettre un petit billet à madame F... Ce billet était ainsi conçu :

« Je vous remercie, madame, de l'aimable accueil que vous m'avez fait. Si vous venez un jour dans ma baraque, je ferai encore le portier, si bon vous semble; mais cette fois je ne laisserai point à d'autres le soin de vous accompagner dans le voyage à Cythère.

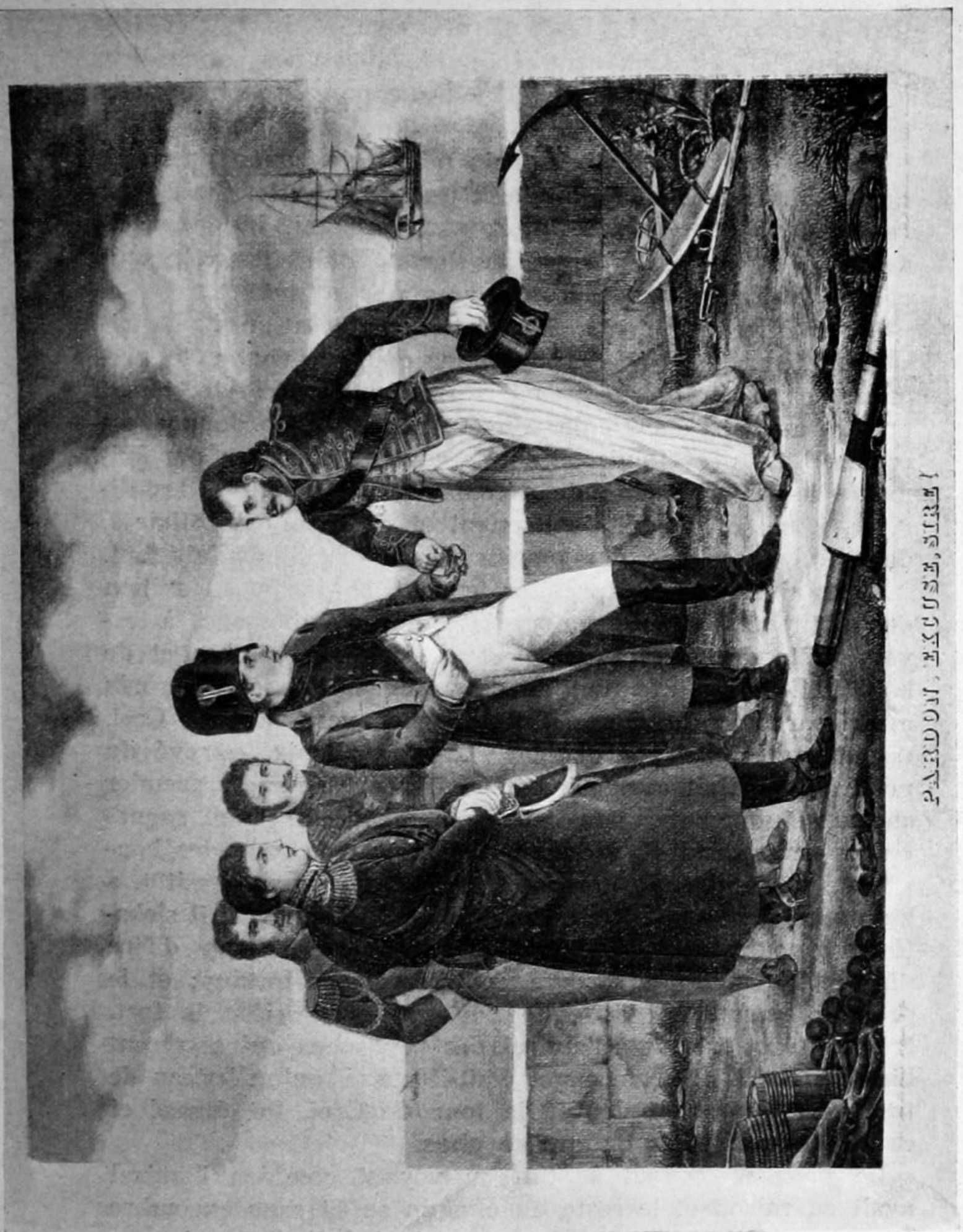
« *Signé* : BONAPARTE. »

La jolie Dunkerquoise lut tout bas le billet; mais elle ne laissa point ignorer aux donneurs de gages qu'ils avaient reçu la visite du premier consul. Au bout d'une heure, tout le monde partit, et madame F.... resta seule à réfléchir sur la visite et le billet du grand homme.

Ce fut durant ce même séjour qu'il y eut dans la rade de Boulogne un combat terrible pour protéger l'entrée du port, d'une flottille composée de vingt ou trente bâtiments, qui venaient d'Ostende, de Dunkerque et de Nieuport, chargés de munitions pour la flotte nationale.

Une magnifique frégate, portant du canon de trente-six, un cottre et un brick de premier rang s'étaient détachés de la croisière anglaise, afin de couper le chemin à la flottille batave; mais on les reçut de manière à leur ôter l'envie d'y revenir.

Le port de Boulogne était défendu par cinq forts : le fort de la Crèche, le fort en Bois, le fort Musoir, la tour Croï et


PARDON, EXCUSE, SIRE!

la tour d'Ordre, tous garnis de canons et d'obusiers avec un luxe extraordinaire. La ligne d'embossage qui barrait l'entrée se composait de deux cent cinquante chaloupes canonnières et autres bâtiments; la division des canonnières impériales en faisait partie.

Chaque chaloupe portait trois pièces de canon de vingt-quatre, deux pièces de chasse et une de retraite. Cinq cents bouches de feu jouaient donc sur l'ennemi, indépendamment à toutes les batteries des forts. Toutes les pièces de canon tiraient plus de trois coups par minute.

Le combat commença à une heure après midi. Il faisait un temps superbe. Au premier coup de canon, le premier consul quitta le quartier général du *Pont-de-Briques*, et vint au galop, suivi de son état-major, pour donner ses ordres à l'amiral Bruix. Bientôt, voulant observer par lui-même les mouvements de défense, et contribuer à les diriger, il se jeta, suivi de l'amiral et de quelques officiers, dans un canot que des marins de la garde conduisaient.

C'est ainsi que le premier consul se porta au milieu des bâtiments qui formaient la ligne d'embossage, à travers mille dangers et une grêle d'obus, de bombes et de boulets. Ayant l'intention de débarquer à Wimereux après avoir parcouru la ligne, il fit tourner vers la tour Croï, disant qu'il fallait la doubler. L'amiral Bruix, effrayé du péril qu'on allait courir inutilement représenta au premier consul l'imprudence de cette manœuvre: « Que gagne-« rons-nous, disait-il, à doubler ce fort? rien, que des bou-« lets... Général en le tournant, nous arriverions aussitôt. » Le premier consul n'était pas de l'avis de l'amiral; il s'obstinait à vouloir doubler la tour; l'amiral, au risque d'être disgrâcié, donna des ordres contraires aux marins; et le premier consul se vit obligé de passer derrière le fort, très irrité et faisant à l'amiral des reproches qui cessèrent bientôt: car à peine le canot était-il passé, qu'un bateau de transport, qui avait doublé la tour de Croï, fut écrasé et coulé bas par trois ou quatre obus.

Le premier consul se tut, en voyant combien l'amiral avait eu raison et le reste du chemin se fit sans encombre jusqu'au petit port de Wimereux. Arrivé là il monta sur la falaise pour encourager les canonniers. Il leur parlait à tous, leur frappait sur l'épaule, les engageant à bien pointer. « Courage, mes amis, disait-il, songez que vous com-

« battez des gaillards qui tiendront longtemps: renvoyez-« les avec les honneurs de la guerre. » En regardant la belle résistance et les manœuvres majestueuses de la frégate, il demandait: « Croyez-vous, mes enfants, que le capi-« taine soit anglais? je ne le pense pas. »

Les artilleurs enflammés par les paroles du premier consul, redoublaient d'ardeur et de vitesse. « Tenez, mon gé-« néral, s'écria l'un d'eux, à la frégate, le beaupré va *descendre!* » Il avait bien dit, le mât de beaupré fut coupé en deux par le boulet. « Donnez vingt francs à ce brave, » dit le premier consul en s'adressant aux officiers qui l'avaient suivi.

A côté des batteries de Wimereux était une forge pour faire rougir les boulets. Le premier consul regardait travailler les forgerons, et leur donnait des conseils. « Ce n'est pas « assez rouge, mes enfants; il faut leur envoyer plus rouge « que ça... allons! allons! » L'un d'eux l'avait connu lieutenant d'artillerie, et disait à ses camarades: « Il s'entend joli-« ment à ces petites choses-là.... tout comme aux grandes, « allez! »

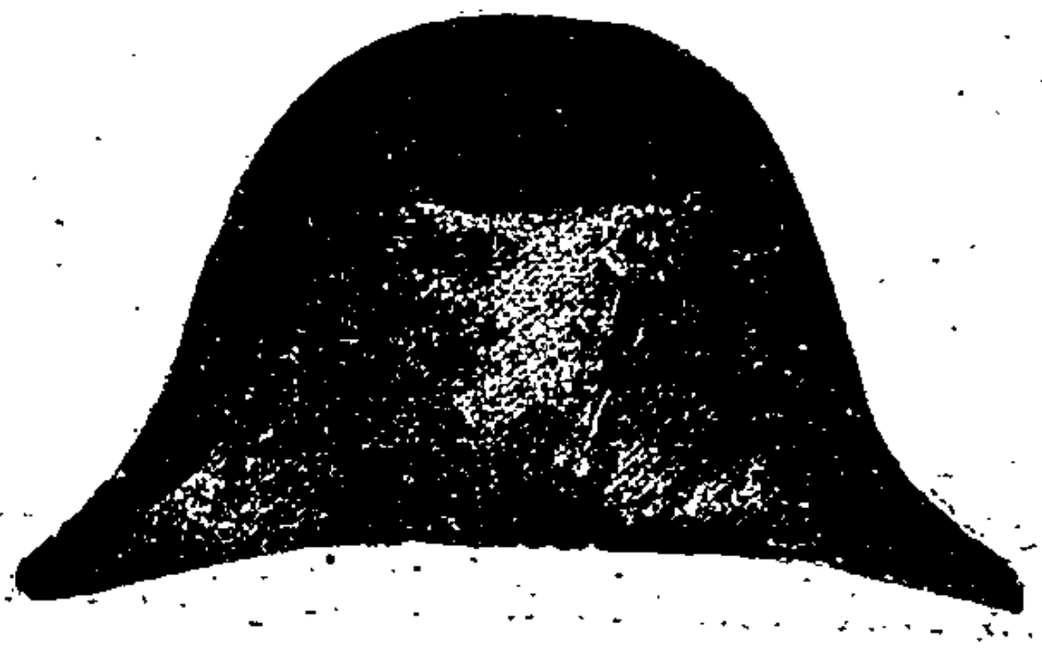
Ce jour-là, deux soldats sans armes, qui, placés sur la falaise regardaient les manœuvres se prirent de querelle d'une manière très-plaisante. « *Tiens*, dit l'un, *vois-tu l'pio caporal, là-bas?* (ils étaient tous deux Picards.) — *Mais non, je ne l'vois point. — Tu ne l'vois point dans son canot? — Ah! si... mais il n'y pens' point, bien sûr; s'il y arrivait queuq' tape, il ferait pleurer toute l'armée. Pourquoi qu'i s'expose comme ça? — Dame, c'est sa place. — Mais, non. — Mais, si. — Mais non... Voyons, qu'est-ce que tu ferais d'main, toi, si l'pio caporal était f... — Eh! puis'j' te dis qu'c'est sa place*, etc.; et n'ayant point à ce qu'il paraît, d'arguments assez forts de part et d'autre, ils en vinrent à se battre à coups de poing. On eut beaucoup de peine à les séparer.

Le combat avait commencé à une heure après midi; à dix heures du soir environ, la flottille batave entra dans le port au milieu du feu le plus horrible que j'aie jamais vu. Dans cette obscurité, les bombes qui se croisaient en tous sens formaient au-dessus du port et de la ville un berceau de feu. L'explosion continuelle de toute cette artillerie était répétée par les échos des falaises avec un fracas épouvantable; et, chose singulière, personne dans la ville n'avait peur. Les Boulonnais avaient pris l'habitude du dan-

ger; ils s'attendaient tous les jours à quelque chose de terrible; ils avaient toujours sous les yeux des préparatifs d'attaque ou de défense; ils étaient devenus soldats à force d'en voir. Ce jour-là, on dîna au bruit du canon, mais tout le monde dîna: l'heure du repas ne fut ni avancée ni reculée. Les hommes allaient à leurs affaires, les femmes s'occupaient de leur ménage, les jeunes filles touchaient du piano.... Tous voyaient avec indifférence les boulets passer au-dessus de leurs têtes, et les curieux que l'envie de voir le combat avait attirés sur les falaises ne paraissaient guère plus émus qu'on ne l'est ordinairement en voyant jouer une pièce militaire chez Franconi.

Je suis encore à me demander comment trois vaisseaux ont pu supporter pendant plus de neuf heures un choc aussi violent. Au moment où la flottille entra dans le port, le cutter anglais avait coulé bas, le brick avait été brûlé par les boulets rouges, il ne restait que la frégate, avec ses mâtures fracassées, ses voiles déchirées, et pourtant elle tenait encore immobile comme un roc. Elle était si près de la ligne d'embossage, que les marins pouvaient de part et d'autre, se reconnaître et se compter. Derrière elle, à distance raisonnable se trouvaient plus de cent voiles anglaises. Enfin, à dix heures passées, un signal parti de l'amiral anglais fit virer de bord la frégate, et le feu cessa.

La ligne d'embossage ne fut pas fortement endommagée dans ce long et terrible combat, parce que les bordées de la frégate portaient presque toujours dans les mâtures, et jamais dans le corps des chaloupes. Le brick et le cutter firent plus de mal.



CHAPITRE XIII

Retour à Paris du premier consul. — Arrivée du prince Camille Borghèse. — Pauline Bonaparte et son premier mari, le général Leclerc. — Amour du général pour sa femme. — Portrait du général Leclerc. — Départ du général pour Saint-Domingue. — Le premier consul ordonne aussi le départ de sa sœur. — Révolte de Christophe et de Dessalines. — Arrivée au Cap du général et de sa femme. — Courage de madame Leclerc. — Insurrection des noirs. — Les débris de l'armée de Brest, et douze mille nègres révoltés. — Valeur héroïque du général en chef, atteint d'une maladie mortelle. — Courage de madame Leclerc. — Noblesse et intrépidité. — Pauline sauvant son fils. — Mort du général Leclerc. — Mariage de Pauline. — Chagrin de Lafon, et réponse de mademoiselle Duchesnois. — M. Jules de Canouville et la princesse Borghèse. — Disgrâce de la princesse auprès de l'Empereur. — Générosité de la princesse pour son frère. — La seule amie qui lui reste. — Les diamants de la princesse dans la voiture de l'Empereur à la bataille de Waterloo.

Le premier consul quitta Boulogne pour retourner à Paris où il voulait assister au mariage d'une de ses sœurs. Le prince Camille Borghèse, descendant de la plus noble famille de Rome, y était déjà arrivé pour épouser madame Pauline Bonaparte, veuve du général Leclerc, mort de la fièvre jaune à Saint-Domingue.

Je me souviens d'avoir vu ce malheureux général, chez le premier consul, quelque temps avant son départ pour la funeste expédition qui lui coûta la vie, et à la France la perte de tant de braves soldats, et un argent énorme. Le général Leclerc, dont le nom est aujourd'hui à peu près oublié, ou même, en quelque sorte, voué au mépris, était un homme doux et bienveillant. Il était passionnément amoureux de sa femme, dont la légèreté, pour ne pas dire plus, le désolait, et le jetait dans une mélancolie profonde et habituelle qui faisait peine à voir. La princesse Pauline (qui était loin encore d'être princesse) l'avait pourtant épousé librement et par choix; ce qui ne l'empêchait pas de tourmenter son mari par des caprices sans fin, en lui répétant cent fois le jour qu'il était trop heureux d'avoir pour femme une sœur du premier consul. Je suis convaincu qu'avec ses goûts simples

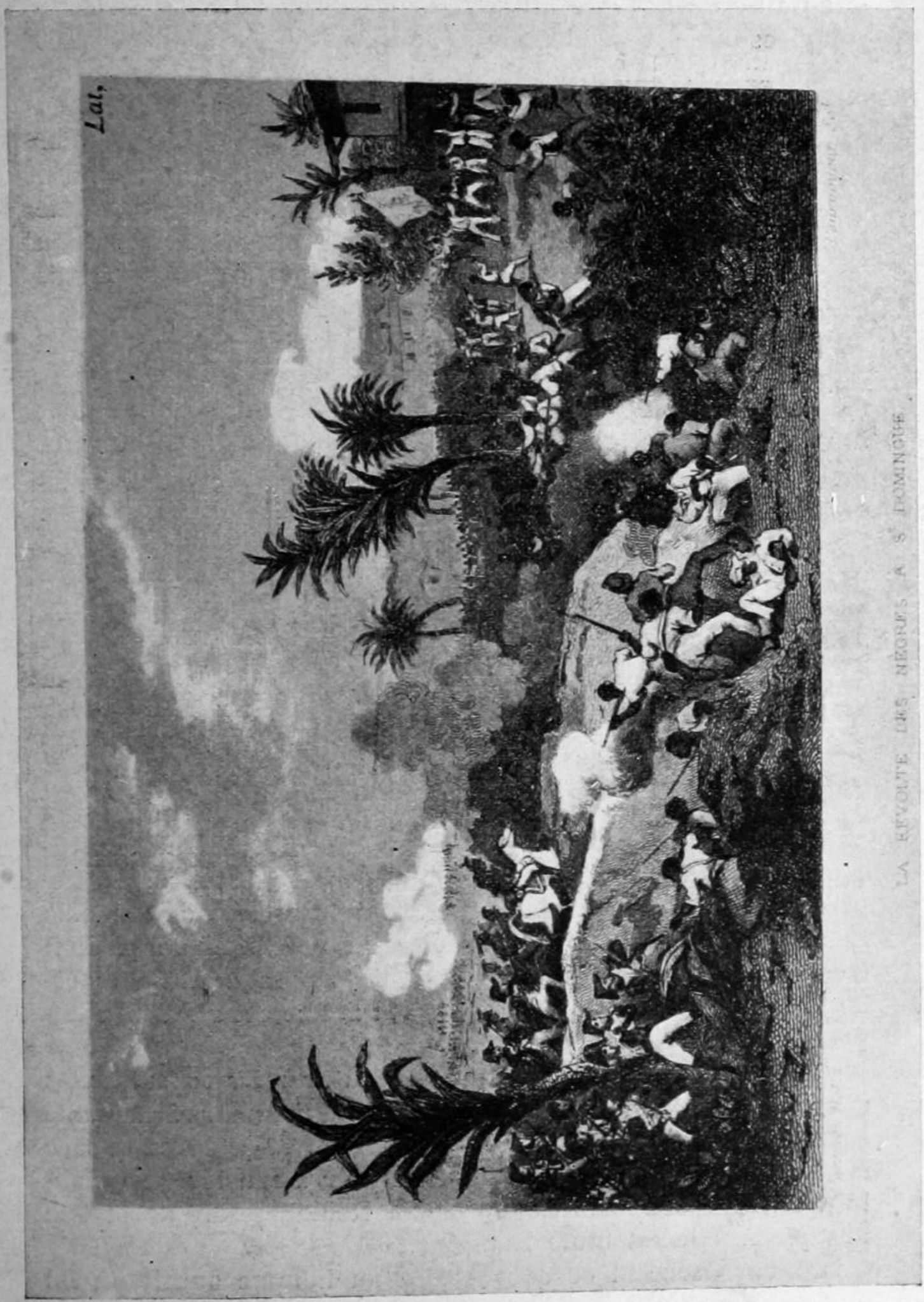
et son humeur pacifique, le général Leclerc aurait mieux aimé beaucoup moins d'éclat et plus de repos.

Le premier consul avait exigé que sa sœur accompagnât le général à Saint-Domingue. Il lui avait fallu obéir et quitter Paris, où elle tenait le sceptre de la mode, et éclipsait toutes les femmes par son élégance et sa coquetterie, autant que par son incomparable beauté, pour aller braver un climat dangereux et les féroces compagnons de Christophe et de Dessalines. A la fin de l'année 1801, le vaisseau amiral *l'Océan* avait mis à la voile, de Brest, conduisant au Cap le général Leclerc, sa femme et leur fils.

Arrivée au Cap, la conduite de madame Leclerc fut au dessus de tout éloge. Dans plus d'une occasion, mais particulièrement dans celle que je vais essayer de rappeler, elle déploya un courage digne de son nom et de la situation de son mari. Je tiens ces détails d'un témoin oculaire, que j'ai connu à Paris au service de la princesse Pauline.

Le jour de la grande insurection des noirs, en septembre 1802, les bandes de Christophe et de Dessalines, composées de plus de 120.000 nègres exaspérés par leur haine contre les blancs, et par la certitude que s'ils succombaient, il ne leur serait point fait de quartier, vinrent donner l'assaut à la ville du Cap, qui n'était défendue que par un millier de soldats. C'étaient les seuls restes de cette nombreuse armée qui était sortie de Brest, un an auparavant, si brillante et si pleine d'espérance. Cette poignée de braves, la plupart minés par la fièvre, ayant à sa tête le général en chef de l'expédition, déjà souffrant lui-même de la maladie dont il mourut, repoussa avec des efforts inouïs et une valeur héroïque les attaques multipliées des noirs.

Pendant le combat, où la fureur, sinon le nombre et la force, était égale des deux côtés, Mme Leclerc était avec son fils, et sous la garde d'un ami dévoué qui n'avait à ses ordres qu'une faible compagnie d'artillerie, dans la maison où son mari avait fixé sa résidence, au pied des mornes qui bordent la côte. Le général en chef, craignant que cette résidence ne fût surprise par un parti ennemi, et ne pouvant d'ailleurs prévoir l'issue de la lutte qu'il soutenait au haut du camp où se livraient les assauts les plus acharnés des noirs, envoya l'ordre de transporter à bord de la flotte française sa femme et son fils. Pauline n'y voulut point consentir. Toujours fidèle à la fierté que lui inspirait son nom



LA RÉVOLTE DES NÈGRES A S^T DOMINGUE.

(mais cette fois il y avait dans sa fierté autant de grandeur que de noblesse), elle dit aux dames de la ville qui s'étaient réfugiées auprès d'elle, et la conjuraient de s'éloigner, en lui faisant une effrayante peinture des horribles traitements auxquels des femmes seraient exposées de la part des nègres : « Vous pouvez partir, vous. Vous n'êtes point sœur de Bonaparte. »

Cependant le danger devenant plus pressant de minute en minute, le général Leclerc envoya un aide de camp à la résidence, et il lui fut enjoint, en cas d'un nouveau refus de Pauline, de l'enlever de force, et de la porter à bord malgré elle. L'officier se vit obligé d'exécuter cet ordre à la rigueur. Madame Leclerc fut retenue de force dans un fauteuil porté par quatre soldats. Un grenadier marchait à côté d'elle, portant dans son bras le fils de son général; et pendant cette scène de fuite et de terreur, l'enfant, déjà digne de sa mère, jouait avec le panache de son conducteur. Suivie de son cortège de femmes tremblantes et en pleurs, dont son courage était le seul rempart pendant ce trajet périlleux, Pauline fut ainsi transportée jusqu'au bord de la mer. Mais, au moment où on allait la déposer dans la chaloupe, un aide de camp de son mari lui apporta la nouvelle de la déroute des noirs.

« Vous le voyez bien, dit-elle en retournant à la résidence; j'avais raison de ne pas vouloir m'embarquer. » Elle n'était pourtant pas encore hors de tout danger. Une troupe de nègres, faisant partie de l'armée qui venait d'être si miraculeusement repoussée, et cherchant elle-même à opérer sa retraite dans les moles, rencontra la faible escorte de madame Leclerc. Les insurgés firent mine de vouloir l'attaquer; il fallut les écarter à coups de fusil tirés presque à bout portant. Au milieu de cette échaufourée, Pauline conserva une imperturbable présence d'esprit.

On ne manqua point de rapporter au premier consul toutes ces circonstances, qui faisaient tant d'honneur à madame Leclerc; son amour-propre en fut flatté, et je crois que ce fut au prince Borghèse qu'il dit un jour à son lever : « Pauline était prédestinée à épouser un Romain; car, de la tête aux pieds, elle est toute Romaine. »

Malheureusement ce courage, qu'un homme aurait pu lui envier, n'étais pas accompagné chez la princesse Pauline de ces vertus, moins brillantes et plus modestes, mais aussi plus

nécessaires à une femme, et que l'on a droit d'attendre d'elle, plutôt que l'audace et que le mépris du danger.

Je ne sais s'il est vrai, comme on l'a écrit quelque part, que madame Leclerc, lorsqu'elle fut obligée de partir pour Saint-Domingue, avait de l'affection pour un acteur du Théâtre-Francais. Je ne pourrais pas dire non plus si en effet mademoiselle Duchesnois eut la naïveté de s'écrier devant cent personnes, à propos de ce départ : « Lafon ne s'en consolera pas; il est capable d'en mourir! » Mais ce que j'ai pu savoir par moi-même, des faiblesses de cette princesse, me porterait assez à croire cette anecdote.

Tout Paris a connu la faveur particulière dont elle honora M. Jules de Canouville*, jeune et brillant colonel, beau, brave, d'une tournure parfaite et d'une étourderie qui lui valait ses innombrables succès auprès de certaines femmes, quoiqu'il usât fort peu de discrétion avec elles. La liaison de la princesse Pauline avec cet aimable officier fut la plus durable qu'elle ait jamais formée. Par malheur ils n'étaient pas plus réservés l'un que l'autre, et leur mutuelle tendresse acquit en peu de temps une scandaleuse publicité. J'aurai occasion plus tard de raconter, en son lieu, l'aventure qui causa la

* M. Bousquet, célèbre dentiste, fut appelé à Neuilly (résidence de la princesse Pauline), afin de visiter la bouche et de nettoyer les dents de Son Altesse Impériale. Introduit près d'elle, il se prépare à commencer son opération. « Monsieur, « dit un charmant jeune homme en robe de chambre, négligemment couché sur un « canapé, prenez bien garde, je vous prie, à ce que vous allez faire. Je tiens extrê- « mement aux dents de ma Paulette, et je vous rends responsable de tout accident. « — Soyez tranquille, mon prince ; je puis assurer votre altesse impériale qu'il n'y « aura aucun danger. » Pendant tout le temps que M. Bousquet fut occupé à arranger cette jolie bouche, les recommandations continuèrent ; enfin, ayant terminé ce qu'il avait à faire, il passa par le salon de service, où se trouvaient réunis les dames du palais, les chambellans, etc., qui attendaient le moment d'entrer chez la princesse. On s'empressa de demander des nouvelles à M. Bousquet. « Son Altesse « impériale est très bien, et doit être heureuse du tendre attachement que lui porte « son auguste époux, et qu'il vient de lui témoigner devant moi, d'une manière si « touchante. Son inquiétude était extrême, je ne réussissais que difficilement à le « rassurer sur les suites de la chose du monde la plus simple. Je dirai partout ce « dont je viens d'être témoin. Il est doux d'avoir de tels exemples de tendresse « conjugale à citer dans un rang si élevé. J'en suis vraiment pénétré. » On ne cherchait point à arrêter l'honnête M. Bousquet dans les expressions de son enthousiasme ; l'envie de rire empêchait de prononcer une parole ; et il partit convaincu que nulle part il n'existait un meilleur ménage que celui de la princesse et du prince Borghèse... Ce dernier était en Italie, et le beau jeune homme était M. de Canouville.

J'emprunte cette curieuse anecdote aux *Mémoires de Joséphine*, dont l'auteur, qui a vu et observé la cour de Navarre et de Malmaison, avec tant de vérité et un si bon jugement, est, m'a-t-on dit, une femme, et ne peut être, en effet, qu'une femme fort spirituelle, et qui s'est trouvée mieux placée que personne pour connaître l'intérieur de S. M. l'impératrice.

disgrâce, l'éloignement et peut-être la mort du colonel de Canouville, dont toute l'armée pleura la perte si prématurée et surtout si cruelle, puisque ce ne fut pas d'un boulet ennemi qu'il fut frappé*.

Au reste, quelle qu'ait été la faiblesse de la princesse Pauline pour ses amants, et quoique l'on en pût citer les plus incroyables exemples, sans toutefois sortir de la vérité, son dévouement admirable à la personne de S.M. l'Empereur, en 1814, doit faire traiter ses fautes avec indulgence.

Cent fois l'étourderie de sa conduite, et surtout son manque d'égards et de respect pour l'impératrice Marie-Louise, avait irrité l'Empereur contre la princesse Borghèse. Il finissait toujours par lui pardonner. Cependant à l'époque de la chute de son auguste frère, elle était de nouveau dans sa disgrâce. Informée que l'île d'Elbe avait été assignée pour prison à l'Empereur, elle courut s'y enfermer avec lui, abandonnant Rome et l'Italie, dont les plus beaux palais étaient à elle. Avant la bataille de Waterloo, Sa Majesté, dans ce moment de crise, retrouva toujours fidèle le cœur de sa sœur Pauline. Craignant pour lui le manque d'argent; elle lui envoya ses plus riches parures de diamants, dont le prix était énorme. Elles se trouvaient dans la voiture de l'Empereur, qui fut prise à Waterloo, et exposée à la curiosité des habitants de Londres. Mais les diamants ont été perdus, du moins pour leur légitime propriétaire.

* Il fut tué par le boulet d'une pièce française, que l'on déchargeait après une action, dans laquelle il avait montré le plus brillant courage.

CHAPITRE XIV

Arrestation du général Moreau. — Constant envoyé en observateur. — Le général Moreau marié par madame Bonaparte. — Mademoiselle Hulot. — Madame Hulot. — Hautes prétentions. — Opposition de Moreau. — Ses railleries. — Intrigues et complots des mécontents. — Témoignages d'affection donnés par le premier consul au général Moreau. — Ce que dit et fait l'Empereur le jour de l'arrestation des aides de camp de Moreau. — Le compagnon d'armes du général Foy. — Enlèvement. — Rigueur excessive envers le colonel Delélée. — Ruse d'un enfant. — Mesures arbitraires. — Inflexibilité de l'Empereur. — Les députés de Besançon et le maréchal M... — Terreur, panique et fermeté. — Les amis de cour. — Une audience solennelle aux Tuileries. — Réception des Bisontins. — Réponse courageuse. — Réparation. — Changement à vue. — Les anciens camarades. — Le chef d'état-major de l'armée de Portugal. — Mort prématurée. — Surveillance exercée sur les gens de la maison de l'Empereur à chaque nouvelle conspiration. — Le gardien du portefeuille. — Registres des concierges. — Jalousie de l'Empereur excitée par un nom suspect.

Le jour de l'arrestation du général Moreau, le premier consul était dans une grande agitation. La matinée se passa en allées et venues de ses émissaires et des agents de la police. Des mesures avaient été prises pour que l'arrestation se fit à la même heure, soit à Gros-Bois, soit à l'hôtel du général, rue du Faubourg- Saint-Honoré. Le premier consul se promenait fort soucieux dans sa chambre. Il me fit venir et m'ordonna d'aller devant la maison du général Moreau (celle de Paris) observer si l'arrestation avait lieu, s'il y avait tumulte, et de revenir promptement lui faire mon rapport. J'obéis; mais rien d'extraordinaire ne se passait dans l'hôtel, et je ne vis que quelques limiers de police se promenant dans la rue, l'œil sur la porte de la maison habitée par l'homme qu'on leur avait marqué pour leur proie. Ma présence pouvant être remarquée, je m'éloignai, et en retournant au château, j'appris que le général Moreau avait été arrêté sur la route en revenant à Paris de la terre de Gros-Bois, qu'il

vendit quelques mois plus tard au maréchal Berthier, avant de partir pour les Etats-Unis. Je pressai le pas et courus annoncer au premier consul la nouvelle de l'arrestation. Il la savait déjà et ne me répondit rien. Il était toujours pensif rêveur, comme dans la matinée.

Puisque je me trouve amené à parler du général Moreau, je rappellerai par quelles fatales circonstances il fut poussé à flétrir sa gloire. Madame Bonaparte l'avait marié à mademoiselle Hulot, son amie, et, comme elle; créole de l'île de France. Cette jeune personne, douce, aimable et pleine des qualités qui font la bonne épouse et la bonne mère, aimait passionnément son mari; elle était fière de ce nom glorieux, qui l'entourait de respects et d'honneurs. Mais, par malheur, elle avait la plus grande déférence pour sa mère, dont l'ambition était grande, et qui ne désirait pas moins que de voir sa fille assise sur un trône. L'empire qu'elle avait sur madame Moreau ne tarda pas à s'étendre au général lui-même, qui, dominé par ses conseils, devint sombre, rêveur, mélancolique, et perdit pour jamais cette tranquillité d'esprit qui le distinguait. Dès lors la maison du général fut ouverte aux intrigues, aux complots; tous les mécontents, et le nombre en était grand, s'y donnèrent rendez-vous; dès lors le général prit à tâche de désapprouver tous les actes du premier consul : il s'opposa au rétablissement du culte, il traita d'enfantillage et de ridicule l'institution de la Légion-d'Honneur. Ces inconséquences graves, et bien d'autres encore, arrivèrent, comme bien on pense, aux oreilles du premier consul qui refusa d'abord d'y ajouter foi; mais comment aurait-il pu rester sourd à des propos qui revenaient tous les jours avec plus de force, et sans doute envenimés par la malveillance?

A mesure que les discours imprudents du général contribuaient à le perdre dans l'esprit du premier consul, sa belle-mère, par une obstination dangereuse, l'encourageait dans son opposition, persuadée, disait-elle, que l'avenir ferait justice du présent; elle ne croyait pas si bien dire. Le général donna tête baissée dans l'abîme qui s'ouvrait devant lui. Combien sa conduite fut en opposition avec son caractère! Il avait pour les Anglais une aversion prononcée, il détestait les chouans et tout ce qui tenait à l'ancienne noblesse. D'ailleurs un homme comme le général Moreau, après avoir si glorieusement servi sa patrie, n'était pas fait pour porter les armes contre

elle. Mais on l'abusait, il s'abusait lui-même en se croyant propre à jouer un grand rôle politique. Il fut perdu par la flatterie d'un parti qui soulevait le plus d'inimitiés qu'il pouvait contre le premier consul, en éveillant la jalousie de ses anciens compagnons d'armes.

J'ai vu plus d'un témoignage d'affection donné par le premier consul au général Moreau. Dans le cours d'une visite de celui-ci aux Tuileries, et pendant qu'il s'entretenait avec le premier consul, survint le général Carnot, qui arrivait de Versailles avec une paire de pistolets d'un travail précieux, et dont la manufacture de Versailles faisait hommage au premier consul. Prendre ces deux belles armes des mains du général Carnot, les admirer un moment et les offrir ensuite au général Moreau en lui disant : « Tenez, ma foi ils ne pouvaient venir plus à propos, » tout cela se fit plus vite que je ne puis l'écrire. Le général fut on ne peut plus flatté de cette preuve d'amitié, et remercia vivement le premier consul.

Le nom et le procès du général Moreau me rappellent l'histoire d'un brave officier, qui se trouva compromis dans cette malheureuse affaire, et ne sortit de peine, après plusieurs années de disgrâce, que par le courage avec lequel il osa s'exposer au courroux de l'Empereur. L'authenticité des détails que je vais rapporter pourrait être attestée, au besoin, par des personnes vivantes, que j'aurai occasion de nommer dans mon récit, et dont aucun lecteur ne songerait à récuser le témoignage.

La disgrâce du général Moreau s'étendit d'abord à tous ceux qui lui appartenaient: on connaissait l'affection et le dévouement que lui portaient les militaires, officiers ou soldats, qui avaient servi sous ses ordres. Ses aides de camp furent arrêtés, même ceux qui n'étaient pas à Paris.

L'un d'eux, le colonel Delélée, était depuis plusieurs mois en congé à Besançon, se reposant de ses campagnes dans le sein de sa famille, et auprès d'une jeune femme qu'il venait d'épouser; du reste, s'occupant fort peu des affaires politiques, beaucoup de ses plaisirs, et point du tout de conspirations. Camarade et frère d'armes des colonels Guilleminot, Hugo*, Foy,** tous trois devenus généraux depuis, il passait avec eux de joyeuses soirées de garnison, et d'agréables soirées de famille.

* Père de M. Victor Hugo, qui est lui-même filleul de madame Delélée.

** L'illustre général Foy.

Tout à coup le colonel Delélée est arrêté, jeté dans une chaise de poste, et ce n'est qu'en roulant au galop sur la route de Paris, qu'il apprend de l'officier de gendarmerie qui l'accompagnait que le général Moreau a conspiré, et qu'en sa qualité d'aide de camp du général, il se trouve compris parmi les conspirateurs.

Arrivé à Paris, le colonel est mis au secret, à la Force, je crois. Sa femme, justement alarmée, accourt sur sa trace; mais ce n'est qu'après un grand nombre de jours qu'elle obtient la permission de communiquer avec le prisonnier; encore ne le peut-elle faire que par signes : elle restera dans la cour de la prison, pendant qu'il se montrera quelques instants, et passera sa main à travers les barreaux de sa fenêtre.

Cependant la rigueur de ces ordres est adoucie pour le fils du colonel, jeune enfant de trois ou quatre ans. Son père obtient la grâce de l'embrasser. Il vient chaque matin au cou de sa mère; un porte-clefs le conduit au détenu. Devant ce témoin importun, le pauvre petit joue son rôle avec toute la ruse d'un dissimulateur consommé. Il fait le boiteux et se plaint d'avoir dans sa bottine des grains de sable qui le blessent. Le colonel, tournant le dos au geôlier, prend l'enfant sur ses genoux pour le débarrasser de ce qui le gêne, et trouve dans la bottine de son fils un billet de sa femme qui lui apprend en peu de mots où en est l'instruction du procès et ce qu'il a pour lui-même à espérer ou à craindre.

Enfin, après plusieurs mois de captivité, la sentence ayant été portée contre les conspirateurs, le colonel Delélée, contre lequel il ne s'était levé aucune charge, est, non pas absous, ce qu'il avait droit d'attendre, mais rayé des contrôles de l'armée et arbitrairement envoyé en surveillance, avec défense de s'approcher de Paris à plus de quarante lieues. Défense lui fut faite aussi d'abord de retourner à Besançon, et ce ne fut que plus d'un an après sa sortie de prison que le séjour lui en fut permis.

Jeune et plein de courage, le colonel voit du fond de sa retraite, ses amis, ses camarades faire leur chemin et gagner sur les champs de bataille un nom, des grades et de la gloire. Lui, il se voit condamné à l'inaction et à l'obscurité. Ses jours se passent à suivre sur les cartes la marche triomphante de ces armées dans lesquelles il se sent digne de reprendre son rang. Mille demandes sont adressées par lui et par ses amis au chef de l'empire; qu'il lui permette seu-

lement de partir comme volontaire, de se joindre, fût-ce le sac sur le dos, à ses anciens camarades. Ses prières sont repoussées. La volonté de l'Empereur est inflexible, et à chaque nouvelle démarche il répond : « Qu'il attende! »

Les habitants de Besançon, qui considéraient le colonel Delélée comme leur compatriote, s'intéressaient vivement au malheur non mérité de ce brave officier. Une occasion se présenta de le recommander de nouveau à la clémence, ou plutôt à la justice de l'Empereur; ils en profitèrent.

Ce fut, je crois, au retour de la campagne de Prusse et Pologne. De tous les points de la France arrivèrent des députations chargées de féliciter l'Empereur sur ses nouvelles victoires. Le colonel Delélée fut unanimement élu membre de la députation du Doubs, dont le maire et le préfet de Besançon faisaient partie, et qui était présidée par le respectable maréchal M....

Une occasion est donc enfin offerte au colonel Delélée de faire lever la trop longue interdiction qui a pesé sur sa tête et tenu son épée oisive! Il parlera à l'Empereur; il se plaindra respectueusement, mais avec dignité, de la disgrâce dans laquelle on l'a tenu si longtemps, sans motif. Il rend grâce du fond du cœur à l'affection généreuse de ses concitoyens, dont les suffrages devront, il l'espère, plaider en sa faveur auprès de Sa Majesté.

Les députés de Besançon, dès leur arrivée à Paris, se font présenter aux divers ministres. Celui de la police prend à part le président de la députation et lui demande ce que signifie la présence, parmi les députés, d'un homme publiquement connu pour être sous le coup d'une disgrâce, et dont la vue ne peut manquer d'être désagréable au chef de l'empire.

Le maréchal M..., au sortir de cet entretien particulier, entra pâle et épouvanté chez le colonel Delélée.

— Mon ami, tout est perdu! J'ai vu, à l'air du bureau, qu'on est toujours mal disposé contre vous. Si l'Empereur vous voit parmi nous, il prendra cela pour une intention ouverte d'aller contre ses ordres, et sera furieux.

— Eh bien, que puis-je faire à cela?

— Mais, pour éviter de compromettre le département, la députation, pour éviter de vous compromettre vous-même, vous feriez peut-être bien....

— Je ferai bien? demanda le colonel.

Le maréchal hésitait.

— Peut-être qu'en vous retirant sans faire d'éclat....

Ici le colonel interrompit le président de la députation.

— Monsieur le maréchal, permettez-moi de ne pas suivre ce conseil. Je ne suis pas venu de si loin pour reculer, comme un enfant, devant le premier obstacle. Je suis las d'une disgrâce que je n'ai pas méritée; encore plus las de mon oisiveté. Que l'Empereur s'irrite ou s'apaise, il me verra; qu'il me fasse fusiller, s'il le veut, je ne tiens guère à une vie comme celle que je mène depuis quatre ans. Cependant, monsieur le maréchal, j'en passerai par ce que décideront mes collègues, messieurs les députés de Besançon.

Ceux-ci ne désapprouvèrent point la résolution du colonel, et il se rendit, avec eux aux Tuileries, le jour de la réception solennelle de toutes les députations de l'empire.

Toutes les salles des Tuileries étaient encombrées d'une foule en habits richement brodés et en brillants uniformes. La maison militaire de l'Empereur, sa maison civile, les généraux présents à Paris, le corps diplomatique, les ministres et les chefs des diverses administrations, les députés des départements avec leurs préfets et leurs maires, décorés d'écharpes tricolores, tous s'étaient réunis en groupes innombrables, et attendaient, en causant à demi-voix, l'arrivée de sa Majesté.

Dans un de ces groupes, on voyait un officier d'une haute taille, vêtu d'un uniforme très simple et d'une coupe qui datait de quelques années. Il ne portait, ni au cou, ni même sur la poitrine, la décoration qui ne manquait alors à aucun des officiers de son grade : c'était le colonel Delélée. Le président de la députation dont il faisait partie paraissait embarrassé et presque désolé. Des anciens camarades du colonel, bien peu osaient le reconnaître. Les plus hardis lui faisaient de loin un léger signe de tête, qui exprimait à la fois de l'inquiétude et de la pitié. Les plus prudents ne le regardaient pas.

Pour lui, il restait là impassible et résolu.

Enfin, une porte s'ouvrit à deux battants, et un huissier cria : « L'Empereur, Messieurs! »

Les groupes se séparèrent; on se mit en haie. Le colonel se plaça dans le premier rang.

Sa Majesté commença sa tournée autour du salon. Elle adressait la parole au président de chaque députation, et disait à chacun d'eux quelques paroles flatteuses. Arrivé devant les députés du Doubs, l'Empereur, après avoir dit quel-

ques mots au brave maréchal qui la présidait, allait passer à d'autres, lorsque ses yeux tombèrent sur un officier qu'il n'avait jamais vu. Il s'arrêta surpris, et adressa au député sa question familière :

— Qui êtes-vous?

— Sire, je suis le colonel Delélée, ancien premier aide de camp du général Moreau.

Ces mots furent prononcés d'une voix ferme, et qui résonna au milieu du profond silence que commandait la présence du souverain.

L'Empereur fit un pas en arrière, et fixa ses deux yeux sur le colonel. Celui-ci ne sourcilla point devant ce regard, mais il s'inclina légèrement.

Le maréchal M.... était pâle comme un mort.

L'Empereur reprit :— Que venez-vous demander ici?

— Ce que je demande depuis des années, Sire; que Votre Majesté daigne me dire de quoi je suis coupable, ou me rétablisse dans mon grade.

Parmi ceux qui se trouvaient assez près pour entendre ces questions et ces réponses, il n'y en avait pas beaucoup qui pussent librement respirer.

Enfin un sourire vint entr'ouvrir les lèvres serrées de l'Empereur. Il porta un doigt vers sa bouche, en se rapprochant du colonel, et lui dit d'un ton radouci et presque amical :

— On s'est un peu plaint de ça; mais n'en parlons plus.

Et il poursuivit sa tournée. Il avait à peine dépassé de dix pas le groupe formé par les députés de Besançon, lorsqu'il revint en arrière, et s'arrêtant vis-à-vis du colonel :

— Monsieur le ministre de la guerre, dit Sa Majesté, prenez le nom de cet officier, et ayez soin de me le rappeler. Il s'ennuie à ne rien faire; nous lui donnerons de l'occupation.

Dès que l'audience fut terminée, ce fut à qui s'empresserait le plus auprès du colonel. On l'entourait, on le félicitait, on l'embrassait, on se l'arrachait. Chacun de ses anciens camarades voulait l'emmener avec lui. Ses mains ne pouvaient suffire à toutes les mains qu'on venait lui tendre. Le général S...., qui la veille même avait encore ajouté aux frayeurs du maréchal M...., en s'étonnant qu'on eût eu l'audace de venir ainsi braver l'Empereur, allongea son bras par-dessus les épaules de ceux qui se pressaient autour du colonel et lui secouant la main le plus cordialement du monde : « Delélée,

lui cria-t-il, n'oublie pas que je t'attends demain pour déjeuner. »

Deux jours après cette scène de cour, le colonel Delélée reçut sa nomination de chef d'état-major de l'armée du Portugal, commandée par le duc d'Abrantès. Ses équipages furent bientôt prêts, et au moment de partir, il eut une dernière audience de l'Empereur, qui lui dit : « Colonel, je sais qu'il est inutile que je vous demande de réparer le temps perdu. Avant peu, j'espère, nous serons tout à fait contents l'un de l'autre. »

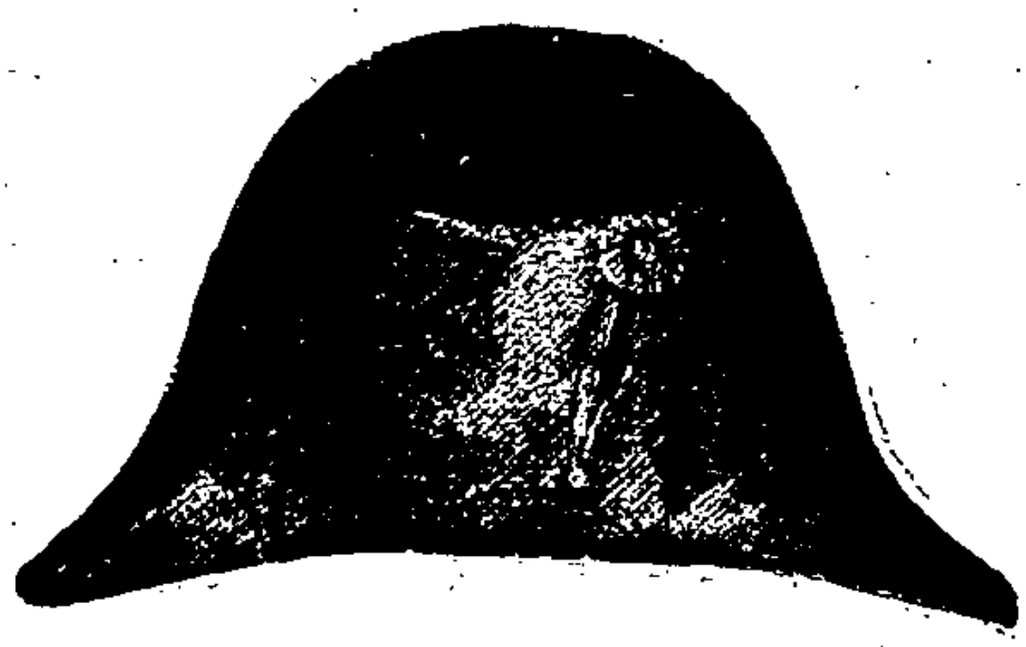
En sortant de sa dernière audience, le brave Delélée disait qu'il ne lui manquait plus pour être heureux, qu'une bonne occasion de se faire hacher pour un homme qui savait si bien fermer les blessures d'une longue disgrâce. Tel était l'empire que Sa Majesté exerçait sur les esprits.

Le colonel eut bientôt passé les Pyrénées; il traversa l'Espagne, et fut reçu par Junot à bras ouverts. L'armée de Portugal avait eu beaucoup à souffrir depuis deux ans qu'elle luttait contre la population et contre les Anglais avec des forces inégales. Les subsistances étaient mal assurées, les soldats mal vêtus et mal chaussés. Le nouveau chef d'état-major fit tout ce qu'il était possible de faire pour remédier à ce désordre, et les soldats commençaient à s'apercevoir de sa présence, lorsqu'il tomba malade d'un excès de travail et de fatigue, et mourut avant d'avoir pu, suivant le mot de l'Empereur, *réparer le temps perdu.*

J'ai dit ailleurs qu'à chaque conspiration contre les jours du premier consul, toutes les personnes de sa maison se trouvaient naturellement soumises à une surveillance sévère. Leurs moindres démarches étaient épiées; on les suivait hors du château; leur conduite était à jour jusque dans les plus petits détails. Il n'y avait, à l'époque où le complot de Pichegru fût découvert, qu'un seul gardien du portefeuille, ayant nom Landoire, et sa place était ainsi des plus pénibles, car il ne pouvait jamais s'éloigner d'un petit corridor noir sur lequel s'ouvrait la porte du cabinet, et il ne prenait ses repas qu'en courant et presque à la dérobée. Heureusement pour Landoire, on lui donna un second; et voici à quelle occasion : Augel, un des portiers du palais, fut désigné par le premier consul pour aller s'établir à la barrière des Bons-Hommes, pendant le procès de Pichegru, afin de reconnaître et d'observer les gens de la maison, qui allaient et venaient pour leur service, personne ne pouvant sortir de Paris sans

permission. Les rapports que fit Augel plurent au premier consul. Il le fit appeler, parut content de ses réponses et de son intelligence et le nomma suppléant de Landoire à la garde du portefeuille. Ainsi la tâche de celui-ci devint plus facile de moitié. Augel fut, en 1812, de la campagne de Russie, et il mourut au retour, lorsqu'il n'était plus qu'à quelques lieues de Paris, des suites de la fatigue et des privations que nous partageâmes avec l'armée.

Au reste, ce n'étaient pas seulement les gens attachés au service du premier consul ou du château qui se trouvaient soumis à ce régime de surveillance. Dès le moment qu'il devint Empereur, il fut établi, chez les concierges de tous les palais impériaux, un registre sur lequel les gens du dehors, et les étrangers qui venaient visiter quelqu'un de l'intérieur, étaient obligés d'inscrire leur nom avec celui des personnes qu'ils venaient voir. Tous les soirs ce registre était porté chez le grand-maréchal du palais, ou, en son absence, chez le gouverneur; et souvent l'Empereur le consultait. Il y lut une fois un certain nom, qu'en sa qualité de mari il avait ses raisons, et peut-être même *raison*, de redouter Sa Majesté avait précédemment ordonné l'éloignement du personnage; aussi en retrouvant ce nom malencontreux sur le livre du concierge, elle s'emporta outre mesure, croyant qu'on avait osé, *de deux côtés*, désobéir à ses ordres. Des informations furent prises sur-le-champ, et il en résulta, fort heureusement, que le visiteur suspect n'était qu'une personne des plus insignifiantes, et dont le seul tort était de porter un nom justement compromis.



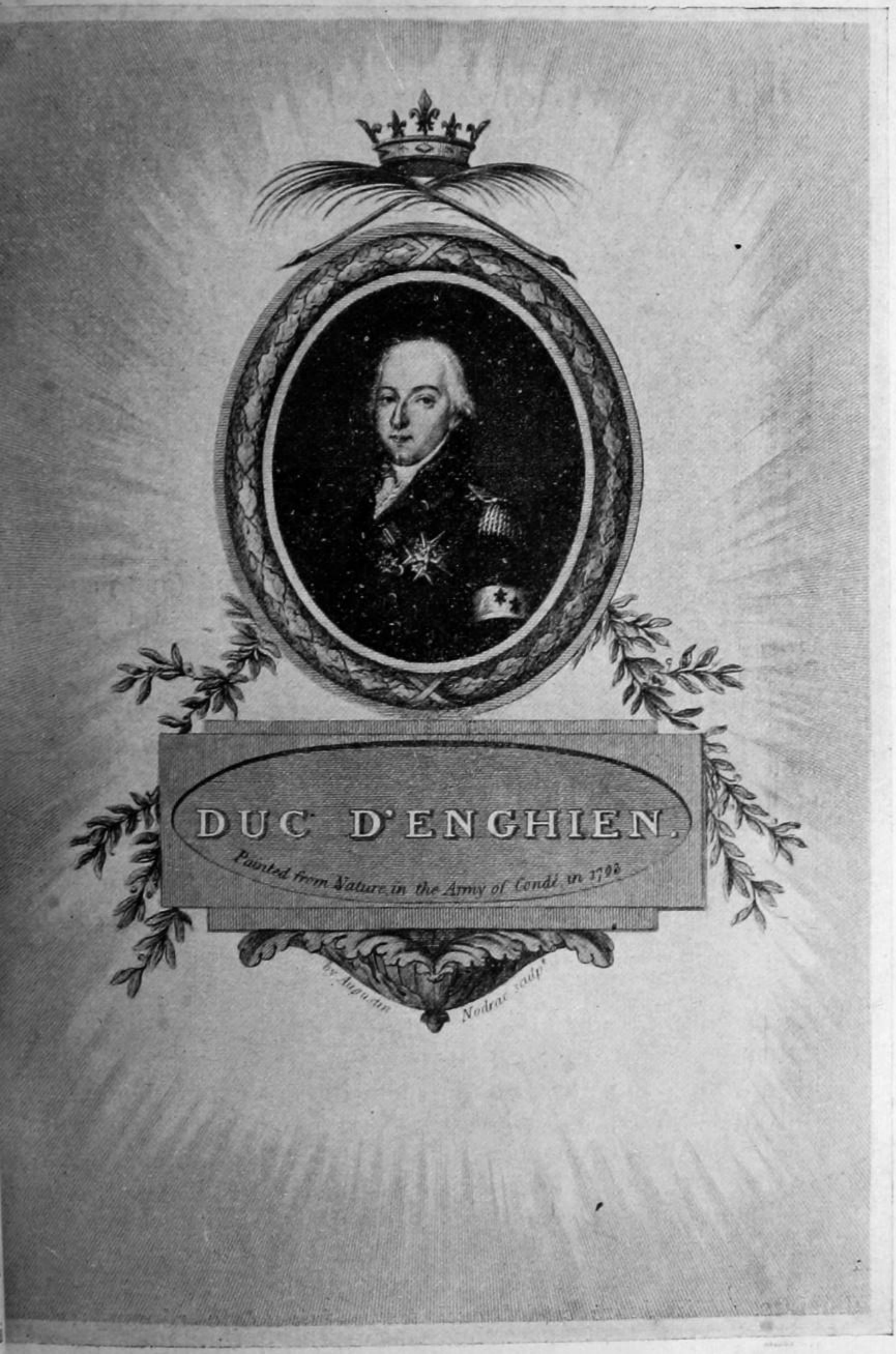
CHAPITRE XV

Réveil du premier consul, le 21 mars 1804. — Silence du premier consul. — Arrivée de Joséphine dans la chambre du premier consul. — Chagrin de Joséphine et pâleur du premier consul. — *Les malheureux ont été trop vite !* — Nouvelle de la mort du duc d'Enghien. — Emotion du premier consul. — Préludes de l'empire. — Le premier consul Empereur. — Le sénat à Saint Cloud. — Cambacérès salue, le premier, l'Empereur du nom de SIRE. — Les sénateurs chez l'impératrice. — Ivresse du château. — Tout le monde monte en grade. — Le salon et l'antichambre. — Embarras de tout le service. — Le premier réveil de l'empereur. — Les princes Français. — M. Lucien et madame Jouberton. — Les maréchaux de l'empire. — Maladresse des premiers courtisans. — Les chambellans et les grands officiers — Leçons données par les hommes de l'ancienne cour. — Mépris de l'Empereur pour les anniversaires de la révolution. — Première fête de l'Empereur, et le premier cortège impérial. — Le temple de Mars et le grand maître des cérémonies. — L'archevêque du Belloy et le grand chancelier de la Légion d'Honneur. — L'homme du peuple et l'accolade impériale. — Départ de Paris pour le camp de Boulogne. — Le seul congé que l'Empereur m'ait donné. — Mon arrivée à Boulogne. — Détails de mon service près de l'Empereur. — M. de Rémusat, MM. Boyer et Yvan. — Habitudes de l'Empereur. — M de Bourrienne et le bout de l'oreille. — Manie de donner *des petits soufflets*. — Vivacité de l'Empereur contre son écuyer. — M. de Caulincourt grand écuyer. — Réparations — Gratification généreuse.

L'ANNÉE 1804 qui fut si glorieuse pour l'Empereur fut aussi, à l'exception de 1814 et 1815, celle qui lui apporta le plus de sujets de chagrin. Il ne m'appartient pas de juger de si graves événements, ni de chercher quelle part y prit l'Empereur et ceux qui l'entouraient et le conseillaient. Je ne dois et ne puis raconter que ce que j'ai vu et entendu. Le 21 mars de cette même année, j'entrai de bonne heure chez le premier consul. Je le trouvai éveillé, le coude appuyé sur son oreiller, l'air sombre et le teint fatigué. En me voyant entrer, il se mit sur son séant, passa plusieurs fois sa main sur

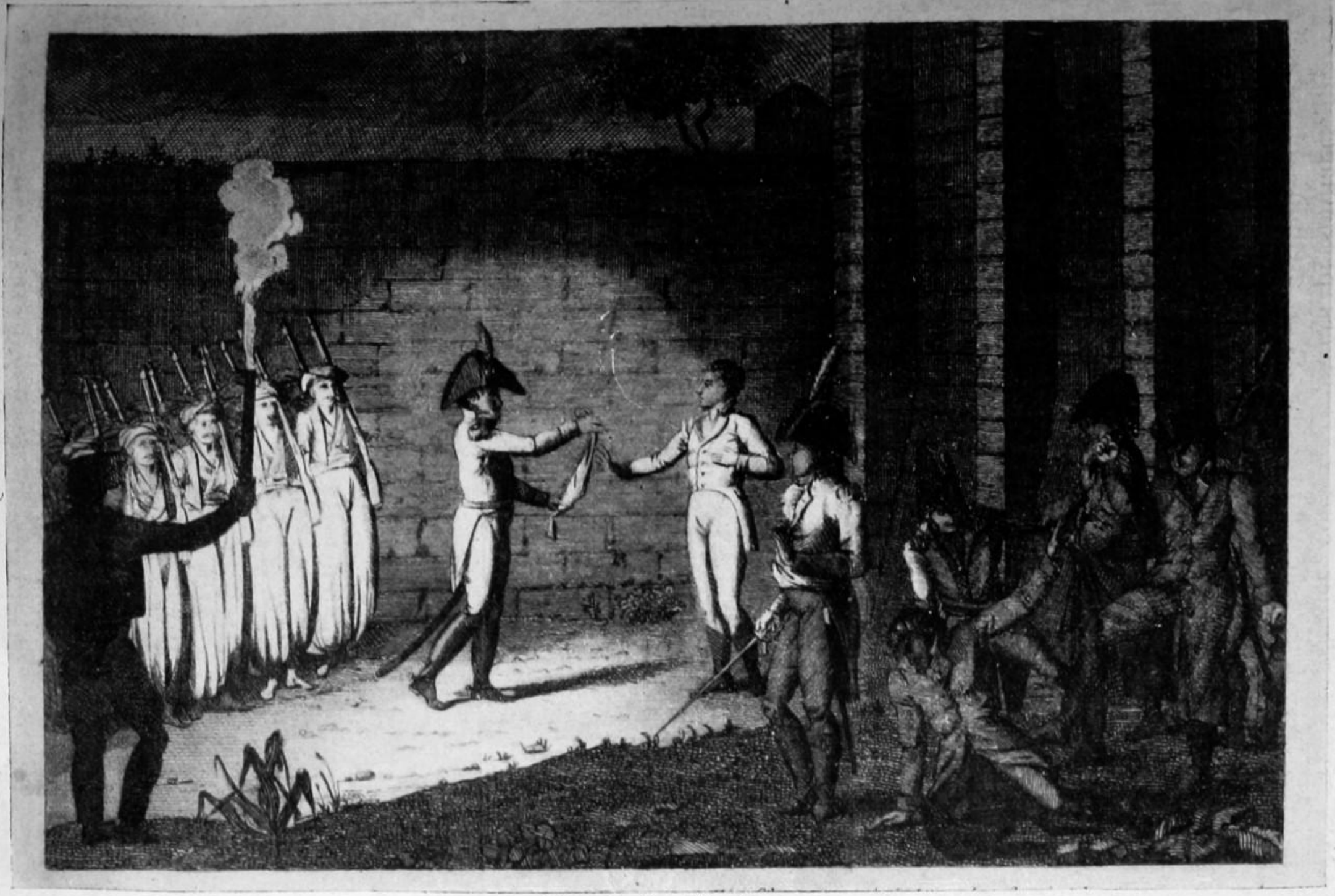
son front, et me dit : « Constant, j'ai mal à la tête. » Puis jetant sa couverture avec violence, il ajouta : « J'ai bien mal dormi. » Il paraissait on ne peut plus préoccupé et absorbé; et même il avait l'air triste et souffrant, à tel point que j'en étais surpris et même affecté. Pendant que je l'habillais, il ne me dit pas un seul mot, ce qui n'arrivait que lorsque quelque pensée l'agitait et le tourmentait. Il n'y avait alors dans sa chambre que Roustan et moi. Au moment où, la toilette terminée, je lui présentais sa tabatière, son mouchoir et sa petite bonbonnière, la porte s'ouvre tout à coup, et nous voyons paraître l'épouse du premier consul, dans son négligé du matin, les traits décomposés, le visage couvert de larmes. Cette subite apparition nous étonna, nous effraya même, Roustan et moi; car il n'y avait qu'une circonstance extraordinaire qui eût pu engager madame Bonaparte à sortir de chez elle dans ce costume, et avant d'avoir pris toutes les précautions nécessaires pour dissimuler le tort que pouvait lui faire le manque de toilette. Elle entra ou plutôt elle se précipita dans la chambre en s'écriant : « Le duc d'Enghien est mort! ah! mon ami, qu'as-tu fait? » Puis elle se laissa tomber en sanglotant dans les bras du premier consul. Celui-ci devint pâle comme la mort, et dit avec une émotion extraordinaire. « *Les malheureux ont été trop vite!* » Alors il sortit, soutenant madame Bonaparte, qui ne marchait qu'à peine, et continuait de pleurer. La nouvelle de la mort du prince répandit la consternation dans le château. Le premier consul remarqua cette douleur universelle, et pourtant il n'en fit reproche à personne. Le fait est que le plus grand chagrin que causait cette funeste catastrophe à ses serviteurs, qui pour la plupart, lui étaient dévoués par affection plus que par devoir, venait de l'idée qu'elle ne manquerait pas de nuire à la gloire et à la tranquillité de leur maître. Le premier consul sut probablement démêler nos sentiments. Quoi qu'il en soit, voilà tout ce que j'ai vu et tout ce que je sais de particulier sur ce déplorable événement. Je ne prétends point à connaître ce qui s'est passé dans l'intérieur du cabinet. L'émotion du premier consul me parut sincère et non affectée. Il demeura plusieurs jours triste et silencieux, ne parlant que fort peu à sa toilette, et seulement pour les besoins du service.

Dans le courant de ce mois et du suivant, je remarquai


DUC D'ENGHIEN.
Painted from Nature in the Army of Condé in 1793
by Augustin
Nodrac sculp.

les allées et venues continuelles, et les fréquentes entrevues avec le premier consul, de divers personnages qu'on me dit être membres du conseil d'état, tribuns ou sénateurs. Depuis longtemps l'armée et le plus grand nombre des citoyens, qui idolâtraient le héros de l'Italie et de l'Egypte, manifestaient tout haut leur désir de le voir porter un titre digne de sa renommée et de la grandeur de la France. On savait d'ailleurs que c'était lui qui faisait tout dans l'état, et que ses prétendus collègues n'étaient réellement que ses inférieurs. On trouvait donc juste, qu'il devînt chef suprême de nom, puisqu'il l'était déjà de fait. J'ai bien souvent, depuis sa chute, entendu appeler Sa Majesté de nom d'usurpateur, et cela n'a jamais produit sur moi d'autre effet que de me faire rire de pitié. Si l'Empereur a usurpé le trône, il a eu plus de complices que tous les tyrans de tragédies et de mélodrames; car les trois quarts des Français étaient du complot. On sait que ce fut le 18 mai que l'Empire fut proclamé, et que le premier consul (que j'appellerai dorénavant l'Empereur) reçut à Saint-Cloud le sénat, conduit par le consul Cambacérès, qui fut quelques heures après l'archi-chancelier de l'Empire. Ce fut de sa bouche que l'Empereur s'entendit pour la première fois saluer du nom de SIRE. Au sortir de cette audience, le sénat alla présenter ses hommages à l'Impératrice Joséphine. Le reste de la journée se passa en réceptions, présentations, entrevues et félicitations. Tout le monde était ivre de joie dans le château, chacun se faisait l'effet d'être monté subitement en grade. On s'embrassait, on se complimentait, on se faisait mutuellement part de ses espérances et de ses plans pour l'avenir; il n'y avait si mince subalterne qui ne fût saisi d'ambition: en un mot l'antichambre, sauf la différence des personnages, offrait la répétition exacte de ce qui se passait dans le salon.

Rien n'était plus plaisant que l'embarras de tout le service, lorsqu'il s'agissait de répondre aux interrogations de Sa Majesté. On commençait par se tromper; puis on se reprenait pour plus mal dire encore; on répétait dix fois en une minute, *sire, général, votre majesté, citoyen premier consul.* Le lendemain matin, en entrant, comme de coutume, dans la chambre de l'Empereur, à ses questions ordinaires, *quelle heure est-il? quel temps fait-il?* je répondis: « SIRE, sept heures, beau temps. » M'étant approché de

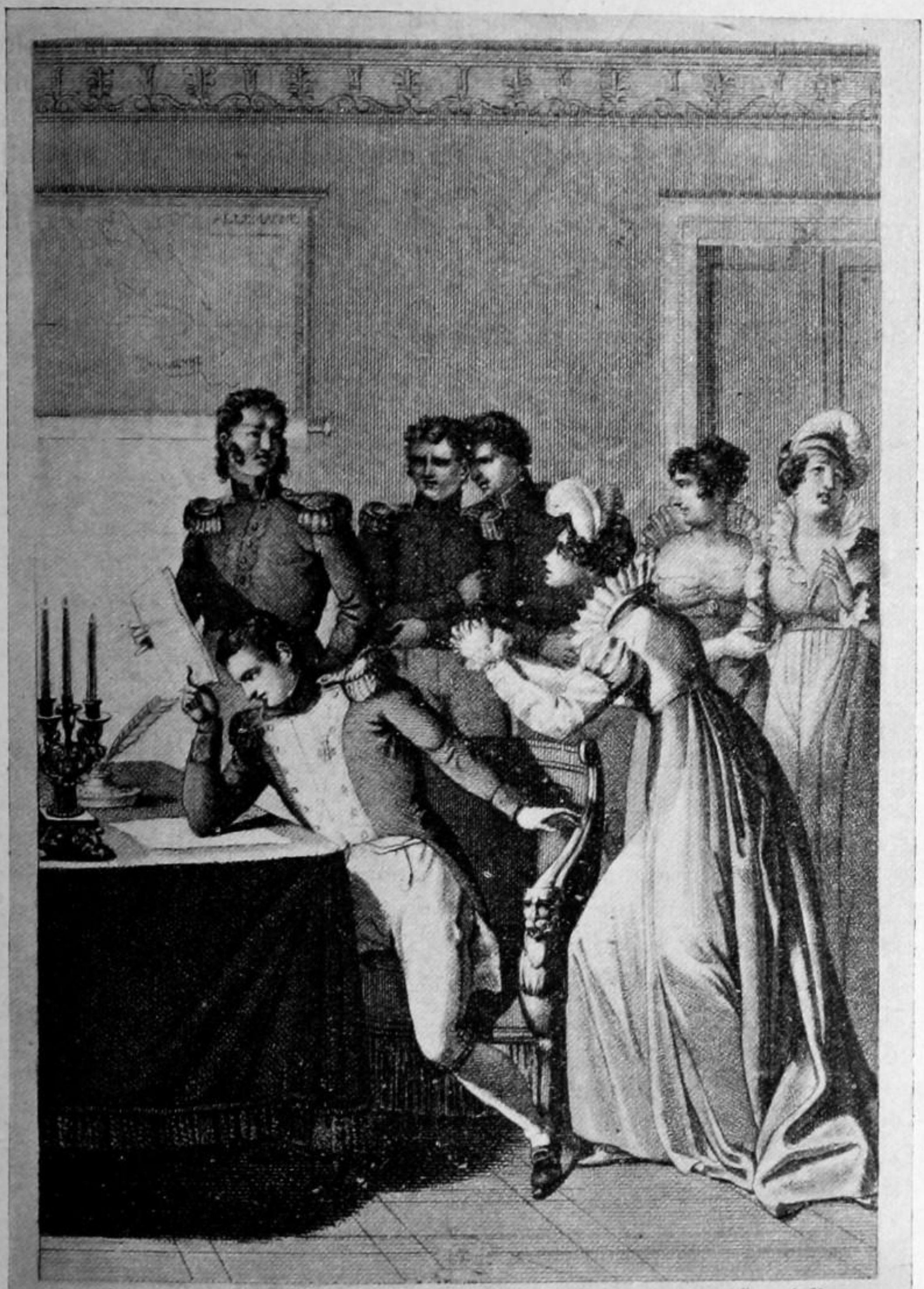


Mort du duc d'Enghien

son lit, il me tira l'oreille et me frappa sur la joue, en m'appelant *monsieur le drôle*; c'était son mot de prédilection avec moi, lorsqu'il était plus particulièrement content de mon service. Sa Majesté avait veillé et travaillé fort tard avant dans la nuit Je lui trouvai l'air sérieux et occupé, mais satisfait. Quelle différence de ce réveil à celui du 21 mars précédent!

Ce même jour Sa Majesté alla tenir son premier grand lever aux Tuileries, où toutes les autorités civiles et militaires lui furent présentées. Les frères et sœurs de l'Empereur furent faits princes et princesses, à l'exception de M. Lucien, qui s'était brouillé avec Sa Majesté, à l'occasion de son mariage avec madame Jouberton. Dix-huit généraux furent élevés à la dignité de maréchaux de l'Empire. Dès ce premier jour tout prit autour de Leurs Majestés un air de cour et de puissance royale. On a beaucoup parlé de la maladresse de leurs premiers courtisans, très peu habitués au service que leur imposaient leurs nouvelles charges, et aux cérémonies de l'étiquette; mais on a beaucoup exagéré là-dessus, comme sur tout le reste. Il y eut bien, dans le commencement, quelque chose de cet embarras que les gens du service particulier de l'Empereur avaient éprouvé, comme je l'ai dit plus haut. Pourtant cela ne dura que fort peu, et messieurs les chambellans et grands officiers se façonnèrent presque aussi vite que nous autres valets de chambre. D'ailleurs il se présenta pour leur donner des leçons une nuée d'hommes de l'ancienne cour, qui avaient obtenu de la bonté de l'Empereur d'être rayés de la liste des émigrés, et qui sollicitèrent ardemment, pour eux et pour leurs femmes, les charges de la naissante cour impériale.

Sa Majesté n'aimait point les fêtes anniversaires de la république; en tout temps elles lui avaient paru, les unes odieuses et cruelles, les autres ridicules. Je l'ai vu s'indigner qu'on eût osé faire une fête annuelle de l'anniversaire du 21 janvier, et sourire de pitié au souvenir de ce qu'il appelait les *mascarades* des théophilantropes, *qui*, disait-il, *ne voulaient point de Jésus-Christ, et faisaient des saints de Fénélon et de Las-Cases, prélats catholiques.* M. de Bourrienne dit, dans ses Mémoires, que « ce ne fut pas une des moindres bizarre-« ries de la Politique de Napoléon que de conserver pour « la première année de son règne la fête du 14 juillet. »



J. Robaudi Del *Normand fils sc.*

O mon Epoux, m'écriai-je, j'aurais voulu aujourd'hui vous faire partager ma douleur, mais c'est en vain ; le sang du Duc d'Enghein doit rejaillir sur vous : que dis-je sur les hommes assez perfide pour vous conseiller de ternir votre gloire .....

Je me permettrai de faire observer sur ce passage que, si Sa Majesté profita de l'époque d'une solennité annuelle pour paraître en pompe en public, d'un autre côté elle changea tellement l'objet de la fête qu'il eût été difficile d'y reconnaître l'anniversaire de la prise de la Bastille et de la première fédération. Je ne sais pas s'il fut dit un mot de ces deux événements dans toute la cérémonie; et, pour mieux dérouter encore les souvenirs des républicains, l'Empereur ordonna que la fête ne serait célébrée que le 15, parce que c'était un dimanche, et qu'ainsi il n'en résulterait point de perte de temps pour les habitants de la capitale. D'ailleurs, il ne s'agit point du tout de célébrer les vainqueurs de la Bastille, mais d'une grande distribution de croix de la Légion d'Honneur.

C'était la première fois que Leurs Majestés se montraient au peuple dans tout l'appareil de leur puissance. Le cortège traversa la grande allée des Tuileries pour se rendre à l'hôtel des Invalides, dont l'église, changée pendant la révolution en *Temple de Mars*, avait été rendue par l'Empereur un culte catholique, et devait servir pour la magnifique cérémonie de ce jour. C'était aussi la première fois que l'Empereur usait du privilège de passer en voiture dans le jardin des Tuileries. Son cortège était superbe; celui de l'Impératrice Joséphine n'était pas le moins brillant. L'ivresse du peuple était au comble, et ne saurait s'exprimer. Je m'étais, par ordre de l'Empereur, mêlé dans la foule, pour observer dans quel esprit elle prendrait part à la fête; je n'entendis pas un murmure; tant était grand, quoi qu'on en ait pu dire depuis, l'enthousiasme de toutes les classes pour Sa Majesté. L'Empereur et l'Impératrice furent reçus à la porte de l'hôtel des Invalides par le gouverneur et par M. le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies, et à l'entrée de l'église par M. le Cardinal du Belloy, à la tête d'un nombreux clergé. Après la messe M. de Lacépède, grand-chancelier de la Légion d'Honneur, prononça un discours qui fut suivi de l'appel des grands-officiers de la Légion d'Honneur. Alors l'Empereur s'assit et se couvrit, et prononça d'une voix forte la formule du serment, à la fin de laquelle tous les légionnaires s'écrièrent: *Je le jure!* et aussitôt des cris mille fois répétés de Vive l'Empereur! se firent entendre dans l'église et au dehors. Une circonstance singulière ajouta encore à l'intérêt qu'excitait la cérémo-

nie. Pendant que les chevaliers du nouvel ordre passaient l'un après l'autre devant l'Empereur qui les recevait, un homme du peuple, vêtu d'une veste ronde, vint se placer sur les marches du trône. Sa Majesté parut un peu étonnée,

et s'arrêta un instant. On interrogea cet homme, qui montra son brevet. Aussitôt l'Empereur le fit approcher avec empressement, et lui donna la décoration avec une vive accolade. Le cortège suivit au retour le même chemin, passant encore par le jardin des Tuileries.

Le 18 juillet, trois jours après cette cérémonie, l'Empereur partit de Saint-Cloud pour le camp de Boulogne. Je crus que Sa Majesté voudrait bien, pendant quelques jours, consentir à se passer de ma présence; et comme il y avait nombre d'années que je n'avais vu ma famille, j'éprouvai le désir bien naturel de la revoir et de m'entretenir avec mes parents des circonstances singulières où je m'étais trouvé depuis que je les avais quittés. J'aurais senti, je l'avoue, une grande joie à causer avec eux de ma condition présente et de mes espérances, et j'avais besoin des épanchements et des confidences de l'intimité domestique pour me dédommager de la gêne et de la contrainte que mon service m'imposait. Je demandai donc la permission d'aller passer huit jours à Perueltz. Elle me fut accordée sans difficulté, et je ne perdis point de temps pour partir. Mais quel fut mon étonnement, lorsque, le lendemain même de mon arrivée, je reçus un courrier porteur d'une lettre de M. le comte de Rémusat qui me mandait de rejoindre l'Empereur sans différer, ajoutant que Sa Majesté avait besoin de moi, et que je ne devais m'occuper que d'arriver promptement! En dépit du désappointement que de tels ordres me faisaient éprouver, je me sentais flatté pourtant d'être devenu si nécessaire au grand homme qui avait daigné m'admettre à son service. Aussi je fis sans tarder mes adieux à ma famille. Sa Majesté, à peine arrivée à Boulogne, en était aussitôt repartie pour une excursion de quelques jours dans les départements du Nord. Je fus à Boulogne avant son retour, et je me hâtai d'organiser le service de Sa Majesté, qui trouva tout prêt à son arrivée; ce qui ne l'empêcha pas de me dire *que j'avais été longtemps absent.*

Puisque je suis sur ce chapitre, je placerai ici, bien que ce soit anticiper les années, une ou deux circonstances qui mettront le lecteur à même de juger de l'assiduité rigoureuse à laquelle j'étais obligé de m'astreindre.

J'avais contracté, par les fatigues de mes courses continuelles à la suite de l'Empereur, une maladie de la vessie dont je souffrais horriblement. Longtemps je m'armai contre mes maux de patience et de régime: mais enfin les douleurs étant devenues tout à fait insupportables, je demandai, en 1808, à Sa Majesté un mois pour me soigner. M. le docteur Boyer m'avait dit que ce terme d'un mois n'était que le temps rigoureusement nécessaire pour ma guéri-

FOX et PITT.

Il est bien tems Mons Pitt de pleurer quand Fox rit.
Lorsque les Français de toi seront en face
Bon Dieu qu'elle grimace
feras-tu donc alors? quel sera ton dépit!
Trompé dans ton attente,
Pour ton pays, qu'en résultera t'il?
Une descente,
Ainsi-soit-il.

son, et que, sans cela, ma maladie pourrait devenir incurable. Ma demande me fut accordée, et je me rendis à Saint-Cloud dans la famille de ma femme, M. Yvan, chirurgien de l'Empereur, venait me voir tous les jours. A peine une semaine s'était-elle passée, qu'il me dit que Sa Majesté pensait que je devais être bien guéri, et qu'elle désirait que je reprisse mon service. Ce désir équivalait à un ordre; je le sentis, et je retournai auprès de l'Empereur, qui, me voyant pâle et aussi souffrant que possible, daigna me dire mille choses pleines de bonté, mais sans parler d'un nouveau congé. Ces deux absences sont les seules que j'aie faites pendant seize années; aussi, à mon retour de Moscou, et pendant la campagne de France, ma maladie avait atteint son plus haut période; et si je quittai l'Empereur à Fontainebleau, c'est qu'il m'eût été impossible, malgré tout mon attachement pour un si bon maître et toute la reconnaissance que je lui devais, de le servir plus longtemps. Après cette séparation si douloureuse pour moi, une année suffit à peine pour me guérir et non pas entièrement. Mais j'aurai lieu plus tard de parler de cette triste époque. Je reviens au récit des faits qui prouvent que j'aurais pu, avec plus de raison que tant d'autres, me croire un gros personnage, puisque mes humbles services avaient l'air d'être indispensables au maître de l'Europe. Bien des habitués des Tuileries auraient eu plus de peine que moi à démontrer leur *utilité*. Y a-t-il trop de vanité dans ce que je viens de dire? et messieurs les chambellans n'auront-ils pas droit de s'en fâcher? Je n'en sais rien, et je continue ma narration.

L'Empereur tenait à ses habitudes; il voulait, comme on l'a déjà pu voir, être servi par moi, de préférence à tout autre; et pourtant je dois dire que ces messieurs de la chambre étaient tous pleins de zèle et de dévouement; mais j'étais le plus ancien, et je ne le quittais jamais. Un jour l'Empereur demande du thé au milieu du jour. M. Sénéchal était de service; il en fait, et le présente à Sa Majesté, qui le trouve détestable. On me fait appeler; l'Empereur se plaint à moi qu'on ait voulu *l'empoisonner*. (C'était son mot, quand il trouvait mauvais goût à quelque chose.) Rentré dans l'office, je verse de la même théière une tasse que j'arrange, et porte à Sa Majesté, avec deux cuillers en vermeil, selon l'usage, une pour y goûter devant l'Empereur,

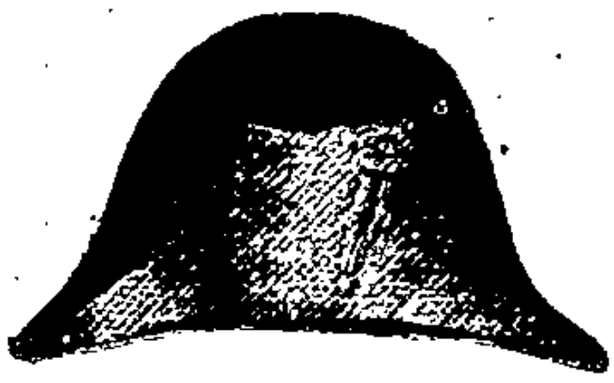
l'autre pour lui. Cette fois il trouva le thé excellent, m'en fit compliment avec la familiarité bienveillante dont il daignait parfois user à l'égard de ses serviteurs; et en me rendant la tasse, il me tira les oreilles et me dit: « Mais apprenez-leur donc à faire du thé; ils n'y entendent rien. »

M. de Bourrienne, dont j'ai lu avec le plus grand plaisir les excellents Mémoires dit quelque part que l'Empereur, dans ses moments de bonne humeur, pinçait à ses familiers *le bout de l'oreille*; j'ai l'expérience par devers moi qu'il la pinçait bien tout entière, souvent même les deux oreilles à la fois; et de main de maître. Il est dit aussi dans les mêmes Mémoires qu'il ne donnait qu'avec deux doigts ses *petits* soufflets d'amitié; en cela M. de Bourrienne est bien modeste; je puis encore attester là-dessus que Sa Majesté, quoique sa main ne fût pas grande, distribuait ses faveurs beaucoup plus *largement*; mais cette espèce de caresse, aussi bien que la précédente, était donnée et reçue comme une marque de bienveillance particulière; et loin que personne s'en plaignît *alors*, j'ai entendu plus d'un dignitaire dire avec orgueil, comme ce sergent de la comédie:

. . . . . Monsieur, tâtez plutôt;
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

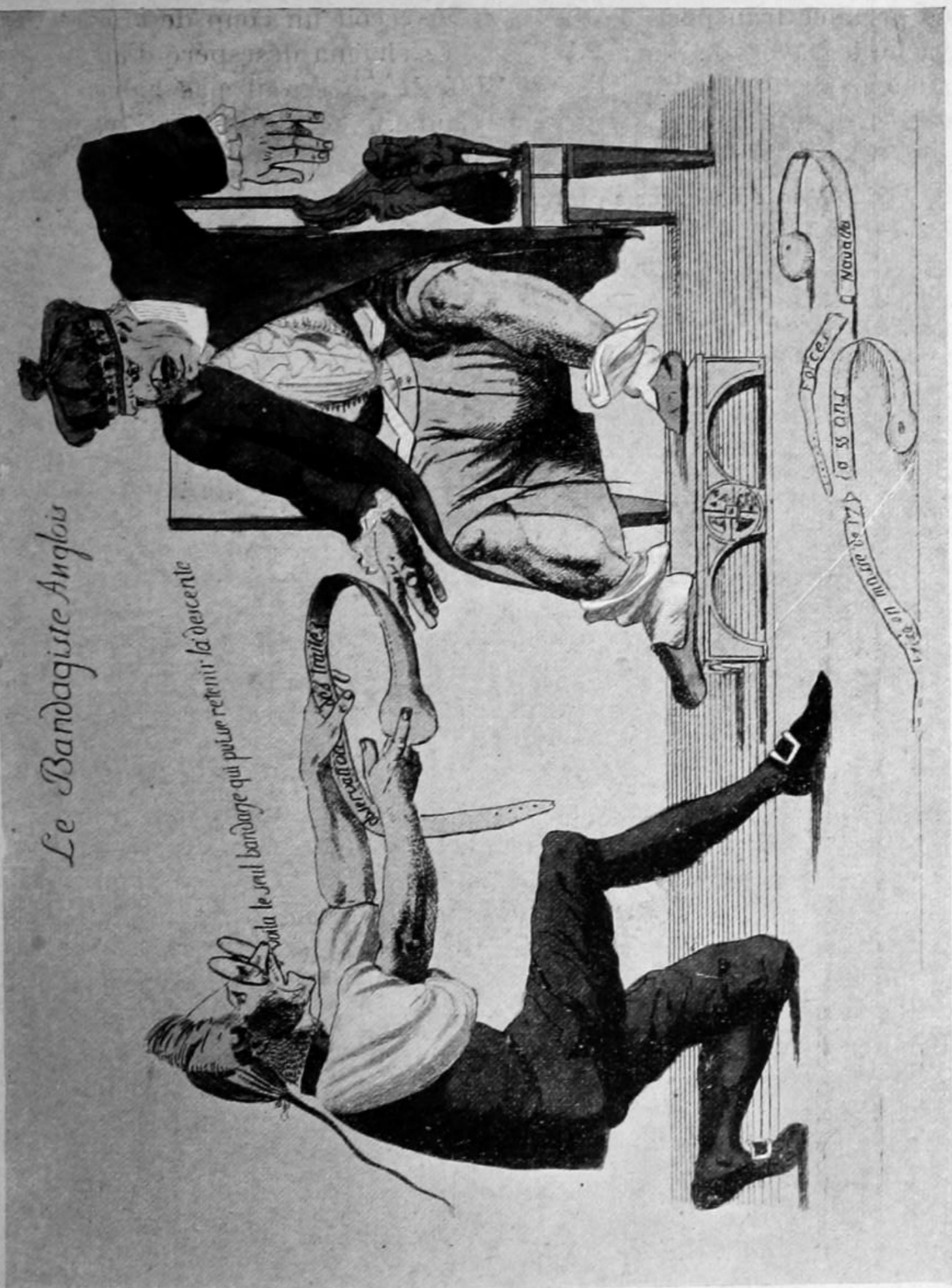
Dans son intérieur, l'Empereur était presque toujours gai, aimable, causant avec les personnes de son service, et les questionnant sur leur famille, leurs affaires, même leurs plaisirs. Sa toilette terminée, sa figure changeait subitement; elle était grave, pensive, il reprenait son air d'Empereur. On a dit qu'il frappait souvent les gens de sa maison; cela est faux. Je ne l'ai vu qu'une seule fois se livrer à un emportement de ce genre; et certes les circonstances qui le causèrent et la réparation qui le suivit peuvent le rendre, sinon excusable, du moins facile à concevoir. Voici le fait dont je fus témoin et qui se passa aux environs de Vienne, le lendemain de la mort du maréchal Lannes. L'Empereur était profondément affecté; il n'avait pas dit un mot pendant sa toilette. A peine habillé, il demanda son cheval. Un malheureux hasard voulut que M. Jardin, son premier piqueur, ne se trouvât point aux écuries au moment de seller, et le palefrenier ne mit point au cheval sa bride ordinaire. Sa Majesté n'est pas plutôt montée que l'animal recule, se cabre, et le cavalier tombe lourdement à terre. M. Jardin

arrive à l'instant où l'Empereur se relevait irrité, et, dans ce premier transport de colère, il en reçoit un coup de cravache à travers le visage. M. Jardin s'éloigna désespéré d'un mauvais traitement auquel Sa Majesté ne l'avait pas habitué, et peu d'heures après, M. de Caulaincourt, grand écuyer, se trouvant seul avec Sa Majesté, lui peignit le chagrin de son premier piqueur. L'Empereur témoigna un vif regret de sa vivacité, fit appeler M. Jardin, lui parla avec une bonté qui effaçait son tort, et lui fit donner, à quelques jours de là, une gratification de trois mille francs. On m'a conté que pareille chose était arrivé à M. Vigogne père, en Egypte (*). Mais, quand cela serait vrai, deux traits pareils dans toute la vie de l'Empereur, et avec des circonstances si bien faites pour faire sortir de son caractère l'homme même naturellement le moins emporté, auraient-ils dû suffire pour attirer à Napoléon l'odieux reproche *de battre cruellement les personnes de son service?*



* Nous arrivâmes à Tentoura le 20 mai : il faisait ce jour-là une chaleur étouffante, qui produisait un découragement général. Nous n'avions pour nous reposer que des sables arides et brûlants ; à notre droite une mer ennemie et déserte. Nos pertes en blessés et en malades étaient déjà considérables, depuis que nous avions quitté Acre. L'avenir n'avait rien de riant. Cet état véritablement affligeant, dans lequel se trouvaient les débris du corps d'armée que l'on a appelé *triomphant*, fit sur le général en chef une impression qu'il était impossible qu'il ne produisit pas. A peine arrivé à Tentoura, il fit dresser sa tente ; il m'appela, et me dicta un ordre pour que tout le monde allât à pied, et que l'on donnât tous les chevaux, mulets et chameaux aux blessés, aux malades et aux pestiférés qui avaient été emmenés, et qui manifestaient encore quelques signes de vie. *Porter cela à Berthier*. L'ordre fut expédié sur-le-champ. A peine fus-je de retour dans la tente, que Vigogne père, écuyer du général en chef, y entra, et, portant la main à son chapeau : *Général, quel cheval vous réservez-vous ?* Dans le premier mouvement de colère qu'excita cette question, le général en chef appliqua un violent coup de cravache sur la figure de l'écuyer, et puis, il ajouta d'une voix terrible : Que tout le monde aille à pied f.....! et moi le premier : ne connaissez-vous pas l'ordre ? Sortez.

(*Mémoires de M. de Bourrienne*, tom. 2, chap. 16, pag. 252).


Le Bandagiste Anglois
Forcer
Nouvelle

CHAPITRE XVI

Assiduité de l'Empereur au travail. — Roustan et le flacon d'eau-de-vie. — Armée de Boulogne. — Les quatre camps. — Le Pont-de-Briques. — Baraque de l'Empereur. — La chambre du conseil. — L'aigle guidé par l'étoile tutélaire. — Chambre à coucher de l'Empereur. — Lit. — Ameublement. — La chambre du télescope. — Portemanteau. — Distribution des appartements. — Le sémaphore. — Les mortiers gigantesques. — L'Empereur lançant la première bombe. — Baraque du maréchal Soult. — L'Empereur voyant de sa chambre Douvres et sa garnison. — Les rues du camp de droite. — Chemin taillé à pic dans la falaise. — L'ingénieur oublié. — La flottille. — Les forts. — Baraque du prince Joseph. — Le grenadier embourbé. — Trait de bonté de l'Empereur. — Le pont de service. — Consigne terrible. — Les sentinelles et les marins de quart. — Exclusion des femmes et des étrangers. — Les espions. — Fusillade. — Le maître d'école fusillé. — Les brûlots. — Terreur dans la ville. — Chanson militaire. — Fausse alerte. — Consternation. — Tranquillité de madame F.... — Le commandant condamné à mort et gracié par l'Empereur.

Au quartier général du *Pont-de-Briques*, l'Empereur travaillait autant que dans son cabinet des Tuileries. Après ses courses à cheval, ses inspections, ses visites, ses revues, où il travaillait souvent une bonne partie de la nuit. il prenait son repas à la hâte, et rentrait dans son cabinet, menait ainsi le même train de vie qu'à Paris; dans ses tournées à cheval, Roustan le suivait partout: celui-ci portait toujours avec lui un petit flacon en argent, rempli d'eau-de-vie, pour le service de Sa Majesté, qui du reste n'en faisait presque jamais usage.

L'armée de Boulogne était composée d'environ cent cinquante mille hommes d'infanterie et quatre-vingt-dix mille de cavalerie, répartis dans quatre camps principaux: le *camp de droite*, le *camp de gauche*, le *camp de Wimereux*, et le *camp d'Ambleteuse*.

Sa Majesté l'Empereur avait son quartier général au *Pont-de-Briques*, ainsi nommé, m'a-t-on dit, parce qu'on y avait découvert les fondations en briques d'un ancien camp de

César. Le *Pont-de-Briques*, comme je l'ai dit plus haut, est à une demi-lieue environ de Boulogne, et le quartier-général de Sa Majesté fut établi dans la seule maison de l'endroit qui fût habitable alors.

Le quartier général était gardé par un poste de la garde impériale à cheval.

Les quatre camps étaient sur une falaise très élevée, dominant la mer de manière qu'on pouvait en voir les côtes d'Angleterre, quand il faisait beau temps. Au camp de droite on avait établi des baraques pour l'Empereur, pour l'amiral Bruix, pour le maréchal Soult et pour M. Decrès, alors ministre de la marine.

La baraque de l'Empereur, construite par les soins de M. Sordi, ingénieur, faisant les fonctions d'ingénieur en chef des communications militaires, et dont le neveu, M. Lecat de Rue, attaché à cette époque, en qualité d'aide de camp, à l'état-major du maréchal Soult, a bien voulu me fournir les renseignements qui ne sont pas particulièrement de ma compétence; la baraque de l'Empereur, dis-je, était en planches comme les baraques d'un champ de foire, avec cette différence que les planches en étaient soigneusement travaillées et peintes en gris blanc. Sa figure était un carré long, ayant, à chaque extrémité, deux pavillons de forme semi-circulaire. Un pourtour fermé par un grillage en bois régnait autour de cette baraque qu'éclairaient en dehors des réverbères placés à quatre pieds de distance les uns des autres. Les fenêtres étaient placées latéralement.

La portion qui regardait la mer se composait de trois pièces et d'un couloir. La pièce principale servant de *chambre du conseil*, était décorée en papier gris-argent: le plafond peint avec des nuages dorés, au milieu desquels on voyait sur un fond bleu de ciel, un aigle tenant la foudre, guidé vers l'Angleterre par une étoile, l'étoile tutélaire de l'Empereur. Au milieu de cette chambre, était une grande table ovale couverte d'un tapis de drap vert, sans franges. On ne voyait devant cette table que le fauteuil de Sa Majesté, lequel était en bois indigène simple, couvert en maroquin vert, rembourré de crin, et se démontant pièce à pièce; sur la table était une écritoire en buis. C'était là tout le mobilier de la chambre du conseil, où Sa Majesté seule pouvait s'asseoir, les généraux se tenant debout devant lui, et n'ayant dans ces conseils, qui duraient quelquefois trois

Plan Topographique

la descente en Angleterre

DE CETTE EXPÉDITION.

Incute vim ventis, submersasque obrue puppes!
Aut age diversos, et dissice corpora ponto.

Ovid.

ou quatre heures, d'autre point d'appui que la poignée de leurs sabres.

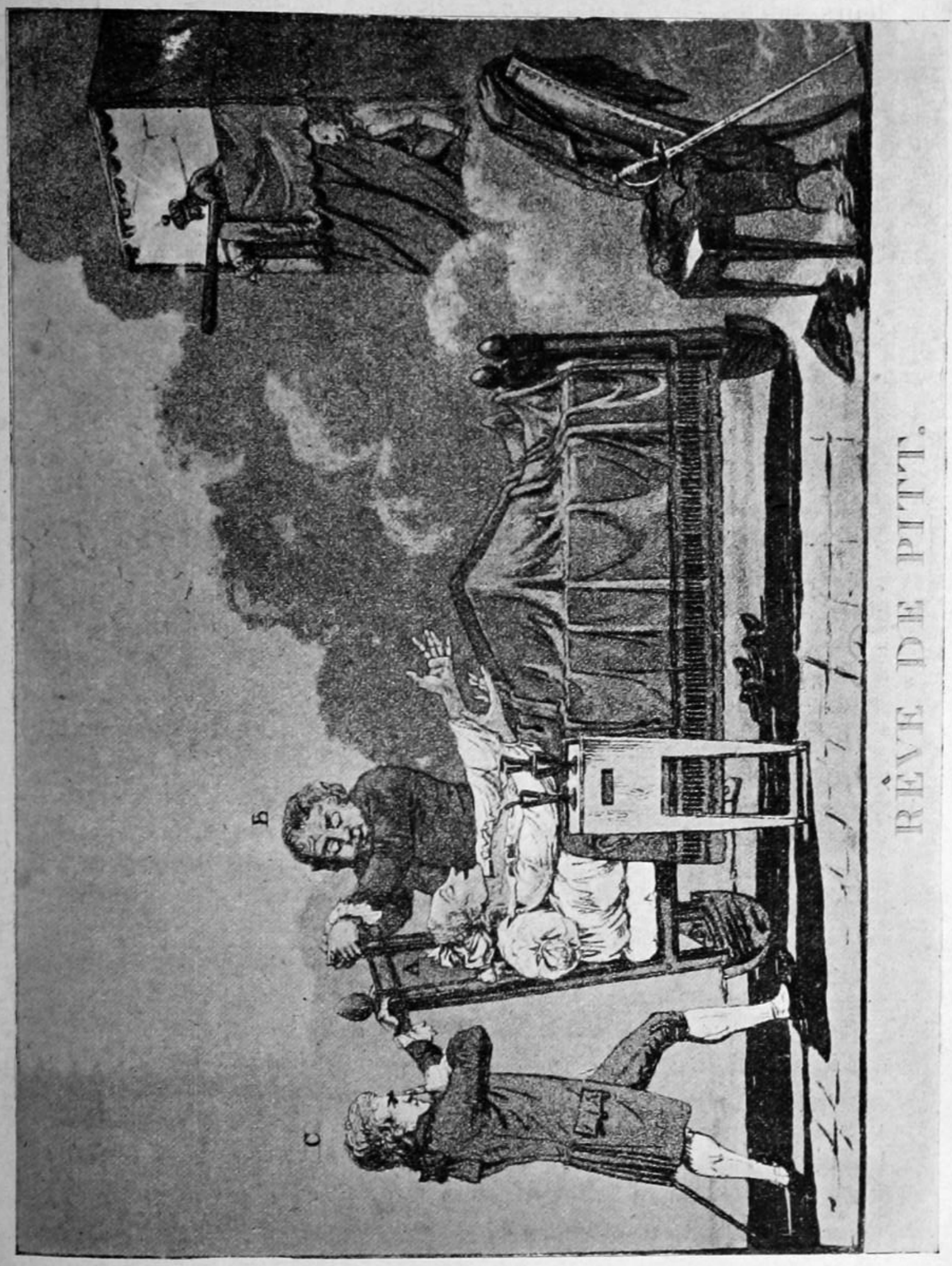
On entrait dans la chambre du conseil par un couloir. Dans ce couloir, à droite, était la chambre à coucher de Sa Majesté, fermée d'une porte vitrée, éclairée par une fenêtre qui donnait sur le camp de droite et de laquelle on voyait la mer à gauche. Là se trouvait le lit de l'Empereur, en fer, avec un grand rideau de simple florence et fixé au plafond par un anneau de cuivre doré. Sur ce lit, deux matelas, un sommier, deux traversins, un à la tête, l'autre au pied, point d'oreillers, deux couvertures, l'une en coton blanc, l'autre en Florence vert, ouatée et piquée; un pot de nuit en porcelaine blanche avec un filet d'or, sous le lit, sans plus de cérémonie. Deux sièges pliants très simples à côté du lit. A la croisée, petits rideaux en florence vert; cette pièce était tapissée d'un papier fond rose; à dentelle bordure étrusque.

Vis-à-vis de la chambre à coucher était une chambre parallèle dans laquelle se trouvait une espèce de télescope qui avait coûté douze mille francs. Cet instrument avait environ quatre pieds de longueur sur un pied de diamètre, il se montait sur un support en acajou à trois pieds, et le coffre qui servait à le contenir avait à peu près la figure d'un piano. Dans la même chambre, sur deux tabourets, on voyait une cassette carrée couverte en cuir jaune, qui contenait trois habillements complets et du linge. C'était la garde-robe de campagne de Sa Majesté; au-dessus un seul chapeau de rechange, doublé de satin blanc et très usé. L'Empereur, comme je le dirai en parlant de ses habitudes, ayant la tête fort délicate, n'aimait point les chapeaux neufs, et gardait longtemps les mêmes.

Le corps principal de la baraque impériale était divisé en trois pièces: un salon, un vestibule et une grande salle à manger, qui communiquait par un couloir, parallèle à celui que je viens de décrire, avec les cuisines. En dehors de la baraque et dans la direction des cuisines, se trouvait une petite loge couverte en chaume, qui servait de buanderie et dans laquelle on lavait la vaisselle.

La baraque de l'amiral Bruix offrait les mêmes dispositions que celle de l'Empereur, mais en petit.

A côté de cette baraque se trouvait le sémaphore des signaux, sorte de télégraphe maritime qui faisait manœuvrer


RÊVE DE PITT.
b
c

la flotte. Un peu plus loin la tour d'ordre, batterie terrible composée de six mortiers, six obusiers et douze pièces de vingt-quatre. Ces six mortiers, du plus gros calibre qu'on eût jamais fait, avaient seize pouces d'épaisseur, portaient quarante-cinq livres de poudre dans la chambre, et chassaient des bombes de sept cents livres, à quinze cents toises en l'air et à une lieue et demie en mer. Chaque bombe lancée coûtait à l'état trois cents francs. On se servait pour mettre le feu à ces épouvantables machines, de lances qui avaient douze pieds de long, et le canonnier se fendait autant que possible, baissant la tête entre les jambes et ne se relevant qu'après le coup parti. Ce fut l'Empereur qui voulut lui-même lancer la première bombe.

A droite de la tour d'ordre, était la baraque du maréchal Soult, construite en forme de hutte de sauvage, couverte en chaume jusqu'à terre et vitrée par le haut, avec une porte par laquelle on descendait dans les appartements, qui étaient comme enterrés. La chambre principale était ronde; il y avait dedans une grande table de travail couverte d'un tapis vert et entourée de petits pliants en cuir.

La dernière baraque enfin, était celle de M. Decrès, ministre de la marine, faite et distribuée comme celle du maréchal Soult.

De sa baraque, l'Empereur pouvait observer toutes les manœuvres de mer, et la longue-vue dont j'ai parlé était si bonne, que le château de Douvres avec sa garnison se trouvait, pour ainsi dire, sous les yeux de Sa Majesté.

Le camp de droite, établi sur la falaise, se divisait en rues qui toutes portaient le nom de quelque général distingué. Cette falaise était hérissée de batteries depuis Boulogne jusqu'à Ambleteuse, c'est-à-dire sur une longueur de plus de deux lieues.

Il n'y avait, pour aller de Boulogne au camp de droite, qu'un chemin qui prenait dans la rue des Vieillards, et passait sur la falaise entre la baraque de Sa Majesté et celles de MM. Bruix, Soult et Decrès. Lorsqu'à la marée basse, l'Empereur voulait descendre sur la plage, il lui fallait faire un très grand détour. Un jour il s'en plaignit assez vivement. M. Bonnefoux, préfet maritime de Boulogne, entendit les plaintes de Sa Majesté, et s'adressant à M. Sordi, ingénieur des communications militaires, lui demanda s'il ne serait pas possible de remédier à ce grave inconvénient.

L'ingénieur répondit que la chose était faisable, que l'on pouvait procurer à Sa Majesté les moyens d'aller directement de sa baraque à la plage, mais que, vu l'excessive élévation de la falaise, il faudrait, afin d'esquiver la rapidité de la descente, creuser le chemin en zig-zag. « Faites-le « comme vous l'entendrez, dit l'Empereur, mais que je puisse « descendre par là dans trois jours. » L'habile ingénieur se mit à l'œuvre; en trois jours et trois nuits, un chemin en pierres, liées ensemble par des crampons de fer, fut construit, et l'Empereur, charmé de tant de diligence et de talent, fit porter M. Sordi pour la prochaine distribution des croix. On ne sait par quelle fâcheuse négligence cet habile homme fut oublié.

Le port de Boulogne contenait environ dix-sept cents bâtiments, tels que bateaux plats, chaloupes canonnières, caïques, prames, bombardes, etc. L'entrée du port était défendue par une énorme chaîne, et par quatre forts, deux à droite, deux à gauche.

Le *fort Musoir*, placé sur la gauche, était armé de trois batteries formidables, étagées l'une sur l'autre; le premier rang en canons de vingt-quatre, le second et le troisième en canons de trente-six. A droite, en regard de ce fort, se trouvait le *pont de halage*, et derrière ce pont, une vieille tour appelée la *tour Croï*, garnie de bonnes et belles batteries. A gauche, distant d'environ un quart de lieue du fort Musoir, était le *fort la Crèche*, avancé de beaucoup dans la mer, construit en pierres de taille et terrible. A droite enfin, en regard du fort la Crèche, on voyait le *fort en bois*, armé d'une manière prodigieuse, et percé d'une large ouverture qui se trouvait à découvert, en marée basse.

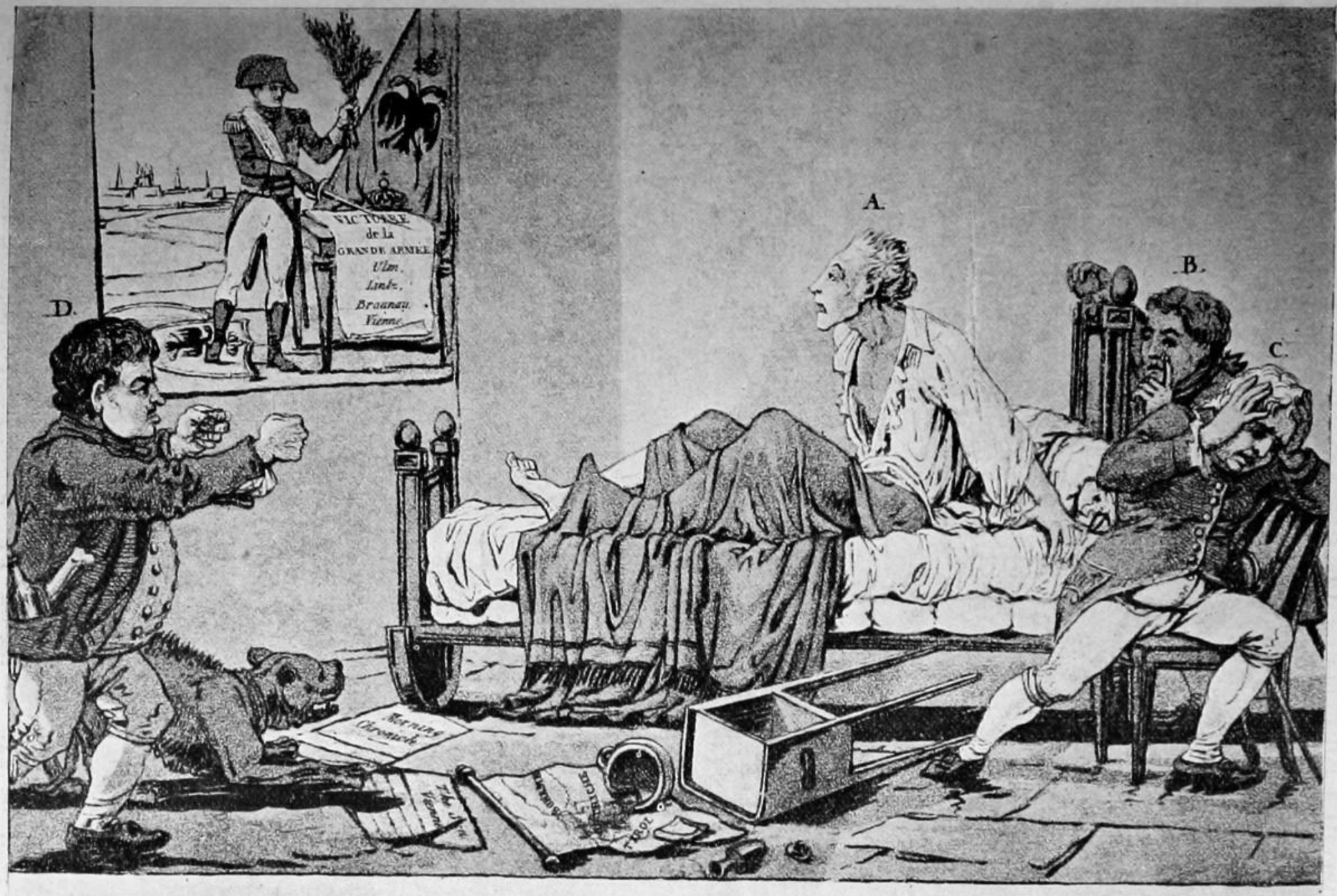
Sur la falaise à gauche de la ville, à la même élévation que l'autre, à peu près, était le *camp de gauche*. On y voyait la baraque du prince Joseph, alors colonel du quatrième régiment de ligne. Cette baraque était couverte en chaume. Au bas de ce camp et de la falaise, l'Empereur fit creuser un bassin, aux travaux duquel une partie des troupes fut employée.

C'était dans ce bassin qu'un jour, un jeune soldat de la garde, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux, tirait de toutes ses forces pour dégager sa brouette, encore plus embourbée que lui; mais il ne pouvait en venir à bout, et, tout couvert de sueur il jurait et pestait comme un grenadier

en colère. Tout à coup, en levant par hasard les yeux, il aperçut l'Empereur, qui passait par les travaux pour aller voir son frère Joseph, au camp de gauche. Alors il se mit à le regarder avec un air et des gestes suppliants, en chantant d'un ton presque sentimental: « *Venez, venez à* « *mon secours!* » Sa Majesté ne put s'empêcher de sourire, et fit signe au soldat d'approcher, ce que fit le pauvre diable en se débourbant à grand'peine. — Quel est ton régiment? — Sire, le premier de la garde. — Depuis quand es-tu soldat? — Depuis que vous êtes Empereur, sire. — Diable! il n'y a pas longtemps... Il n'y a pas assez longtemps pour que je te fasse officier, n'est-il pas vrai? Mais conduis-toi bien, et je te ferai nommer sergent-major. Après cela, si tu veux, la croix et les épaulettes sur le premier champ de bataille. Es-tu content? — Oui, sire. — Major général, continua l'Empereur en s'adressant au général Berthier, prenez le nom de ce jeune homme. Vous lui ferez donner trois cents francs pour faire nettoyer son pantalon et réparer sa brouette. — Et Sa Majesté poursuivit sa course, au milieu des acclamations des soldats.

Au fond du port, il y avait un pont en bois, qu'on appelait le *pont de service*. Les magasins à poudre étaient derrière, et renfermaient d'immenses munitions. La nuit venue, on n'entrait plus par ce pont sans donner le mot d'ordre à la seconde sentinelle, car la première laissait toujours passer. Mais elle ne laissait pas repasser. Si la personne entrée sur le pont ignorait ou venait à oublier le mot d'ordre, elle était repoussée par la seconde sentinelle, et la première placée à la tête du pont, avait ordre exprès de passer sa baïonnette au travers du corps de l'imprudent qui s'était engagé dans ce passage dangereux, sans pouvoir répondre aux questions des factionnaires. Ces précautions rigoureuses étaient rendues nécessaires par le voisinage des terribles magasins à poudre, qu'une étincelle pouvait faire sauter avec la ville, la flotte et les deux camps.

La nuit, on fermait le port avec la grosse chaîne dont j'ai parlé, et les quais se garnissaient de sentinelles placées à quinze pas de distance l'une de l'autre. De quart d'heure en quart d'heure, elles criaient: « *Sentinelles, prenez garde à vous!* » Et les soldats de marine placés dans les humiers répondaient à ce cri par celui de: « *Bon quart!* » prononcé d'une voix traînante et lugubre. Rien de plus mo-



REVEIL DE PITT.

notonc et de plus triste que ce murmure continuel, ce roulement de voix hurlant toutes sur le même ton, d'autant plus que ceux qui proféraient ces cris, mettaient toute leur science à les rendre aussi effrayants que possible.

Il était défendu aux femmes non domiciliées à Boulogne, d'y séjourner sans une autorisation spéciale du ministre de la police. Cette mesure avait été jugée nécessaire, à cause de l'armée. Sans cela, chaque soldat peut-être eût fait venir à Boulogne une femme; et Dieu sait quel désordre il en serait advenu. En général, les étrangers n'étaient reçus dans la ville qu'avec les plus grandes difficultés.

Malgré toutes ces précautions, ils s'introduisaient journellement à Boulogne des espions de la flotte anglaise. Lorsqu'ils étaient découverts, il ne leur était point fait de grâce; et pourtant des émissaires qui débarquaient on ne sait où, venaient le soir au spectacle, et poussaient l'imprudence jusqu'à écrire leur opinion sur le compte des acteurs et des actrices qu'ils désignaient par leur nom, et coller ces écrits aux murs du théâtre. Ils bravaient ainsi la police. On trouva un jour sur le rivage deux petits batelets couverts en toile goudronnée, qui servaient probablement à ces messieurs pour leurs excursions clandestines.

En juin 1804, on arrêta huit Anglais, parfaitement bien vêtus, en bas de soie blancs, etc. Ils avaient sur eux des appareils soufrés, qu'ils destinaient à incendier la flotte. On les fusilla au bout d'une heure, sans autre forme de procès.

Il y avait aussi des traîtres à Boulogne. Un maître d'école, agent secret des lords Keith et Melvil, fut surpris un matin sur la falaise du camp de droite, faisant avec ses bras des signaux télégraphiques. Arrêté presque au même instant par les factionnaires, il voulut protester de son innocence et tourner la chose en plaisanterie. Mais on visita ses papiers, et l'on y trouva une correspondance avec les Anglais, qui prouvait sa trahison jusqu'à l'évidence. Traduit devant le conseil de guerre, il fut fusillé le lendemain.

Un soir, entre onze heures et minuit, un brûlot gréé à la française, portant pavillon français, ayant tout à fait l'apparence d'une chaloupe canonnière, s'avança vers la ligne d'embossage, et passa. Par une impardonnable négligence, la chaîne du port n'était pas tendue ce soir-là. Ce brûlot fut suivi d'un second qui sauta en l'air en heurtant une cha-

loupe qu'il fit disparaître avec lui. L'explosion donna l'alarme à toute la flotte: à l'instant des lumières brillèrent partout, et à la faveur de ces lumières, on vit, avec une anxiété inexprimable, le premier brûlot s'avancer entre les jetées. Trois ou quatre morceaux de bois attachés avec des câbles l'arrêtèrent heureusement dans sa marche. Il sauta avec un tel fracas que toutes les vitres des fenêtres furent brisées dans la ville, et qu'un grand nombre d'habitants qui, faute de lits, couchaient sur des tables, furent jetés à terre et réveillés par la chute, sans comprendre de quoi il s'agissait. En dix minutes tout le monde fut sur pied. On croyait les Anglais dans le port. C'était un trouble, un tumulte, des cris à ne pas s'entendre. On fit parcourir la ville par des crieurs précédés de tambours, qui rassurèrent les habitants, en leur disant que le danger était passé.

Le lendemain, on fit des chansons sur cette alerte nocturne. Elles furent bientôt dans toutes les bouches. J'en ai conservé une que je vais rapporter ici, et qui fut celle que les soldats chantèrent le plus longtemps.

Depuis longtemps la Bretagne,
Pour imiter la *Montagne*,
Menaçait le continent
D'un funeste événement.
Dans les ombres du mystère
Vingt monstres * elle enfanta.
Pitt s'écria : *j'en suis père,*
Et personne n'en douta.

Bientôt dans la nuit profonde,
Melville * lance sur l'onde
Tous ces monstres nouveau-nés,
Pour Boulogne destinés.
Lord Keith, en bonne nourrice,
Dans son sein les tient cachés :
Le flot lui devient propice,
Et les enfans sont lâchés.

Le Français, qui toujours veille,
Vers le bruit prête l'oreille ;
Mais il ne soupçonnait pas
Des voisins si scélérats.
Son étoile tutélaire
Semble briller à ses yeux :
Le danger même l'éclaire
En l'éclairant de ses feux.

* On sut depuis qu'il y avait vingt brûlots destinés à détruire la flottille.
* La croisière anglaise était commandée par lord Melvil et lord Keith.

Cette infernale famille
S'approche de la flottille :
En expirant elle fait
Beaucoup de bruit, peu d'effet.
Les marques qu'elle a laissées
De sa brillante valeur,
Sont quelques vitres cassées
Et la honte de l'auteur.

Mons Pitt, sur votre rivage
Vous bravez notre courage,
Bien convaincu que jamais
Vous n'y verrez les Français.
Vous comptez sur la distance,
Vos vaisseaux et vos bourgeois :
Mais les soldats de la France
Vous feront compter deux fois.

Dans nos chaloupes agiles,
Les vents, devenus dociles,
Vous retenant dans vos ports,
Nous conduiront à vos bords ;
Vous forçant à l'arme égale,
Vous verrez que nos soldats
Ont la *machine infernale*
Placée au bout de leurs bras.

Une autre alerte, mais d'un genre tout différent, mit tout Boulogne sens dessus dessous, dans l'automne de 1804. Vers huit heures du soir, le feu prit dans une cheminée sur la droite du port. La clarté de ce feu donnant à travers les mâts de la flottille, effraya le commandant d'un poste qui était du côté opposé. A cette époque, tous les bâtiments étaient chargés de poudre et de munitions. Le pauvre commandant perdit la tête; il s'écria: *Mes enfants! le feu est à la flottille!* et fit aussitôt battre la générale. Cette effrayante nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. En moins d'une demi-heure, plus de soixante mille hommes débouchèrent sur les quais; on sonna le tocsin à toutes les églises, les forts tirèrent le canon d'alarme; et tambours et trompettes se mirent à courir les rues en faisant un vacarme infernal.

L'Empereur était au quartier général quand ce cri terrible: *Le feu est à la flotte*, parvint à ses oreilles. « C'est impos-« sible! » s'écria-t-il aussitôt. Nous partîmes néanmoins à l'instant même.

En entrant dans la ville, de quel affreux spectacle je

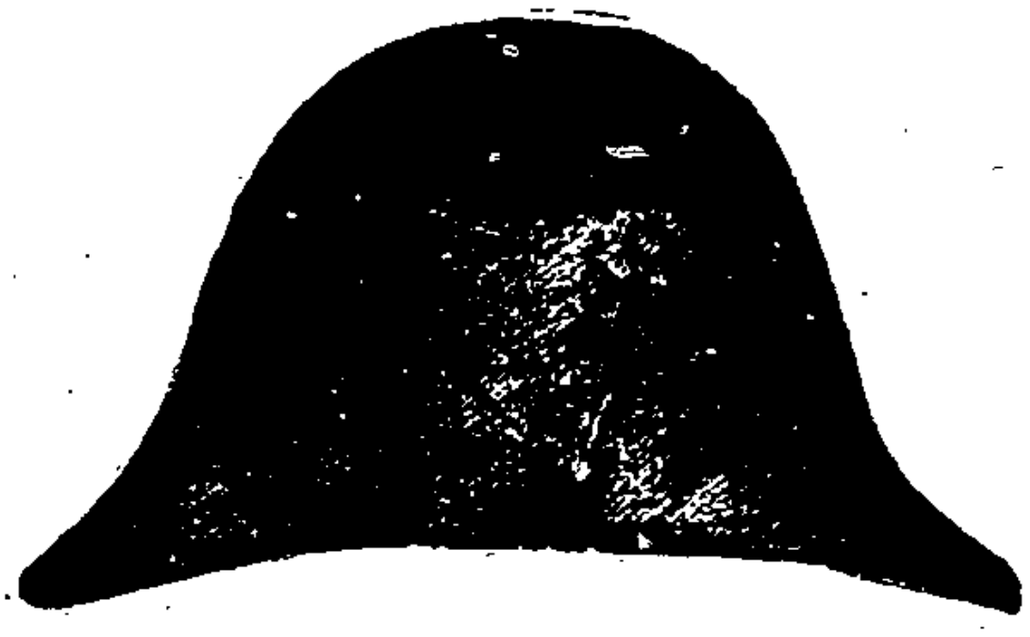
fus témoins! les femmes éplorées tenaient leurs enfants dans leurs bras et couraient comme des folles en poussant des cris de désespoir; les hommes abandonnaient leurs maisons, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, se heurtant, se renversant dans l'obscurité. On entendait partout: « Sauve qui peut! Nous allons sauter! Nous allons sauter! Nous sommes tous perdus! » Et des malédictions, des blasphèmes, des lamentations à faire dresser les cheveux.

Les aides de camp de sa Majesté, ceux du maréchal Soult, couraient au galop partout où ils pouvaient passer, arrêtant les tambours et leur demandant: « Pourquoi battez-vous « la générale? — Nous n'en savons rien, » leur répondait-on; et les tambours continuaient de battre, et le tumulte allait toujours croissant, et la foule se précipitait aux portes, frappée d'une terreur qu'un instant de réflexion eût fait évanouir. Mais la peur n'admet point de réflexion, malheureusement.

Il est vrai de dire cependant qu'un nombre assez considérable d'habitants, moins peureux que les autres, se tenaient fort tranquilles chez eux, sachant bien que si le feu eût été à la flotte, on n'aurait pas eu le temps de pousser un cri. Ceux-là faisaient tous leurs efforts pour rassurer la foule alarmée, Madame F..., très jolie et très aimable dame, épouse d'un horloger, veillait dans sa cuisine aux préparatifs du souper, lorsqu'un voisin entre tout effaré et lui dit: « Sau-« vez-vous, madame, vous n'avez pas un moment à perdre! « — Qu'est-ce donc? — Le feu est à la flotte. — Ah! bah! « — Fuyez donc, madame, fuyez donc! je vous dis que le « feu est à la flotte. » Et le voisin prenait madame F... par le bras et la tirait fortement. Madame F... tenait dans le moment une poêle dans laquelle cuisaient des beignets. « Prenez donc garde! vous allez me faire brûler ma fri-« ture, » dit-elle en riant; et quelques mots moitié sérieux moitié plaisants, lui suffirent pour rassurer le pauvre diable, qui finit par se moquer de lui-même.

Enfin, le tumulte s'apaisa: à cette frayeur si grande succéda un calme profond; aucune explosion ne s'était fait entendre. C'était du moins une fausse alarme? Chacun rentra chez soi, ne pensant plus à l'incendie, mais agité d'une autre crainte. Les voleurs pouvaient fort bien avoir profité de l'absence des habitants pour piller les maisons... Par bonheur, aucun accident de ce genre n'avait eu lieu.

Le lendemain, le pauvre commandant qui avait pris et jeté l'alarme si mal à propos, fut traduit devant le conseil de guerre. Il n'avait pas de mauvaises intentions, mais la loi était formelle. Il fut condamné à mort, mais ses juges le recommandèrent à la clémence de l'Empereur, qui lui fit grâce.



CHAPITRE XVII

Distribution de croix de la Légion-d'Honneur, au camp de Boulogne. — Le casque de Duguesclin. — Le prince Joseph, colonel. — Fête militaire. — Courses en canots et à cheval. — Jalousie d'un conseil d'officiers supérieurs. — Justice rendue par l'Empereur. — Chute malheureuse suivie d'un triomphe. — La pétition à bout portant. — Le ministre de la marine tombé à l'eau. — Gaîté de l'Empereur. — Le général gastronome. — Le bal. — Une boulangère, dansée par l'Empereur et madame Bertrand. — Les Boulonnaises au bal. — Les macarons et les ridicules. — La maréchale Soult, reine du bal. — La belle suppliante. — Le garde-magasin condamné à mort. — Clémence de l'Empereur.

Beaucoup des braves qui composaient l'armée de Boulogne avaient mérité la croix dans les dernières campagnes. Sa Majesté voulut que cette distribution fût une solennité qui laissât des souvenirs immortels. Elle choisit pour cela le lendemain de sa fête, 16 août 1804. Jamais rien de plus beau ne s'était vu, ne se verra peut-être.

A six heures du matin, plus de quatre-vingt mille hommes sortirent des quatre camps et s'avancèrent par divisions, tambours et musique en tête, vers la plaine du moulin Hubert, situé sur la falaise au delà du camp de droite. Dans cette plaine, le dos tourné à la mer, se trouvait dressé un échafaudage élevé à quinze pieds environ au-dessus du sol. On y montait par trois escaliers, un au milieu et deux latéraux, tous trois couverts de tapis superbes. Sur cet amphithéâtre d'environ quarante pieds carrés, s'élevaient trois estrades. Celle du milieu supportait le fauteuil impérial, décoré de trophées et de drapeaux. L'estrade de gauche était couverte de sièges pour les frères de l'Empereur et pour les grands dignitaires. Celle de droite supportait un trépied de forme antique portant un casque, le casque de Duguesclin, je crois, rempli de croix et de rubans; à côté du trépied on avait mis un siège pour l'archi-chancelier.

A trois cents pas environ du trône, le terrain s'élevait

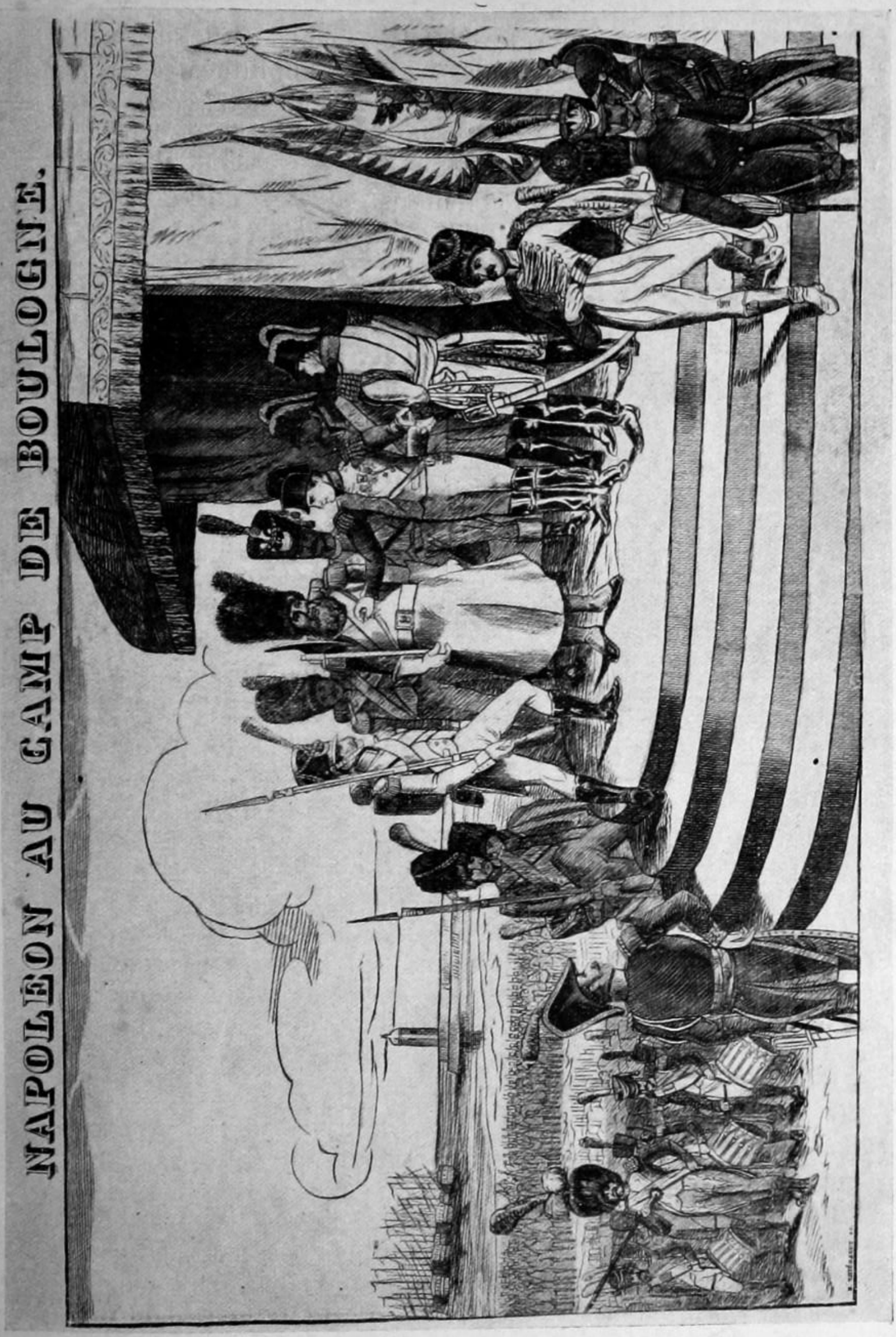
en pente douce et presque circulairement; c'est sur cette pente que les troupes se rangèrent en amphithéâtre. A la droite du trône, sur une éminence, étaient jetées soixante ou quatre-vingt tentes, faites avec les pavillons de l'armée navale. Ces tentes, destinées aux dames de la ville, faisaient un effet charmant; elles étaient assez éloignées du trône pour que les spectateurs qui les remplissaient fussent obligés de se servir de lorgnettes. Entre ces tentes et le trône, était une partie de la garde impériale à cheval, rangée en bataille.

Le temps était magnifique; il n'y avait pas un nuage au ciel: la croisière anglaise avait disparu, et sur la mer on ne voyait que la ligne d'embossage superbement pavoisée.

A dix heures du matin, une salve d'artillerie annonça le départ de l'Empereur. Sa Majesté partit de sa baraque, entourée de plus de quatre-vingts généraux et de deux cents aides de camp; toute sa maison le suivait. L'Empereur était vêtu de l'uniforme de colonel général de la garde à pied, il arriva au grand galop jusqu'au pied du trône, au milieu des acclamations universelles et du plus épouvantable vacarme que puissent faire tambours, trompettes, canons, battant, sonnant et tonnant ensemble.

Sa Majesté monta sur le trône, suivie de ses frères et des grands dignitaires. Quand elle se fut assise, tout le monde prit place, et la distribution des croix commença de la manière suivante: un aide de camp de l'Empereur appelait les militaires désignés, qui venaient un à un, s'arrêtaient au pied du trône, saluaient et montaient l'escalier de droite. Ils étaient reçus par l'archi-chancelier, qui leur délivrait leur brevet. Deux pages, placés entre le trépied et l'Empereur, prenaient la décoration dans le casque de Duguesclin et la remettaient à Sa Majesté, qui l'attachait elle-même sur la poitrine du brave. A cet instant, plus de huit cents tambours battaient un roulement, et lorsque le soldat décoré descendait du trône par l'escalier de gauche, en passant devant le brillant état-major de l'Empereur, des fanfares exécutées par plus de douze cents musiciens, signalaient le retour du légionnaire à sa compagnie. Il est inutile de dire que le cri de *vive l'Empereur* était répété deux fois à chaque décoration.

La distribution commencée à dix heures, fut terminée à trois heures environ. Alors on vit les aides de camp par-



NAPOLÉON AU CAMP DE BOULOGNE.

courir les divisions; une salve d'artillerie se fit entendre, et quatre-vingt mille hommes s'avancèrent en colonnes serrées jusqu'à la distance de vingt-cinq ou trente pas du trône. Le silence le plus profond succéda au bruit des tambours, et l'Empereur ayant donné ses ordres, les troupes manœuvrèrent pendant une heure environ. Ensuite chaque division défila devant le trône pour retourner au camp, chaque chef inclinant, en passant, la pointe de son épée. On remarqua le prince Joseph, tout nouvellement nommé colonel du quatrième régiment de ligne, lequel fit en passant à son frère un salut plus gracieux que militaire. L'Empereur renfonça d'un froncement de sourcils les observations tant soit peu critiques que ses anciens compagnons d'armes semblaient prêts à se permettre à ce sujet. Sauf ce petit mouvement, jamais le visage de Sa Majesté n'avait été plus radieux.

Au moment où les troupes défilaient, le vent, qui depuis deux ou trois heures soufflait avec violence, devint terrible. Un officier d'ordonnance accourut dire à Sa Majesté que quatre ou cinq canonnières venaient de faire côte. Aussitôt l'Empereur quitta la plaine au galop, suivi de quelques maréchaux, et alla se poster sur la plage. L'équipage des canonnières fut sauvé, et l'Empereur retourna au Pont-de-Briques.

Cette grande armée ne put regagner ses cantonnements avant huit heures du soir.

Le lendemain, le camp de gauche donna une fête militaire, à laquelle l'Empereur assista.

Dès le matin, des canots montés sur des roulettes, couraient à pleines voiles dans les rues du camp, poussés par un vent favorable. Des officiers s'amusaient à courir après, au galop, et rarement ils les atteignaient. Cet exercice dura une heure ou deux; mais le vent ayant changé, les canots chavirèrent au milieu des éclats de rire.

Il y eut ensuite une course à cheval. Le prix était de douze cents francs. Un lieutenant de dragons, fort estimé dans sa compagnie, demanda en grâce à concourir. Mais le fier conseil des officiers supérieurs refusa de l'admettre, sous prétexte qu'il n'était point d'un grade assez élevé, mais en réalité, parce qu'il passait pour un cavalier d'un talent prodigieux. Piqué au vif de ce refus injuste, le lieuten
dragons s'adressa à l'Empereur, qui lui permit d'courir

BIBLIOTECA CENTRAL

Dix huit-Mille exemplaires

Le Directeur
A. Bourg

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 320

Mémoires intimes

DE

NAPOLÉON Ier

PAR

CONSTANT, son valet de chambre

Nombreuses illustrations d'après documents de l'époque.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TOME III

Prix : 0 fr. 65

MARIE-LOUISE

Ll 44
262
B

8° L 44 6
262
B

SOCIÉTÉ
DES PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES
13, Rue Thérèse, PARIS

avec les autres, après avoir pris des informations qui lui apprirent que ce brave officier nourrissait à lui seul une nombreuse famille, et que sa conduite était irréprochable.

Au signal donné, les coureurs partirent. Le lieutenant de dragons ne tarda pas à dépasser ses antagonistes; il allait toucher le but, lorsque par un malencontreux hasard, un chien caniche vint se jeter étourdiment dans les jambes de son cheval qui s'abattit. Un aide de camp, qui venait immédiatement après lui, fut proclamé vainqueur. Le lieutenant se releva tant bien que mal, et se disposait à s'éloigner bien tristement, mais un peu consolé par les témoignages d'intérêt que lui donnaient les spectateurs, lorsque l'Empereur le fit appeler et lui dit: « Vous méritez le « prix, vous l'aurez... Je vous fais capitaine. » Et s'adressant au grand-maréchal du palais: « Vous ferez compter douze « cents francs au capitaine N... » (le nom ne me revient pas). Et tout le monde de crier: *Vive l'Empereur!* et de féliciter le nouveau capitaine sur son heureuse chute.

Le soir, il y eut un feu d'artifice, que l'on put voir des côtes d'Angleterre. Trente mille soldats exécutèrent toutes sortes de manœuvres avec des fusées volantes dans leurs fusils. Ces fusées s'élevaient à une hauteur incroyable. Le bouquet, qui représentait les armes de l'Empire, fut si beau, que pendant cinq minutes, Boulogne, les campagnes et toute la côte furent éclairés comme en plein jour.

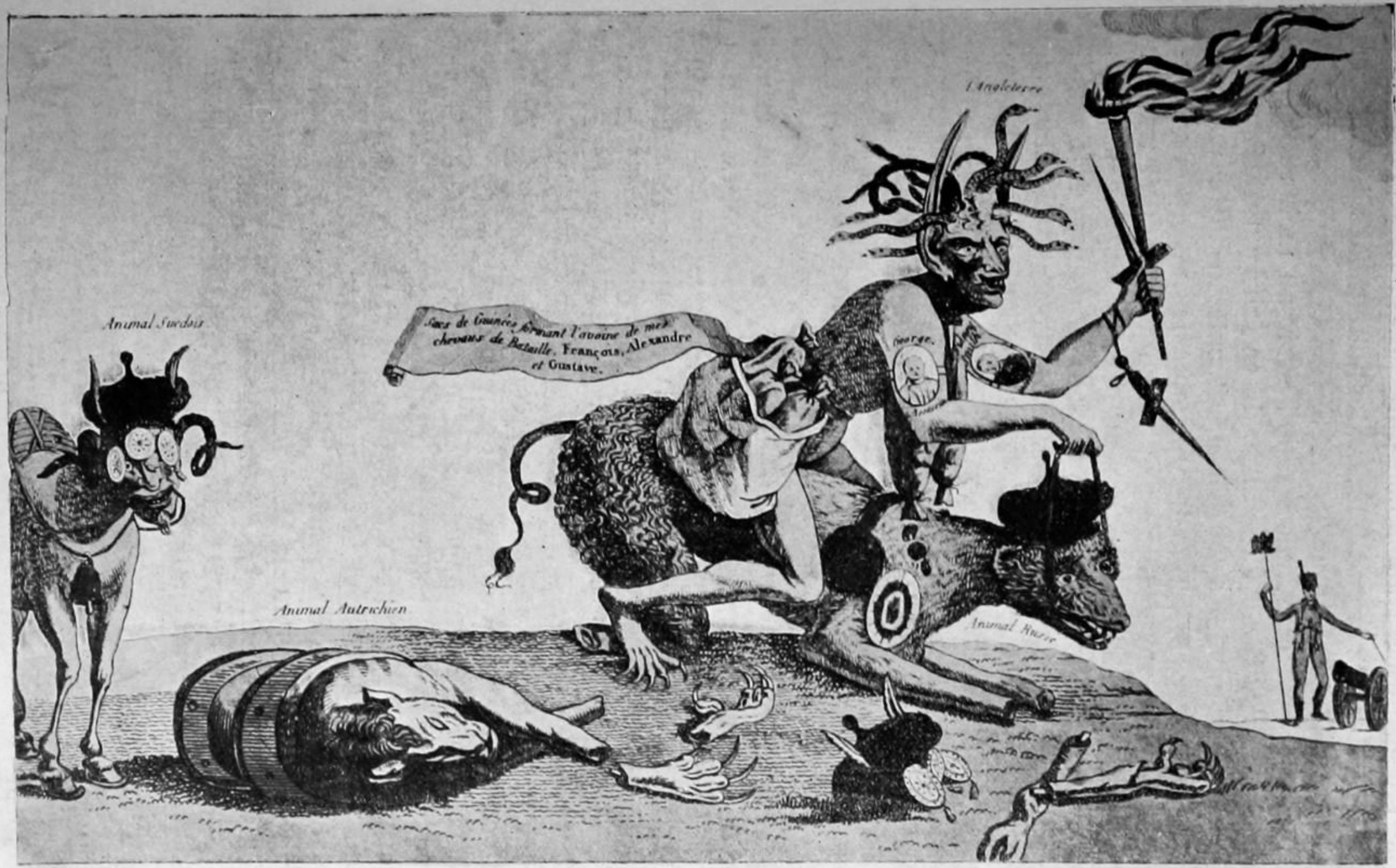
Quelques jours après ces fêtes, l'Empereur passant d'un camp à l'autre, un marin qui l'épiait pour lui remettre une pétition, fut obligé, la pluie tombant par torrents, et dans la crainte de gâter sa feuille de papier, de se mettre à couvert derrière une baraque isolée sur le rivage, et qui servait à déposer des cordages. Il attendait depuis longtemps, trempé jusqu'aux os, quand il vit l'Empereur descendre du camp de gauche au grand galop. Au moment où Sa Majesté, toujours galopant, allait passer devant la baraque, mon brave marin, qui était aux aguets, sortit tout à coup de sa cachette et se jeta au-devant de l'Empereur, lui tendant son placet, dans l'attitude d'un maître d'escrime qui se fend. Le cheval de l'Empereur fit un écart, et s'arrêta tout court, effrayé de cette brusque apparition, Sa Majesté, un instant étonnée, jeta sur le marin un regard mécontent, et continua son chemin, sans prendre la pétition qu'on lui offrait d'une façon si bizarre.

Ce fut ce jour-là, je crois, que le ministre de la marine, M. Decrès, eut le malheur de se laisser tomber à l'eau, au grand divertissement de Sa Majesté. On avait, pour faire passer l'Empereur, du quai dans une chaloupe canonnière, jeté une simple planche du bord de la chaloupe au quai : Sa Majesté passa, ou plutôt sauta ce léger pont, et fut reçue à bord dans les bras d'un marin de la garde. M. Decrès, beaucoup plus replet et moins ingambe que l'Empereur, s'avança avec précaution sur la planche qu'il sentait, avec effroi, fléchir sous ses pieds: arrivé au milieu, le poids de son corps rompit la planche, et le ministre de la marine tomba dans l'eau entre le quai et la chaloupe. Sa Majesté se retourna au bruit que fit M. Decrès en tombant, et se penchant aussitôt en dehors de la chaloupe: « Comment! c'est notre ministre de la marine qui s'est laissé « tomber? Comment est-il possible que ce soit lui? » Et l'Empereur, en parlant ainsi, riait de tout son cœur. Cependant, deux ou trois marins s'occupaient à tirer d'embarras M. Decrès, qui fut avec beaucoup de peine hissé sur la chaloupe, dans un triste état, comme on peut le croire, rendant l'eau par le nez, la bouche et les oreilles, et tout honteux de sa mésaventure, que les plaisanteries de Sa Majesté contribuaient à rendre plus désolante encore.

Vers la fin de notre séjour, les généraux donnèrent un grand bal aux dames de la ville. Ce bal fut magnifique; l'Empereur y assista.

On avait construit à cet effet une salle en charpente et menuiserie. Elle fut décorée de guirlandes, de drapeaux et de trophées, avec un goût parfait. Le général Bertrand fut nommé maître des cérémonies par ses collègues, et le général Bisson fut chargé du buffet. Cet emploi convenait parfaitement au général Bisson, le plus grand gastronome du camp, et dont le ventre énorme gênait parfois la marche. Il ne lui fallait pas moins de six à huit bouteilles pour son dîner, qu'il ne prenait jamais seul, car c'était un supplice pour lui que de ne pas jaser en mangeant. Il invitait assez ordinairement ses aides de camp que, par malice sans doute, il choisissait toujours parmi les plus minces et les plus frêles officiers de l'armée. Le buffet fut digne de celui qu'on en avait chargé.

L'orchestre était composé de musiques de vingt régiments, qui jouaient à tour de rôle. Au commencement du bal seu-



L'ANGLETERRE DÉMONTÉE

lement, elles exécutèrent toutes ensemble une marche triomphale, tandis que les aides de camp, habillés de la manière la plus galante du monde, recevaient les dames invitées et leur donnaient des bouquets.

Il fallait pour être admis à ce bal avoir au moins le grade de commandant. Il est impossible de se faire une idée de la beauté du coup d'œil que présentait cette multitude d'uniformes, tous plus brillants les uns que les autres. Les cinquante ou soixante généraux qui donnaient le bal avaient fait venir de Paris des costumes brodés avec une richesse inconcevable. Le groupe qu'ils formèrent autour de Sa Majesté, lorsqu'elle fut entrée, étincelait d'or et de diamants. L'Empereur resta une heure à cette fête et dansa la boulangère avec madame Bertrand; il était vêtu de l'uniforme de colonel-général de la garde à cheval.

Madame la maréchale Soult était la reine du bal. Elle portait une robe de velours noir, parsemée de ces diamants connus sous le nom de cailloux du Rhin.

Au milieu de la nuit, on servit un souper splendide dont le général Bisson avait surveillé les apprêts. C'est assez dire que rien n'y manquait.

Les Boulonnaises, qui ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête, en étaient émerveillées. Quand vint le souper, quelques-unes s'avisèrent d'emplir leurs *ridicules* de friandises et de sucreries; elles auraient emporté, je crois, la salle, les musiciens et les danseurs. Pendant plus d'un mois ce bal fut l'unique sujet de leur conversations.

A cette époque, ou à peu près, Sa Majesté se promenant à cheval dans les environs de sa baraque, une jolie personne de quinze ou seize ans, vêtue de blanc et tout en larmes, se jeta à genoux sur son passage. L'Empereur descendit aussitôt de cheval et courut la relever en s'informant avec bonté de ce qu'il pouvait faire pour elle. La pauvre fille venait lui demander la grâce de son père, garde-magasin des vivres, condamné aux galères pour fraudes graves. Sa Majesté ne put résister à tant de charmes et de jeunesse: elle pardonna.

PIERRE-FRANÇOIS-JEAN-GASPARD BISSON, (FEU)
COMTE DE L'EMPIRE.
Général de division Grand-Officier
de la Légion d'Honneur,
Né le 16 Février 1767 à Montpellier Dépt de l'Hérault

CHAPITRE XVIII

Popularité de l'Empereur à Boulogne. — Sa funeste obstination. — Fermeté de l'amiral Bruix. — La cravache de l'Empereur et l'épée d'un amiral. — Exil injuste. — Tempête et naufrage. — Courage de l'Empereur. — Les cadavres et le petit chapeau. — Moyen infaillible d'étouffer les murmures. — Le tambour sauvé sur sa caisse. — Dialogue entre deux matelots. — Faux embarquement. — Proclamation. — Colonne du camp de Boulogne. — Départ de l'Empereur. — Comptes à régler. — Difficultés que fait l'Empereur pour payer sa baraque. — Flatterie d'un créancier. — Le compte de l'ingénieur acquitté en rixdales et en frédérics.

A Boulogne, comme partout ailleurs, l'Empereur savait se faire chérir par sa modération, sa justice et la grâce généreuse avec laquelle il reconnaissait les moindres services. Tous les habitants de Boulogne, tous les paysans des environs se seraient fait tuer pour lui. On se racontait les plus petites particularités qui lui étaient relatives. Un jour pourtant, sa conduite excita les plaintes, il fut injuste. Il fut généralement blâmé : son injustice avait causé tant de malheurs! Je vais rapporter ce triste événement dont je n'ai encore vu nulle part un récit fidèle.

Un matin, en montant à cheval, l'Empereur annonça qu'il passerait en revue l'armée navale, et donna l'ordre de faire quitter aux bâtiments qui formaient la ligne d'embossage, leur position, ayant l'intention, disait-il, de passer la revue en pleine mer. Il partit avec Roustan pour sa promenade habituelle, et témoigna le désir que tout fût prêt pour son retour dont il désigna l'heure. Tout le monde savait que le désir de l'Empereur était sa volonté; on alla; pendant son absence, le transmettre à l'amiral Bruix, qui répondit avec un imperturbable sang-froid qu'il était bien fâché, mais que la revue n'aurait pas lieu ce jour-là. En conséquence, aucun bâtiment ne bougea.

De retour de sa promenade, l'Empereur demanda si tout était prêt; on lui dit ce que l'amiral avait répondu. Il se

fit répéter deux fois cette réponse, au ton de laquelle il n'était point habitué, et frappant du pied avec violence, il envoya chercher l'amiral, qui sur le champ se rendit auprès de lui.

L'Empereur, au gré duquel l'amiral ne venait point assez vite, le rencontra à moitié chemin de sa baraque. L'état-major suivait Sa Majesté, et se rangea silencieusement autour d'elle. Ses yeux lançaient des éclairs.

« Monsieur l'amiral, dit l'Empereur d'une voix altérée, pourquoi n'avez-vous point fait exécuter mes ordres? »

— « Sire, répondit avec une fermeté respectueuse l'amiral Bruix, une horrible tempête se prépare.... Votre Majesté peut le voir comme moi: veut-elle donc exposer inutilement la vie de tant de braves gens? » En effet, la pesanteur de l'atmosphère et le grondement sourd qui se faisait entendre au loin ne justifiaient que trop les craintes de l'amiral. « Monsieur, répond l'Empereur de plus en plus irrité, j'ai donné des ordres; encore une fois, pourquoi ne les avez-vous point exécutés? Les conséquences me regardent seul. Obéissez! — Sire, je n'obéirai pas.— Monsieur, vous êtes un insolent! » Et l'Empereur, qui tenait encore sa cravache à la main, s'avança sur l'amiral en faisant un geste menaçant. L'amiral Bruix recula d'un pas, et mettant la main sur la garde de son épée: « Sire! dit-il en pâlissant, prenez garde! » Tous les assistants étaient glacés d'effroi. L'Empereur, quelque temps immobile, la main levée, attachait ses yeux sur l'amiral, qui, de son côté, conservait sa terrible attitude. Enfin, l'Empereur jeta sa cravache à terre, M. Bruix lâcha le pommeau de son épée, et, la tête découverte, il attendit en silence le résultat de cette horrible scène.

« Monsieur le contre-amiral Magon, dit l'Empereur, vous ferez exécuter à l'instant le mouvement que j'ai ordonné. Quant à vous, monsieur, continua-t-il en ramenant ses regards sur l'amiral Bruix, vous quitterez Boulogne dans les vingt-quatre heures, et vous vous retirerez en Hollande. Allez. » Sa Majesté s'éloigna aussitôt; quelques officiers, mais en bien petit nombre, serrèrent en partant la main que leur tendait l'amiral.

Cependant le contre-amiral Magon faisait faire à la flotte le mouvement fatal exigé par l'Empereur. A peine les premières dispositions furent-elles prises, que la mer devint

effrayante à voir. Le ciel, chargé de nuages noirs, était sillonné d'éclairs, le tonnerre grondait à chaque instant, et le vent rompait toutes les lignes. Enfin, ce qu'avait prévu l'amiral arriva, et la tempête la plus affreuse dispersa les bâtiments de manière à faire désespérer de leur salut. L'Empereur, soucieux, la tête baissée, les bras croisés, se promenait sur la plage, quand tout à coup des cris terribles se firent entendre. Plus de vingt chaloupes canonnières chargées de soldats et de matelots venaient d'être jetées à la côte; et les malheureux qui les montaient, luttant contre les vagues furieuses, réclamaient des secours que personne n'osait leur porter. Profondément touché de ce spectacle, le cœur déchiré par les lamentations d'une foule immense que la tempête avait rassemblée sur les falaises et sur la plage, l'Empereur, qui voyait ses généraux et officiers frissonner d'horreur autour de lui, voulut donner l'exemple du dévoûment, et malgré tous les efforts que l'on put faire pour le retenir, il se jeta dans une barque de sauvetage en disant: « Laissez-moi! laissez-moi! il faut qu'on les tire de là. » En un instant sa barque fut remplie d'eau. Les vagues passaient et repassaient par dessus, et l'Empereur était inondé. Une lame encore plus forte que les autres faillit jeter Sa Majesté par-dessus le bord et son chapeau fut emporté dans le choc. Electrisés par tant de courage, officiers, soldats, marins et bourgeois se mirent, les uns à la nage, d'autres dans des chaloupes, pour essayer de porter secours. Mais, hélas! on ne put sauver qu'un très petit nombre des infortunés qui composaient l'équipage des canonnières, et le lendemain la mer rejeta sur le rivage plus de deux cents cadavres, avec le chapeau du vainqueur de Marengo.

Ce triste lendemain fut un jour de désolation pour Boulogne et pour le camp. Il n'était personne qui ne courût au rivage cherchant avec anxiété parmi les corps que les vagues amoncelaient. L'Empereur gémissait de tant de malheurs, qu'intérieurement il ne pouvait sans doute manquer d'attribuer à son obstination. Des agents chargés d'or parcoururent par son ordre la ville et le camp, et arrêtèrent des murmures tout près d'éclater.

Ce jour-là, je vis un tambour, qui faisait partie de l'équipage des chaloupes naufragées, revenir sur sa caisse, comme sur un radeau. Le pauvre diable avait la cuisse cassée. Il était resté plus de douze heures dans cette horrible situation.

Pour en finir avec le camp de Boulogne, je raconterai ici ce qui ne se passa en effet qu'au mois d'août 1805, après le retour de l'Empereur de son voyage et de son couronnement en Italie.

Soldats et matelots brûlaient d'impatience de s'embarquer pour l'Angleterre; le moment tant désiré n'arrivait pas. Tous les soirs on se disait: Demain il y aura bon vent, il fera du brouillard, nous partirons; et l'on s'endormait dans cet espoir. Le jour venait avec du soleil ou de la pluie.

Un soir pourtant que le vent favorable soufflait, j'entendis deux marins, causant ensemble sur le quai, se livrer à des conjectures sur l'avenir: « L'Empereur fera bien de partir demain matin, disait l'un, il n'aura jamais un meilleur temps, il y aura sûrement de la brume. » — « Bah! disait l'autre, il n'y pense seulement pas; il y a plus de quinze jours que la flotte n'a bougé. On ne veut pas partir de sitôt. » — « Pourtant toutes les munitions sont à bord; avec un coup de sifflet, tout ça peut démarrer. » On vint placer les sentinelles de nuit, et la conversation des vieux loups de mer en resta là. Mais j'eus lieu bientôt de reconnaître que leur expérience ne les avait pas trompés. En effet, sur les trois heures du matin, un léger brouillard s'épaissit de manière à cacher la flotte aux Anglais. Le silence le plus profond régnait partout. Aucune voile ennemie n'avait été signalée pendant la nuit, et comme l'avaient dit les marins, tout favorisait la descente.

A cinq heures du matin, des signaux partirent du sémaphore. En un clin-d'œil, tous les marins furent debout; le port retentit de cris de joie; on venait de recevoir l'ordre du départ! Tandis qu'on hissait les voiles, la générale battait dans les quatre camps. Elle faisait prendre les armes à toute l'armée, qui descendit précipitamment dans la ville, croyant à peine ce qu'elle venait d'entendre. « — Nous allons donc partir, disaient tous ces braves; nous allons donc dire deux mots à ces (.....) d'Anglais! » Et le plaisir qui les agitait s'exprimait en acclamations qu'un roulement de tambour fit cesser. L'embarquement s'opéra dans un silence profond, avec un ordre que j'essayerais vainement de décrire. En sept heures, deux cent mille soldats furent à bord de la flotte; et, lorsqu'un peu après midi cette belle armée allait s'élancer au milieu des adieux et des vœux de toute la ville rassemblée sur les quais et sur les falaises, au moment où

tous les soldats debout, et la tête découverte, se détachaient du sol français en criant: *Vive l'Empereur!* un message arriva de la baraque impériale, qui fit débarquer et rentrer les troupes au camp. Une dépêche télégraphique reçue à l'instant même par Sa Majesté l'obligeait à donner une autre direction à ses troupes.

Les soldats retournèrent tristement dans leurs quartiers; quelques-uns témoignaient tout haut, et d'une manière fort énergique, le désappointement que leur causait cette espèce de mystification. Ils avaient toujours regardé le succès de l'entreprise contre l'Angleterre comme une chose de toute certitude, et de se voir arrêtés à l'instant du départ était à leurs yeux le plus grand malheur qui pût leur arriver.

Lorsque tout fut en ordre, l'Empereur se rendit au camp de droite, et là, il prononça devant les troupes une proclamation que l'on porta dans les autres camps, et qui fut affichée partout. En voici à peu près la teneur:

« Braves soldats du camp de Boulogne!

« Vous n'irez point en Angleterre. L'or des Anglais a séduit l'Empereur d'Autriche, qui vient de déclarer la guerre à la France. Son armée a rompu la ligne qu'il devait garder; la Bavière est envahie. Soldats! de nouveaux lauriers vous attendent au delà du Rhin; courons vaincre des ennemis que nous avons déjà vaincus. »

Des transports unanimes accueillirent cette proclamation. Tous les fronts s'éclaircirent. Il importait peu à ces hommes intrépides d'être conduits en Autriche ou en Angleterre. Ils avaient soif de combattre, on leur annonçait la guerre: tous leurs vœux étaient comblés.

Ce fut ainsi que s'évanouirent tous ces grands projets de descente en Angleterre, si longtemps mûris, si sagement combinés. Il n'est pas douteux aujourd'hui qu'avec du temps et de la persévérance, l'entreprise n'eût été couronnée du plus beau succès. Mais il ne devait pas en être ainsi.

Quelques régiments restèrent à Boulogne; et tandis que leurs frères écrasaient les Autrichiens, ils érigeaient sur la plage une colonne destinée à rappeler longtemps le souvenir de Napoléon, et de son immortelle armée.

Aussitôt après la proclamation dont je viens de parler, Sa Majesté donna l'ordre de préparer tout pour son pro-

chain départ. Le grand maréchal du palais fut chargé de régler et de payer toutes les dépenses que l'Empereur avait faites, ou qu'il avait fait faire pendant ses différents séjours; non sans lui recommander, selon son habitude, de prendre bien garde à ne rien payer de trop, ou de trop cher. Je crois avoir déjà dit que Sa Majesté était extrêmement économe pour tout ce qui la regardait personnellement, et que vingt francs lui faisaient peur à dépenser sans un but d'utilité bien direct.

Parmi beaucoup d'autres comptes à régler, le grand maréchal du palais reçut celui de M. Sordi, ingénieur des communications militaires, qui avait été chargé par lui des ornements intérieurs et extérieurs de la baraque de Sa Majesté. Le compte s'élevait à une cinquantaine de mille francs. Le grand maréchal jeta les hauts cris à la vue de cet effrayant total; il ne voulut point régler le compte de M. Sordi, et le renvoya en lui disant qu'il ne pouvait autoriser le paiement sans avoir au préalable, pris les ordres de l'Empereur.

L'ingénieur se retira, après avoir assuré le grand maréchal qu'il n'avait surchargé aucun article et qu'il avait suivi pas à pas ses instructions.

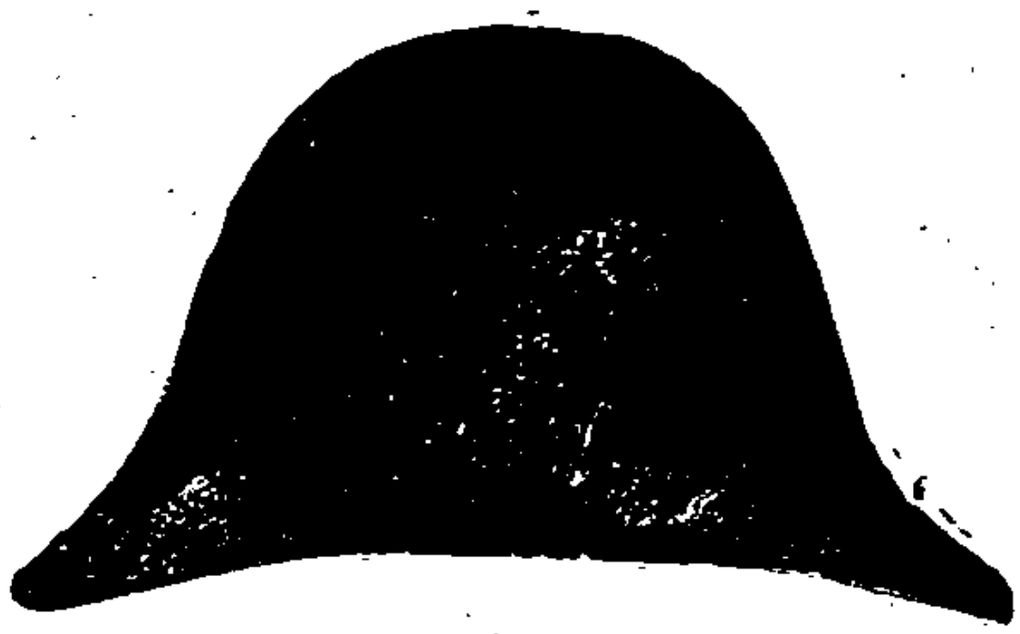
Il lui ajouta que dans cet état de choses, il lui était impossible de faire la moindre réduction.

Le lendemain, M. Sordi, reçut l'ordre de se rendre auprès de Sa Majesté.

L'Empereur était dans sa baraque, objet de la discussion: il avait sous les yeux, non pas le compte de l'ingénieur, mais une carte sur laquelle il suivait la marche de son armée. M. Sordi vint et fut introduit par le général Cafarelli: la porte entr'ouverte permit au général, ainsi qu'à moi, d'entendre la conversation qui vint à s'établir. « Mon-
« sieur, dit Sa Majesté, vous avez dépensé beaucoup trop
« d'argent pour décorer cette misérable baraque: oui cer-
« tainement, beaucoup trop... Cinquante mille francs! y son-
« gez-vous, monsieur? mais c'est effrayant, cela. Je ne vous
« ferai pas payer. » L'ingénieur, interdit par cette brusque entrée en matière, ne sut d'abord que répondre. Heureusement l'Empereur en rejetant les yeux sur la carte qu'il tenait déroulée, lui donna le temps de se remettre. Il répondit:
« Sire, les nuages d'or qui forment le plafond de cette cham-
« bre (tout cela se passait dans la chambre du conseil), et
« qui entourent l'étoile tutélaire de Votre Majesté, ont coûté

« vingt mille francs, à la vérité. Mais si j'avais consulté le « cœur de vos sujets, l'aigle impérial qui va foudroyer de « nouveau les ennemis de la France et de votre trône, eût « étendu ses ailes au milieu des diamants les plus rares. — « C'est fort bien, répondit en riant l'Empereur, c'est fort « bien, mais je ne vous ferai point payer à présent, et puis- « que vous me dites que cet aigle qui coûte si cher doit « foudroyer les Autrichiens, attendez qu'il l'ait fait, je paie- « rai votre compte avec les rixdales de l'empereur d'Al- « lemagne et les frédérics d'or du roi de Prusse.» Et Sa Majesté reprenant son compas, se mit à faire voyager l'armée sur la carte.

En effet, le compte de l'ingénieur ne fut soldé qu'après la bataille d'Austerlitz, et, comme l'avait dit l'Empereur, en rixdales et en frédérics.



CHAPITRE XIX

PORTRAIT DE L'EMPEREUR. — Intérêt attaché aux moindres détails concernant les personnages historiques. — Fleury et Michelot dans le rôle du grand Frédéric. — Les Mémoires de Constant consultés par les auteurs et par les artistes. — Bonaparte au retour d'Egypte. — Son portrait par M. Horace Vernet. — Front de Bonaparte. — Ses cheveux. — Couleur et expression de ses yeux. — Sa bouche, ses lèvres et ses dents. — Forme de son nez. — Ensemble de sa figure. — Sa maigreur extrême. — Circonférence et forme de sa tête. — Nécessité de ouater et de briser ses chapeaux. — Forme de ses oreilles. — Délicatesse excessive. — Taille de l'Empereur. — Son cou. — Ses épaules. — Sa poitrine. — Sa jambe et son pied. — Ses pieds. — Beauté de sa main et sa coquetterie sur cet article. — Habitude de se ronger légèrement les ongles. — Embonpoint venu avec l'empire. — Teint de l'Empereur. — Tic singulier. — Particularité remarquable sur le *cœur* de Napoléon. — Durée de son dîner. — Sage précaution du prince Eugène. — Déjeuner de l'Empereur. — Sa manière de manger. — Les convives accommodants. — Mets favoris de l'Empereur. — Le poulet à la Marengo. — Usage du café. — Erreur vulgaire sur ce point. — Attention conjugale des deux impératrices. — Usage du vin. — Anecdote sur le maréchal Augereau. — Erreurs et contes réfutés par Constant. — Confiance imprudente de l'Empereur. — Fâcheux effets de l'habitude de manger trop vite. — Joséphine et Constant garde-malades de l'Empereur. — L'Empereur *mauvais malade*. — Tendresse, soin et courage de Joséphine. — Maladies de l'Empereur. — Ténacité d'un mal gagné au siège de Toulon. — Le *colonel* Bonaparte et le refouloir. — Blessures de l'Empereur. — Le coup de baïonnette et la balle du carabinier tyrolien. — Répugnance pour les médicaments. — Précaution recommandée par le docteur Corvisart. — Heure du lever de l'Empereur. — Sa familiarité à l'égard de Constant. — Conversations avec les docteurs Corvisart et Ivan. — Les oreilles tirées et le médecin récalcitrant. — Causeries de l'Empereur avec Constant. — L'occasion négligée et manquée. — Le thé au saut du lit. — Bain de l'Empereur. — Lecture des journaux. — Premier travail avec le secrétaire. — Robes de chambre d'hiver et d'été. — Coiffure de nuit et de bain. — Cérémonie de la barbe. — Ablutions, frictions, toilette, etc... — Costume. — Habitude de se faire habiller. — Napoléon né pour avoir des valets de chambre. — La toilette d'étiquette non rétablie. — Heure du coucher de l'Empereur. — Sa manière expéditive de se déshabiller. — Comment il appelait Constant. — La bassinoire. — La veil-

leuse. — L'impératrice Eugénie lectrice favorite de l'Empereur. — Les cassolettes de parfums. — Napoléon très sensible au froid. — Passion pour le bain. — Travail de nuit. — Anecdote. — M. le prince de Talleyrand endormi dans la chambre de l'Empereur.— Boissons de l'Empereur pendant la nuit. — Excessive économie de l'Empereur dans son intérieur. — Les étrennes de Constant. — Le pincement d'oreilles. — Tendresses et familiarités impériales. — Le prince de Neufchâtel.

Rien n'est à dédaigner dans ce qui se rapporte aux grands hommes. La postérité se montre avide de connaître jusque dans les plus petites circonstances leur genre de vie, leur manière d'être, leurs penchants, leurs moindres habitudes. Lorsqu'il m'est arrivé d'aller au théâtre, soit dans mes courts moments de loisir, soit à la suite de Sa Majesté, j'ai remarqué combien les spectateurs aimaient à voir sur la scène quelque grand personnage historique représenté avec son costume, ses gestes, ses attitudes et même ses infirmités et ses défauts, tels que des contemporains en ont transmis la description. J'ai toujours pris moi-même le plus grand plaisir à voir ces portraits vivants des hommes célèbres. C'est ainsi que je me souviens fort bien de n'avoir jamais trouvé autant d'agrément au théâtre que le jour où je vis pour la première fois jouer la charmante pièce des *Deux Pages*. Fleury, chargé du rôle du grand Frédéric, rendait si parfaitement la démarche lente, la parole sèche, les mouvements brusques et jusqu'à la myopie de ce monarque, que, dès qu'il entrait en scène, toute la salle éclatait en applaudissements. C'était, au dire des personnes assez instruites pour en juger, l'imitation la plus parfaite et la plus fidèle. Pour moi, je ne saurais dire si la ressemblance était exacte, mais je sentais que nécessairement elle devait l'être. Michelot, que j'ai vu depuis dans le même rôle, ne m'a pas fait moins de plaisir que son devancier. Sans doute ces deux habiles acteurs ont puisé aux bonnes sources pour connaître et retracer ainsi les manières de leur modèle. J'éprouve, je l'avoue, quelque orgueil à penser que ces mémoires pourront procurer aux lecteurs quelque chose de semblable au plaisir que j'ai essayé de peindre ici; et que, dans un avenir assez éloigné sans doute, mais qui pourtant ne peut manquer d'arriver, l'artiste qui voudra faire

revivre et marcher devant des spectateurs le plus grand homme de ce temps sera obligé, s'il veut être imitateur fidèle, de se régler sur le portrait que mieux que personne, je puis tracer d'après nature. Je crois d'ailleurs que personne ne l'a fait encore, du moins avec autant de détails.

A son retour d'Egypte, l'Empereur était fort maigre et très jaune, le teint cuivré, les yeux assez enfoncés, les formes parfaites, bien qu'un peu grêles alors. J'ai trouvé fort ressemblant le portrait qu'en a fait M. Horace Vernet, dans son tableau d'*Une revue du Premier Consul sur la place du Carrousel.* Son front était très élevé et découvert; il avait peu de cheveux, surtout sur les tempes; mais ils étaient très fins et très doux. Il les avait châtains, et les yeux d'un beau bleu, qui peignaient d'une manière incroyable les diverses émotions dont il était agité, tantôt extrêmement doux et caressants, tantôt sévères et même durs. Sa bouche était très belle, les lèvres égales et un peu serrées, particulièrement dans la mauvaise humeur. Ses dents, sans être rangées fort régulièrement, étaient très blanches et très bonnes; jamais il ne s'en est plaint. Son nez, de forme grecque, était irréprochable, et son odorat excessivement fin. Enfin, l'ensemble de sa figure était régulièrement beau. Cependant, à cette époque, sa maigreur extrême empêchait qu'on ne distinguât cette beauté des traits, et il en résultait pour toute sa physionomie un effet peu agréable. Il aurait fallu détailler ses traits un à un pour recomposer ensuite et comprendre la régularité parfaite et la beauté du tout. Sa tête était très forte, ayant vingt-deux pouces de circonférence; elle était un peu plus longue que large, par conséquent un peu aplatie sur les tempes; il l'avait extrêmement sensible; aussi je lui faisais ouater ses chapeaux, et j'avais soin de les porter quelques jours dans ma chambre pour les briser. Ses oreilles étaient petites, parfaitement faites et bien placées. L'Empereur avait aussi les pieds extrêmement sensibles; je faisais porter ses bottes et ses souliers par un garçon de garde-robe, appelé Joseph, qui avait exactement le même pied que l'Empereur.

Sa taille était de cinq pieds deux pouces trois lignes; il avait le cou un peu court, les épaules effacées, la poitrine large, très peu velue, la cuisse et la jambe moulées; son pied était petit, les doigts bien rangés et tout à fait exempts de cors ou durillons; ses bras étaient bien faits et bien

attachés; ses mains admirables; et les ongles ne les déparaient pas; aussi en avait-il le plus grand soin, comme, au reste, de toute sa personne, mais sans afféterie. Il se rongeait souvent les ongles, mais légèrement; c'était un signe d'impatience ou de préoccupation.

Plus tard il engraissa beaucoup, mais sans rien perdre de la beauté de ses formes; au contraire, il était mieux sous l'Empire que sous le Consulat: sa peau était devenue très blanche, et son teint animé.

L'Empereur, dans ses moments ou plutôt dans ses longues heures de travail et de méditation, avait un *tic* particulier qui semblait être un mouvement nerveux, et qu'il conserva toute sa vie; il consistait à relever fréquemment et rapidement l'épaule droite, ce que les personnes qui ne lui connaissait pas cette habitude interprétaient quelquefois en un geste de mécontentement et de désapprobation, cherchant avec inquiétude en quoi et comment elles avaient pu lui déplaire. Pour lui, il n'y songeait pas, et répétait coup sur coup le même mouvement, sans s'en apercevoir.

Une particularité très remarquable, c'est que l'Empereur ne sentit jamais battre son cœur. Il l'a dit souvent à M. Corvisart ainsi qu'à moi, et plus d'une fois il nous fit passer la main sur sa poitrine, pour que nous fissions l'épreuve de cette exception singulière; jamais nous n'y sentîmes aucune pulsation.

L'Empereur mangeait très vite: à peine s'il restait douze minutes à table. Lorsqu'il avait fini de dîner, il se levait et passait dans le salon de famille; mais l'Impératrice Joséphine restait et faisait signe aux convives d'en faire autant; quelquefois pourtant elle suivait Sa Majesté, et alors sans doute les dames du palais se dédommageaient dans leurs appartements, où on leur servait ce qu'elles désiraient.

Un jour que le prince Eugène se levait de table immédiatement après l'Empereur, celui-ci se retournant lui dit: « Mais « tu n'as pas eu le temps de dîner, Eugène? — Pardonnez-« moi, répondit le prince, j'avais dîné d'avance. » Les autres convives trouvèrent sans doute que ce n'était pas *la précaution inutile.* C'était avant le consulat que les choses se passaient ainsi; car depuis, l'Empereur, même lorsqu'il n'était encore que Premier Consul, dînait en tête à tête avec l'Impératrice, à moins qu'il n'invitât à sa table quelqu'une des personnes de sa maison, tantôt l'une, tantôt l'autre, et toutes

recevaient cette faveur avec joie. A cette époque il y avait déjà une cour.

Le plus souvent, l'Empereur déjeunait seul sur un guéridon d'acajou, sans serviette. Ce repas, plus court encore que l'autre durait de huit à dix minutes.

Je dirai tout à l'heure quel fâcheux effet la mauvaise habitude de manger trop vite produisait souvent sur la santé de l'Empereur. Outre cette habitude, et même par un premier effet de sa précipitation, il s'en fallait de beaucoup que l'Empereur mangeât proprement. Il se servait volontiers de ses doigts au lieu de fourchette ou même de cuiller; on avait soin de mettre à sa portée le plat qu'il préférait. Il prenait à même, à la façon que je viens de dire, trempait son pain dans la sauce et dans le jus, ce qui n'empêchait pas le plat de circuler; en mangeait qui pouvait, et il y avait peu de convives qui ne le pussent pas. J'en ai même vu qui avaient l'air de considérer ce singulier acte de courage comme un moyen de faire leur cour. Je veux bien croire aussi qu'en plusieurs leur admiration pour Sa Majesté faisait taire toute répugnance, par la même raison qu'on ne se fait aucun scrupule de manger dans l'assiette et de boire dans le verre d'une personne que l'on aime, fût-elle d'ailleurs peu recherchée sur la propreté; ce que l'on ne voit pas, parce que la passion est aveugle. Le plat que l'Empereur aimait le plus était cette espèce de fricassée de poulet à laquelle cette préférence du vainqueur de l'Italie fit donner le nom de poulet à la Marengo; il mangeait aussi volontiers des haricots, des lentilles, des côtelettes, une poitrine de mouton grillée, un poulet rôti. Les mets les plus simples étaient ceux qu'il aimait le mieux, mais il était difficile sur la qualité du pain. Il n'est pas vrai que l'Empereur fit, comme on l'a dit, un usage immodéré du café. Il n'en prenait qu'une demi-tasse après son déjeuner, et une autre après son dîner. Cependant il a pu lui arriver quelquefois, lorsqu'il était dans ses moments de préoccupation, d'en prendre, sans s'en apercevoir, deux tasses de suite. Mais alors le café, pris à cette dose, l'agitait et l'empêchait de dormir, souvent aussi il lui était arrivé de le prendre froid, ou sans sucre, ou trop sucré. Pour remédier à tous ces inconvénients, l'Impératrice Joséphine se chargea du soin de verser à l'Empereur son café, et l'Impératrice Marie-Louise adopta aussi cet usage. Lorsque l'Empereur, après s'être levé de table, passait dans le petit

salon, un page l'y suivait portant sur un plateau en vermeil une cafetière, un sucrier et une tasse. Sa Majesté l'Impératrice versait elle-même le café, le sucrait, en humait quelques gouttes pour le goûter, et l'offrait à l'Empereur.

L'Empereur ne buvait que du Chambertin, et rarement pur. Il n'aimait guère le vin, et s'y connaissait mal. Cela me rappelle qu'un jour, au camp de Boulogne, ayant invité à sa table plusieurs officiers, Sa Majesté fit donner de son vin au maréchal Augereau, et lui demanda avec un certain air de satisfaction comment il le trouvait. Le maréchal le dégusta quelque temps en faisant claquer sa langue contre son palais, et finit par répondre: *Il y en a de meilleur*, de ce ton qui n'était pas des plus insinuants. L'Empereur, qui pourtant s'attendait à une autre réponse, sourit, comme le reste des convives, de la franchise du maréchal.

Il n'est personne qui n'ait entendu dire que Sa Majesté prenait les plus grandes précautions pour n'être point empoisonnée. C'est un conte à mettre avec celui de la cuirasse à l'épreuve de la balle et du poignard. L'Empereur poussait au contraire beaucoup trop loin la confiance: son déjeuner était apporté tous les jours dans une antichambre ouverte à tous ceux à qui il avait accordé une audience particulière, et ils y attendaient quelquefois des heures de suite. Le déjeuner de Sa Majesté attendait aussi fort longtemps; on tenait les plats aussi chauds que l'on pouvait, jusqu'au moment où elle sortait de son cabinet pour se mettre à table. Le dîner de Leurs Majestés était porté des cuisines aux appartements supérieurs dans des paniers couverts; mais il n'eût point été difficile d'y glisser du poison; néanmoins jamais aucune tentative de ce genre n'entra dans la pensée des gens de service, dont le dévouement et la fidélité à l'Empereur, même chez les plus subalternes, surpassaient tout ce que j'en pourrais dire.

L'habitude de manger précipitamment causait parfois à Sa Majesté de violents maux d'estomac qui se terminaient presque toujours par des vomissements. Un jour, un des valets de chambre de service vint en grande hâte m'avertir que l'Empereur me demandait instamment; que son dîner lui avait fait mal, et qu'il souffrait beaucoup. Je cours à la chambre de Sa Majesté, et je la trouve étendue tout de son long sur le tapis; c'était l'habitude de l'Empereur lorsqu'il se sentait incommodé. L'Impératrice Joséphine était

assise à ses côtés, et la tête du malade reposait sur ses genoux. Il geignait et pestait alternativement ou tout à la fois, car l'Empereur supportait ce genre de mal avec moins de force que mille accidents plus graves que la vie des camps entraîne avec elle; et le héros d'Arcole, celui dont la vie avait

L'Impératrice Joséphine

été risquée dans cent batailles, et même ailleurs que dans les combats, sans étonner son courage, se montrait on ne peut plus douillet pour un *bobo*. Sa Majesté l'Impératrice le consolait et l'encourageait de son mieux; elle si courageuse lorsqu'elle avait de ces migraines qui, par leur violence excessive, étaient une véritable maladie aurait, si cela eût été possible, pris volontiers le mal de son époux, dont elle souffrait peut-être autant que lui-même en le voyant souffrir. « Constant, me dit-elle dès que j'entrai, arrivez vite, « l'Empereur a besoin de vous; faites-lui du thé et ne sortez

« pas qu'il ne soit mieux. » A peine Sa Majesté en eût-elle pris trois tasses que déjà le mal diminuait; elle continuait de tenir sa tête sur les genoux de l'Impératrice, qui lui caressait le front de sa main blanche et potelée, et lui faisait aussi des frictions sur la poitrine. « Te sens-tu mieux? Veux-tu « te coucher un peu? Je resterai près de ton lit avec Cons- « tant. » Cette tendresse n'était-elle pas bien touchante, surtout dans un rang si élevé? Mon service intérieur me mettait souvent à portée de jouir de ce tableau d'un bon ménage.

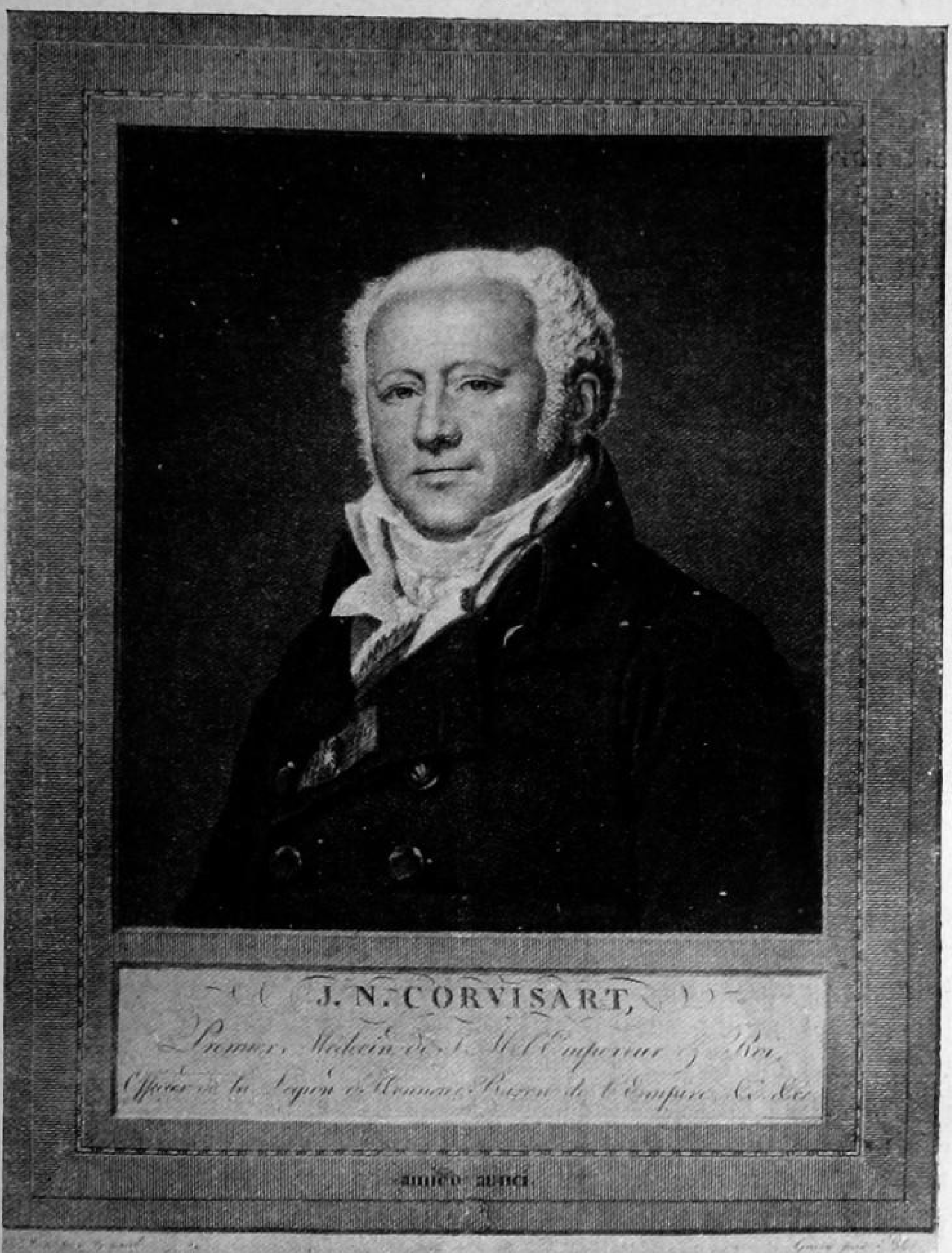
Pendant que je suis sur le chapitre des maladies de l'Empereur, je dirai quelques mots de la plus grave qu'il ait eue, si l'on excepte celle qui causa sa mort.

Au siège de Toulon, en 1793, l'Empereur n'étant encore que colonel d'artillerie, un canonnier fut tué sur sa pièce. *Le colonel Bonaparte* s'empara du refouloir et chargea lui-même plusieurs coups. Le malheureux artilleur avait ou plutôt avait eu une gale de la nature la plus maligne, et l'Empereur en fut infecté. Il ne parvint à s'en guérir qu'au bout de plusieurs années, et les médecins pensaient que cette maladie mal soignée avait été la cause de l'extrême maigreur et du teint bilieux qu'il conserva longtemps. Aux Tuileries, il prit des bains sulfureux et garda quelque temps un vésicatoire. Jusque-là il s'y était toujours refusé, parce que, disait-il, il n'avait pas le temps de s'écouter. M. Corvisart avait vivement insisté pour un cautère. Mais l'Empereur, qui tenait à conserver intacte la forme de son bras, ne voulut point de ce remède.

C'est à ce même siège qu'il avait été élevé du grade de chef de bataillon à celui de colonel, à la suite d'une brillante affaire contre les Anglais, dans laquelle il avait reçu, à la cuisse gauche, un coup de baïonnette dont il me montra souvent la cicatrice. La blessure qu'il reçut au pied, à la bataille de Ratisbonne, ne laissa aucune trace, et pourtant lorsque l'Empereur la reçut, l'alarme fut dans toute l'armée.

Nous étions à peu près à douze cents pas de Ratisbonne; l'Empereur voyant fuir les Autrichiens de toutes parts, croyait l'affaire terminée. On avait apprêté son déjeuner à la cantine, au lieu que l'Empereur avait désigné. Il se dirigeait à pied vers cet endroit, lorsque se tournant vers le maréchal Berthier, il s'écria: « Je suis blessé » Le coup avait été si fort que l'Empereur était tombé assis, il venait en effet de recevoir une balle qui l'avait frappé au talon. Au calibre de

cette balle, on reconnut qu'elle avait été lancée par un carabinier tyrolien, dont l'arme porte ordinairement à la distance où nous étions de la ville. On pense bien qu'un pareil



événement jeta aussitôt le trouble et l'effroi dans tout l'état-major. Un aide de camp vint me chercher, et lorsque j'arrivai, je trouvai M. Ivan occupé à couper la botte de Sa Majesté, dont je l'aidai à panser la blessure. Quoique la douleur fût encore très vive, l'Empereur ne voulut même pas donner

le temps qu'on lui remît sa botte, et pour donner le change à l'ennemi, et rassurer l'armée sur son état, il monta à cheval, partit au galop avec tout son état-major et parcourut toutes les lignes. Ce jour-là, comme l'on pense bien, personne ne déjeuna, et tout le monde alla dîner à Ratisbonne.

Sa Majesté éprouvait une répugnance invincible pour tous les médicaments, et quand Elle en a pris, ce qui arrivait fort rarement, c'était de l'eau de poulet ou de chicorée, et du sel de tartre. M. Corvisart lui avait recommandé de jeter toute boisson qui aurait un goût âcre et désagréable; c'était, je crois, dans la crainte qu'on ne chercha à l'empoisonner.

A quelque heure que l'Empereur se fût couché, j'entrais dans sa chambre entre sept et huit heures du matin. J'ai déjà dit que ses premières questions regardaient invariablement l'heure qu'il pouvait être et le temps qu'il faisait. Quelquefois il se plaignait à moi d'avoir mauvaise mine. Quand cela était vrai, j'en convenais, comme je disais non quand je ne le trouvais pas. Dans ce cas, il me tirait les oreilles, m'appelait en riant *grosse bête*, demandait un miroir et souvent avouait qu'il avait voulu me tromper et qu'il se portait bien. Il prenait ses journaux, demandait le nom des personnes qui étaient dans le salon d'attente, disait qui il voulait voir, et causait avec l'un ou l'autre. Quand M. Corvisart venait, il entrait sans attendre d'ordre. L'Empereur se plaisait à le taquiner en parlant de la médecine, dont il disait que ce n'était qu'un art conjectural, que les médecins étaient des charlatans, et il citait ses preuves à l'appui, surtout sa propre expérience. Le docteur ne cédait jamais quand il croyait avoir raison. Pendant ces conversations, l'Empereur se rasait, car j'étais parvenu à le décider à se charger seul de ce soin. Souvent il oubliait qu'il n'était rasé que d'un côté. Je l'en avertissais; il riait et achevait son ouvrage. M. Ivan, chirurgien ordinaire, avait, aussi bien que M. Corvisart, sa bonne part de critiques et de médisances contre son art. Ces discussions étaient fort amusantes; l'Empereur y était très gai et très causeur, et je crois que quand il n'avait pas d'exemples sous la main à citer à l'appui de ses raisons, il ne se faisait pas scrupule d'en inventer. Aussi ces messieurs ne le croyaient-ils pas toujours sur parole. Un jour, Sa Majesté, suivant sa singulière habitude, s'avisa de tirer les oreilles d'un de ses médecins (M. Hallé, je crois). Le

docteur se retira brusquement en s'écriant: « Sire, vous me faites mal. » Peut-être ce mot fut-il assaisonné d'un peu de mauvaise humeur, et peut-être aussi le docteur avait-il raison. Quoi qu'il en soit, depuis ce jour ses oreilles ne coururent plus aucun danger.

Quelquefois, avant de faire entrer le service, Sa Majesté me questionnait sur ce que j'avais fait la veille. Elle me demandait si j'avais dîné en ville et avec qui, si l'on m'avait bien reçu, ce que nous avions à dîner. Souvent aussi Elle voulait savoir ce que me coûtait telle ou telle partie de mon habillement; je le lui disais, et alors l'Empereur se récriait sur les prix, et me disait que, quand il était sous-lieutenant, tout était bien moins cher, qu'il avait souvent mangé chez Roze, restaurateur de ce temps, et qu'il y dînait fort bien pour quarante sous. Plusieurs fois il me parla de ma famille, de ma sœur, qui était religieuse avant la révolution et qui avait été contrainte de quitter son couvent. Un jour il me demanda si elle avait une pension et de combien elle était. Je le lui dis, et j'ajoutai que cela ne suffisant pas à ses besoins, je lui faisais moi-même une pension, ainsi qu'à ma mère. Sa Majesté me dit de m'adresser au duc de Bassano, pour qu'il lui fit son rapport à ce sujet, voulant bien traiter ma famille. Je ne profitai point de cette bonne disposition de Sa Majesté; car alors j'étais assez heureux pour pouvoir venir au secours de mes parents. Je ne pensais pas à l'avenir, qui me semblait ne devoir rien changer à mon sort, et je me faisais scrupule de mettre, pour ainsi dire, les miens à la charge de l'Etat. J'avoue que depuis, j'ai plus d'une fois été tenté de me repentir de cet excès de délicatesse, dont j'ai vu peu de personnes, tant au-dessus qu'au dessous de ma condition, donner ou suivre l'exemple.

A son lever, l'Empereur prenait habituellement une tasse de thé ou de feuilles d'oranger; s'il prenait un bain, il y entrait immédiatement au sortir du lit, et là se faisait lire par un secrétaire (par M. de Bourrienne jusqu'en 1804), ses dépêches et les journaux; quand il ne prenait pas de bain, il s'asseyait au coin du feu, et se faisait faire ainsi, ou fort souvent faisait lui-même cette lecture. Il dictait au secrétaire ses réponses et les observations que lui suggérait la lecture de ces papiers. Au fur et à mesure qu'il les avait parcourus, il les jetait sur le parquet, sans aucun ordre. Le secrétaire ensuite les ramassait et les mettait en ordre, pour les emporter

dans le cabinet particulier. Sa Majesté, avant sa toilette, passait, en été, un pantalon de piqué blanc et une robe de chambre en molleton. Elle avait sur la tête un madras noué sur le front et dont les deux coins de derrière tombaient jusque sur son cou. L'Empereur mettait lui-même, le soir, cette coiffure on ne peut pas moins élégante. Lorsqu'il sortait du bain on lui présentait un autre madras, car le sien était toujours mouillé dans le bain, où il se tournait et se retournait sans cesse. Le bain pris ou les dépêches lues, il commençait sa toilette. Je le rasais, avant que je lui eusse appris à se raser lui-même. Quand l'Empereur eut pris cette habitude, il se servit d'abord, comme tout le monde, d'un miroir attaché à la fenêtre; mais il s'en approchait de si près et se barbouillait si brusquement de savon, que la glace, les carreaux, les rideaux, la toilette et l'Empereur lui-même en étaient inondés; pour remédier à cet inconvénient, le service s'assembla en conseil, et il fut résolu que Roustan tiendrait le miroir à Sa Majesté. Lorsque l'Empereur était rasé d'un côté, il tournait l'autre côté au jour et faisait passer Roustan de gauche à droite ou de droite à gauche, suivant le côté par lequel il avait d'abord commencé. On transportait aussi la toilette. Sa barbe faite, l'Empereur se lavait le visage et les mains, et se faisait les ongles avec soin; ensuite je lui ôtais son gilet de flanelle et sa chemise et lui frottais tout le buste avec une brosse de soie extrêmement douce. Je le frictionnais ensuite d'eau de Cologne, dont il faisait une grande consommation de cette manière; car tous les jours on le brossait et arrangeait ainsi. C'est en Orient qu'il avait pris cette habitude hygiénique, dont il se trouvait fort bien, et qui en effet est excellente. Tous ses préparatifs terminés, je lui mettais aux pieds de légers chaussons de flanelle ou de cachemire, des bas de soie blancs (il n'en a jamais porté d'autres), un caleçon de toile très fine ou de futaie, et tantôt une culotte de casimir blanc avec des bottes molles à l'écuyère, tantôt un pantalon collant de la même couleur, avec de petites bottes à l'anglaise qui lui venaient au milieu du mollet. Elles étaient garnies de petits éperons en argent qui n'avaient pas plus de six lignes de longueur. Toutes ses bottes étaient ainsi éperonnées. Je lui mettait ensuite son gilet de flanelle et sa chemise, une cravate très mince de mousseline, et par dessus un col en soie noire; enfin un gilet rond de piqué blanc, et soit un habit de chasseur, soit un habit

de grenadier, mais plus souvent le premier. Sa toilette achevée, on lui présentait son mouchoir, sa tabatière et une petite boîte en écaille remplie de réglisse anisé coupé très fin. On voit, par ce qui précède, que l'Empereur se faisait habiller de la tête aux pieds, il ne mettait la main à rien, se laissant faire comme un enfant, et pendant ce temps s'occupait de ses affaires.

J'ai oublié de dire qu'il se servait, pour ses dents, de cure-dents de buis et d'une brosse trempée dans de l'opiat.

L'Empereur était né, pour ainsi dire, homme à valets de chambre. Général, il en avait jusqu'à trois, et il se faisait servir avec autant de luxe que dans la plus haute fortune; dès cette époque, il recevait tous les soins que je viens de décrire, et dont il lui était presque impossible de se passer. L'étiquette n'a rien de changé de ce côté; elle a augmenté le nombre de ses serviteurs, les a décorés de titres nouveaux, mais elle n'aurait pu l'entourer de plus de soins. Il ne se soumit que très rarement à la grande étiquette royale; jamais, par exemple, le grand chambellan ne lui a passé sa chemise; une fois seulement, au repas que la ville de Paris lui offrit lors du couronnement, le grand maréchal lui présenta à laver. Je ferai la description de la toilette le jour du sacre, et l'on pourra voir que, ce jour-là même, Sa Majesté l'Empereur des Français n'exigea pas d'autre cérémonial que celui auquel avaient été accoutumés le général Bonaparte et le Premier Consul de la République.

L'Empereur n'avait point d'heure fixe pour se coucher; tantôt, et le plus souvent, il veillait jusqu'à deux, trois et quatre heures du matin. Il était bientôt déshabillé, car son habitude était de jeter, en entrant dans sa chambre, chaque partie de son habillement à tort et à travers: son habit par terre, son grand cordon sur le tapis, sa montre à la volée sur le lit, son chapeau au loin sur un meuble, et ainsi de tous ses vêtements l'un après l'autre. Lorsqu'il était de bonne humeur, il m'appelait d'une voix forte, par cette espèce de cri: *Ohé, oh! oh!* D'autres fois, quand il n'était pas content, c'était: *Monsieur! Monsieur Constant!* En toute saison il fallait lui bassiner son lit, ce n'était que dans les plus grandes chaleurs qu'il s'en dispensait. L'habitude qu'il avait de se déshabiller à la hâte faisait que, lorsque j'arrivais, je n'avais souvent presque rien à faire

que de lui présenter son madras; j'allumais ensuite sa veilleuse, qui était en vermeil et recouverte pour donner moins de lumière. Lorsqu'il ne s'endormait pas tout de suite, il faisait appeler un de ses secrétaires ou bien l'Impératrice Joséphine pour lui faire la lecture; personne ne pouvait mieux que Sa Majesté s'acquitter de cet office, pour lequel l'Empereur la préférait à tous ses lecteurs; elle lisait avec ce charme particulier qui se mêlait à toutes ses actions. Par ordre de l'Empereur, on brûlait dans sa chambre, dans de petites cassolettes en vermeil, tantôt du bois d'aloès, tantôt du sucre ou du vinaigre. Presque toute l'année il fallait du feu dans tous ses appartements, il était habituellement très sensible au froid. Lorsqu'il voulait dormir, je rentrais prendre son flambeau et montais chez moi. Ma chambre était au-dessus de l'appartement de Sa Majesté; Roustan et un valet de chambre de service couchaient dans le petit salon attenant à la chambre de l'Empereur. S'il avait besoin de moi la nuit, un garçon de garde-robe, qui couchait à côté, dans l'antichambre, venait me chercher. Jour et nuit on tenait de l'eau chaude pour son bain; car souvent, à toute heure de la nuit comme de la journée, il lui prenait fantaisie d'en prendre un. M. Ivan paraissait, tous les soirs et tous les matins, au lever et au coucher de Sa Majesté.

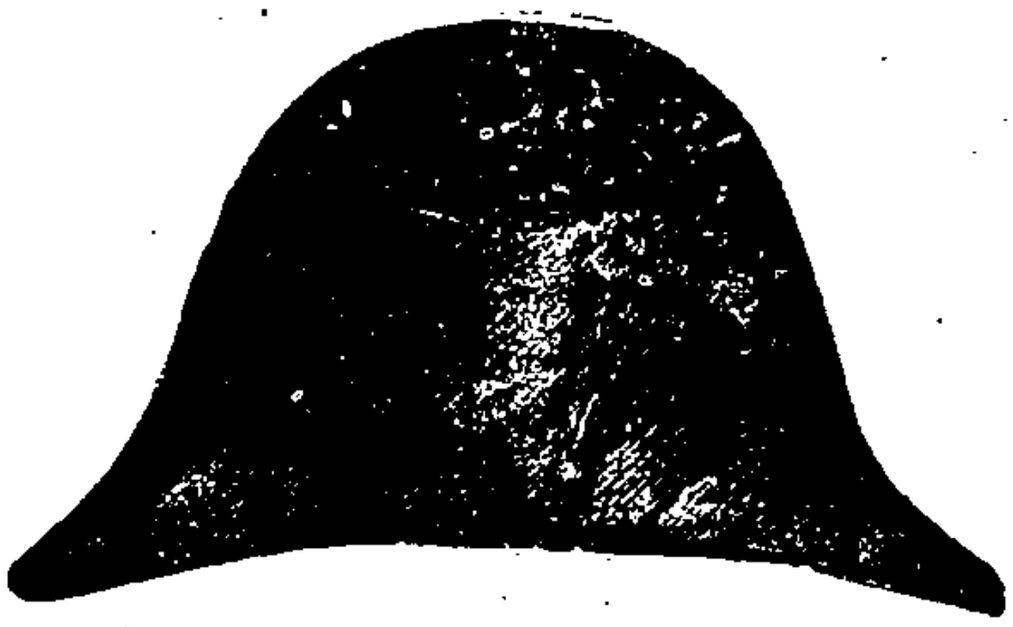
On sait que l'Empereur faisait souvent appeler ses secrétaires et même ses ministres pendant la nuit. Pendant son séjour à Varsovie, en 1806, M. le prince de Talleyrand reçoit un jour un message à minuit passé; il arrive aussitôt et s'entretient longtemps avec l'Empereur; le travail se prolonge assez avant dans la nuit, et Sa Majesté, fatiguée, finit par tomber dans un sommeil profond; le prince de Bénévent, qui aurait craint, en sortant, soit de réveiller l'Empereur, soit d'être rappelé pour continuer la conversation, jette les yeux autour de lui, aperçoit un canapé commode, s'y étend et s'endort. M. Menneval, secrétaire de Sa Majesté, ne voulait se coucher qu'après la sortie du ministre, l'Empereur pouvant avoir besoin de lui dès que M. de Talleyrand se serait retiré; aussi s'impatiente-t-il beaucoup d'une si longue audience. De mon côté, je n'étais pas de meilleure humeur, dans l'impossibilité où je me trouvais de me livrer au sommeil, avant d'avoir ôté le flambeau de nuit de Sa Majesté. M. Menneval vint dix fois me demander si M. le prince de Talleyrand était sorti. « Il est encore là, lui dis-je, j'en suis sûr, et pour

« tant je n'entends rien. » Enfin je le priai de se tenir dans la pièce où j'étais, et sur laquelle s'ouvrait la porte d'entrée tandis que j'irais me mettre en sentinelle dans un cabinet de dégagement sur lequel la chambre de l'Empereur avait une sortie; et il fut convenu que celui des deux qui verrait sortir le prince avertirait l'autre. Deux heures sonnent, puis trois, puis quatre, personne ne paraît; pas le moindre mouvement dans la chambre de Sa Majesté. Perdant patience à la fin, j'entr'ouvre la porte le plus doucement possible; mais l'Empereur, dont le sommeil était fort léger, s'éveille en sursaut et demande d'une voix forte: « Qui est là? qui va là? qu'est-ce? » Je répondis que, pensant que M. le prince de Bénévent était sorti, je venais chercher le flambeau de Sa Majesté. « Talleyrand! Talleyrand! s'écrie vivement Sa Majesté; « où donc est-il? et le voyant s'éveiller: Eh bien, je crois « qu'il s'est endormi! Comment, coquin, vous dormez chez moi! ah! ah! » Je sortis sans emporter la lumière, ils se remirent à causer, et M. Menneval et moi nous attendîmes la fin du tête-à-tête jusqu'à cinq heures du matin.

L'Empereur avait eu l'habitude de prendre, en travaillant ainsi la nuit, du café à la crème ou du chocolat; mais il y avait renoncé, et sous l'Empire il ne prenait plus rien, sinon de temps en temps, mais très rarement, soit du punch doux et léger comme de la limonade, soit, comme à son lever, une infusion de feuilles d'oranger ou de thé.

L'Empereur qui dota si magnifiquement la plupart de ses généraux, qui se montra si libéral pour ses armées, et à qui, d'un autre côté, la France doit tant et de si beaux monuments, était peu généreux, et il faut le dire, un peu avare dans son intérieur. Peut-être ressemblait-il à ces riches vaniteux qui économisent de très près dans leur famille, pour briller davantage au dehors. Il faisait très peu, pour ne pas dire point de cadeaux à sa maison. Le jour de l'an même se passait pour lui sans bourse délier; quand je le déshabillais la veille de ce jour-là: « Eh bien, mon« sieur Constant, me disait-il en me pinçant l'oreille, que me « donnerez-vous pour mes étrennes? » La première fois qu'il me fit cette question, je lui répondis que je lui donnerais ce qu'il voudrait, mais j'avoue que j'espérais bien que, le lendemain, ce ne serait pas moi qui donnerais des étrennes. Il paraît que l'idée ne lui en vint pas, car personne n'eut à le remercier de ses dons, et depuis, il ne se départit jamais de

cette règle d'économie domestique. A propos de ce pincement d'oreilles, sur lequel je suis revenu tant de fois, parce que Sa Majesté y revenait très souvent, il faut que je dise, pendant que j'y pense et pour en finir, que l'on se tromperait beaucoup de croire qu'il se contentât de toucher légèrement la partie en butte à ses marques de faveur; il serrait au contraire très rudement, et j'ai remarqué qu'il serrait d'autant plus fort qu'il était de meilleure humeur. Quelquefois, au moment où j'entrais dans sa chambre pour l'habiller, il accourait sur moi comme un furieux, et en me saluant de son bonjour favori: *Eh bien, monsieur le drôle?* il me pinçait les deux oreilles à la fois, de façon à me faire crier, il n'était même pas rare qu'il ajoutât à ces douces caresses une ou deux tapes assez bien appliquées, j'étais sûr alors de le trouver tout le reste de la journée d'une humeur charmante, et plein de bienveillance comme je l'ai vu si souvent. Roustan, et même le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, recevaient leur bonne part de ces tendresses impériales; souvent je leur ai vu les joues tout enluminées et les yeux presque pleurants.



CHAPITRE XX

Somme fixée par l'Empereur pour sa toilette. — Les budgets écourtés. — La place de 1.000 écus et le revenu d'une commune. — *Quand j'étais sous-lieutenant*. — Idée fixe de l'Empereur en matière d'économie. — Les fournisseurs et les agents comptables. — La voiture de Constant supprimée par le grand-écuyer et rendue par l'Empereur. — L'Empereur jetant au feu les livres qui lui déplaisaient. — L'Allemagne de madame la baronne de Staël. — L'Empereur surveillant les lectures des gens de sa maison. — Comment l'Empereur montait à cheval. — Education de ses chevaux. — M. Jardin, écuyer de l'Empereur. Chevaux favoris de l'Empereur.— Le cheval du mont Saint-Bernard et de Marengo admis à la pension de retraite.— Intelligence et fierté d'un cheval arabe de l'Empereur. — L'Empereur à la chasse. — Le cerf sauvé par Joséphine. — Mauvaise humeur et dureté d'une dame d'honneur de l'Impératrice. — L'Empereur a-t-il jamais été blessé à la chasse ? — Napoléon mauvais tireur. — La chasse aux faucons. — Fauconnerie envoyée par le roi de Hollande. — Goût de l'Empereur pour le spectacle.— Les prédilections.— Le grand Corneille et *Cinna*. — *La Mort de César*. — Représentations sur le théâtre de Saint-Cloud. — MM. Baptiste cadet et Michaut. — *Les Vénitiens* de M. Arnault père. — Conversations littéraires de l'Fmpereur, très profitables pour Constant. — Usage du tabac. — Erreurs populaires. — Tabatières de l'Empereur. — Les gazelles de Saint-Cloud. — La pipe de l'ambassadeur Persan. — L'Empereur mal habile à fumer. — Constant lui donne une première et unique leçon de *pipe*.— Maladresse et dégoût de l'Empereur. — Opinion sur les fumeurs. — Vêtements de l'Empereur. — La redingote grise. — Aversion de l'Empereur pour les changements de mode. — Supercherie de Constant pour amener l'Empereur à les suivre. — Elégance du roi de Naples. — Discussion sur la toilette de l'Empereur et Murat. — Calembourg royal. — Velléité d'élégance. — Le tailleur Léger. — Napoléon et le bourgeois gentilhomme. — L'habit habillé et la cravate noire. — Vestes et culottes de l'Empereur. — Habitude d'écolier. — Les taches d'encre. — Bas et souliers de l'Empereur. — Autre habitude. — Boucles de l'Empereur. — Napoléon ayant le même cordonnier à l'Ecole-Militaire et sous l'empire.— Le cordonnier mandé dans la chambre de l'Empereur. — Embarras et naïveté. — Linge et marque de l'Empereur. — La flanelle d'Angleterre. — L'impératrice Joséphine et les gilets de cachemire.— Mensonge de la *cuirasse*. — Bonbonnière de l'Empereur. — Décorations de l'Empereur.— L'épée d'Austerlitz.— Sabres de l'Empereur. — Voyages de l'Empereur. — Pourquoi l'Empereur n'annonçait

pas d'avance le moment de son départ, ni le terme de son voyage. — Ordres dans les dépenses faites en route. — Présents, gratifications et bienfaits. — Questions faites aux curés. — Les ecclésiastiques décorés de l'étoile de la Légion-d'Honneur. — Aversion de l'Empereur pour les réponses embarrassées.— Le service en voyage. — Anecdotes. — Le capitaine par méprise. — Passe-droit fait à un vétéran. — Réponse militaire. — Réparation.

La somme fixée pour la toilette de Sa Majesté était de 20,000 francs, et l'année du sacre Elle entra dans une grande colère, parce que cette somme avait été de beaucoup dépassée. Ce n'était jamais qu'en tremblant qu'on lui présentait les divers budgets des dépenses de sa maison. Toujours il retranchait et rognait, et recommandait toutes sortes de réformes. Je me souviens que lui demandant pour quelqu'un une place de 3,000 francs, qu'il m'accorda, je le vis se récrier: « Trois mille francs! mais savez-vous bien que c'est « le revenu d'une de mes communes? Quand j'étais sous-lieu- « tenant, je ne dépensais pas cela. » Ce mot revenait sans cesse dans les avertissements de l'Empereur aux personnes de sa familiarité, et *quand j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant* était souvent dans sa bouche, et toujours pour faire des exhortations ou des comparaisons d'économie.

A propos de ces présentations de budgets, je me rappelle une circonstance qui doit trouver place dans mes mémoires, puisqu'elle m'est toute personnelle et que de plus elle peut donner une idée de la manière dont Sa Majesté entendait les économies. Elle partait de l'idée souvent fort juste, selon moi, que, dans ses dépenses particulières comme dans les dépenses publiques, même en supposant de la probité aux agents (supposition que l'Empereur était toujours, j'en conviens, peu disposé à faire), on aurait pu faire les mêmes choses pour beaucoup moins d'argent. Ainsi quand il exigeait des diminutions, ce n'était point sur le nombre des objets de dépense qu'il voulait les faire porter, mais sur le taux auquel ces objets étaient estimés par les fournisseurs. J'aurai lieu de citer ailleurs quelques exemples de l'influence qu'exerçait cette idée sur la conduite de Sa Majesté à l'égard des agents comptables de son gouvernement. Voici, pour le présent, ce qui me regarde: un jour de règlement des divers budgets particuliers, l'Empereur se récria beaucoup sur la

Mme DE STAËL.

dépense des écuries, et biffa une somme considérable. M. le grand-écuyer, pour parvenir aux économies exigées, retrancha à plusieurs personnes de la maison leur voiture; la mienne fut comprise dans la réforme. Quelques jours après l'exécution de cette mesure, Sa Majesté me chargea d'une commission pour laquelle il fallait une voiture. Je lui dis que, n'ayant plus la mienne, force m'était de ne pas obéir à ses ordres. L'Empereur alors de s'écrier que ce n'était pas là son intention, que M. de Caulaincourt comprenait mal les économies; et lorsqu'il revit M. le duc de Vicence, il lui dit qu'il ne voulait pas qu'il fût touché à rien de ce qui me concernait.

L'Empereur lisait quelquefois le matin les nouveautés et les romans du jour. Quand un ouvrage lui déplaisait, il le jetait au feu. On aurait tort de croire qu'il n'y avait que les livres mauvais qui fussent ainsi brûlés. Quand l'auteur n'était pas de ceux qu'il aimait, ou qu'il parlait trop bien d'un peuple étranger, cela suffisait pour que le volume fût condamné aux flammes. J'ai vu Sa Majesté jeter au feu un tome de l'ouvrage de madame la baronne de Staël sur l'Allemagne. S'il nous trouvait, le soir, occupés à lire dans le petit salon où nous l'attendions à l'heure du coucher, il regardait quels livres nous lisions, et quand c'étaient des romans, ils étaient brûlés sans miséricorde. Sa Majesté manquait rarement d'ajouter une petite semonce à la confiscation, et de demander au délinquant *si un homme ne pouvait pas faire une meilleure lecture.* Un matin qu'il avait parcouru et jeté au feu un livre de je ne sais quel auteur, Roustan se baissa pour le retirer; mais l'Empereur s'y opposa en lui disant: « Laisse donc brûler ces cochonneries-là; c'est tout ce qu'elles méritent. »

L'Empereur montait à cheval sans grâce, et je crois qu'il n'y aurait pas toujours été très solide si l'on n'avait pas mis tant de soin à ne lui donner que des chevaux parfaitement dressés. Il n'était pas sur ce point de précautions que l'on ne prît. Les chevaux destinés au service personnel de l'Empereur passaient par un rude noviciat avant d'arriver jusqu'à l'honneur de le porter. On les accoutumait à souffrir, sans faire le moindre mouvement, des tourments de toute espèce, des coups de fouet sur la tête et sur les oreilles; on battait le tambour, on leur tirait aux oreilles des coups de pistolet et des boîtes d'artifice; on agitait des drapeaux devant leurs

yeux; on leur jetait dans les jambes de lourds paquets, quelquefois même des moutons et des cochons. Il fallait qu'au milieu du galop le plus rapide (l'Empereur n'aimait que cette allure) il pût arrêter son cheval tout court. Il ne lui fallait enfin que des chevaux brisés. M. Jardin père, écuyer de Sa Majesté, s'acquittait de sa pénible charge avec beaucoup d'adresse et d'habileté; aussi l'Empereur en faisait-il le plus grand cas.

Sa Majesté tenait beaucoup à ce que ses chevaux fussent très beaux, et dans les dernières années de son règne Elle ne montait que des chevaux arabes. Il y eut quelques-uns de ces nobles animaux que l'Empereur affectionna, entre autres *la Styrie*, qu'il montait au Saint-Bernard et à Marengo. Après cette dernière campagne, il voulut que son favori finît sa vie dans le luxe du repos. Marengo et le grand Saint-Bernard étaient déjà une carrière assez bien remplie. L'Empereur eut aussi pendant quelques années un cheval arabe d'un rare instinct, et qui lui plaisait beaucoup. Tout le temps qu'il attendait son cavalier, il eût été difficile de lui découvrir la moindre grâce; mais dès qu'il entendait les tambours battre aux champs, ce qui annonçait la présence de Sa Majesté, il se redressait avec fierté, agitait sa tête en tous sens, battait du pied la terre, et jusqu'au moment où l'Empereur en descendait, son cheval était le plus beau qu'on eût pu voir. Sa Majesté faisait cas des bons écuyers; aussi rien n'était négligé pour que ses pages reçussent sous ce rapport l'éducation la plus soignée. Outre qu'on les instruisait à monter solidement et avec grâce, ils pratiquaient encore des exercices de voltige dont il semblerait qu'on dût avoir besoin seulement au Cirque-Olympique. C'était même un des écuyers de MM. Franconi qui était chargé de cette partie de l'éducation des pages.

L'Empereur, comme on l'a dit ailleurs, ne prenait du plaisir de la chasse qu'autant qu'il en fallait pour se conformer aux exigences de l'usage qui font de ce royal exercice un accompagnement nécessaire du trône et de la couronne. Pourtant je l'ai vu quelquefois s'y livrer assez longtemps pour faire croire qu'il ne s'y ennuyait pas. Il chassa un jour dans la forêt de Rambouillet depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir; c'était un cerf qui avait causé cette excursion extraordinaire, et je me rappelle qu'on revint même sans l'avoir forcé. Dans une des chasses impériales

de Rambouillet, à laquelle assistait l'Impératrice Joséphine un cerf poursuivi par les chasseurs vint se jeter sous la voiture de l'Impératrice. Cet asile ne le trahit pas, car Sa Majesté, touchée des larmes du pauvre animal, demanda sa grâce à l'Empereur. Le cerf fut épargné, et la bonne Joséphine lui attacha autour du coup un collier d'argent, qui devait attester sa délivrance et le protéger contre les attaques de tous les chasseurs.

Il y eut une des dames de S. M. l'Impératrice qui montra un jour moins d'humanité qu'elle, et la réponse qu'elle fit à l'Empereur déplut singulièrement à celui-ci, qui aimait la douceur et de la pitié dans les femmes. On chassait depuis quelques heures dans le bois de Boulogne; l'Empereur s'approcha de la calèche de l'Impératrice Joséphine, et se mit à causer avec cette dame, qui portait un des noms les plus anciens et les plus nobles de France, et qui sans l'avoir, dit-on. désiré. avait été placée auprès de l'Impératrice. Le prince de Neufchâtel vint dire que le cerf était aux abois. « Ma- « dame, dit galamment l'Empereur à madame de C***, que « voulez-vous qu'on fasse du cerf? je remets son sort entre « vos mains. — Faites-en, sire, répondit-elle, ce qu'il vous « plaira. Je ne m'y intéresse guère. » L'Empereur la regarda froidement. et dit au grand-veneur: « Puisque le cerf a le « malheur de ne point intéresser madame de C***, il ne mé- « rite pas de vivre: faites-le mettre à mort! » Et là-dessus Sa Majesté tourna la bride de son cheval et s'éloigna. L'Empereur avait été choqué d'une telle réponse, et il la répéta le soir, au retour de la chasse, dans des termes peu flatteurs pour madame de C***.

On lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* que l'Empereur ayant été, dans une chasse, renversé et blessé par un sanglier, en avait au doigt une forte contusion. Je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais eu connaissance d'un pareil accident arrivé à Sa Majesté.

L'Empereur n'appuyait pas bien son fusil à l'épaule, et comme il faisait charger et bourrer fort, il ne tirait jamais sans en avoir le bras tout noirci. Je frottais la place meurtrie avec de l'eau de Cologne, et Sa Majesté n'y pensait plus.

Les dames suivaient la chasse en calèche. On dressait ordinairement une table dans la forêt pour le déjeuner, auquel toutes les personnes de la chasse étaient invitées.

L'Empereur essaya une fois d'une chasse au faucon dans

la plaine de Rambouillet. Cette chasse avait été commandée pour mettre à l'essai la fauconnerie que le roi de Hollande (Louis) avait envoyée en présent à Sa Majesté. Toute la maison s'élait fait une fête de voir cette chasse, dont on avait tant entendu parler; mais l'Empereur parut s'y plaire encore moins qu'aux chasses à courre et au tir, et la fauconnerie ne resservit jamais.

Sa Majesté aimait beaucoup le spectacle. Elle avait une préférence marquée pour la tragédie française et l'opéra italien. Corneille était son auteur favori; j'ai vu constamment sur sa table quelque volume des œuvres de ce grand poète. Très souvent j'ai entendu l'Empereur déclamer, en marchant dans sa chambre, des vers de Cinna, ou cette tirade de *la Mort de César*:

César, tu vas régner. Voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Etc., etc.

Sur le théâtre de Saint-Cloud, le spectacle d'une soirée n'était souvent que de pièces et de morceaux. On prenait un acte d'un opéra, un acte d'un autre, ce qui était fort contrariant pour les spectateurs, que la première pièce avait commencé à intéresser. Souvent aussi on jouait des comédies, et c'était alors grande joie pour la maison. L'Empereur lui-même y prenait beaucoup de plaisir. Combien de fois je l'ai vu se pâmer de rire en voyant Baptiste cadet dans *les Héritiers*. Michaut l'amusait aussi beaucoup dans *la Partie de Chasse de Henri IV*.

Je ne sais plus en quelle année, pendant un voyage de la cour à Fontainebleau, on représenta devant l'Empereur la tragédie des *Vénitiens*, de M. Arnault père. Le soir au coucher, Sa Majesté causa de la pièce avec le maréchal Duroc, et donna son jugement appuyé sur beaucoup de raisons. Les éloges comme les censures furent motivés et discutés; le grand-maréchal parla peu; l'Empereur ne tarissait pas. Bien que très pauvre juge en pareille matière, c'était pour moi une chose très amusante et très instructive, que d'entendre ainsi l'Empereur discourir des pièces anciennes ou nouvelles qui étaient jouées sous ses yeux. Ses observations et ses remarques n'auraient pas manqué, j'en suis certain, d'être très profitables aux auteurs, s'ils avaient été comme moi à même de les entendre. Pour moi, si j'y ai gagné quelque chose, c'est de pouvoir en parler ici un peu (quoique bien peu) plus pertinemment qu'un aveugle des cou-

leurs ; pourtant de crainte de mal dire, je retourne aux choses qui sont de mon *département.*

On a dit que Sa Majesté prenait beaucoup de tabac, que, pour en prendre plus vite et plus souvent, Elle en mettait dans une poche de son gilet, doublée de peau pour cet usage; ce sont autant d'erreurs; l'Empereur n'a jamais pris du tabac que dans ses tabatières, et quoiqu'il en consommât beaucoup, il n'en prenait que très peu. Il approchait sa prise de ses narines comme simplement pour la sentir, et la laissait tomber ensuite. Il est vrai que la place où il se trouvait en était couverte; mais ses mouchoirs, témoins irrécusables en pareille matière, étaient à peine tachés, bien qu'ils fussent blancs et de batiste très fine; certes ce ne sont pas là les marques d'un priseur. Souvent il se contentait de promener sous son nez sa tabatière ouverte pour respirer l'odeur du tabac qu'elle contenait. Ses boîtes étaient étroites, ovales, à charnières, en écaille noire, doublées en or et en argent. Il avait eu des tabatières rondes, mais comme il fallait deux mains pour les ouvrir, et que dans cette opération il laissait tomber tantôt la boîte, tantôt le couvercle, il s'en était dégoûté. Son tabac était râpé fort gros, et se composait ordinairement de plusieurs sortes de tabacs mélangées ensemble. Souvent il s'amusait à en faire manger aux gazelles qu'il avaient à Saint-Cloud. Elles en étaient très friandes, et quoique on ne peut plus sauvages pour tout le monde, elles s'approchaient sans crainte de Sa Majesté.

L'Empereur n'eut qu'une seule fois fantaisie d'essayer de la pipe; voici à quelle occasion: l'ambassadeur persan (ou peut-être l'ambassadeur turc qui vint à Paris sous le Consulat) avait fait présent à Sa Majesté d'une fort belle pipe à l'orientale. Il lui prit un jour envie d'en faire l'essai, et il fit préparer tout ce qu'il fallait pour cela. Le feu ayant été appliqué au récipient, il ne s'agissait plus que de le faire se communiquer au tabac, mais à la manière dont Sa Majesté s'y prenait, Elle n'en serait jamais venue à bout. Elle se contentait d'ouvrir et de fermer alternativement la bouche, sans aspirer le moins du monde. « Comment diable! s'écria-t-Elle enfin, cela n'en finit pas. » Je lui fis observer qu'Elle s'y prenait mal, et lui montrai comment il fallait faire. Mais l'Empereur en revenait toujours à son espèce de bâillement. Ennuyé de ses vains efforts, il finit par me dire d'allumer la pipe. J'obéis et la lui rendis en train. Mais à peine

La Couronne Théâtrale disputée
Gravé par N. P. d'après le Tableau du Parterre

en eut-il aspiré une bouffée, que la fumée qu'il ne sut point chasser de sa bouche, tournoyant autour du palais, lui pénétra dans le gosier, et ressortit par les narines et par les yeux. Dès qu'il put reprendre haleine: « Otez-moi cela! quelle infection! oh les cochons! le cœur me tourne. » Il se sentit en effet comme incommodé pendant au moins une heure, et renonça pour toujours à un *plaisir* « dont l'habitude, disait-il, « n'était bonne qu'à désennuyer les fainéants. »

L'Empereur ne mettait dans ses vêtements d'autre recherche que celle de la finesse de l'étoffe et de la commodité. Ses fracs, ses habits et la redingote grise si fameuse, étaient des plus beaux draps de Louviers. Sous le Consulat, il portait, comme c'était alors la mode, les basques de son habit extrêmement longues. Plus tard, la mode ayant changé, on les porta plus courtes, mais l'Empereur tenait singulièrement à la longueur des siennes, et j'eus beaucoup de peine à le décider à y renoncer. Ce ne fut même que par supercherie que j'en vins tout à fait à bout. A chaque nouvel habit que je faisais faire pour Sa Majesté, je recommandais au tailleur de raccourcir les pans d'un bon pouce, jusqu'à ce qu'enfin, sans que l'Empereur s'en aperçût, ils ne furent plus ridicules. Il ne renonçait pas plus aisément sur ce point que sur tous les autres, à ses anciennes habitudes, et il voulait surtout ne pas être gêné: aussi parfois ne brillait-il pas par l'élégance. Le roi de Naples, l'homme de France qui se mettait avec le plus de recherche et presque toujours avec le meilleur goût, se permettait quelquefois de le plaisanter doucement sur sa toilette. « Sire, disait-il à l'Empereur, Votre « Majesté s'habille trop à *la papa*. De grâce, sire, donnez à « vos fidèles sujets l'exemple du bon goût. — Ne faut-il pas, « pour vous plaire, répondait l'Empereur, que je me mette « comme un muscadin, comme un petit-maître, enfin com- « me Sa Majesté le roi de Naples et des Deux-Siciles? Je tiens « à mes habitudes, moi. — Oui, sire, et à vos *habits tués*, « ajouta une fois le roi. — Détestable! s'écria l'Empereur, cela « est digne de Brunet; » et ils rirent un instant de ce jeu de mots, tout en le déclarant tel que l'avait jugé l'Empereur.

Cependant ces discussions sur la toilette s'étant renouvelées à l'époque du mariage de Sa Majesté avec l'Impératrice Marie-Louise, le roi de Naples pria l'Empereur de permettre qu'il lui envoyât son tailleur. Sa Majesté, qui cherchait en ce moment tous les moyens de plaire à sa jeune épouse, accep-

ta l'offre de son beau-frère. Le même jour, je courus chez Léger, qui habillait le roi Joachim, et l'amenai avec moi au château, en lui recommandant de faire les habits qu'on allait lui demander le moins gênants qu'il se pourrait, certain que j'étais d'avance que, tout au contraire de M. Jourdain, si l'Empereur *n'entrait pas dedans* avec la plus grande aisance, il ne les prendrait pas. Léger ne tint aucun compte de mes avis; il prit ses mesures fort justes. Les deux habits qu'il fit étaient parfaitement faits, mais l'Empereur les trouva incommodes. Il ne les mit qu'une fois, et Léger fut dès ce jour dispensé de travailler pour Sa Majesté. Une autre fois, longtemps avant cette époque, il avait commandé un fort bel habit de velours marron, avec boutons en diamants. Il descendit ainsi vêtu au cercle de Sa Majesté l'Impératrice, mais avec une cravate noire. L'Impératrice Joséphine lui avait préparé un col de dentelle magnifique, mais toutes mes instances n'avaient pu le décider à le mettre.

Les vestes et les culottes de l'Empereur étaient toujours de casimir blanc. Il en changeait tous les matins. On ne les lui faisait blanchir que trois ou quatre fois. Deux heures après qu'il était sorti de sa chambre, il arrivait très souvent que sa culotte était toute tâchée d'encre. grâce à son habitude d'y essuyer sa plume, et d'arroser tout d'encre autour de lui, en secouant sa plume contre sa table. Cependant. comme il s'habillait le matin pour toute la journée, il ne changeait pas pour cela de toilette et restait en cet état le reste du jour. J'ai déjà dit qu'il ne portait jamais que des bas de soie blancs. Ses souliers, très légers et très fins étaient doublés de soie. Tout le dedans de ses bottes était garni de futaine blanche. Lorsqu'il sentait à une de ses jambes quelque démangeaison, il se frottait avec le talon du soulier ou de la botte dont l'autre jambe était chaussée, ce qui ajoutait encore à l'effet de l'encre éparpillée. Les boucles de ses souliers étaient d'or, ovales, simples ou à facettes. Il en portait aussi en or, aux jarretières. Jamais sous l'Empire je ne lui ai vu porter de pantalons.

Toujours, par suite de la fidélité de l'Empereur à ses anciennes habitudes, son cordonnier, dans les premiers temps de l'Empire, était le même qui l'avait chaussé lorsqu'il était à l'école militaire. Depuis ce temps il le chaussait toujours d'après ses premières mesures, sans lui en prendre de nouvelles; aussi ses souliers comme ses bottes étaient toujours

mal faits et sans grâce. Longtemps il les porta pointus; je gagnai qu'ils fussent faits *en bec de canne*, comme c'était la mode. Ses anciennes mesures se trouvèrent à la fin trop petites, et j'obtins de Sa Majesté qu'elle s'en ferait prendre d'autres. Je courus aussitôt chez son cordonnier: c'était un grand simple qui avait succédé à son père. Il n'avait jamais vu l'Empereur, quoiqu'il travaillât pour lui, et fut tout stupéfait d'apprendre qu'il fallait paraître devant Sa Majesté; la tête lui en tournait. Comment oserait-il se présenter devant l'Empereur? Quel costume fallait-il prendre? Je l'encourageai et lui dis qu'il lui fallait un habit noir à la française, avec la culotte, l'épée, le chapeau, etc. Il se rendit ainsi panaché aux Tuileries. En entrant dans la chambre de Sa Majesté, il fit un profond salut, et demeura fort embarrassé. « Ce n'est pas vous, dit l'Empereur, qui me chaus-
« siez à l'école militaire? — Non, Votre Majesté l'Empereur et roi, c'était mon père. — Et pourquoi n'est-ce plus lui? — Sire l'Empereur et roi, parce qu'il est mort. — Combien me faites-vous
« payer mes souliers? — Votre Majesté l'Empereur et roi
« les paye dix-huit francs. — C'est bien cher. — Votre Ma-
« jesté l'Empereur et roi les paierait bien plus cher si Elle
« voulait. » L'Empereur rit beaucoup de cette niaiserie et se fit prendre mesure. Les rires de Sa Majesté avaient complétement déconcerté le pauvre homme; lorsqu'il s'approcha, le chapeau sous le bras, et en faisant mille saluts, son épée se prit dans ses jambes, fut rompue en deux et le fit tomber sur les genoux et sur les mains. C'était à n'y pas tenir, aussi les rires de Sa Majesté redoublèrent; enfin l'honnête cordonnier, débarrassé de sa brette, prit plus aisément mesure à l'Empereur et se retira en faisant beaucoup d'excuses.

Tout le linge de corps de Sa Majesté était de toile extrêmement belle, marqué d'un N couronné. Dans le commencement, il ne portait point de bretelles; il finit par s'en servir, et il en trouvait l'usage très commode. Il portait sur la peau des gilets de flanelle d'Angleterre. L'Impératrice Joséphine lui avait fait faire pour l'été douze gilets de cachemire.

Beaucoup de personnes ont cru que l'Empereur avait une cuirasse sous ses habits dans ses promenades et à l'armée ; le fait est matériellement faux; jamais Sa Majesté n'a endossé une cuirasse, ni rien de semblable, pas plus sous ses habits que dessus.

L'Empereur ne portait jamais de bijoux; il n'avait dans

ses poches ni bourse ni argent, mais seulement son mouchoir, sa tabatière et sa bonbonnière.

Il ne portait à ses habits qu'un crachat et deux croix, celle de la Légion d'honneur et celle de la Couronne de Fer. Sous son uniforme et sur sa veste, il avait un cordon rouge dont les deux bouts ne se voyaient qu'à peine. Quand il y avait cercle au château, ou qu'il passait une revue, il mettait ce grand cordon sur son habit.

Son chapeau, dont il sera inutile de décrire la forme tant qu'il existera des portraits de Sa Majesté, était en castor, extrêmement fin et très léger; le dedans en était doublé de soie et ouaté. Il n'y portait ni glands, ni torsades, ni plumes, mais simplement une ganse étroite de soie plate qui soutenait une petite cocarde tricolore.

L'Empereur avait plusieurs montres de Bréguet et de Meunier; elles étaient fort simples, à répétition, sans ornements ni chiffre, le dessus couvert d'une glace, la boîte en or. M. Las Cases parle d'une montre recouverte des deux côtés d'une double boîte en or, marquée du chiffre *B*, et qui n'a jamais quitté l'Empereur. Je ne lui en ai pas connu de pareille, et pourtant j'étais dépositaire de tous les bijoux; je l'ai même été, durant plusieurs années, des diamants de la couronne. L'Empereur cassait souvent sa montre en la jetant à la volée, comme je l'ai dit plus haut, sur un des meubles de sa chambre à coucher. Il avait deux réveils faits par Meunier, un dans sa voiture, l'autre au chevet de son lit. Il les faisait sonner avec une petite ganse de soie verte; il en avait bien un troisième, mais il était vieux et mauvais, et ne pouvait servir. C'est celui-là qui avait appartenu au grand Frédéric, et qu'il avait apporté de Berlin.

Les épées de Sa Majesté étaient fort simples, la monture en or, avec un hibou sur le pommeau.

L'Empereur s'était fait faire deux épées semblables à celles qu'il portait le jour de la bataille d'Austerlitz. Une de ces épées fut donnée à l'empereur Alexandre, ainsi qu'on le verra plus tard, et l'autre au prince Eugène en 1814. Celle que l'Empereur avait à Austerlitz, et sur laquelle il avait fait graver le nom et la date de cette mémorable bataille, devait être enfermée dans la colonne de la place Vendôme. Sa Majesté l'avait encore, je crois, à Sainte-Hélène.

Il avait aussi plusieurs sabres qu'il avait portés dans ses premières campagnes, et sur lesquels on avait fait

graver le nom des batailles où il s'en était servi. Ils furent distribués à divers officiers-généraux par Sa Majesté l'Empereur. Je parlerai plus tard de cette distribution.

Lorsque l'Empereur devait quitter la capitale pour rejoindre ses armées ou pour une simple tournée dans les départements, jamais on ne savait bien précisément le moment de son départ. Il fallait d'avance envoyer sur diverses routes un service complet pour la chambre, la bouche, les écuries; quelquefois ils attendaient trois semaines, un mois, et quand Sa Majesté était partie, on faisait revenir les services restés sur les routes qu'Elle n'avait point parcourues. J'ai souvent pensé que l'Empereur en usait ainsi pour déconcerter les calculs de ceux qui épiaient ses démarches, et dérouter les politiques. Le jour qu'il devait partir personne ne le savait; tout se passait comme à l'ordinaire. Après un concert, un spectacle, ou tout autre divertissement qui avait réuni un grand nombre de personnes, Sa Majesté disait à son coucher: « Je pars à deux heures. » Quelquefois c'était plus tôt, quelquefois plus tard, mais on partait toujours à l'heure qu'Elle avait fixée. A l'instant l'ordre était transmis par chacun des chefs de service; tout se trouvait prêt dans le temps marqué, mais on laissait le château sens dessus dessous. J'ai tracé ailleurs un tableau de la confusion qui précédait et suivait immédiatement, au château, le départ de l'Empereur. Partout où logeait Sa Majesté, en voyage, Elle faisait payer, avant de partir, la dépense de sa maison et la sienne; Elle faisait des présents à ses hôtes et donnait des gratifications aux domestiques de la maison. Le dimanche, l'Empereur se faisait dire la messe par le desservant du lieu et donnait toujours vingt napoléons, quelquefois plus, selon les besoins des pauvres de la commune. Il questionnait beaucoup les curés sur leurs ressources, sur celles de leurs paroissiens, sur l'esprit et la moralité de la population, etc. Il ne manquait que rarement à demander le nombre des naissances, des décès, des mariages, et s'il y avait beaucoup de garçons et de filles en âge d'être mariés. Si le curé répondait d'une manière satisfaisante et s'il n'avait pas été trop longtemps à dire sa messe, il pouvait compter sur les bonnes grâces de Sa Majesté; son église et ses pauvres s'en trouvaient bien, et pour lui-même l'Empereur lui laissait à son départ, ou lui faisait expédier un brevet de chevalier de la Légion d'Honneur. En général, Sa Majesté aimait qu'on lui répondit avec assurance et sans limi-

dité; Elle souffrait même la contradiction; on pouvait sans aucun risque lui faire une réponse inexacte, cela passait presque toujours, Elle y faisait peu d'attention, mais Elle ne manquait jamais de s'éloigner de ceux qui lui parlaient en hésitant et d'une manière embarrassée

Partout où l'Empereur se trouvait résider, il y avait toujours de service, le jour comme la nuit, un page et un aide de camp qui couchaient sur des lits de sangle. Il y avait aussi dans l'antichambre un maréchal-des-logis et un brigadier des écuries pour aller, quand il le fallait, faire avancer les équipages qu'on avait soin de tenir toujours prêts à marcher; des chevaux tout sellés et bridés, et des voitures attelées de deux chevaux sortaient des écuries au premier signe de Sa Majesté. On les relevait de service toutes les deux heures, comme des sentinelles.

J'ai dit tout à l'heure que Sa Majesté aimait les promptes réponses et celles qui annonçaient de la vivacité dans l'esprit. Voici deux anecdotes qui me paraissent venir à l'appui de cette assertion.

L'Empereur passant un jour une revue sur la place du Carrousel, son cheval se cabra, et dans les efforts que fit Sa Majesté pour le retenir, son chapeau tomba à terre; un lieutenant (son nom était, je crois, Rabusson), aux pieds duquel le chapeau était tombé, le ramassa et sortit du front de bandière pour l'offrir à Sa Majesté. « Merci, capitaine, » lui dit l'Empereur encore occupé à calmer son cheval — « Dans quel régiment, sire? » demanda l'officier. L'Empereur le regarda alors avec plus d'attention, et s'apercevant de sa méprise, dit en souriant: « Ah! c'est juste, Monsieur; dans la garde. » Le nouveau capitaine reçut peu de jours après le brevet qu'il devait à sa présence d'esprit, mais qu'il avait auparavant bien mérité par sa bravoure et sa capacité.

A une autre revue, Sa Majesté aperçut dans les rangs d'un régiment de ligne un vieux soldat dont le bras était décoré de trois chevrons. Elle le reconnut aussitôt pour l'avoir vu à l'armée d'Italie, et s'approchant de lui: — « Eh bien! mon « brave. pourquoi n'as-tu pas la croix? tu n'as pourtant pas « l'air d'un mauvais sujet. — Sire, répondit la vieille mous- « tache avec une gravité chagrine, on m'a fait trois fois la « queue pour la croix. — On ne te la fera pas une quatrième, » reprit l'Empereur; et il ordonna au maréchal Berthier de porter sur la liste de la plus prochaine promotion le brave, qui fut en effet bientôt chevalier de la Légion d'Honneur.

CHAPITRE XXI

Le pape quitte Rome pour venir couronner l'Empereur. — Il passe le Mont-Cenis. — Son arrivée en France. — Enthousiasme religieux. — Rencontre du pape et de l'Empereur. — Finesses d'étiquette. — Respect de l'Empereur pour le pape. — Entrée du pape à Paris. — Il loge aux Tuileries. — Attention délicate de l'Empereur, et reconnaissance du Saint-Père. — Le nouveau fils aîné de l'Église. — Portrait de Pie VII. — Sa sobriété non imitée par les personnes de sa suite. — Séjour du pape à Paris. — Empressement des fidèles. — Visite du pape aux établissements publics. — Audiences du pape, dans la grande salle du musée. — L'auteur assiste à une de ces réceptions. — La bénédictions du pape. — Le souverain pontife et les petits enfants. — Costume du Saint-Père. — Le pape et madame la comtesse de Genlis. — Les marchands de chapelets. — Le 2 décembre 1804. — Mouvements dans le château des Tuileries. — Lever et toilette de l'Empereur. — Les fournisseurs et leurs mémoires. — Costume de l'Empereur, le jour du sacre. — Constant remplissant une des fonctions du premier chambellan. — Le manteau du sacre et l'uniforme de grenadier. — Joyaux de l'Impératrice. — Couronne, diadème, et ceinture de l'Impératrice. — Le sceptre, la main de justice et l'épée du sacre. — MM. Margueritte, Odiot et Biennais, joailliers. — Voiture du pape. — Le premier camérier et sa monture. — Voiture du sacre. — Singulière méprise de Leurs Majestés. — Cortège du sacre. — Cérémonie religieuse. — Musique du sacre. — M. Lesueur et la marche de Boulogne. — Joséphine couronnée par l'Empereur. — Le regard d'intelligence. — Le couronnement et l'idée du divorce. — Chagrin de l'Empereur et ce qui le causait, — Serment du sacre. — La galerie de l'archevêché. — Trône de Leurs Majestés. — Illuminations. — Présents offerts par l'Empereur à l'église de Notre-Dame. — La discipline et la tunique de saint Louis. — Médaillés du couronnement de l'Empereur. — Réjouissances publiques.

Le pape Pie VII avait quitté Rome au commencement de novembre. Sa Sainteté, accompagnée par le général Manou, administrateur du Piémont, arriva sur le Mont-Cenis le 15 novembre au matin. On avait jalonné et aplani la route du Mont-Cenis, et tous les points périlleux avaient été garnis de barrières. Le Saint-Père fut complimenté par M. Poitevin-Maissemy,

Rencontre du Pape et de l'Empereur.

préfet du Mont-Blanc. Après une courte visite à l'hospice, il fit la traversée du mont, dans une chaise à porteurs, escorté d'une foule immense qui se précipitait pour recevoir sa bénédiction.

Le 17 novembre, Sa Sainteté remonta en voiture et fit ainsi le reste du chemin, toujours aussi accompagnée. L'Empereur alla au devant du Saint-Père, et ce fut sur la route de Nemours, dans la forêt de Fontainebleau, qu'ils se rencontrèrent. L'Empereur descendit de cheval, et les deux souverains rentrèrent à Fontainebleau dans la même voiture. On dit que pour que l'un ne prît point le pas sur l'autre, ils y étaient montés en même temps, Sa Majesté par la portière de droite, Sa Sainteté par la portière de gauche. Je ne sais si l'Empereur usa de précautions et de finesses pour éviter de compromettre sa dignité; mais ce que je sais bien, c'est qu'il eût été impossible d'avoir plus d'égards et d'attentions qu'il n'en eut pour le vénérable vieillard. Le lendemain de son arrivée à Fontainebleau, le pape fit son entrée à Paris, avec tous les honneurs que l'on rendait ordinairement au chef de l'empire; un logement lui avait été préparé aux Tuileries, dans le pavillon de Flore; et par suite de la recherche délicate et affectueuse que Sa Majesté avait mise dès le commencement à bien recevoir le Saint-Père, celui-ci trouva son appartement distribué et meublé exactement comme celui qu'il occupait à Rome; il témoigna vivement sa surprise et sa reconnaissance d'une attention que lui-même, dit-on, appela délicatement, *toute filiale*, voulant faire allusion en même temps au respect que l'Empereur lui avait montré en toute occasion, et au nouveau titre de fils aîné de l'église, que Sa Majesté allait prendre avec la couronne impériale.

Chaque matin, j'allais, par ordre de Sa Majesté, demander des nouvelles du Saint-Père. Pie VII avait une noble et belle figure, un air de bonté angélique, la voix douce et sonore; il parlait peu, lentement, mais avec grâce; d'une simplicité extrême et d'une sobriété incroyable; il était indulgent et sans rigueur pour les autres. Aussi, sous le rapport de la bonne chère, les personnes de sa suite ne se piquaient pas de l'imiter, mais profitaient au contraire largement de l'ordre qu'avait donné l'Empereur, de fournir tout ce qui serait demandé. Les tables qui leur étaient destinées étaient abondamment et même magnifiquement servies; ce qui n'empêchait pas qu'un panier de chambertin ne fût demandé chaque jour pour

la table particulière du pape, qui dînait tout seul et ne buvait que de l'eau.

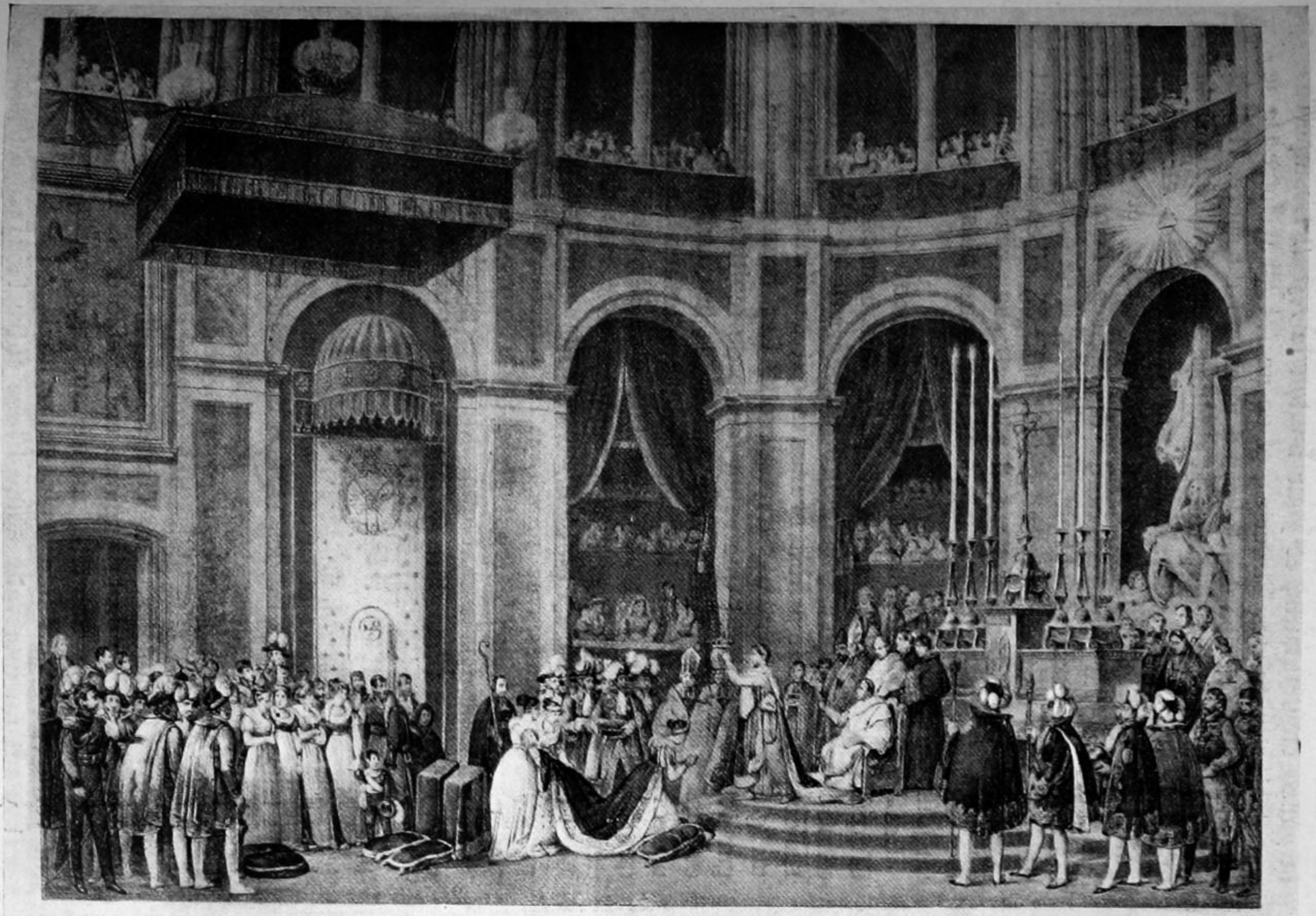
Le séjour de près de cinq mois que le Saint-Père fit à Paris, fut un temps d'édification pour les fidèles, et Sa Sainteté dut emporter la meilleure idée d'une population qui, après avoir cessé de pratiquer et de voir pendant plus de dix ans les cérémonies de la religion catholique, les avait reprises avec une avidité inexprimable. Lorsque le pape n'était pas retenu dans ses appartements par la délicatesse de sa santé, pour laquelle la différence du climat, comparé à celui de l'Italie, et la rigueur de la saison, l'obligeaient à prendre de grandes précautions, il visitait les églises, les musées et les établissements d'utilité publique. Quand le mauvais temps l'empêchait de sortir, on présentait à Pie VII, dans la grande galerie du musée Napoléon, les personnes qui demandaient cette faveur. Je fus un jour prié par des dames de ma connaissance de les conduire à cette audience du Saint-Père, et je me fis un plaisir de les accompagner.

La longue galerie du musée était occupée par une double haie d'hommes et de dames. La plupart de celles-ci étaient des mères de famille, et elles avaient leurs enfants autour d'elles ou dans leurs bras, pour les présenter à la bénédiction du Saint-Père. Pie VII arrêtait ses regards sur ces groupes d'enfants avec une douceur et une bonté vraiment angélique. Précédé du gouverneur du musée, et suivi des cardinaux et des seigneurs de sa maison, il s'avançait lentement entre deux rangs de fidèles agenouillés sur son passage; souvent il s'arrêtait pour poser sa main sur la tête d'un enfant, adresser quelques mots à la mère, et donner son anneau à baiser. Son costume était une simple soutane blanche, sans aucun ornement. Au moment où le pape allait arriver à nous, le directeur du musée présenta une dame qui attendait à genoux comme les autres, la bénédiction de Sa Sainteté. J'entendis M. le directeur nommer cette dame, madame la comtesse de Genlis. Le Saint-Père, après lui avoir tendu son anneau, la releva et lui adressa avec affabilité quelques paroles flatteuses, lui faisant compliment de ses ouvrages et de l'heureuse influence qu'ils avaient exercée sur le rétablissement de la religion catholique en France.

Les marchands de chapelets et de rosaires durent faire leur fortune durant cet hiver. Il y avait des magasins où il s'en débitait plus de cent douzaines par jour. Pendant le

mois de janvier seulement, cette branche d'industrie rapporta, dit-on, à un marchand de la rue Saint-Denis, 40.000 francs de bénéfice net. Toutes les personnes qui se présentaient à l'audience du Saint-Père, ou qui se pressaient autour de lui, dans sa sortie, faisaient bénir des chapelets pour elles-mêmes, pour tous leurs parents ou pour leurs amis de Paris ou de la province. Les cardinaux en distribuaient aussi une incroyable quantité, dans leurs visites aux divers hôpitaux, aux hospices, à l'hôtel des Invalides, etc. On leur en demandait même dans leurs visites chez des particuliers.

La cérémonie du sacre de Leurs Majestés avait été fixée au 2 décembre. Le matin de ce grand jour, tout le monde au château fut sur pied de très bonne heure, surtout les personne attachées au service de la garde-robe. L'Empereur se leva à huit heures. Ce n'était pas une petite affaire que de faire endosser à Sa Majesté le riche costume qui lui avait été préparé pour la circonstance; et pendant que je l'habillais, Elle ne se fit pas faute d'apostrophes et de malédictions contre les brodeurs, tailleurs et fournisseurs de toute espèce. A mesure que je lui passais une pièce de son habillement: « Voilà qui est beau, monsieur le drôle, disait-il (et « mes oreilles d'entrer en jeu), mais nous verrons les « mémoires. » Voici quel était ce costume: bas de soie brodés en or, avec la couronne impériale au-dessus des coins; brodequins de velours blanc, lacés et brodés en or; culotte de velours blanc brodée en or sur les coutures, avec boutons et boucles en diamants aux jarretières; la veste, aussi de velours blanc brodée en or, boutons en diamants; l'habit de velours cramoisi, avec parements en velours blanc, brodé sur toutes les coutures, fermé par devant jusqu'en bas, étincelant d'or. Le demi-manteau aussi cramoisi, doublé de satin blanc, couvrant l'épaule gauche et rattaché à droite sur la poitrine avec une double agrafe en diamants. Autrefois, en pareille circonstance, c'était le grand-chambellan qui passait la chemise. Il paraît que Sa Majesté ne songea point à cette loi de l'étiquette, et ce fut moi simplement qui remplit cet office, comme j'avais coutume de le faire. La chemise était une des chemises ordinaires de Sa Majesté, mais d'une baptiste fort belle; l'Empereur ne portait que de très beau linge. Seulement on y avait adapté des manchettes d'une superbe dentelle; la cravate était de la mousseline la plus parfaite, et la colerette en dentelle magnifique; la toque



Le Sacre de Napoléon Ier

en velours noir était surmontée de deux aigrettes blanches; la ganse en diamants, et pour bouton le *régent*. L'Empereur partit ainsi vêtu des Tuileries, et ce ne fut qu'à Notre-Dame qu'il mit sur ses épaules le grand manteau du sacre. Il était de velours cramoisi, parsemé d'abeilles d'or, doublé de satin blanc et d'hermine, et attaché par des torsades en or; le poids en était d'au moins quatre-vingt livres, et quoiqu'il fût soutenu par quatre grands dignitaires, l'Empereur en était écrasé. Aussi, de retour au château, il se débarrassa au plus vite de tout ce riche et gênant attirail, et en endossant son uniforme des grenadiers, il répétait sans cesse: « Enfin, je respire! » Il était certainement beaucoup plus à son aise un jour de bataille.

Les joyaux qui servirent au couronnement de Sa Majesté l'Impératrice, et qui consistaient en une couronne, un diadème et une ceinture, sortaient des ateliers de M. Margueritte. La couronne était à huit branches qui se réunissaient sous un globe d'or surmonté d'une croix. Les branches étaient garnies de diamants, quatre en forme de feuilles de palmier, et quatre en feuilles de myrte. Autour de la courbure régnait un cordon incrusté de huit émeraudes énormes. Le bandeau qui reposait sur le front étincelait d'améthystes. Le diadème était composé de quatre rangées de perles de la plus belle eau, entrelacées de feuillages en diamants parfaitement assortis, et montés avec un art aussi admirable que la richesse de la matière. Sur le front étaient plusieurs gros brillants, dont un seul pesait cent quarante-neuf grains. La ceinture enfin était un ruban d'or enrichi de trente-neuf pierres roses.

Le sceptre de Sa Majesté l'Empereur avait été confectionné par M. Odiot, il était d'argent, enlacé d'un serpent d'or et surmonté d'un globe sur requel on voyait Charlemagne assis. La main de justice et la couronne, ainsi que l'épée, étaient d'un travail exquis. La description en serait trop longue. Elles sortaient des ateliers de M. Biennais.,

A neuf heures du matin, le pape sortit des Tuileries, pour se rendre à Notre-Dame, dans une voiture attelée de huit chevaux gris pommelés. Sur l'impériale était une tiare avec tous les attributs de la papauté en bronze doré. Le premier camérier de Sa Sainteté, monté sur une mule, précédait la voiture, portant une croix de vermeil.

Il y eut un intervalle d'une heure entre l'arrivée du pape à Notre-Dame et celle de Leurs Majestés. Leur départ des

Tuileries se fit à onze heures précises et fut annoncé par de nombreuses salves d'artillerie. Leurs Majestés étaient dans une voiture toute éclatante d'or et de peintures précieuses, traînée par huit chevaux de couleur isabelle caparaçonnés avec une richesse extraordinaire. Sur l'impériale on voyait une couronne soutenue par quatre aigles, les ailes déployées. Les panneaux de cette voiture, objet de l'admiration universelle, étaient en glace, au lieu d'être en bois, de sorte que le fond ressemblait beaucoup au devant. Cette similitude fut cause que Leurs Majestés, en montant, se trompèrent de côté et s'assirent sur le devant; ce fut l'Impératrice qui d'abord s'aperçut de cette méprise, dont elle rit beaucoup, ainsi que son époux.

Je n'entreprendrai point la description du cortège, quoique les souvenirs que j'en ai gardés soient encore complets et récents; mais j'aurais trop de choses à dire. Qu'on se figure dix mille hommes de cavalerie d'une superbe tenue, défilant entre deux haies d'infanterie aussi brillante, occupant chacune en longueur un espace de près d'une demi-lieue. Que l'on songe au nombre des équipages, à leur richesse, à la beauté des attelages et des uniformes, à cette multitude de musiciens jouant les marches du sacre au bruit des cloches et du canon; qu'on ajoute l'effet produit par le concours de quatre à cinq cent mille spectateurs; et l'on sera bien loin encore d'avoir une juste idée de cette étonnante magnificence.

Au mois de décembre, il est rare que le temps soit bien beau: ce jour-là pourtant, le ciel sembla favoriser l'Empereur: au moment de son entrée à l'archevêché, un brouillard assez épais, qui avait duré toute la matinée, se dissipa, et permit au soleil d'ajouter l'éclat de ses rayons à la splendeur du cortège. Cette circonstance singulière fut remarquée par les spectateurs et augmenta l'enthousiasme

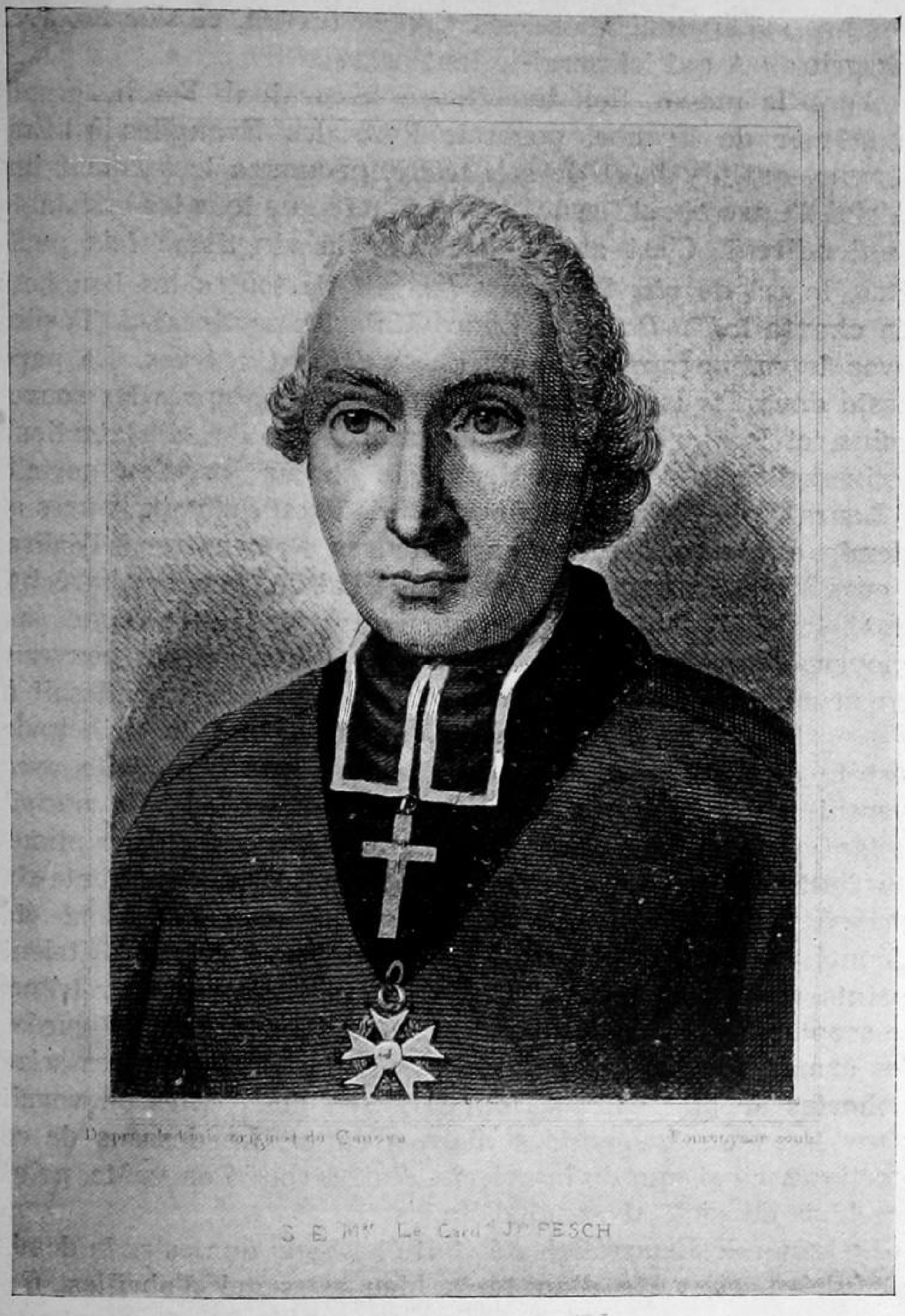
Toutes les rues par lesquelles passa le cortège étaient soigneusement nettoyées et sablées; les habitants avaient décoré la façade de leurs maisons, selon leur goût et leurs moyens, en draperies, en tapisseries, en papiers peints, quelques-uns avec des guirlandes de feuilles d'if. Presque toutes les boutiques du quai des Orfèvres étaient garnies de festons en fleurs artificielles.

La cérémonie religieuse dura près de quatre heures, et dut être on ne peut plus fatigante pour les principaux ac-

teurs; le service de la chambre fut obligé de se tenir constamment dans l'appartement préparé pour l'Empereur à l'archevêché. Pourtant les curieux (et nous l'étions tous) se détachaient de temps en temps, et purent ainsi voir à loisir la cérémonie.

Je n'ai peut-être jamais entendu d'aussi belle musique; elle était de la composition de MM. Paësiello, Rose et Lesueur, maîtres de chapelle de Leurs Majestés; l'orchestre et les chœurs offraient une réunion des premiers talents de Paris. Deux orchestres à quatre chœurs, composés de plus de trois cents musiciens, étaient dirigés, l'un par M. Persuis, l'autre par M. Rey, tous deux chefs de la musique de l'Empereur. M. Laïs, premier chanteur de Sa Majesté, M. Kreutzer et M. Baillot, premiers violons du même titre, s'étaient adjoint tout ce que la chapelle impériale, tout ce que l'opéra et les grands théâtres lyriques possédaient de talents supérieurs en instrumentistes aussi bien qu'en chanteurs et chanteuses. La musique militaire était innombrable et sous les ordres de M. Lesueur; elle exécutait des marches héroïques, dont une, commandée par l'Empereur à M. Lesueur pour l'armée de Boulogne, est encore aujourd'hui, au jugement des connaisseurs, digne de figurer au premier rang des plus belles et des plus imposantes compositions musicales. Quant à moi, cette musique me rendait pâle et tremblant; je frissonnais par tout le corps en l'écoutant.

Sa Majesté ne voulut point que le pape mît la main à sa couronne; il la plaça lui-même sur sa tête. C'était un diadème de feuilles de chêne et de laurier en or. Sa Majesté prit ensuite la couronne destinée à l'Impératrice, et, après s'en être couvert quelques instants, la posa sur le front de son auguste épouse, à genoux devant lui. Elle versait des larmes d'émotion, et, se relevant, elle fixa sur l'Empereur un regard de tendresse et de reconnaissance; l'Empereur le lui rendit, mais sans rien perdre de la gravité qu'exigeait une si imposante cérémonie devant tant de témoins; et malgré cette gêne, leurs cœurs se comprirent au milieu de cette brillante et bruyante assemblée. Certainement l'idée du divorce n'était point alors dans la tête de l'Empereur, et, pour ma part, je suis sûr que jamais cette cruelle séparation n'aurait eu lieu, si Sa Majesté l'Impératrice eût pu avoir encore des enfants; ou même seulement si le jeune Napoléon, fils du roi de Hollande et de la reine Hortense, ne fût pas mort dans le



Le Cardinal Fesch

temps où l'Empereur songeait à l'adopter. Cependant je dois avouer que la crainte ou pour mieux dire la certitude de n'avoir point de Joséphine un héritier de son trône, mettait l'Empereur au désespoir; et souvent je l'ai entendu s'inter-

rompre subitement au milieu de son travail, et s'écrier avec chagrin: « A qui laisserai-je tout cela? »

Après la messe, Son Excellence le cardinal Fesch, grand-aumônier de France, porta le livre des Evangiles à l'Empereur, qui, du haut de son trône, prononça le serment impérial d'une voix si ferme et si distincte que tous les assistants l'entendirent. C'est alors que, pour la vingtième fois peut-être, le cri de *vive l'Empereur!* sortit de toutes les bouches; on chanta le *Te Deum*, et Leurs Majestés sortirent de l'église avec le même appareil qu'Elles y étaient entrées. Le pape resta dans l'église un quart d'heure environ après les souverains, et lorsqu'il se leva pour se retirer, des acclamations universelles le saluèrent depuis le chœur jusqu'au portail.

Leurs Majestés ne rentrèrent au château qu'à six heures et demie, et le pape à près de sept heures. Pour entrer à l'église, Leurs Majestés passèrent, comme je l'ai dit, par l'archevêché, dont les bâtiments communiquaient avec Notre-Dame au moyen d'une galerie en charpente. Cette galerie couverte en ardoises et tendue de tapisseries superbes, aboutissait à un portail, aussi en charpente, établi devant la principale entrée de l'église, et d'un style en harmonie parfaite avec l'architecture gothique de cette belle métropole. Ce portail volant reposait sur quatre colonnes décorées d'inscriptions en lettres d'or qui représentaient les noms des trente-six principales villes de France, dont les maires avaient été députés au couronnement. Sur le haut de ces colonnes étaient peints en relief Clovis et Charlemagne assis sur leur trône, le sceptre à la main. Au centre du frontispice étaient figurées les armes de l'empire ombragées par les drapeaux des seize cohortes de la Légion d'Honneur. Aux deux côtés on voyait deux tourelles surmontées d'aigles en or. Le dessous de ce portique, ainsi que de la galerie, était façonné en voûte, peint en bleu de ciel, et semé d'étoiles.

Le trône de Leurs Majesté était élevé sur une estrade demi-circulaire, couverte d'un tapis bleu parsemé d'abeilles. On y montait par vingt-deux degrés. Ce trône, drapé en velours rouge, était surmonté d'un pavillon aussi en velours rouge, dont les ailes ombrageaient à gauche, l'Impératrice, les princesses et leurs dames d'honneur; à droite les deux frères de l'Empereur, l'archi-chancelier et l'archi-trésorier.

Rien de plus magnifique que le coup d'œil du jardin des Tuileries, le soir de cette belle journée. Le grand parterre

entouré de portiques en lampions, de chaque arcade desquelles descendait une guirlande en verres de couleur; la grande allée décorée de colonnades surmontées d'étoiles; sur les terrasses, des orangers de feu; chaque arbre des autres allées éclairé par des lampions; enfin, pour couronner l'illumination, une immense étoile suspendue sur la place de la Concorde, dominant tous les autres feux. C'était un palais de feu.

A l'occasion du couronnement, Sa Majesté fit des présents magnifiques à l'église métropolitaine. On remarquait entre autres choses un calice en vermeil orné de bas-reliefs, composés par le célèbre Germain; un ciboire, deux burettes avec le plateau, un bénitier et un plateau d'offrande; le tout en vermeil et précieusement travaillé. D'après les ordres de Sa Majesté, transmis par le ministre de l'Intérieur, on remit aussi à M. d'Astros, chanoine de Notre-Dame, un carton contenant la couronne d'épine, une cheville et un morceau de la vraie croix; une petite bouteille renfermant, dit-on, du sang de Notre Seigneur; une discipline de fer qui avait servi à saint Louis, et une tunique ayant également appartenu à ce roi.

Le matin, M. le maréchal Murat, gouverneur de Paris, avait donné un déjeuner magnifique aux princes d'Allemagne qui étaient venus à Paris pour assister au couronnement. Après le déjeuner, le maréchal-gouverneur les fit conduire à Notre-Dame dans quatre voitures à six chevaux, avec une escorte de cent hommes à cheval commandés par un de ses aides de camp. Ce cortège fut particulièrement remarqué par son élégance et sa richesse.

Le lendemain de cette grande et mémorable solennité fut un jour de réjouissances publiques. Dès le matin, une population innombrable, favorisée par un temps magnifique, se répandit sur les boulevards, sur les quais et sur les places où l'on avait disposé des divertissements variés à l'infini.

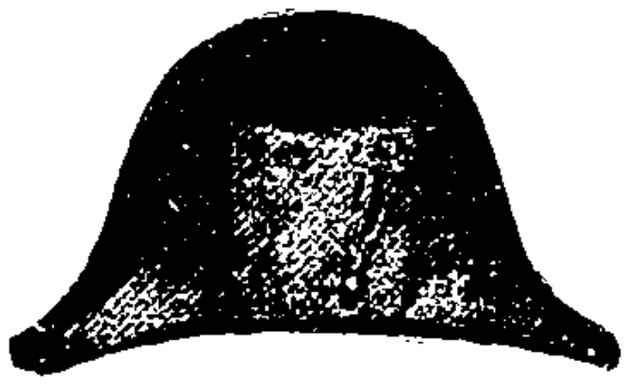
Les héros d'armes parcoururent de bonne heure les places publiques, jetant à la foule qui se pressait sur leur passage des médailles frappées en mémoire du couronnement. Ces médailles représentaient d'un côté la figure de l'Empereur, le front ceint de la couronne des Césars, avec ces mots pour légende: *Napoléon Empereur*. Au revers étaient une figure revêtue du costume de magistrat, entourée d'attribus analogues, et celle d'un guerrier antique soulevant sur un bouclier un héros couronné et couvert du manteau impérial. Au dessous

on lisait: *Le sénat et le peuple.* Aussitôt après le passage des hérauts d'armes commencèrent les réjouissances, qui se prolongèrent fort avant dans la soirée.

On avait élevé sur la place Louis XV, qui s'appelait alors place de la Concorde, quatre grandes salles carrées, en charpente et en menuiserie, pour la danse et les valses. Des théâtres de pantomime et de farces étaient placés sur les boulevards de distance en distance; des groupes de chanteurs et de musiciens exécutaient des airs nationaux et des marches guerrières; des mâts de cocagne, des danseurs de corde, des jeux de toute espèce, arrêtaient les promeneurs à chaque pas, et leur faisaient attendre sans impatience le moment des illuminations et du feu d'artifice.

Les illuminations furent admirables. Depuis la place Louis XV jusqu'à l'extrémité du boulevart Saint-Antoine régnait un double cordon de feux de couleur en guirlandes. L'ancien Garde-Meuble, le palais du Corps Législatif, resplendissaient de lumières; les portes Saint-Denis et Saint-Martin étaient couvertes de lampions depuis le haut jusqu'en bas.

Dans la soirée, tous les curieux se portèrent sur les quais et les ponts, afin de voir le feu d'artifice qui fut tiré du pont de la Concorde (aujourd'hui pont Louis XVI), et surpassa en éclat tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors.



CHAPITRE XXII

Cérémonie de la distribution des aigles. — Allocutions de l'Empereur. — Serment. — La grande revue et la pluie. — Banquet aux Tuileries. — Panégyrique de la conscription, fait par l'Empereur. — Grandes réceptions. — Fête à l'Hôtel de Ville. — Distribution de comestibles bien réglée. — Le vaisseau de feu. — Passage du mont Saint-Bernard au milieu des flammes. — Toilette et service en or, offerts à Leurs Majestés par la ville de Paris. — Le ballon de M. Garnerin. — Incident curieux. — Voyage *par air*, de Paris à Rome, *en vingt-quatre heures*. — Billet de M. Garnerin et lettre du cardinal Caprara. — Les bateliers et la maison flottante. — Quinze lieues par heure. — Histoire d'un aérostat. — Intrépidité de deux femmes. — Gratifications accordées par la ville de Paris. — Bonté de l'Empereur et de son frère Louis. — Grâce accordée par l'Empereur. — Statue érigée à l'Empereur dans la salle des séances du Corps-Législatif. — L'impératrice Joséphine et le chœur de Gluck. — Heureux à-propos. — Le voile levé par les maréchaux Murat et Masséna. — Fragment d'un éloge de l'Empereur, prononcé par M. de Vaublanc. — Bouquet et bal. — Profusion de fleurs au mois de janvier.

Le mercredi 5 décembre, trois jours après le couronnement, l'Empereur fit au Champ-de-Mars la distribution des drapeaux.

Le façade de l'Ecole Militaire était décorée d'une galerie composée de tentes placées au niveau des appartements du premier étage. La tente du milieu fixée sur quatre colonnes qui portaient des figures dorées représentant la Victoire, couvrait le trône de Leurs Majestés. Excellente précaution; car, ce jour-là, le temps fut horrible. Le dégel avait pris subitement, et l'on sait ce que c'est qu'un dégel parisien.

Autour du trône étaient placés les princes et les princesses, les grands dignitaires, les ministres, les maréchaux de l'empire, les grands officiers de la couronne, les dames de la cour et le conseil d'Etat.

La galerie se divisait à droite et à gauche en seize parties décorées d'enseignes militaires et couronnées par des aigles. Ces seize parties représentaient les seize cohortes de la

Légion d'Honneur. La droite était occupée par le sénat, les officiers de la Légion d'Honneur, la cour de cassation et les chefs de la comptabilité nationale. La gauche l'était par le tribunat et le corps législatif.

A chaque bout de la galerie était un pavillon; celui du côté de la ville portait le nom de tribune impériale; il était destiné aux princes étrangers. Le corps diplomatique et les personnages étrangers de distinction remplissaient l'autre pavillon.

On descendait de cette galerie dans le Champ-de-Mars par un immense escalier, dont le premier degré, qui faisait banquette au-dessous des tribunes, était garni par les présidents de canton, les préfets, les sous-préfets et les membres du conseil municipal. Aux deux côtés de cet escalier on voyait les figures colossales de la France faisant la paix et de la France faisant la guerre. Sur les degrés étaient rangés les colonels des régiments et les présidents des collèges électoraux des départements, qui portaient les aigles impériales.

Le cortège de Leurs Majestés sortit à midi du château des Tuileries dans l'ordre adopté pour le couronnement. Les chasseurs de la garde et l'escadron des mameluks marchaient en avant; les légions d'élite et les grenadiers à cheval suivaient; le garde municipale et les grenadiers de la garde formaient la haie. Leurs Majestés étant entrées à l'Ecole Militaire, reçurent les hommages du corps diplomatique que l'on introduisit pour cela dans les grands appartements de l'Ecole. Ensuite l'Empereur et l'Impératrice se revêtirent de leurs ornements du sacre et vinrent s'asseoir sur leur trône, au bruit des décharges réitérées de l'artillerie et des acclamations universelles.

Au signal donné, les députations de l'armée répandues sur le Champ-de-Mars se mirent en colonnes serrées et s'approchèrent du trône au bruit des fanfares. L'Empereur s'étant levé, le grand silence s'établit, et d'une voix forte, Sa Majesté prononça ces paroles:

« Soldats, voilà vos drapeaux! ces aigles vous serviront tou-
« jours de point de ralliement; ils seront partout où votre
« Empereur jugera leur présence nécessaire pour la défense
« de son trône et de son peuple

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, et
« de les maintenir constamment, par votre courage, sur le
« chemin de la victoire: vous le jurez! »

Nous le jurons! répétèrent tous ensemble les colonels et les présidents des collèges, en balançant dans les airs les drapeaux qu'ils tenaient. *Nous le jurons!* dit à son tour toute l'armée, tandis que la musique jouait la marche célèbre connue sous le nom de *Marche des drapeaux.*

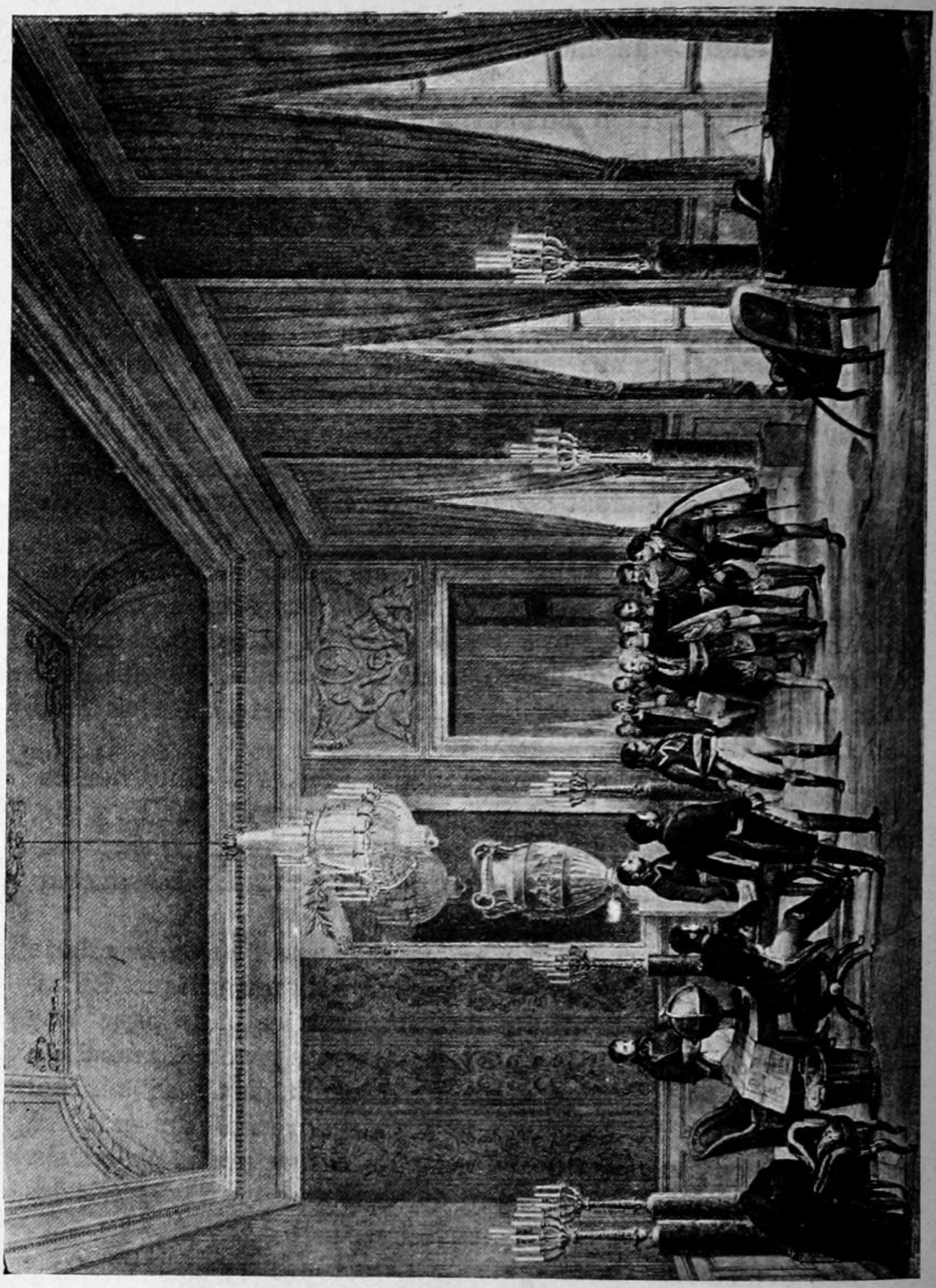
Ce mouvement d'enthousiasme était communiqué aux spectateurs, qui, malgré la pluie, se pressaient en foule sur les gradins qui forment l'enceinte du Champs-de-Mars. Bientôt les aigles allèrent prendre la place qui leur était destinée, et l'armée vint par divisions défiler devant le trône de Leurs Majestés.

Quoiqu'on n'eût rien épargné pour donner à cette cérémonie toute la magnificence possible, elle ne fut pas brillante; le motif seul était imposant, mais comment satisfaire l'œil à travers des torrents de neige fondue, au milieu d'une mer de boue, aspect que présentait le Champ-de-Mars ce jour-là? Les troupes étaient sous les armes depuis six heures du matin, exposées à la pluie et forcées de la recevoir, sans aucune apparence d'utilité! C'est ainsi du moins qu'elles envisageaient la question. La distribution des drapeaux n'était pour ces hommes qu'une revue pure et simple, et certes, autre chose est aux yeux du soldat de recevoir la pluie sur un champ de bataille, ou bien un jour de fête, avec un fusil bien luisant et une giberne vide.

Le cortège était de retour aux Tuileries à cinq heures. Il y eut un grand banquet dans la galerie de Diane. Le pape, l'électeur souverain de Ratisbonne, les princes et princesses, les grands dignitaires, le corps diplomatique et beaucoup d'autres personnes étaient invitées.

La table de Leurs Majestés, dressée au milieu de la galerie sur une estrade, était couverte par un dais magnifique. L'Empereur s'y assit à la droite de l'Impératrice et le pape à sa gauche. Le service fut fait par les pages. Le grand-chambellan, le grand-écuyer et le grand-colonel de la garde se tenaient debout devant Sa Majesté; le grand-maréchal du palais à droite, et en avant de la table et plus bas, le préfet du palais, à gauche et vis-à-vis le grand-maréchal, le grand-maître des cérémonies, se tenaient également debout.

Des deux côtés de la table de Leurs Majestés étaient celle de leurs Altesses impériales, celle du corps diplomatique, celle des ministres et des grands-officiers, enfin celle de la dame d'honneur de l'Impératrice.



Après le dîner il y eut cercle, concert et bal.

Le lendemain de la distribution des aigles, son Altesse impériale le prince Joseph présenta à Sa Majesté les présidents des collèges électoraux de départements. Les présidents des collèges d'arrondissements et les préfets furent introduits ensuite et reçus par Sa Majesté.

L'Empereur s'entretint avec la plupart de ces fonctionnaires, sur les besoins de chaque département, les remercia de leur zèle à le seconder, puis il leur recommanda spécialement l'exécution de la loi sur la conscription. « Sans la conscription, dit Sa Majesté, il ne peut y avoir ni puissance ni « indépendance nationales... Toute l'Europe est assujettie à « la conscription. Nos succès, et la force de notre position, « tiennent à ce que nous avons une armée nationale; il faut « s'attacher avec soin cet avantage. »

Ces présentations durèrent plusieurs jours; Sa Majesté reçut tour à tour, et toujours avec le même cérémonial, les présidents des hautes cours de justice, les présidents des conseils généraux des départements, les sous-préfets, les députés des colonies, les maires des trente-six villes principales, les présidents des cantons, les vice-présidents des chambres de commerce, et les présidents des consistoires.

Quelques jours après, la ville de Paris offrit à Leurs Majestés une fête dont l'éclat et la magnificence surpassaient tout ce qui serait possible d'en dire. L'Empereur, l'Impératrice, les princes Joseph et Louis, montèrent ensemble pour s'y rendre dans la voiture du sacre. Des batteries établies sur le Pont-Neuf annoncèrent le moment où Leurs Majestés mettaient le pied sur le perron de l'Hôtel de Ville. Au même instant, des buffets chargés de pièces de volaille, et des fontaines de vin attiraient sur les principales places de chacune des douze municipalités de Paris, une multitude immense, dont presque chaque individu eut sa part dans les distributions de comestibles, grâce à la précaution qu'avaient prise les autorités de ne donner une pièce que sur la présentation d'un billet. La façade de l'Hôtel-de-Ville était illuminée en verres de couleur. Ce qui me frappa le plus, fut la vue d'un vaisseau percé de quatre-vingt canons, dont les ponts, les mâts, les voiles et les cordages étaient figurés en illuminations. Le bouquet du feu d'artifice, auquel l'Empereur lui-même mit le feu, représentait le Saint-Bernard vomissant un volcan du milieu de ses rochers couverts de neige. On y

voyait l'image de l'Empereur éclatante de lumière, gravissant à cheval, à la tête de son armée, le sommet escarpé du mont. Il se trouva au bal plus de sept cents personnes, sans qu'il y eût le moindre désordre. Leurs Majestés se retirèrent de bonne heure.

L'Impératrice, en entrant dans l'appartement qui lui avait été préparé à l'Hôtel de Ville, y avait trouvé une toilette en or, complètement fournie et de la plus grande richesse. Lorsqu'elle fut apportée aux Tuileries, ce fut, pendant plusieurs jours, le bijou favori et le sujet des conversations de Sa Majesté l'Impératrice. Elle voulait que tout le monde admirât ce meuble, et en effet personne ne songeait à se faire tirer l'oreille pour cela. Leurs Majestés permirent que cette toilette, et un service dont la ville avait pareillement fait hommage à l'Empereur, fussent exposés à la curiosité du public pendant quelques jours.

Après le feu d'artifice, on vit s'élever un ballon superbe, dont toute la circonférence, la nacelle et les cordes qui rattachaient celles-ci au ballon, étaient décorées de guirlandes lumineuses en verres de couleur. C'était un magnifique spectacle que cette énorme masse montant lentement mais légèrement dans les airs; quelque temps elle resta suspendue au-dessus de Paris, comme pour attendre que la curiosité publique fût satisfaite; puis le ballon ayant vraisemblablement trouvé, à la hauteur où il était parvenu, un courant d'air plus rapide, disparut chassé par le vent dans la direction du midi; ne l'apercevant plus, on cessa de s'en occuper; mais quinze jours après, un incident très singulier ramena sur ce ballon l'attention universelle.

Un matin, pendant que j'habillais l'Empereur (c'était, je crois, le jour même, ou la veille du jour de l'an), un des ministres de Sa Majesté fut introduit, et l'Empereur lui ayant demandé quelles étaient les nouvelles de Paris, comme il avait coutume de le faire aux personnes qu'il voyait de bonne heure dans la matinée, le ministre répondit: « J'ai laissé « hier fort tard le cardinal Caprara, et j'ai appris de lui la « chose la plus étrange. — Quoi donc? de quoi s'agit-il? » Et Sa Majesté, s'imaginant sans doute qu'il allait être question de quelque incident politique, s'apprêtait à emmener son ministre dans son cabinet, avant d'avoir complètement achevé sa toilette, lorsque son Excellence se hâta d'ajouter: « Il ne « s'agit point, Sire, d'un événement bien sérieux. Votre Ma-

« jesté n'ignore pas que l'on a parlé dernièrement au cercle « de Sa Majesté l'Impératrice, du chagrin de ce pauvre Garne- « rin, qui n'avait pu, jusqu'à présent, retrouver le ballon « qu'il lança le jour de la fête offerte à l'Empereur par la « ville de Paris; aujourd'hui même il va recevoir des nouvelles « de son aérostat. — Où donc est-il tombé? demanda l'Em- « pereur. — A Rome, Sire. — Ah! voilà qui est curieux en « effet. — Oui, Sire, le ballon de Garnerin a montré en vingt- « quatre heures, votre couronne impériale aux deux capitales « du monde. » Alors le ministre raconta à Sa Majesté les détails suivants, qui furent rendus publics à cette époque, mais que je crois assez intéressants pour que l'on me sache quelque gré de les rappeler ici.

M. Garnerin avait attaché à son aérostat l'avis suivant:

« Le ballon porteur de cette lettre a été lancé à Paris, le « 25 frimaire, au soir (16 décembre), par M. Garnerin, aéro- « naute privilégié de Sa Majesté l'empereur de Russie, et « aéronaute ordinaire du gouvernement français, à l'occa- « sion d'une fête donnée par la ville de Paris à Sa Majesté « l'Empereur Napoléon, pour célébrer son couronnement. Les « personnes qui trouveront ce ballon sont priées d'en informer « M. Garnerin, qui se rendra sur les lieux. »

L'aéronaute s'attendait sans doute, en écrivant ce billet, à recevoir avis le lendemain que son ballon était descendu dans la plaine Saint-Denis ou dans celle de Grenelle; car il est à présumer qu'il ne songeait guère à un voyage à Rome, lorsqu'il s'engageait à *se rendre sur les lieux*. Plus de quinze jours se passèrent sans qu'il reçut l'avertissement sur lequel il avait compté, et il avait probablement fait le sacrifice de son ballon, lorsqu'il lui arriva une lettre ainsi conçue, du nonce de Sa Sainteté:

« Le cardinal Caprara vient d'être chargé par Son Excel- « lence le cardinal Gonsalvi, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, « de remettre à M. Garnerin la copie d'une lettre datée du « 18 décembre; il s'empresse de la lui envoyer, et d'y join- « dre même la copie de la dépêche qui l'accompagnait. Le- « dit cardinal saisit cette occasion pour témoigner à M. Gar- « nerin toute son estime. »

A cette lettre était jointe la traduction du rapport fait au cardinal secrétaire d'Etat à Rome, par M. le duc de Mondragone, et daté d'Anguillora près Rome, le 18 décembre:

« Hier au soir, vers la vingt-quatrième heure, on vit passer

« dans les airs un globe d'une grandeur étonnante, lequel « étant tombé sur le lac de Bracciano, paraissait être une « maison. On envoya des bateliers pour le mettre à terre; « mais ils ne purent y réussir, étant contrariés par un vent « impétueux, accompagné de neige. Ce matin, de bonne heure, « ils sont venus à bout de le reconduire à bord. Ce globe « est de taffetas gommé, couvert d'un filet; la galerie de fil de « fer s'est un peu brisée. Il paraît qu'il avait été éclairé par « des lampions et des verres de couleur, dont il reste plusieurs « débris. On a trouvé, attaché au globe, l'avis suivant (celui « qu'on a lu plus haut). »

Ainsi ce ballon était parti de Paris le 16 décembre à sept heures du soir, et étant descendu le lendemain 17, près Rome, à la vingt-quatrième heure, c'est-à-dire à la fin du jour, a traversé la France, les Alpes, etc., et parcouru une distance de trois cents lieues en vingt-deux heures. La vitesse de sa marche a donc été de quinze lieues par heure ; et, ce qui est remarquable, ce ballon était chargé d'une décoration du poids de cinq cents livres.

L'histoire des courses précédentes de ce même ballon est faite pour piquer la curiosité. Sa première ascension eut lieu en présence de Leurs Majestés prussiennes et de toute la cour. Ce ballon, qui portait M. Garnerin, son épouse et M. Gaertner, fut descendre sur les frontières de la Saxe. La seconde expérience fut faite à Pétersbourg devant l'Empereur, les deux Impératrices et la cour. Le ballon enleva M. et Madame Garnerin, qui descendirent à peu de distance sur un marais. C'est la première fois qu'on eut en Russie le spectacle d'une ascension aérostatique. La troisième expérience se fit également à Saint-Pétersbourg, en présence de la famille impériale. M. Garnerin s'éleva avec le général Lwolf. Ces deux voyageurs furent portés sur le golfe de Finlande, durant trois quarts d'heure et allèrent descendre à Krasnosalo, à vingt-cinq verstes de Pétersbourg. La quatrième expérience eut lieu à Moscou. M. Garnerin s'éleva à plus de quatre mille toises, fit une multitude d'expériences, et alla descendre, au bout de sept heures, à trois cent trente verstes de Moscou, sur les bords des anciennes frontières de la Russie. Le même ballon servit encore à l'ascension que madame Garnerin fit à Moscou avec madame Toucheninolf, au milieu d'un orage affreux et des éclats d'un tonnerre qui tua trois hommes à trois cents pas du ballon, au moment

où il s'élevait. Ces dames descendirent, sans accident, à vingt et une verstes de Moscou.

La ville de Paris fit donner une gratification de 600 francs aux bateliers qui avaient retiré le ballon du lac de Bracciano. L'aérostat fut rapporté à Paris et déposé dans les archives de l'Hôtel de Ville.

Je fus témoin, ce même jour-là, de la bonté avec laquelle l'Empereur accueillit la pétition d'une pauvre dame, dont le mari, qui était, je crois, un notaire, avait été condamné je ne sais pour quelle faute, à une longue réclusion. Au moment où la voiture de Leurs Majestés impériales passait devant le Palais-Royal, deux femmes, une déjà âgée, l'autre de seize ou dix-sept ans, s'élancèrent à la portière, en criant: « Grâ- « ce pour mon mari! Grâce pour mon père! » L'Empereur donna aussitôt avec force l'ordre d'arrêter sa voiture, et tendit la main pour prendre le placet, que la plus âgée des deux dames ne voulait remettre qu'à lui. En même temps, il lui adressa des paroles consolantes, en lui témoignant, avec le plus touchant intérêt, la crainte qu'elle ne fût blessée par les chevaux des maréchaux de l'empire, qui étaient à côté de la voiture. Pendant que cette bonté de son auguste frère excitait au plus haut point l'enthousiasme et la sensibilité des témoins de cette scène, le prince Louis, assis sur le siège de devant la voiture, s'était penché en dehors pour rassurer la jeune personne toute tremblante, et l'engager à consoler sa mère et à compter sur tout l'intérêt de l'Empereur. La mère et la fille, suffoquées par leur émotion, ne pouvaient faire aucune réponse, et au moment où le cortège se remit en marche, je vis la première sur le point de tomber évanouie. On la porta dans une maison voisine, où elle ne revint à elle que pour verser, avec sa fille, des larmes de reconnaissance et de joie.

Le Corps Législatif avait arrêté qu'une statue en marbre blanc serait érigée à l'Empereur dans la salle des séances, en mémoire de la confection du Code civil. Le jour de l'inauguration de ce monument, Sa Majesté l'Impératrice, les princes Joseph, Louis, Borghèse, Bacciochi et leurs épouses, d'autres membres de la famille impériale, des députations des principaux ordres de l'état, le corps diplomatique et beaucoup d'étrangers de marque, les ministres, les maréchaux de l'empire, et un nombre considérable d'officiers généraux se rendirent sur les sept heures du soir au palais du Corps Législatif.

Au moment où l'Impératrice parut dans la salle, l'assemblée entière se leva, et un corps de musique placé dans une salle voisine fit entendre le chœur bien connu de Gluck, *Que d'attraits ! que de majesté !...* A peine eut-on distingué les premières mesures de ce chœur, que chacun en saisit avec enthousiasme l'heureux à propos, et les applaudissements éclatèrent de toutes parts.

Sur l'invitation du président, les maréchaux Murat et Masséna levèrent le voile qui recouvrait la statue, et tous les regards se portèrent sur l'image de l'Empereur, le front ceint d'une couronne de lauriers mêlée de feuilles de chêne et d'olivier. Lorsque le silence eut succédé aux acclamations excitées par ce spectacle, M. de Vaublanc monta à la tribune et prononça un discours qui fut vivement applaudi dans l'assemblée dont il exprimait fidèlement les sentiments.

« Messieurs, dit l'orateur, vous avez signalé l'achèvement du Code civil des Français par un acte d'admiration et de reconnaissance: vous avez décerné une statue au prince illustre dont la volonté ferme et constante a fait achever ce grand ouvrage, en même temps que sa vaste intelligence a répandu la plus vive lumière sur cette noble partie des institutions humaines. Premier consul alors, Empereur des Français aujourd'hui, il paraît dans le temple des lois, la tête ornée de cette couronne triomphale dont la victoire l'a ceint si souvent en lui présageant le bandeau des rois, et couvert du manteau impérial, le noble attribut de la première des dignités parmi les hommes.

« Sans doute, dans ce jour solennel, en présence des princes et des grands de l'Etat, devant la personne auguste que l'empire désigne par son penchant à faire le bien, plus encore que par le haut rang dont cette vertu la rendait si digne, dans cette fête de la gloire où nous voudrions pouvoir réunir tous les Français, vous permettrez à ma faible voix de s'élever un instant, et de vous rappeler par quelles actions immortelles Napoléon s'est ouvert cette immense carrière de puissance et d'honneur. Si la louange corrompt les âmes faibles, elle est l'aliment des grandes âmes. Les belles actions des héros sont un engagement qu'ils prennent envers la patrie. Les rappeler, c'est leur dire qu'on attend d'eux encore ces grandes pensées, ces généreux sentiments, ces faits glorieux, si noblement récompensés par l'admiration et la reconnaissance publique...

MURAT

PRINCE, Gr AMIRAL, MAR.x D'EMPIRE,

Né le 25 Mars 1771.

« Victorieux dans trois parties du monde, pacificateur de l'Europe, Législateur de la France, des trônes donnés, des provinces ajoutées à l'Empire, est-ce assez de tant de gloire

pour mériter à la fois et ce titre auguste d'Empereur des Français, et ce monument érigé dans le temple des lois? Eh bien, je veux effacer moi-même ces brillants souvenirs que je viens de retracer. D'une voix plus forte que celle qui retentissait pour sa louange, je veux vous dire: cette gloire du législateur, cette gloire du guerrier, anéantissez-la par la pensée et dites-vous: avant le 18 brumaire, quand des lois funestes étaient promulguées, quand les principes destructeurs, proclamés de nouveau, entraînaient déjà les choses et les hommes avec une rapidité que bientôt rien ne pourrait arrêter, quel fut celui qui parut tout à coup comme un astre bienfaisant, qui vint abroger ces lois, qui combla l'abîme entr'ouvert? Vous vivez, vous tous, menacés par le malheur des temps, vous vivez et vous le devez à celui dont vous voyez l'image. Vous accourez, infortunés proscrits, vous respirez l'air si doux de votre patrie, vous embrassez vos pères, vos enfants, vos épouses, vos amis, vous le devez à celui dont vous voyez l'image. Il n'est plus question de sa gloire, je ne l'atteste plus; j'invoque l'humanité d'un côté, la reconnaissance de l'autre; je vous demande à qui vous devez un bonheur si grand, si extraordinaire, si imprévu... Vous répondez tous avec moi: c'est au grand homme dont vous voyez l'image. »

Le président répéta à son tour un éloge semblable, dans des termes à peine différents. Il était peu de personnes alors qui songeassent à trouver ces louanges exagérées; leur opinion a peut-être changé depuis.

Après la cérémonie, l'Impératrice, conduite par le président, passa dans la salle des conférences, où le couvert de Sa Majesté avait été servi sous un dais magnifique en soie cramoisie. Des tables composant près de trois cents couverts, et servies par le restaurateur Robert, avaient été dressées dans les différentes salles du palais; au dîner succéda un bal brillant. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette fête était un luxe inimaginable de fleurs et d'arbustes, que sans doute on n'avait pu rassembler qu'à grands frais, vu la rigueur de l'hiver. Les salles de *Lucrèce* et de *la Réunion*, où se formaient les quadrilles des danseurs, étaient comme un immense parterre de lauriers-roses, de lilas, de jonquilles, de lis et de jasmins.

CHAPITRE XXIII

Mon mariage avec mademoiselle Charvet. — Présentation de ma femme à madame Bonaparte. — Le général Bonaparte ouvrant les lettres adressées à son courrier. — Le général Bonaparte veut voir M. et madame Charvet. — M. Charvet suit madame Bonaparte à Plombières. — Etablissement de M. Charvet et de sa famille à la Malmaison. — Madame Charvet secrétaire intime de madame Bonaparte. — Mesdemoiselles Louise et Zoé Charvet, favorites de Joséphine.— Fantasmagorie à la Malmaison. — Jeux de Bonaparte et des dames de la Malmaison. — M. Charvet quitte la maison pour le château de Saint-Cloud. — Les anciens porteurs et frotteurs de la reine sont déplacés. — Incendie du château et mort de madame Charvet. — L'Impératrice veut voir mademoiselle Charvet. — Elle veut lui servir de mère et lui donner un mari. — L'Impératrice se plaint à M. Charvet de ne pas voir ses filles. — On promet une dot à ma femme. — Argent dissipé et manque de mémoire de l'Impératrice Joséphine. — L'Impératrice marie ma belle-sœur. — Recommandation bienveillante de l'Impératrice. — Ma belle-sœur, mademoiselle Joséphine Tallien et mademoiselle Clémence Cabarus. — Madame Vigogne et les protégées de l'Impératrice. — La jeune pensionnaire et le danger d'être brûlée. — Présence d'esprit de madame Vigogne. — Visite à l'Impératrice.

Ce fut le 2 janvier 1805, justement un mois après le couronnement, que je formai, avec la fille aînée de M. Charvet, une union qui a fait jusqu'ici, et fera, j'espère, jusqu'à la fin, le bonheur de ma vie. J'ai promis au lecteur de lui parler fort peu de moi; et en effet de quel intérêt pourraient être pour lui les détails de ma vie privée qui ne se rapporteraient point au grand homme en vue duquel j'ai entrepris d'écrire mes Mémoires? Toutefois je demanderai ici la permission de revenir un peu sur cette époque la plus intéressante de toutes pour moi, et qui a décidé du reste de mon existence. Il n'est pas défendu sans doute à un homme qui recherche et retrace ses *souvenirs* de compter pour quelque chose ceux qui se rapportent le plus particulièrement à lui. D'ailleurs même dans les événements les plus personnels de ma vie, il y a encore des circonstances auxquelles Leurs Majestés ne restèrent point étrangères, et que par conséquent il importe de connaître, si l'on veut se former un jugement

complet sur le caractère de l'Empereur et de l'Impératrice.

La mère de ma femme avait été présentée à madame Bonaparte pendant la campagne d'Italie, et elle lui avait plu; car madame Bonaparte, qui était si parfaitement bonne et qui de son côté avait aussi connu le malheur, savait compatir aux peines des autres. Elle promit d'intéresser le général au sort de mon beau-père, qui venait de perdre une place à la trésorerie. Pendant ce temps madame Charvet était en correspondance avec un ami de son mari, qui était, je crois, courrier du général Bonaparte. Celui-ci ouvrit et lut les lettres adressées à son courrier, et il demanda quelle était cette jeune femme qui écrivait avec tant d'esprit et de raison. En effet madame Charvet était bien digne de ce double éloge. L'ami de mon beau-père prit texte de cette question du général en chef pour lui raconter les malheurs de la famille. Le général dit qu'à son retour à Paris, il voulait voir M. et madame Charvet. En conséquence ils lui furent présentés, et madame Bonaparte se réjouit d'apprendre que ses protégés étaient aussi devenus ceux de son époux. Il fut décidé que M. Charvet suivrait le général en Egypte. Mais arrivée à Toulon, madame Bonaparte demanda que mon beau-père l'accompagnât aux eaux de Plombières. J'ai raconté précédemment l'accident arrivé à Plombières, et la mission de M. Charvet envoyé à Saint-Germain, pour retirer mademoiselle Hortense de pension et la conduire à sa mère. De retour à Paris, M. Charvet en courut tous les environs, pour trouver une maison de campagne que le général avait chargé sa femme d'acheter en son absence. Quand madame Bonaparte se fut décidée pour la Malmaison, M. Charvet, sa femme et leurs trois enfants furent installés dans cette charmante résidence. Mon beau-père donna tous ses soins aux intérêts de la bienfaitrice de sa famille, et madame Charvet servait souvent de secrétaire intime à madame Bonaparte, pour sa correspondance.

Mademoiselle Louise, qui est devenue ma femme, et mademoiselle Zoé, sa sœur puînée, étaient les favorites de madame Bonaparte; surtout la seconde, qui passait plus de temps que Louise à la Malmaison. Les bontés de leur noble protectrice avaient rendu cette enfant si familière qu'elle tutoyait habituellement madame Bonaparte, à qui elle dit un jour: « Tu es bien heureuse, toi. Tu n'as pas de maman qui te gronde, quand tu déchires tes robes. »

Pendant une des campagnes que j'ai faites à la suite de l'Empereur, j'écrivis un jour à ma femme pour lui demander quelques détails sur la vie qu'elle et sa sœur menaient à la Malmaison. Elle me répondit, entre autres choses (je transcris un passage de sa réponse): « Nous avions quelquefois des « rôles dans des bouffonneries que je ne puis concevoir. Un « soir le salon fut séparé en deux par une gaze derrière la- « quelle était un lit drapé à la grecque, et sur le lit un hom- « me endormi et vêtu de grandes draperies blanches. Auprès « du dormeur, madame Bonaparte et d'autres dames frap- « paient en mesure (et encore pas toujours) sur des vases de « bronze; ce qui faisait une terrible musique. Pendant ce cha- « rivari, un de ces messieurs me tenait par le milieu du corps, « élevée de terre, et je remuais mes bras et mes jambes en ca- « dence. Le concert de ces dames réveillait le dormeur, qui « ouvrait de grands yeux sur moi et semblait s'effrayer de « mes gestes. Il se levait, et s'éloignait d'un pas rapide, suivi « de mon frère qui marchait à quatre pattes, pour figurer, « je pense, un chien que devait avoir cet étrange personnage. « Comme j'étais alors tout enfant, je n'ai qu'une idée confuse « de tout cela; mais la société de madame Bonaparte avait « l'air de s'en amuser beaucoup. »

Quand le premier consul alla habiter Saint-Cloud, il dit à mon beau-père des choses flatteuses, et lui donna la conciergerie du château. C'était une place de confiance, et dont les détails et les responsabilités étaient considérables. M. Charvet fut chargé d'y organiser le service, et, par ordre du premier consul, il choisit parmi les anciens serviteurs de la reine pour les places de portiers, de frotteurs et de garçons de château.Ceux qui ne pouvaient pas servir eurent des pensions.

Quand le feu prit au château, en 1802, comme je l'ai raconté précédemment, madame Charvet, qui était grosse de plusieurs mois, eut une grande frayeur. On ne jugea pas à propos de la saigner. Elle fit une couche malheureuse, et mourut avant l'âge de trente ans. Louise était en pension depuis quelques années; son père la rappela près de lui pour tenir sa maison. Elle avait alors douze ans. Une de ses amies a bien voulu me donner communication d'une lettre que Louise lui adressa peu de temps après son mariage, et dont j'ai l'extrait qui suit:

« A mon retour de ma pension, j'allai voir Sa Majesté « l'Impératrice (alors madame Bonaparte) aux Tuileries.

« J'étais en grand deuil. Elle m'attira sur ses genoux, me « consola, dit qu'elle me servirait de mère et me trouverait « un mari. Je pleurais, et je dis que je ne voulais pas me « marier. — *Non pas à présent*, reprit Sa Majesté; *mais cela « te viendra, sois-en sûre.* Je n'étais pourtant pas persuadée « que cette envie dût me venir. Je reçus encore quelques « caresses, et me retirai. Quand le premier consul était à « Saint-Cloud, c'était chez mon père que se réunissaient « tous les chefs des différents services. Car mon père est « très aimé de la maison, dont il est le plus ancien, M. Cons- « tant, qui m'avait vue enfant à la Malmaison, me trouva « assez raisonnable à Saint-Cloud pour me demander à mon « père, avec l'approbation de Leurs Majestés. Il fut décidé « que nous serions mariés après le couronnement. J'ai pris « quatorze ans, quinze jours après notre mariage.

« Nous sommes toujours reçues, ma sœur et moi, par Sa « Majesté l'Impératrice avec une extrême bonté, et quand, « dans la crainte de l'importuner, nous sommes quelque « temps sans aller la voir, elle s'en plaint à mon père. Elle « nous admet à sa toilette du matin. On la lace, on l'habille « devant nous. Il n'y a dans sa chambre que ses femmes et « quelques personnes de la maison, qui, comme nous, mettent « au nombre de leurs plus doux moments ceux où elles peu- « vent voir cette princesse adorée. La causerie est presque « toujours pleine de charme. Sa Majesté conte quelquefois « des anecdotes qu'un mot d'une de nous deux lui rappelle. »

Sa Majesté l'Impératrice avait promis une dot à Louise; mais l'argent qu'elle avait destiné à cela avait été dépensé autrement, et ma femme n'eut que quelques petits bijoux, et deux ou trois pièces d'étoffe. M. Charvet était trop délicat pour rappeler à Sa Majesté sa promesse; or on n'avait rien d'elle sans cela; car elle ne savait pas plus économiser que refuser. L'Empereur me demanda, peu de temps après mon mariage, ce que l'Impératrice avait donné à ma femme; et sur ma réponse, il me parut on ne peut plus mécontent: sans doute parce que la somme qu'on lui avait demandée pour la dot de Louise avait reçu une autre destination. Sa Majesté l'Empereur eut à ce sujet la bonté de m'assurer que ce serait lui qui désormais s'occuperait de ma fortune, qu'il était content de mes services, et qu'il me le prouverait.

J'ai dit plus haut que la sœur puînée de ma femme était la favorite de Sa Majesté l'Impératrice. Cependant elle n'en

reçut pas en se mariant, une plus riche dot que celle de Louise. Mais l'Impératrice voulut voir le mari de ma belle-sœur, et lui dit avec un accent vraiment maternel : « Monsieur, « je vous recommande ma fille, et vous prie de la rendre « heureuse. Elle le mérite, et je vous en voudrais beau- « coup, si vous ne saviez pas l'apprécier. » Quand ma belle- « sœur, se sauvant de Compiègne avec sa belle-mère en 1814, alla faire ses couches à Evreux, l'Impératrice, qui l'apprit, lui envoya son premier valet de chambre avec tout ce qu'elle crut nécessaire à une jeune femme en cet état. Elle lui fit même faire des reproches de n'être pas descendue à Navarre.

Ma belle-sœur avait été élevée dans la même pension que mademoiselle Joséphine Tallien, filleule de l'Impératrice, et qui depuis a épousé M. Pelet de la Lozère, et une autre fille de madame Tallien, mademoiselle Clémence Cabarus. La pension était dirigée par madame Vigogne, veuve du colonel de ce nom, et ancienne amie de l'Impératrice, qui l'avait engagée à prendre un pensionnat, en lui promettant de lui procurer le plus d'élèves qu'elle pourrait. L'institution prospéra sous la direction de cette dame, qui était d'un esprit distingué et d'un ton parfait. Souvent elle amenait chez Sa Majesté l'Impératrice les protégées de celle-ci, et les jeunes personnes qui avaient mérité cette récompense. C'était un moyen puissant d'exciter l'émulation de ces enfants que Sa Majesté comblait de caresses, et à qui elle faisait de petits présents. Un matin, que madame Vigogne était habillée pour aller chez l'Impératrice, comme elle descendait son escalier pour monter en voiture, elle entendit des cris perçants dans une des classes. Elle s'y précipite, et voit une jeune fille dont les vêtements étaient tout en flammes. Avec une présence d'esprit digne d'une mère, madame Vigogne enveloppe aussitôt l'enfant dans la longue queue de sa robe traînante, et le feu s'éteignit. Mais la courageuse institutrice eût les mains cruellement brûlées. Elle vint en cet état faire sa visite à sa Majesté l'Impératrice, et lui conta le fâcheux accident qui l'y avait mise. Sa Majesté, qui était si facilement émue de tout ce qui était beau et généreux, combla d'éloges son courage, et s'en montra touchée au point de pleurer d'admiration. Un des médecins de Sa Majesté fut chargé de donner les premiers soins à madame Vigogne et à sa jeune élève.

CHAPITRE XXIV

Portrait de l'Impératrice Joséphine. — Lever de l'Impératrice. — Détails de toilette. — Audiences de l'Impératrice. — Réception des fournisseurs. — Déjeuner de l'Impératrice. — Madame de La Rochefoucault première dame d'honneur. — L'Impératrice au billard. — Promenades dans le parc fermé. — L'Impératrice avec ses dames. — L'Empereur venant surprendre l'Impératrice au salon. — Dîner de l'Impératrice. — L'Empereur fait attendre. — Les princes et les ministres à la table de l'Empereur. — L'Impératrice et M. de Beaumont. — Partie de trictrac. — L'Impératrice un jour de chasse. — Toutes les dames à la table de Leurs Majestés. — L'Impératrice vient passer la nuit avec l'Empereur. — Détails sur le réveil des augustes époux. — Goût de l'Impératrice pour les bijoux. — Anecdote sur le premier mariage de l'Impératrice. — Les poches de madame de Beauharnais. — Joyaux de l'Impératrice Joséphine. — L'armoire aux bijoux de Marie-Antoinette trop petite pour contenir ceux de Joséphine. — Jalousie de Joséphine. — Mémoire de l'Impératrice. — L'Impératrice rétablit l'harmonie entre les frères de l'Empereur. — Trait de bonté de l'Impératrice Joséphine pour son valet de chambre. — Sévérité de l'Empereur ; il veut renvoyer M. Frère. — Le valet de chambre rentre en grâce. — Oubli d'un bienfait. — Générosité de l'Impératrice. — Comment les valets de chambre de l'Impératrice employaient leur temps. — Détails sur une première fille de M. de Beauharnais, premier mari de Joséphine. — L'Impératrice lui fait épouser un préfet de l'empire. — Tendresse de l'Impératrice pour Eugène et Hortense. — Détails sur la vice-reine (Auguste-Amélie de Bavière). — Le portrait de famille. — L'Impératrice me fait appeler pour voir ce portrait. — Amour de Joséphine pour ses petits-enfants. — Un mot sur le divorce. — Lettre du prince Eugène à sa femme. — Mes voyages à la Malmaison après le divorce. — Commissions de l'Empereur pour l'Impératrice Joséphine. — Mes adieux à l'Impératrice. — Recommandations de cette princesse. — L'Impératrice désire voir l'Empereur. — Visite à Joséphine avant la campagne de Russie. — Visite à l'Impératrice après cette campagne. — Lettres dont je suis chargé. — Conversation avec l'Impératrice. — Ma femme va voir l'Impératrice et lui montre mes lettres. — Détails sur le budget de l'Impératrice après le divorce. — Conseil présidé par l'Impératrice en robe de toile. — L'Impératrice trompée par les marchands. — Politesse de l'Impératrice. — Manière dont Joséphine punissait ses dames. — Magasin d'objets pré-

cieux appartenant à l'Impératrice. — Partage entre ses enfants et les frères et sœurs de l'Empereur. — M. Denon. — Le cabinet d'antiques de la Malmaison. — M. Denon et la collection de médailles de l'Impératrice. — Visite de l'Impératrice à l'Empereur pendant que je faisais sa toilette. — Le maillot et la pétition. — L'orpheline sauvée de la Seine. — M. Fabien Pillet et sa femme chez l'Impératrice. — Scène touchante.

L'IMPÉRATRICE Joséphine était d'une taille moyenne, modelée avec une rare perfection: elle avait dans les mouvements une souplesse, une légèreté, qui donnait à sa démarche quelque chose d'aérien, sans exclure néanmoins la majesté d'une souveraine. Sa physionomie expressive suivait toutes les impressions de son âme, sans jamais perdre la douceur charmante qui en faisait le fond. Dans le plaisir comme dans la douleur, elle était belle à regarder: on souriait malgré soi en la voyant sourire... Si elle était triste, on l'était aussi. Jamais femme ne justifia mieux qu'elle cette expression, que *les yeux sont le miroir de l'âme.* Les siens, d'un bleu foncé, étaient presque toujours à demi fermés par ses longues paupières, légèrement arquées, et bordées des plus beaux cils du monde; et quand elle regardait ainsi, on se sentait entraîné vers elle par une puissance irrésistible. Il eut été difficile à l'Impératrice de donner de la sévérité à ce séduisant regard; mais elle pouvait, et savait au besoin, le rendre imposant. Ses cheveux étaient forts beaux, longs et soyeux; leur teint châtain clair se mariait admirablement à celui de sa peau, éblouissante de finesse et de fraîcheur. Au commencement de sa suprême puissance, l'Impératrice aimait encore à se coiffer le matin avec un madras rouge qui lui donnait l'air de créole le plus piquant à voir.

Mais ce qui, plus que tout le reste, contribuait au charme dont l'Impératrice était entourée, c'était le son ravissant de sa voix. Que de fois il est arrivé à moi, comme à bien d'autres, de nous arrêter tout d'un coup en entendant cette voix, uniquement pour jouir du plaisir de l'entendre! On ne pouvait peut-être pas dire que l'Impératrice était une belle femme; mais sa figure, toute pleine de sentiment et de bonté, mais la grâce angélique répandue sur toute sa personne, en faisaient la femme la plus attrayante.

Pendant son séjour à Saint-Cloud, sa Majesté l'Impéra-

trice se levait habituellement à neuf heures, et faisait sa première toilette, qui durait jusqu'à dix heures; alors elle passait dans le salon où se trouvaient réunies les personnes qui avaient sollicité et obtenu la faveur d'une audience. Quelquefois aussi à cette heure, et dans ce même salon, sa Majesté recevait ses fournisseurs. A onze heures, lorsque l'Empereur était absent, elle déjeunait avec sa première dame d'honneur et quelques autres dames. Madame de La Rochefoucault, première dame d'honneur de l'Impératrice, était bossue et tellement petite, qu'il fallait, lorsqu'elle se mettait à table, ajouter au coussin de sa chaise meublante un autre coussin fort épais, en satin violet. Madame de La Rochefoucault savait racheter ses difformités physiques par son esprit, vif, brillant, mais un peu caustique, par le meilleur ton et les manières de cour les plus exquises.

Après le déjeuner, l'Impératrice faisait une partie de billard; ou bien, lorsque le temps était beau, elle se promenait à pied dans les jardins ou dans le parc fermé. Cette récréation durait fort peu de temps, et Sa Majesté, rentrée bientôt dans ses appartements s'occupait à broder au métier, en causant avec ses dames, qui travaillaient, comme elle, à quelque ouvrage d'aiguille. Quand il arrivait qu'on n'était pas dérangé par des visites, entre deux et trois heures après midi, l'Impératrice faisait en calèche découverte une promenade, au retour de laquelle avait lieu la grande toilette. Quelquefois l'Empereur y assistait.

De temps en temps aussi, l'Empereur venait surprendre Sa Majesté au salon. On était sûr alors de le trouver amusant, aimable et gai.

A six heures, le dîner était servi; mais le plus souvent l'Empereur l'oubliait et le retardait indéfiniment. Il y a plus d'un exemple de dîners mangés ainsi à neuf et dix heures du soir. Leurs Majestés dînaient ensemble, seules ou en compagnie de quelques invités, princes de la famille impériale, ou ministres. Qu'il y eût concert, réception ou spectacle, à minuit, tout le monde se retirait; alors l'Impératrice, qui aimait beaucoup les longues veillées, jouait au trictrac avec un des messieurs les chambellans. Le plus ordinairement c'était M. le comte de Beaumont qui avait cet honneur.

Les jours de chasse, l'Impératrice et ses dames suivaient en calèche. Il y avait un costume pour cela. C'était une espèce d'amazone, de couleur verte, avec une toque ornée

de plumes blanches. Toutes les dames qui suivaient la chasse dînaient avec Leurs Majestés.

Quand l'Impératrice venait passer la nuit dans l'appartement de l'Empereur, j'entrais le matin, comme de coutume, entre sept et huit heures; il était rare que je ne trouvasse point les augustes époux éveillés. L'Empereur me demandait ordinairement du thé, ou une infusion de fleurs d'oranger, et se levait aussitôt. L'Impératrice lui disait en souriant « Tu te lèves déjà? reste encore un peu. — Eh « bien, tu ne dors pas? » répondait Sa Majesté; alors, il la roulait dans sa couverture, lui donnait de petites tapes sur les joues et sur les épaules, en riant et l'embrassant.

Au bout de quelques minutes, l'Impératrice se levait à son tour, passait une robe du matin, et lisait les journaux, ou descendait par le petit escalier de communication pour se rendre dans son appartement. Jamais elle ne quittait celui de Sa Majesté sans m'avoir adressé quelques mots qui témoignaient toujours la bonté, la bienveillance la plus touchante.

Elégante et simple dans sa mise, l'Impératrice se soumettait avec regret à la nécessité des toilettes d'apparat; les bijoux seulement étaient fort de son goût ; elle les avait toujours aimés; aussi l'Empereur lui en donnait souvent et en grande quantité. C'était un bonheur pour elle de s'en parer, et encore plus de les montrer.

Un matin que ma femme était allée la voir à sa toilette, Sa Majesté lui conta que, nouvellement mariée à M. de Beauharnais, et enchantée des parures dont il lui avait fait présent, elle les emportait dans ses poches (on sait que les poches faisaient alors partie essentielle de l'habillement des femmes), et les montrait à ses jeunes amies. Comme l'Impératrice parlait de ses poches, elle donna ordre à une de ses dames d'en aller chercher une paire pour les montrer à ma femme. La dame à laquelle s'adressait l'Impératrice eut beaucoup de peine à réprimer une envie de rire qui la prit à cette singulière demande, et assura à Sa Majesté que rien de semblable n'existait plus dans sa lingerie. L'Impératrice répondit, avec un air de regret, qu'elle en était fâchée, qu'elle aurait eu du plaisir à revoir une paire de ses anciennes poches. Les années avaient amené de grands changements. Les joyaux de l'Impératrice Joséphine n'auraient guère pu tenir dans les poches de madame de Beau-

harnais, quelque longues et profondes qu'elles eussent été. L'armoire aux bijoux qui avait appartenu à la reine Marie-Antoinette, et qui n'avait jamais été tout à fait pleine, était trop petite pour l'Impératrice; et lorsqu'un jour elle voulut faire voir toutes ses parures à plusieurs dames qui en témoignaient le désir, il fallut faire dresser une grande table pour y déposer les écrins; et la table ne suffisant pas, on en couvrit plusieurs autres meubles.

Bonne à l'excès, tout le monde le sait, sensible au delà de toute expression, généreuse jusqu'à la prodigalité, l'Impératrice faisait le bonheur de tout ce qui l'entourait; chérissant son époux avec une tendresse que rien n'a pu altérer, et qui était aussi vive à son dernier soupir qu'à l'époque où madame de Beauharnais et le général Bonaparte se firent l'aveu mutuel de leur amour, Joséphine fut longtemps la seule aimée de l'Empereur, et elle méritait de l'être toujours. Pendant quelques années, combien fut touchant l'accord de ce ménage impérial! Plein d'attentions, d'égards, d'abandon pour Joséphine, l'Empereur se plaïsait à l'embrasser au cou, à la figure, en lui donnant des tapes et l'appelant *ma grosse bête*: tout cela ne l'empêchait pas, il est vrai, de lui faire quelques infidélités, mais sans manquer autrement à ses devoirs conjugaux. De son côté, l'Impératrice l'adorait, se tourmentait pour chercher ce qui pouvait lui plaire, pour deviner ses intentions, pour aller au devant de ses moindres désirs.

Au commencement, elle donna de la jalousie à son époux: prévenu assez fortement contre elle, pendant la campagne d'Egypte, par des rapports indiscrets, l'Empereur eut avec l'Impératrice, à son retour, des explications qui ne se terminaient pas toujours sans cris et sans violences; mais bientôt le calme renaquit et fut depuis très rarement troublé. L'Empereur ne pouvait résister à tant d'attraits et de douceur.

L'Impératrice avait une mémoire prodigieuse que l'Empereur savait mettre à contribution fort souvent; elle était excellente musicienne, jouait très bien de la harpe, et chantait avec goût. Elle avait un tact parfait, un sentiment exquis des convenances, le jugement le plus sain, le plus infaillible qu'il fût possible d'imaginer; d'une humeur toujours douce, toujours égale, aussi obligeante pour ses ennemis que pour ses amis, elle ramenait la paix partout où il y avait querelle ou discorde. Lorsque l'Empereur se fâchait avec

ses frères ou avec d'autres personnes, ce qui lui arrivait fréquemment, l'Impératrice disait quelques mots, et tout s'arrangeait. Quand elle demandait une grâce, il était bien rare que l'Empereur ne l'accordât pas, quelle que fût la gravité de la faute commise; je pourrais citer mille exemples de pardons ainsi sollicités et obtenus. Un fait qui m'est presque personnel prouvera suffisamment que l'intercession de cette bonne Impératrice était toute puissante.

Le premier valet de chambre de Sa Majesté s'était un peu échauffé à un déjeuner qu'il avait fait avec quelques amis; par la nature de son service, il était obligé d'assister aux repas, et de se tenir derrière l'Impératrice pour prendre et donner des assiettes. Ce jour-là donc, animé par les vapeurs du champagne, il eut le malheur de laisser échapper quelques mots injurieux prononcés bien à demi-voix, mais que par un fâcheux hasard l'Empereur entendit; Sa Majesté lança un regard foudroyant à M. Frère, qui sentit alors la gravité de sa faute, et quand on eut fini de dîner, l'ordre de renvoyer l'imprudent valet de chambre fut donné par l'Empereur avec un ton qui ne laissait pas d'espoir, et ne permettait pas de réplique.

M. Frère était un excellent serviteur, un homme doux, honnête et probe. C'était la première faute de ce genre qu'on eût à lui reprocher, et par conséquent elle méritait de l'indulgence. On fit des démarches auprès de monsieur le grand-maréchal qui refusa son intercession, connaissant bien l'inflexibilité de l'Empereur. Plusieurs autres personnes que le pauvre disgracié alla prier de parler pour lui répondirent comme le grand maréchal; de sorte que M. Frère, au désespoir, vint nous faire ses adieux. J'osai me charger de sa cause: j'espérais qu'en choisissant le moment favorable, je parviendrais à faire revenir Sa Majesté. L'ordre de renvoi portait que M. Frère eût à quitter le palais dans les vingt-quatre heures; je lui conseillai de ne point obéir, mais de se tenir soigneusement caché dans sa chambre, ce qu'il fit. Le soir, au coucher, Sa Majesté me parla de ce qui s'était passé, témoignant beaucoup de colère; je jugeai que le silence était le meilleur parti à prendre, et j'attendis Le lendemain, l'Impératrice eut la bonté de me faire dire qu'elle assisterait à la toilette de son époux, et que si je croyais devoir aborder la question, elle me soutiendrait de tout son pouvoir. En effet, voyant l'Empereur d'assez

bonne humeur, je parlai de M. Frère, et peignant à Sa Majesté les regrets de ce pauvre homme, je lui exposai les raisons qui pouvaient faire excuser la légèreté de sa conduite. « Sire, dis-je, c'est un homme de bien qui n'a « pas de fortune, et qui soutient une famille nombreuse. « S'il vient à quitter le service de Sa Majesté l'Impératrice,

La Reine Hortense

« on ne croira pas que c'est pour une faute dont le vin est « plus coupable que lui, et il sera perdu pour toujours. » A ces mots, comme à bien d'autres prières encore, l'Empereur ne répondait que par des interruptions faites avec toutes les apparences d'un éloignement prononcé pour le pardon que je sollicitais. Heureusement l'Impératrice voulut bien se joindre à moi et dire à son époux avec sa voix si touchante et si expressive: « Mon ami, si tu veux lui

« pardonner, tu me feras plaisir. » Enhardi par ce puissant patronage, je recommençai mes sollicitations auxquelles l'Empereur répondit brusquement en s'adressant à l'Impératrice et à moi: « Enfin, vous le voulez? Eh bien, qu'il « reste donc. »

M. Frère me remercia de tout son cœur; il ne pouvait croire à la bonne nouvelle que je lui apportais. Quant à l'Impératrice, elle fut heureuse de la joie que ressentait ce fidèle serviteur, qui lui a donné jusqu'à sa mort les marques du plus entier dévouement. On m'a assuré qu'en 1814, lors du départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe, M. Frère n'aurait pas été le dernier à blâmer ma conduite, dont il ne connaissait pas les motifs. Je ne veux pas le croire, car il me semble qu'à sa place; si j'avais pensé ne pouvoir défendre un ami absent, au moins j'aurais gardé le silence.

Comme je l'ai dit, l'Impératrice était extrêmement généreuse. Elle répandait beaucoup d'aumône; elle était ingénieuse à trouver les occasions d'en répandre: beaucoup d'émigrés ne vivaient que de ses bienfaits. Elle entretenait une correspondance très active avec les sœurs de la charité qui soignaient les malades, et leur envoyait une foule de choses. Ses valets de chambre étaient chargés d'aller partout porter au pauvre des secours de son inépuisable bienfaisance. Une foule d'autres personnes recevaient chaque jour de semblables missions, et toutes ces aumônes, tous ces dons multipliés et si largement répandus, recevaient un prix inestimable de la grâce avec laquelle ils étaient offerts, du discernement avec lequel ils étaient distribués. Je pourrais citer mille exemples de cette délicate générosité.

M. de Beauharnais avait eu, au temps de son mariage avec Joséphine, une fille naturelle nommée Adèle. L'Impératrice la chérissait autant que si elle eût été sa propre fille. Elle prit le plus grand soin de son éducation, la dota généreusement, et la maria avec un préfet de l'Empire.

Si l'Impératrice montrait autant de tendresse pour une fille qui n'était pas la sienne, il est impossible de se faire une véritable idée de son amour, de son dévouement pour la reine Hortense et le prince Eugène. Il est vrai de dire que ses enfants le lui rendaient bien, et que jamais il ne fut au monde une meilleure comme une plus heureuse mère. Elle était fière de ses deux enfants, elle en parlait toujours avec un enthousiasme qui paraîtra bien naturel à toutes les personnes qui

ont connu la reine de Hollande et le vice-roi d'Italie. J'ai raconté comment, rendu orphelin dans le plus bas âge, par l'échafaud révolutionnaire, le jeune Beauharnais avait gagné le cœur du général Bonaparte en venant lui demander l'épée de son père. On sait aussi comment cette action donna au général l'envie de voir Joséphine, et ce qui résulta de cette entrevue. Lorsque madame de Beauharnais fut devenue l'épouse du général Bonaparte, Eugène entra dans la carrière militaire, et s'attacha aussitôt à la fortune de son beau-père, qui l'appela près de lui en Italie, en qualité d'aide de camp. Il était chef d'escadron dans les chasseurs de la garde consulaire, lorsqu'à l'immortelle bataille de Marengo, il partagea tous les dangers de celui qui avait tant de plaisir à le nommer son fils. Peu d'années après, le chef d'escadron était devenu vice-roi d'Italie, héritier présomptif de la couronne impériale, titre qu'à la vérité il ne conservera pas longtemps, et époux de la fille d'un roi.

La vice-reine (Auguste-Amélie de Bavière) était belle et bonne comme un ange. Je me trouvais à la Malmaison un jour que l'Impératrice venait de recevoir le portrait de sa belle-fille, entourée de trois ou quatre enfants, l'un sur son épaule, l'autre à ses pieds, un troisième sur les bras; tous avaient des figures angéliques. En me voyant, l'Impératrice daigna m'appeler pour me faire admirer cette réunion de têtes charmantes. Je m'aperçus qu'en me parlant elle avait les larmes aux yeux: ces portraits étaient bien faits, et j'eus occasion de voir dans la suite qu'ils étaient parfaitement ressemblants. Alors il ne fut plus question que de joujoux, de raretés à acheter pour ces chers enfants. L'Impératrice allait elle-même choisir les présents qu'elle leur destinait, et les faisait emballer sous ses yeux.

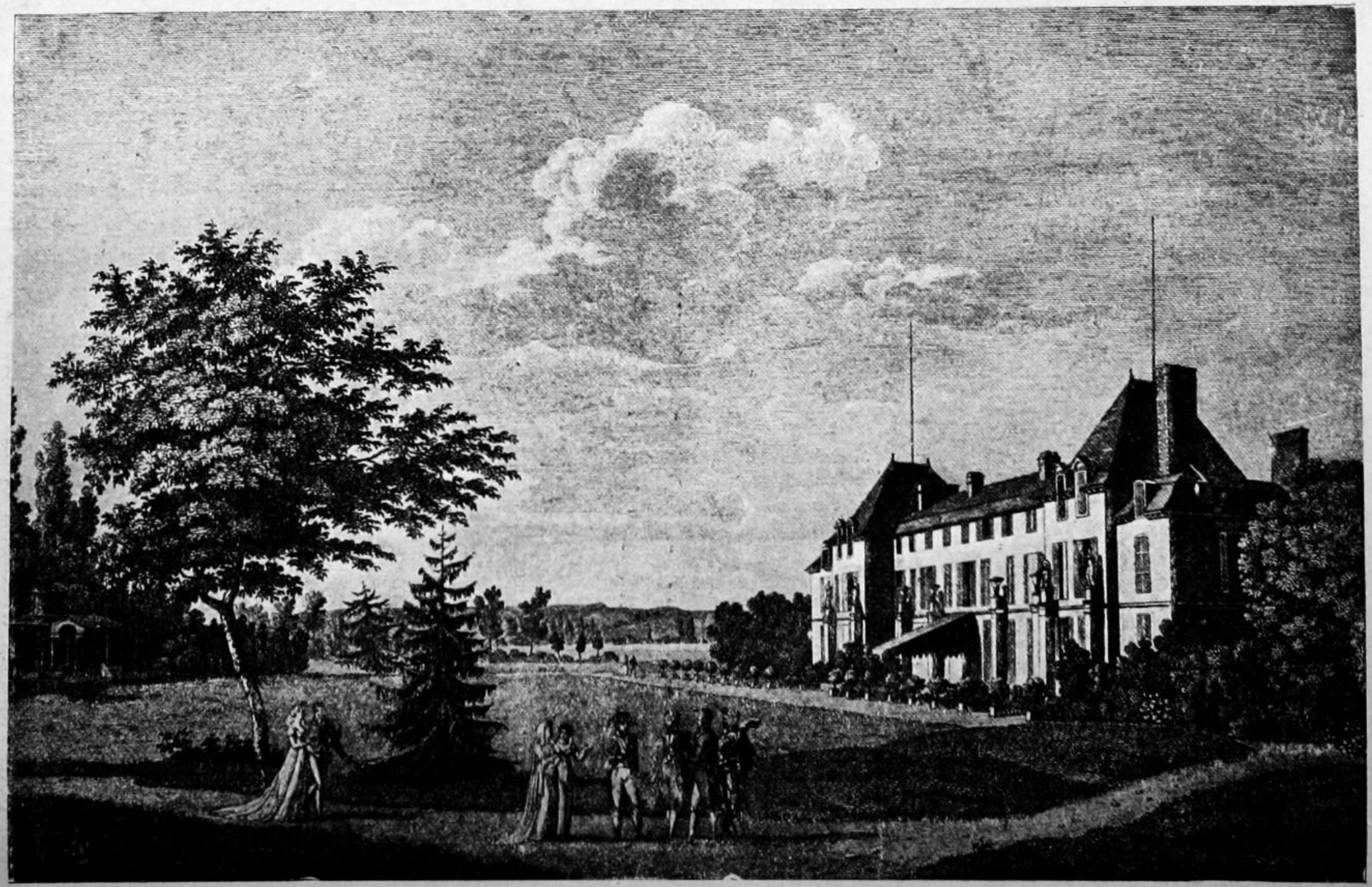
Un valet de chambre du prince m'a assuré qu'à l'époque du divorce, le prince Eugène avait écrit à son épouse une lettre fort triste. Peut-être y exprimait-il quelque regret de n'être pas le fils adoptif de l'Empereur. La princesse lui répondit avec tendresse; elle lui disait, entre autres choses: « Ce n'est pas l'héritier de l'Empereur que « j'ai épousé et que j'aime, c'est Eugène de Beauharnais. » Le prince lut cette phrase et quelques autres devant la personne dont je tiens le fait, et qui était émue jusqu'aux larmes. Une pareille femme méritait plus qu'un trône.

Après cet événement, si terrible pour le cœur de l'Im-

pératrice qui n'a jamais pu s'en consoler, l'excellente princesse ne quitta plus la Malmaison, excepté pour faire quelques voyages à Navarre. Chaque fois que je rentrais à Paris avec l'Empereur, je n'étais pas plutôt arrivé que mon premier soin était d'aller à la Malmaison. Rarement j'étais porteur d'une lettre de l'Empereur; il n'écrivait à Joséphine que dans les grandes occasions. « Dites à l'Impératrice que je « me porte bien et que je désire qu'elle soit heureuse. » Voilà ce que me disait presque toujours Sa Majesté en me voyant partir. Aussitôt que j'arrivais, l'Impératrice quittait tout pour me parler; souvent je restais une heure et même deux heures avec elle; pendant ce temps, il n'était question que de l'Empereur, il me fallait dire tout ce qu'il avait souffert en voyage, s'il avait été triste ou gai, malade ou bien portant. Elle pleurait aux détails que je lui donnais, me faisais mille recommandations pour sa santé, pour les soins dont elle désirait que je l'entourasse; ensuite elle daignait me questionner sur moi, sur mon sort, sur la santé de ma femme, son ancienne protégée, puis elle me congédiait enfin avec une lettre pour Sa Majesté, me priant de dire à l'Empereur combien elle serait heureuse s'il voulait la venir voir.

Avant le départ pour la Russie, l'Impératrice, inquiète de cette guerre qu'elle désapprouvait complètement, redoubla encore ses recommandations. Elle me fit présent de son portrait en me disant: « Mon bon Constant, je compte sur « vous; si l'Empereur était malade, vous m'en instruiriez, « n'est-ce pas? ne me cachez rien, je l'aime tant! » Certainement l'Impératrice avait mille moyens de savoir des nouvelles de Sa Majesté, mais je suis persuadé qu'eût-elle reçu cent lettres par jour des personnes qui entouraient l'Empereur, elle les aurait lues et relues toutes avec la même avidité.

Quand j'étais de retour à Saint-Cloud ou aux Tuileries, l'Empereur me demandait comment se portait Joséphine et si je l'avais trouvée gaie; il recevait avec plaisir les lettres que je lui apportais et s'empressait de les ouvrir. Toutes les fois qu'étant en voyage ou à la campagne à la suite de Sa Majesté, j'écrivais à ma femme, je parlais de l'Empereur, et la bonne princesse était enchantée que ma femme lui montrât mes lettres. Toute chose enfin ayant le plus petit rapport avec son époux intéressait l'Impératrice à



La Malmaison

un degré qui prouvait bien la tendresse unique qu'elle lui a toujours portée, après comme avant leur séparation. Trop généreuse et incapable de mesurer ses dépenses sur ses ressources, il arrivait fort souvent que l'Impératrice se vit obligée de renvoyer ses fournisseurs les jours qu'elle avait elle-même fixés pour le paiement de leurs mémoires. Ceci vint une fois aux oreilles de l'Empereur, et il y eut à ce sujet, entre les deux augustes époux, une discussion très vive qui se termina par une décision qu'à l'avenir aucun marchand ou fournisseur ne pourrait venir au château sans une lettre de la dame d'atours ou du secrétaire des commandements. Cette marche bien arrêtée fut suivie avec beaucoup d'exactitude jusqu'au divorce. A la suite de cette explication, l'Impératrice pleura beaucoup, promit d'être plus économe; l'Empereur lui pardonna, l'embrassa, et la paix fut faite. C'est je crois, la dernière querelle de ce genre qui troubla le ménage impérial.

On m'a dit qu'après le divorce, le budget de l'Impératrice ayant été dépassé, l'Empereur en fit à l'intendant de la Malmaison des reproches qui vinrent naturellement à Joséphine. Cette bonne maîtresse, vivement affligée du désagrément qu'avait éprouvé son intendant, et ne sachant comment faire pour établir un ordre des choses meilleur, assembla un conseil de sa maison, qu'elle voulut présider en robe de toile sans garniture. Cette robe de toile avait été faite en grande hâte et ne servit que cette fois. L'Impératrice, que la nécessité d'un refus mettait toujours au désespoir, était continuellement assiégée de marchands qui lui assuraient avoir fait faire telle ou telle chose expressément pour son usage, la conjurant de ne pas les renvoyer, parce qu'ils ne sauraient comment et où placer leurs marchandises. L'Impératrice gardait tout ce que les marchands avaient apporté : mais ensuite il fallait payer.

L'Impératrice mettait toujours une extrême politesse dans ses rapports avec les personnes de sa maison; il n'arrivait jamais qu'un reproche sortit de cette bouche qui ne s'ouvrait que pour dire des choses flatteuses. Si quelqu'une de ses dames lui donnait un sujet de mécontentement, la seule punition qu'elle lui infligeait, c'était un silence absolu de sa part qui durait un, deux, trois, huit jours plus ou moins, selon la gravité de la faute. Eh bien, cette peine, si douce en apparence, était cruelle pour le plus grand nombre: l'Impératrice savait si bien se faire aimer!

Au temps du consulat, madame Bonaparte recevait souvent des villes conquises par son époux, ou des personnes qui désiraient obtenir sa protection auprès du premier consul, des envois de meubles précieux, et de curiosités en tous genres, de tableaux, d'étoffes, etc. Au commencement, ces cadeaux flattaient vivement madame Bonaparte; elle prenait un plaisir d'enfant à faire ouvrir les caisses pour voir ce qui était dedans: elle aidait elle-même à déballer, à transporter toutes ces jolies choses. Mais bientôt les envois devinrent si considérables et se répétaient si souvent qu'il fallut avoir pour les déposer un appartement dont mon beau-père avait la clef. Là, les caisses restaient intactes jusqu'à ce qu'il plût à madame Bonaparte de les faire ouvrir.

Quand le premier consul décida qu'il irait demeurer à Saint-Cloud, mon beau-père dut quitter la Malmaison pour aller s'installer dans le nouveau palais dont le maître voulait qu'il surveillât l'ameublement. Avant de partir, mon beau-père rendit compte à madame Bonaparte de tout ce qu'il avait sous sa responsabilité. On fit donc, devant elle, l'ouverture des caisses qui étaient empilées dans deux chambres depuis le plancher jusqu'au plafond. Madame Bonaparte fut émerveillée de tant de richesses: ce n'était que marbres, bronzes, tableaux magnifiques. Eugène, Hortense, et les sœurs du premier consul en eurent une bonne part: le reste fut employé à décorer les appartements de la Malmaison.

Le goût que l'Impératrice avait pour les bijoux s'étendit pendant quelque temps aux curiosités antiques, aux pierres gravées, aux médailles. M. Denon flattait cette fantaisie, et finit par persuader à la bonne Joséphine qu'elle se connaissait parfaitement en antiques et qu'il lui fallait avoir à la Malmaison un cabinet, un conservateur, etc. Cette proposition, qui caressait l'amour-propre de l'Impératrice, fut accueillie favorablement. On choisit l'emplacement, on prit pour conservateur M. de M..., et le nouveau cabinet s'enrichit en diminuant d'autant le riche mobilier des appartements du château. M. Denon, qui avait donné cette idée, se chargea de faire une collection de médailles: mais ce goût, venu subitement, s'en alla comme il était venu; le cabinet fut pris pour faire un salon de compagnie, les antiques furent relégués dans l'antichambre de la salle de bain, et M. de M..., n'ayant plus rien à conserver, vivait habituellement à Paris.

A quelque temps de là, il prit fantaisie à deux dames du

palais de persuader à Sa Majesté l'Impératrice que rien ne serait plus beau ni plus digne d'elle qu'une parure de pierres antiques, grecques et romaines, assorties. Plusieurs chambellans appuyèrent l'invention, qui ne manqua pas de plaire à l'impératrice: elle aimait fort tout ce qui tendait à l'originalité. Un matin donc, comme j'habillais Sa Majesté, je vis entrer l'Impératrice. Après quelques instants de conversation, « Bonaparte, dit-elle, ces dames m'ont conseillé « d'avoir une parure en pierres antiques ; je viens te « prier de dire à M. Denon qu'il m'en choisisse de bien « belles. » L'Empereur se mit à rire aux éclats, et refusa nettement d'abord. Arrive le grand-maréchal du palais que l'Empereur informe de la requête présentée par l'Impératrice en lui demandant son avis. M. le duc de Frioul trouva la chose fort raisonnable et joignit ses instances à celles de l'Impératrice. « C'est une folie insigne, dit l'Empereur, mais enfin « il faut en passer par ce que veulent les femmes. Duroc, « allez vous-même au cabinet des antiques et choisissez ce « qui sera nécessaire. »

Le duc de Frioul revint bientôt avec les plus belles pierres de la collection. Le joaillier de la couronne les monta magnifiquement: mais cette parure était d'un poids énorme, et l'Impératrice ne la porta jamais.

Quand on devrait m'accuser de tomber dans des répétitions oiseuses, je dirai que l'Impératrice saisissait avec un empressement dont rien n'approche toutes les occasions de faire du bien. Un matin qu'elle déjeunait seule avec Sa Majesté, on entendit tout à coup des cris d'enfant partir d'un escalier dérobé. L'Empereur devint sombre, il fronça le sourcil et demanda brusquement ce que cela signifiait. J'allai aux informations et je trouvai un enfant nouveau-né soigneusement et proprement emmailloté, couché dans une espèce de barcelonnette, et le corps entouré d'un ruban auquel pendait un papier lié. Je revins dire ce que j'avais vu: « Oh! Constant, apportez-moi le berceau, » dit aussitôt l'Impératrice L'Empereur s'y refusa d'abord, et témoigna sa surprise et son mécontentement de ce qu'on avait pu s'introduire ainsi jusque dans l'intérieur de ses appartements. Là-dessus Sa Majesté l'Impératrice lui ayant fait observer que ce ne pouvait être que quelqu'un de la maison, il se tourna vers moi et me regarda comme pour demander si c'était moi qui avait eu cette idée. Je fis un signe de tête négatif. En ce moment l'enfant

s'étant mis à crier, l'Empereur ne put s'empêcher de sourire tout en murmurant et en disant: « Joséphine, renvoyez donc ce marmot. » L'Impératrice voulant profiter de ce retour de bonne humeur, m'envoya chercher le berceau, que je lui apportai. Elle caressa le nouveau-né, l'apaisa, et lut un papier qui était un placet des parents. Ensuite elle s'approcha de l'Empereur, en l'engageant à caresser un peu l'enfant à son tour, et à pincer ses bonnes grosses joues; ce qu'il fit sans trop se faire prier: car l'Empereur lui-même aimait à jouer avec les enfants. Enfin Sa Majesté l'Impératrice, après avoir mis un rouleau de napoléons dans la barcelonette, fit porter le maillot chez le concierge du palais, pour qu'il fût rendu à ses parents.

Voici un autre trait de bonté de Sa Majesté l'Impératrice; j'eus le bonheur d'en être témoin, comme du précédent.

Quelques mois avant le couronnement, une petite fille de quatre ans et demi avait été retirée de la Seine, et une dame charitable, madame Fabien Pillet, s'était empressée de donner asile à la pauvre orpheline. A l'époque du sacre, l'Impératrice, instruite de ce fait, désira voir cet enfant, et après l'avoir considéré quelques minutes avec attendrissement, après avoir offert avec grâce et sincérité sa protection à madame Pillet et à son mari, elle leur annonça qu'elle se chargeait du sort de la petite fille; puis avec cette délicatesse et de ce ton affectueux qui lui étaient naturels, l'Impératrice ajouta « Votre bonne action vous a acquis trop de droits sur « la pauvre petite pour que je vous prive d'achever « vous-même votre ouvrage. Ainsi, je vous demande la permission de fournir aux frais de son éducation; mais c'est « vous qui la mettrez en pension et qui la surveillerez; je « ne veux être sa bienfaitrice qu'en second. » C'était la chose du monde la plus touchante que de voir Sa Majesté, en prononçant ces paroles délicates et généreuses, passer sa main dans les cheveux de *la pauvre petite*, comme elle venait de l'appeler, et la baiser au front avec une bonté de mère. M. et madame Pillet se retirèrent on ne peut plus attendris de cette scène touchante.

CHAPITRE XXV

Le général Junot nommé ambassadeur en Portugal. — Anecdote sur ce général. — La poudre et *la titus*. — Le grognard récalcitrant, et Junot faisant l'office de perruquier. — Emportement de Junot. — Junot gouverneur de Paris, bat les employés d'une maison de jeu. — L'Empereur le réprimande dans des termes de mauvais augure. — Adresse de Junot au pistolet. — La pipe coupée, etc. — La belle Louise maîtresse de Junot. — La femme de chambre de madame Bonaparte rivale de sa maîtresse. — Indulgence de Joséphine. — Brutalité d'un jockey anglais. — NAPOLÉON, ROI D'ITALIE. — Second voyage de Constant en Lombardie. — Contraste entre ce voyage et le premier. — Baptême du second fils du prince Louis. — Les trois fils d'Hortense filleuls de l'Empereur. — L'Impératrice aimant à suivre l'Empereur dans ses voyages. — Anecdote à ce sujet. — L'Empereur obligé malgré lui d'emmener l'Impératrice. — Joséphine à peine vêtue dans la voiture de l'Empereur. — Séjour de l'Empereur à Brienne. — Mesdames de Brienne et de Loménie. — Souvenirs d'enfance de l'Empereur. — Le dîner, wisk, etc. — Le champ de la Rothière. — L'Empereur se plaisant à dire le nom de chaque localité. — Le paysan de Brienne et l'Empereur. — La mère Marguerite. — L'Empereur lui rend visite, cause avec elle et lui demande à déjeuner. — Scène de bonhomie et de bonheur. — Nouvelle anecdote sur le duc d'Abrantès. — Junot et son ancien maître d'école. — L'Empereur et son ancien préfet des études. — Bienfaits de l'Empereur à Brienne. — Passage par Troyes. — — Détresse de la veuve d'un officier-général de l'ancien régime. — L'Empereur accorde à cette dame une pension de mille écus. — Séjour à Lyon. — Soins délicats, mais non désintéressés du cardinal Fesch. — Générosité de son Eminence bien rétribuée. — Passage du Mont-Cenis. — Litières de Leurs Majestés. — Halte à l'Hospice. — Bienfaits accordés par l'Empereur aux religieux. — Séjour à Stupinigi. — Visite du Pape. — Présents de Leurs Majestés au Pape et aux Cardinaux romains. — Arrivée à Alexandrie. — Revue dans la plaine de MARENGO. — L'habit et le chapeau de Marengo. — Le costume de l'Empereur à Marengo, prêté à David pour un de ses tableaux. — Description de la revue. — Le nom du général Desaix. — Souvenir triste et glorieux. — Entrevue de l'Empereur et du prince Jérôme. — Cause du mécontentement de l'Empereur. — Jérôme et Miss Paterson. — Le prince Jérôme va délivrer des Gênois prisonniers à Alger. — Affection de Napoléon pour Jérôme.

Lorsque le général Junot fut nommé ambassadeur en Portugal, je me rappelai une anecdote passablement comique et qui avait fort égayé l'Empereur. Au camp de Boulogne, l'Empereur avait fait mettre à l'ordre du jour que tout militaire ait à quitter la poudre et à se coiffer à la Titus. Beaucoup murmurèrent, mais tous finirent par se soumettre à l'ordre du chef, hormis un vieux grenadier appartenant au corps commandé par le général Junot. Ne pouvant se décider au sacrifice de ses cadenettes et de sa queue, ce brave jura qu'il ne s'y résignerait que dans le cas où son général voudrait bien lui-même couper la première mèche. Tous les officiers qui s'employèrent dans cette affaire ne pouvant obtenir d'autre réponse, la rapportèrent au général. « Qu'à cela ne « tienne, répondit celui-ci; faites-moi venir ce drôle. » Le grenadier fut appelé, et le général Junot porta sur une tresse grasse et poudrée le premier coup de ciseaux; puis il donna vingt francs au grognard, qui s'en alla content faire achever l'opération chez le barbier du régiment.

L'empereur ayant appris cette aventure en rit de tout son cœur, et approuva fort le général Junot, à qui il fit compliment de sa condescendance.

On pourrait citer mille traits pareils de la bonté mêlée de brusquerie militaire qui caractérisait le général Junot. On en pourrait citer aussi d'une autre espèce et qui feraient moins d'honneur à sa tête. Le peu d'habitude qu'il avait de se contraindre le jetait parfois dans des emportements dont le résultat le plus ordinaire était l'oubli de son rang et de la réserve qu'il aurait dû lui imposer. Tout le monde sait son aventure de la maison de jeu dont il déchira les cartes, bouleversa les meubles et rossa banquiers et croupiers, pour se dédommager de la perte de son argent. Le pis est qu'il était alors gouverneur de Paris. L'Empereur, informé de cet esclandre, l'avait fait venir et lui avait demandé, fort en colère, s'il avait juré de vivre et de mourir fou. Cela aurait pu, dans la suite, être pris pour une prédiction, lorsque le malheureux général mourut dans des accès d'aliénation mentale. Il répondit avec peu de mesure aux réprimandes de l'Empereur, et fut envoyé, peut-être pour avoir le temps de se calmer, à l'armée d'Angleterre. Ce n'était pas seulement dans les maisons de jeu que le gouverneur de Paris compromettait ainsi sa dignité. On m'a conté de lui d'autres aventures d'un genre encore plus *gai*, mais dont je dois m'interdire le récit. Le

fait est que le général Junot se piquait beaucoup moins de respecter les convenances que d'être un des plus habiles tireurs au pistolet de l'armée. En se promenant dans la campagne, il lui arrivait souvent de lancer son cheval au galop, un pistolet dans chaque main, et il ne manquait jamais d'abattre en passant la tête des canards ou des poules qu'il prenait pour but de ses coups. Il coupait une petite branche d'arbre à vingt-cinq pas, et j'ai même entendu dire (je suis loin de garantir la vérité de ce fait) qu'il avait une fois, avec le consentement de la partie dont son imprudence mettait ainsi la vie en péril, coupé par le milieu du tuyau une pipe en terre, et à peine longue de trois pouces, qu'un soldat tenait entre ses dents.

Dans le premier voyage qu'avait fait madame Bonaparte en Italie pour rejoindre son mari, elle s'était arrêtée quelque temps à Milan. Elle avait alors à son service une femme de chambre nommée Louise, grande et fort belle, et qui avait des bontés bien payées pour le brave Junot. Sitôt son service fait, Louise, encore plus parée que madame Bonaparte, montait dans un élégant équipage, parcourait la ville et les promenades, et souvent éclipsait la femme du général en chef. De retour à Paris, celui-ci obligea sa femme à congédier la belle Louise, qui, abandonnée de son inconstant amant, tomba dans une grande misère. Je l'ai vue souvent depuis venir chez l'Impératrice Joséphine demander des secours qui lui furent accordés avec bonté. Cette jeune femme, qui avait osé rivaliser d'élégance avec madame Bonaparte, a fini, je crois, par épouser un jockey anglais, qui l'a rendue fort malheureuse, et elle est morte dans le plus misérable état.

Le premier consul de la République Française, devenu *Empereur des Français*, ne pouvait plus se contenter en Italie du titre de président. Aussi de nouveaux députés de la République cisalpine passèrent les monts, et réunis à Paris en consulte, ils déférèrent à Sa Majesté le titre de roi d'Italie, qu'Elle accepta. Peu de jours après son acceptation l'Empereur partit pour Milan, où il devait être couronné. Je retournai avec le plus grand plaisir dans ce beau pays, dont, malgré la fatigue et les dangers de la guerre, il m'était resté les plus agréables souvenirs. Maintenant les circonstances étaient bien différentes. C'était comme souverain que l'Empereur allait traverser les Alpes, le Piémont et la Lombardie, dont il avait fallu, à notre premier voyage, emporter militairement chaque

gorge, chaque rivière et chaque défilé. En 1800, l'escorte du premier consul était une armée; en 1805, ce fut un cortège tout pacifique de chambellans, de pages, de dames d'honneur et d'officiers du palais.

Avant son départ, l'Empereur tint à Saint-Cloud, sur les fonts baptismaux, avec Madame-mère, le prince Napoléon-Louis, second fils du prince Louis, frère de Sa Majesté. Les trois fils de la reine Hortense eurent, si je ne me trompe, l'Empereur pour parrain. Mais celui qu'il affectionnait le plus était l'aîné des trois, le prince Napoléon-Charles, qui est mort à cinq ans, prince royal de Hollande. Je parlerai plus tard de cet aimable enfant, dont la mort fit le désespoir de son père et de sa mère, fut un des plus grands chagrins de l'Empereur, et peut être considérée comme la cause des plus graves événements.

Après les fêtes du baptême, nous partîmes pour l'Italie. L'Impératrice Joséphine était du voyage. Toutes les fois que cela se pouvait, l'Empereur aimait à l'emmener avec lui. Pour elle, elle aurait voulu toujours accompagner son mari, que cela fût possible ou non. L'Empereur tenait le plus souvent ses voyages fort secrets jusqu'au moment du départ, et il demandait à minuit des chevaux pour aller à Mayence, ou à Milan, comme s'il se fût agi d'une course à Saint-Cloud ou à Rambouillet.

Je ne sais dans lequel de ses voyages Sa Majesté avait décidé de ne point emmener l'Impératrice Joséphine. L'Empereur était moins effrayé de cette suite de dames et de femmes qui formaient la suite de Sa Majesté, que des embarras causés par les paquets et les cartons dont elles sont ordinairement accompagnées. Il voulait de plus voyager rapidement et sans faste, et épargner aux villes qui se trouveraient sur son passage un énorme surcroît de dépense.

Il ordonna donc que tout fût prêt pour le départ à une heure du matin, heure à laquelle l'Impératrice était ordinairement endormie; mais en dépit de toutes les précautions, une indiscrétion avertit l'Impératrice de ce qui allait se passer. L'Empereur lui avait promis qu'elle l'accompagnerait dans son premier voyage. Il la trompait cependant, et il partait sans elle!... Aussitôt elle appelle ses femmes; mais impatientée de leur lenteur, Sa Majesté saute à bas du lit, passe le premier vêtement qui se trouve sous sa main, court hors de sa chambre, en pantoufles et sans bas. Pleurant comme une pe-

tite fille que l'on reconduit en pension, elle traverse les appartements, descend les escaliers d'un pas rapide, et se jette dans les bras de l'Empereur, au moment où il s'apprêtait à monter en voiture. Il était grand temps, car une minute plus tard, celui-ci était parti. Comme il arrivait presque toujours en voyant couler les pleurs de sa femme, l'Empereur s'attendrit; elle s'en aperçoit, et déjà elle est blottie au fond de la voiture: mais Sa Majesté l'Impératrice est à peine vêtue. L'Empereur la couvre de sa pelisse, et avant de partir il donne lui-même l'ordre qu'au premier relais sa femme trouve tout ce qui pouvait lui être nécessaire.

L'Empereur, laissant l'Impératrice à Fontainebleau, se rendit à Brienne, où il arriva à six heures du soir. Mesdames de Brienne et de Loménie et plusieurs dames de la ville l'attendaient au bas du perron du château. Il entra au salon, et fit l'accueil le plus gracieux à toutes les personnes qui lui furent présentées. De là il passa dans les jardins, s'entretenant familièrement avec mesdames de Brienne et de Loménie, et se rappelant avec une fidélité de mémoire surprenante les moindres particularités du séjour qu'il avait fait, dans son enfance, à l'école militaire de Brienne.

Sa Majesté admit à sa table ses hôtes et quelques personnes de leur société. Elle fit après le dîner une partie de wisk avec mesdames de Brienne, de Vandeuvre et de Nolivres; et, au jeu comme à table, la conversation de l'Empereur paraissait animée, pleine d'intérêt, et lui-même d'une gaîté et d'une affabilité dont tout le monde était ravi.

Sa Majesté passa la nuit au château de Brienne, et se leva de bonne heure pour aller visiter le champ de la Rothière, une de ses anciennes promenades favorites. L'Empereur parcourut avec le plus grand plaisir ces lieux où s'était passée sa première jeunesse. Il les montrait avec une espèce d'orgueil, et chacun de ses mouvements, chacune de ses réflexions semblait dire: « Voyez d'où je suis parti, et où je « suis arrivé. »

Sa Majesté marchait en avant des personnes qui l'accompagnaient, et Elle se plaisait à nommer la première les divers endroits où Elle se trouvait. Un paysan, la voyant ainsi écartée de sa suite, lui cria familièrement: « Eh! citoyen, l'Empereur va-t-il bientôt passer? — Oui, répondit l'Empe- « reur lui-même; prenez patience. »

L'Empereur avait demandé la veille à madame de Brienne

des nouvelles de la mère Marguerite; c'était ainsi qu'on appelait une bonne femme qui occupait une chaumière au milieu du bois, et à laquelle les élèves de l'école militaire avaient autrefois coutume d'aller faire de fréquentes visites. Sa Majesté n'avait point oublié ce nom, et Elle apprit avec autant de

Le général Junot

joie que de surprise que celle qui le portait vivait encore. L'Empereur, en continuant sa promenade du matin, galopa jusqu'à la porte de la chaumière, descendit de cheval, et entra chez la bonne paysanne. La vue de celle-ci avait été affaiblie par l'âge; et d'ailleurs l'Empereur avait tellement changé, depuis qu'elle ne l'avait vu, qu'il lui eût été, même avec de

bons yeux, difficile de le reconnaître. « Bonjour, la mère « Marguerite, dit Sa Majesté en saluant la vieille; vous n'êtes « donc pas curieuse de voir l'Empereur? — Si fait, mon « bon monsieur; j'en serais bien curieuse; et si bien que « voilà un petit panier d'œufs frais que je vas porter à « Madame; et puis je resterai au château pour tâcher d'aper- « cevoir l'Empereur. Ça n'est pas l'embarras, je ne le verrai « pas si bien aujourd'hui qu'autrefois, quand il venait avec « ses camarades boire du lait chez la mère Marguerite. Il « n'était pas Empereur dans ce temps-là; mais c'est égal: il « faisait marcher les autres; dame! fallait voir. Le lait, les « œufs, le pain bis, les terrines cassées, il avait soin de me « faire tout payer, et il commençait lui-même par payer son « écot. — Comment! mère Marguerite, reprit en souriant Sa « Majesté, vous n'avez pas oublié Bonaparte? — Oublié! mon « bon monsieur; vous croyez qu'on oublie un jeune homme « comme ça, qui était sage, sérieux, et même quelquefois « triste, mais toujours bon pour les pauvres gens. Je ne « suis qu'une paysanne; mais j'aurais prédit que ce jeune « homme-là ferait son chemin. — Il ne l'a pas trop mal « fait, n'est-ce pas? — Ah dame! non. »

Pendant ce court dialogue, l'Empereur avait d'abord tourné le dos à la porte, et par conséquent au jour, qui ne pouvait pénétrer que par là dans la chaumière. Mais peu à peu Sa Majesté s'était rapprochée de la bonne femme, et lorsqu'il fut tout près d'elle, l'Empereur, dont le visage se trouvait alors éclairé par la lumière du dehors, se mit à se frotter les mains, et à dire, en tâchant de se rappeler le ton et les manières qu'il avait eues dans sa première jeunesse, lorsqu'il venait chez la paysanne: « Allons, la mère Marguerite! du lait, « des œufs frais; nous mourons de faim. » La bonne vieille parut chercher à rassembler ses souvenirs, et elle se mit à considérer l'Empereur avec une grande attention. « — Oh « bien! la mère, vous étiez si sûre tout à l'heure de recon- « naître Bonaparte? nous sommes de vieilles connaissances, « nous deux. » La paysanne, pendant que l'Empereur lui adressait ces derniers mots, était tombée à ses pieds. Il la releva avec la bonté la plus touchante, et lui dit: « En vérité, « mère Marguerite, j'ai un appétit d'écolier. N'avez-vous rien « à me donner? » La bonne femme, que son bonheur mettait hors d'elle-même, servit à Sa Majesté des œufs et du lait. Son repas fini, Sa Majesté donna à sa vieille hôtesse une

bourse pleine d'or, en lui disant: « Vous savez, mère Mar-« guerite, que j'aime qu'on paie son écot. Adieu, je ne vous « oublierai pas. » Et, tandis que l'Empereur remontait à cheval, la bonne vieille, sur le seuil de sa porte, lui promettait, en pleurant de joie, de prier le bon Dieu pour lui.

A son lever, Sa Majesté s'était entretenue avec quelqu'un de la possibilité de retrouver d'anciennes connaissances, et on lui avait raconté un trait du général Junot qui l'avait beaucoup diverti. Le général se trouvant à son retour d'Egypte à Montbard, où il avait passé plusieurs années de son enfance, avait recherché avec le plus grand soin ses camarades de pension et d'espièglerie, et il en avait retrouvé plusieurs avec lesquels il avait gaîment et familièrement causé de ses premières fredaines et de ses tours d'écolier. Ensuite, ils étaient allés ensemble revoir les différentes localités, dont chacune réveillait en eux quelque souvenir de leur jeunesse. Sur la place publique de la ville, le général aperçoit un bon vieillard qui se promenait magistralement, sa grande canne à la main. Aussitôt il court à lui, se jette à son cou et l'embrasse à l'étouffer à plusieurs reprises. Le promeneur se dégageant à grand'peine de ses chaudes accolades, regarde le général Junot d'un air ébahi, et ne sait à quoi attribuer une tendresse si expressive de la part d'un militaire portant l'uniforme d'officier supérieur, et toutes les marques d'un rang élevé. « Comment, s'écrie celui-ci, vous ne me reconnaissez pas? — Citoyen général, je vous prie de m'excuser, mais je n'ai aucune idée... — Eh! morbleu, mon cher maître, vous avez oublié le plus paresseux, le plus libertin, le plus indisciplinable de vos écoliers. — Mille pardons, seriez-vous M. Junot? — Lui-même », répond le général en renouvelant ses embrassades et en riant avec ses amis des singulières enseignes auxquelles il s'était fait reconnaître. Pour Sa Majesté l'Empereur, si la mémoire eût manqué à quelqu'un de ses anciens maîtres, ce n'est point sur un signalement de ce genre qu'il aurait été reconnu, car tout le monde sait qu'il s'était distingué à l'Ecole militaire par son assiduité au travail, et par la régularité et le sérieux de sa conduite.

Une rencontre du même genre, sauf la différence des souvenirs, attendait l'Empereur à Brienne. Pendant qu'il visitait l'ancienne école militaire tombée en ruines, et désignait aux personnes qui l'entouraient l'emplacement des salles d'étude, des dortoirs, des réfectoires, etc., on lui a

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Le Directeur

Mémoires intimes

DE

NAPOLÉON Ier

PAR

CONSTANT, son valet de chambre

Nombreuses illustrations d'après documents de l'époque.

TOME IV

Prix : **0** fr. **65**

NAPOLÉON Ier

SOCIÉTÉ

DES PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES

13, Rue Thérèse, PARIS

MÉMOIRES INTIMES

DE

NAPOLÉON Ier

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

PAR

CONSTANT

son valet de chambre

Nombreuses illustrations d'après documents de l'époque

8 LD 44
262
B

SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES
13, Rue Thérèse, 13
PARIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

CHAPITRE XXV *(suite)*

un ecclésiastique qui avait été sous-préfet d'une des classes de l'école. L'Empereur le reconnut aussitôt, et jeta une exclamation de surprise. Sa Majesté s'entretint plus de vingt minutes avec ce monsieur, et le laissa pénétré de reconnaissance.

L'Empereur, avant de quitter Brienne pour retourner à Fontainebleau, se fit remettre par le maire une note des besoins les plus pressants de la commune, et il laissa, à son départ, une somme considérable pour les pauvres et pour les hôpitaux.

En passant par Troyes, l'Empereur y laissa, comme partout ailleurs, des marques de sa générosité. La veuve d'un

officier général, retirée à Joinville (je regrette d'avoir oublié le nom de cette vénérable dame qui était plus qu'octogénaire), vint à Troyes, malgré son grand âge, pour demander des secours à Sa Majesté. Son mari n'ayant servi qu'avant la révolution, la pension de retraite dont elle avait joui lui avait été retirée sous la République, et elle se trouvait dans le plus grand dénuement. Le frère du général Vouittemont, maire d'une commune des environs de Troyes, eut la bonté de me consulter sur ce qu'il y avait à faire pour introduire cette dame jusqu'auprès de l'Empereur, et je lui conseillai de la faire inscrire sur la liste des audiences particulières de Sa Majesté. Je pris moi-même la liberté de parler de madame de *** à l'Empereur, et l'audience fut accordée. Je ne prétends point m'en attribuer le mérite; car en voyage, Sa Majesté était facilement accessible.

Lorsque la bonne dame vint à son audience avec M. de Vouittemont, à qui son écharpe municipale donnait les entrées, je me trouvai sur leur passage. Elle m'arrêta pour me remercier du très petit service qu'elle prétendait que je lui avais rendu, et me raconta qu'elle avait été obligée de mettre en gage les six couverts d'argent qui lui restaient, pour fournir aux frais de son voyage; qu'arrivée à Troyes dans une mauvaise carriole de ferme, recouverte d'une toile jetée sur des cerceaux, et qui l'avait mortellement secouée, elle n'avait pu trouver de place dans les auberges, toutes encombrées, à cause du séjour de Leurs Majestés, et qu'elle aurait été obligée de coucher dans sa carriole, sans l'obligeance de M. de Vouittemont, qui lui avait cédé sa chambre et offert ses services. En dépit de ses quatre-vingts ans passés, et de sa détresse, cette respectable dame contait son histoire avec un air de douce gaîté, et en finissant elle jeta un regard reconnaissant à son guide, sur le bras duquel elle s'appuyait.

En ce moment l'huissier vint l'avertir que son tour était venu, et elle entra dans le salon d'audience. M. de Vouittemont l'attendit en causant avec moi. Lorsqu'elle revint, elle nous raconta, en ayant grande peine à contenir son émotion, que l'Empereur avait pris avec bonté le mémoire qu'elle lui avait présenté, l'avait lu avec attention, et remis à l'instant à un ministre qui se trouvait près de lui, en lui recommandnat d'y faire droit dans la journée.

Le lendemain elle reçut le brevet d'une pension de trois

mille francs, dont la première année lui fut payée ce jour-là même.

A Lyon, dont le cardinal Fesch était archevêque, l'Empereur logea au palais de l'archevêché.

Pendant le séjour de Leurs Majestés, le cardinal se donna beaucoup de mouvement pour que son neveu eût sur-le-champ tout ce qu'il pouvait désirer. Dans son ardeur de plaire, Monseigneur s'adressait à moi plusieurs fois par jour, pour

Pie VII

être assuré qu'il ne manquait rien. Aussi tout alla-t-il bien, et même très bien. L'empressement du cardinal fut remarqué de toutes les personnes de la maison. Pour moi, je crus m'apercevoir que le zèle déployé par Monseigneur pour la réception de Leurs Majestés prit une nouvelle force lorsqu'il fut question d'acquitter toutes les dépenses occasionnées par leur séjour, et qui furent considérables. Son Eminence retira, je pense, de forts beaux intérêts de l'avance de ses fonds, et sa *généreuse* hospitalité fut largement indemnisée par la générosité de ses hôtes.

Le passage du Mont-Cenis ne fut pas à beaucoup près aussi pénible que l'avait été celui du mont Saint-Bernard. Cependant la route que l'Empereur a fait exécuter n'était pas encore commencée. Au pied de la montagne, on fut obligé de démonter

pièce à pièce les voitures et d'en transporter les parties à dos de mulet. Leurs Majestés franchirent le mont, partie à pied, partie dans des chaises à porteur de la plus grande beauté, qui avaient été préparées à Turin. Celle de l'Empereur était garnie en satin cramoisi et ornée de franges et galons d'or; celle de l'Impératrice, en satin bleu avec franges et galons d'argent; la neige avait été soigneusement balayée et enlevée. Arrivées au couvent, elles furent reçues avec beaucoup d'empressement par les bons religieux. L'Empereur, qui les affectionnait singulièrement, s'entretint avec eux, et ne partit point sans leur laisser de nombreuses et riches marques de sa munificence. A peine arrivé à Turin, il rendit un décret relatif à l'amélioration de leur hospice, et il a continué de les soutenir jusqu'à sa déchéance.

Leurs Majestés s'arrêtèrent quelques jours à Turin, où elles habitèrent l'ancien palais des rois de Sardaigne, qu'un décret de l'Empereur, rendu pendant notre séjour actuel, déclara résidence impériale, aussi bien que le château de Stupinigi, situé à une petite distance de la ville.

Le pape rejoignit Leurs Majestés à Stupinigi; le Saint Père avait quitté Paris presque en même temps que nous, et avant son départ, il avait reçu de l'Empereur des présents magnifiques. C'était un autel d'or, avec les chandeliers et les vases sacrés du plus riche travail, une tiare superbe, des tapisseries des Gobelins et des tapis de la Savonnerie; une statue de l'Empereur en porcelaine de Sèvres. L'Impératrice avait fait à Sa Sainteté présent d'un vase de la même manufacture, orné de peintures des premiers artistes. Ce chef-d'œuvre avait au moins quatre pieds en hauteur et deux pieds et demi de diamètre à l'ouverture. Il avait été fabriqué exprès pour être offert au Saint Père, et représentait, autant qu'il m'en souvient, la cérémonie du sacre.

Chacun des cardinaux de la suite du pape avait reçu une boîte d'un beau travail, avec le portrait de l'Empereur enrichi de diamants, et toutes les personnes attachées au service de Pie VII avaient eu des présents plus ou moins considérables. Tous ces divers objets avaient été successivement apportés par les fournisseurs dans les appartements de Sa Majesté, et j'en prenais note par ordre de l'Empereur à mesure qu'ils arrivaient.

Le Saint Père fit aussi, de son côté, accepter de très beaux présents aux officiers de la maison de l'Empereur qui avaient

rempli quelques fonctions auprès de sa personne, pendant son séjour à Paris.

De Stupinigi nous nous rendîmes à Alexandrie. L'Empereur, le lendemain de son arrivée, se leva de très bonne heure, visita les fortifications de la ville, parcourut toutes les positions du champ de bataille de Marengo, et ne rentra qu'à sept heures du soir, après avoir fatigué cinq chevaux. Quelques jours après, il voulut que l'Impératrice vît cette plaine fameuse, et, par ses ordres, une armée de vingt-cinq ou trente mille hommes y fut rassemblée. Le matin du jour fixé pour la revue de ces troupes, l'Empereur sortit de son appartement vêtu d'un habit bleu à longue taille et à basques pendantes, usé à profit et même troué en quelques endroits. Ces trous étaient l'ouvrage des vers et non des balles, comme on l'a dit à tort dans certains mémoires. Sa Majesté avait sur la tête un vieux chapeau bordé d'un large galon d'or, noirci et effilé par le temps, et au côté un sabre de cavalerie comme en portaient les généraux de la république. C'étaient l'habit, le chapeau et le sabre qu'il avait portés le jour même de la bataille de Marengo. Je prêtai dans la suite cet habillement à M. David, premier peintre de Sa Majesté, pour son tableau du passage du mont Saint-Bernard. Un vaste amphithéâtre avait été élevé dans la plaine pour l'Impératrice et pour la suite de Leurs Majestés. La journée fut magnifique, comme le sont tous les jours du mois de mai en Italie. Après avoir parcouru ses lignes, l'Empereur vint s'asseoir à côté de l'Impératrice, et fit aux troupes une distribution de croix de la Légion d'Honneur. Ensuite il posa la première pierre d'un monument qu'il avait ordonné d'élever dans la plaine à la mémoire des braves morts dans la bataille. Lorsque Sa Majesté, dans la courte allocution qu'elle adressa en cette occasion à son armée, prononça d'une voix forte, mais profondément émue, le nom de Desaix, *mort glorieusement ici pour la patrie*, un frémissement de douleur se fit entendre dans le rang des soldats. Pour moi, j'étais ému jusqu'aux larmes, et, les yeux fixés sur cette armée, sur ses drapeaux, sur le costume de l'Empereur, j'avais besoin de me tourner de temps en temps vers le trône de Sa Majesté l'Impératrice, pour ne pas me croire encore au 14 juin de l'année 1800.

Je pense que ce fut pendant ce séjour à Alexandrie que le prince Jérôme Bonaparte eut avec l'Empereur une entrevue

dans laquelle celui-ci fit à son jeune frère de sérieuses et vives remontrances. Le prince Jérôme sortit du cabinet visiblement agité. Le mécontentement de l'Empereur venait du mariage contracté par son frère, à l'âge de dix-neuf ans, avec la fille d'un négociant américain. Sa Majesté avait fait casser cette union pour cause de minorité, et elle avait rendu un décret portant défense aux officiers de l'état civil de recevoir sur leurs registres la transmission de l'acte de célébration de mariage de M. Jérôme avec mademoiselle Paterson. Pendant quelque temps, l'Empereur lui battit froid et le tint éloigné; mais peu de jours après l'entrevue d'Alexandrie, il le chargea d'aller à Alger pour réclamer comme sujets de l'empire deux cents Génois retenus en esclavage. Le jeune prince s'acquitta fort heureusement de sa mission d'humanité, et rentra au mois d'août dans le port de Gênes, avec les captifs qu'il venait de délivrer. L'Empereur fut content de la manière dont son frère avait suivi ses instructions, et il dit à cette occasion « que le prince Jérôme était bien jeune, « bien léger, qu'il lui fallait du plomb dans la tête, mais « que pourtant il espérait en faire quelque chose. » Ce frère de Sa Majesté était du petit nombre des personnes qu'elle aimait particulièrement, quoiqu'il eût souvent donné les plus justes motifs de s'emporter contre lui.

CHAPITRE XXVI

Séjour de l'Empereur à Milan. — Emploi de son temps. — Le prince Eugène, vice-roi d'Italie. — Déjeûner de l'Empereur et de l'Impératrice dans l'île de l'Olona. — Visite dans la chaumière d'une pauvre femme. — Entretien de l'Empereur. — Quatre heureux. — Réunion de la république ligurienne à l'empire français. — Trois nouveaux départements au royaume d'Italie. — Voyage de l'Empereur à Gênes. — Le sénateur Lucien chez son frère. — L'Empereur veut faire divorcer son frère. — Réponse de Lucien. — Colère de l'Empereur. — Emotion de Lucien. — Lucien repart pour Rome. — Silence de l'Empereur à son coucher. — La véritable cause de la brouillerie de l'Empereur et de son frère Lucien. — Détails sur les premières querelles des deux frères. — Réponse hardie de Lucien. — L'Empereur brise sa montre sous ses pieds. — Conduite de Lucien, ministre de l'intérieur. — Les blés passent le détroit du Pas-de-Calais. — Vingt millions de bénéfice et l'ambassade d'Espagne. — Réception de Lucien à Madrid. — Liaison entre le prince de la Paix et Lucien. — Trente millions pour deux plénipotentiaires. — Amitié de Charles IV pour Lucien. — Le roi d'Espagne envie le sort de son premier écuyer. — Amour de Lucien pour une princesse. — Le portrait et la chaîne de cheveux, — Le nœud de chapeau de la seconde femme de Lucien. — Détails sur le premier mariage de Lucien, racontés par une personne de l'hôtel même. — Espionnage. — Le maire du dixième arrondissement et les registres de l'état civil. — Empêchement de mariage. — Cent chevaux de poste retenus et départ pour le Plessis-Chamant. — Le curé adjoint. — Le curé conduit de brigade en brigade. — Arrivée du curé aux Tuileries. — Le curé dans le cabinet du premier consul. — Plus de peur que de mal. — Conversation entre le factotum de M. Lucien et son secrétaire, le jour de la proclamation de l'empire francais. — Détails sur l'inimitié entre Lucien et madame Bonaparte. — Amour de Lucien pour mademoiselle Mézeray. — Générosité de M. le comte Lucien. — Dégoût de M. le comte ; il ne veut pas tout perdre. — Funeste présent. — Contrat de dupe. — Un mot sur notre séjour à Gênes. — Fêtes données à l'Empereur. — Départ de Turin pour Fontainebleau. — La vieille femme de Tarare. — Anecdote racontée par le docteur Corvisart.

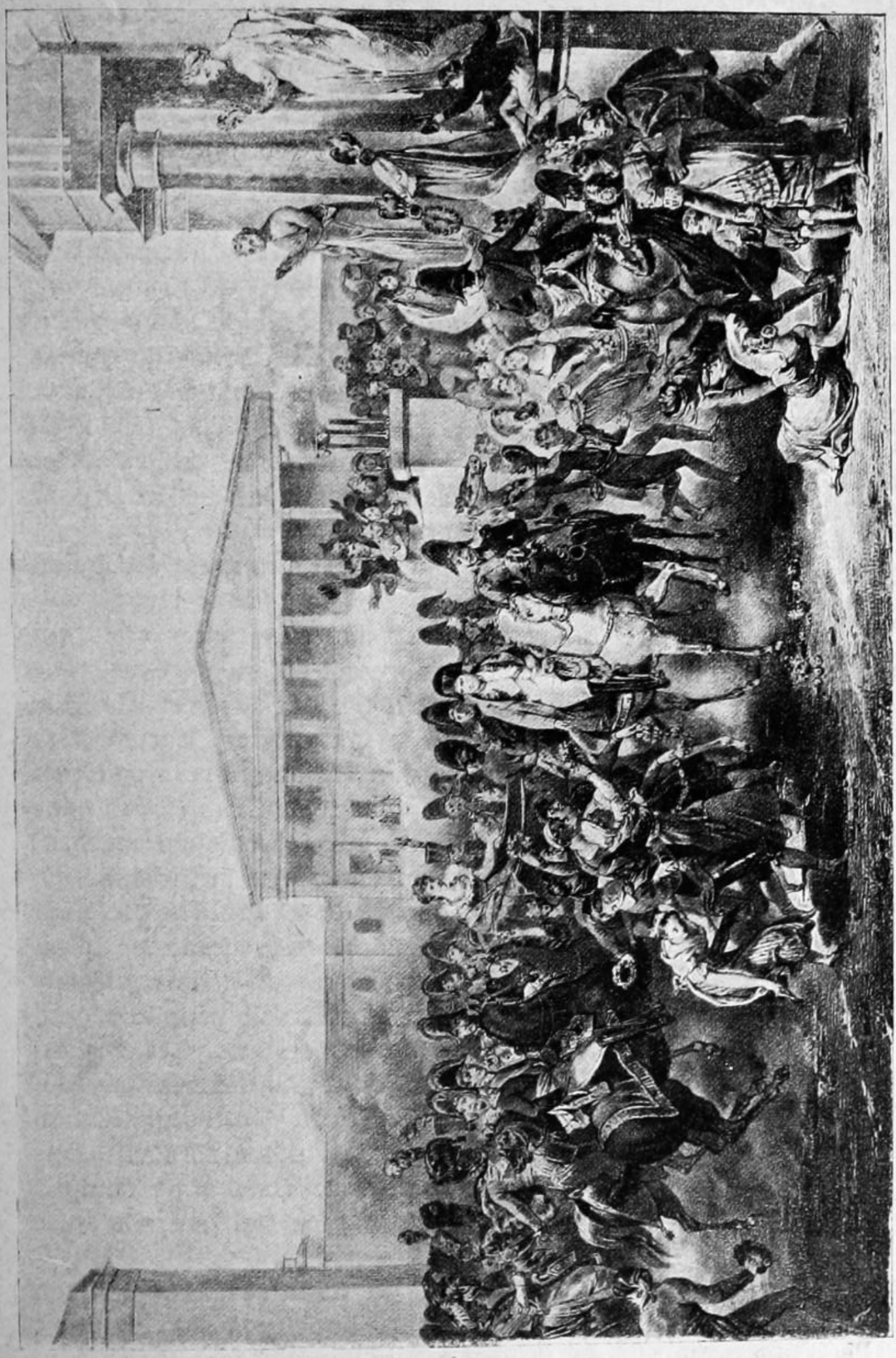
Leurs Majestés restèrent plus d'un mois à Milan, et j'eus tout le loisir de visiter cette belle capitale de la Lombardie. Ce ne fut pendant leur séjour qu'un enchaînement continuel de fêtes et de plaisirs. Il semblait que l'Empereur lui seul

eût quelque temps à donner au travail. Il s'enfermait, selon sa coutume, avec ses ministres, pendant que toutes les personnes de sa suite et de sa maison, lorsque leur devoir ne les retenait pas près de Sa Majesté, couraient se mêler aux jeux et aux divertissements des Milanais. Je n'entrerai dans aucun détail sur le couronnement. Ce fut à peu près la répétition de ce qui s'était passé à Paris quelques mois auparavant. Toutes les solennités de ce genre se ressemblent, et il n'est personne qui n'en connaisse jusqu'aux moindres circonstances. Parmi tous ces jours de fête, il y eut un véritable jour de bonheur pour moi, lorsque le prince Eugène, dont je n'ai jamais oublié les bontés à mon égard, fut proclamé vice-roi d'Italie. Certes, personne n'était plus digne que lui d'un rang si élevé, s'il ne fallait pour y prétendre que noblesse, générosité, courage et habileté dans l'art de gouverner. Jamais prince ne voulut plus sincèrement la prospérité des peuples confiés à son administration. J'ai vu mille fois combien il était heureux et quelle douce gaîté animait tous ses traits, lorsqu'il avait répandu le bonheur autour de lui.

L'Empereur et l'Impératrice allèrent un jour déjeuner aux environs de Milan, dans une petite île de l'Olona; en s'y promenant, l'Empereur rencontra une pauvre femme dont la chaumière était toute voisine du lieu où avait été dressée la table de Leurs Majestés, et il lui adressa nombre de questions. « Monsieur, répondit-elle (ne connaissant pas l'Empereur), je suis très pauvre, et mère de trois enfants que j'ai bien de la peine à élever, parce que mon mari, qui est journalier, n'a pas toujours de l'ouvrage. — Combien vous faudrait-il, reprit Sa Majesté, pour être parfaitement heureuse? — Oh! Monsieur, il me faudrait beaucoup d'argent. — Mais encore, ma bonne, combien vous faudrait-il? — Ah! Monsieur, à moins que nous n'ayons vingt louis, nous ne serons jamais au-dessus de nos affaires; mais quelle apparence que nous ayons jamais vingt louis! »

L'Empereur lui fit donner sur-le-champ une somme de trois mille francs en or, et il m'ordonna de défaire les rouleaux et de jeter le tout dans le tablier de la bonne femme. A la vue d'une si grande quantité d'or, cette dernière pâlit, chancelle, et je la vis près de s'évanouir. « Ah! c'est trop, « monsieur c'est vraiment trop. Pourtant vous ne voudriez « pas vous jouer d'une pauvre femme? »

L'Empereur la rassura en lui disant que tout était bien



pour elle, et qu'avec cet argent elle pourrait acheter un petit champ, un troupeau de chèvres, et faire bien élever ses enfants.

Sa Majesté ne se fit point connaître; elle aimait, en répandant ses bienfaits, à garder l'incognito. Je connais dans sa vie un grand nombre d'actions semblables à celle-ci. Il semble que ses historiens aient fait exprès de les passer sous silence, et pourtant c'était, ce me semble, par des traits pareils qu'on pouvait et qu'on devait peindre le caractère de l'Empereur.

Des députés de la république ligurienne, le doge à leur tête, étaient venus à Milan supplier l'Empereur de réunir à l'empire Gênes et son territoire. Sa Majesté n'avait eu garde de repousser une telle demande, et par un décret elle avait fait des états de Gênes, trois départements de son royaume d'Italie. L'Empereur et l'Impératrice partirent de Milan pour aller visiter ces départements et quelques autres.

Nous étions à Mantoue depuis peu de temps, lorsqu'un soir, vers les six heures, M. le grand maréchal Duroc vint me donner l'ordre de rester seul dans le petit salon qui précédait la chambre de l'Empereur, et me prévint que M. le comte Lucien Bonaparte allait bientôt arriver. En effet, au bout de quelques minutes, je le vis arriver. Lorsqu'il se fut fait connaître, je l'introduisis dans la chambre à coucher, puis j'allai frapper à la porte du cabinet de l'Empereur pour le prévenir. Après s'être salués, les deux frères s'enfermèrent dans la chambre; bientôt il s'éleva entre eux une discussion fort vive, et, bien malgré moi, obligé de rester dans le petit salon, j'entendis une grande partie de la conversation: l'Empereur engageait son frère à divorcer, et lui promettait une couronne s'il voulait s'y décider; M. Lucien répondit qu'il n'abandonnerait jamais la mère de ses enfants. Cette résistance irrita vivement l'Empereur, dont les expressions devinrent dures et même insultantes. Enfin cette explication avait duré plus d'une heure, lorsque M. Lucien en sortit dans un état affreux, pâle, défait, les yeux rouges et remplis de larmes. Nous ne le revîmes plus, car en quittant son frère il retourna à Rome.

L'Empereur resta tristement affecté de la résistance de son frère, et n'ouvrit seulement pas la bouche à son coucher. On a prétendu que la brouillerie entre les deux frères fut causée par l'élévation du Premier Consul à l'Empire, ce que M. Lucien désapprouvait. C'est une erreur; il est bien vrai

que ce dernier avait proposé de continuer la république sous le gouvernement de deux consuls, qui auraient été Napoléon et Lucien. L'un d'eux aurait été chargé de la guerre et des relations extérieures, l'autre de tout ce qui concernait les affaires de l'intérieur; mais quoique la non-réussite de son plan eût affligé M. Lucien, l'empressement avec lequel il accepta le titre de sénateur et de comte de l'Empire prouve assez qu'il se souciait fort peu d'une république dont il n'aurait pas été un des chefs. Je suis certain que le mariage seul de M. Lucien avec madame J..... fut cause de la brouillerie. L'Empereur désapprouvait cette union, parce que la dame passait pour avoir été fort galante, et qu'elle était divorcée de son mari, qui avait fait faillite et s'était enfui en Amérique. Cette faillite et surtout le divorce blessaient beaucoup Napoléon, qui eut toujours une grande répugnance pour les personnes divorcées.

Déjà l'Empereur avait voulu élever son frère au rang des souverains en lui faisant épouser la reine d'Etrurie, qui venait de perdre son mari. M. Lucien refusa cette alliance à plusieurs reprises. Enfin l'Empereur s'étant fâché lui dit: « Vous voyez où vous conduit votre entêtement et votre sot « amour pour une... *femme galante.* — Au moins, répli- « qua M. Lucien, *la mienne est jeune et jolie,* » faisant allusion à l'Impératrice Joséphine qui *avait été* l'un et l'autre. La hardiesse de cette réponse poussa à l'extrême la colère de l'Empereur: il tenait, dit-on, alors sa montre à la main, et il la jeta avec force sur le parquet, en s'écriant: « Puis- « que tu ne veux rien entendre, eh bien, je te briserai comme « cette montre. »

Des différents avaient éclaté entre les deux frères, même avant l'établissement de l'Empire. Parmi les faits qui causèrent la disgrâce de M. Lucien, j'ai souvent entendu citer celui-ci:

M. Lucien, étant ministre de l'intérieur, reçut l'ordre du Premier Consul de ne pas laisser sortir de blé du territoire de la république. Nos magasins étaient remplis et la France abondamment pourvue; mais il n'en était pas ainsi de l'Angleterre, où la disette se faisait grandement sentir. On ne sait comment l'affaire s'arrangea, mais la majeure partie de ces blés passa le détroit de Calais. On assurait qu'il y en avait pour la somme de vingt millions. En apprenant cette nouvelle, le Premier Consul ôta le portefeuille de l'intérieur à son frère, et le nomma à l'ambassade d'Espagne.

A Madrid, M. Lucien fut très bien reçu du roi et de la famille royale, et il devint l'ami intime de don Manuel Godoy, prince de la Paix. C'est pendant cette mission, et d'accord avec le prince de la Paix, que fut conclu le traité de Badajos, pour la conclusion duquel le Portugal donna, dit-on, trente millions. On a dit de plus que cette somme, payée en or et en diamants, fut partagée entre les deux plénipotentiaires, qui ne jugèrent pas à propos d'en compter avec leurs cours respectives.

Charles IV aimait tendrement M. Lucien, et il avait pour le Premier Consul la plus grande vénération. Après avoir regardé en détail plusieurs chevaux d'Espagne qu'il destinait au Premier Consul, il dit à son premier écuyer: « Que tu es « heureux, et que j'envie ton bonheur! tu vas voir le grand « homme et tu vas lui parler; que ne puis-je prendre ta « place! »

Pendant son ambassade, M. Lucien avait adressé ses hommages à une personne du rang le plus élevé, et il en avait reçu un portrait en médaillon entouré de très beaux brillants. Je lui ai vu cent fois ce portrait, qu'il portait suspendu au cou par une chaîne de cheveux du plus beau noir. Loin d'en faire mystère, il affectait au contraire de le montrer, et se penchait en avant pour qu'on vît le riche médaillon se balancer sur sa poitrine.

Avant son départ de Madrid, le roi lui fit aussi présent de son portrait en miniature, également entouré de diamants. Ces pierres, démontées et employées pour former un nœud de chapeau, passèrent à la seconde femme de M. Lucien. Voici comment une personne de l'hôtel même de M. Lucien m'a raconté le mariage de celui-ci avec madame J...

Le Premier Consul était instruit jour par jour et sans nul retard de ce qui se passait dans l'intérieur de l'hôtel de ses frères. On lui rendait un compte exact des moindres particularités et des plus petits détails. M. Lucien, voulant épouser madame J..., qu'il avait connue chez le comte de L..., avec lequel elle était au mieux, fit prévenir, entre deux et trois heures de l'après-midi, M. Duquesnoy, maire du dixième arrondissement, en l'invitant à se transporter à son hôtel, rue Saint-Dominique, sur les huit heures du soir, avec le registre des mariages. Entre cinq et six heures, M. Duquesnoy reçut du château des Tuileries l'ordre de ne point emporter les registres hors de la municipalité, et surtout de ne

prononcer aucun mariage avant que, conformément à la loi, le nom des futurs époux n'eût été, au préalable, affiché pendant huit jours.

A l'heure indiquée, M. Duquesnoy arrive à l'hôtel, et demande à parler en particulier à M. le comte, auquel il communique l'ordre émané du château.

Outré de colère, M. Lucien fait sur-le-champ retenir une centaine de chevaux à la poste pour lui et pour tout son monde, et sans tarder, lui-même et madame J..., la société et les gens de sa maison montent en voiture pour se rendre au château du Plessis-Chamant, maison de plaisance à une demi-lieue au-dessus de Senlis. Le curé du lieu, qui était aussi adjoint du maire, est aussitôt mandé. A minuit il prononce le mariage civil; puis jetant sur son écharpe d'officier de l'état civil ses habits sacerdotaux, il donna aux fugitifs la bénédiction nuptiale. On servit ensuite un bon souper, auquel l'*adjoint-curé* assista; et comme il revenait à son presbytère vers les six heures du matin, il vit à sa porte une chaise de poste gardée par deux cavaliers. En entrant dans sa maison, il y trouva un officier de gendarmerie qui l'invita poliment à vouloir bien l'accompagner à Paris. Le pauvre curé se crut perdu; mais il fallait obéir, sous peine d'être conduit à Paris de brigade en brigade par la gendarmerie.

Il monte donc dans la fatale chaise qui l'emporte au galop de deux bons chevaux, et le voilà aux Tuileries. Amené dans le cabinet du Premier Consul: « C'est donc vous, Monsieur, « lui dit celui-ci d'une voix foudroyante, qui mariez les gens « de ma famille sans mon consentement, et sans avoir fait « les publications que vous deviez faire en votre double « caractère de curé et d'adjoint? Savez-vous bien que vous « méritez d'être destitué, interdit et poursuivi devant les « tribunaux? »

Le malheureux prêtre se voyait déjà au fond d'un cachot. Cependant, après une verte semonce, il fut renvoyé dans son presbytère. Mais les deux frères ne se reconcilièrent jamais.

Malgré tous ces différends, M. Lucien comptait toujours sur la tendresse de son frère pour obtenir un royaume. Voici un fait dont je garantis l'authencité, et qui m'a été raconté par une personne digne de foi. M. Lucien avait à la tête de sa maison un ami d'enfance, du même âge que lui et également né en Corse. Il se nommait Campi, et jouissait dans l'hôtel

de M. le comte d'une confiance sans bornes. Le jour où le *Moniteur* donna la liste des nouveaux princes français, M. Campi se promenait dans la belle galerie de tableaux formée par M. Lucien, avec un jeune secrétaire de M. Lucien, et il s'établit entre eux la conversation suivante. « Vous avez sans doute lu le *Moniteur* d'aujourd'hui? — Oui. — Vous y avez vu que tous les membres de la famille sont décorés du titre de princes français et que le nom de M. le comte manque à la liste. — Qu'importe, il y a des royaumes. — Aux soins que se donnent les souverains pour les conserver, je n'en vois guère de vacants. — Eh bien, on en fera; toutes les familles souveraines de l'Europe sont usées, et nous en aurons de nouvelles. » Là-dessus M. Campi se tut, et commanda au jeune homme de se taire, s'il voulait conserver les bonnes grâces de M. le comte. Aussi n'est-ce bien longtemps après cet entretien que le jeune secrétaire en a parlé. Cette confidence, sans être singulièrement piquante, donne pourtant une idée du degré de confiance qu'il faut accorder à la prétendue modération de M. le comte Lucien, et aux épigrammes qu'on lui a prêtées contre l'ambition de son frère et de sa famille.

Il n'était personne au château qui ne connût l'inimitié qui existait entre M. Lucien Bonaparte et l'Impératrice Joséphine; et pour faire leur cour à celle-ci, les anciens habitués de la Malmaison, devenus avec le temps les courtisans des Tuileries, lui racontaient tout ce qu'ils avaient recueilli de plus piquant sur le compte du frère puîné de l'Empereur. C'est ainsi qu'un jour j'entendis par hasard un grave personnage, un sénateur de l'Empire, donner le plus gaîment du monde à l'Impératrice des détails très circonstanciés sur une des liaisons passagères de M. le comte Lucien. Je ne garantis point l'authencité de l'anecdote, et j'éprouve à l'écrire plus d'embarras que M. le sénateur n'en avait à la conter. Je me garderai même bien d'entrer dans une foule de détails que le narrateur donnait sans rougir, et sans effaroucher son auditoire; car mon but est de faire connaître ce que je sais de l'intérieur de la famille impériale et des habitudes des personnages qui tenaient de plus près à l'Empereur, et non d'exciter le scandale, quoique je pusse m'en justifier par l'exemple d'un dignitaire de l'empire.

Donc M. le comte Lucien (je ne sais en quelle année) rechercha les bonnes grâces de mademoiselle Mézerai, actrice jolie et spirituelle du Théâtre-Français. La conquête n'en fut

pas difficile, d'abord parce qu'elle ne l'avait jamais été pour personne, ensuite parce que l'artiste connaissait l'opulence de M. le comte, et le croyait prodigue. Les premières attentions de son amant durent la confirmer dans son opinion. Elle

demanda un hôtel; on lui en donna un richement et élégamment meublé, et le contrat lui en fut remis le jour où elle prit possession. Chaque visite de M. le comte enrichissait de quelque nouvelle parure la garde-robe ou l'écrin de l'artiste. Cela dura quelques mois, au bout desquels M. Lucien se dégoûta de son marché, et se mit à aviser au moyen de le

rompre sans trop y perdre. Il avait, entre autre présents, donné à mademoiselle Mézerai une paire de *girandoles* en diamants de très grand prix. Dans une de leurs dernières entrevues, mais avant que M. le comte eût laissé paraître aucun signe de refroidissement, il aperçut les girandoles sur la toilette de sa maîtresse, et les prenant dans ses mains: « En vérité; ma chère, vous avez des torts avec moi. Pour- « quoi ne pas me montrer plus de confiance? Je vous en « veux beaucoup de porter des bijoux passés de mode comme « ceux-ci. — Comment! mais il n'y a pas six mois que vous « me les avez donnés. — Je le sais, mais une femme qui se « respecte, une femme de bon goût ne doit rien porter qui ait « six mois de date. Je garde les pendants d'oreilles et je « vais les faire porter chez Devilliers (c'était le joaillier de « M. le comte) pour qu'il les monte comme je l'entends. » M. le comte, bien tendrement remercié pour une attention si délicate, mit les girandoles dans sa poche avec une ou deux parures venant aussi de lui et qui ne lui paraissaient plus assez nouvelles, et la brouillerie éclata avant qu'il eût rien rapporté. Il fit pourtant, dit-on, un dernier cadeau à mademoiselle M... avant de la quitter tout à fait; et celui-là la pauvre fille en souffrit longtemps. Il faut dire toutefois, pour rendre justice aux deux parties, que de son côté M. le comte prétendait que, loin de donner, il avait craint de recevoir, et que c'était cette crainte salutaire qui avait amené la rupture.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle M... se croyait bien dans ses meubles et même dans sa maison, lorsqu'un matin le véritable propriétaire vint lui demander si son intention était de passer un nouveau bail. Elle recourut à son contrat de propriété, qu'elle n'avait pas encore songé à déplier, et trouva que ce n'était que la grosse d'un état de lieux au bas duquel était la quittance d'un *loyer de deux années.*

Pendant notre séjour à Gênes, les chaleurs étaient insupportables; l'Empereur en souffrait beaucoup et prétendait qu'il n'en avait pas éprouvé de pareilles en Egypte. Il se déshabillait plusieurs fois le jour; son lit fut entouré d'un moustiquaire, car les cousins étaient nombreux et tourmentants. Les fenêtres de la chambre à coucher donnaient sur une grande terrasse située au bord de la mer, et d'où l'on découvrait le golfe et tout le pays environnant: les fêtes données par la ville furent superbes; on avait lié les uns aux autres un grand nombre de bateaux chargés d'orangers,

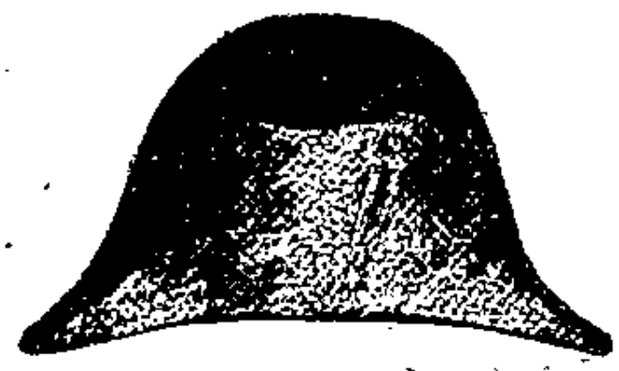
de citronniers et d'arbustes couverts de fleurs et de fruits; ensemble, ces bateaux présentaient l'image d'un jardin flottant de la plus grande beauté. Leurs Majestés s'y rendirent sur un yacht magnifique.

A son retour en France, l'Empereur ne prit aucun repos depuis Turin jusqu'à Fontainebleau. Il voyageait incognito, sous le nom du ministre de l'intérieur. Nous allions avec une si grande vitesse qu'à chaque relais on était obligé de jeter de l'eau sur les roues ; malgré cela Sa Majesté se plaignait de la lenteur des postillons et s'écriait à chaque instant: *Allons, allons donc nous ne marchons pas.* Plusieurs voitures de service restèrent en arrière; la mienne n'éprouva aucun retard, et j'arrivai à chaque relais en même temps que l'Empereur.

Pour monter la côte rapide de Tarare, l'Empereur descendit de voiture ainsi que le maréchal Berthier qui l'accompagnait. Les équipages étaient assez loin derrière, parce qu'on avait arrêté afin de faire reposer les chevaux. Sa Majesté vit gravissant la montée, à quelques pas devant lui, une femme vieille et boîteuse et qui ne cheminait qu'avec grand'peine. L'Empereur s'approcha d'elle et lui demanda pourquoi, infirme comme elle semblait être, et ayant l'air si fatiguée, elle suivait à pied une route si pénible.

« Monsieur, répondit-elle, on m'a assuré que l'Empereur « doit passer par ici, et je veux le voir avant de mourir. » Sa Majesté, qui voulait s'amuser, lui dit: « Ah! bon Dieu! « pourquoi vous déranger? c'est un tyran comme un autre. »

La bonne vieille, indignée du propos, repartit avec une sorte de colère: « Du moins, monsieur, celui-là est de notre « choix, et puisqu'il nous faut un maître, il est bien juste à « tout le moins que nous le choisissions. » Je n'ai point été témoin de ce fait; mais j'ai entendu l'Empereur lui-même le raconter au docteur Corvisart, avec quelques réflexions sur le bon sens du peuple, qui, de l'avis de Sa Majesté et de son premier médecin, a généralement le jugement très droit.



CHAPITRE XXVII

Séjour à Munich et à Stuttgard. — Mariage du prince Eugène avec la princesse Auguste-Amélie de Bavière. — Fêtes. — Tendresse mutuelle du vice-roi et de la vice-reine. — Comment le vice-roi élevait ses enfants. — Un trait de l'enfance de Sa Majesté l'impératrice actuelle du Brésil. — Portrait du feu roi de Bavière, Maximilien-Joseph. — Souvenirs de son ancien séjour à Strasbourg, comme colonel au service de France. — Amour des Bavarois pour cet excellent prince. — Dévouement du roi de Bavière pour Napoléon.— La main de Constant dans une main royale. — Contraste entre la destinée du roi de Bavière et celle de l'Empereur. — Les deux tombeaux. — Portrait du prince royal, aujourd'hui roi de Bavière. — Surdité et bégaiement. — Gravité et amour pour l'étude.— Opposition du prince royal contre l'Empereur. — Voyage du prince Louis (de Bavière) à Paris. — Sommeil de ce prince au spectacle, et la *méridienne* de l'archi-chancelier de l'Empire. — Portrait du roi de Wurtemberg.— Son énorme embonpoint. — Son attitude à table. — Sa passion pour la chasse. — La monture difficile à trouver. — Comment on dressait les chevaux du roi à porter l'énorme poids de leur maître. — Dureté excessive du roi de Wurtemberg. — Détails singuliers à ce sujet. — Fidélité gardée par ce monarque. — Luxe du roi de Wurtemberg. — Le prince royal de Wurtemberg. — Le prince primat. — Toilette surannée des princesses allemandes. — Les coches et les paniers. — Les journaux de modes français. — Tristes équipages. — Portrait du prince de Saxe-Gotha. — Coquetterie du ci-devant jeune homme. — Michelon le coiffeur et les perruques à la Cupidon. — Toilette extravagante d'une princesse de la confédération au spectacle de la cour. Madame *Cunégonde*. — L'Impératrice Joséphine se souvient de *Candide*. — Le prince Murat grand-duc de Berg et de Clèves. — Le prince Charles-Louis-Frédéric de Bade vient à Paris pour épouser une des nièces de l'Impératrice Joséphine. — Portrait de ce prince. — La première nuit des noces. — Vive résistance. — Condescendance d'un bon mari. — La queue sacrifiée. — Rapprochement et bon ménage.— Le grand-duc de Bade à Erfurtt. — L'Empereur Alexandre excite sa jalousie. — Maladie et mort du grand duc de Bade. — Un mot sur sa famille. — La grande duchesse se livre à l'éducation de ses filles.— Fêtes, chasses, etc. — Gravité d'un ambassadeur turc suivant une chasse impériale. — Il refuse l'honneur de tirer le premier coup...

Sa Majesté l'Empereur passa le mois de janvier 1806 à Munich et à Stuttgard; c'est dans la première de ces deux capitales que fut célébré le mariage du vice-roi avec la prin-

cesse de Bavière. Il y eut à cette occasion une suite de fêtes magnifiques dont l'Empereur était toujours le héros. Ses hôtes ne savaient par quels hommages témoigner au grand homme l'admiration que leur inspirait son génie militaire.

Le vice-roi et la vice-reine ne s'étaient jamais vus avant leur mariage, mais ils s'aimèrent bientôt comme s'ils s'étaient connus depuis des années, car jamais deux personnes n'ont

Amélie de Bavière
Femme d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie.

été mieux faites pour s'aimer. Il n'est pas de princesse, et même il n'est point de mère qui se soit occupée de ses enfants avec plus de tendresse et de soins que la vice-reine. Elle était faite pour servir de modèle à toutes les femmes; on m'a cité de cette respectable princesse un trait que je ne puis m'empêcher de rapporter ici. Une de ses filles encore tout enfant, ayant répondu d'un ton fort dur à une femme de chambre, Son Altesse Sérénissime la vice-reine en fut instruite, et

pour donner une leçon à sa fille, elle défendit qu'à partir de ce moment on rendit à la jeune princesse aucun service, et qu'on répondit à ses demandes. L'enfant ne tarda pas à venir se plaindre à sa mère, qui lui dit fort gravement que, quand on avait, comme elle, besoin du service et des soins de tout le monde, il fallait savoir les mériter et les reconnaître par des égards et par une politesse obligeante. Ensuite elle l'engagea à faire des excuses à la femme de chambre et à lui parler dorénavant avec douceur, l'assurant qu'elle en obtiendrait ainsi tout ce qu'elle demanderait de raisonnable et de juste. La jeune enfant obéit, et la leçon lui profita si bien, qu'elle est devenue, si l'on en croit la voix publique, une des princesses les plus accomplies de l'Europe. Le bruit de ses perfections s'est même répandu jusque dans le nouveau monde, qui s'est empressé de la disputer à l'ancien, et qui a été assez heureux pour la lui enlever. C'est, je crois, aujourd'hui, Sa Majesté l'Impératrice du Brésil.

Sa Majesté le roi de Bavière Maximilien-Joseph était d'une taille élevée, d'une noble et belle figure; il pouvait avoir cinquante ans. Ses manières étaient pleines de charmes, et il avait avant la révolution laissé à Strasbourg une renommée de bon ton et de galanterie chevaleresque, du temps où il était colonel au service de France, du régiment d'Alsace, sous le nom de prince Maximilien, ou prince Max, comme l'appelaient ses soldats. Ses sujets, sa famille, ses serviteurs, tout le monde l'adorait. Il se promenait souvent seul, le matin, dans la ville de Munich, allait aux halles, marchandait les grains, entrait dans les boutiques, parlait à tout le monde, et surtout aux enfants qu'il engageait à se rendre aux écoles. Cet excellent prince ne craignait point de compromettre sa dignité par la simplicité de ses manières, et il avait raison, car je ne pense pas que personne ait jamais été tenté de lui manquer de respect. L'amour qu'il inspirait n'ôtait rien à la vénération. Tel était son dévouement à l'Empereur que sa bienveillance s'étendait jusque sur les personnes qui par leurs fonctions approchaient le plus de Sa Majesté Impériale, et se trouvaient le mieux en position de connaître ses besoins et ses désirs. Ainsi (je ne raconte cela que pour citer une preuve de ce que j'avance, et non pour en tirer vanité), Sa Majesté le roi de Bavière ne venait pas de fois chez l'Empereur qu'il ne me serrât la main, s'informant de la santé de Sa Majesté impériale, puis de la mienne, et ajoutant mille

choses qui prouvaient tout ensemble son attachement pour l'Empereur et sa bonté naturelle.

Sa Majesté le roi de Bavière est maintenant dans la tombe comme celui qui lui avait donné un trône. Mais son tombeau est encore un tombeau royal, et les bons Bavarois peuvent venir s'y agenouiller et pleurer. L'Empereur au contraire...! le vertueux Maximilien a pu léguer à un fils digne de lui le sceptre qu'il avait reçu de l'exilé mort à Sainte-Hélène.

Le prince Louis, aujourd'hui roi de Bavière, et peut-être le plus digne roi de l'Europe, était de moins grande taille que son auguste père; il avait aussi une figure moins belle, et par malheur il était affligé alors d'une surdité extrême, qui le faisait grossir et élever la voix sans qu'il s'en aperçût. Sa prononciation était également affectée d'un léger bégaiement; les Bavarois l'aimaient beaucoup. Ce prince était sérieux et ami de l'étude, et l'Empereur lui reconnaissait du mérite, mais ne comptait pas sur son amitié; ce n'était pas qu'il le soupçonnât de manquer de loyauté. Le prince royal était au dessus d'un pareil soupçon; mais l'Empereur savait qu'il était du parti qui craignait l'asservissement de l'Allemagne, et qui suspectait les Français, quoiqu'ils n'eussent jusqu'alors attaqué que l'Autriche, de projets d'envahissement sur toutes les puissances germaniques. Toutefois ce que je viens de dire du prince royal doit se rapporter uniquement aux années postérieures à 1806, car je suis certain qu'à cette époque, ses sentiments ne différaient pas de ceux du bon Maximilien, qui était, comme je l'ai dit, pénétré de reconnaissance pour l'Empereur. Le prince Louis vint à Paris au commencement de cette année, et je l'ai vu maintes fois au spectacle de la cour dans la loge du prince archi-chancelier. Ils dormaient tous deux de compagnie et très profondément; c'était au reste l'habitude de M. Cambacérès. Lorsque l'Empereur le faisait demander, et qu'il recevait pour réponse que Monseigneur était au spectacle, « C'est bon, c'est « bon, disait Sa Majesté, il fait la méridienne, qu'on ne le « dérange pas. »

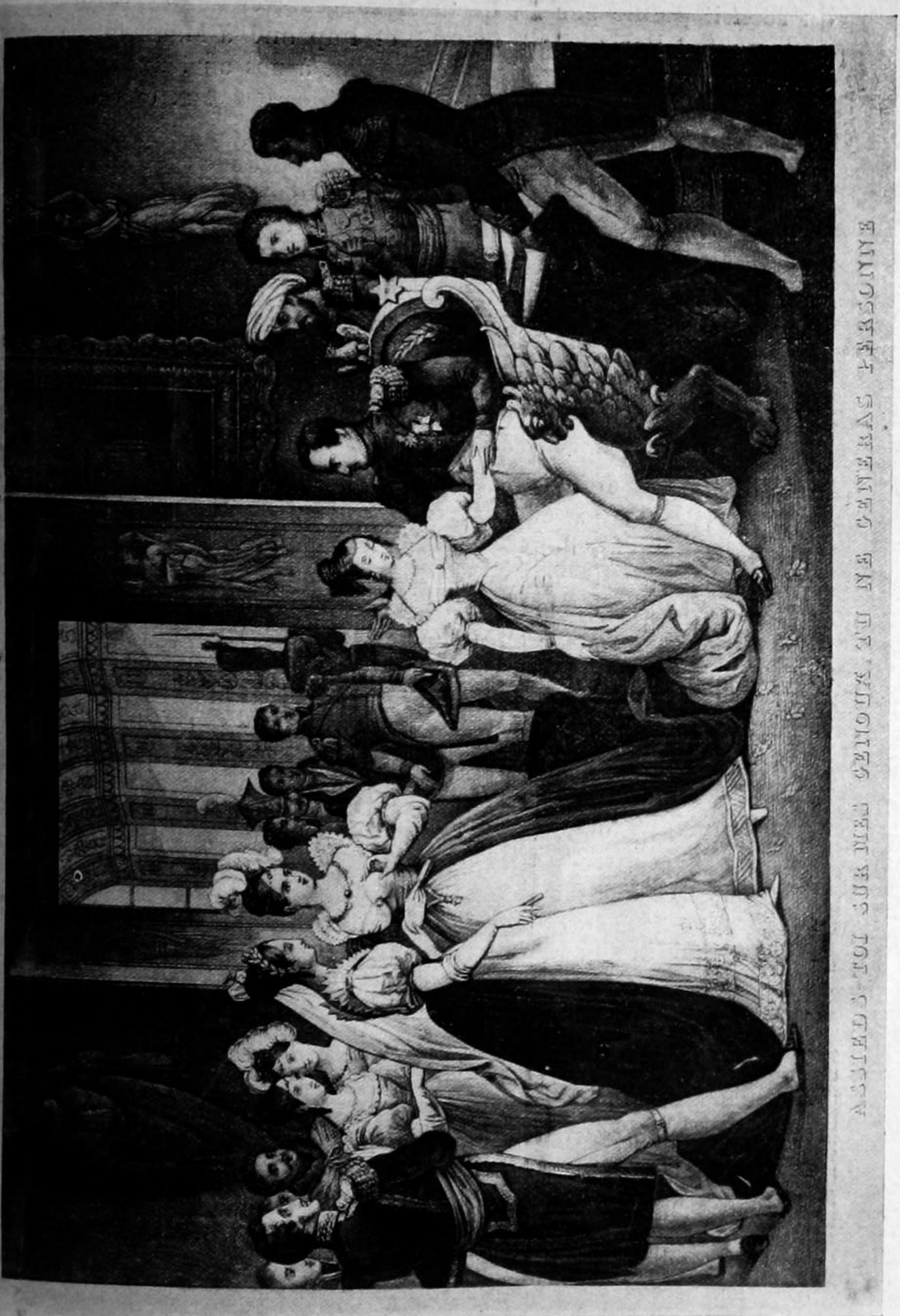
Le roi de Wurtemberg était grand, et si gros qu'on disait de lui que Dieu l'avait mis au monde pour prouver jusqu'à quel point la peau de l'homme peut s'étendre. Son ventre avait une telle dimension, que sa place à table était marquée par une profonde échancrure; et malgré cette précaution, il était obligé de tenir son assiette à la hauteur du menton

pour manger son potage; il allait à la chasse, qu'il aimait beaucoup, à cheval, ou sur une petite voiture russe attelée de quatre chevaux qu'il conduisait souvent lui-même. Il aimait à monter à cheval, mais ce n'était pas chose aisée de trouver une monture de taille et de force à porter un si lourd fardeau. Il fallait que le pauvre animal y eût été dressé progressivement. A cet effet, l'écuyer du roi se serrait les reins d'une ceinture chargée de morceaux de plomb dont il augmentait chaque jour le poids, jusqu'à ce qu'il égalât celui de Sa Majesté. Le roi était despote, dur, et même cruel; il devait signer la sentence de tous les condamnés, et presque toujours, s'il faut en croire ce que j'en ai entendu dire à Stuttgard, il aggravait la peine prononcée par les juges. Difficile et brutal, il frappait souvent les gens de sa maison: on allait jusqu'à dire qu'il n'épargnait pas Sa Majesté la reine sa femme, sœur du roi actuel d'Angleterre. C'était au reste un prince dont l'Empereur estimait l'esprit et les hautes connaissances. Il l'aimait et en était aimé, et il le trouva jusqu'à la fin fidèle à son alliance. Le roi Frédéric de Wurtemberg avait une cour brillante et nombreuse, et il étalait une grande magnificence.

Le prince héréditaire était fort aimé; il était moins altier et plus humain que son père; on le disait juste et libéral.

Outre les têtes couronnées de sa main, l'Empereur reçut en Bavière un grand nombre de princes et princesses de la confédération qui dînaient ordinairement avec Sa Majesté. Dans cette foule de courtisans royaux, on remarquait le prince primat, qui ne différait en rien, sous le rapport des manières, du ton et de la mise, de ce que nous avons de mieux à Paris; aussi l'Empereur en faisait-il un cas tout particulier. Je ne saurais faire le même éloge de la toilette des princesses, duchesses et autres dames nobles. Le costume de la plupart d'entre elles était du plus mauvais goût; elles avaient entassé dans leur coiffure, sans art et sans grâce, les fleurs, les plumes, les chiffons de gaze d'or ou d'argent, et surtout grande quantité d'épingles à têtes de diamants.

Les équipages de la noblesse allemande étaient tous de gros et larges coches, ce qui était indispensable pour les énormes paniers que portaient encore ces dames. Cette fidélité aux modes surannées était d'autant plus surprenante, qu'à cette époque l'Allemagne jouissait du précieux avantage de posséder deux journaux des modes. L'un était la traduction



ASSIEDS-TOI SUR MES GENOUX, TU NE CRAINDRAS PERSONNE

du recueil publié par M. de la Mésangère; et l'autre, rédigé également à Paris, était traduit et imprimé à Manheim. A ces ignobles voitures, qui ressemblaient à nos anciennes diligences, étaient attelés avec des cordes des chevaux extrêmement chétifs; ils étaient tellement éloignés les uns des autres, qu'il fallait un espace immense pour faire tourner les équipages

Le prince de Saxe-Gotha était long et maigre; malgré son grand âge, il était assez coquet pour faire faire à Paris, par notre célèbre coiffeur Michalon, de jolies petites perruques, d'un blond d'enfant, et bouclées comme la coiffure de Cupidon; au surplus, c'était un homme excellent.

Je me souviens, à propos des nobles dames allemandes, d'avoir vu au spectacle de la cour à Fontainebleau une princesse de la confédération, qui fut présentée à Leurs Majestés. La toilette de Son Altesse annonçait un immense progrès de la civilisation élégante au delà du Rhin. Renonçant aux gothiques paniers, la princesse avait adopté des goûts plus modernes; âgée de près de soixante-dix ans, elle portait une robe de dentelle noire sur un dessous de satin aurore; sa coiffure consistait en un voile de mousseline blanche, retenu par une couronne de roses, à la manière des vestales de l'Opéra. Elle avait avec elle sa petite fille, toute brillante de jeunesse et de charmes, et qui fut admirée de toute la cour, quoique son costume fût moins recherché que celui de sa grand'mère.

J'ai entendu Sa Majesté l'Impératrice Joséphine raconter un jour qu'elle avait eu toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, quand, dans le nombre des princesses allemandes, on vint en annoncer une sous le nom de Cunégonde. Sa Majesté ajouta que lorsqu'elle vit la princesse assise, elle s'imaginait la voir pencher de côté. Assurément l'Impératrice avait lu les aventures de Candide et de la fille du très noble baron de Thunder-Ten-Trunck.

On vit à Paris, au printemps de 1806, presque autant de membres de la confédération que j'en avais vu dans les capitales de la Bavière et du Wurtemberg. Un nom français prit rang parmi les noms de ces princes étrangers; c'était celui du prince Murat, qui fut créé, au mois de mars, grand duc de Berg et de Clèves. Après le prince Louis de Bavière, arriva le prince héréditaire de Bade, qui vint à Paris pour épouser une des nièces de Sa Majesté l'Impératrice.

Les commencements de cette union ne furent pas heureux. La princesse Stéphanie était une très jolie femme, pleine de grâce et d'esprit. L'Empereur voulut en faire une grande dame, et il la maria sans beaucoup la consulter. Le prince Charles-Louis-Frédéric, qui avait alors vingt ans, était bon par excellence, rempli de qualités précieuses, brave, généreux, mais lourd, flegmatique, toujours d'un sérieux glacial, et tout à fait dépourvu de ce qui pouvait plaire à une jeune princesse habituée à la brillante élégance de la cour impériale.

Le mariage eut lieu en avril, à la grande satisfaction du prince, qui ce jour-là parut faire violence à sa gravité habituelle, et permit enfin au sourire d'approcher de ses lèvres. La journée se passa fort bien; mais lorsque vint le moment où l'époux voulut user de ses droits, la princesse fit une grande résistance: elle cria, pleura, elle se fâcha; enfin elle fit coucher dans sa chambre une amie d'enfance, mademoiselle Nelly Bourjoly, jeune personne qu'elle affectionnait particulièrement. Le prince était désolé: il suppliait sa femme, il promettait de faire tout ce qu'elle voudrait: toutes ses promesses et ses supplications furent inutiles, au moins pendant huit jours.

On vint lui dire que la princesse trouvait sa coiffure affreuse, et que rien ne lui inspirait autant d'aversion que les coiffures à queue. Le bon prince n'eut rien de plus pressé que de faire couper ses cheveux. Quand elle le vit ainsi tondu, elle se mit à rire aux éclats, et s'écria qu'il était encore plus laid à la *titus* qu'autrement.

Enfin, comme il était impossible qu'avec de l'esprit et un bon cœur la princesse ne finit pas par apprécier les bonnes et solides qualités de son mari, elle mit un terme à ses rigueurs, puis elle l'aima aussi tendrement qu'elle en était aimée, et l'on m'a assuré que les augustes époux faisaient un excellent ménage.

Trois mois après ce mariage, le prince quitta sa femme pour suivre l'Empereur dans la campagne de Prusse d'abord, ensuite dans celle de Pologne. La mort de son grand-père, arrivée quelque temps après la campagne d'Autriche de 1809, le mit en possession du grand duché. Alors il donna le commandement de ses troupes à son oncle, le comte de Hochberg, et revint dans son gouvernement pour ne plus le quitter.

Je l'ai revu avec la princesse à Erfurth, où l'on m'a raconté qu'il était devenu jaloux de l'Empereur Alexandre,

qui passait pour faire à sa femme une cour assidue. La peur prit au prince, et il sortit brusquement d'Erfurth, emmenant avec lui la princesse, dont il est vrai de dire que jamais la moindre démarche imprudente de sa part n'avait autorisé cette jalousie bien pardonnable, au reste, au mari d'une si charmante femme.

Le prince était d'une santé faible. Dès sa première jeunesse on avait remarqué en lui des symptômes alarmants, et cette disposition physique entrait pour beaucoup sans doute dans l'humeur mélancolique qui faisait le fond de son caractère. Il est mort en 1818, après une maladie extrêmement longue et douloureuse, pendant laquelle son épouse eut pour lui les soins les plus empressés. Il avait eu quatre enfants, deux fils et deux filles. Les deux fils sont morts en bas âge, et ils auraient laissé la souveraineté de Bade sans héritiers, si les comtes de Hochberg n'avaient été reconnus membres de la famille ducale. La grande duchesse est aujourd'hui livrée tout entière à l'éducation de ses filles, qui promettent de l'égaler en grâces et en vertus.

Les noces du prince et de la princesse de Bade furent célébrées par de brillantes fêtes. Il y eut à Rambouillet une grande chasse, à la suite de laquelle Leurs Majestés, avec plusieurs membres de leur famille, et tous les princes et princesses de Bade, de Clèves, etc., parcoururent à pied le marché de Rambouillet.

Je me souviens d'une autre chasse qui eut lieu vers la même époque, dans la forêt de Saint-Germain, et à laquelle l'Empereur avait invité un ambassadeur de la sublime Porte, tout nouvellement arrivé à Paris. Son Excellence turque suivit la chasse avec ardeur, mais sans déranger un seul muscle de son austère visage. La bête ayant été forcée, Sa Majesté fit apporter un fusil à l'ambassadeur turc pour qu'il eût l'honneur de tirer le premier coup; mais il s'y refusa, ne concevant pas sans doute quel plaisir on peut trouver à tuer à bout portant un pauvre animal épuisé, et qui n'a plus même la fuite pour se défendre.

CHAPITRE XXVIII

Coalition de la Russie et de l'Angleterre contre l'Empereur. — L'Armée de Boulogne en marche vers le Rhin. — Départ de l'Empereur. — Tableau de l'intérieur des Tuileries avant et après le départ de l'Empereur pour l'armée. — Les courtisans *civils* et le jour sans soleil. — Arrivée de l'Empereur à Strasbourg et passage du pont de Kehl. — Le rendez-vous. — L'Empereur inondé de pluie. — Le chapeau de charbonnier. — Les généraux Chardon et Vandamme. — Le rendez-vous oublié, et pourquoi. — Les douze bouteilles de vin du Rhin. — Mécontentement de l'Empereur. — Le général Vandamme envoyé à l'armée wurtembergeoise. — Courage et rentrée en grâce. — L'Empereur devance sa suite et ses bagages et passe tout seul la nuit dans une chaumière. — L'Empereur devant Ulm. — Combat à outrance. — Courage personnel et sang-froid de l'Empereur. — Le manteau militaire de l'Empereur servant de linceul à un vétéran. — Le canonnier blessé à mort. — Capitulation d'Ulm ; trente mille hommes mettent bas les armes aux pieds de l'Empereur. — Entrée de la garde impériale dans Augsbourg. — Passage à Munich. — Serment d'alliance mutuelle prêté par l'empereur de Russie et le Roi de Prusse, sur le tombeau du grand Frédéric ; rapprochement. — Arrivée des Russes. — Le couronnement et la bataille d'Austerlitz. — L'Empereur au bivouac. — Sommeil de l'Empereur. — Visite des avant-postes. — Illumination militaire. — L'Empereur et ses braves. — Bivouac des gens de service. — Je fais du punch pour l'Empereur. — Je tombe de fatigue et de sommeil. — Réveil d'une armée. — Bataille d'Austerlitz. — Le général Rapp blessé ; l'Empereur va le voir. — L'Empereur d'Autriche au quartier-général de l'Empereur Napoléon. — Traité de paix. — Séjour à Vienne et à Schœnbrunn. — Rencontre singulière. — Napoléon et la fille de M. Marbœuf. — Le courrier Moustache envoyé à l'Impératrice Joséphine. — Récompense digne d'une impératrice. — Zèle et courage de Moustache. — Son cheval tombe mort de fatigue.

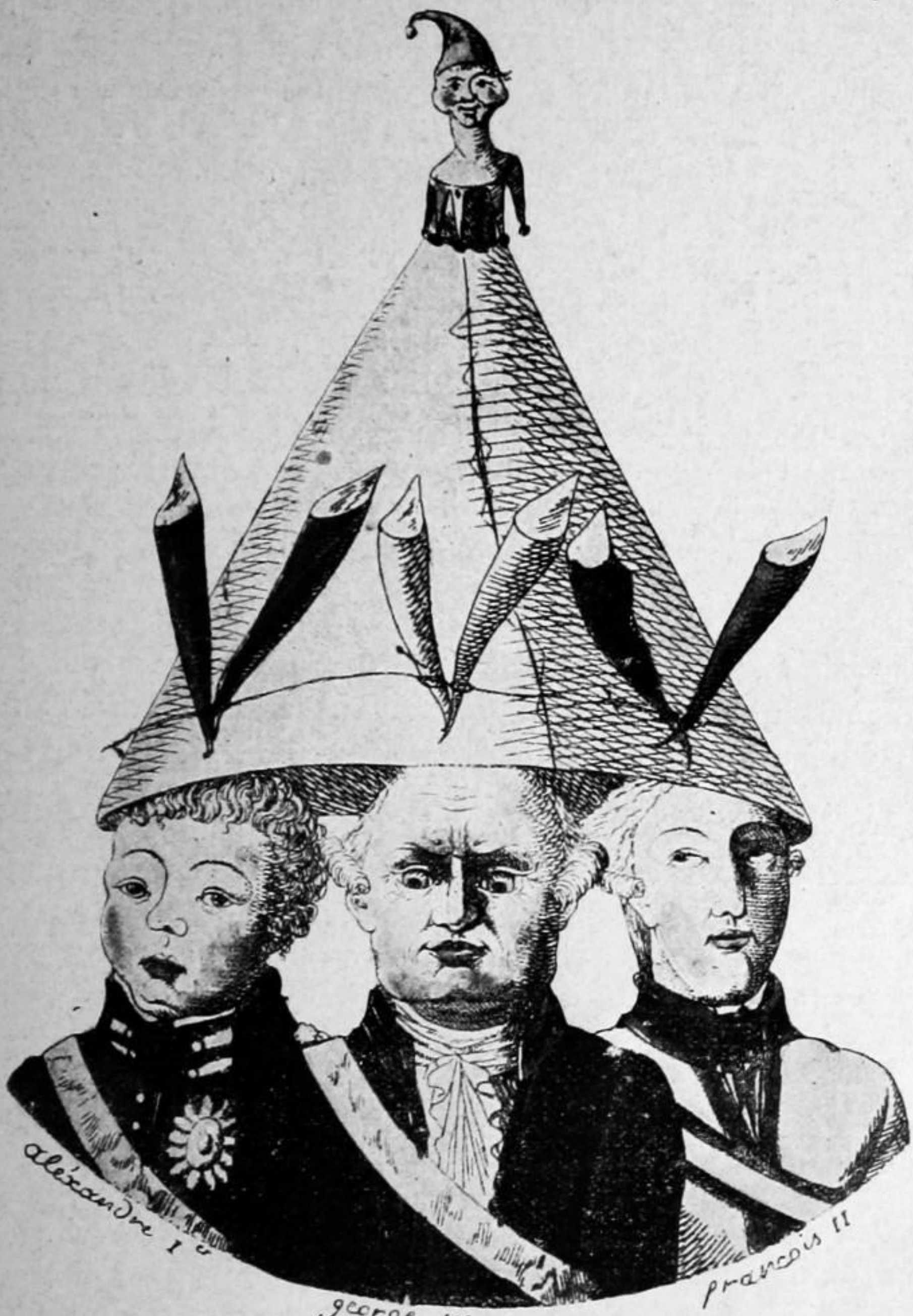
L'Empereur ne resta que quelques jours à Paris, après notre retour d'Italie, et repartit bientôt pour son camp de Boulogne. Les fêtes de Milan ne l'avaient point empêché de suivre les plans de sa politique, et l'on se doutait bien que ce n'était pas sans raison qu'il avait crevé ses chevaux, depuis Turin jusqu'à Paris. Cette raison fut bientôt connue; l'Autriche était entrée secrètement dans la coalisation de la

Russie et de l'Angleterre contre l'Empereur. L'armée rassemblée au camp de Boulogne reçut l'ordre de marcher sur le Rhin, et Sa Majesté partit pour rejoindre ses troupes, sur la fin de septembre. Selon sa coutume il ne nous fit connaître qu'une heure à l'avance l'instant du départ. C'était quelque chose de curieux que le contraste du bruit et de la confusion qui précédaient cet instant, avec le silence qui le suivait. A peine l'ordre était-il donné, que chacun s'occupait à la hâte des besoins du maître et des siens. On n'entendait que courses dans les corridors de domestiques allant et venant, bruit de caisses que l'on fermait, de coffres que l'on transportait. Dans les cours, grand nombre de voitures, de fourgons et d'hommes occupés à les garnir, éclairés par des flambeaux; partout des cris d'impatience et des jurements. Les femmes, chacune dans son appartement, s'occupaient tristement du départ d'un mari, d'un fils, d'un frère. Pendant tous ces préparatifs, l'Empereur faisait ses adieux à Sa Majesté l'Impératrice, ou prenait quelques instants de repos; à l'heure dite, il se levait, on l'habillait, et il montait en voiture. Une heure après, tout était muet dans le château; on n'apercevait plus que quelques personnes isolées passant comme des ombres; le silence avait succédé au bruit, la solitude au mouvement d'une cour brillante et nombreuse. Le lendemain au matin, on ne voyait que des femmes s'approchant les unes des autres, le visage pâle, les yeux en larmes, pour se communiquer leur douleur et leur inquiétude. Bon nombre de courtisans qui n'étaient pas du voyage arrivaient pour faire leur cour et restaient tout stupéfaits de l'absence de Sa Majesté. C'était pour eux comme si le soleil n'eût pas dû se lever ce jour-là.

L'Empereur alla sans s'arrêter jusqu'à Strasbourg; le lendemain de son arrivée dans cette ville, l'armée commença à défiler sur le pont de Kehl.

Dès la veille de ce passage, l'Empereur avait ordonné aux officiers généraux de se rendre sur les bords du Rhin le jour suivant, à six heures précises du matin. Une heure avant celle du rendez-vous, Sa Majesté, malgré la pluie qui tombait en abondance, s'était transportée seule à la tête du pont pour s'assurer de l'exécution des ordres qu'elle avait donnés. Elle reçut continuellement la pluie jusqu'au moment du déploiement des premières divisions qui s'avancèrent sur le pont, et il en était tellement trempé, que les gouttes qui découlaient de ses habits se réunissaient sous

le ventre de son cheval et y formaient une petite chute d'eau. Son petit chapeau était si fort maltraité par la pluie, que le



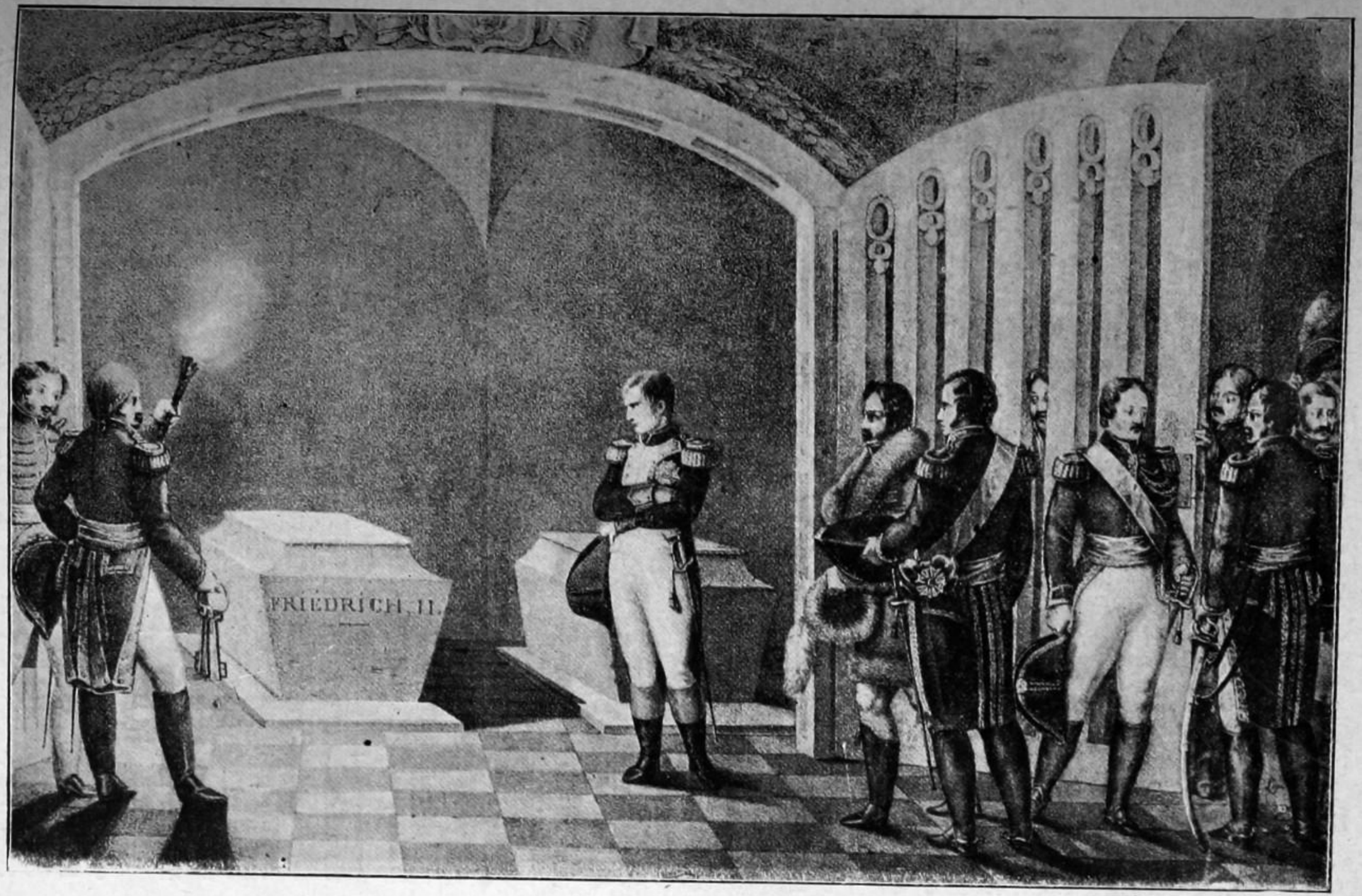
derrière en retombait sur les épaules de l'Empereur, à peu près comme le grand feutre des charbonniers de Paris. Les généraux qu'il attendait vinrent l'entourer; quand il les vit

rassemblés il leur dit: « Tout va bien, Messieurs, voilà un « nouveau pas fait vers nos ennemis; mais où donc est Van- « damme? Pourquoi n'est-il pas ici? Serait-il mort? » Personne ne disait mot: « Répondez-moi donc, Messieurs, qu'est « devenu Vandamme? » Le général Chardon, général d'avant-garde très aimé de l'Empereur, lui répondit: « Je crois, « Sire, que le général Vandamme dort encore; nous avons « bu ensemble hier soir une douzaine de bouteilles de vin « du Rhin, et sans doute... — Il a bien fait de boire, Monsieur, « mais il a tort de dormir quand je l'attends. » Le général Chardon se disposait à envoyer un aide de camp à son compagnon d'armes, mais l'Empereur le retint en lui disant: « Lais- « sons dormir Vandamme, plus tard je lui parlerai. » En ce moment le général Vandamme parut: « Eh! vous voilà, « Monsieur, il paraît que vous aviez oublié l'ordre que j'ai « donné hier. — Sire, c'est la première fois que cela m'ar- « rive, et... — Et pour éviter la récidive, vous irez combat- « tre sous les drapeaux du roi de Wurtemberg; j'espère que « vous donnerez aux Allemands des leçons de sobriété. » Le général Vandamme s'éloigna, non sans chagrin, et il se rendit à l'armée wurtembergeoise, où il fit des prodiges de valeur. Après la campagne, il revint auprès de l'Empereur; sa poitrine était couverte de décorations, et il était porteur d'une lettre du roi de Wurtemberg à Sa Majesté, qui, après l'avoir lue, dit à Vandamme: « Général, n'oubliez jamais que « si j'aime les braves, je n'aime pas ceux qui dorment quand « je les attends. » Il serra la main du général et l'invita à déjeuner ainsi que le général Chardon, à qui cette rentrée en grâce faisait autant de plaisir qu'à son ami.

Avant d'entrer à Augsbourg l'Empereur, qui était parti en avant, fit une si longue course que sa maison ne put le rejoindre. Il passa la nuit, sans suite et sans bagages, dans la maison la moins mauvaise d'un très mauvais village. Lorsque nous atteignîmes Sa Majesté le lendemain, elle nous reçut en riant et en nous menaçant de nous faire relancer comme traîneurs par la gendarmerie.

D'Augsbourg l'Empereur se rendit au camp devant Ulm, et fit des dispositions pour l'assaut de cette place.

A peu de distance de la ville, un combat terrible et opiniâtre s'engagea entre les Français et les Autrichiens, et il durait depuis deux heures, quand tout à coup on entendit des cris de *vive l'Empereur!* Ce nom qui portait toujours



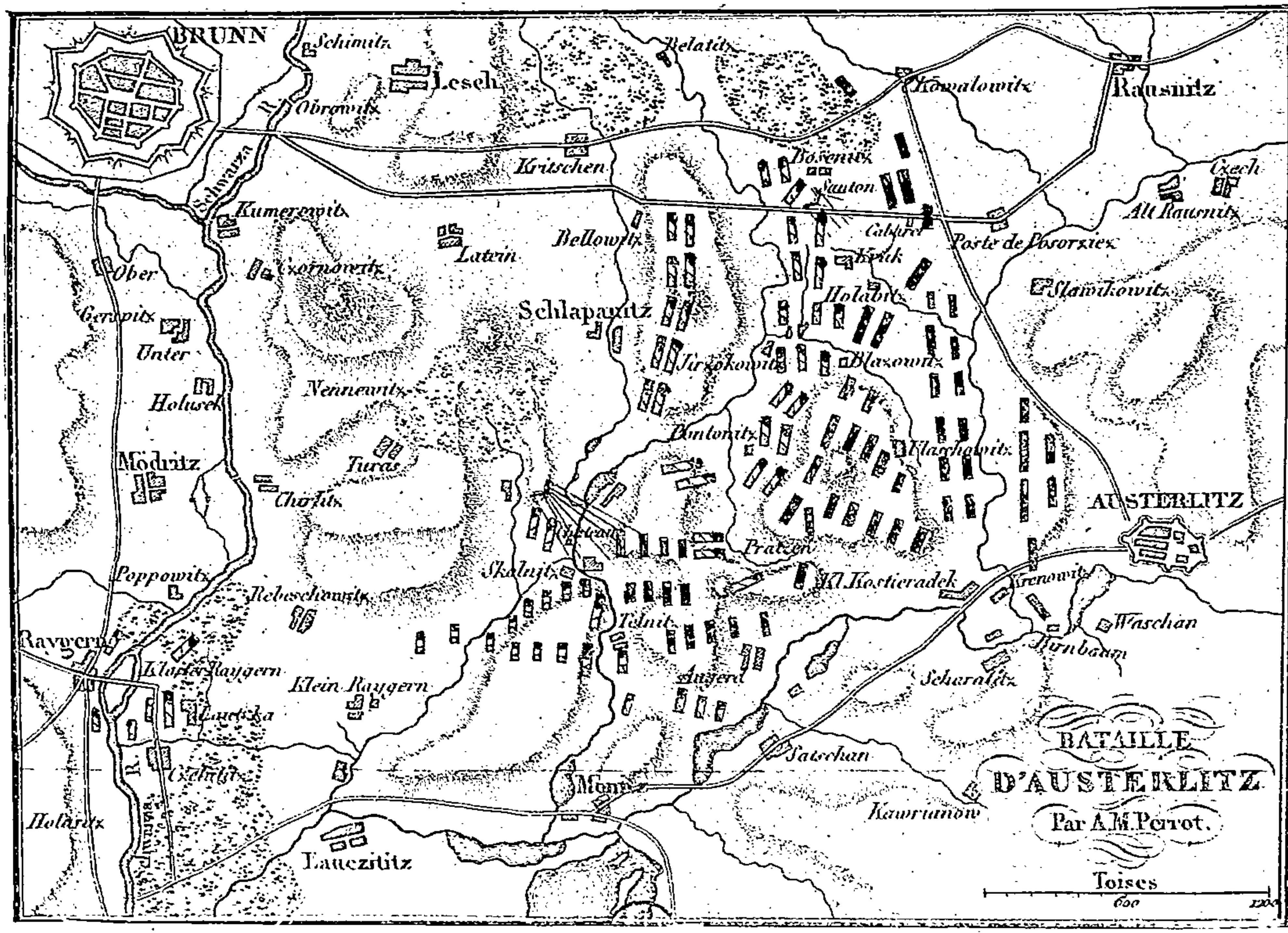
Napoléon Ier devant le tombeau de Frédéric II

la terreur dans les rangs ennemis, et qui encourageait partout nos soldats, les électrisa à tel point qu'ils culbutèrent les Autrichiens. L'Empereur se montra sur la première ligne, criant en avant! et faisant signe aux soldats d'avancer. De temps en temps le cheval de Sa Majesté disparaissait au milieu de la fumée du canon. Durant cette charge furieuse, l'Empereur se trouva prés d'un grenadier blessé grièvement. Ce brave grenadier criait comme les autres « *en avant! en avant!* » L'Empereur s'approcha de lui et lui jeta son manteau militaire en disant: « Tâche de me le rapporter, je te donnerai « en échange la croix que tu viens de gagner. » Le grenadier, qui se sentait mortellement blessé, répondit à Sa Majesté que le linceul qu'il venait de recevoir valait bien la décoration, et il expira enveloppé dans le manteau impérial.

Le combat terminé, l'Empereur fit relever le grenadier, qui était un vétéran de l'armée d'Egypte, et voulut qu'il fût enterré dans son manteau.

Un autre militaire, non moins courageux que celui dont je viens de parler, reçut aussi de Sa Majesté des marques d'honneur. Le lendemain du combat devant Ulm, l'Empereur visitant les ambulances, un canonnier de l'artillerie légère, qui n'avait plus qu'une cuisse, et qui criait de toutes ses forces: *vive l'Empereur!* attira son attention. Il s'approcha du soldat et lui dit: « Est-ce donc là tout ce que tu as à « me dire? — Non, Sire, je puis aussi vous apprendre que « j'ai à moi seul démonté quatre pièces de canon aux Autri- « chiens; et c'est le plaisir de les voir enfoncés qui me fait « oublier que je vais bientôt tourner l'œil pour toujours. » L'Empereur, ému de tant de fermeté, donna sa croix au canonnier, prit le nom de ses parents et lui dit: « Si tu en « reviens, à toi l'hôtel des Invalides. — Merci, Sire, mais « la saignée a été trop forte; ma pension ne vous coûtera pas « bien cher; je vois bien qu'il faut descendre la garde, mais « vive l'Empereur quand même! » Malheureusement ce brave homme ne sentait que trop bien son état; il ne survécut pas à l'amputation de sa cuisse.

Nous suivîmes l'Empereur à Ulm, après l'occupation de cette place, et nous vîmes une armée ennemie de plus de trente mille hommes mettre bas les armes aux pieds de Sa Majesté, en défilant devant elle; je n'ai jamais rien vu de plus imposant que ce spectacle. L'Empereur était à cheval, quelques pas en avant de son état-major. Son visage était calme et


BRUNN
Schimitz
Lesch
Obrowitz
Belatitz
Kowalowitz
Rausnitz
Kritschen
Bosenitz
Santon
Czech
Alt Rausnitz
Kumerowitz
Latein
Bellowitz
Cabaret
Porte de Posorziex
Ober
Holubitz
Slawikowitz
Schlapanitz
Blazowitz
Unter
Nennewitz
Holusek
Pontowitz
Turas
Moditz
Chirlitz
AUSTERLITZ
Pratzen
Skalnitz
Kl. Kostieradek
Poppowitz
Rebeschowitz
Telnitz
Waschan
Raygern
Kloster Raygern
Klein Raygern
Augerd
Scharatitz
Satschan
Holaritz
Monitz
Kawrunow
Lauczititz
BATAILLE
D'AUSTERLITZ
Par A.M. Perrot.
Toises
600
1200

grave, mais sa joie perçait malgré lui dans ses regards. Il levait à chaque instant son chapeau, pour rendre le salut aux officiers supérieurs de la division autrichienne.

Lorsque la garde impériale entra dans Augsbourg, quatre-vingts grenadiers marchaient en tête des colonnes, portant chacun un drapeau ennemi. L'Empereur, arrivé à Munich, fut accueilli avec les plus grandes attentions par l'électeur de Bavière, son allié. Sa Majesté alla plusieurs fois au spectacle et à la chasse, et donna un concert aux dames de la cour. Ce fut, comme on l'a su depuis, pendant le séjour de l'Empereur à Munich que l'Empereur Alexandre et le roi de Prusse, se promirent à Postdam, sur le tombeau de Frédéric II, de réunir leurs efforts contre Sa Majesté. Un an après, l'Empereur Napoléon fit aussi une visite au tombeau du grand Frédéric.

La prise d'Ulm avait achevé la défaite des Autrichiens et ouvert à l'Empereur les portes de Vienne; mais les Russes s'avançaient à marches forcées au secours de leurs alliés. Sa Majesté se porta à leur rencontre; et le 1er décembre, les deux armées ennemies se trouvèrent en face l'une de l'autre. Par un de ces hasards qui n'étaient faits que pour l'Empereur, le jour de la bataille d'Austerlitz était aussi le jour anniversaire du couronnement.

Je ne sais plus pourquoi il n'y avait pas à Austerlitz de tente pour l'Empereur; les soldats lui avaient dressé avec des branches une espèce de baraque, avec une ouverture dans le haut pour le passage de la fumée. Sa Majesté n'avait pour lit que de la paille; mais elle était si fatiguée, la veille de la bataille, après avoir passé la journée à cheval sur les hauteurs du Santon, qu'elle dormait profondément quand le général Savary, un de ses aides de camp, entra pour lui rendre compte d'une mission dont il avait été chargé. Le général fut obligé de toucher l'épaule de l'Empereur et de le pousser pour l'éveiller. Alors il se leva et remonta à cheval pour visiter ses avant-postes. La nuit était profonde, mais tout à coup le camp se trouva illuminé comme par enchantement. Chaque soldat mit une poignée de paille au bout de sa baïonnette, et tous ces brandons se trouvèrent allumés en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. L'Empereur parcourut à cheval toute sa ligne, adressant la parole aux soldats qu'il reconnaissait. « Soyez demain, mes braves, tels « que vous avez toujours été, leur disait-il, et les Russes sont à

MATINÉE D'AUSTERLITZ.

« nous, nous les tenons! » L'air retentissait des cris de *vive l'Empereur!* et il n'y avait ni officier ni soldat qui ne comptât pour le lendemain sur une victoire.

Sa Majesté, en visitant la ligne d'attaque où les vivres manquaient depuis quarante-huit heures, (car on n'avait distribué dans cette journée qu'un pain de munition pour huit hommes), vit, en passant de bivouac en bivouac, des soldats occupés à faire cuire des pommes de terre sous la cendre. Se trouvant devant le 4e régiment de ligne dont son frère était colonel, l'Empereur dit à un grenadier du 2e bataillon, en prenant et mangeant une des pommes de terre de l'escouade: « Es-tu content de ces pigeons-là? — Hum! ça vaut toujours « mieux que rien; mais ces pigeons-là, c'est bien de la viande « de carême. — Eh bien, mon vieux, » reprit sa Majesté en montrant aux soldats les feux de l'ennemi, « aide-moi à débus- « quer ces b...-là, et nous ferons le mardi gras à Vienne. »

L'Empereur revint, se recoucha et dormit jusqu'à trois heures du matin. Le service était rassemblé autour d'un feu de bivouac, près de la baraque de Sa Majesté; nous étions couchés sur la terre, enveloppés dans nos manteaux, car la nuit était des plus froides. Depuis quatre jours je n'avais pas fermé l'œil, et je commençais à m'endormir quand, sur les trois heures, l'Empereur me fit demander du punch; j'aurais donné tout l'Empire d'Autriche pour reposer une heure de plus. Je portai à Sa Majesté le punch que je fis au feu du bivouac; l'Empereur en fit prendre au maréchal Berthier, et je partageai le reste avec ces messieurs du service. Entre quatre et cinq heures, l'Empereur ordonna les premiers mouvements de son armée. Tout le monde fut sur pied en peu d'instants et chacun à son poste; dans toutes les directions on voyait galoper les aides de camp et les officiers d'ordonnance, et au jour la bataille commença.

Je n'entrerai dans aucun détail sur cette glorieuse journée qui, suivant l'expression de l'Empereur lui-même, *termina la campagne par un coup de tonnerre.* Pas une des combinaisons de Sa Majesté n'échoua, et en quelques heures les Français furent maîtres du champ de bataille et de l'Allemagne tout entière. Le brave général Rapp fut blessé à Austerlitz, comme dans toutes les batailles où il a figuré. On le transporta au château d'Austerlitz, et le soir, l'Empereur alla le voir et causa quelque temps avec lui. Sa Majesté passa elle-même la nuit dans ce château.

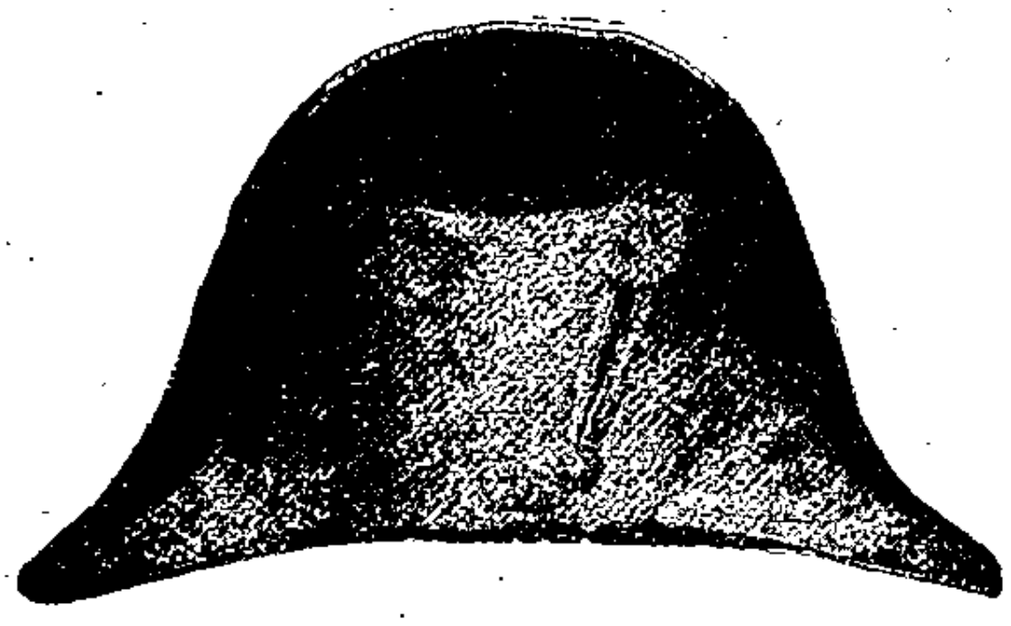
Deux jours après, l'Empereur François vint trouver Sa Majesté et lui demander la paix. Avant la fin de décembre un traité fut conclu, d'après lequel l'électeur de Bavière et le duc de Wurtemberg, alliés fidèles de l'Empereur Napoléon, furent créés rois. En retour de cette élévation dont elle était l'unique auteur, Sa Majesté demanda et obtint pour le prince Eugène, vice-roi d'Italie, la main de la princesse Auguste-Amélie de Bavière.

Pendant son séjour à Vienne, l'Empereur avait établi son quartier général à Schœnbrunn, dont le nom est devenu célèbre par plusieurs séjours de Sa Majesté, et qui, dit-on, est encore aujourd'hui, par une singulière destinée, la résidence de son fils.

Je ne saurais assurer si ce fut pendant ce premier séjour à Schœnbrunn que l'Empereur fit la rencontre extraordinaire que je vais rapporter. Sa Majesté, en costume de colonel des chasseurs de la garde, montait tous les jours à cheval. Un matin qu'il se promenait sur la route de Vienne, il vit arriver dans une voiture ouverte un ecclésiastique et une femme baignée de larmes qui ne le reconnut pas. Napoléon s'approcha de la voiture, salua cette dame, et s'informa de la cause de son chagrin, de l'objet et du but de son voyage. « Monsieur, répondit-elle, j'habitais dans un village à « deux lieues d'ici, une maison qui a été pillée par des sol- « dats, et mon jardinier a été tué. Je viens demander une « sauvegarde à votre Empereur qui a beaucoup connu ma « famille, à laquelle il a de grandes obligations. — Quel est « votre nom, madame? — De Bunny; je suis fille de M. de Mar- « bœuf, ancien gouverneur de la Corse. — Je suis charmé, « madame, reprit Napoléon, de trouver une occasion de vous « être agréable. C'est moi qui suis l'Empereur. » Madame de Bunny resta tout interdite. Napoléon la rassura et continua son chemin en la priant d'aller l'attendre à son quartier général. A son retour, il la reçut et la traita à merveille, lui donna pour escorte un piquet de chasseurs de sa garde, et la congédia heureuse et satisfaite.

Dès que la bataille d'Austerlitz avait été gagnée, l'Empereur s'était empressé d'envoyer en France le courrier Moustache, pour en annoncer la nouvelle à l'Impératrice. Sa Majesté était au château de Saint-Cloud. Il était neuf heures du soir, lorsqu'on entendit tout à coup pousser de grands cris de joie, et le bruit d'un cheval qui arrivait au galop. Le son

des grelots et les coups du fouet annonçaient un courrier. L'Impératrice, qui attendait avec une vive impatience des nouvelles de l'armée, s'élance vers la fenêtre et l'ouvre précipitamment. Les mots de *victoire* et d'*Austerlitz* frappent son oreille. Impatiente de savoir les détails, elle descend sur le perron, suivie de ses dames. Moustache lui apprend de vive voix la grande nouvelle, et remet à Sa Majesté la lettre de mant qu'elle avait au doigt, et le donna au courrier. Le pau- l'Empereur. Joséphine, après l'avoir lue, tira un superbe dia- vre Moustache avait fait au galop plus de cinquante lieues dans la journée, et il était tellement harassé qu'on fut obligé de l'enlever de dessus son cheval. Il fallut quatre personnes pour procéder à cette opération, et le transporter dans un lit. Son dernier cheval, qu'il avait sans doute encore moins ménagé que les autres, tomba mort dans la cour du château.



CHAPITRE XXIX

Retour de l'Empereur à Paris. — Aventure en montant la côte de Meaux. — Une jeune fille se jette dans la voiture de l'Empereur. — Rude accueil et grâce refusée. — Je reconnais mademoiselle de Lajolais. — Le général de Lajolais deux fois accusé de conspiration. — Arrestation de sa femme et de sa fille. — Rigueurs exercées contre madame de Lajolais. — Résolution extraordinaire de mademoiselle de Lajolais. — Elle se rend seule à Saint-Cloud et s'adresse à moi. — Je fais parvenir sa demande à sa Majesté l'Impératrice. — Craintes de Joséphine. — Joséphine et Hortense font placer mademoiselle de Lajolais sur le passage de l'Empereur. — Attentions et bonté des deux princesses. — Constance inébranlable d'une enfant. — Mademoiselle de Lajolais en présence de l'Empereur. — Scène déchirante. — Sévérité de l'Empereur. — Grâce arrachée. — Évanouissement. — Soins donnés à mademoiselle de Lajolais par l'Empereur, — Les généraux Wolff et Lavalette la reconduisent à son père. — Entrevue du général de Lajolais et de sa fille. — Mademoiselle de Lajolais obtient aussi la grâce de sa mère. — Elle se joint aux dames bretonnes pour solliciter la grâce des compagnons de Georges. — Exécution retardée. — Démarche infructueuse. — Avertissement de l'auteur. — Le jeune Destrem demande et obtient la grâce de son père. — Faveur inutile. — Passage de l'Empereur par Saint-Cloud, au retour d'Austerlitz. — M. Barré, maire de Saint-Cloud. — L'arc *barré* et *la plus dormeuse* des communes. — M. le prince de Talleyrand et les lits de Saint-Cloud. — Singulier caprice de l'Empereur. — Petite révolution au château. — Les manies des souverains sont épidémiques.

L'Empereur ayant quitté Stuttgard, ne s'arrêta que vingt-quatre heures à Carlsruhe, et quarante-huit heures à Strasbourg; de là jusqu'à Paris il ne fit que des haltes assez courtes, sans se presser toutefois, et sans demander aux postillons cette rapidité extrême qu'il avait coutume d'en exiger.

Pendant que nous montions la côte de Meaux, et que l'Empereur lui-même, fortement occupé de la lecture d'un livre qu'il avait dans les mains, ne faisait aucune attention à ce qui se passait sur la route, une jeune fille se précipita sur la portière de Sa Majesté, s'y cramponna malgré les efforts, assez faibles à la vérité, que les cavaliers de l'escorte tentèrent pour l'éloigner, l'ouvrit et se jeta dans la voiture de

POLIGNAC.

l'Empereur. Tout cela fut fait en moins de temps que je n'en mets à le dire. L'Empereur, on ne peut plus surpris, s'écria: « Que diable me veut cette folle? » Puis reconnaissant la jeune demoiselle après avoir mieux examiné ses traits, il ajouta avec une humeur bien prononcée: « Ah! c'est encore vous! vous « ne me laisserez donc jamais tranquille? » La jeune fille, sans s'effrayer de ce rude accueil, mais non sans verser beaucoup de larmes, dit que la seule grâce qu'elle était venue implorer pour son père était qu'on le changeât de prison, et qu'il fût transporté au château d'If, où l'humidité détruisait sa santé, à la citadelle de Strasbourg. « Non, non, s'écria « l'Empereur, n'y comptez pas. J'ai bien autre chose à faire « que de recevoir vos visites. Que je vous accorde encore cette « demande, et dans huit jours vous en aurez imaginé quel- « qu'autre. » La pauvre demoiselle insista avec une fermeté digne d'un meilleur succès; mais l'Empereur fut inflexible. Arrivé au haut de la côte, il dit à la jeune fille: « J'espère que vous allez descendre, et me laisser poursuivre « mon chemin. J'en suis bien fâché, mais ce que vous me « demandez est impossible! » Et il la congédia sans vouloir l'entendre plus longtemps.

Pendant que cela se passait, je montais la côte à pied, à quelques pas de la voiture de Sa Majesté, et lorsque, cette désagréable scène étant terminée, la jeune personne, forcée de s'éloigner sans avoir rien obtenu, passa devant moi en sanglotant, je reconnus mademoiselle de Lajolais, que j'avais déjà vue dans une circonstance semblable, mais où sa courageuse tendresse pour ses parents avait été suivie d'une meilleure réussite.

Le général de Lajolais avait été arrêté, ainsi que toute sa famille, au 18 fructidor. Après avoir subi une détention de vingt-huit mois, il avait été jugé à Strasbourg par un conseil de guerre, sur l'ordre qu'en donna le premier consul, et acquitté à l'unanimité.

Plus tard, lorsqu'éclata la conjuration des généraux Pichegru, Moreau, Georges Cadoudal, et de MM. de Polignac, de Rivière, etc., le général de Lajolais, qui en faisait partie, fut condamné à mort avec eux; sa femme et sa fille furent transférées de Strasbourg à Paris par la gendarmerie. Madame de Lajolais fut mise au secret le plus rigoureux; et sa fille, séparée d'elle, se réfugia chez des amis de sa famille. C'est alors que cette jeune personne, âgée à peine de qua-

torze ans, déploya un courage et une force de caractère inconnus dans un âge aussi tendre. Lorsqu'elle apprit la condamnation à mort de son père, elle partit à quatre heures du matin, sans avoir fait part de sa résolution à personne, seule, à pied, sans guide, sans introducteur, et se présenta tout en larmes au château de Saint-Cloud, où était l'Empereur. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'elle parvint à en franchir l'entrée; mais elle ne se laissa rebuter par aucun obstacle, et arriva jusqu'à moi. « Monsieur, me dit-« elle, on m'a promis que vous me conduiriez tout de suite « à l'Empereur (je ne sais qui lui avait fait ce conte); je ne « vous demande que cette grâce, ne me la refusez pas, je « vous en supplie! » Touché de sa confiance et de son désespoir, j'allai prévenir Sa Majesté l'Impératrice.

Celle-ci, tout émue de la résolution et des larmes d'une enfant si jeune, n'osa pourtant pas lui prêter sur-le-champ son appui, dans la crainte de réveiller la colère de l'Empereur, qui était grande contre ceux qui avait trempé dans la conspiration. L'Impératrice m'ordonna de dire à la jeune de Lajolais qu'elle était désolée de ne pouvoir rien faire pour elle en ce moment; mais qu'elle eût à revenir à Saint-Cloud le lendemain à cinq heures du matin; qu'elle et la reine Hortense aviseraient au moyen de la placer sur le passage de l'Empereur. La jeune fille revint le jour suivant à l'heure indiquée. Sa Majesté l'Impératrice la fit placer dans le salon vert. Là elle épia pendant dix heures le moment où l'Empereur, sortant du conseil, traverserait cette salle pour passer dans son cabinet.

L'Impératrice et son auguste fille donnèrent des ordres pour qu'on lui servît à déjeuner et ensuite à dîner; elles vinrent elles-mêmes la prier de prendre quelque nourriture, mais leurs instances furent inutiles. La pauvre enfant n'avait pas d'autre pensée ni d'autre besoin que d'obtenir la vie de son père. Enfin à cinq heures après midi l'Empereur parut; sur un signe que l'on fit à mademoiselle Lajolais pour lui montrer l'Empereur, qu'entouraient quelques conseillers d'état et des officiers de maison, elle s'élança vers lui; c'est alors qu'eut lieu une scène déchirante qui dura fort longtemps. La jeune fille se traînait aux genoux de l'Empereur, le conjurant les mains jointes et dans les termes les plus touchants, de lui accorder la grâce de son père. L'Empereur commença d'abord par la repousser et lui dire du ton le plus sévère:

« Votre père est un traître, c'est la seconde fois qu'il se rend « coupable envers l'état, je ne puis rien vous accorder. » Mademoiselle de Lajolais répondit à cette sortie de Sa Majesté: « La première fois, mon père a été jugé et reconnu inno- « cent; cette fois-ci c'est sa grâce que j'implore! » Enfin l'Empereur, vaincu par tant de courage et de dévouement, et un peu fatigué d'ailleurs d'une séance que la persévérance de la jeune fille semblait encore disposée à prolonger, céda à ses prières, et la vie du général de Lajolais fut sauvée.

Epuisée de fatigue et de faim, sa fille tomba sans connaissance aux pieds de l'Empereur; il la releva lui-même, lui fit donner des soins, et la présentant aux personnes témoins de cette scène, il la combla d'éloges pour sa piété filiale.

Sa Majesté donna ordre aussitôt qu'on la reconduisît à Paris, et plusieurs officiers supérieurs se disputèrent le plaisir de l'accompagner. Les généraux Wolff, aide de camp du prince Louis, et Lavalette, furent chargés de ce soin, et la conduisirent à la Conciergerie auprès de son père. Entrée dans son cachot, elle se précipita à son cou pour lui annoncer la grâce qu'elle venait d'arracher, mais accablée par tant d'émotions elle fut hors d'état de prononcer une seule parole, et ce fut le général Lavalette qui annonça au prisonnier ce qu'il devait à la courageuse persistance de sa fille... Le lendemain, elle obtint par l'Impératrice Joséphine la liberté de sa mère qui devait être déportée.

Après avoir obtenu la vie de son père et la liberté de sa mère, comme je viens de le rapporter, mademoiselle de Lajolais voulut encore travailler à sauver leurs compagnons d'infortune condamnés à mort. Elle se joignit aux dames bretonnes, que le succès qu'elle avait déjà obtenu avaient engagées à solliciter sa coopération, et elle courut avec elles à la Malmaison pour demander ces nouvelles grâces.

Ces dames avaient obtenu que l'exécution des condamnés fût retardée de deux heures; elles espéraient que l'Impératrice Joséphine pourrait fléchir l'Empereur; mais il fut inflexible, et cette généreuse tentative resta sans succès. Mademoiselle de Lajolais revint à Paris avec la douleur de n'avoir pu arracher quelques malheureux de plus aux rigueurs de la loi.

J'ai déjà dit deux choses que je me crois obligé de rappeler en cet endroit: la première, c'est que, loin de m'assujettir à rapporter les événements dans leur ordre chronologi-

Mademoiselle de Lajolais implorant la grâce de son pere.

que, je les écrirais à mesure qu'ils viendraient s'offrir à ma mémoire; la seconde, c'est que je considère comme une obligation et un devoir pour moi de raconter tous les actes de l'Empereur qui peuvent servir à le faire mieux connaître, et qui ont été oubliés, soit involontairement, soit à dessein, par ceux qui ont écrit sa vie. Je crains peu que l'on m'accuse sur ce point de monotonie, et que l'on m'adresse le reproche de ne faire qu'un panégyrique; mais si cela arrivait à quelqu'un, je dirais: Tant pis pour qui s'ennuie au récit des bonnes actions! Je me suis engagé à dire la vérité sur l'Empereur, en bien comme en mal; tout lecteur qui s'attend à ne trouver dans mes mémoires que du mal sur le compte de l'Empereur, comme celui qui s'attendrait à n'y trouver que du bien, fera sagement de ne pas aller plus loin, car j'ai fermement résolu de raconter tout ce que je sais. Ce n'est pas ma faute si les bienfaits accordés par l'Empereur ont été tellement nombreux que mes récits devront souvent tourner à sa louange.

J'ai cru bon de faire ces courtes observations avant de rapporter ici une autre grâce accordée par Sa Majesté à l'époque du couronnement, et que l'aventure de mademoiselle de Lajolais m'a rappelée.

Le jour de la première distribution dans l'église des Invalides de la décoration de la Légion d'Honneur, et au moment où, cette imposante cérémonie étant terminée, l'Empereur allait se retirer, un très jeune homme vint se jeter à genoux sur les marches du trône en criant: *Grâce! grâce pour mon père!* Sa Majesté, touchée de sa physionomie intéressante et de sa profonde émotion, s'approcha de lui et voulut le relever; mais le jeune homme se refusait à changer d'attitude, et répétait sa demande d'un ton suppliant. « Quel est le nom de votre père? » lui demanda l'Empereur. — « Sire, répondit le jeune homme pouvant à peine « se faire entendre, il s'est fait assez connaître, et les ennemis « de mon père ne l'ont que trop calomnié auprès de Votre « Majesté; mais je jure qu'il est innocent. Je suis le fils de « Hugues Destrem. — Votre père, Monsieur, s'est grave- « ment compromis par ses liaisons avec des factieux incor- « rigibles; mais j'aurai égard à votre demande. M. Destrem « est heureux d'avoir un fils qui lui est si dévoué. » Sa Majesté ajouta encore quelques paroles consolantes, et le jeune homme se retira avec la certitude que son père serait gracié.

Malheureusement le pardon accordé par l'Empereur arriva trop tard; M. Hugues Destrem, qui avait été transporté à l'île d'Oléron après l'attentat du 3 nivôse, auquel il n'avait pourtant pris aucune part, mourut dans cet exil, avant d'avoir reçu la nouvelle que les sollicitations de son fils avaient obtenu un plein succès.

A notre retour de la glorieuse campagne d'Austerlitz, la commune de Saint-Cloud, si favorisée par le séjour de la cour, avait décidé qu'elle se distinguerait dans cette circonstance, et s'efforcerait de prouver tout son amour pour l'Empereur.

Le maire de Saint-Cloud était M. Barré, homme d'une instruction parfaite et d'une grande bonté; Napoléon l'estimait particulièrement, et aimait à s'entretenir avec lui; aussi fut-il sincèrement regretté de ses administrés, quand la mort le leur enleva.

M. Barré fit élever un arc de triomphe simple, mais noble et de bon goût, au bas de l'avenue qui conduit au palais; on le décora de l'inscription suivante:

A SON SOUVERAIN CHÉRI

LA PLUS HEUREUSE DES COMMUNES

Le soir où l'on attendait l'Empereur, M. le maire et ses adjoints, avec la harangue obligée, passèrent une partie de la nuit au pied du monument. M. Barré, qui était vieux et valétudinaire, se retira, mais non sans avoir placé en sentinelle un de ses administrés qui devait l'aller prévenir de la venue du premier courrier. On fit poser une échelle en travers de l'arc de triomphe pour que personne n'y pût passer avant Sa Majesté. Malheureusement l'argus municipal vint à s'endormir: l'Empereur arrive sur le matin et passe à côté de l'arc de triomphe, en riant beaucoup de l'obstacle qui l'empêchait de jouir de l'honneur insigne que lui avaient préparé les bons habitants de Saint-Cloud.

Le jour même de l'événement, on fit courir dans le palais un petit dessin représentant les autorités endormies auprès du monument. On n'avait eu garde d'oublier l'échelle qui barrait le passage; on lisait au-dessous *l'arc barré*, par allusion au nom du maire. Quant à l'inscription, on l'avait travestie de cette manière:

A SON SOUVERAIN CHÉRI

LA PLUS DORMEUSE DES COMMUNES

Leurs Majestés s'amusèrent beaucoup de cette plaisanterie.

La cour étant à Saint-Cloud, l'Empereur, qui avait travaillé fort tard avec M. de Talleyrand, invita ce dernier à coucher au château. Le prince, qui aimait mieux retourner à Paris, refusa, donnant pour excuse que les lits avaient une odeur fort désagréable. Il n'en était pourtant rien, et on avait, comme on peut aisément le croire, le plus grand soin du mobilier, tant au garde-meuble que dans les différents palais impériaux. Le motif assigné par M. de Talleyrand avait été donné par hasard; il aurait pu tout aussi bien en assigner un autre. Néanmoins l'observation frappa l'Empereur, et le soir, en entrant dans sa chambre, il se plaignit que son lit sentait mauvais. Je l'assurai du contraire, en promettant à Sa Majesté que le lendemain elle serait convaincue de son erreur. Mais loin d'être persuadé, l'Empereur, à son lever, répéta que son lit avait une odeur fort désagréable et qu'il fallait absolument le changer. Sur-le-champ on appela M. Charvet, concierge du palais, à qui Sa Majesté se plaignit de son lit et ordonna d'en faire apporter un autre. M. Desmasis, conservateur du garde-meuble, fut aussi mandé; il examine matelas, lits de plume et couvertures, les tourne et retourne en tout sens; d'autres personnes en font autant, et chacun demeure convaincu que le lit de Sa Majesté ne répandait aucune odeur. Malgré tant de témoignages, l'Empereur, non parce qu'il tenait à honneur de n'avoir pas le démenti de ce qu'il avait avancé, mais seulement par suite d'un caprice auquel il était assez sujet, persista dans sa première idée et exigea que son coucher fût changé. Voyant qu'il fallait obéir, j'envoyai le coucher aux Tuileries et fis apporter le lit de Paris au château de Saint-Cloud, l'Empereur applaudit à ce changement, et quand il fut revenu aux Tuileries, il ne s'aperçut pas de l'échange et trouva très bon son coucher dans ce château. Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que les dames du palais ayant appris que l'Empereur s'était plaint de son lit, trouvèrent aux leurs une odeur insupportable. Il fallut tout bouleverser, et cela fit une petite révolution. Les caprices des souverains ont quelque chose d'épidémique.

CHAPITRE XXX

Liaisons secrètes de l'Empereur. — Quelle est, selon l'Empereur, la conduite d'un honnête homme. — Ce que Napoléon entendait par *immoralité*. — Tentations des souverains. — Discrétion de l'Empereur. — Jalousie de Joséphine. — Madame Gazani. — Rendez-vous dans l'ancien appartement de M. de Bourrienne. — L'Empereur en tête à tête *avec un ministre*. — Soupçons et agitation de l'Impératrice. — Ma consigne me force à mentir. — L'impératrice plaidant à mes dépens le faux pour savoir le vrai. — Petite réprimande adressée à mon sujet par l'Empereur à l'Impératrice.— Je suis justifié. — Bouderie passagère. — Durée de la liaison de l'Empereur avec madame Gazani. — Madame de Rémusat dame d'honneur de l'impératrice. — Expédition nocturne de Joséphine et de madame de Rémusat. — Ronflement formidable. — Terreur panique et fuite précipitée. — Larmes et rire fou. — L'allée des Veuves. — L'Empereur en bonnes fortunes. — Le prince Murat et moi nous l'attendons à la porte de..... — Inquiétude de Murat. — Mot *impérial* de Napoléon. — Les pourvoyeurs officieux. — Je suis sollicité par certaines dames. — Ma répugnance pour les marchés clandestins. — Anciennes attributions du premier valet de chambre, non rétablies par l'Empereur. — Complaisance d'un général. — Résistance d'une dame *après* son mariage. — Mademoiselle E..... lectrice de la princesse Murat. — Portrait de mademoiselle E..... — Intrigue contre l'Impératrice. — Entrevues aux Tuileries et quelles en furent les suites. — Naissance d'un enfant impérial. — Education de cet enfant. — Mademoiselle E..... à Fontainebleau. — Mécontentement de l'Empereur. — Rigueur envers la mère et tendresse pour le fils. — Les trois fils de Napoléon. — Distraction de l'Empereur à Boulogne. — La belle Italienne.— Découverte et proposition de Murat — Mademoiselle L. B. — Spéculation honteuse. — Les pas de ballet. — Le teint échauffé.— Œillades en pure perte.—Visite à mademoiselle Lenormand. — Discrétion de mademoiselle L. B. sur les prédictions de la devineresse. — Crédulité justifiée par l'événement. — Balivernes.

Sa Majesté avait coutume de dire que l'on reconnaissait un honnête homme à sa conduite envers sa femme, ses enfants et ses domestiques, et j'espère qu'il ressortira de ces mémoires que l'Empereur, sous ces divers rapports, avait la conduite d'un honnête homme, telle qu'il la définissait. Il disait encore que l'immoralité était le vice le plus dangereux

dans un souverain, parce qu'il faisait loi pour ses sujets. Ce qu'il entendait par *immoralité*, c'était sans doute une publicité scandaleuse donnée à des liaisons qui devraient toujours rester secrètes: car pour ces liaisons en elles-mêmes, il ne les repoussait pas plus qu'un autre lorsqu'elles venaient se jeter à sa tête. Peut-être tout autre, dans la même position que lui, entouré de séductions, d'attaques et d'avances de toute espèce, aurait moins souvent encore résisté à la tentation. Pourtant à Dieu ne plaise que je veuille prendre ici la défense de Sa Majesté sous ce rapport; je conviendrai même, si l'on veut, que sa conduite n'offrait pas l'exemple de l'accord le plus parfait avec la morale de ses discours; mais on avouera aussi que c'était beaucoup, pour un souverain, de cacher avec le plus grand soin ses distractions au public, pour qui elles auraient été un sujet de scandale, ou, qui pis est, d'imitation, et à sa femme, qui en aurait éprouvé le plus violent chagrin. Voici, sur ce chapitre délicat, deux ou trois anecdotes qui me reviennent maintenant à l'esprit, et qui sont, je crois, à peu près de l'époque à laquelle ma narration est parvenue.

L'Impératrice Joséphine était jalouse, et malgré la prudence dont usait l'Empereur dans ses liaisons secrètes, elle n'était pas sans être quelquefois informée de ce qui se passait.

L'Empereur avait connu à Gênes madame Gazani, fille d'une danseuse italienne, et il continuait de la recevoir à Paris. Un jour qu'il avait rendez-vous avec cette dame dans les petits appartements, il m'ordonna de rester dans sa chambre, et de répondre aux personnes qui le demanderaient, fût-ce même Sa Majesté l'Impératrice, qu'il travaillait dans son cabinet avec un ministre.

Le lieu de l'entrevue était l'ancien appartement occupé par M. de Bourrienne, dont l'escalier donnait dans la chambre à coucher de Sa Majesté. Cet appartement avait été arrangé et décoré fort simplement; il avait une seconde sortie sur l'escalier, dit l'escalier noir, parce qu'il était sombre et peu éclairé. C'était par là qu'entrait madame Gazani. Quant à l'Empereur, il allait la trouver par la première issue. Il y avait peu d'instants qu'ils étaient réunis, quand l'Impératrice entra dans la chambre de l'Empereur, et me demanda ce que faisait son époux. « Madame, l'Empereur « est fort occupé en ce moment; il travaille dans son cabinet « avec un ministre. — Constant, je veux entrer. — Cela

« est impossible, madame, j'ai reçu l'ordre formel de ne pas « déranger Sa Majesté, pas même pour Sa Majesté l'Impé- « ratrice. » Là-dessus, celle-ci s'en retourna mécontente et même courroucée. Au bout d'une demi-heure, elle revint, et comme elle renouvela sa demande, il me fallut bien renouveler ma réponse. J'étais désolé de voir le chagrin de Sa Majesté l'Impératrice, mais je ne pouvais manquer à ma consigne. Le même soir, à son coucher, l'Empereur me dit, d'un ton fort sévère, que l'Impératrice lui avait assuré tenir de moi que, lorsqu'elle était venue le demander, il était enfermé avec une dame. Je répondis à l'Empereur, sans me troubler, que certainement il ne pouvait croire cela. « Non, « reprit Sa Majesté, revenant au ton amical dont elle m'ho- « norait habituellement, je vous connais assez pour être assuré « de votre discrétion; mais malheur aux sots qui bavardent, « si je parviens à les découvrir. » Au coucher du lendemain, l'Impératrice entra comme l'Empereur se mettait au lit, et Sa Majesté lui dit devant moi: « C'est fort mal, Joséphine, « de prêter des mensonges à ce pauvre Constant; il n'était pas « homme à vous faire un conte comme celui que vous m'avez « rapporté. » L'Impératrice s'assit sur le bord du lit, se prit à rire, et mit sa jolie petite main sur la bouche de son mari. Comme il était question de moi, je me retirai. Pendant quelques jours, Sa Majesté l'Impératrice fut froide et sévère envers moi; mais comme cela lui était peu naturel, elle reprit bientôt cet air de bonté qui lui gagnait tous les cœurs.

Quant à la liaison de l'Empereur avec madame Gazani, elle dura à peu près un an; encore les rendez-vous n'avaient lieu qu'à des époques assez éloignées.

Le trait de jalousie suivant ne m'est pas aussi personnel que celui que je viens de citer.

Madame de R***, femme d'un de messieurs les préfets du palais, et celle de ses dames d'honneur que Sa Majesté l'Impératrice aimait le plus, la trouva un soir tout en larmes et désespérée. Madame de R*** attendit en silence que Sa Majesté daignât lui apprendre la cause de ce violent chagrin. Elle n'attendit pas longtemps. A peine était-elle entrée dans le salon, que Sa Majesté s'écria: « Je suis sûre qu'il est main- « tenant couché avec une femme. Ma chère amie, ajouta-t-elle « continuant de pleurer, prenez ce flambeau et allons écouter « à sa porte: nous entendrons bien. » Madame de R*** fit tout ce qu'elle put pour la dissuader de ce projet; elle lui

représenta l'heure avancée, l'obscurité du passage, le danger qu'elles couraient d'être surprises; mais tout fut inutile. Sa Majesté lui mit le flambeau dans la main en lui disant: « Il « faut absolument que vous m'accompagniez. Si vous avez « peur, je marcherai devant vous. » Madame de R*** obéit, et voilà les deux dames s'avançant sur la pointe du pied dans le corridor, à la lueur d'une seule bougie que l'air agitait. Arrivées à la porte de l'antichambre de l'Empereur, elles s'arrêtent, respirant à peine, et l'Impératrice tourne doucement le bouton. Mais au moment où elle met le pied dans l'appartement, Roustan qui y couchait, et qui était profondément endormi, poussa un ronflement formidable et prolongé. Ces dames n'avaient pas pensé apparemment qu'il se trouverait là, et madame de R*** s'imaginant le voir déjà sautant à bas du lit, le sabre et le pistolet au poing, tourne les talons et se met à courir de toutes ses forces, son flambeau à la main, vers l'appartement de l'Impératrice, laissant celle-ci dans la plus complète obscurité. Elle ne reprit haleine que dans la chambre à coucher de l'Impératrice, et ce ne fut aussi que là qu'elle se souvint que celle-ci était restée sans lumière dans les corridors. Madame de R*** allait retourner à sa rencontre, lorsqu'elle la vit revenir se tenant les côtés de rire, et parfaitement consolée de son chagrin par cette burlesque aventure. Madame de R*** cherchait à s'excuser: « Ma chère « amie, lui dit Sa Majesté, vous n'avez fait que me prévenir. « Ce butor de Roustan m'a fait une telle peur, que je vous « aurais donné l'exemple de la fuite, si vous n'aviez pas été « encore un peu plus poltronne que moi. »

Je ne sais ce que ces dames auraient découvert si le courage ne leur eût manqué avant d'avoir mené à fin leur expédition; rien du tout, peut-être, car l'Empereur ne recevait que rarement aux Tuileries la personne dont il était épris pour le moment. On a vu que, sous le consulat, il donnait ses rendez-vous dans une petite maison de l'allée des Veuves. Empereur, c'était encore hors du château qu'avaient lieu ses entrevues amoureuses. Il s'y rendait incognito la nuit, et s'exposait à toutes les chances que court un homme à bonnes fortunes.

Un soir, entre onze heures et minuit, l'Empereur me fait appeler, demande un frac noir et un chapeau rond, et m'ordonne de le suivre. Nous montons, le prince Murat troisième, dans une voiture de couleur sombre; César conduisait. Il

n'y avait qu'un seul laquais pour ouvrir la portière, et tous deux étaient sans livrée. Après une petite course dans Paris, l'Empereur fit arrêter dans la rue des... Il descendit, fit quelques pas en avant, frappa à une porte cochère et entra seul dans un hôtel. Le prince et moi étions restés dans la voiture. Des heures se passèrent, et nous commençâmes à nous inquiéter. La vie de l'Empereur avait été assez souvent menacée pour qu'il ne fût que trop naturel de craindre quelque nouveau piège ou quelque surprise. L'imagination fait du chemin lorsqu'elle est poursuivie par de telles craintes. Le prince Murat jurait et maudissait énergiquement tantôt l'imprudence de Sa Majesté, tantôt sa galanterie, tantôt la dame et ses complaisances. Je n'étais pas plus rassuré que lui, mais, plus calme, je cherchais à le calmer. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, le prince s'élance hors de la voiture, je le suis, et il avait la main sur le marteau de la porte lorsque l'Empereur en sortit. Il était déjà grand jour. Le prince lui fit part de nos inquiétudes et des réflexions que nous avions faites sur sa témérité. « Quel enfantillage! « dit là-dessus Sa Majesté, qu'aviez-vous tant à craindre? « partout où je suis, ne suis-je pas chez moi? »

C'était bien volontairement que quelques habitués de la cour s'empressaient de parler à l'Empereur de jeunes et jolies personnes qui désiraient être connues de lui, car il n'était nullement dans son caractère de donner de pareilles commissions. Je n'étais pas assez grand seigneur pour trouver un tel emploi honorable; aussi n'ai-je jamais voulu me mêler des affaires de ce genre. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir été indirectement sondé, ou même ouvertement sollicité par certaines dames qui ambitionnaient le titre de favorites, quoique ce titre ne donnât que fort peu de droits et de privilèges auprès de l'Empereur; mais encore une fois je n'entrais point dans de tels marchés; je me contentais de m'occuper des devoirs que m'imposait ma place, non d'autre chose; et quoique Sa Majesté prît plaisir à ressusciter les usages de l'ancienne monarchie, les secrètes attributions du premier valet de chambre ne furent point rétablies, et je me gardai bien de les réclamer.

Assez d'autres (non des valets de chambre) étaient moins scrupuleux que moi. Le général L..... parla un jour à l'Empereur d'une demoiselle fort jolie, dont la mère tenait une maison de jeu, et qui désirait lui être présentée. L'Empe-

reur la reçut une seule fois. Peu de jours après elle fut mariée. A quelque temps de là, Sa Majesté voulut la revoir et la redemanda. Mais la jeune femme répondit qu'elle ne s'appartenait plus, et elle se refusa à toutes les instances, à toutes les offres qui lui furent faites. L'Empereur n'en parut nullement mécontent; il loua au contraire madame D... de sa fidélité à ses devoirs et approuva fort sa conduite.

Son Altesse Impériale la princesse Murat avait, en 1804, dans sa maison, une jeune lectrice, mademoiselle E... Elle était grande, svelte, bien faite, brune avec de beaux yeux noirs, vive et fort coquette, et pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans. Quelques personnes qui croyaient avoir intérêt à éloigner Sa Majesté de l'Impératrice sa femme, remarquèrent avec plaisir la disposition de la lectrice à essayer le pouvoir de ses œillades sur l'Empereur, et celle de ce dernier à s'y laisser prendre. Elles attisèrent adroitement le feu, et ce fut une d'elles qui se chargea de toute la diplomatie de cette *affaire*. Des propositions faites par un tiers furent sur-le-champ acceptées. La belle E... vint au château, en secret, mais rarement, et elle n'y passait que deux ou trois heures. Elle devint grosse. L'Empereur fit louer pour elle, rue Chantereine, un hôtel où elle accoucha d'un beau garçon qui fut doté dès sa naissance de 30,000 francs de rente. On le confia d'abord aux soins de madame L..., nourrice du prince Achille Murat, laquelle le garda trois ou quatre ans. Ensuite M. M..., secrétaire de Sa Majesté, fut chargé de pourvoir à l'éducation de cet enfant. Lorsque l'Empereur revint de l'île d'Elbe, le fils de mademoiselle E... fut remis aux mains de Sa Majesté l'Impératrice-mère. La liaison de l'Empereur avec mademoiselle E... ne dura pas longtemps. Un jour on la vit arriver avec sa mère à Fontainebleau, où se trouvait la cour. Elle monta à l'appartement de Sa Majesté, et me demanda de l'annoncer. L'Empereur fut on ne peut plus mécontent de cette démarche, et me chargea d'aller dire de sa part à mademoiselle E... qu'il lui défendait de jamais se présenter devant lui sans sa permission et de séjourner un instant de plus à Fontainebleau. Malgré cette rigueur pour la mère, l'Empereur aimait tendrement le fils. Je le lui amenais souvent; il le caressait, lui donnait cent friandises, et s'amusait beaucoup de sa vivacité et de ses reparties, qui étaient très spirituelles pour son âge.

Cet enfant et celui de la belle Polonaise dont je parlerai

plus tard sont, avec le roi de Rome, les seuls enfants qu'ait eus l'Empereur. Il n'a jamais eu de filles, et je crois qu'il n'aurait pas aimé à en avoir.

J'ai vu je ne sais où que l'Empereur, pendant le séjour le plus long que nous ayons fait à Boulogne, se délassait la nuit des travaux de la journée avec une belle Italienne. Voici ce que je sais de cette aventure. Sa Majesté se plaignait un matin, pendant que je l'habillais, en présence du prince Murat, de ne voir que des figures à moustaches, ce qui, disait-elle, était fort triste. Le prince toujours prêt, dans les occasions de ce genre, à offrir ses services à son beau-frère, lui parla d'une dame génoise belle et spirituelle, qui avait le plus grand désir de voir Sa Majesté. L'Empereur accorda, en riant, un tête-à-tête, et le prince se chargea de transmettre le message. Il y avait deux jours que, par ses soins, la belle dame était arrivée et installée dans la haute ville, lorsque l'Empereur, qui habitait au Pont de Briques, m'ordonna un soir de prendre une voiture et d'aller chercher la protégée du prince Murat. J'obéis et j'amenai la belle Génoise, qui, pour éviter le scandale, bien qu'il fît nuit close, fut introduite par un petit jardin situé derrière les appartements de Sa Majesté. La pauvre femme était bien émue et pleurait; mais elle se consola promptement en se voyant bien accueillie: l'entrevue se prolongea jusqu'à trois heures du matin, et je fus alors appelé pour reconduire la dame. Elle revint, depuis, quatre ou cinq fois et revit encore l'Empereur à Rambouillet. Elle était bonne, simple, crédule et point du tout intrigante, et ne chercha point à tirer parti d'une liaison qui, du reste, ne fut que passagère.

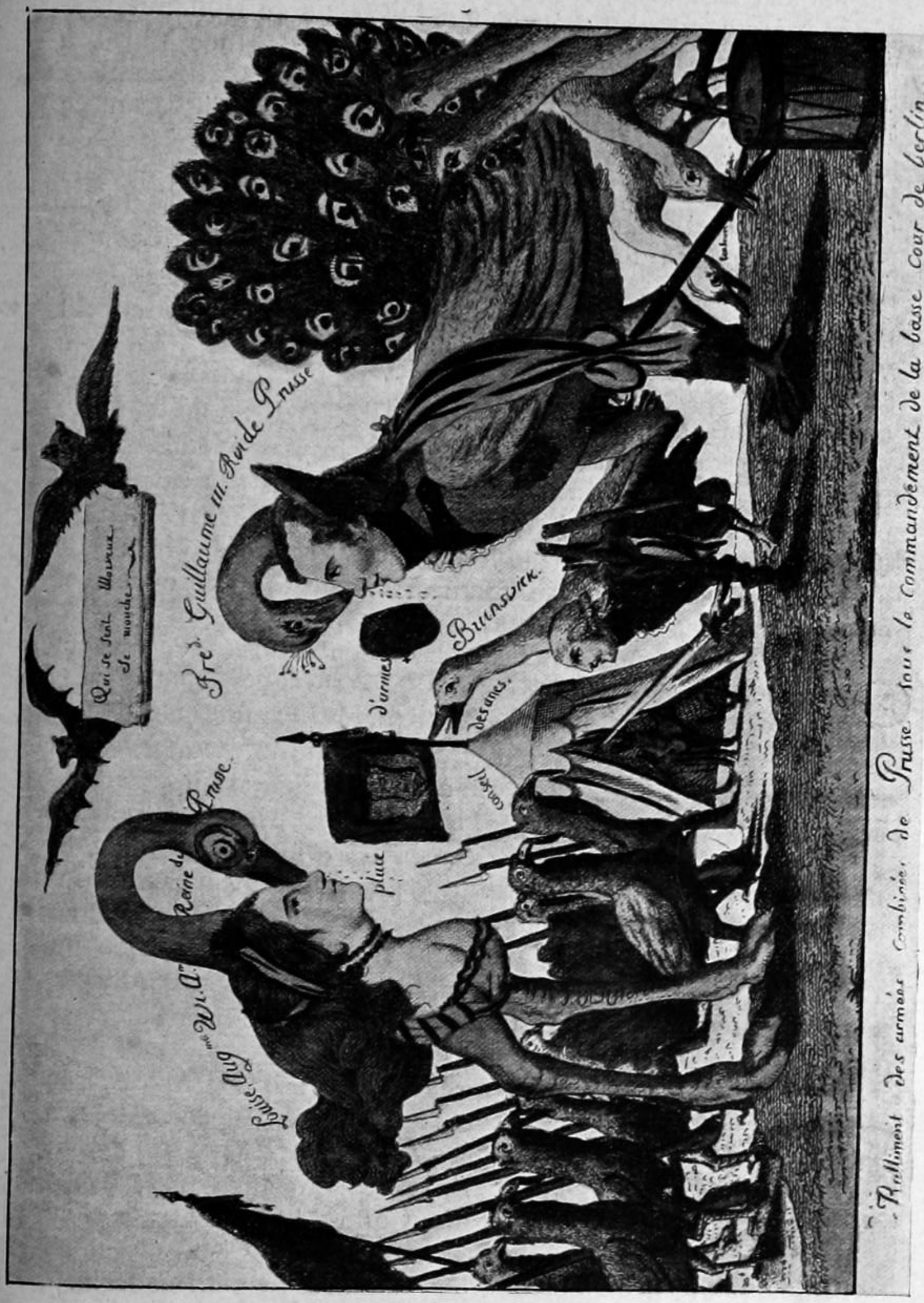
Une autre de ces favorites d'un moment qui se précipitaient en quelque sorte dans les bras de l'Empereur, sans lui donner le temps de lui adresser ses hommages, mademoiselle L. B. était une fort jolie personne; elle avait de l'esprit et un bon cœur, et si elle eût reçu une éducation moins frivole, elle aurait été sans doute une femme estimable. Mais j'ai tout lieu de penser que sa mère avait toujours eu le dessein d'acquérir un protecteur à son second mari, en *utilisant* la jeunesse et les attraits de la fille de son premier; je ne me souviens pas de son nom, mais il était d'une famille noble, ce dont la mère et la fille se félicitaient beaucoup. La jeune personne était bonne musicienne, et chantait agréablement; mais ce qui me paraissait aussi ridicule qu'indécent,

c'était de la voir devant une assez nombreuse compagnie réunie chez sa mère, danser des pas de ballet, dans un costume presque aussi léger qu'à l'Opéra, avec des castagnettes ou un tambour de basque, et terminer sa danse par une répétition d'attitudes et de grâces. Avec une pareille éducation, elle devait trouver sa position toute naturelle; aussi fut-elle fort chagrine du peu de durée qu'eut sa liaison avec l'Empereur. Pour la mère, elle en était désespérée, et me disait avec une naïveté révoltante: « Voyez ma pauvre Lise, comme « elle a le teint échauffé! c'est le chagrin de se voir négligée, « cette chère enfant. Que vous seriez bon si vous pouviez la « faire demander! » Pour provoquer une entrevue dont la mère et la fille étaient si désireuses, elles vinrent toutes deux à la chapelle de Saint-Cloud, où pendant la messe la *pauvre* Lise lançait à l'Empereur des œillades qui faisaient rougir les jeunes femmes qui s'en aperçurent. Tout cela fut du temps perdu, et l'Empereur n'y fit nulle attention.

Le colonel L. B. était aide de camp du général L..., gouverneur de Saint-Cloud; le général était veuf, et c'est ce qui peut faire excuser l'intimité de sa fille unique avec la famille L. B..., qui m'étonnait beaucoup. Un jour que je dînais chez le colonel avec sa femme, sa belle-fille et mademoiselle L..., le général fit demander son aide de camp, et je restai seul avec ces dames, qui me sollicitèrent vivement de les accompagner chez mademoiselle Lenormand. J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas céder. Nous montâmes en voiture, et arrivâmes rue de Tournon. Mademoiselle L. B... entra la première dans l'antre de la sibylle, y resta longtemps, mais fut fort discrète sur ce qui lui avait été dit. Pour mademoiselle L..., elle nous dit fort ingénument qu'elle avait de bonnes nouvelles, et qu'elle épouserait bientôt celui qu'elle aimait; ce qui en effet ne tarda pas. Ces demoiselles me pressèrent de consulter à mon tour la prophétesse, et je m'aperçus bien que j'étais connu, car mademoiselle Lenormand vit tout de suite dans ma main que j'avais le bonheur d'approcher d'un grand homme et d'en être aimé; puis elle ajouta mille autres balivernes de ce genre dont je la remerciai au plus vite, tant elles m'ennuyaient.

CHAPITRE XXXI

Les trônes de la famille impériale. — Rupture du traité fait avec la Prusse. — La reine de Prusse et le duc de Brunswick. — Départ de Paris. — Cent cinquante mille hommes dispersés en quelques jours. — Mort du prince Louis de Prusse. — Guindé, maréchal-des-logis du 10e de hussard. — La voiture de Constant versée sur la route. — Empressement des soldats à lui porter secours. — Le chapeau et le premier valet de chambre du Petit Caporal. — Arrivée de l'Empereur sur le plateau de Weimar. — Chemin creusé dans le roc vif. — Danger de mort couru par l'Empereur. — L'Empereur à plat ventre. — Compliment de l'Empereur au soldat qui a failli le tuer. — Fruit de la bataille d'Iéna. — Mort du général Schmettau et du duc de Brunswick. — Fuite du roi et de la reine de Prusse. — La reine amazone passant la revue de son armée. — Costume de la reine. — La reine poursuivie par des hussards français. — Ardeur et propos des soldats. — Les dragons Klein. — Réprimande adressée et récompense accordée par l'Empereur aux soldats qui avaient poursuivi la reine de Prusse. — Clémence envers le duc de Weimar. — Quel était le lit de Constant sous la tente de l'Empereur. — Constant partage son lit avec le roi de Naples. — Une nuit de l'Empereur et de Constant en campagne. — Sommeil interrompu. — Les aides de camp. — Le prince de Neuchâtel. — Déjeuner. — Tournée à cheval. — Roustan et le flacon d'eau-de-vie. — Abstinence de l'Empereur à l'armée. — Le petit croûton et le verre de vin. — Intrépidité du contrôleur de la bouche. — Visite du champ de bataille. — L'Empereur accablé de fatigue. — Réveil gracieux de l'Empereur. — Sa facilité à se rendormir. — Travail particulier de l'Empereur aux approches d'une bataille. — Les cartes et les épingles. — Activité du service en campagne et en voyage. — Promptitude des préparatifs. — Une ambulance changée en logement pour l'Empereur. Cadavres, membres coupés, taches de sang, etc., enlevés en quelques minutes. — L'Empereur dormant sur le champ de bataille. — En route sur Postdam. — Orage. — Rencontre d'une Égyptienne, veuve d'un officier français. — Bienfait de l'Empereur. — L'Empereur à Postdam. — Les reliques du grand Frédéric. — Charlottembourg. — Toilette de l'armée avant d'entrer dans Berlin. — Entrée à Berlin. — L'Empereur faisant rendre les honneurs militaires au buste du grand Frédéric. — Les grognards. — Egards de l'Empereur pour la sœur du roi de Prusse. — Grande revue. — Pétition présentée par deux femmes. — Curiosité de l'Empereur. — Mission confiée à Constant. — Une suppliante de seize ans. — L'*étiquette*. — Entretien muet. — L'Empereur peu satisfait de son tête-à-tête. — Enlèvement. — Singulière rencontre. — Aventures de la jeune prussienne. — Crédulité suivie de détresse. — Constant recommande la belle prussienne à l'Empereur. — Retour d'un caprice. — Objections de Constant. — Générosité de l'Empereur.

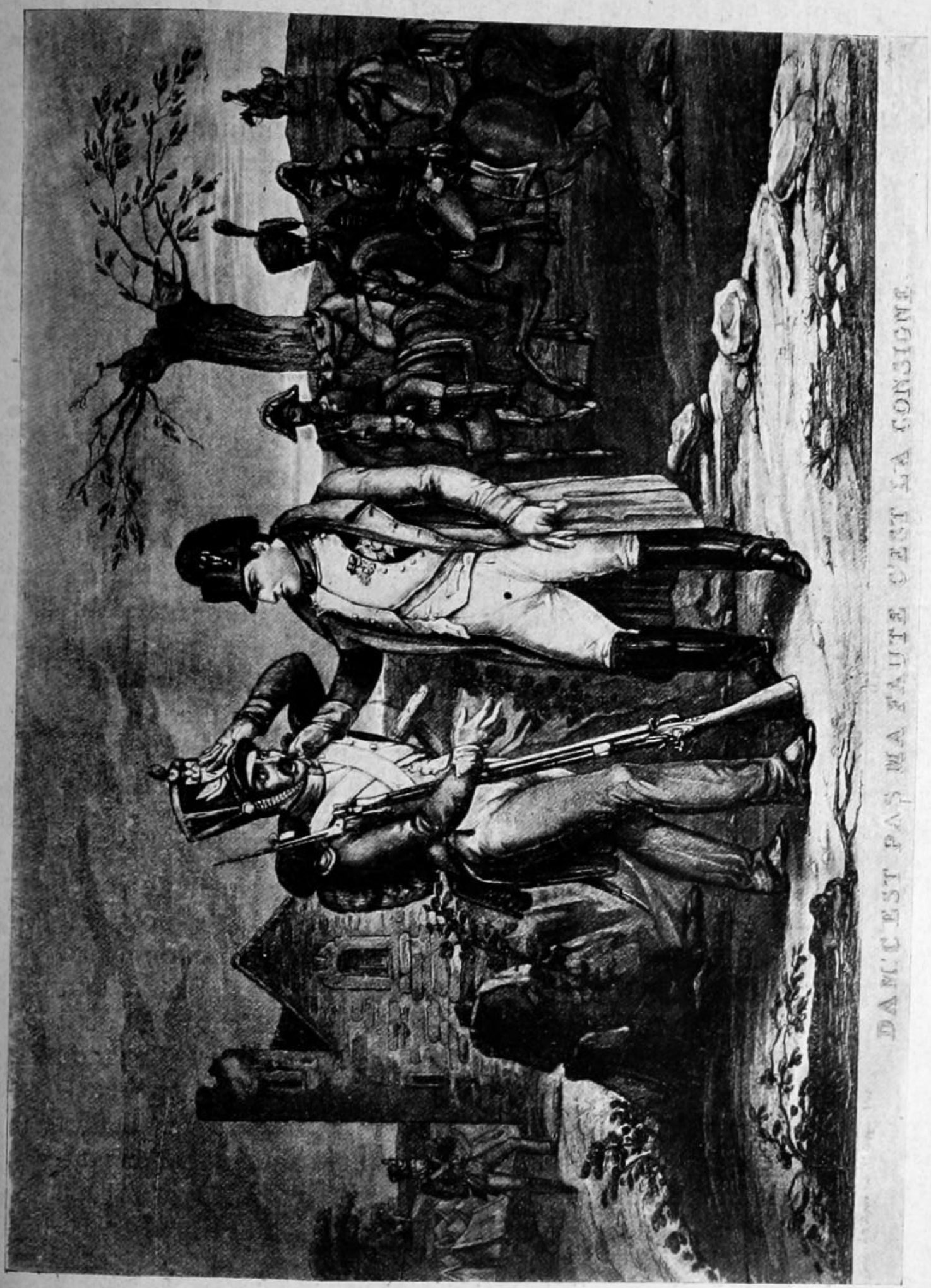


Rallument des armées combinées de Prusse sous le Commandement de la basse cour de Berlin

PENDANT que l'Empereur donnait des couronnes à ses frères et à ses sœurs, au prince Louis le trône de Hollande, Naples au prince Joseph, le duché de Berg au prince Murat, à la princesse Elisa, Lucques et Massa-Carrara, Guastalla à la princesse Pauline Borghèse: pendant qu'il s'assurait de plus en plus par des alliances de famille et par des traités, la coopération des différents états qui étaient entrés dans la confédération du Rhin, la guerre se rallumait entre la France et la Prusse. Il ne m'appartient pas de rechercher les causes de cette guerre, ni de quel côté étaient venues les premières provocations. Tout ce que j'en sais, c'est que j'entendis cent fois, aux Tuileries et en campagne, l'Empereur, causant avec ses familiers, accuser le vieux duc de Brunswick, dont le nom était si odieux en France depuis 1792, et la jeune et belle reine de Prusse d'avoir excité le roi Frédéric-Guillaume à rompre le traité de paix. La reine était, suivant l'Empereur, plus disposée à guerroyer que le général Blücher lui-même. Elle portait l'uniforme du régiment à qui elle avait donné son nom, se montrait à toutes les revues, et commandait les manœuvres.

Nous partîmes de Paris à la fin de septembre. Mon dessein n'est pas d'entrer dans les détails de cette merveilleuse campagne, où l'on vit l'Empereur, en moins de quelques jours, écraser une armée de cent cinquante mille hommes parfaitement disciplinés, pleins d'enthousiasme et de courage, et ayant leur pays à défendre. Dans un des premiers combats le jeune prince Louis de Prusse, frère du roi, fut tué à la tête de ses troupes, par Guindé, maréchal-des-logis du 10e de hussard. Le prince combattait corps à corps avec ce brave sous-officier, qui lui dit: « Rendez-vous, colonel, ou vous êtes mort. » Le prince Louis ne lui répondit que par un coup de sabre, et Guindé lui plongea le sien dans le corps. Il tomba mort sur la place.

Dans cette campagne, les routes étant défoncées par le passage continuel de l'artillerie, ma voiture versa, et un des chapeaux de l'Empereur tomba par la portière. Un régiment qui passait sur la même route reconnut le chapeau à sa forme particulière, et sur-le-champ ma voiture fut relevée. « Non, « disaient ces braves militaires, nous ne laisserons pas dans « l'embarras le premier valet de chambre du petit caporal. » Le chapeau, après avoir passé dans toutes les mains, me fut enfin remis avant mon départ.


DANS C'EST PAS MA FAUTE C'EST LA CONSIGNE.

L'Empereur, arrivé sur le plateau de Weimar, fit ranger son armée en bataille et bivouaqua au milieu de sa garde. Vers deux heures du matin il se leva et partit à pied pour aller examiner les travaux d'un chemin qu'il faisait creuser dans le roc pour le transport de l'artillerie. Il resta près d'une heure avec les travailleurs, et avant de s'acheminer vers son bivouac, il voulut donner un coup d'œil aux avant-postes les plus voisins.

Cette excursion que l'Empereur voulut faire seul et sans aucune escorte, pensa lui coûter la vie. La nuit était très noire, et les sentinelles du camp ne voyaient pas à dix pas autour d'elles. La première, entendant quelqu'un marcher dans l'ombre, en s'approchant de notre ligne, cria *qui vive* et se tint prête à faire feu. L'Empereur, qu'une profonde préoccupation, ainsi qu'il l'a dit lui-même ensuite, empêchait d'entendre la voix de la sentinelle, ne fit aucune réponse, et ce fut une balle sifflant à son oreille qui le tira de sa distraction. Aussitôt il s'aperçut du danger qu'il courait et se jeta à plat-ventre; la précaution était des plus sages, car à peine Sa Majesté s'était-elle laissé tomber dans cette position, que d'autres balles passèrent au-dessus de sa tête, la décharge de la première sentinelle ayant été répétée par toute la ligne. Ce premier feu essuyé, l'Empereur se releva, marcha vers le poste le plus rapproché et s'y fit reconnaître.

- Sa Majesté était encore à ce poste, lorsque y rentra le soldat qui avait tiré sur elle, et qui venait d'être relevé de garde; c'était un jeune grenadier de la ligne. L'Empereur lui ordonna de s'approcher et lui pinçant fortement la joue: « Comment, coquin, lui dit-il, tu m'as donc pris pour un « Prussien? Ce drôle-là ne jette pas sa poudre aux moineaux, « il ne tire qu'aux Empereurs. » Le pauvre soldat était tout troublé de l'idée qu'il aurait pu tuer le petit caporal, qu'il adorait comme tout le reste de l'armée, et ce fut avec grande peine qu'il put dire: « Pardon, Sire, mais c'était la consi- « gne; si vous ne répondez pas, c'est pas ma faute. Fallait « mettre dans la consigne que vous ne vouliez pas répon- « dre. » L'Empereur le rassura en souriant et lui dit en s'éloignant du poste: « Mon brave, je ne te fais pas de re- « proche. C'était assez bien visé pour un coup tiré à tâtons; « mais tout à l'heure il fera jour, tire plus juste et j'aurai « soin de toi. »

On sait quels furent les fruits de la bataille d'Iéna, livrée

LA REINE DE PRUSSE CHANGENT DE BIDET

le 14 octobre. Presque tous les généraux prussiens, du moins les meilleurs, y furent pris ou mis hors d'état de continuer la campagne. Le roi et la reine prirent la fuite, et ne s'arrêtèrent qu'à Kœnigsberg.

Quelques moments avant l'attaque, la reine de Prusse, montée sur un cheval fier et léger, avait paru au milieu des soldats, et l'élite de la jeunesse de Berlin suivait la royale amazone qui galopait devant les premières lignes de bataille. On voyait tous les drapeaux que sa main avait brodés pour encourager ses troupes et ceux du grand Frédéric, que la poudre du canon avait noircis, s'incliner à son approche, tandis que des cris d'enthousiasme s'élevaient dans tous les rangs de l'armée prussienne. Le ciel était si pur et les deux armées si proches l'une de l'autre, que les Français pouvaient facilement distinguer le costume de la reine.

Ce costume singulier fut, en grande partie, la cause des dangers qu'elle courut dans sa fuite. Elle était coiffée d'un casque en acier poli, qu'ombrageait un superbe panache. Une tunique d'étoffe d'argent complétait sa parure, et tombait jusqu'à ses jambes, chaussées de brodequins rouges, éperonnés en or. Ce costume rehaussait les charmes de la belle reine.

Lorsque l'armée prussienne fut mise en déroute, la reine resta seule avec trois ou quatre jeunes gens de Berlin, qui la défendirent jusqu'à ce que deux hussards, qui s'étaient couverts de gloire pendant la bataille, tombèrent au grand galop, la pointe du sabre haute, au milieu de ce petit groupe qui fut à l'instant même dispersé. Effrayé par cette brusque attaque, le cheval que montait Sa Majesté s'enfuit de toute la force de ses jambes, et bien en prit à la reine fugitive de ce qu'il était agile comme un cerf, car les deux hussards l'eussent infailliblement faite prisonnière. Plus d'une fois ils la serrèrent d'assez près pour qu'elle entendît leurs propos de soldat, et des quolibets de nature à effaroucher ses oreilles.

La reine, ainsi poursuivie, était arrivée en vue de la porte de Weimar, quand un fort détachement des dragons Klein fut aperçu accourant à toutes bride. Le chef avait ordre de prendre la reine à quelque prix que ce fût. Mais à peine était-elle entrée dans la ville qu'on en ferma les portes. Les hussards et le détachement de dragons s'en retournèrent désappointés au champ de bataille.

Les détails de cette singulière poursuite vinrent bientôt

aux oreilles de l'Empereur, qui fit venir les hussards en sa présence. Après leur avoir, en termes fort vifs, témoigné son mécontentement des plaisanteries indécentes qu'ils avaient osé faire sur la reine, quand son malheur devait encore ajouter au respect dû à son rang et à son sexe, l'Empereur se fit rendre compte de la manière dont ces deux braves s'étaient comportés pendant la bataille. Sachant qu'ils avaient fait des prodiges de valeur, Sa Majesté leur donna la croix, et fit compter à chacun trois cents francs de gratification.

L'Empereur usa de clémence à l'égard du duc de Weimar, qui avait commandé une division prussienne. Le lendemain de la bataille d'Iéna, Sa Majesté, étant allée à Weimar, logea au palais ducal, où elle fut reçue par la duchesse régente: « Madame, lui dit l'Empereur, je vous sais gré de m'avoir « attendu; et c'est parce que vous avez eu cette confiance « en moi que je pardonne à votre mari. »

Quand nous étions à l'armée, je couchais sous la tente de l'Empereur, soit sur un petit tapis, soit sur une peau d'ours dont il s'enveloppait dans sa voiture. Lorsqu'il m'arrivait de ne pouvoir me servir de ces objets, je cherchais à me procurer un peu de paille. Je me souviens d'avoir, un soir, rendu un grand service au roi de Naples, en partageant avec lui une botte de paille qui devait me servir de lit.

Voici quelques détails qui pourront donner au lecteur une idée de la manière dont je passais les nuits en campagne.

L'Empereur reposait sur son petit lit en fer, et moi je me couchais où et comme je pouvais. A peine étais-je endormi que l'Empereur m'appelait: « Constant. — Sire. — Voyez qui est de service. « (C'était des aides de camp qu'il voulait « parler.) — Sire, c'est M***. — Dites-lui de venir me par- « ler. » Je sortais alors de la tente pour aller avertir l'officier, que je ramenais avec moi. A son entrée, l'Empereur lui disait: « Vous allez vous rendre auprès de tel corps, commandé « par tel maréchal; vous lui enjoindrez d'envoyer tel régi- « ment dans telle position; vous vous assurerez de celle de « l'ennemi, puis vous viendrez m'en rendre compte. » L'aide de camp sortait et montait à cheval pour aller exécuter sa mission. Je me recouchais, l'Empereur faisait mine de vouloir s'endormir, mais au bout de quelques minutes je l'entendais crier de nouveau: « Constant. — Sire » — Faites appeler le prince de Neufchâtel. » J'envoyais prévenir le prince, qui arrivait bientôt; et pendant le temps de la conversa-

tion je restais à la porte de la tente. Le prince écrivait quelques ordres et se retirait. Ces dérangements avaient lieu plusieurs fois dans la nuit. Vers le matin, Sa Majesté s'endormait: alors j'avais aussi quelques instants de sommeil. Quand il venait des aides de camp apporter quelques nouvelle à l'Empereur, je le réveillais en le poussant doucement.

« Qu'est-ce? disait Sa Majesté en s'éveillant en sursaut; quelle heure est-il? faites entrer. L'aide de camp faisait son rapport; s'il en était besoin, Sa Majesté se levait sur-le-champ et sortait de la tente; sa toilette n'était pas longue; s'il devait y avoir une affaire, l'Empereur observait le ciel et l'horizon, et je l'ai souvent entendu dire: « Voilà un beau « jour qui se prépare! »

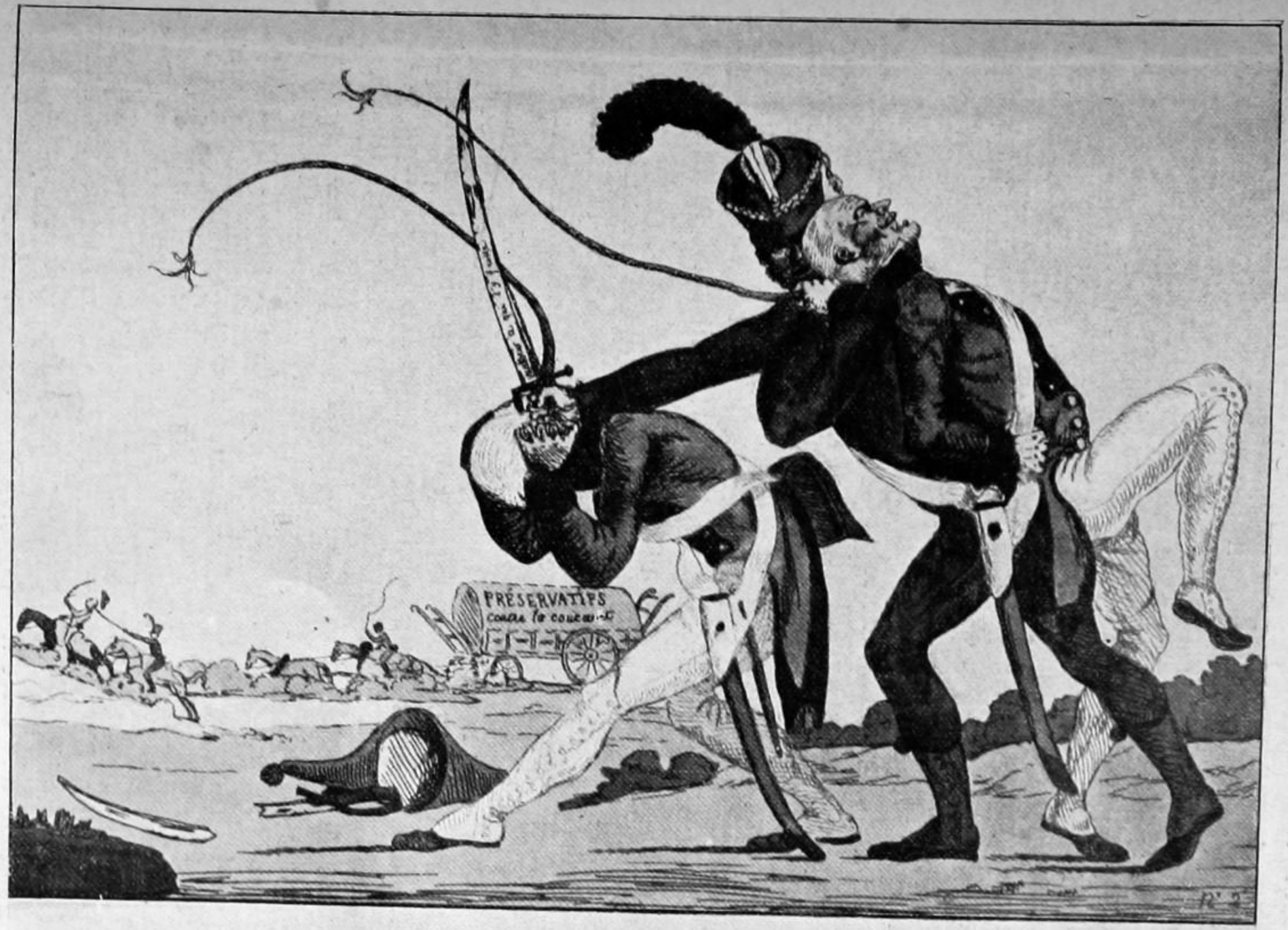
Le déjeuner était préparé et servi en cinq minutes, et au bout d'un quart d'heure le couvert était levé. Le prince de Neufchâtel déjeunait et dînait tous les jours avec Sa Majesté; en huit ou dix minutes le plus long repas était terminé. « A cheval! » disait alors l'Empereur, et il partait accompagné du prince de Neufchâtel, d'un aide-de-camp ou de deux, et de Roustan, qui portait toujours un flacon d'argent plein d'eau-de-vie dont l'Empereur ne faisait presque jamais usage. Sa Majesté passait d'un corps à un autre, parlait aux officiers, aux soldats, les interrogeait, et voyait par ses yeux tout ce qu'il était possible de voir. S'il y avait quelque affaire, le dîner était oublié, et l'Empereur ne mangeait que lorsqu'il était rentré. Si l'engagement durait trop longtemps, on lui portait alors et sans qu'il le demandât, un petit croûton de pain et un peu de vin.

M. Colin, contrôleur de la bouche, a maintes fois bravé le canon pour porter ce léger repas à l'Empereur.

A l'issue d'un combat, Sa Majesté ne manquait jamais de visiter le champ de bataille; elle faisait distribuer des secours aux blessés en les encourageant par ses paroles.

L'Empereur rentrait quelquefois accablé de fatigue; il prenait un léger repas et se couchait pour recommencer encore ses interruptions de sommeil.

Il est à remarquer que chaque fois que des circonstances imprévues forçaient les aides de camp à faire réveiller l'Empereur, ce prince était aussi apte au travail qu'il l'eût été au commencement ou au milieu du jour: son réveil était aussi aimable que son air était gracieux. Le rapport d'un aide de camp étant terminé, Napoléon se rendormait aussi



LES PRUSSIENS PRIS EN TÊTE ET EN QUEUE.

facilement que si son somme n'eût pas été interrompu.

Les trois ou quatre jours qui précédaient une affaire, l'Empereur passait la plus grande partie de son temps étendu sur de grandes cartes qu'il piquait avec des épingles dont la tête était en cire de différentes couleurs.

Je l'ai déjà dit, toutes les personnes de la maison de l'Empereur cherchaient à l'envi les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour que rien ne lui manquât. Partout, en voyage comme en campagne, sa table, son café, son lit et son bain même, pouvaient être préparés en cinq minutes. Combien de fois ne fut-on pas obligé d'enlever en moins de temps encore des cadavres d'hommes et de chevaux pour dresser la tente de Sa Majesté!

Je ne sais dans quelle campagne au-delà du Rhin nous nous trouvâmes arrêtés dans un mauvais village où, pour faire le logement de l'Empereur, on fut obligé de prendre une barque de paysan qui avait servi d'ambulance. Il fallut commencer d'abord par enlever les membres coupés, et laver les taches de sang: ce travail fut terminé en moins d'une demi-heure, et tout était presque bien.

L'Empereur dormait quelquefois un quart d'heure ou une demi-heure sur le champ de bataille, lorsqu'il était fatigué, ou qu'il voulait attendre plus patiemment le résultat des ordres qu'il avait donnés.

Nous nous rendions à Potsdam, lorsque nous fûmes surpris par un violent orage: il était si fort et la pluie tellement abondante, que nous fûmes obligés de nous arrêter et de nous réfugier dans une maison voisine de la route; bien boutonné dans sa capote grise, et ne croyant pas qu'on pût le reconnaître, l'Empereur fut fort surpris de voir en entrant dans la maison une jeune femme que sa présence faisait tressaillir: c'était une Egyptienne qui avait conservé pour mon maître cette vénération religieuse que lui portaient les Arabes. Veuve d'un officier de l'armée d'Egypte, le hasard l'avait conduite en Saxe, dans cette même maison où elle avait été accueillie. L'Empereur lui accorda une pension de douze cents francs, et se chargea de l'éducation d'un fils, seul héritage que lui eût laissé son mari. « C'est-la première-fois, « dit Napoléon, que je mets pied à terre pour éviter un « orage; j'avais le pressentiment qu'une bonne action m'at- « tendait là. »

Le gain de la bataille d'Iéna avait frappé les Prussiens

de terreur; la cour avait fui avec tant de précipitation, qu'elle avait tout laissé dans les maisons royales. En arrivant à Postdam, l'Empereur y trouva l'épée du grand Frédéric, son hausse-col, le grand cordon de ses ordres et son réveil. Il les fit porter à Paris, pour être conservés à l'hôtel des Invalides: « Je préfère ces trophées, dit Sa Majesté, à tous « les trésors du roi de Prusse; je les enverrai à mes vieux « soldats des campagnes de Hanovre; il les garderont comme « un témoignage des victoires de la grande armée et de la « vengeance qu'elle a tirée du désastre de Rosbach. » L'Empereur ordonna le même jour la translation dans sa capitale de la colonne élevée par le grand Frédéric pour perpétuer le souvenir de la défaite des Français à Rosbach. Il aurait pu se contenter d'en changer l'inscription.

Napoléon demeurait au château de Charlottembourg, où il avait établi son quartier général. Les régiments de la garde arrivaient de tous côtés. Aussitôt qu'ils furent rassemblés, on leur donna l'ordre de se mettre en grande tenue, ce qui s'exécuta dans le petit bois, en avant de la ville. L'Empereur fit son entrée dans la capitale de la Prusse, entre dix et onze heures du matin. Il était entouré de ses aides de camp et des officiers de son état-major. Tous les régiments défilèrent dans le plus grand ordre, tambours et musique en tête. L'excellente tenue des troupes excita l'admiration des Prussiens.

Etant entrés dans Berlin, à la suite de l'Empereur, nous arrivâmes sur la place de la ville au milieu de laquelle s'élevait un buste du grand Frédéric. Le nom de ce monarque est si populaire à Berlin et dans toute la Prusse, que j'ai vu cent fois, lorsqu'il arrivait à quelqu'un de le prononcer, soit dans un café ou dans tout autre lieu public, soit dans des réunions particulières, tous les assistants se lever, chacun ôtant son chapeau et donnant toutes les marques d'un respect et même d'un culte profond. L'Empereur arrivé devant le buste, décrivit un demi-cercle au galop, suivi de son état-major, et baissant la pointe de son épée, il ôta en même temps son chapeau et salua le premier l'image de Frédéric II. Son état-major imita son exemple, et tous les officiers généraux et officiers qui le composaient se rangèrent en demi-cercle autour du buste, l'Empereur au centre. Sa Majesté donna ordre que chaque régiment présentât les armes en défilant devant le buste. Cette manœuvre ne fut pas du

goût de quelques *grognards* du premier régiment de la garde, qui, la moustache roussie et le visage encore tout noirci de la poudre d'Iéna, auraient mieux aimé un bon billet de logement chez le *bourgeois* que la parade. Aussi ne cachaient-ils pas leur humeur, et il y en eut un entre autres qui en passant devant le buste et devant l'Empereur, exprima entre ses dents et sans déranger un muscle de son visage, mais pourtant assez haut pour être entendu de Sa Majesté, qu'il ne se *moquait* pas mal de son s... buste. Sa Majesté fit la sourde oreille; mais le soir elle répéta en riant le mot du vieux soldat.

Sa Majesté descendit au château, où son logement était préparé, et où les officiers de sa maison l'avaient devancé. Ayant appris que la princesse électorale de Hesse-Cassel, sœur du roi, y était restée malade à la suite d'une couche, l'Empereur monta à l'appartement de cette princesse, et après une assez longue visite, il donna des ordres pour que cette dame fût traitée avec tous les égards dus à son rang et à sa cruelle position.

L'Empereur passant une grande revue à Berlin, une jeune personne, accompagnée d'une femme âgée, lui présenta une pétition. Sa Majesté, rentrée au palais, en prit connaissance, et me dit: « Constant, lisez cette demande, vous y verrez « la demeure des femmes qui me l'ont présentée. Vous irez « chez elles pour savoir qui elles sont et ce qu'elles veulent. » Je lus le placet, et je vis que la jeune fille demandait pour toute grâce un entretien particulier avec Sa Majesté.

M'étant rendu à l'adresse indiquée, je trouvai une demoiselle de l'âge de quinze à seize ans et d'une beauté admirable. Malheureusement je découvris, en lui adressant la parole, qu'elle ne comprenait pas un seul mot de français ni d'italien; et en songeant à *l'entretien* qu'elle sollicitait, je ne pus m'empêcher de rire. La mère, ou celle qui se faisait passer pour telle, parlait un peu le français, mais fort difficilement. Je parvins pourtant à comprendre qu'elle était veuve d'un officier prussien, dont elle avait eu cette belle personne. « Si l'Empereur accorde à ma fille sa demande, dit-elle, « je solliciterai la grâce d'être présentée en même temps « à Sa Majesté l'Empereur. » Je lui fis observer que l'audience ayant été sollicitée seulement par sa fille, il me paraissait difficile qu'elle y assistât, et elle parut comprendre parfaitement cette nécessité imposée par l'*étiquette*. Après ce court

entretien, je retournai au palais, où je rendis compte à l'Empereur de ma mission. A dix heures du soir, j'allai avec une voiture chercher les deux dames, que j'amenai au palais. J'engageai la mère à rester dans un cabinet pendant que j'irais présenter la jeune fille à l'Empereur. Sa Majesté la retint, et je me retirai.

Quoique la conversation ne dût pas être fort intéressante entre deux personnes qui ne pouvaient se comprendre que par signes, elle ne laissa pas de se prolonger une partie de la nuit. Vers le matin, l'Empereur, m'ayant appelé, me demanda 4,000 francs, qu'il remit lui-même à la jeune Prussienne, qui paraissait être fort contente. Elle rejoignit ensuite sa *mère*, qui n'avait pas eu l'air d'éprouver la moindre inquiétude sur la longue durée de l'entretien. Elles remontèrent dans la voiture qui les attendait, et je les reconduisis à leur demeure.

L'Empereur me dit qu'il n'avait jamais pu rien comprendre que *Dass ist miserable, dass ist gut*, et que, malgré tous les agréments d'un tête-à-tête avec une aussi jolie femme, l'entretien était peu de son goût.

Peu de jours après cette aventure, j'appris que la demoiselle avait été enlevée par un militaire français, dont on ignorait le nom. L'Empereur ne s'occupa en aucune façon des fugitifs. De retour à Paris, et quelques mois après, je traversais la rue de Richelieu, quand je fus accosté par une femme assez mal vêtue, et coiffée d'un grand chapeau qui lui couvrait presque entièrement le visage; elle me demanda pardon, en m'appelant par mon nom, de m'arrêter ainsi dans la rue. Lorsqu'elle leva la tête, je reconnus la jolie figure de la Prussienne, qui était toujours ravissante. Le voyage l'avait formée; car elle parlait assez bien français. Elle me conta ainsi son histoire.

« J'ai éprouvé de bien grands malheurs depuis que je ne « vous ai vu; vous savez sans doute que j'eus à Berlin la « faiblesse de céder aux importunités et aux promesses d'un « colonel français. Cet officier, après m'avoir tenue cachée « pendant quelque temps, m'a déterminée à le suivre, me « jurant qu'il m'aimerait toujours et que je serais bientôt « sa femme. Il m'emmena à Paris. Je ne sais s'il comptait, « pour son avancement, sur la faveur dont il supposait que « je jouissais auprès de l'Empereur; » (ici je crus voir quelques pleurs dans les yeux de la pauvre fille); « mais je

« ne pus m'empêcher de le soupçonner de ce honteux calcul, « en l'entendant un jour s'étonner et presque se plaindre de « ce que l'Empereur n'avait fait faire aucune démarche pour « savoir ce que j'étais devenue. Je reprochai au colonel cet « excès de turpitude, et pour se débarrasser de moi et de mes « reproches, il eut la lâcheté de m'abandonner dans une « maison suspecte. Désespérée de me trouver dans un pareil « repaire, j'ai fait mille efforts pour m'en échapper, et j'ai « été assez heureuse pour y réussir. Comme il me restait « encore un peu d'argent, j'ai loué une petite chambre dans « la rue Chabanais. Mais ma bourse est épuisée et je suis « très malheureuse; tout ce que je désire aujourd'hui, c'est « de retourner à Berlin. Mais comment faire pour partir « d'ici? » En prononçant ces derniers mots, la malheureuse femme fondait en larmes.

Je fus véritablement touché de la détresse d'une personne si jeune et si belle, dont la corruption des autres, et non la sienne, avait causé la perte, et je lui promis de parler de sa situation à l'Empereur. En effet, le soir même, je saisis l'occasion d'un moment de bonne humeur pour faire part à Sa Majesté de la rencontre que j'avais faite. L'Empereur se réjouit d'apprendre que la jolie étrangère parlait assez bien le français, et il eut quelque velléité de la voir de nouveau. Mais je me permis de lui faire observer qu'il était à craindre qu'elle ne fût plus digne de ses soins, et je lui racontai les voyages et aventures de la pauvre délaissée. Mon récit produisit l'effet que j'en attendais; il refroidit considérablement Sa Majesté et excita sa pitié.

Je reçus ordre de compter à la jeune fille deux cents napoléons, afin qu'elle pût retourner dans son pays, et jamais je ne m'acquittai d'une commission avec plus de joie. Celle de la belle Prussienne fut au comble. Elle m'accabla de remerciements et me fit ses adieux.

Elle partit sans doute, car depuis je ne l'ai plus revue.

CHAPITRE XXXII

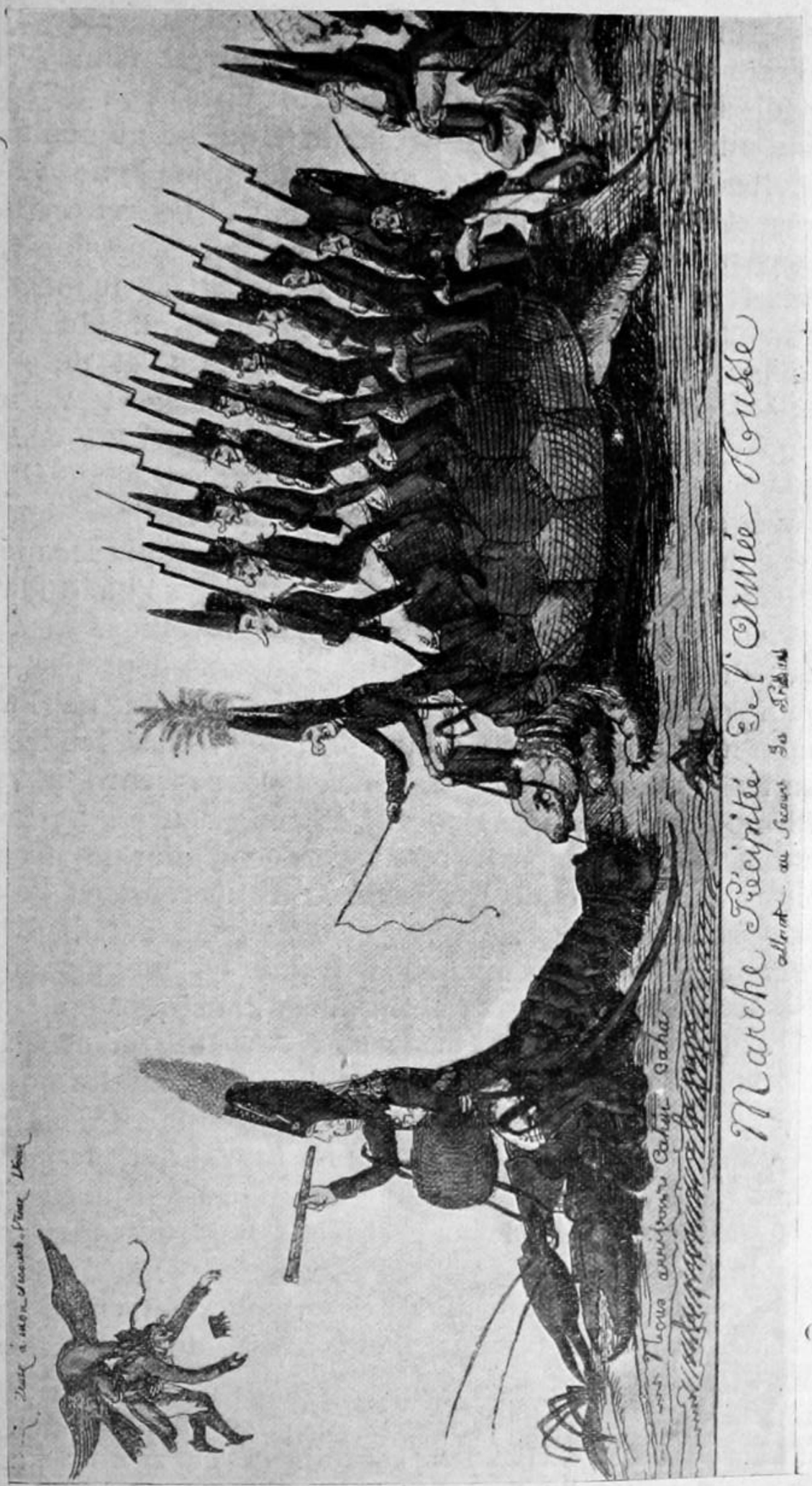
Suite de succès. — Le général Beaumont. — Le colonel (aujourd'hui général) Gérard. — Cent quarante drapeaux prix sur l'ennemi. — Le général Savary, le maréchal Mortier, le prince Murat. — Départ de Berlin. — Le grand-maréchal Duroc se casse une clavicule. — Séjour de l'Empereur à Varsovie. — Empressement de la noblesse polonaise. — L'Empereur voit pour la première fois madame V... — Portrait de cette dame. — Agitation de l'Empereur. — Singulière mission confiée à un grand personnage. — Premières avances de l'Empereur rejetées. — Confusion de l'ambassadeur. — Préoccupation de Sa Majesté. — Correspondance. — Consentement. — Premiers rendez-vous. — Pleurs et sanglots. — L'entrevue sans résultat. — Second rendez-vous. — Madame V... au quartier général de Finkenstein. — Tendresse de madame V... pour l'Empereur. — Repas en tête-à-tête. — Constant chargé seul du service. — Conversation. — Occupations de madame V... hors la présence de l'Empereur. — Douceur et égalité d'humeur de madame V... — Madame V... à Schœnbrunn avec l'Empereur. — Emploi mystérieux dont Constant est chargé. — La pluie et les ornières. — Inquiétudes et recommandations de l'Empereur. — La voiture versée. — Chute peu dangereuse. — Constant soutenant madame V... — Grossesse. — Soins prodigués par l'Empereur à madame V... — Le petit hôtel de la Chaussée-d'Antin. — Solitude volontaire de madame V... — Naissance d'un fils. — Joie de Napoléon. — Le nouveau-né fait comte. — Madame V... conduit son fils à l'Empereur. — Le jeune comte sauvé par le docteur Corvisart. — Les cheveux, la barbe et le *motto*. — La Lavallière de l'Empire et les favorites du vainqueur d'Austerlitz.

J'ai laissé l'Empereur à Berlin où chaque jour et chaque heure de la journée lui apportait la nouvelle de quelque victoire remportée, de quelque succès obtenu par ses généraux. Le général Beaumont lui présenta quatre-vingts drapeaux pris sur l'ennemi. Le colonel Gérard lui en présenta aussi soixante, enlevés à Blucher, au combat de Wismar. Magdebourg avait capitulé, et une garnison de seize mille hommes avait défilé devant le général Savary. Le maréchal Mortier occupait le Hanovre au nom de la France. Le prince Murat entrait dans Varsovie après en avoir chassé les

Russes. C'était contre ceux-ci que la guerre allait recommencer, ou plutôt continuer; car les armées de la Prusse pouvaient bien être regardées comme anéanties. L'Empereur quitta Berlin pour aller lui-même conduire ses opérations contre les Russes.

Nous voyagions dans de petites calèches du pays. Comme dans tous nos voyages, la voiture du grand-maréchal précédait celle de l'Empereur. La saison et le passage de l'artillerie avaient rendus les chemins affreux, et cependant nous allions très vite. Entre Kutow et Varsovie, la voiture du grand-maréchal versa, et il eut la clavicule cassée. L'Empereur arriva peu de temps après ce malheureux accident. Il fit transporter sous ses yeux le maréchal dans la maison de poste la plus voisine. Nous avions toujours avec nous une petite pharmacie de voyage, de sorte que les premiers secours furent promptement donnés aux blessés. Sa Majesté le remit entre les mains de son chirurgien, et ne le quitta qu'après avoir vu poser le premier appareil.

A Varsovie, où Sa Majesté passa tout le mois de janvier 1807, elle habitait le grand palais. La noblesse polonaise, empressée à lui faire la cour, lui donnait des fêtes magnifiques des bals très brillants, auxquels assistaient tout ce que Varsovie renfermait à cette époque de riche et de distingué. Dans une de ces réunions, l'Empereur remarqua une jeune Polonaise, madame V...., âgée de vingt-deux ans, et nouvellement mariée à un vieux noble, d'humeur sévère, de mœurs extrêmement rigides, plus amoureux de ses titres que sa femme qu'il aimait pourtant beaucoup, mais dont, en revanche, il était plus respecté qu'aimé. L'Empereur vit cette dame avec plaisir et se sentit entraîné vers elle au premier coup d'œil. Elle était blonde, elle avait les yeux bleus et la peau d'une blancheur éblouissante; elle n'était pas grande, mais parfaitement bien faite et d'une tournure charmante. L'Empereur s'étant approché d'elle, entama aussitôt une conversation qu'elle soutint avec beaucoup de grâce et d'esprit, laissant voir qu'elle avait reçu une brillante éducation. Une teinte légère de mélancolie, répandue sur toute sa personne, la rendait plus séduisante encore. Sa Majesté crut voir en elle une femme sacrifiée, malheureuse en ménage, et l'intérêt que cette idée lui inspira le rendit plus amoureux, plus passionné que jamais il ne l'avait été pour aucune femme. Elle dut s'en apercevoir.


Marche Précipitée De l'Armée Russe

Le lendemain du bal, l'Empereur me parut dans une agitation inaccoutumée. Il se levait, marchait, s'asseyait et se relevait de nouveau; je croyais ne pouvoir jamais venir à bout de sa toilette ce jour-là. Aussitôt après son déjeuner, il donna mission à un grand personnage que je ne nommerai pas, d'aller de sa part faire une visite à madame V..., et lui présenter ses hommages et ses vœux. Elle refusa fièrement des propositions trop brusques peut-être, ou que peut-être aussi la coquetterie naturelle à toutes les femmes lui recommandait de repousser. Le héros lui avait plu; l'idée d'un amant tout resplendissant de puissance et de gloire fermentait sans doute avec violence dans sa tête, mais jamais elle n'avait eu l'idée de se livrer ainsi sans combat. Le grand personnage revint tout confus et bien étonné de ne pas avoir réussi dans sa négociation. Le jour d'après, au lever de l'Empereur, je le trouvai encore préoccupé. Il ne me dit pas un mot, quoiqu'il eût assez l'habitude de me parler. Il avait écrit plusieurs fois la veille à madame V.... qui ne lui avait pas répondu. Son amour-propre était vivement piqué d'une résistance à laquelle on ne l'avait pas habitué. Enfin il écrivit tant de lettres et si tendres, si touchantes, que madame V.... céda. Elle consentit à venir voir l'Empereur le soir entre dix et onze heures. Le grand personnage dont j'ai parlé reçut l'ordre d'aller la prendre en voiture dans un endroit désigné. L'Empereur, en l'attendant, se promenait à grands pas et témoignait autant d'émotion que d'impatience; à chaque instant il me demandait l'heure. Madame V.... arriva enfin, mais dans quel état! pâle, muette et les yeux baignés de larmes. Aussitôt qu'elle parut, je l'introduisis dans la chambre de l'Empereur; elle pouvait à peine se soutenir et s'appuyait en tremblant sur mon bras. Quand je l'eus fait entrer, je me retirai avec le personnage qui l'avait amenée. Pendant son tête-à-tête avec l'Empereur, madame V.... pleurait et sanglotait tellement, que, malgré la distance, je l'entendais gémir à me fendre le cœur. Il est probable que dans ce premier entretien, l'Empereur ne put rien obtenir d'elle. Vers deux heures du matin. Sa Majesté m'appela. J'accourus et je vis sortir madame V..., le mouchoir sur les yeux et pleurant encore à chaudes larmes. Elle fut reconduite chez elle par le même personnage. Je crus bien qu'elle ne reviendrait pas.

Deux ou trois jours après néanmoins, à peu près à la

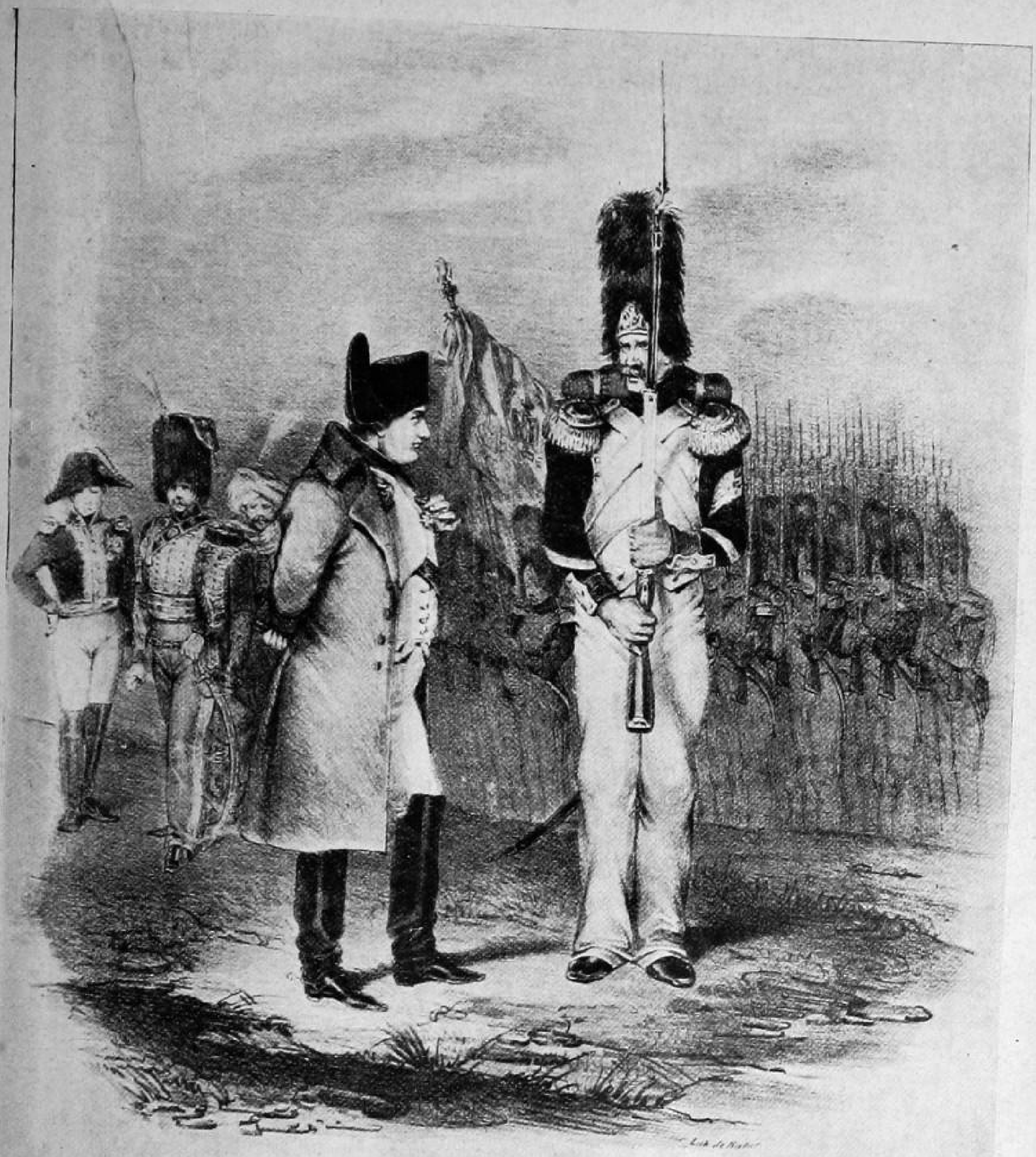
même heure que la première fois, madame V.... revint au palais; elle paraissait plus tranquille. La plus vive émotion se peignait encore sur son charmant visage; mais ses yeux au moins étaient secs et ses joues moins pâles. Elle se retira le matin d'assez bonne heure, et continua ses visites jusqu'au moment du départ de l'Empereur.

Deux mois après, l'Empereur, de son quartier-général de Finkenstein, écrivit à madame de V...., qui s'empressa d'accourir auprès de lui. Sa Majesté lui fit préparer un appartement qui communiquait avec le sien. Madame V.... s'y établit et ne quitta plus le palais de Finkenstein, laissant à Varsovie son vieil époux, qui, blessé dans son honneur et dans ses affections, ne voulut jamais revoir la femme qui l'avait abandonné. Madame V.... demeura trois semaines avec l'Empereur, jusqu'à son départ, et retourna ensuite dans sa famille. Pendant tout ce temps, elle ne cessa de témoigner à Sa Majesté la tendresse la plus vive, comme aussi la plus désintéressée. L'Empereur, de son côté, paraissait parfaitement comprendre tout ce qu'avait d'intéressant cette femme angélique, dont le caractère plein de douceur et d'abnégation m'a laissé un souvenir qui ne s'effacera jamais. Ils prenaient tous leurs repas ensemble; je les servais seuls; ainsi j'étais à même de jouir de leur conversation toujours aimable, vive, empressée de la part de l'Empereur, toujours tendre, passionnée, mélancolique, de la part de madame V.... Lorsque Sa Majesté n'était point auprès d'elle, madame V... passait tout son temps à lire, ou bien à regarder, à travers les jalousies de la chambre de l'Empereur, les parades et les évolutions qu'il faisait exécuter dans la cour d'honneur du château, et que souvent il commandait en personne. Voilà quelle était sa vie, comme son humeur, toujours égale, toujours uniforme. Son caractère charmait l'Empereur, et là lui faisait chérir tous les jours davantage.

Après la bataille de Wagram, en 1809, l'Empereur alla demeurer au palais de Schœnbrunn. Il fit venir aussitôt madame V..., pour laquelle on avait loué et meublé une maison charmante dans l'un des faubourgs de Vienne, à peu de distance de Schœnbrunn. J'allais mystérieusement la chercher tous les soirs dans une voiture fermée, sans armoiries, avec un seul domestique sans livrée. Je l'amenais ainsi au palais par une porte dérobée, et je l'introduisais

chez l'Empereur. Le chemin, quoique fort court, n'était pas sans danger, surtout dans les temps de pluie, à cause des ornières et des trous qu'on rencontrait à chaque pas. Aussi l'Empereur me disait-il presque tous les jours: « Prenez « bien garde ce soir, Constant, il a plu aujourd'hui, le che- « min doit être mauvais. Etes-vous sûr de votre cocher? « La voiture est-elle en bon état? » et autres questions de même genre, qui toutes témoignaient l'attachement sincère et vrai qu'il portait à madame V... L'Empereur n'avait pas tort, au reste, de m'engager à prendre garde, car un soir que nous étions partis de chez madame V... un peu plus tard que de coutume, le cocher nous versa. En voulant éviter une ornière, il avait jeté la voiture dans le débord du chemin. J'étais à droite de madame V...; la voiture tomba sur le côté droit, de sorte que seul j'eus à souffrir de la chute, et que madame V..., en tombant sur moi, ne se fit aucun mal. Je fus content de l'avoir garantie. Je le lui dis, et elle m'en témoigna sa reconnaissance avec une grâce qui n'appartenait qu'à elle. Le mal que j'avais ressenti fut bientôt dissipé. Je me mis à en rire le premier, et madame V... ensuite, qui raconta notre accident à Sa Majesté aussitôt que nous fûmes arrivés.

C'est à Schœnbrunn que madame V... devint grosse. Je n'essaierai pas de raconter tous les soins, tous les égards dont l'Empereur l'entoura. Il la fit venir à Paris, accompagnée de son frère, officier fort distingué, et d'une femme de chambre. Il chargea le grand-maréchal de lui acheter un joli hôtel dans la Chaussée-d'Antin. Madame V... se trouvait heureuse; elle me le disait souvent : « Toutes mes pensées, « toutes mes inspirations viennent de lui et retournent à lui: « il est tout mon bien, mon avenir, ma vie! » Aussi ne sortait-elle de sa maison que pour venir aux Tuileries dans les petits appartements. Quand ce bonheur ne lui était point permis, elle n'allait point chercher de distractions au spectacle, à la promenade ou dans le monde. Elle restait chez elle, ne voyant que fort peu de personnes, écrivant tous les jours à l'Empereur. Elle accoucha d'un fils qui ressemblait d'une manière frappante à Sa Majesté. Ce fut une grande joie pour l'Empereur. Il accourut auprès d'elle aussitôt qu'il lui fût possible de s'échapper du château; il prit l'enfant dans ses bras, et l'embrassant comme il venait d'embrasser la mère, il lui dit: « Je te fais comte. »



Napoleon à Schœnbrunn.

Nous verrons plus tard ce fils recevoir à Fontainebleau de l'Empereur une dernière marque d'attachement.

Madame V..... éleva son fils chez elle, et ne le quitta jamais; elle le conduisait souvent au château, où je les faisais entrer par l'escalier noir. Quand l'une ou l'autre

était malade, l'Empereur leur envoyait M. Corvisart; cet habile médecin eut une fois le bonheur de sauver le jeune comte d'une maladie dangereuse.

Madame V... avait fait faire pour l'Empereur une bague en or autour de laquelle elle avait roulé de ses beaux cheveux blonds. L'intérieur de l'anneau portait ces mots gravés: « *Quand tu cesseras de m'aimer, n'oublie pas que je t'aime.* » L'Empereur ne lui donnait pas d'autre nom que Marie.

Je me suis peut-être arrêté trop longtemps à cette liaison de l'Empereur, mais madame V... différait complètement des autres femmes dont Sa Majesté a obtenu les bonnes grâces, et elle était digne d'être surnommée la Lavallière de l'Empereur, qui toutefois ne se montra point ingrat envers elle comme Louis XIV envers la seule femme dont il a été aimé. Ceux qui ont eu, comme moi le bonheur de la connaître et de la voir de près ont dû conserver d'elle un souvenir qui leur fera comprendre pourquoi il y a une si grande distance, à mes yeux, de madame V..., tendre et modeste femme, élevant dans la retraite le fils qu'elle a donné à l'Empereur, aux *favorites* du vainqueur d'Austerlitz.

CHAPITRE XXXIII

Campagne de Pologne. — Bataille d'Eylau. — *Te Deum* et *De Profundis*. — Retard involontaire du prince de Ponte-Corvo. — Les généraux d'Hautpoult, Corbineau et Boursier blessés à mort. — Courage et mort du général d'Hautpoult. — Le *bon coup* du général Ordener. — Pressentiments du général Corbineau. — Argent de la cassette de l'Empereur avancé par Constant au général Corbineau quelques instants avant sa mort. — Enthousiasme des Polonais. — Mauvaise humeur des Français. — Anecdotes. — Le fond de la langue polonaise. — Misère et gaieté. — Hilarité des soldats excitée par une réponse de l'Empereur. — L'ambassadeur persan. — Envoi du général Gardanne en Perse. — Trésor non retrouvé. — Séjour de l'Empereur à Finkestein. — L'Empereur trichant au vingt-et-un. — L'Empereur partageant son pain avec Constant. — Passe-temps des grands-officiers de l'Empereur. — Pari gagné par le duc de Vicence. — Mystification de M. B. d'A... — Le prince Jérôme amoureux d'une actrice de Breslau. — Mariage de l'actrice avec le valet de chambre du prince. — Complaisance et jalousie. — L'Empereur aimant et grondant ses frères. — Le maréchal Lefebvre nommé duc de Dantzig par l'Empereur. — Anecdote du chocolat de Dantzig. — Bataille de Friedland ; rapprochement de dates. — Gaieté de l'Empereur pendant la bataille. — Paix avec la Russie. — Entrevue de l'Empereur et du Czar à Tilsitt. — Le roi et la reine de Prusse. — Galanterie et rigueur de Napoléon. — Rudesse du grand-duc Constantin. — Banquet militaire. — Concert exécuté par des musiciens baskirs. — Visite de Constant aux Baskirs. — Repas à la cosaque. — Souvenir *frappant*. — Soldat moscovite décoré par l'Empereur Napoléon. — Retour par Bautzen et Dresde et rentrée en France.

Les Russes étaient animés dans cette campagne par le souvenir de la défaite d'Austerlitz, et par la crainte de voir la Pologne leur échapper; aussi l'hiver ne les arrêta point, et ils résolurent de venir attaquer l'Empereur. Celui-ci n'était pas homme à se laisser prévenir ; il leva ses quartiers d'hiver et quitta Varsovie à la fin de janvier. Le 8 février, les deux armées se rencontrèrent à Eylau, et là se livra, comme on sait, cette sanglante bataille dans laquelle des deux côtés on montra un courage égal; il resta près de quinze mille morts sur le champ de bataille, autant de Français

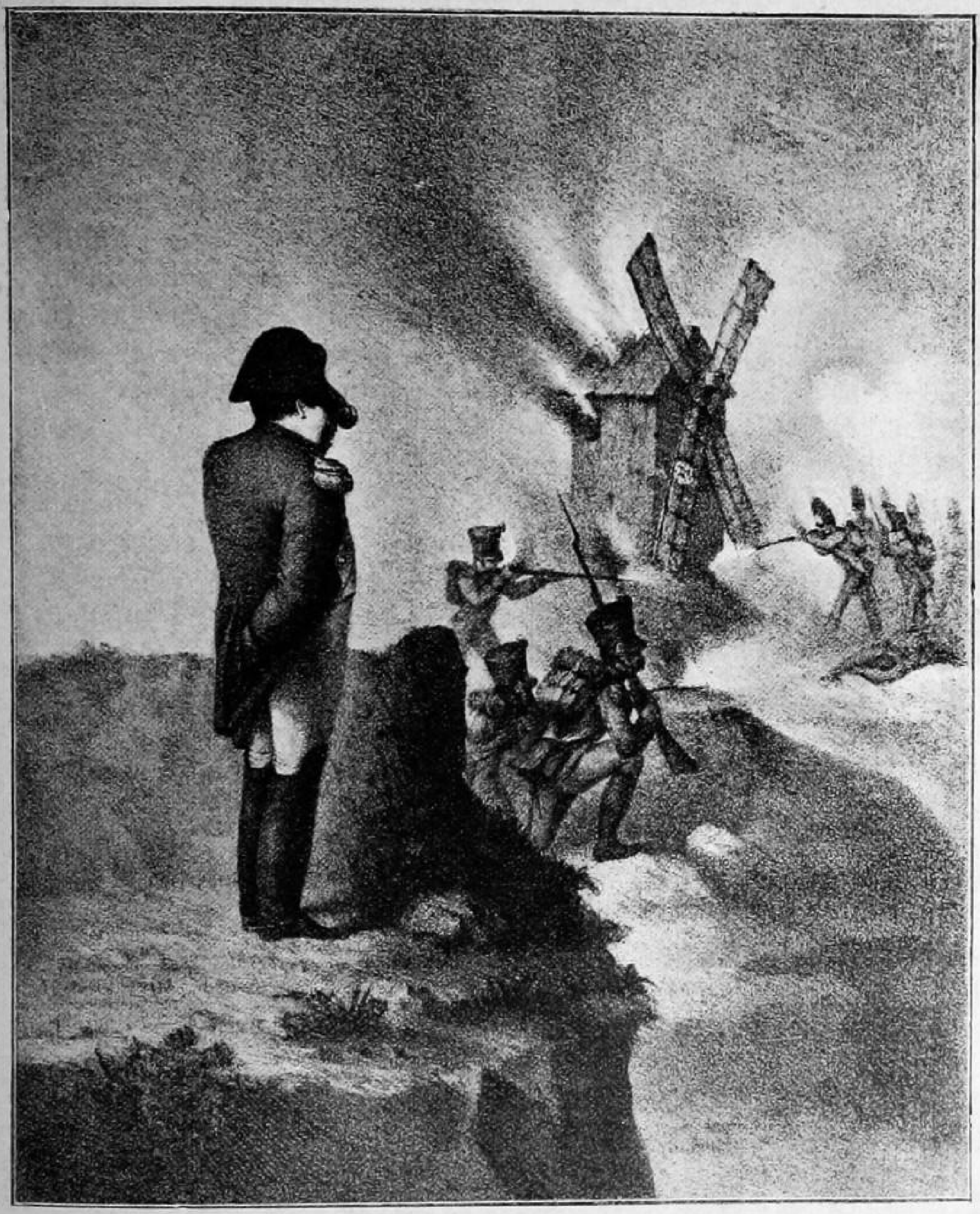
que de Russes. L'avantage, ou plutôt la perte fut la même dans les deux armées, et un *Te Deum* fut chanté à Pétersbourg comme à Paris, au lieu d'un *De profundis* qui aurait bien mieux convenu. Sa Majesté se plaignit vivement en rentrant à son quartier de l'inexécution d'un ordre qu'elle avait fait porter au maréchal Bernadotte, dont le corps ne donna point dans cette journée; il paraît certain en effet que la victoire, restée indécise entre l'Empereur et le général Beningsen, se serait fixée du côté du premier si un corps d'armée tout frais était survenu pendant la bataille, comme Sa Majesté l'avait calculé. Par malheur l'aide de camp porteur des ordres de l'Empereur au prince de Ponte-Corvo était tombé dans les mains d'un parti de Cosaques. Lorsque le lendemain du combat, l'Empereur apprit cette circonstance, son ressentiment se calma, mais non pas son chagrin. Nos troupes bivouaquèrent sur le champ de bataille, que Sa Majesté visita trois fois, faisant distribuer des secours aux blessés et ensevelir les morts.

Les généraux d'Hautpoult, Corbineau et Boursier furent blessés à mort à Eylau; il me semble encore entendre le brave d'Hautpoult dire à Sa Majesté au moment de partir au galop pour charger l'ennemi : « Sire, vous allez voir « mes gros talons; ça entre dans les carrés ennemis comme « dans du beurre! » Une heure après il n'était plus. Un de ses régiments, s'étant engagé dans un intervalle de l'armée russe, fut mitraillé et haché par les Cosaques; il ne s'en sauva que dix-huit hommes. Le général d'Hautpoult, forcé trois fois de reculer avec sa division, la ramena deux fois à la charge; la troisième, il s'élança encore sur l'ennemi en criant d'une voix forte: « Cuirassiers, en avant, au nom « de Dieu ! en avant, mes braves cuirassiers ! » Mais la mitraille avait abattu un trop grand nombre de ces braves. Il n'y en eut que très peu en état de suivre leur chef, qui tomba percé de coups au milieu d'un carré de Russes dans lequel il s'était jeté à peu près seul.

Ce fut aussi je crois dans cette bataille que le général Ordener tua de sa main un officier général ennemi. L'Empereur lui demanda s'il n'aurait pas pu le prendre vivant. *Sire*, répondit le général avec son accent fortement germanique, *ché né donne qu'un coup, mais ché tâche qu'il soit pon.*

Le jour même de la bataille, au matin, le général Corbi-

neau, aide de camp de l'Empereur, étant à déjeuner avec les officiers de service, leur avoua qu'il était assiégé par les plus tristes pressentiments. Ces messieurs entreprirent de



L'attaque d'un village.

le distraire de cette idée et tournèrent la chose en plaisanterie. Le général Corbineau reçut peu d'instants après, un ordre de Sa Majesté; ayant besoin d'argent et n'en ayant pas trouvé chez M. de Menneval, il vint m'en demander et

je lui en avançai de la cassette de l'Empereur; au bout de quelques heures, je rencontrai M. de Menneval à qui je fis part de la demande du général Corbineau et de la somme que je lui avais remise. Je parlais encore à M. de Menneval, lorsqu'un officier, passant au galop, nous jeta le triste nouvelle de la mort du général. Je n'ai point oublié l'impression que cette nouvelle fit sur moi, et je trouve encore inexplicable aujourd'hui cette espèce de trouble intérieur qui était venu avertir un brave de sa fin prochaine.

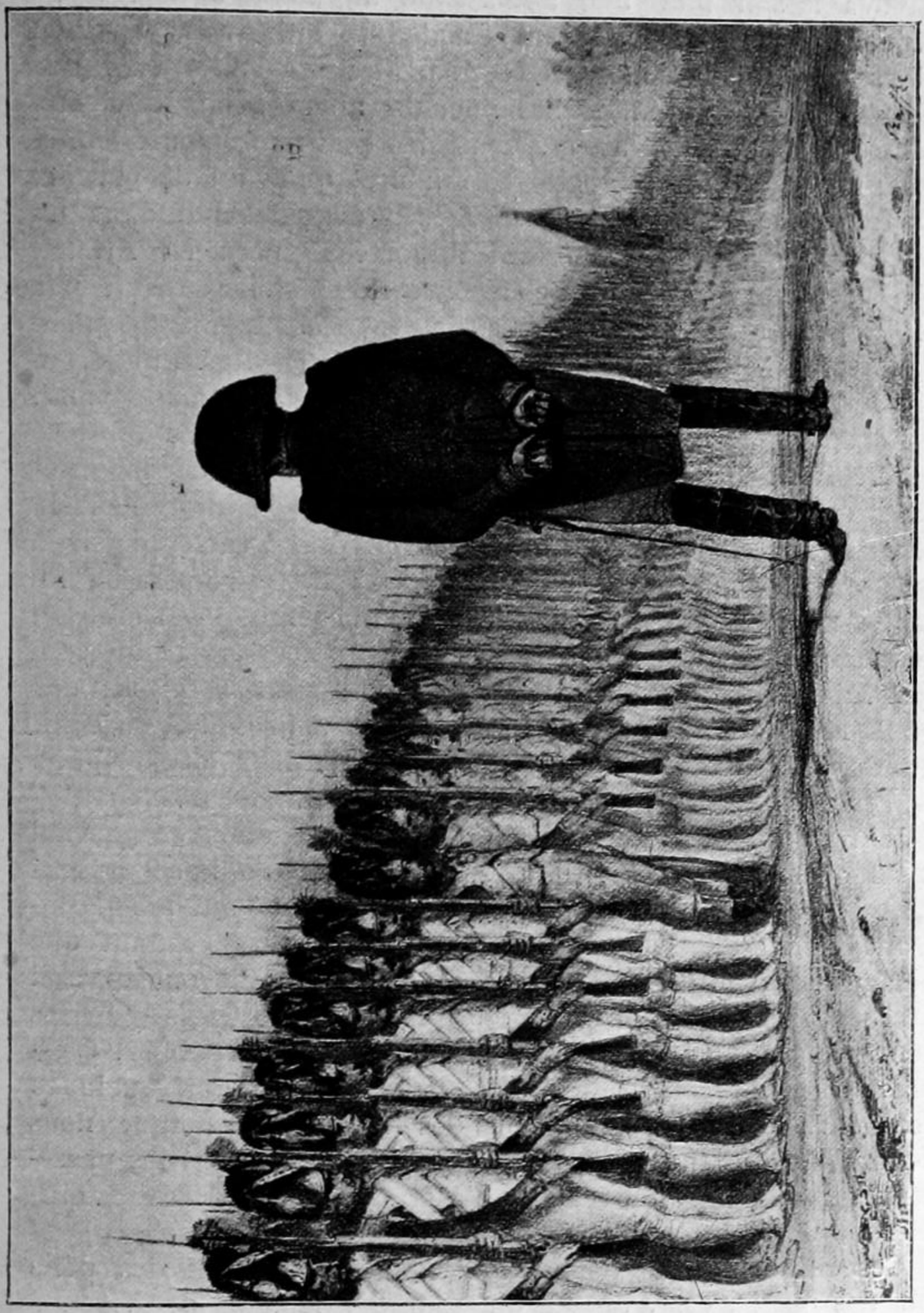
La Pologne comptait sur l'Empereur pour être rétablie dans son indépendance. Aussi les Polonais furent-ils pleins d'enthousiasme et d'espoir, lorsqu'ils virent arriver l'armée française. Quant à nos soldats, cette campagne d'hiver leur déplaisait fort; le froid, la misère, le mauvais temps et les mauvais chemins, leur avaient inspiré pour ce pays une aversion extrême.

Dans une revue à Varsovie, les habitants se pressant autour de nos troupes, un soldat se mit à jurer énergiquement contre la neige et la boue, et par suite, contre la Pologne et les Polonais. « Vous avez bien tort, monsieur « le soldat, » se mit à dire une demoiselle d'une bonne famille bourgeoise de la ville, « de ne pas aimer notre pays, « car nous aimons beaucoup les français. — Vous êtes « sans doute bien aimable, mademoiselle, répliqua le soldat, « mais si vous voulez me persuader de la vérité de ce « que vous dites, vous nous ferez faire un bon dîner à mon « camarade et à moi. — Venez donc, messieurs, dirent « en s'avançant à leur tour, les parents de la jeune Polonaise, « nous boirons ensemble à la santé de votre Empereur. » Et ils emmenèrent en effet les deux soldats, qui firent là le meilleur repas de toute la campagne.

Suivant le dire des soldats, quatre mots constituaient le fond de la langue polonaise: *kleba? niema;* du pain? il n'y en a pas; *voia? sara;* de l'eau? on va en apporter.

L'Empereur traversant un jour une colonne d'infanterie aux environs de Mysigniez, où la troupe éprouvait de grandes privations à cause des boues qui empêchaient les arrivages: Papa, *kleba,* lui cria un soldat; *niema,* répondit aussitôt l'Empereur. Toute la colonne partit d'un éclat de rire, et personne ne demanda plus rien.

Durant le séjour assez long que fit l'Empereur à Finkenstein, il reçut la visite d'un ambassadeur persan à qui il



L'inspection.

donna le spectacle de quelques grandes revues. Sa Majesté envoya à son tour une ambassade au shah, à la tête de laquelle elle mit le général Gardanne, qui avait, disait-on alors, une raison particulière pour désirer d'aller en Perse. On prétendait qu'un de ses parents, après avoir longtemps résidé à Téhéran, avait été contraint par une émeute contre les Francs, de quitter cette capitale, et qu'avant de prendre la fuite, il avait enterré un trésor considérable dans un certain endroit dont il avait apporté le plan en France. J'ajouterai, pour en finir avec cette histoire, qu'on m'a dit depuis que le général Gardanne avait trouvé la place bouleversée et que n'ayant pu reconnaître les lieux, ni découvrir le trésor, il était revenu de son ambassade les mains vides.

Le séjour à Finkenstein devint fort ennuyeux. Pour passer le temps, Sa Majesté jouait quelquefois avec ses généraux et ses aides de camp. Le jeu était ordinairement le vingt-et-un, et le grand capitaine prenait grand plaisir à tricher; il gardait, pendant plusieurs coups de suite, les cartes nécessaires pour former le nombre exigé, et s'amusait beaucoup quand il gagnait ainsi par adresse. C'était moi qui lui remettait la somme nécessaire pour son jeu; dès qu'il rentrait, je recevais l'ordre de retirer sa mise; il me donnait toujours la moitié de son gain, et je partageais le reste avec les valets de chambre ordinaires.

Je n'ai point l'intention de m'assujettir dans ce journal à un ordre de dates bien rigoureux, et quand il se présentera à ma mémoire un fait ou une anecdote qui me paraîtront mériter d'être rapportés, je les placerai, autant que cela pourra se faire, à l'endroit de mon récit où je serai arrivé, au moment même où je me les rappelerai; en les renvoyant à leur époque, je craindrais de les oublier. C'est ainsi que je crois pouvoir noter ici, en passant, quelques souvenirs de Saint-Cloud ou des Tuileries, quoique nous soyons au quartier-général de Finkenstein. Ce sont les passe-temps auxquels se livraient Sa Majesté et ses grands-officiers qui m'ont mis sur la voie de ces souvenirs.

Ces messieurs se portaient souvent entre eux des défis ou des gageures. J'ai vu un jour M. le duc de Vicence parier que M. Jardin fils, écuyer de Sa Majesté, monté à reculons sur son cheval, arriverait au bout de l'avenue du château dans un espace de peu de minutes; M. le grand-écuyer gagna le pari.

MM. Fain, Menneval et Ivan jouèrent une fois un singulier tour à M. B. d'A..., qu'ils savaient être sujet à de fréquents accès de galanterie. Ils firent habiller un jeune homme en femme, et l'envoyèrent se promener, ainsi déguisé, dans une avenue près du château; M. B. d'A... avait la vue fort basse et se servait ordinairement d'un lorgnon; ces messieurs l'engagèrent à sortir, et il ne fut pas plus tôt dehors qu'il aperçut la belle promeneuse et ne put retenir, à cette vue, une exclamation de surprise et de joie.

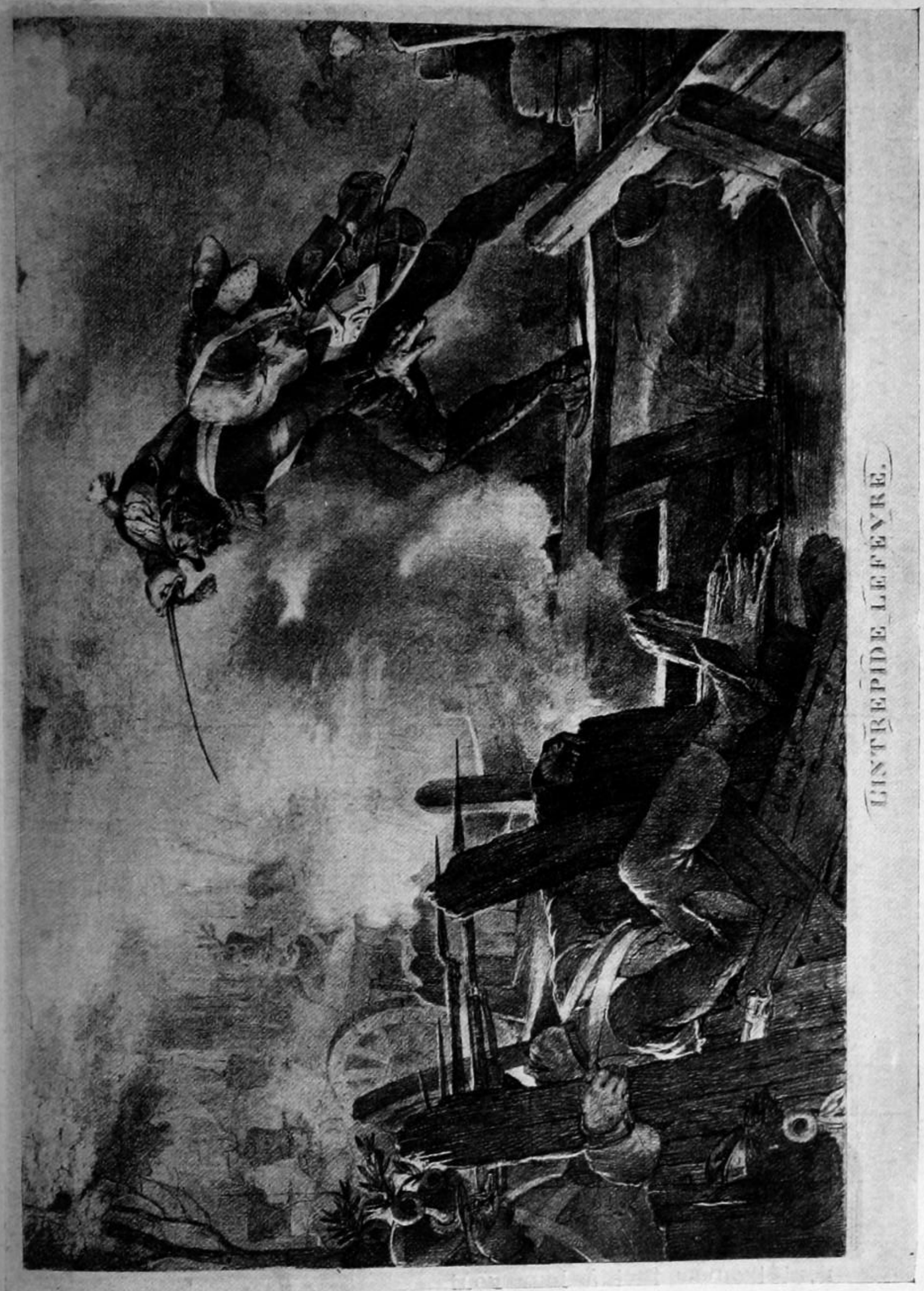
Ses amis feignirent de partager son ravissement, et comme le plus entreprenant, ils le poussèrent à faire les premières avances. Il se rendit donc avec des airs empressés auprès de la fausse jeune dame, à laquelle on avait bien fait sa leçon. M. d'A... s'épuisa en politesse, en attentions, en offres de service. Il voulait à toutes force faire à sa nouvelle conquête les honneurs du château. L'autre s'acquitta parfaitement de son rôle, et après bien des minauderies de côté, bien des protestations de la part de M. d'A..., il y eut des rendez-vous pris pour le soir même. L'amant, heureux en espérance, revint près de ses amis, et fit le discret et l'indifférent sur sa bonne fortune, pendant qu'il aurait voulu pouvoir dévorer le temps qu'il avait à attendre jusqu'à la fin de la journée. Enfin le soir arrivant, amena le terme de son impatience et l'heure de son entrevue. Mais quels ne furent pas son déboire et sa colère lorsqu'il s'aperçut que les vêtements de femme couvraient un *costume* masculin! M. d'A... voulut, dans le premier moment, appeler en duel les auteurs et l'acteur de cette mystification, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvînt à l'apaiser.

Ce fut, je crois, au retour de cette campagne que le prince Jérôme vit à Breslau, sur le théâtre de cette ville, une jeune actrice fort jolie, jouant assez mal, mais chantant fort bien. Il fit des avances; on la disait très sage; mais les rois ne soupirent pas longtemps en vain; ils jettent un poids trop lourd dans la balance de la sagesse. S. M. le roi de Westphalie emmena sa conquête à Cassel, où au bout de quelque temps il la maria à son premier valet de chambre Albertoni dont les mœurs italiennes ne répugnèrent pas à ce mariage. Quelques mécontentements, dont je n'ai pas su les motifs, décidèrent Albertoni à quitter le roi; il revint à Paris avec sa femme, et fit plusieurs entreprises où il perdit ce

qu'elle avait gagnée. On m'a dit qu'elle était retourné en Italie. Une chose qui m'a toujours paru extraordinaire, c'est la jalousie d'Albertoni pour sa femme, jalousie vigilante qui avait ouvert les yeux sur tous les hommes, hormis le roi; car je suis presque certain que la liaison continua après le mariage.

Les frères de l'Empereur, même étant rois, faisaient quelquefois antichambre chez Sa Majesté. Le roi Jérôme vint un matin par ordre de l'Empereur, qui, n'étant pas encore levé, me dit de prier le roi de Wesphalie d'attendre. Comme l'Empereur voulait se reposer un peu, je restai avec le service dans le salon qui servait d'antichambre, et où le roi attendait comme nous, je ne dis pas avec patience, car à chaque instant il quittait un siège pour un autre, allait de la fenêtre à la cheminée, et paraissait fort ennuyé. Il causait de temps en temps avec moi, pour qui il a toujours eu une grande bienveillance. Il se passa ainsi plus d'une demi-heure. Enfin j'entrai dans la chambre de l'Empereur, et quand il eut passé sa robe de chambre, j'avertis le roi que Sa Majesté l'attendait, et l'ayant introduit, je me retirai. L'Empereur le reçut assez mal, et le gronda beaucoup. Comme il parlait très haut, je l'entendis malgré moi; mais le roi s'excusait si bas, que je ne pouvais entendre un mot de sa justification. De pareilles scènes se répétaient souvent. Le prince était dissipé et prodigue, ce qui déplaisait par dessus tout à l'Empereur, qui le lui reprochait durement, quoiqu'il l'aimât, ou plutôt parce qu'il l'aimait beaucoup; car il est à remarquer que, malgré les fréquents déplaisirs que sa famille lui causait, l'Empereur a toujours conservé pour tous ses parents une grande tendresse.

Quelque temps après la prise de Dantzig (24 mai 1807) l'Empereur voulant récompenser le maréchal Lefebvre des services récents qu'il lui avait rendus, le fit appeler à six heures du matin. Sa Majesté travaillait avec le major général de l'armée, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée du maréchal. « Ah ah! dit-il au major général, monsieur le duc ne s'est point fait attendre; » puis se retournant vers l'officier de service: « Vous direz au duc de Dantzig que c'est pour le faire déjeuner avec moi que je l'ai demandé si matin. » L'officier d'ordonnance, croyant que l'Empereur se trompait de nom, lui fit observer que la personne qui attendait ses ordres n'était pas le duc de Dantzig, que



L'INTRÉPIDE LEFEVRE.

c'était le maréchal Lefebvre. « Il paraît, Monsieur, que vous me croyez plus capable de faire un *conte* qu'un duc. » L'officier fut un peu déconcerté par cette réponse, mais l'Empereur le rassura par un sourire, et lui dit: « Allez prévenir le duc de mon invitation; dans un quart d'heure nous nous mettrons à table. » L'officier retourna près du maréchal, qui était assez inquiet de ce que l'Empereur voulait lui dire. « Monsieur le duc, l'Empereur vous engage à déjeuner avec lui, et vous prie d'attendre un quart d'heure. » Le maréchal n'ayant point fait attention au nouveau titre que lui donnait l'officier, lui répondit par un signe de tête, et s'assit sur un pliant au-dessus duquel l'épée de l'Empereur se trouvait accrochée. Le maréchal la regarda et la toucha avec admiration et respect. Le quart d'heure passé, un autre officier d'ordonnance vint appeler le maréchal pour qu'il se rendit près de l'Empereur, qui était déjà à table avec le major général. En l'aperçevant, Napoléon le salua de la main: « Bonjour, monsieur le duc; asseyez-vous près de moi. »

Le maréchal, étonné de s'entendre donner cette qualification, crut d'abord que l'Empereur plaisantait; mais voyant qu'il affectait de l'appeler monsieur le duc, il en fut un moment interdit. L'Empereur, pour augmenter son embarras, lui dit: « Aimez-vous le chocolat, monsieur le duc? — Mais... oui, Sire. — Eh bien! nous n'en déjeunerons pas, mais je vais vous en donner une livre de la ville même de Dantzig, car, puisque vous l'avez conquise, il est bien juste qu'elle vous rapporte quelque chose. » La-dessus, l'Empereur quitta la table, ouvrit une petite cassette, y prit un paquet ayant la forme d'un carré long, et le donna au maréchal Lefebvre en lui disant: « Duc de Dantzig, acceptez ce chocolat; les petits cadeaux entretiennent l'amitié. » Le maréchal remercia Sa Majesté, mit le chocolat dans sa poche, et se rassit à table avec l'Empereur et le maréchal Berthier. Un pâté représentant la ville de Dantzig était au milieu de la table, et quand il fut question de l'entamer, l'Empereur dit au nouveau duc: « On ne pouvait donner à ce pâté une forme qui me plût davantage. Attaquez, monsieur le duc, voilà votre conquête, c'est à vous d'en faire les honneurs. » Le duc obéit, et les trois convives mangèrent du pâté, qu'ils parurent trouver fort à leur goût.

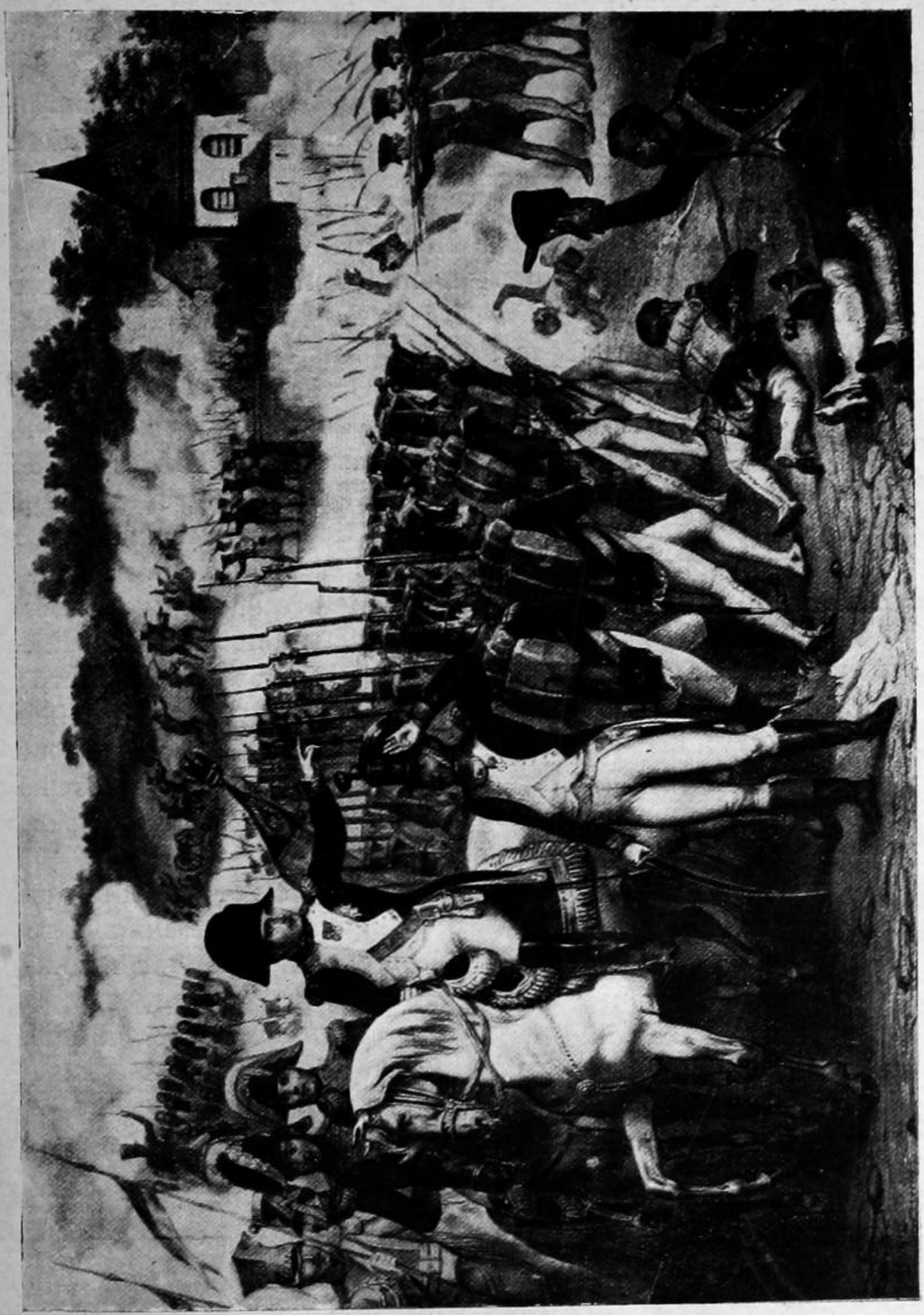
De retour chez lui, le maréchal duc de Dantzig, soup-

Aimez-vous le chocolat, monsieur le duc

çonnant une surprise dans le petit paquet que lui avait donné l'Empereur, s'empressa de l'ouvrir et y trouva cent mille écus en billets de banque. Depuis ce magnifique cadeau, l'usage s'établit dans l'armée d'appeler de l'argent, soit en espèces, soit en billets, du chocolat de Dantzig; et quand les soldats voulaient se faire régaler par quelques camarades un peu bien en fonds : « Allons, viens donc, lui disaient-ils ; n'as-tu pas du chocolat de Dantzig dans ton sac ? »

Le goût presque superstitieux de Sa Majesté l'Empereur pour les rapprochements de dates et d'anniversaires se trouva encore une fois justifié par la victoire de Friedland, gagnée le 14 juin 1807, sept ans jour pour jour après la bataille de Marengo. La rigueur de l'hiver, la difficulté des approvisionnements (auxquels l'Empereur avait néanmoins pourvu avec tout le soin et toute l'habileté possibles) et le courage obstiné des Russes avaient rendu cette campagne pénible pour les vainqueurs, que l'incroyable rapidité de leurs succès en Prusse avaient accoutumés aux promptes conquêtes. Le partage de gloire qu'il avait fallu faire à Eylau avec les Russes était quelque chose de nouveau dans la carrière militaire de l'Empereur. A Friedland, il reprit ses avantages et son ancienne supériorité. Sa Majesté, par une feinte retraite et en ne laissant voir à l'ennemi qu'une partie de ses forces, attira les Russes en deçà de l'Elbe, de sorte qu'ils se trouvèrent resserrés entre ce fleuve et notre armée. La victoire fut gagnée par les troupes de ligne et par la cavalerie; l'Empereur n'eut pas besoin de faire donner sa garde. Celle de l'Empereur Alexandre fut presque entièrement détruite en protégeant la retraite ou plutôt la fuite des Russes qui ne pouvaient échapper à la poursuite de nos soldats que par le pont de Friedland, quelques pontons étroits et un gué presque impraticable.

Tous les régiments de ligne de l'armée française couvraient la plaine. L'Empereur, en observation sur une hauteur d'où sa vue pouvait embrasser tout le champ de bataille, était assis dans un fauteuil près d'un moulin et son état-major l'entourait. Jamais je ne l'ai vu plus gai; il causait avec les généraux qui attendaient ses ordres, et semblait prendre plaisir à manger du pain noir russe fait en forme de brique. Ce pain, pétri avec de la mauvaise farine de seigle et rempli de longues pailles, était la nourriture de



Bataille de Friedland.

tous les soldats, qui savaient que Sa Majesté en mangeait aussi bien qu'eux.

Un temps superbe favorisait les savantes manœuvres de l'armée, qui fit des prodiges de valeur. Les charges de cavalerie furent exécutées avec tant de précision que l'Empereur envoya complimenter les régiments qui les avaient faites.

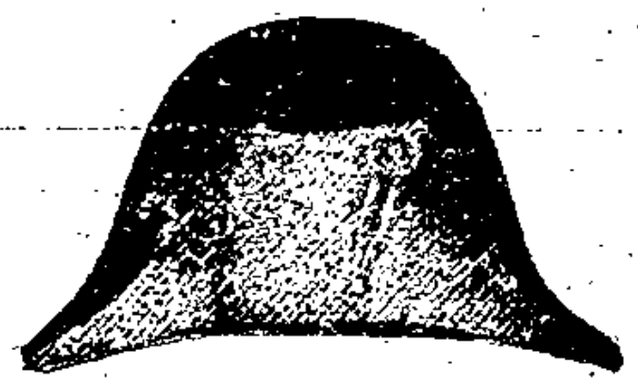
Vers quatre heures après midi, et au moment où les deux armées se pressaient de toutes parts, pendant que des milliers de canons faisaient trembler la terre, l'Empereur s'écria: *Si cela continue encore deux heures, il ne restera debout dans la plaine que l'armée française.* Peu d'instants après il donna l'ordre au comte d'Orsène, général des grenadiers à pied de la vieille garde, de faire tirer sur une briqueterie derrière laquelle des masses de Russes et de Prussiens s'étaient retranchées. En un clin d'œil, elles furent contraintes d'abandonner cette position, et des nuées de tirailleurs se mirent à la poursuite des fuyards.

La garde ne se mit en mouvement qu'à cinq heures, et à six heures la bataille était complètement gagnée. L'Empereur dit à ceux qui étaient près de lui, en voyant la garde se développer: « Voilà des braves qui avaleraient de bon « cœur les *pousse-cailloux* et les *rintintins* de la ligne pour « leur apprendre à charger sans les attendre; mais ils « auront beau faire, la besogne a été proprement faite sans « eux. »

Sa Majesté alla complimenter plusieurs régiments qui s'étaient battus toute la journée. Quelques paroles, un sourire, un salut de la main, un signe de tête suffisait pour récompenser les braves qui venaient de vaincre.

Le nombre des morts et des prisonniers fut énorme. Soixante-dix drapeaux et tout le matériel de l'armée russe restèrent au pouvoir de l'armée française.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS



Le Successeur.

Mémoires intimes

DE

NAPOLÉON Ier

PAR

CONSTANT, son valet de chambre

Nombreuses illustrations d'après documents de l'époque.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R f

TOME V

Prix : 0 fr. 65

NAPOLÉON Ier

8° L44 262 b B

Société

des Publications Littéraires Illustrées

13, Rue Thérèse, PARIS

MÉMOIRES INTIMES

DE

NAPOLÉON Ier

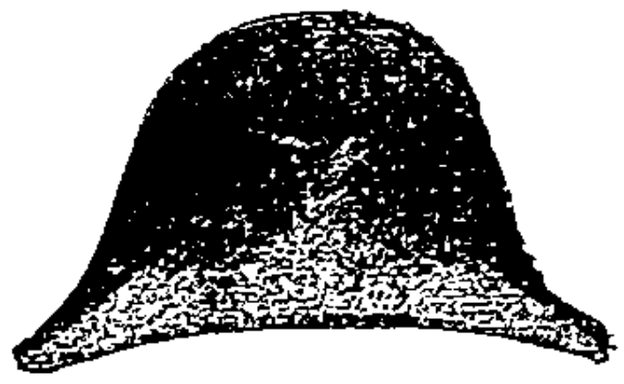
PAR

CONSTANT

son valet de chambre

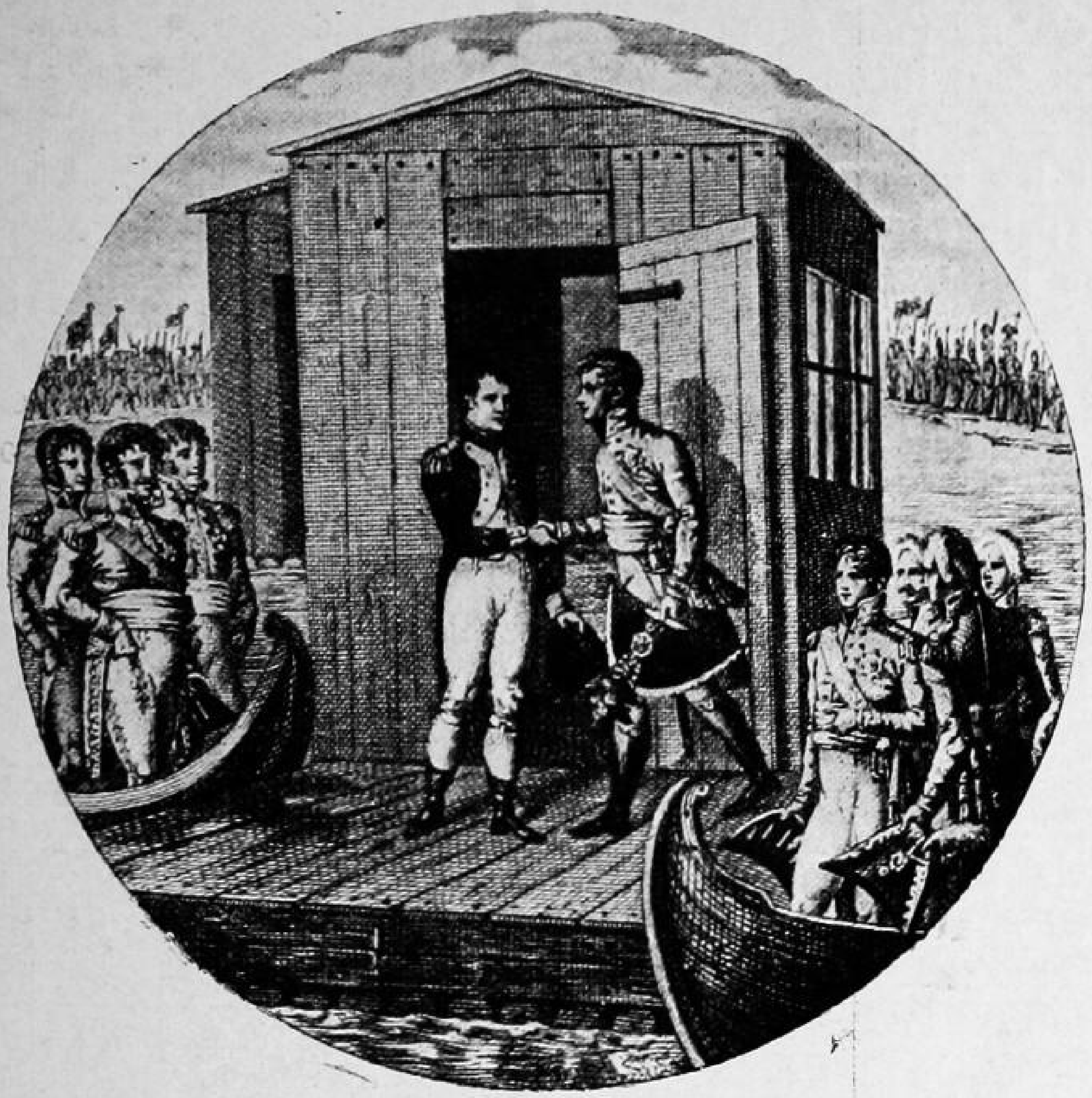
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F

Nombreuses illustrations d'après documents de l'époque



8° L 44
262 B

SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES
13, Rue Thérèse, 13
PARIS



Entrevue d'Alexandre et de Napoléon sur le Niémen

CHAPITRE XXXIII *(suite)*

Après cette journée décisive, l'empereur de Russie, qui avait rejeté les propositions que Sa Majesté lui avait fait porter à la suite de la bataille d'Eylau, se trouva très disposé à en faire lui-même à son tour. Le général Beningsen demanda un armistice au nom de son empereur; Sa Majesté l'accorda, et peu de temps après vint la signature de la paix et la fameuse entrevue des deux souverains sur le Niémen. Je passerai rapidement sur les détails de cette rencontre qui ont été cent et cent fois publiés et répétés. Sa Majesté et le jeune Czar se prirent d'une affection mutuelle, dès le moment qu'ils se virent pour la première fois, et ils se

donnèrent l'un à l'autre des fêtes et des divertissements. Ils étaient inséparables en public et en particulier, et passaient des heures ensemble dans des réunions de plaisir dont les importuns étaient soigneusement écartés. La ville de Tilsitt fut déclarée neutre, et Français, Russes et Prussiens suivirent l'exemple qui leur était donné par leurs souverains en vivant ensemble dans la plus intime confraternité.

Le roi et la reine de Prusse vinrent se joindre, à Tilsitt, à Leurs Majestés impériales. Ce malheureux monarque à qui il restait à peine une ville de tout le royaume qu'il avait possédé, devait être peu disposé à prendre part à tant de fêtes. La reine était belle et gracieuse, peut-être un peu haute et sévère; mais cela ne l'empêchait pas d'être adorée de tout ce qui l'entourait. L'Empereur cherchait à lui plaire, et elle ne négligeait aucune des innocentes coquetteries de son sexe pour adoucir le vainqueur de son époux. Je vis la reine dîner plusieurs fois avec les souverains, assise entre les deux empereurs, qui la comblaient à l'envi d'attentions et de galanteries. On sait que l'Empereur Napoléon lui offrit un jour une rose superbe; qu'après avoir hésité quelque temps elle finit par accepter, en disant à Sa Majesté avec le plus charmant sourire: « Au moins avec Magdebourg. » Et l'on sait aussi que l'Empereur n'accepta point l'échange. La princesse avait pour dame d'honneur une femme fort âgée à laquelle on reconnaissait un très grand mérite.

Un soir, au moment où la reine était conduite dans la salle à manger par les deux empereurs, suivis du roi de Prusse, du prince Murat et du grand-duc Constantin, la vieille dame d'honneur se dérangea pour faire place à ces deux derniers princes. Le grand-duc Constantin ne voulut point passer et gâtant cet acte de politesse par un ton fort rude, il lui dit: « Passez, madame, passez donc! » Puis se retournant vivement du côté du roi de Naples, il ajouta, assez haut pour être entendu, cette gracieuse exclamation: *la vieille bécasse!*

On peut juger par là que le prince Constantin était loin d'avoir auprès des femmes cette politesse exquise et cette fine fleur de galanterie qui distinguaient son auguste frère.

La garde impériale française donna une fois à dîner à la garde de l'empereur Alexandre. Le repas fut on ne peut

ENTREVUE DES EMPEREURS

Napoléon et Alexandre, dans la Ville d'Erfurt.

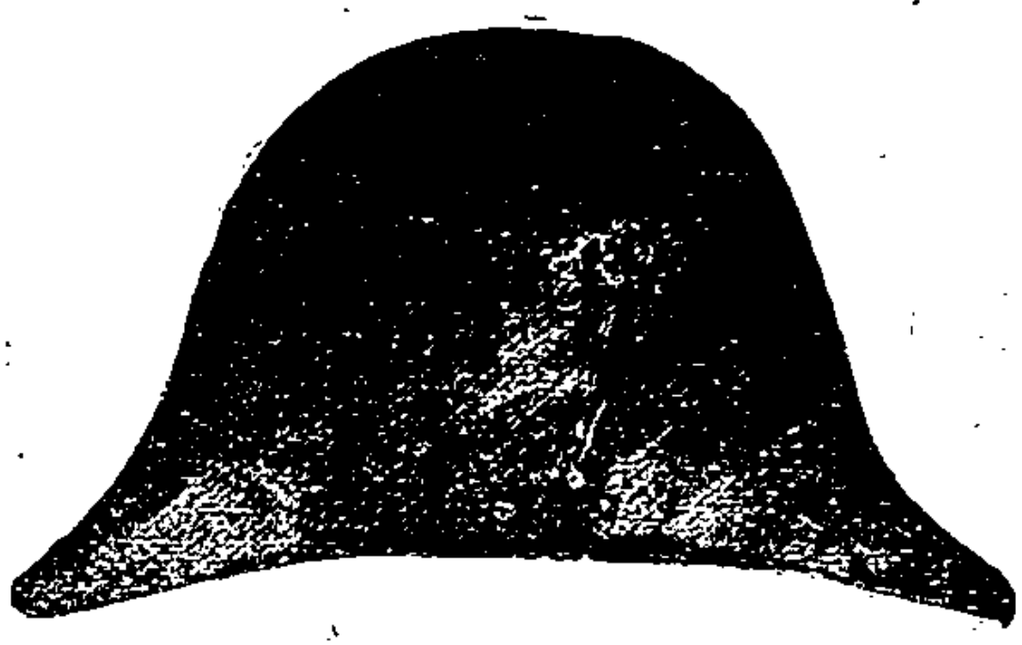
plus gai, et pour terminer ce repas fraternel, chaque soldat français changea d'uniforme avec un Russe, qui lui donna le sien en échange. Ils passèrent ainsi sous les yeux des empereurs qui s'amusèrent beaucoup de ce déguisement improvisé.

Au nombre des galanteries que l'empereur de Russie fit au nôtre, je citerai un concert exécuté par une troupe de Baskirs, à qui leur souverain fit à cet effet passer le Niémen. Certes, jamais musique plus barbare n'avait résonné aux oreilles de Sa Majesté, et cette étrange harmonie, accompagnée de gestes au moins aussi sauvages, nous procura le spectacle le plus burlesque que l'on puisse imaginer. Quelques jours après ce concert, j'obtins la permission d'aller visiter les musiciens dans leur camp, et j'y allai avec Roustan, qui pouvait me servir d'interprète. Nous eûmes l'avantage d'assister à un repas des Baskirs: autour d'immenses baquets en bois étaient rangées des escouades de dix hommes chacun tenant à la main un morceau de pain noir qu'il assaisonnait d'une cuillerée d'eau dans laquelle ils avaient délayé quelque chose qui ressemblait à de la terre rouge. Après le repas, ils nous donnèrent le divertissement du tir à l'arc; Roustan, à qui cet exercice rappelait ceux de son jeune âge, voulut essayer de lancer une flèche; mais elle tomba à quelques pas, et je vis un sourire de mépris sur les lèvres épaisses de nos Baskirs; j'essayai l'arc à mon tour, et je m'en acquittai de manière à me faire honneur aux yeux de nos hôtes, qui m'entourèrent à l'instant en me félicitant par leurs gestes de mon adresse et de ma vigueur. Un d'eux, plus enthousiaste et plus amical que les autres, m'appliqua sur l'épaule une tape dont je me souvins assez longtemps.

Le lendemain de ce fameux concert, la paix entre les trois souverains fut signée, et Sa Majesté fit une visite à l'Empereur Alexandre qui la reçut à la tête de sa garde. L'Empereur Napoléon demanda à son illustre allié de lui montrer le plus brave grenadier de cette belle et vaillante troupe. On le présenta à Sa Majesté, qui détacha de sa boutonnière sa propre croix de la Légion d'honneur et la fixa sur la poitrine du soldat moscovite, au milieu des acclamations et des houras de tous ses camarades. Les deux empereurs s'embrassèrent une dernière fois sur les bords du Niémen, et Sa Majesté prit la route de Kœnigsberg.

A Bautzen, l'empereur fut rencontré par le roi de Saxe,

qui était venu au-devant de lui, et Leurs Majestés entrèrent ensemble dans Dresde. Le roi Frédéric-Auguste fit la plus magnifique réception qu'il pût au souverain qui, non content de lui avoir donné un sceptre, avait encore agrandi considérablement les états héréditaires des électeurs de Saxe. Les bons habitants de Dresde, pendant les huit jours que nous y passâmes, traitèrent les Français plutôt en frères et en compatriotes qu'en alliés. Mais il y avait près de dix mois que nous avions quitté Paris, et malgré toutes les douceurs de la simple et franche hospitalité allemande, j'avais grande hâte de revoir la France et ma famille.



CHAPITRE XXXIV

Mort du jeune Napoléon, fils du roi de Hollande. — Gentillesse de cet enfant. — Faiblesse de nourrice et fermeté du jeune prince. — Soumission du jeune prince à l'Empereur. — Tendresse de cet enfant pour l'Empereur. — Joli portrait de famille. — Le cordonnier et le portrait de *mon oncle Bibiche*. — Les gazelles de Saint-Cloud. — Le roi et la reine de Hollande réconciliés par le jeune Napoléon. — Affection de l'Empereur pour son neveu. — L'héritier désigné de l'empire. — Présage de malheurs. — Première idée du divorce. — Douleur de l'Impératrice Joséphine à la mort du jeune Napoléon. — Désespoir de la reine Hortense. — Idée d'un chambellan. — Douleur universelle causée par la mort du jeune prince.

Ce fut dans le cours de la glorieuse campagne de Prusse et Pologne que la famille impériale fut plongée dans la douleur la plus amère. Le jeune Napoléon, fils aîné du roi Louis de Hollande, mourut. Cet enfant ressemblait beaucoup à son père, et, par conséquent, à son oncle. Ses cheveux étaient blonds; mais il est probable qu'ils auraient bruni avec le temps. Ses yeux bleus, grands, admirablement bien fendus, brillaient d'un éclat extraordinaire quand une impression forte frappait sa jeune tête. Bon, aimant, plein de franchise et de gaîté, il faisait les délices de l'Empereur, surtout à cause de la fermeté de son caractère, si grande, que, malgré son extrême jeunesse, rien ne pouvait le faire manquer à sa parole. Le trait suivant, je me souviens, en donnera la preuve.

Il aimait les fraises avec passion; mais elles lui causaient de longs et fréquents vomissements. Sa mère, alarmée, défendit expressément de lui en laisser manger dorénavant, et témoigna le désir qu'on prît toutes les précautions possibles afin de soustraire aux regards du jeune prince un fruit si malfaisant pour lui. Mais le petit Napoléon, que l'effet dangereux des fraises n'en dégoûtait pas, s'étonna bientôt de ne plus voir son mets favori. D'abord il prit patience, puis un jour il avisa sa nourrice et lui demanda très

sérieusement à ce sujet des explications que la bonne femme ne sut comment lui donner. Elle était complaisante pour lui jusqu'à le gâter; il connaissait sa faiblesse; aussi en abusait-il souvent. Dans cette circonstance, par exemple, il se fâcha, et dit à sa nourrice, d'un ton qui lui en imposait autant pour le moins qu'auraient pu le faire l'Empereur ou le roi de Hollande: « J'en veux, moi, des fraises. Donne-m'en tout de suite. » La pauvre nourrice, en le conjurant de s'apaiser, lui dit qu'elle lui en donnerait bien, mais que, s'il lui arrivait quelque chose, elle avait peur qu'il n'avouât à la reine comment ces fraises lui étaient venues... « N'est-ce que ça? répondit vivement Napoléon. Oh! n'aie pas peur, je te promets de ne pas le dire. » Et la nourrice céda. Les fraises firent leur effet accoutumé, et la reine entra pendant que le prince subissait le châtiment de sa gourmandise. Il ne put nier qu'il eût mangé le fruit défendu: la preuve était là. La reine, irritée, voulut savoir qui lui avait désobéi; elle pria, menaça l'enfant, qui répondait toujours avec le plus grand sang-froid: « J'ai promis de ne pas le dire; » et malgré tout l'empire qu'elle avait sur lui, elle ne put lui arracher le nom du coupable*.

Le jeune Napoléon aimait beaucoup son oncle; il était avec lui d'une patience, d'une tranquillité bien éloignée de son caractère. L'Empereur le mettait souvent sur ses genoux pendant le déjeuner, et s'amusait à lui faire manger des lentilles une à une. Le rouge montait à la jolie figure de l'enfant; toute sa physionomie peignait le dépit et l'impatience; mais Sa Majesté pouvait prolonger ce jeu sans craindre que son neveu se fâchât, ce que certainement il n'eût pas manqué de faire avec tout autre.

A cet âge si tendre, avait-il donc le sentiment de la supériorité de son oncle sur tous ceux qui l'entouraient? Le roi Louis, son père, lui donnait tous les jours des joujoux nouveaux, choisis parmi ceux qui étaient le plus de son goût; l'enfant préférait ceux qu'il tenait de son oncle; et quand son père lui disait: « Mais regarde donc, Napoléon, ils sont laids, ceux-là; les miens sont plus jolis. — Non, disait le jeune prince, ils sont très bien: c'est mon oncle qui me les a donnés. »

* Les fraises produisaient le même effet sur le roi de Rome; mais, plus surveillé ou plus docile, il cessa d'en manger, quand Mme de Montesquiou, sa gouvernante, le lui eut défendu.

Un matin qu'il venait voir Sa Majesté, il traversa un salon où, parmi plusieurs grands personnages, se trouvait le prince de Murat, à cette époque, je crois, grand-duc de Berg. L'enfant passait tout droit sans saluer personne, quand le prince l'arrêta et lui dit: « Ne veux-tu pas me dire bonjour? — Non, répond Napoléon en se dégageant des bras du grand-duc, non, pas avant mon oncle l'*Empereur*. »

Louis Bonaparte, roi de Hollande

A la suite d'une revue qui venait d'avoir lieu dans la cour des Tuileries et sur la place du Carrousel, l'Empereur, étant remonté dans ses appartements, jeta son chapeau sur un fauteuil, et son épée sur un autre. Le petit Napoléon entre, prend l'épée de son oncle, en passe le ceinturon à son cou, mit le chapeau sur sa tête, puis marche au pas gravement, en fredonnant une marche derrière l'Empereur et l'Impératrice. Sa Majesté se retourne, l'aperçoit et l'embrasse en s'écriant: « Ah! le joli tableau! » Ingé-

nieuse à saisir toutes les occasions de plaire à son époux, l'Impératrice fit venir M. Gérard, et lui commanda le portrait du jeune prince dans ce costume. Le tableau fut apporté au palais de Saint-Cloud le jour même où l'Impératrice apprit la mort de cet enfant chéri.

Il avait à peine trois ans lorsque, voyant payer le mémoire de son cordonnier avec des pièces de cinq francs, il jeta les hauts cris, ne voulant pas, disait-il, que l'on donnât le portrait de *mon oncle Bibiche.* Ce nom de *Bibiche,* donné par le jeune prince à Sa Majesté, venait de ce que, dans le parc de Saint-Cloud, l'Impératrice avait fait mettre plusieurs gazelles fort peu familières avec les habitants du palais, excepté pourtant avec l'Empereur, qui leur faisait manger du tabac dans sa boîte, et se faisait ainsi suivre par elles. Il avait plaisir à leur faire donner du tabac par le petit Napoléon, qu'il mettait ensuite à cheval sur l'une d'elles. Il ne désignait jamais ces jolis animaux par un autre nom que celui de *bibiche,* nom qu'il trouva amusant de donner aussi à son oncle.

Ce charmant enfant, adoré de son père et de sa mère, usait sur tous deux de son influence presque magique pour les ramener l'un à l'autre. Il prenait par la main son père, qui se laissait conduire par cet ange de paix vers la reine Hortense; il lui disait ensuite: « Embrasse-la, papa, je t'en prie; » et sa joie éclatait en vifs et bruyants transports lorsqu'il était ainsi parvenu à réconcilier deux êtres qu'il aimait avec une égale tendresse.

Comment un aussi aimable caractère n'eût-il pas fait chérir cet ange par tous ceux qui le connaissaient? Comment l'Empereur, qui aimait tous les enfants, ne se fût-il pas passionné pour celui-là, quand bien même il n'eût pas été son neveu et le petit-fils de cette bonne Joséphine qu'il ne cessa pas d'aimer un seul instant? A l'âge de sept ans, lorsque cette maladie si terrible aux enfants, le croup, l'enleva à sa famille désolée, il annonçait les plus heureuses dispositions, et donnait les plus belles espérances. Son caractère fier et altier, en le rendant susceptible des plus nobles impressions, était loin d'exclure l'obéissance et la docilité. L'idée de l'injustice le révoltait; mais il se rendait bien vite à un sage conseil, à des représentations mesurées. Premier-né de la nouvelle dynastie, il devait attirer, comme effectivement il attira sur lui toute la sollicitude

et toute la tendresse du chef. La malignité et l'envie, qui cherchent toujours à noircir et à souiller ce qui est grand, donnèrent des explications calomnieuses à cet attachement presque paternel; mais les gens sages et de bonne foi ne virent dans cette tendresse adoptive que ce qu'il fallait vraiment y voir: le désir et l'espoir de transmettre une puissance immense et le plus beau nom de l'univers à un héritier indirect, à la vérité, mais du sang impérial, et qui, élevé sous les yeux et par les soins de l'Empereur, eût été pour lui tout ce qu'un fils pouvait être. La mort du jeune Napoléon apparaissant comme un présage de malheurs au milieu de sa plus grande gloire, vint déranger tous les plans que le monarque avait conçus, et le décider à concentrer dans sa ligne directe l'espérance d'un héritier. C'est alors que naquit dans son esprit l'idée d'un divorce qui n'eut lieu que deux ans plus tard, mais dont on commença à s'entretenir tout bas durant le voyage de Fontainebleau. L'Impératrice devina facilement le funeste résultat que devait avoir pour elle la mort de son petit-fils; dès lors, cette terrible idée vint se fixer dans son cerveau, et empoisonner son existence. Cette mort prématurée fut pour elle une douleur sans consolation. Elle s'enferma pendant trois jours, pleurant avec amertume, ne voyant personne que ses femmes, et ne prenant, pour ainsi dire, aucune nourriture. Il semblait qu'elle craignît de se distraire de son chagrin; car elle s'entourait avec une sorte d'avidité de tout ce qui pouvait lui rappeler un malheur sans remède. Elle obtint, non sans peine, de la reine Hortense la chevelure du jeune prince, que la mère infortunée conservait religieusement. L'Impératrice fit encadrer cette chevelure sur un fond de velours noir. Ce tableau ne la quittait pas. Je l'ai vu souvent à la Malmaïson, et jamais sans une vive émotion.

Mais comment essaierai-je de peindre le désespoir de la reine Hortense, de cette mère aussi parfaite qu'elle était tendre fille? Elle ne quitta pas son fils un seul instant pendant sa maladie; il expira dans ses bras; et la reine, voulant rester auprès de son corps inanimé, passa ses bras dans ceux de son fauteuil pour qu'on ne pût l'enlever à ce déchirant tableau. Enfin, la nature succombant à une douleur si poignante, la malheureuse mère s'évanouit, et on prit ce moment pour la transporter dans son appartement,

toujours sur ce fauteuil qu'elle n'avait point quitté, et que ses bras étreignaient convulsivement. Revenue à la lumière, la reine poussa des cris perçants. Ses yeux secs et fixes, ses lèvres bleues firent craindre pour ses jours. Rien ne pouvait appeler les larmes sur ses paupières. Enfin, un chambellan eut l'idée de faire apporter le corps du jeune prince et de le placer sur les genoux de sa mère. Cette vue lui fit un tel effet, que ses larmes jaillirent en abondance, et la sauvèrent. De combien de baisers ne couvrit-elle pas ces restes froids et adorés!

Toute la France partagea la douleur de la reine de Hollande.

CHAPITRE XXXV

Retour de la campagne de Prusse et de Pologne. — Restauration du château de Rambouillet. — Peinture de la salle de bains. — Surprise et mécontentement de l'Empereur. — Séjour de la cour à Fontainebleau. Exigences des aubergistes. — Pillage exercé sur les voyageurs. — Le cardinal Caprara et bouillon de 600 francs. — Tarif imposé par l'Empereur. — Arrivée à Paris de la princesse Catherine de Wurtemberg. — Mariage de cette princesse avec le roi de Westphalie. — Relations du roi Jérôme avec sa première femme. — Le valet de chambre Rico envoyé en Amérique. — Tendresse de la reine de Westphalie pour son époux. — Lettre de la reine à son père. — Arrestation de la reine par le marquis de Maubreuil. — Vol de diamants. — Présents du Czar à l'Empereur. — Promenades de l'Empereur à Fontainebleau. — Bonté de l'Empereur et de l'Impératrice pour un vieil ecclésiastique et entretien de l'Empereur avec ce vieillard. — Le cardinal de Belloy, archevêque de Paris. — Touchante allocution d'un prélat presque centenaire — Chasse de l'Empereur. — Costumes et équipages de chasse. — Intrigue galante de l'Empereur à Fontainebleau. — Commission mystérieuse donnée à Constant dans l'obscurité. — Mauvaise ambassade. — Gaieté de l'Empereur. — L'Empereur guidé par Constant dans les ténèbres. — Plaisanteries et remerciements de l'Empereur. — Refroidissement subit de l'Empereur. — Spectacle à Fontainebleau. — Mésaventure de mademoiselle Mars. — Perte promptement réparée.

Nous arrivâmes le 27 juillet à Saint-Cloud. L'Empereur passa l'été, partie dans cette résidence, et partie à Fontainebleau. Il ne venait à Paris que pour les grandes réceptions, et il n'y restait pas plus de vingt-quatre heures. Pendant l'absence de Sa Majesté, on s'était occupé de restaurer et de meubler à neuf le château de Rambouillet; l'Empereur alla y passer quelques jours. La première fois qu'il entra dans la salle de bains, il s'arrêta tout court à la porte et jeta les yeux autour de lui avec toutes les marques de la surprise et du mécontentement. J'en cherchai aussitôt la cause en cherchant la direction des regards de Sa Majesté, et je vis qu'ils s'arrêtaient sur divers portraits de famille que l'architecte avait fait peindre sur les

murs de la salle. C'étaient ceux de Madame-Mère, des sœurs de Sa Majesté, de la reine Hortense, etc., etc.; la vue d'une telle galerie et dans un tel lieu excita au plus haut point l'humeur de l'Empereur. « Quelle sottise! s'écria-il. Cons- « tant, faites appeler le maréchal Duroc. » Lorsque le grand-maréchal parut: « Quel est, dit Sa Majesté, l'imbécile qui a « pu avoir une pareille idée? Qu'on fasse venir le peintre « et qu'il efface tout cela. Il faut avoir bien peu de res- « pect pour les dames pour commettre une pareille indé- « cence. »

Lorsque la cour séjournait à Fontainebleau, les habitants se dédommagaient amplement des longues absences de Sa Majesté par le prix élevé qu'ils mettaient aux objets de consommation. Leurs profits étaient alors de scandaleuses curées, et plus d'un étranger, faisant une excursion à Fontainebleau, a dû se croire tenu à rançon par une troupe de Bédouins. Durant le séjour de la cour, un mauvais lit de sangle, dans une mauvaise auberge, se payait douze francs pour une seule nuit; le moindre repas coûtait un prix fou et encore était-il détestable ; c'était enfin un vrai pillage exercé sur les voyageurs. Le cardinal Caprara, dont tout Paris a connu la stricte économie, alla un jour à Fontainebleau faire sa cour à l'Empereur. Il ne prit dans l'hôtel où il était descendu qu'un seul bouillon, et les six personnes de sa suite se contentèrent d'un fort léger repas. Le cardinal s'apprêta à repartir trois heures après son arrivée. Au moment où il remontait en voiture, l'hôte eut l'impudence de lui présenter un mémoire de *six cents francs!* Le prince de l'Eglise s'indigna, se récria, s'emporta, menaça, etc.; tout fut inutile, et il finit par payer. Mais un abus aussi révoltant vint aux oreilles de l'Empereur, qui s'en mit fort en colère, et ordonna qu'il serait fait sur-le-champ un tarif de fixation de prix, dont il fut défendu aux aubergistes de s'écarter. Cette mesure mit un terme aux exactions des sangsues de Fontainebleau.

Le 21 août, arriva à Paris la princesse Catherine de Wurtemberg, future épouse du prince Jérôme Napoléon, roi de Westphalie. Cette princesse était âgée d'environ vingt-quatre ans, et très belle, avec l'air le plus noble et le plus affable. La politique seule avait fait ce mariage ; mais jamais l'amour et un choix libre et mutuel n'auraient pu en faire un plus heureux. On connaît la courageuse conduite

de Sa Majesté la reine de Westphalie en 1814; son dévouement à son époux détrôné, et ses admirables lettres à son père, qui voulait l'arracher des bras du roi Jérôme. J'ai entendu dire que ce prince n'avait pas cessé, même après ce mariage, si flatteur pour son ambition, d'être en correspondance avec sa première femme, mademoiselle Patterson, et qu'il envoyait souvent en Amérique, Rico, son valet de chambre, pour avoir des nouvelles de cette dame et de l'enfant qu'il en avait eu. Si cela est vrai, il ne l'est pas moins que ces

Jérome Bonaparte, roi de Westphalie]

égards, non seulement bien excusables, mais même, selon moi, dignes d'éloges, du prince Jérôme pour sa première femme, n'empêchaient pas Sa Majesté la reine de Westphalie, qui probablement n'en était pas ignorante, de se trouver heureuse avec son époux. Il ne peut y avoir sur ce point d'autorité plus croyable que la reine elle-même, qui s'exprime ainsi dans la seconde de ses lettres à son père, Sa Majesté le roi de Wurtemberg:

« Forcée par la politique d'épouser le roi mon époux,
« le sort a voulu que je me trouvasse la femme la plus
« heureuse qui puisse exister. Je porte à mon mari tous

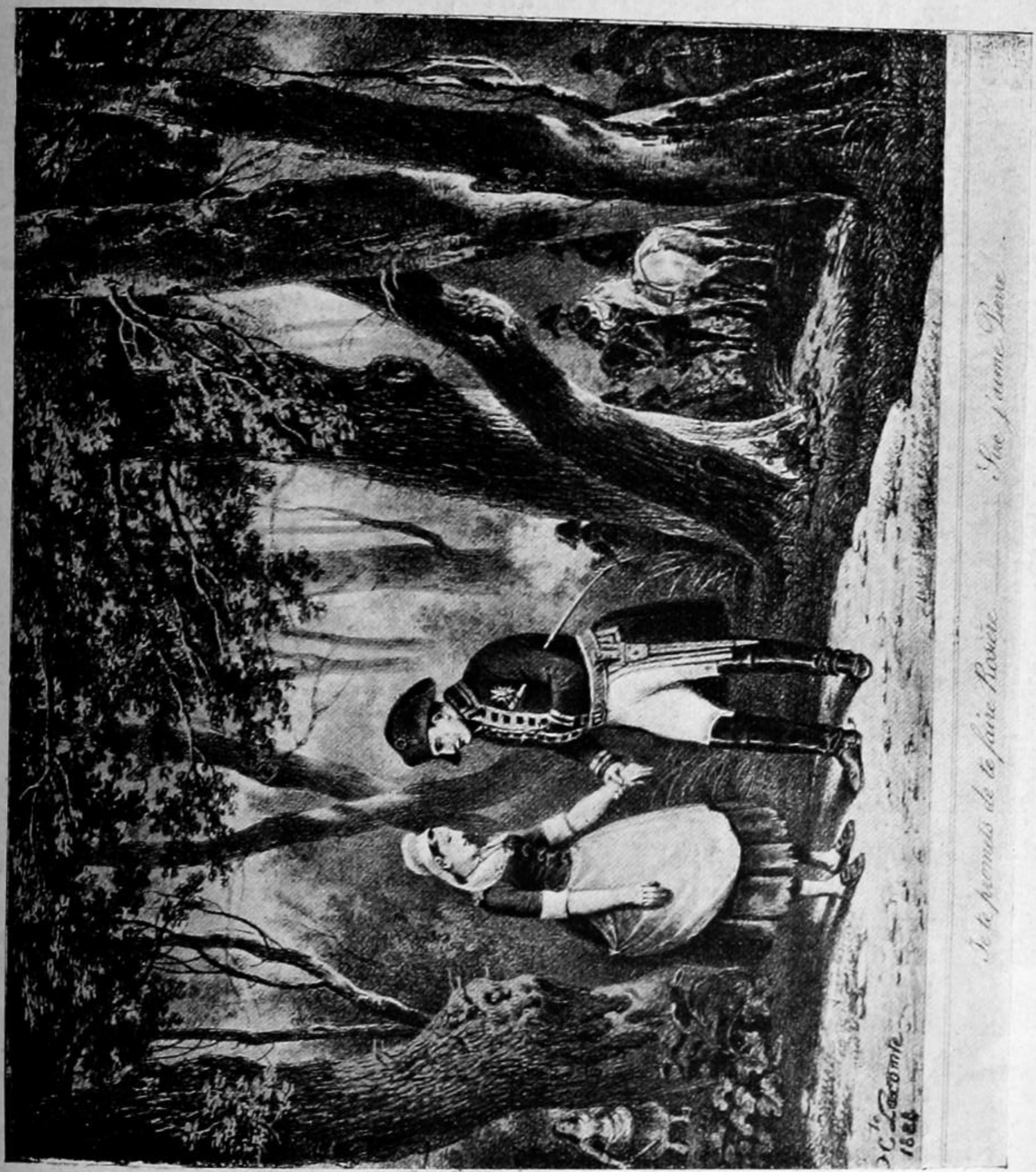
« les sentiments réunis, amour, tendresse, estime; en ce « moment douloureux le meilleur des pères voudrait-il dé- « truire mon bonheur intérieur, le seul qui me reste? J'ose « vous le dire, mon cher père, vous, et toute ma famille, « méconnaissez mon époux. Un temps viendra, je l'espère, « où vous serez convaincu que vous l'aurez mal jugé, et « alors vous retrouverez toujours, en lui comme en moi, « les enfants les plus respectueux et les plus tendres. »

Sa Majesté parle ensuite d'un *événement affreux* auquel elle dit avoir été exposée; cet événement affreux en effet, n'était autre chose que la violence et le vol commis sur une femme fugitive, sans défense et sans escorte, par une bande à la tête de laquelle était le fameux marquis de Maubreuil, qui avait été écuyer du roi de Westphalie. Je reviendrai, en traitant des événements de 1814, sur ce honteux guet-apens, et je donnerai sur ce sujet quelques détails que je crois peu connus sur les principaux auteurs et acteurs d'un acte si effronté de brigandage.

Au mois de septembre suivant, un courrier du cabinet russe, arrivant de Saint-Pétersbourg, présenta à Sa Majesté une lettre de l'empereur Alexandre, et entre autres présents magnifiques, deux pelisses de renard noir et de martre-zibeline de la plus grande beauté.

Pendant le séjour de Leurs Majestés à Fontainebleau, l'Empereur se promenait souvent en calèche, avec l'Impératrice, dans les rues de la ville, sans avoir ni suite ni gardes. Un jour, en passant devant l'hospice du Mont-Pierreux, Sa Majesté l'Impératrice aperçut à une fenêtre un ecclésiastique d'un grand âge qui saluait Leurs Majestés. L'Impératrice, après avoir rendu le salut du vieillard avec sa grâce habituelle, le fit remarquer à l'Empereur qui s'empressa de le saluer à son tour. En même temps l'Empereur ordonna à son cocher d'arrêter, et envoya un des valets de pied demander de la part de Leurs Majestés au vénérable prêtre s'il ne lui serait pas trop pénible de sortir un instant de sa chambre pour venir leur parler. Le vieillard, qui marchait encore facilement, se hâta de descendre; et pour lui épargner quelques pas, l'Empereur fit approcher sa voiture tout près de la porte de l'hospice.

Sa Majesté entretint le bon ecclésiastique avec les plus touchantes marques de bienveillance et de respect. Il dit à Leurs Majestés qu'il avait été avant la révolution prêtre


Je te promets de te faire Rosière
Sire j'aime Pierre

habitué d'une des paroisses de Fontainebleau; qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour ne point émigrer, mais que la terreur l'avait forcé de s'expatrier, quoiqu'il eût alors plus de soixante-quinze ans; qu'il était rentré en France à l'époque de la proclamation du concordat, et vivait d'une modique retraite, à peine suffisante pour payer sa pension dans l'hospice. — « Monsieur l'abbé, dit Sa Majesté, après avoir écouté le vieux prêtre avec attention, j'ordonnerai que votre pension de retraite soit doublée; et si cela ne suffit pas, j'espère que vous vous adresserez à l'Impératrice ou à moi. » Le bon ecclésiastique avait les larmes aux yeux, en remerciant l'Empereur. Malheureusement, Sire, dit-il en autres choses, je suis trop vieux pour voir longtemps le règne de Votre Majesté, et pour profiter de vos bontés. — Vous? reprit l'Empereur en souriant, mais vous êtes un jeune homme. Voyez M. de Belloy, il est votre aîné de beaucoup, et nous espérons bien le posséder encore longtemps. » Leurs Majestés prirent alors congé du vieillard attendri, le laissant au milieu d'une foule d'habitants qui s'étaient rassemblés pendant l'entretien devant la porte de l'hospice, et que cette scène intéressante et la bonté généreuse de l'Empereur avaient profondément émus.

M. de Belloy, cardinal et archevêque de Paris, dont l'Empereur cita le nom dans la conversation que je viens de rapporter, avait alors quatre-vingt-dix-huit ans. Sa santé était excellente, et il paraissait encore souvent en public. Jamais je n'ai vu de vieillard qui eût l'air aussi vénérable que ce digne prélat. L'Empereur avait pour lui le plus profond respect et ne manquait aucune occasion de lui en donner des témoignages. Durant ce même mois de septembre, un grand nombre de fidèles s'étaient rassemblés suivant l'usage, sur le Mont-Valérien; monseigneur l'archevêque s'y rendit et entendit la messe. Au moment de se retirer, voyant que beaucoup de personnes pieuses attendaient sa bénédiction, il leur adressa, avant de la leur donner quelques paroles qui peignaient sa bonté et sa simplicité évangélique: « Mes enfants, je sens que je suis « bien vieux, à la diminution de mes forces, mais non de « mon zèle et de ma tendresse pour vous. Priez Dieu, « mes enfants, pour votre vieil archevêque, qui ne manque « jamais de le prier pour vous tous les jours. »

Durant ce séjour à Fontainebleau, l'Empereur se livra,

plus fréquemment qu'il n'avait jamais fait, au plaisir de la chasse. Le costume obligé était, pour l'homme, un habit à la française vert-dragon, boutons et galons d'or, culotte de casimir blanc, bottes à l'écuyère sans revers; c'était l'habit de grande chasse, une chasse au cerf. Le costume de la chasse au tir était un simple habit français, vert, sans aucune espèce d'ornement que des boutons blancs, sur lesquels étaient gravés des attributs du genre. Le costume était le même et sans aucune espèce de distinction pour toutes les personnes faisant partie de la chasse de l'Empereur et pour Sa Majesté elle-même.

Les princesses partaient du rendez-vous en calèche, à six ou à quatre chevaux, équipages à l'espagnole, et suivaient ainsi les diverses directions de la chasse. Leur costume était une élégante amazone et un chapeau surmonté de plumes noires ou blanches.

Une des sœurs de l'Empereur (je ne sais plus laquelle) ne manquait jamais de suivre la chasse, et elle avait avec elle plusieurs dames charmantes, qui étaient habituellement invitées à déjeuner au rendez-vous, comme cela avait toujours lieu en pareille occasion pour les personnes de la cour. Une de ces dames, belle et spirituelle, attira les regards de l'Empereur. Il y eut d'abord quelques billets doux d'échangés; enfin, un soir, l'Empereur m'ordonna de porter une nouvelle lettre. Dans le palais de Fontainebleau est un jardin intérieur appelé le jardin de Diane, où Leurs Majestés seules avaient accès. Ce jardin est entouré des quatre côtés par des bâtiments. A gauche, la chapelle avec sa galerie sombre et son architecture gothique; à droite, la grande galerie (autant que je puis m'en souvenir). Le bâtiment du milieu contenait les appartements de Leurs Majestés; enfin, en face et fermant le carré, de grandes arcades derrière lesquelles étaient des bâtiments destinés à diverses personnes attachées, soit aux princes, soit à la maison impériale.

Madame de B..., la dame que l'Empereur avait remarquée, logeait dans un appartement situé derrière ces arcades, au rez-de-chaussée. Sa Majesté me prévint que je trouverais une fenêtre ouverte, par laquelle j'entrerais avec précaution; que dans les ténébres, je remettrais son billet à une personne qui me le demanderait. Cette obscurité était nécessaire, parce que la fenêtre ouverte derrière les arcades,

mais sur les jardins, aurait pu être remarquée s'il y eût eu de la lumière. Ne connaissant pas l'intérieur de ces appartements, j'arrivai et j'entrai par la fenêtre; croyant alors marcher de plain-pied, je fis une chute bruyante occasionnée par une haute marche qui était dans l'embrasure de la croisée. Au bruit que je fis en tombant, j'entendis pousser un cri et une porte se fermer brusquement. Je m'étais légèrement blessé au genou, au coude et à la tête.

Je me relevai avec peine tant j'étais endolori, et je me mis à chercher à tâtons autour de cet appartement obscur; mais n'entendant plus rien, craignant de faire un nouveau bruit qui pourrait être entendu par des personnes qui ne devaient pas me savoir là, je pris mon parti et retournai auprès de l'Empereur auquel je contai ma mésaventure. Voyant qu'aucune de mes blessures n'était grave, l'Empereur se prit à rire de tout son cœur; puis il ajouta: « Oh! oh! il paraît qu'il y a une marche, c'est bon à « savoir. Attendons que madame de B... soit remise de sa « frayeur, j'irai chez elle, et vous m'accompagnerez. » Au bout d'une heure, l'Empereur sortit avec moi par la porte de son cabinet donnant sur le jardin; je le conduisis en silence vers la croisée qui était encore ouverte. Je l'aidai à entrer, et cette fois, ayant appris à mes dépens la connaissance des lieux, je le dirigeai de manière à lui éviter la chute que j'avais faite. Sa Majesté, entrée sans accident dans la chambre, me dit de me retirer; je n'étais pas sans inquiétude, et j'en fis part à l'Empereur, qui me répondit que j'étais un enfant, et qu'il ne pouvait y avoir aucun danger. Il paraît que Sa Majesté réussit mieux que je n'avais fait à trouver une issue, car elle ne revint qu'au point du jour. En rentrant, elle m'adressa encore quelques plaisanteries sur ma maladresse, en avouant toutefois que si je ne l'avais pas prévenu, pareille mésaventure aurait pu lui arriver.

Quoique madame de B... fût digne d'un véritable attachement, sa liaison avec l'Empereur ne dura pas longtemps. Ce ne fut qu'une fantaisie. Je pense que la difficulté de ses visites nocturnes refroidit singulièrement Sa Majesté; car l'Empereur n'était pas tellement amoureux qu'il voulût tout braver pour voir sa belle maîtresse. Sa Majesté me conta l'effroi qu'avait causé ma chute, et l'inquiétude où cette aimable dame était sur mon compte.

L'Empereur l'avait cependant rassurée; mais cela ne l'empêcha pas d'envoyer le lendemain savoir de mes nouvelles par une personne de confiance qui me renouvela tout l'intérêt

Mlle MARS.

que madame de B... avait pris à mon accident.

Souvent il y avait à Fontainebleau spectacle à la cour. Les acteurs des premiers théâtres reçurent ordre d'y venir pour jouer devant Leurs Majestés des pièces choisies dans leurs divers répertoires. Mademoiselle Mars devait jouer

le soir même de son arrivée; mais à Essonne, où elle fut obligée de s'arrêter un moment à cause de l'encombrement de la route qui était couverte de vaches qui allaient ou revenaient de Fontainebleau, sa malle lui fut volée, et elle ne s'en aperçut que fort loin de là. Non seulement ses costumes lui manquaient, mais il ne lui restait même plus d'autres vêtements que ceux qu'elle portait sur elle. Il fallait au moins douze heures pour faire venir de Paris ce qui lui était nécessaire. Il était deux heures après-midi et le soir même il fallait paraître dans le rôle brillant de Célimène. Quoique désolée de ce contre temps, mademoiselle Mars ne perdit pas la tête, elle courut dans tous les magasins de la ville, fit couper et confectionner en quelques heures un habillement d'un très bon goût, et sa perte fut entièrement réparée.

CHAPITRE XXXVI

Voyage de l'Empereur en Italie. — Peu de temps pour les préparatifs. — Services complets envoyés sous diverses directions. — Service de la chambre en voyage. — Constant inséparable de l'Empereur. — — Fourgon du service de la bouche. — Ordre réglé pour les repas de l'Empereur en voyage. — Déjeuners de l'Empereur en plein champ. — Les anciens officiers de bouche du roi au service de l'Empereur. — — M. Colin et M. Pfister. — MM. Soupé et Pierrugues. — Arrivée subite de l'Empereur à Milan. — Illumination improvisée. — Joie du prince Eugène et des Milanais. — Affection et respect de l'Empereur pour la vice-reine. — Constant complimenté par le vice-roi. — L'Empereur au théâtre de la Scala. — Passage par Brescia et Vérone. — Aspect de la Lombardie. — Terreur inspirée à Constant par les harangues officielles. — Course dans Vicence. — L'Empereur très matinal en voyage. — Les rizières. — Paysages pittoresques.

Au mois de novembre de cette année, je suivis Leurs Majestés en Italie. Nous savions quelques jours à l'avance que l'Empereur ferait ce voyage; mais, comme il arriva pour tous les autres, ni le jour, ni même la semaine, n'étaient fixés, et nous apprîmes que le 15 au soir que l'on partirait le 16 de grand matin. Je passai la nuit, comme toute la maison de Sa Majesté; car pour arriver à l'incroyable perfection de soins dont l'Empereur était entouré dans ses voyages, il fallait que tout le monde fût sur pied dès que l'heure du départ était à peu près désignée; je passai donc la nuit à préparer le service de Sa Majesté, pendant que ma femme apprêtait mon propre bagage. J'avais à peine fini lorsque l'Empereur me demanda. Cela voulait dire que dix minutes après nous serions en route: à quatre heures du matin Sa Majesté monta en voiture.

Comme on ne savait jamais à quelle heure ni par quelle route l'Empereur se mettrait en voyage, le grand-maréchal, le grand-écuyer et le grand-chambellan envoyaient un service complet sur les différentes routes où l'on croyait que Sa Majesté pourrait passer. Le service de la chambre

était composé d'un valet de chambre et d'un garçon de garde-robe. Pour moi, je ne quittais jamais la personne de Sa Majesté, et ma voiture suivait toujours de très près la sienne. La voiture appartenant à ce service était garnie d'un lit en fer avec ses accessoires, d'un nécessaire de linge, d'habits, etc. Je connais peu le service de l'écurie; voici comment était organisé celui de la bouche. Il y avait une voiture à peu près dans la forme des *coucous* de la place Louis-XV à Paris, avec une grande cave et une énorme vache. La cave contenait le vin de Chambertin pour l'Empereur, et les vins fins pour les grands-officiers. Le vin ordinaire s'achetait sur les lieux. Dans la vache étaient la batterie de cuisine et un fourneau portatif; dans la voiture, un maître-d'hôtel, deux cuisiniers et un garçon de fourneau. Il y avait de plus un grand fourgon chargé de provisions et de vin pour remplir la cave à mesure qu'elle se vidait. Toutes ces voitures avaient quelques heures d'avance sur celle de l'Empereur. C'était le grand-maréchal qui désignait l'endroit où devait se faire le déjeuner. On descendait soit à l'archevêché, soit à l'hôtel de ville, soit chez le sous-préfet, ou enfin chez le maire à défaut d'autorités administratives. Arrivé à la maison désignée, le maître d'hôtel s'entendait pour les approvisionnements; les fourneaux s'allumaient, les broches tournaient. Si l'Empereur descendait pour prendre le repas préparé, les provisions consommées étaient sur-le-champ remplacées autant qu'il était possible. On regarnissait les voitures de volailles, de pâtés, etc. Avant le départ, chaque chose était payée par le contrôleur, des présents étaient faits aux maîtres de la maison, et tout ce qui n'était pas nécessaire à la fourniture du service restait au profit de leurs domestiques. Mais il arrivait quelquefois que l'Empereur trouvant qu'il était trop tôt pour déjeuner, ou voulant faire une plus longue journée, ordonnait de passer outre. Alors tout était emballé à nouveau, et le service continuait sa route. Quelquefois aussi l'Empereur faisait halte en plein champ, descendait, s'asseyait sous un arbre et demandait son déjeuner. Roustan et les valets de pied tiraient les provisions de la voiture de Sa Majesté, qui était garnie de petites casseroles d'argent couvertes, et contenant poulets, perdreaux, etc. Les autres voitures fournissaient leur contingent. M. Pfister servait l'Empereur, et chacun mangeait un morceau sur le pouce. On allumait du feu

pour chauffer le café, et moins d'une demi-heure après tout avait disparu. Les voitures roulaient dans le même ordre qu'avant la halte.

L'Empereur avait pour maître d'hôtel et cuisiniers presque toutes les personnes élevées dans la maison du roi ou des princes. C'étaient MM. Dunau, Léonard, Rouff, Gérard. M. Colin était chef d'office et devint maître d'hôtel contrôleur, après le malheur arrivé à M. Pfister, qui devint fou à la campagne de 1809. Tous étaient des serviteurs pleins de zèle et d'habileté. Comme dans toutes les maisons de souverain, chaque partie de la cuisine avait son chef. C'étaient MM. Soupé et Pierrugues qui avaient la fourniture des vins; les fils de ces messieurs suivaient l'Empereur à tour de rôle.

Nous voyageâmes avec une vitesse extrême jusqu'au Mont-Cenis; mais arrivés à ce passage, il fallut bien ralentir la rapidité de notre course: le temps affreux depuis plusieurs jours, et la route dégradée par la pluie qui tombait encore par torrents au moment de notre passage. L'Empereur arriva à Milan le 22 à midi, et, malgré notre retard au Mont-Cenis, le reste du voyage avait été si prompt que personne n'attendait encore Sa Majesté. Le vice-roi n'apprit l'arrivée de son beau-père que lorsque celui-ci n'était plus qu'à une petite demi-lieue de la ville. Nous le vîmes arriver à toute bride, suivi d'un très petit nombre de personnes. L'Empereur ordonna que l'on arrêtât, et aussitôt que la portière fut ouverte il tendit la main au prince Eugène, en lui disant du ton le plus affectueux: « Allons, montez avec nous, beau prince, nous entrerons ensemble. »

Malgré la surprise qu'avait causé l'arrivée encore inattendue de l'Empereur, nous étions à peine entrés dans la ville que toutes les maisons étaient illuminées; les beaux palais Liotta, Casani, Melzi et beaucoup d'autres brillaient de mille feux. La magnifique coupole du dôme de la cathédrale était couverte de pots à feu et de verres de couleur; au milieu du Forum-Bonaparte, dont les allées étaient aussi illuminées, on voyait la statue équestre et colossale de l'Empereur, des deux côtés on avait disposé des transparents en forme d'étoiles, portant les lettres initiales de S. M. I. et R. A huit heures, tout le peuple était en mouvement à l'entour du château, où un superbe feu d'artifice fut tiré, tandis qu'une excellente musique exécutait des

symphonies guerrières. Toutes les autorités de la ville furent admises auprès de Sa Majesté.

Le lendemain matin, il y eut au château conseil des ministres, que Sa Majesté présida. A midi, l'Empereur monta à cheval pour assister à la messe célébrée par le grand-aumônier du royaume. La place du dôme était couverte d'une foule immense au travers de laquelle l'Empereur s'avançait au pas de son cheval, ayant auprès de lui Son Altesse impériale le vice-roi et son état-major. Le noble visage du prince Eugène exprimait toute la joie qu'il ressentait en revoyant son beau-père, pour lequel il eut toujours tant de respect et d'affection filiale, et en entendant les acclamations du peuple, qui ne lui manquaient jamais, mais qui redoublaient encore à ce moment.

Après le *Te Deum*, l'Empereur passa sur la place la revue des troupes, et partit aussitôt avec le vice-roi pour Monza, palais qu'habitait la vice-reine. Il n'y avait aucune femme pour laquelle l'Empereur eût un ton plus affable, et en même temps plus respectueux, que pour la princesse Amélie; mais aussi nulle princesse et même nulle femme ne fut plus belle et plus vertueuse. Il était impossible devant l'Empereur de parler de beauté et de vertu, sans citer aussitôt pour exemple la vice-reine. Le prince Eugène était bien digne d'une épouse aussi accomplie. Il l'appréciait à sa valeur, et j'étais heureux de voir sur les traits de cet excellent prince l'expression du bonheur dont il jouissait. Au milieu des soins qu'il prenait pour aller au-devant de tous les désirs de son beau-père, je fus assez heureux pour qu'il voulût bien m'adresser plusieurs fois la parole, me témoignant tout l'intérêt qu'il avait pris, disait-il, à mon avancement dans le service et dans les bontés de l'Empereur. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que ces marques de souvenir d'un prince pour lequel j'ai toujours conservé l'attachement le plus sincère, et, si j'ose le dire, le plus tendre.

L'Empereur resta fort longtemps avec la vice-reine, dont l'esprit égalait la bienveillance et la beauté. Il revint à Milan pour dîner; immédiatement après, les dames reçues à la cour lui furent présentées. Le soir, je suivis Sa Majesté au théâtre de la Scala. L'Empereur n'assista point à toute la représentation. Il se retira de bonne heure dans ses appartements, et travailla une grande partie de la nuit;

ce qui ne nous empêcha point de rouler sur la route de Vérone avant huit heures du matin.

Sa Majesté ne fit que traverser Brescia et Vérone. J'aurais bien voulu avoir, chemin faisant, le temps de voir les curiosités de l'Italie. Mais cela n'était pas facile à la suite de l'Empereur qui ne s'arrêtait que pour passer les troupes en revue, et aimait mieux visiter des fortifications que des ruines.

A Vérone, Sa Majesté dîna ou soupa (car il était assez tard) avec Leurs Majestés le roi et la reine de Bavière, qui y étaient arrivés presque en même temps que nous, et le lendemain, de très grand matin, nous partîmes pour Vicence.

Quoique la saison fût déjà avancée, je jouis avec délices du beau spectacle qui attend le voyageur sur la route de Vérone à Vicence. Que l'on se figure une plaine immense, coupée en d'innombrables champs, lesquels sont bordés de diverses espèces d'arbres d'une forme élancée, mais surtout d'ormes et de peupliers, qui forment ainsi en tout sens des allées à perte de vue. La vigne serpente autour de leurs troncs, s'élève avec eux et s'enlace à chacune de leurs branches. Cependant quelques rameaux de la vigne abandonnent l'arbre qui lui sert de soutien et pendent jusqu'à terre, tandis que d'autres s'étendent comme une guirlande d'un arbre à l'autre. Au-dessous de ces berceaux naturels, on voit au loin et auprès de magnifiques champs de blé, du moins je les avais vus lors de mes voyages précédents; car dans celui-ci la moisson était faite depuis plusieurs mois.

Sur la fin d'une journée que je passai fort agréablement, pour ma part, à admirer ces magnifiques plaines, nous entrâmes dans Vicence. Les autorités avec la population presque tout entière attendaient l'Empereur sous un superbe arc-de-triomphe, à l'entrée de la ville. Nous mourions de faim, et Sa Majesté elle-même dit le soir, à son coucher, qu'elle était, en entrant dans Vicence, très disposée à se mettre à table. Je tremblais donc à l'idée de ces longues harangues italiennes, que je trouvais plus longues encore que celles de France, sans doute parce que je n'en comprenais pas un mot. Mais heureusement les magistrats de Vicence furent assez bien avisés pour ne pas abuser de notre position; leur discours ne demanda que quelques minutes.

Le soir Sa Majesté alla au spectacle. J'étais fatigué, et j'aurais voulu profiter de l'absence de l'Empereur pour prendre quelque repos; mais quelqu'un vint m'engager à monter au couvent des Servites pour jouir de l'effet des illuminations de la ville; je m'y rendis et j'eus sous les yeux un magnifique spectacle. On aurait dit que la ville était en feu. En rentrant au palais occupé par Sa Majesté, j'appris qu'elle avait donné l'ordre que tout fût prêt pour son départ à deux heures après minuit. J'avais une heure pour dormir, et j'en profitai.

A l'heure indiquée par lui, l'Empereur monta en voiture, et nous voilà roulant avec la rapidité de l'éclair sur la route de Stra, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, de très grand matin, nous repartîmes, suivant une longue chaussée élevée à travers les marais. Le paysage est à peu près le même, mais toutefois moins agréable qu'avant d'arriver à Vicence. Ce sont toujours des plantations de mûriers et d'oliviers qui donnent une huile parfaite, des champs de maïs et de chanvre, entrecoupés de prairies. On voit de plus commencer au delà de Stra la culture du riz. Quoique les rizières doivent rendre le pays malsain, il ne passe pourtant pour l'être plus qu'un autre. On voit à droite et à gauche de la route des maisons élégantes et des cabanes couvertes en chaume, mais propres et d'un charmant effet. La vigne est peu cultivée dans cette partie, où elle ne pourrait guère réussir, le terrain étant trop bas et trop humide. Il se trouve cependant quelques vignobles sur les hauteurs. La végétation dans toute la contrée est d'une richesse et d'une vigueur incroyables; mais les dernières guerres ont laissé des traces qu'une longue paix pourra seule effacer.

CHAPITRE XXXVII

Arrivée à Fusina. — La péote et les gondoles de Venise. — Aspect de Venise. — Saluts de l'Empereur. — Entrée du cortège impérial dans le grand canal. — Jardin et plantations improvisés par l'Empereur. — Spectacle nouveau pour les Vénitiens. — Conversation de l'Empereur avec le vice-roi et le grand-maréchal. — L'Empereur parlant très bien, mais ne causant pas. — Observation de Constant sur un passage du journal de Mme la baronne de V.... — Opinion de l'Empereur sur l'ancien gouvernement de Venise. — Le lion devenu vieux. — Le doge, sénateur français. — L'Empereur décidé à faire respecter le nom français. — Visite à l'arsenal. — Écueils dangereux. — La tour d'observation. — Les chantiers. — *Le Bucentaure*. — Chagrin d'un marinier, ancien serviteur du doge. — Les noces du doge avec la mer, interrompues par l'arrivée des Français. — Douleur du dernier doge Ludovico Manini. — Les gondoliers. — Course de barques et joutes sur l'eau, en présence de l'Empereur. — Coup d'œil de la place Saint-Marc pendant la nuit. — Habitudes et travail de l'Empereur à Venise. — Visite à l'Église de Saint-Marc et au palais du doge. — Le môle. — La tour de l'horloge. — Mécanique de l'horloge. — Les prisons. — Visite rendue par Constant et Roustan à une famille grecque — Constant questionné par l'Empereur. — Curiosité de Constant désappointée. — Enthousiasme d'une belle Grecque pour l'Empereur. — Vigilance maritale et enlèvement. — Décret de l'Empereur en faveur des Vénitiens. — Départ de Venise et retour en France.

En arrivant à Fusina, l'Empereur y trouva les autorités de Venise qui l'attendaient. Sa Majesté s'embarqua sur la *péote* ou gondole de la ville, et, accompagnée d'un nombreux cortège flottant, elle s'avança vers Venise. Nous suivions l'Empereur dans de petites gondoles noires qui ressemblent à des tombeaux flottants. La Brenta en était couverte autour de nous, et rien n'était plus singulier que d'entendre sortir de ces cercueils, si tristes à voir, des concerts délicieux de voix et d'instruments. Cependant la barque qui portait Sa Majesté, et les gondoles des principaux personnages de sa suite, étaient ornées avec beaucoup de magnificence.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'à l'embouchure du fleuve;

là il fallut attendre près d'une demi-heure jusqu'à ce qu'on eût ouvert les écluses, ce qui se fit peu à peu et avec précaution, sans quoi les eaux de la Brenta, retenues dans leur canal, où elles étaient élevées beaucoup au-dessus du niveau de la mer, s'élançant tout d'un coup et avec une chute violente, auraient entraîné et submergé nos gondoles. Sortis des eaux de la Brenta, nous nous trouvâmes dans le golfe, et nous vîmes au loin s'élever au milieu de la mer la merveilleuse ville de Venise. Des barques, des gondoles, et même des navires d'un port considérable, chargés de toute la population aisée et de tous les mariniers de Venise, en habit de fête, arrivèrent de tous côtés, passant, repassant et se croisant en tous sens avec une adresse et une rapidité extrême.

L'Empereur était debout sur l'arrière de la péote, et à chaque nouvelle gondole qui passait près de la sienne, il répondait aux acclamations et aux cris de *viva Napoleone imperatore e re!* par un de ces profonds saluts qu'il faisait avec tant de grâce et de dignité, ôtant son chapeau sans baisser la tête, et le descendant le long de son corps, presque jusqu'aux genoux.

Escortée de cette innombrable flottille, dont la péote de la ville semblait être le vaisseau amiral, Sa Majesté entra enfin dans le grand canal que bordent des deux côtés les façades de superbes palais, dont toutes les fenêtres étaient pavoisées de drapeaux et garnies de spectateurs. L'Empereur descendit devant le palais des procurateurs, où il fut reçu par une députation de membres du sénat et de nobles vénitiens; il s'arrêta un instant sur la place Saint-Marc, parcourut quelques rues intérieures et choisit l'emplacement d'un jardin dont l'architecte de la ville lui présenta le plan, qui fut exécuté dans une campagne. Ce fut un spectacle nouveau pour les Vénitiens que des arbres plantés en pleine terre, des charmilles et des pelouses.

L'absence complète de verdure et de végétation, et le silence qui règne dans les rues de Venise, où l'on n'entend jamais le pas d'un cheval ni le bruit d'une voiture, les chevaux et les voitures étant choses entièrement inconnues dans cette ville toute marine, doivent lui donner dans les temps ordinaires un air triste et abandonné; mais cette tristesse avait entièrement disparu pendant le séjour de Sa Majesté.

Le prince vice-roi et le grand-maréchal assistèrent le soir au coucher de l'Empereur, et en le déshabillant, j'entendis une partie de leur entretien qui roula sur le gouvernement de Venise avant la réunion de cette république à l'empire français. Sa Majesté parla presque toute seule; le prince Eugène et le maréchal Duroc se contentant de jeter, de temps à autre, dans la conversation deux ou trois paroles, comme pour fournir un nouveau texte à l'Empereur et em-

Duroc, duc de Frioul

pêcher que celui-ci s'arrêtât et ne mît trop tôt fin à ses discours, véritables discours en effet, puisque Sa Majesté tenait toujours le dé et ne laissait que peu de chose à dire aux autres. C'était assez son habitude; mais personne ne songeait à s'en plaindre, tant les idées de l'Empereur étaient la plupart du temps intéressantes, neuves et spirituellement exprimées. Sa Majesté *ne causait pas*, comme on le dit avec raison dans le *journal* que j'ai joint ci-dessus à mes Mémoires; mais elle *parlait* avec un charme inexprimable, et

là-dessus il me semble que l'auteur du journal à Aix-la-Chapelle n'a pas assez rendu justice à l'Empereur.

Au coucher dont il était tout à l'heure question, Sa Majesté parla de l'ancien été de Venise, et par ce qu'elle en dit j'en appris plus sur ce sujet que je ne l'aurais pu faire dans le meilleur livre. Le vice-roi ayant observé que quelques patriciens regrettaient l'ancienne liberté, l'Empereur s'écria: « La liberté! fadaise! il n'y avait plus de « liberté à Venise, et il n'y en avait jamais eu que pour « quelques familles nobles qui opprimaient le reste de la « population. La liberté et le conseil des dix! la liberté « avec les inquisiteurs d'état! la liberté avec les lions dénon- « ciateurs, et les cachots, et les plombs de Venise! » Le maréchal Duroc remarqua que, sur la fin, ce régime sévère s'était beaucoup adouci. « Oui, sans doute, reprit l'Empereur, « le lien de Saint-Marc était devenu vieux; il n'avait plus « ni dents ni ongles. Venise n'était plus que l'ombre d'elle- « même, et son dernier doge a trouvé qu'il montait en grade « en devenant sénateur de l'empire français. » Sa Majesté, voyant que cette idée faisait sourire le prince vice-roi, ajouta fort gravement: « Je ne plaisante pas, Messieurs. Un séna- « teur romain se piquait d'être plus qu'un roi; un sénateur « français est au moins l'égal d'un doge. Je veux que les « étrangers s'accoutument au plus grand respect vis-à-vis « des corps constitués de l'empire, et même à traiter avec « une haute considération le simple titre de citoyen fran- « çais. Je ferai en sorte qu'ils en viennent là. Bonsoir, « Eugène Duroc, ayez soin que la réception de demain se « fasse d'une manière convenable. Cette cérémonie terminée, « nous irons visiter l'arsenal. Adieu, Messieurs. Constant, « vous reviendrez dans dix minutes chercher mon flambeau; « je me sens en train de dormir. On est bercé comme un « enfant dans ces gondoles. »

Le lendemain, Sa Majesté, après avoir reçu les hommages des autorités de Venise, se rendit à l'arsenal. C'est un édifice immense, fortifié avec un soin qui devrait le rendre imprenable. L'aspect de l'intérieur est singulier, à cause de plusieurs petites îles, jointes ensemble par des ponts. Les magasins et les divers corps de bâtiments de la forteresse ont ainsi l'air de flotter à la surface des eaux. L'entrée du côté de la terre, par laquelle nous fûmes introduits, est un très beau pont en marbre, avec des colonnes et des statues. Du côté

de la mer, il se trouve aux approches de l'arsenal beaucoup de rochers et de bancs de sable dont la présence est indiquée

Roustan

par de longs pieux. On nous dit qu'en temps de guerre ces pieux étaient retirés, ce qui exposait les bâtiments ennemis assez imprudents pour s'engager parmi ces écueils, à échouer

infailliblement. L'arsenal pouvait équiper autrefois quatre-vingt mille hommes, infanterie et cavalerie, indépendamment d'un grand nombre d'armements complets pour des vaisseaux de guerre.

L'arsenal est bordé de tours élevées d'où la vue s'étend au loin dans toutes les directions. Sur la plus haute de ces tours placée au centre de l'édifice, comme sur toutes les autres, il y a jour et nuit des sentinelles qui signalent l'arrivée des vaisseaux qu'elles peuvent apercevoir à une très grande distance. Rien de plus magnifique que les chantiers de construction pour les vaisseaux. Deux mille hommes peuvent y travailler à l'aise. Les voiles sont faites par des femmes sur lesquelles d'autres femmes d'un certain âge exercent une active surveillance.

L'Empereur ne s'arrêta que peu de temps à regarder *le Bucentaure;* c'est ainsi qu'on appelle le superbe vaisseau sur lequel le doge de Venise célébrait ses noces avec la mer. Un Vénitien ne voit jamais sans un profond chagrin ce vieux monument de l'ancienne puissance de sa patrie. Quelques personnes de l'Empereur et moi, nous nous étions fait accompagner par un marinier qui avait les larmes aux yeux en nous racontant en mauvais français que, la dernière fois qu'il avait vu le mariage du doge avec la mer Adriatique, c'était en 1796, un an, avant la prise de Venise. Cet homme nous dit qu'il se trouvait alors au service du dernier doge de la république, le seigneur Louis Monini; que l'année suivante (1797) les Français étaient entrés dans Venise, à l'époque ordinaire des noces du doge avec la mer, qui se faisaient le jour de l'Ascension, et que depuis ce temps, la mer était restée veuve. Notre bon marinier nous fit le plus touchant éloge de son ancien maître, qui, suivant lui, n'avait jamais pu se résoudre à prêter serment d'obéissance aux Autrichiens, et s'était évanoui en leur remettant les clefs de la ville.

Les gondoliers sont à la fois domestiques, commissionnaires, confidents, compagnons d'aventures de la personne qui les prend à son service. Rien n'égale le courage, la fidélité et la gaieté de ces braves marins. Ils s'exposent sans crainte aux tempêtes de la mer dans leurs minces gondoles, et leur adresse est si grande qu'ils circulent avec une incroyable vitesse dans les canaux les plus étroits, se croisent, se suivent et se dépassent sans cesse sans jamais se heurter.

Je me trouvai à même de juger de l'habileté de ces hardis mariniers, le lendemain même de notre visite à l'arsenal. Sa Majesté s'étant fait conduire à travers les lagunes jusqu'au port de Mala-Mocco, les gondoliers lui donnèrent, à son retour, le spectacle d'une course de barques et de joutes sur l'eau. Le même jour il y eut spectacle par ordre au grand théâtre, et toute la ville fut illuminée. Du reste on pourrait croire à Venise que c'est tous les jours fête publique et illumination générale. L'usage étant d'employer la plus grande partie de la nuit aux affaires ou aux plaisirs, les rues sont aussi bruyantes, aussi pleines de monde à minuit, qu'à Paris à quatre heures de l'après-midi. Les boutiques, surtout celles de la place Saint-Marc, sont éclairées d'une manière éblouissante, et la foule remplit les petits pavillons ornés et illuminés où l'on vend du café, des glaces et des rafraîchissements de toute espèce.

L'Empereur n'avait point adopté le genre de vie des Vénitiens. Il se couchait aux mêmes heures qu'à Paris, et quand il se promenait en gondole dans les lagunes ou visitait les principaux établissements et les édifices publics de Venise. Ce fut ainsi que je vis, à la suite de Sa Majesté, l'église de Saint-Marc et l'ancien palais du doge.

L'église de Saint-Marc a cinq entrées superbement décorées de colonnes de marbre; les portes en sont de bronze et à sculptures. Au-dessus de la porte du milieu, étaient autrefois les quatre fameux chevaux de bronze que l'Empereur avait fait transporter à Paris pour en orner l'arc de triomphe de la place du Carrousel. La tour de l'église en est séparée par une petite place, du milieu de laquelle elle s'élance à une hauteur de plus de trois cents pieds. On y monte par une rampe sans marches, très commode; et parvenu au sommet, on a sous les yeux les points de vue les plus magnifiques: Venise avec ses innombrables îles chargées de palais, d'églises et de fabriques, et, se prolongeant au loin dans la mer; une digue immense, large de soixante pieds, haute de plusieurs toises et bâtie en grosses pierres de taille. Cet ouvrage gigantesque entoure Venise et toutes ses îles, et la défend contre les irruptions de la mer.

Les Vénitiens font profession d'une admiration toute particulière pour l'horloge établie dans une tour qui en tire son nom. La mécanique indique la marche du soleil et de la lune à travers les douze signes du zodiaque. On voit,

dans une niche au-dessus du cadran, une image de la Vierge, bien dorée et de grandeur naturelle. On nous dit qu'à certaines fêtes de l'année, chaque coup de cloche faisait paraître deux anges avec une trompette à la main, et suivis de trois mages qui venaient se prosterner aux pieds de la vierge Marie. Je ne vis rien de tout cela, mais seulement deux grandes figures noires frappant les heures sur la cloche avec des massues de fer.

Le palais du doge est d'un aspect assez sombre, et les prisons qui n'en sont séparées que par un étroit canal, rendent cet aspect encore plus triste.

On trouve à Venise des marchands de toutes les nations. Les juifs et les grecs sont très nombreux. Roustan, qui entendait la langue de ces derniers, était recherché par les plus considérables d'entre eux. Les chefs d'une famille grecque se rendirent un jour auprès de lui pour l'engager à venir les visiter; leur habitation était située dans une des îles dont Venise est entourée. Roustan me fit part du désir qu'il éprouvait d'aller leur rendre une visite. Je fus enchanté de la proposition qu'il me fit de l'accompagner. Arrivés dans leur île, nous fûmes reçus par nos Grecs, qui étaient des négociants fort riches, comme d'anciennes connaissances. L'espèce de parloir dans laquel on nous fit entrer était non seulement d'une propreté recherchée, mais encore d'une grande élégance. Un large divan ornait le tour de la salle dont le parquet était recouvert de nattes artistement tressées. Nos hôtes étaient au nombre de six qui étaient associés pour le même commerce. Je me serais passablement ennuyé, si l'un d'eux, qui parlait français, ne se fût entretenu avec moi. Les autres s'entretenaient dans leur langue avec Roustan. On nous offrit du café, des fruits, des sorbets et des pipes. Je n'ai jamais aimé à fumer, et connaissant d'ailleurs le dégoût prononcé de l'Empereur pour les odeurs en général, et en particulier pour celle du tabac, je refusai la pipe, et j'exprimai la crainte que mes vêtements ne se ressentissent du voisinage des fumeurs. Je crus m'apercevoir que cette délicatesse me faisait baisser considérablement dans l'estime de nos hôtes. Toutefois, quand nous les quittâmes, ils nous engagèrent avec beaucoup d'instances à renouveler notre visite. Il nous fut impossible d'accepter, le séjour de l'Empereur ne devant pas se prolonger.

A mon retour, l'Empereur me demanda si j'avais parcouru

la ville, ce que j'en pensais, si j'étais entré dans quelques maisons, enfin ce qui m'avait semblé digne de remarque. Je répondis de mon mieux, et comme Sa Majesté était en ce moment d'une gaieté causeuse, je lui parlai de notre excursion et de notre visite à la famille grecque. L'Empereur me demanda ce que ces Grecs pensaient de lui. « Sire, répondis-je, celui qui parle français m'a paru être un homme entièrement dévoué à Votre Majesté. Il m'a parlé de l'espérance qu'il avait, lui comme ses frères, que l'Empereur des Français, qui était allé combattre les mameluks en Égypte, pourrait aussi quelque jour se faire le libérateur de la Grèce. »

— Ah! monsieur Constant, me dit ici l'Empereur en me pinçant vertement, vous vous mêlez de faire de la politique! — Pardonnez-moi, Sire, je n'ai fait que répéter ce que j'avais entendu. Il n'est pas étonnant que tous les opprimés comptent sur le secours de Votre Majesté. Ces pauvres Grecs ont l'air d'aimer avec passion leur patrie, et surtout ils détestent cordialement les Turcs. — C'est bon, c'est bon, dit Sa Majesté; mais j'ai, avant tout, à m'occuper de mes affaires. Constant, poursuivit Sa Majesté, changeant subitement le terrain de la conversation dont elle daignait m'honorer, et souriant d'un air d'ironie, que dites-vous de la tournure des belles Grecques? Combien avez-vous vu de modèles dignes de Canova et de David? » Je me vis obligé de répondre à Sa Majesté que ce qui m'avait le plus engagé à accepter la proposition de Roustan était l'espérance de voir quelques-unes de ces beautés si vantées, et que je m'étais trouvé cruellement désappointé de ne pas apercevoir l'ombre d'une femme. Sur cet aveu naïf, l'Empereur, qui s'y attendait d'avance, partit d'un éclat de rire, se rejeta sur mes oreilles et m'appela libertin: — Vous ne savez donc pas, monsieur le drôle, que vos bons amis les Grecs ont adopté les usages de ces Turcs qu'ils détestent si cordialement, et qu'ils enferment, comme eux, leurs femmes et leurs filles, pour qu'elles ne paraissent jamais devant les mauvais sujets de votre espèce. »

Quoique les dames grecques de Venise soient surveillées d'assez près par leurs maris, elles ne sont pourtant point recluses ni parquées dans un sérail comme les femmes des Turcs. Pendant notre séjour à Venise, un grand personnage parla à Sa Majesté d'une jeune et belle Grecque, admiratrice enthousiaste des Français. Cette dame ambitionnait

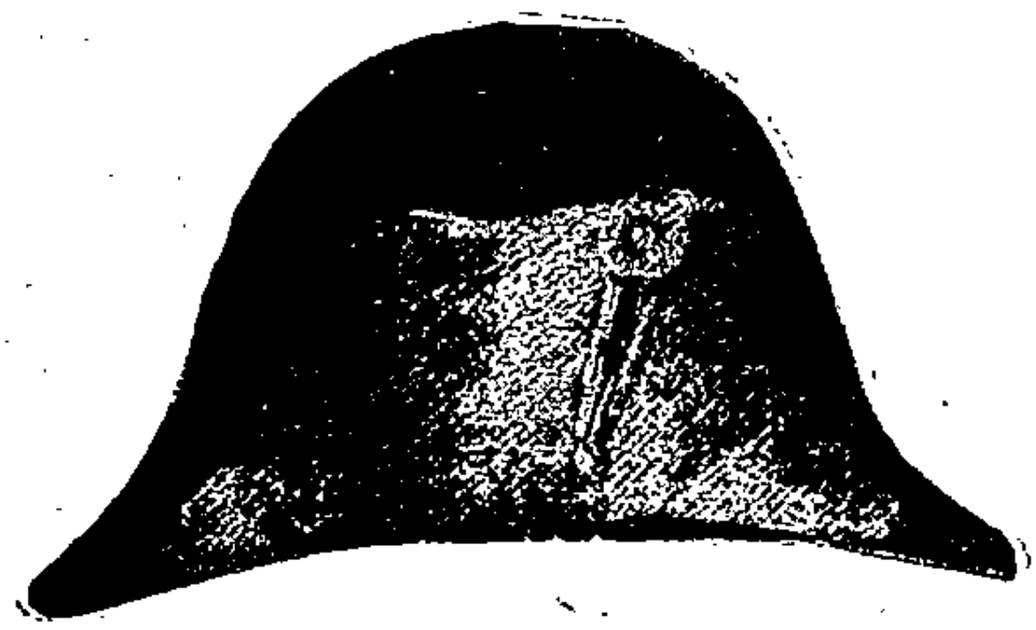
vivement l'honneur d'être reçue par Sa Majesté, dans l'intérieur de ses appartements. Quoique très surveillée par un mari jaloux, elle avait trouvé moyen de faire parvenir à l'Empereur une lettre dans laquelle elle lui peignait toute l'étendue de son amour et de son admiration. Cette lettre, écrite avec une passion véritable et une tête exaltée, inspira à Sa Majesté le désir de voir et d'en connaître l'auteur; mais il fallait des précautions. L'Empereur n'était pas homme à user de sa puissance pour enlever une femme à son mari; cependant tout le soin qu'on apporta dans la conduite de cette affaire n'empêcha pas le mari de se douter des projets de sa femme; aussi, avant qu'il fût possible à celle-ci de voir l'Empereur, elle fut enlevée et conduite fort loin de Venise, et son prudent époux eut soin de cacher sa fuite et de dérober ses traces. Lorsqu'on vint annoncer cette disparition à l'Empereur: « Voilà, dit en riant Sa Majesté, un vieux fou qui se croit de taille à lutter contre sa destinée. » Sa Majesté ne forma d'ailleurs aucune liaison intime pendant notre séjour à Venise.

Avant de quitter cette ville, l'Empereur rendit un décret qui y fut reçu avec un enthousiasme inexprimable, et ajouta encore au regret que le départ de Sa Majesté causait aux habitants de Venise. Le département de l'Adriatique, dont Venise était le chef-lieu, fut agrandi de toutes les côtes maritimes, depuis la ville d'Aquilée jusqu'à celle d'Adria. Le décret portait en outre que le port serait réparé, les canaux creusés et nettoyés, la grande muraille de Palestrina, dont j'ai parlé plus haut, et les jetées qui sont en avant continuées et entretenues; qu'il serait creusé un canal de communication entre l'arsenal de Venise et le passage de Malamocco; enfin que ce passage lui-même serait déblayé et rendu assez profond pour que les vaisseaux de ligne de soixante-quatorze pussent y entrer et en sortir.

D'autres articles concernaient les établissements de bienfaisance dont l'administration fut confiée à une espèce de conseil dit *congrégation de charité*, et la cession à la ville par le domaine royal de l'île Saint-Christophe pour servir de cimetière général; car jusqu'alors avait prévalu à Venise, comme dans le reste de l'Italie, l'usage pernicieux d'enterrer les morts dans les églises. Enfin le décret ordonnait l'adoption d'un nouveau mode d'éclairage pour la belle place Saint-Marc, la construction de nouveaux quais, passages, etc.

Lorsque nous quittâmes Venise, l'Empereur fut conduit au rivage par une masse de population aussi nombreuse au moins que celle qui l'avait accueilli à son arrivée. Trévise, Udine, Mantoue rivalisèrent d'empressement à recevoir dignement Sa Majesté. Le roi Joseph avait quitté l'Empereur pour retourner à Naples; le prince Murat et le vice-roi accompagnaient Sa Majesté.

L'Empereur ne s'arrêta que quelques jours à Milan et continua sa route. En arrivant dans la plaine de Marengo, il y trouva les magistrats et la population d'Alexandrie qui l'y attendaient, et qui l'y reçurent à la clarté d'une multitude de flambeaux. Nous ne fîmes que passer par Turin. Le 30 décembre nous gravissions encore le mont Cenis, et le 1er janvier, au soir, nous étions arrivés aux Tuileries.



CHAPITRE XXXVIII

Arrivée à Paris. — Représentation d'un opéra de M. Paër. — Le théâtre des Tuileries. — M. Fontaine, architecte. — Critiques de l'Empereur. — L'arc de triomphe de la place du Carrousel jugé par l'Empereur. — Plan de réunion des Tuileries au Louvre. — Vastes constructions projetées par l'Empereur. — Restauration du château de Versailles. — Note de l'Empereur à ce sujet. — Visite de l'Empereur à l'atelier de David. — Tableau du Couronnement. — Admiration de l'Empereur. — M. Vien. — Changement indiqué par l'Empereur. — Anecdote racontée par le maréchal Bessière. — Le peintre David et la perruque du cardinal Caprara. — Longue visite. — Hommage rendu par l'Empereur à un grand artiste. — Compliments de Joséphine. — Le tableau des Sabines dans la salle du Conseil d'Etat.

Nous arrivâmes à Paris le 1er janvier à neuf heures du soir. Nous trouvâmes la salle de spectacle du palais des Tuileries entièrement terminée, et le dimanche qui suivit le retour de Sa Majesté on y joua la *Griselda* de M. Paër. Cette salle était magnifique. Les loges de Leurs Majestés étaient à l'avant-scène, en face l'une de l'autre. La décoration intérieure, en étoffe de soie cramoisie, faisait un effet charmant en se détachant sur de grandes glaces mobiles qui réfléchissaient à volonté la salle ou la scène. L'Empereur encore plein du souvenir des théâtres d'Italie, dit beaucoup de mal de la salle des Tuileries. Il la trouvait incommode, d'une coupe désavantageuse et beaucoup trop grande pour un théâtre de palais. Malgré toutes ces critiques, quand vient le jour de l'inauguration, et que l'Empereur put se convaincre du soin qu'avait pris M. Fontaine pour distribuer les loges de manière à faire briller les toilettes dans tout leur éclat, il parut très satisfait, et chargea même le duc de Frioul d'en faire à M. Fontaine les compliments que méritait son habilité.

Huit jours après, ce fut encore le revers de la médaille. On donnait ce jour-là *Cinna* et une comédie dont je ne me rappelle pas le nom. Il faisait extrêmement froid, à tel point qu'on fut obligé de quitter la salle après la tragédie. Alors l'Empereur se répandit en invectives contre la pauvre salle,

AH LE BONHOMME TOUT LE MONDE L'AIME !

qui, selon lui, n'était bonne qu'à brûler. M. Fontaine fut mandé, et promit de faire tout son possible pour remédier aux inconvénients qu'on lui signalait. Effectivement au moyen de nouveaux poêles placés sous le théâtre, d'un lambrissage à la toitures et de gradins placés sous les banquettes du second rang des loges, en une semaine la salle fut rendue chaude et commode.

Pendant plusieurs semaines, l'Empereur s'occupa presque exclusivement de constructions et d'embellissements. L'arc de triomphe de la place du Carrousel, qu'on avait dégagé de ses échafaudages pour faire passer dessous la garde impériale à son retour de Prusse, attira d'abord l'attention de Sa Majesté. Ce monument était à peu près achevé, sauf quelques bas-reliefs qui restaient encore à placer. L'Empereur le regarda longtemps d'une des fenêtres du palais et dit, après avoir froncé lè sourcil deux ou trois fois, que *cette masse qu'il voyait là ressemblait beaucoup plus à un pavillon qu'à une porte et qu'il aurait bien mieux aimé une construction dans le genre de la porte Saint-Denis.*

Après avoir visité en détail les diverses constructions commencées ou continuées depuis son départ, Sa Majesté fit venir un matin M. Fontaine; s'étant entretenue longuement sur ce qu'elle avait trouvé de louable et de blâmable dans ce qu'elle avait vu, elle lui fit part de ses intentions relativement aux plans que l'architecte avait fournis pour la réunion des Tuileries au Louvre. Il fut arrêté entre l'Empereur et M. Fontaine que l'aile neuve qui devait faire la réunion serait bâtie en cinq ans, et qu'un million serait accordée chaque année pour cette construction; qu'on ferait une aile en retour séparant le Louvre des Tuileries et formant ainsi une place régulière au milieu de laquelle serait construite une salle d'opéra isolée de toutes parts, et communiquant au palais par une galerie souterraine. La galerie formant l'avant-cour du Louvre devait être ouverte au public en hiver, et décorée de statues ainsi que tous les arbustes en caisses du jardin des Tuileries. Dans cette avant-cour, on aurait élevé un arc de triomphe à peu près semblable à celui du Carrousel. Enfin, toutes ces belles constructions devaient être distribuées en logement pour les grands-officiers de la couronne, en écuries, etc. Les dépenses à faire furent évaluées approximativement à quarante-deux millions.

L'Empereur s'occupa successivement d'un palais des arts

avec un nouveau bâtiment pour la bibliothèque impériale, à construire à l'endroit où nous voyons aujourd'hui la Bourse; d'un palais pour la bourse sur le quai Desaix; de la restauration de la Sorbonne et de l'hôtel Soubise; d'une colonne triomphale à Neuilly; d'une fontaine jaillissante sur la place Louis XV; de la démolition de l'Hôtel-Dieu pour agrandir et embellir le quartier de la cathédrale, et de la construction de quatre hôpitaux au Mont-Parnasse, à Chaillot, à Montmartre et dans le faubourg Saint-Antoine, etc., etc. Tous ces projets étaient bien beaux, et sans doute par la suite celui qui les avait conçus les aurait fait exécuter. Il disait souvent que, s'il vivait, Paris n'aurait de rival au monde en aucun genre.

Dans le même temps Sa Majesté fixa définitivement la forme à donner à l'arc de triomphe de l'Etoile, sur laquelle on avait longtemps balancé et consulté tous les architectes de la couronne. Ce fut encore en cela l'avis de M. Fontaine qui prévalut. De tous les plans présentés, le sien était le plus simple, comme aussi le plus grandiose.

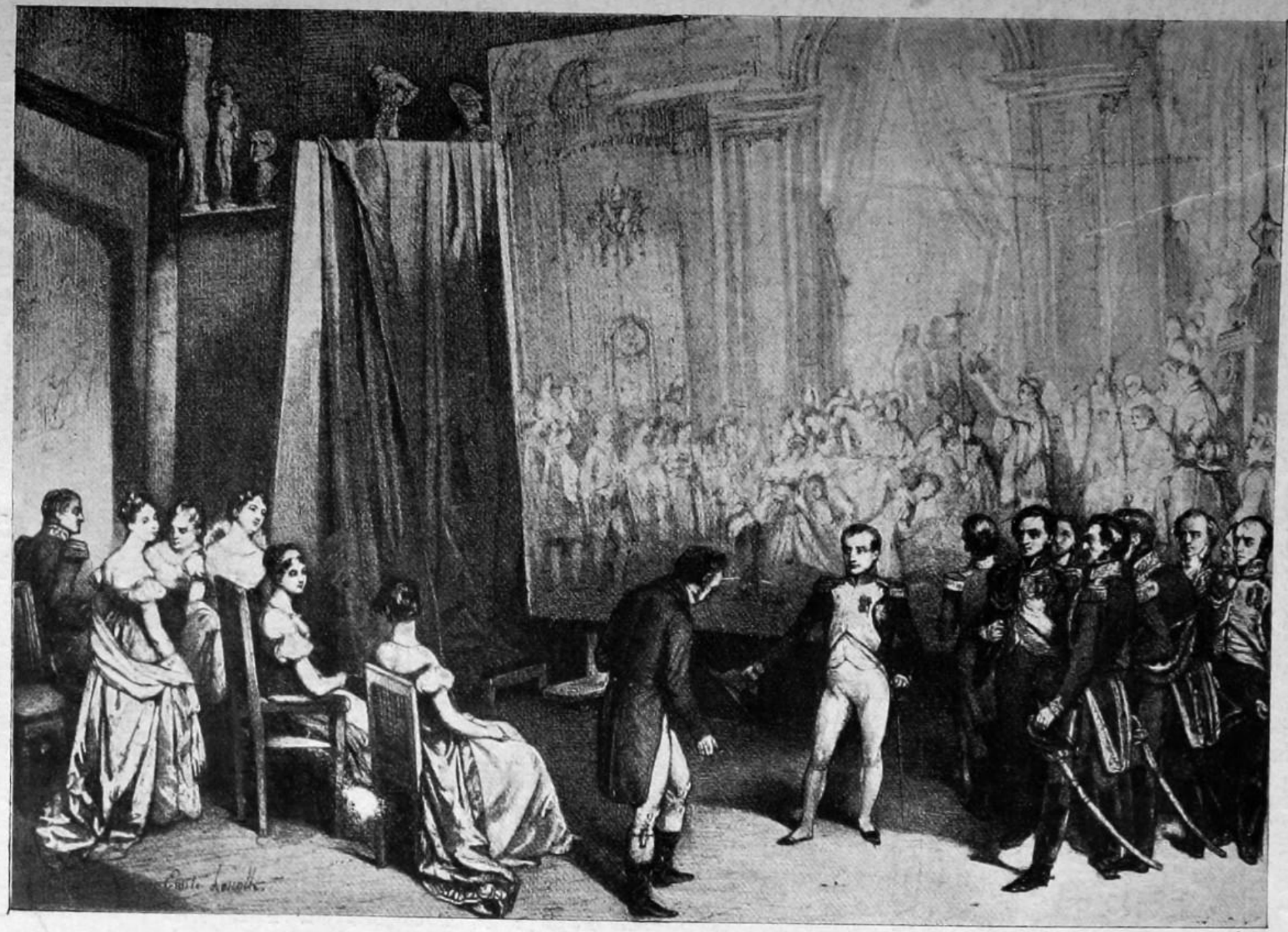
L'Empereur songea aussi à la restauration du palais de Versailles. M. Fontaine avait soumis à Sa Majesté un projet de premières réparations, aux termes duquel, moyennant six millions, l'Empereur et l'Impératrice auraient eu un logement convenable. Sa Majesté, qui voulait tout faire beau, grand, superbe, mais avec économie, écrivit au bas de ce projet la note suivante, que M. de Bausset rapporte aussi dans ses mémoires:

« Il faut bien penser aux projets sur Versailles. M. Fontaine « en présente un raisonnable dont la dépense est de six millions; « mais je ne vois point de logements, ni la restauration de la « chapelle, ni celle de la salle de spectacle, non pas telles « qu'elles devraient être un jour, mais seulement telles qu'elles « pourraient être pour un premier service.

« D'après ce projet, l'Empereur et l'Impératrice sont logés; « ce n'est pas tout: il faut connaître ce qu'on pourra avoir sur « la même somme en logements de princes, de grands-officiers « et d'officiers.

« Il faut savoir où l'on mettra la manufacture d'armes, qui « ne laisse pas d'être nécessaire à Versailles, où elle répand « de l'argent.

« *Il faut, sur ces six millions, trouver six logements de princes,* « *douze de grands-officiers, et cinquante d'officiers.*



Napoléon Ier visitant l'atelier de David

« Alors on pourra dire seulement que l'on peut habiter Ver-« sailles et y passer un été.

« Avant que l'on exécute ce projet, il faut que l'architecte « qui sera chargé de l'exécution puisse certifier que cela pourra « être fait pour la somme proposée. »

Quelques jours seulement après leur arrivée, Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice allèrent visiter le célèbre David, dans son atelier de la Sorbonne; afin de voir le magnifique tableau du Couronnement, qui venait d'être achevé. La suite de Leurs Majestés se composait de M. le maréchal Bessières, d'un aide de camp de l'Empereur, M. Lebrun, de plusieurs dames du palais et chambellans. L'Empereur et l'Impératrice admirèrent longtemps cette belle composition, qui réunissait tous les genres de mérite; et le peintre était tout glorieux d'entendre Sa Majesté nommer l'un après l'autre tous les principaux personnages du tableau, dont la ressemblance était vraiement miraculeuse. « Que c'est grand! disait l'Empereur, que c'est beau! quel relief ont tous les objets! quelle vérité! Ce n'est pas une peinture, on marche dans ce tableau. » Et d'abord, ses regards s'étant fixés sur la grande tribune du milieu, l'Empereur reconnut Mme Mère, le général Beaumont, M. de Cossé, M. de la Ville, Mme de Fontanges et Mme Soult « Je vois plus loin, dit-il, le bon M .Vien. » M. David répondit: « Oui, Sire, j'ai voulu rendre hommage à mon illustre maître, en le plaçant dans un tableau qui sera, par son objet, le plus important de mes ouvrages. » L'Impératrice prit ensuite la parole pour faire remarquer à l'Empereur avec quel bonheur M. David avait saisi et rendu le moment intéressant où l'Empereur est prêt à la couronner: « Oui, dit Sa Majesté en regardant avec un plaisir qu'elle ne cherchait point à déguiser, le moment est bien choisi, l'action est parfaitement indiquée; les deux figures sont très bien; » et en parlant ainsi l'Empereur regardait l'Impératrice.

Sa Majesté, poursuivant l'examen du tableau dans tous ses détails, loua principalement le groupe du clergé italien près de l'autel, épisode inventé par le peintre. Elle parut désirer seulement de voir le pape représenté dans une action plus directe, paraissant donner sa bénédiction, et que l'anneau de l'Impératrice fût porté par le cardinal légat.

A propos de ce groupe, le maréchal Bessière fit beaucoup rire Sa Majesté, en lui rappelant la discussion fort amusante qui avait eu lieu entre David et le cardinal Caprara.

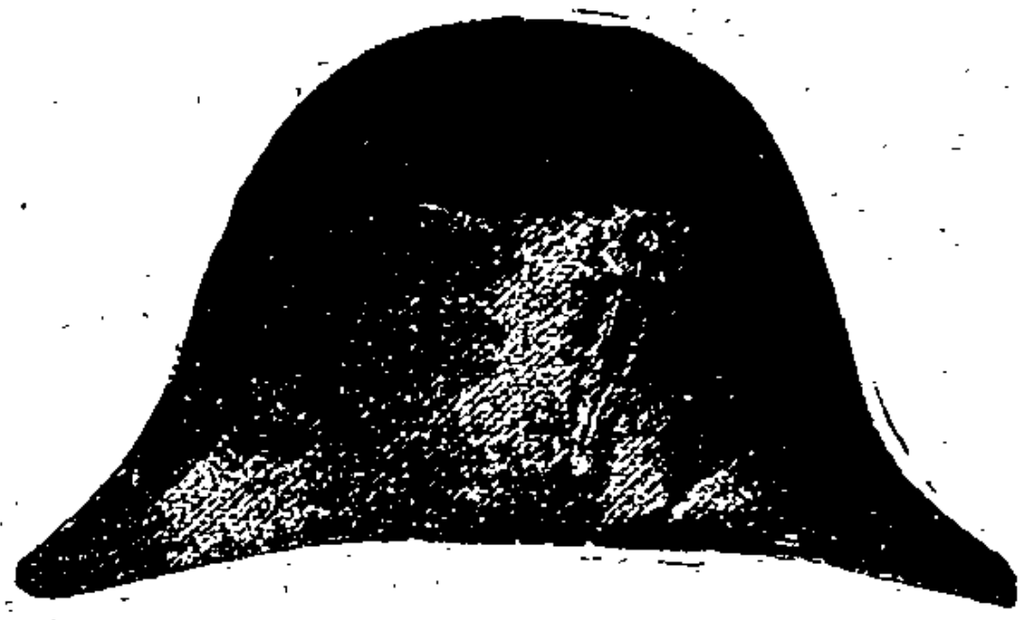
On sait que le grand artiste avait de l'aversion pour les figures habillées, surtout habillées à la moderne. On remarque dans toutes ses compositions, un goût si prononcé pour l'antique, qu'il se glisse jusque dans sa manière de draper les personnages vivants. Or, le cardinal Caprara, l'un des assistants du pape à la cérémonie du couronnement portait perruque, David l'ayant placé dans son tableau, jugea convenable de lui ôter sa perruque et de le représenter tête chauve, du reste, parfaitement ressemblant. Le cardinal, désolé, supplia l'artiste de lui rendre sa perruque; il essuya de la part de David un refus formel. « Jamais, lui dit-il, je n'avilirai mes pinceaux jusqu'à peindre une perruque. » Son éminence alla tout en colère, se plaindre à M. de Talleyrand, qui était à cette époque ministre des affaires étrangères, donnant, entre autres raisons, celle-ci, qui lui paraissait sans réplique, que jamais pape n'ayant porté de perruque, on ne manquerait pas de supposer à lui, cardinal Caprara, l'intention de prétendre à la chaire pontificale, en cas de vacance, intention bien clairement indiquée par la suppression de sa perruque dans le tableau du couronnement. Son éminence eut beau faire, David ne voulut jamais consentir à lui restituer sa précieuse perruque, disant qu'*elle devait se croire très heureuse de ce qu'il ne lui avait ôté que cela.*

Après avoir entendu le récit dont les détails lui furent confirmés par le principal acteur de la scène, Sa Majesté fit encore à M. David quelques observations, en prenant tous les ménagements possibles. Elles furent écoutées attentivement par cet artiste admirable, qui, en s'inclinant, promit à l'Empereur de profiter de ses avis.

La visite de Leurs Majestés fut longue. Le jour qui baissait, avertit enfin l'Empereur qu'il était temps de s'en aller. Il fut reconduit par M. David jusqu'à la porte de l'atelier. Là s'arrêtant court, l'Empereur ôta son chapeau, et par un salut plein de grâce, témoigna l'honneur qu'il rendait à un talent si distingué. L'Impératrice ajouta à la vive émotion dont M. David paraissait agité, par quelques-uns de ces mots charmants qu'elle savait si bien dire et placer si à propos.

En face du tableau du Couronnement était exposé celui des Sabines. L'Empereur, qui s'était aperçu de l'envie qu'avait M. David de s'en défaire, donna l'ordre en s'en allant à M. Lebrun de voir si ce tableau ne pouvait point être placé convenablement dans le grand cabinet des Tuileries. Mais il chan-

gea bientôt d'idée, en songeant que la plupart des personnages étaient représentés *in naturalibus*, ce qui eût assez mal figuré dans un cabinet consacré aux grandes réceptions diplomatiques, et dans lequel s'assemblait ordinairement le conseil des ministres.



CHAPITRE XXXIX

Mariage de mademoiselle de Tascher avec le duc d'Aremberg. — Mariage d'une nièce du roi Murat avec le prince de Hohenzollern. — Grandes fêtes et bal masqués à Paris. — L'Empereur au bal de M. de Marescalchi. — Déguisement de l'Empereur. — Instructions de Constant. — L'Empereur toujours reconnu. — L'*incognito* impossible. — Plaisanteries de l'Empereur. — Napoléon intrigué par une inconnue. — L'Impératrice au bal de l'opéra. — L'Empereur voulant surprendre l'Impératrice au bal masqué. — Napoléon en domino. — Constant camarade de l'Empereur et le tutoyant. — Espiègleries d'un masque et embarras de l'Empereur. — Explication entre Napoléon et Joséphine. — Quel était le masque qui avait intrigué l'Empereur. — Mascarades parisiennes. — Le docteur Gall et les têtes à perruque. — Bal costumé et masqué chez la princesse Caroline. — Constant envoyé à ce bal par l'Empereur. — Instructions données par l'Empereur à Constant. — Mariage du prince de Neufchâtel avec une princesse de Bavière. — Présent offert à l'Impératrice par un habitant de l'Ile de France. — Le macaque bien élevé. — Habitudes civilisées.

A la fin du mois de janvier, mademoiselle de Tascher, nièce de Sa Majesté l'Impératrice, épousa M .le duc d'Aremberg. L'Empereur à cette occasion, éleva mademoiselle de Tascher à la dignité de princesse, et voulut, avec l'Impératrice honorer de sa présence les noces qui eurent lieu chez sa majesté la reine de Hollande, dans son hôtel de la rue de Cérutti. Elles furent superbes et dignes, en tous points, des augustes convives. L'Impératrice ne se retira point tout de suite après le dîner; elle ouvrit le bal avec le duc d'Aremberg.

Quelques jours après le prince de Hohenzollern épousa la nièce de M. le grand-duc de Berg, mademoiselle Antoinette Murat.

Sa Majesté fit pour elle ce qu'elle avait fait pour mademoiselle de Tascher, elle assista aussi avec l'Impératrice au bal que le grand-duc de Berg donna à l'occasion de ce mariage, et dont la princesse Caroline faisait les honneurs.

Cet hiver fut remarquable à Paris, par la grande quantité de fêtes et de bals qu'on y donna. L'Empereur, comme je

l'ai déjà dit, avait une espèce d'aversion pour les bals, et surtout pour les bals masqués, qu'il trouvait la chose du monde la plus ridicule. C'était un des chapitres sur lesquels il était presque toujours en guerre avec l'Impératrice. Un jour pourtant, il céda aux instances de M. Marescalchi, ambassadeur d'Italie, renommé pour les bals magnifiques qu'il donnait, et auxquels assistaient les personnages les plus distingués de l'Etat. Ces réunions brillantes avaient lieu dans une salle que l'ambassadeur avait fait construire exprès, et décorer avec une richesse et un luxe extraordinaires. Sa Majesté consentit à honorer de sa présence un bal masqué donné par monsieur l'ambassadeur, et qui devait effacer tous les autres.

« Le matin, l'Empereur m'appela et me dit: « Constant, je « me décide à *danser* ce soir chez l'ambassadeur d'Italie; vous « porterez dans la journée dix costumes complets dans l'ap« partement qu'il a fait préparer pour moi. » J'obéis, et le soir et je me rendis avec Sa Majesté chez M. de Marescalchi. Je l'habillai de mon mieux en domino noir, et m'appliquai à le rendre tout-à-fait méconnaissable. Tout allait assez bien, malgré bon nombre d'observations de la part de l'Empereur sur ce qu'un déguisement a d'absurde, sur la mauvaise tournure que donne un domino, etc. Mais quand il fut question de changer de chaussures, il s'y refusa absolument, malgré tout ce que je pus lui dire à cet égard; aussi fut-il reconnu dès son entrée au bal. Il va droit à un masque, *les mains derrière le dos*, selon son habitude; il veut nouer une intrigue, et à la première question qu'il fait on lui répond en l'appelant *Sire*... Alors, désappointé, il se retourne brusquement, et revient à moi: « Vous aviez raison, Constant, on m'a reconnu... Apportez-moi des brodequins et un autre costume. » Je lui chaussai les brodequins, et le déguisai de nouveau, en lui recommandant bien de tenir ses bras pendants, s'il ne voulait pas être reconnu au premier abord. Sa Majesté me promit de suivre de point en point ce qu'elle appelait mes instructions. Mais à peine entrée avec son nouveau costume, elle est accostée par une dame qui, lui voyant encore les mains croisées derrière le dos, lui dit: « Sire, vous êtes reconnu! » L'Empereur laissa aussitôt tomber ses bras; mais il était trop tard, et déjà tout le monde s'éloignait respectueusement pour lui faire place. Il revient encore à son appartement et prend un troisième costume, me promettant bien de faire attention à ses gestes, à sa démarche et s'offrant à parier qu'il ne sera pas reconnu. Cette fois, en effet, il

Louis Engelbert, par la Grace de Dieu DUC D'ARENBERG,
Prince du St Empire Romain, Duc d'Arschot et de Croy, Prince de Recheim Duc de Roche
gne Comte de Lalaing &c. Comte de Grand. Baron de Renzelaer Mem
bre de l'Academie de Ville. Terre et Baron d'Engluien &c. Grand d'Espagne de la
Ire Classe Chevalier de la Toison d'or &c. &c. &c.

né le 3 aoust 1750. reçu aux Etats l'an 1779.

entre dans la salle, comme dans une caserne, poussant et bousculant tout le monde autour de lui; et malgré cela on vient encore lui dire à l'oreille: « Votre Majesté est reconnue. » Nouveau désappointement, nouveau changement de costume, nouveaux avis de ma part, nouvelles promesses, même résultat; jusqu'à ce qu'enfin Sa Majesté quitta l'hôtel de l'ambassadeur, persuadée qu'elle ne pouvait se déguiser, et que *l'Empereur* se reconnaissait sous quelque travestissement que ce fût.

Le soir au souper, le prince de Neufchâtel, le duc de Trévise, le duc de Frioul et quelques officiers étaient présents, l'Empereur raconta l'histoire de ses déguisements, et plaisanta beaucoup sur sa maladresse. En parlant de la jeune dame qui l'avait reconnu la veille, et qui l'avait, à ce qu'il paraît, assez fortement intrigué: « Croiriez-vous, Messieurs, dit-il, que je n'ai jamais pu reconnaître cette *coquine*-là? »

On était dans le carnaval. L'Impératrice témoigna le désir d'aller une fois au bal masqué de l'Opéra. L'Empereur, qu'elle pria de l'y conduire, refusa, malgré tout ce que l'Impératrice put lui dire de tendre et de séduisant pour le décider. On sait de combien de grâce elle entourait une prière, mais tout fut inutile; l'Empereur dit nettement qu'il n'irait pas. « Eh bien, j'irai sans toi. » — « Comme tu voudras; » et l'Empereur sortit.

Le soir, à l'heure fixée, l'Impératrice partit pour le bal. L'Empereur qui voulait la surprendre, fit appeler une des femmes de chambre et lui demanda la description exacte du costume de l'Impératrice. Ensuite il me dit de l'habiller en domino, monte dans une voiture sans armoiries avec le grand-maréchal du palais, un officier supérieur et moi, et nous voilà en chemin pour l'Opéra. Arrivée à l'entrée particulière de la maison de l'Empereur, nous éprouvons beaucoup de difficultés de la part de l'ouvreuse, qui ne nous laissa passer qu'après m'avoir fait décliner mon nom et ma qualité... « Ces messieurs sont avec vous? — Vous le voyez bien! — Pardon, monsieur Constant, c'est que, voyez-vous, dans les jours comme aujourd'hui... il y a toujours des personnes qui cherchent à s'introduire sans payer... — C'est bon! c'est bon! » et l'Empereur riait de tout son cœur des observations de l'ouvreuse. Enfin nous entrons. Ayant pénétré dans la salle, nous nous promenâmes deux à deux, je donnais le bras à l'Empereur, qui, en me tutoyant, me recommanda d'en faire de même

à son égard. Nous nous étions donné des noms supposés. L'Empereur s'appelait *Auguste*, le duc de Frioul, *François*, l'officier supérieur, dont le nom m'échappe, *Charles*, et moi *Joseph*. Dès que Sa Majesté apercevait un domino semblable à celui que la femme de chambre de l'Impératrice lui avait dépeint, elle me serait fortement le bras en me disant: « Est-ce elle? Non, si... non, *Auguste*, répondais-je toujours en me reprenant, car il m'était impossible de m'habituer à appeler l'Empereur autrement que *Sire* ou *Votre Majesté*. Il m'avait, comme je l'ai dit, recommandé bien expressément de le tutoyer; mais il était à chaque instant obligé de me rappeler sa recommandation, car le respect me liait la langue toutes les fois que j'allais dire *tu*... Enfin, après avoir tourné de tous côtés, visité tous les coins et recoins de la salle, le foyer, les loges, etc., examiné tout, détaillé chaque costume pièce à pièce, Sa Majesté ne trouvant point l'Impératrice plus que nous, commença à concevoir de vives inquiétudes, que je parvins néanmoins à dissiper en lui disant que sans doute Sa Majesté l'Impératrice était allée changer de costume. A l'instant où je parlais, arrive un domino qui s'attache à l'Empereur, lui parle, l'intrigue, le tourmente de toutes les façons, avec une vivacité telle qu'*Auguste* peut à peine se reconnaître. Je ne parviendrais jamais à donner une juste idée de ce qu'avait de comique l'embarras de Sa Majesté. Le domino, qui s'en apercevait redoublait de verve et d'épigrammes jusqu'à ce que pensant qu'il était temps d'en finir, il disparut dans la foule.

L'Empereur était piqué au vif; il n'en voulut pas d'avantage, et nous partîmes.

Le lendemain matin, en voyant l'Impératrice: « Eh bien! dit Sa Majesté, tu n'étais pas hier au bal de l'Opéra! — Si vraiement, j'y étais. — Allons donc! — Je t'assure que j'y suis allée. Et toi, mon ami, qu'as-tu fait toute la soirée? — J'ai travaillé. — Oh! c'est singulier! j'ai vu hier au bal un domino qui avait le même pied et la même chaussure que toi; je l'ai pris pour toi et je lui ai parlé en conséquence. » L'Empereur rit aux éclats en apprenant qu'il avait été ainsi pris pour dupe, que l'Impératrice au moment de partir pour le bal avait changé de costume, parce qu'elle ne trouvait pas le premier assez élégant.

Le carnaval de cette année fut extrêmement brillant. Il y eut à Paris toutes sortes de mascarades. Les plus amusantes étaient celles où l'on mit en jeu le système que professait alors

le fameux docteur Gall; je vis passer sur la place du Carrousel une troupe composée de pierrots, d'arlequins, de poissardes, etc., tous se tâtant le crâne et faisant mille singeries; un pa'l-

Reine de Naples

lase portait plusieurs crânes en carton de différentes grosseurs et peints en bleu, rouge, vert avec ces inscriptions: *Crâne d'un voleur*; *crâne d'un assasin*, *crâne d'un banqueroutier*, etc. Un masque représentant le docteur Gall, était à cheval sur un âne, la tête tournée du côté de la queue de l'animal, et recevait

des têtes à perruques couronnées de chiendent, de la main d'une mère gigogne qui le suivait monté sur un âne.

S. A. I. la princesse Caroline donna un bal masqué auquel assistèrent l'Empereur et l'Impératrice; ce fut une des plus belles fêtes qu'on ait jamais vues. L'opéra de *la Vestale* était alors dans sa nouveauté et fort à la mode; il donna l'idée d'un quadrille de *prêtres* et de *vestales* qui fit son entrée au son d'une musique délicieuse de flûtes et de harpes. Avec cela des enchanteurs, une noce suisse, des fiançailles tyroliennes, etc. Tous les costumes étaient d'une richesse et d'une exactitude remarquables. On avait établi dans les appartements du palais un magasin de costumes tels que les danseurs purent en changer quatre ou cinq fois dans la nuit, ce qui fait que le bal parut s'être renouvelé autant de fois.

Comme j'habillais l'Empereur pour aller à ce bal, il me dit: « Constant, vous viendrez avec moi; mais vous viendrez déguisé. Prenez le costume qui vous conviendra: arrangez-vous de manière à n'être point reconnu, et je vous donnerai vos instructions. » Je m'empressai de faire ce que désirait Sa Majesté. Je pris un costume suisse qui m'allait fort bien, j'attendis, ainsi équipé, que l'Empereur voulût bien me donner ses ordres.

Il s'agissait d'intriguer plusieurs grands personnages et deux ou trois dames que l'Empereur me désigna avec un soin et des détails si minutieux qu'il était impossible de s'y tromper. Il m'apprit sur leur compte des choses fort curieuses et fort ignorées, bien faites pour leur causer le plus mortel embarras. Je partais; l'Empereur me rappela: « Surtout, Constant, prenez bien garde de vous tromper; n'allez pas confondre madame de M... avec sa sœur. Elles ont à peu près le même costume, mais madame de M... est plus grande que sa sœur. Prenez garde! » Arrivé au milieu du bal, je cherchais et trouvais assez facilement les personnes que Sa Majesté m'avait désignées. Les réponses que l'on me fit l'amusèrent beaucoup, lorsque je les lui racontai à son coucher.

Il y eut à cette époque un troisième mariage à la cour: celui du prince de Neufchâtel et de la princesse de Bavière. Il fut célébré dans la chapelle des Tuileries, par M. le cardinal Fesch.

Un voyageur de l'Ile de France présenta dans ce temps, à l'Impératrice, un singe femelle de la famille des orangs-outangs Sa Majesté donna l'ordre que l'animal fût placé dans la ména-

gerie de la Malmaison. Cette macaque était extrêmement douce et paisible. Son maître lui avait donné une excellente éducation. Il fallait la voir lorsque quelqu'un s'approchait de la chaise où elle était assise, prendre un maintien décent, ramener sur ses jambes et sur ses cuisses le pan d'une longue redingote dont elle était revêtue, se lever ensuite pour saluer en tenant toujours sa redingote fermée devant elle, faire enfin tout ce que ferait une jeune fille bien élevée. Elle mangeait à table avec un couteau et une fourchette, plus proprement que beaucoup d'enfants qui passeraient pour être bien tenus; elle aimait, en mangeant, à se couvrir la figure avec sa serviette, puis se découvrait ensuite en poussant un cri de joie. Les navets étaient son aliment de prédilection; une dame du palais lui en ayant montré, elle se mit à courir, à cabrioler, à faire des culbutes, oubliant tout à fait les leçons de modestie et de décence que lui avait données son professeur. L'Impératrice riait aux éclats de voir la macaque aux prises avec cette dame dans un tel désordre d'ajustement.

Cette pauvre bête eut une inflammation d'intestins. D'après les instructions du voyageur qui l'avait apportée, on la coucha dans un lit, vêtue comme une femme, d'une chemise et d'une camisole. Elle avait soin de ramener la couverture jusqu'à son menton, ne voulant rien supporter sur la tête, et tenait ses bras hors du lit, ses mains cachées dans les manches de sa camisole. Lorsqu'il entrait dans sa chambre quelqu'un de sa connaissance, elle lui faisait signe de la tête et lui prenait la main qu'elle serrait affectueusement. Elle prenait avec avidité les tisanes ordonnées pour sa maladie, parce qu'elles étaient sucrées. Un jour qu'on lui préparait une potion de manne, elle trouva qu'on était trop long à lui donner, et montra tous les signes d'impatience d'un enfant, criant, s'agitant, jetant sa couverture à bas et tirant enfin son médecin par l'habit avec tant d'opiniâtreté que celui-ci fut obligé de céder. Dès qu'elle eut en sa possession la bienheureuse tasse, elle se mit à boire, tout doucement, à petits coups, avec toute la sensualité d'un gastronome qui aspire un verre de vin bien vieux et bien parfumé, puis elle rendit la tasse et se recoucha.

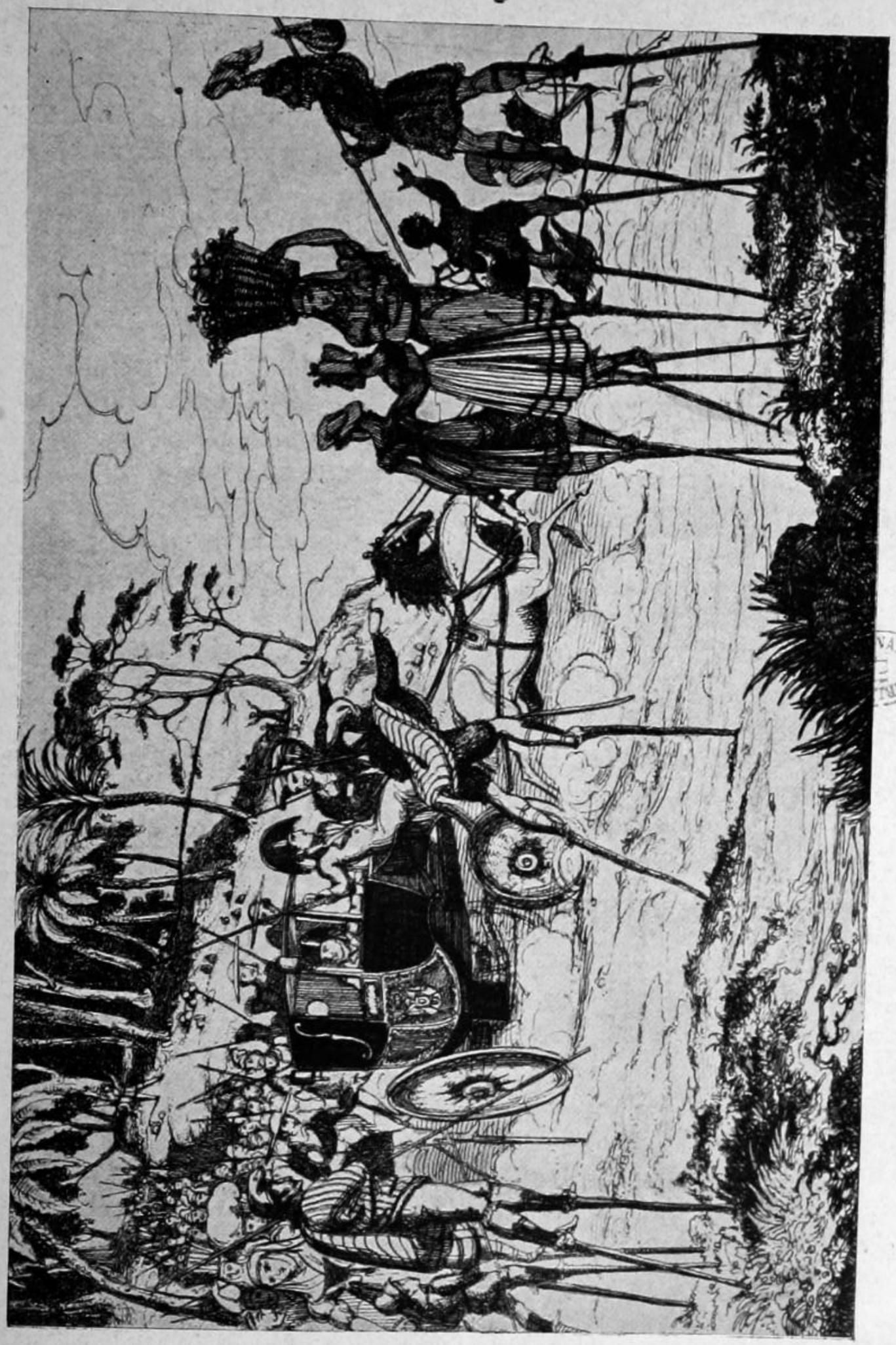
Il est impossible de se figurer combien ce pauvre animal témoignait de reconnaissance pour les soins qu'on prenait de lui. L'Impératrice l'aimait beaucoup.

CHAPITRE XXXX

Voyage de l'Empereur et de l'Impératrice. — Séjour à Bordeaux et à Bayonne. — Arrivée de l'infant d'Espagne don Carlos. — Maladie de l'infant et attentions de l'Empereur. — Le château de Marrac. — La danse des Basques. — Costumes basques. — Lettre adressée à l'Empereur par le prince des Asturies. — Surprise de l'Empereur. — Cortège envoyé par l'Empereur au devant du prince. — Entrée du prince à Bayonne. — Le prince mécontent de son logement. — Entrevue du prince et de l'Empereur. — Dîner des princes et grands d'Espagne avec Napoléon à l'égard du prince Ferdinand. — Arrivée de l'Impératrice à Marrac. — Arrivée du roi et de la reine d'Espagne à Bayonne. — Anecdote de mauvaise augure racontée au prince des Asturies. — Service d'honneur français de leurs majestés espagnoles. — Cérémonie du baise-main. — Le prince des Asturies mal accueilli par le roi son père. — Arrivée du prince de la Paix. — Entrevue de l'Empereur et du roi d'Espagne. — Douleur de ce monarque. — Rigueurs exercées contre don Manuel Godoï, dans sa prison. — Equipage du roi et de la reine d'Espagne. — Portrait et habitudes du roi. — Portrait de la reine. — Leçons de toilette française. — Taciturnité du prince des Asturies (le roi Ferdinand VII). — Affection du roi pour Godoï. — Les princes d'Espagne à Fontainebleau et à Valençay. — Goût du roi d'Espagne pour la vie privée. — Passion de Charles IV pour l'horlogerie. — Le confesseur *sifflé*. — Charles IV prenant dans sa vieillesse des leçons de violon. — M. Alexandre Boucher. — L'étiquette et le duo royal. — Arrivée à Bayonne de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne. — Joseph complimenté par les députés de la junte. — M. de Cevallos et le duc de l'Infantado à la cour du nouveau roi.

Après avoir séjourné pendant une semaine environ au château de Saint-Cloud, Sa Majesté partit le 2 avril, à onze heures du matin, *pour aller visiter les départements du Midi*; la tournée devait commencer par Bordeaux, et l'Empereur y donna rendez-vous à l'Impératrice. Cette intention publiquement annoncée de visiter les départements du Midi n'était qu'un prétexte pour dérouter les faiseurs de conjonctures; car nous savions tous que nous allions aux frontières d'Espagne.

L'Empereur resta à peine dix jours à Bordeaux, et partit



Napoléon à Bayonne

pour Bayonne tout seul, laissant l'Impératrice à Bordeaux: dans la nuit du 14 au 15 avril, il était à Bayonne. Sa Majesté l'Impératrice le rejoingnit deux ou trois jours après.

Le prince de Neufchâtel et le grand-maréchal logèrent au château de Marrac. Le reste de la suite de Leurs Majestés se logea dans Bayonne et les environs. La garde campa en face du château, dans un lieu nommé *le Parterre*. En trois jours tout le monde fut installé.

Le 15 avril au matin, l'Empereur avait eu le temps à peine de se remettre des fatigues de son voyage, lorsqu'il reçut les autorités de Bayonne, qui vinrent le complimenter, et qu'il interrogea, selon son habitude, avec les plus grands détails. Sa Majesté sortit ensuite pour visiter le port et les fortifications. Cette visite dura jusqu'à cinq heures du soir, que l'Empereur rentra au palais du gouvernement qu'il habitait provisoirement, en attendant que le château de Marrac fût prêt pour le recevoir.

De retour au palais, Sa Majesté s'attendait à trouver l'infant don Carlos, que le prince des Asturies, Ferdinand son frère, avait envoyé à Bayonne pour présenter ses compliments à l'Empereur. Mais on lui apprit que l'infant était malade. et ne pouvait sortir. L'Empereur donna sur-le-champ l'ordre d'envoyer auprès de l'infant un de ses médecins, avec un valet de chambre pour le servir, et quelques autres personnes. Le prince était venu *incognito*; il n'avait auprès de lui qu'un service militaire composé de quelques hommes de la garnison. L'Empereur ordonna également que ce service fût remplacé d'une manière plus distinguée par la garde d'honneur de Bayonne. Deux ou trois fois par jour, et cela très régulièrement, il envoyait savoir des nouvelles de l'infant, qui faisait le malade à ce qu'on disait assez haut dans le palais.

En quittant le palais du gouvernement pour venir s'établir à Marrac, l'Empereur donna tous les ordres nécessaires pour qu'on le tînt prêt à recevoir le roi et la reine d'Espagne, qui devaient venir à Bayonne à la fin du mois. Sa Majesté fit les plus expresses recommandations pour que tout fût promptement disposé, afin de rendre aux souverains espagnols tous les honneurs dus à leur rang.

L'Empereur venait d'entrer au château, lorsque tout à coup les sons d'une musique champêtre frappèrent ses oreilles. Le grand-maréchal entra, et dit à Sa Majesté que beaucoup d'habitants en costume du pays s'étaient rassemblés devant la

grille du château. L'Empereur se mit aussitôt à la fenêtre A sa vue dix-sept personnes (sept hommes et dix femmes) se mirent à danser avec une grâce inimitable une danse de caractère appelé *la pamperruque*. Les danseuses avaient des tambours de basque, et les danseurs des castagnettes; des flûtes et des guitares composaient l'orchestre. Je sortis du château pour voir ce spectacle de plus près. Les femmes avaient de petites jupes en soie bleu, brodées en argent; elles étaint coiffées de rubans, et avaient des bracelets noirs très larges qui faisaient ressortir la blancheur de leurs bras nus. Les hommes étaient en culottes blanches justes, avec des bas de soie et de grandes aiguillettes, une veste lache en étoffe de laine rouge très fine chamarrée d'or, et les cheveux enveloppés dans une résille, comme les Espagnols.

Sa Majesté eut un grand plaisir à voir cette danse qui est particulière au pays et fort ancienne. C'est un hommage que l'usage a consacré pour être rendu aux grands personnages. L'Empereur resta à la fenêtre jusqu'à ce que *la pamperruque* fût terminée; il envoya ensuite complimenter les danseurs sur leur talent, de dire aux habitants de Bayonne qui s'étaient portés là, en foule, qu'il les remerciait.

Sa Majesté reçut peu de jours après une lettre de son altesse royale le prince des Asturies, dans laquelle il annonçait à Sa Majesté qu'il se proposait de partir bientôt d'Irun, où il se trouvait alors, pour avoir l'avantage de faire la connaissance de son *frère* (c'est ainsi que le prince Ferdinand appelait l'Empereur); avantage qu'il ambitionnait depuis bien longtemps, et qu'il allait avoir enfin, si toutefois *son bon frère* voulait bien le permettre. Cette lettre fut remise à l'Empereur par un des aides de camp du prince qu'il avait accompagné depuis Madrid, et qu'il précéda seulement de dix jours à Bayonne. Sa Majesté ne pouvait croire à ce qu'elle lisait et entendait. Je l'ai entendu s'écrier, et plusieurs personnes l'ont entendue comme moi: « Comment! il vient ici? Mais vous vous trompez; il nous trompe! Cela n'est pas possible. » Je puis certifier qu'en parlant ainsi l'Empereur ne jouait pas l'étonnement.

Il fallut pourtant se décider à recevoir le prince, puisque décidément il venait. Le prince de Neufchâtel, le duc de Frioul et un chambellan d'honneur furent désignés par Sa Majesté; et la garde d'honneur reçut l'ordre d'aller accompagner ces messieurs pour aller au devant du prince d'Es-

pagne, seulement en dehors de la ville de Bayonne, le rang que l'Empereur reconnaissait à Ferdinand ne permettant pas que le cortège allât jusqu'à la frontière des deux empires. Il était midi, le 20 avril, lorsque le prince fit son entrée dans Bayonne. Un logement qui eût été peu de chose à Paris, mais qui était beau pour Bayonne, avait été préparé pour lui et pour son frère l'infant don Carlos, qui s'y trouvait déjà installé. Le prince Ferdinand fit la grimace en entrant; mais il n'osa se plaindre tout haut, et certes il aurait eu grand tort. Ce n'était pas la faute de l'Empereur s'il n'y avait à Bayonne qu'un seul palais, le palais du gouvernement, qu'il avait lui-même habité, et que l'on gardait pour le roi. Au reste, cette maison était la plus belle de la ville, grande et toute neuve. Don Pedro de Cevallos, qui accompagnait le prince, la trouva horrible et indigne d'un personnage royal. C'était l'hôtel de l'intendance. Une heure après l'arrivée de Ferdinand, l'Empereur vint le voir, et le trouva qui l'attendait à la porte de la rue. Il tendit les bras à l'approche de Sa Majesté, qui l'embrassa et monta dans les appartements avec lui. Ils restèrent ensemble environ une demi-heure. Quand ils se séparèrent, le prince avait l'air un peu soucieux. Sa Majesté, en revenant à Marrac, chargea M. le grand-maréchal d'aller inviter à dîner de sa part le prince et son frère don Carlos, le duc de San-Carlos, le duc de l'Infantado, don Pedro de Cevallos, et deux ou trois autres personnes de la suite. Les voitures de l'Empereur vinrent prendre les illustres convives à l'heure du dîner, et les amenèrent au château; Sa Majesté descendit jusqu'au bas du perron pour recevoir le prince. Ce fut là que se bornèrent les honneurs. Pas une seule fois pendant le dîner l'Empereur ne donna au prince Ferdinand, qui était roi à Madrid, le titre de majesté, ni même celui d'altesse: il ne l'accompagna, lorsqu'il sortit, que jusqu'à la première porte du salon, et il lui fit dire après, par un message, qu'il n'aurait point d'autre rang que celui de prince des Asturies, jusqu'à l'arrivée de son père le roi Charles. L'ordre fut donné en même temps de faire faire le service de sûreté de la maison des princes par la garde d'honneur bayonnaise et la garde impériale ensemble, plus un détachement de la gendarmerie d'élite.

Le 27 avril, l'Impératrice arriva de Bordeaux à sept heures du soir. Elle ne fit que passer à Bayonne, où son arrivée excita peu d'enthousiasme, peut-être parce qu'on était mécon-

tent de ne point la voir s'arrêter. Sa Majesté la reçut avec beaucoup de tendresse et la questionna d'une manière pleine de sollicitude sur les fatigues qu'elle avait dû éprouver sur une route difficile et horriblement gâtée par les pluies. Le soir, la ville et le château furent illuminés.

Trois jours après, le 30, le roi et la reine d'Espagne arrivèrent à Bayonne. Il n'est pas possible de se figurer les égards, les hommages dont ils se virent entourés par l'Empereur. Le duc Charles de Plaisance était allé à Irun, et le prince de Neufchâtel sur les bords de la Bidassoa, afin de complimenter leurs majestés catholiques, de la part de leur puissant ami. Le roi et la reine parurent très sensibles à ces marques de considération. Un détachement de troupes d'élite, en tenue superbe, les attendait sur la frontière, et leur servit d'escorte. La garnison de Bayonne s'était mise sous les armes, tous les bâtiments du port étaient pavoisés, les cloches sonnaient partout, et les batteries de la citadelle et du port saluaient à grand bruit.

Le prince des Asturies et son frère apprenant l'arrivée du roi et de la reine, étaient sortis de Bayonne pour aller au-devant leurs parents. Ils rencontrèrent à quelque distance de la ville deux ou trois gardes du corps qui venaient de Vittoria, et qui leur racontèrent le fait suivant.

Lorsque leurs majestés espagnoles entrèrent à Vittoria, un détachement de cent gardes du corps espagnol qui avait accompagné le prince des Asturies se trouvait dans cette ville et avait pris possession du palais que le roi et la reine devaient occuper à leur passage. A l'arrivée de leurs majestés, ils se mirent sous les armes. Dès que le roi les aperçut, il leur dit d'un ton sévère: « Vous trouverez bon que je vous prie de quitter mon palais; vous avez trahi vos devoirs à Aranjuez; je n'ai pas besoin de vos services et je n'en veux pas; allez-vous-en. » Ces mots prononcés avec une énergie à laquelle on n'était pas habitué de la part du roi Charles IV, étaient sans réplique. Les gardes du corps se retirèrent, et le roi pria le général Verdier de lui donner une garde française, fâché, disait-il, de ne pas avoir gardé ses braves carabiniers, dont il avait près de lui le colonel, en qualité de son capitaine des gardes.

Cette nouvelle ne dut point donner au prince des Asturies une haute opinion de l'accueil que lui ferait son père. Il fut effectivement très mal reçu, ainsi que je vais le dire.

FERNANDO VII, REY DE ESPAÑA,
Y DE LAS INDIAS.

Le roi et la reine d'Espagne trouvèrent au palais du gouvernement, en descendant de voiture, le grand-maréchal, duc de Frioul, qui les conduisit dans leurs appartements, et leur présenta le général comte Reille, aide de camp de l'Empereur, chargé des fonctions de gouverneur du palais; M. d'Audenarde, écuyer; M. Dumanoir et M. de Baral, chambellans chargés du service d'honneur près de leurs majestés.

Les grands d'Espagne que leurs majestés trouvèrent à Bayonne étaient les mêmes qui avaient suivi le prince des Asturies. Leur vue ne fit point plaisir au roi, comme on devait bien s'y attendre, et quand eut lieu la cérémonie du baise-main, tout le monde s'aperçut de l'émotion pénible qui agitait les infortunés souverains. Cette cérémonie, qui consiste à se mettre à genoux et à baiser la main du roi et celle de la reine, se fit dans le plus grand silence. Leurs majestés ne parlèrent qu'au comte de Fuentes, qui se trouvait à Bayonne par hasard.

Le roi pressa cette cérémonie qui le fatiguait horriblement, et se retira avec la reine dans ses appartements; le prince des Asturies voulut les suivre; mais son père l'arrêta à la porte de sa chambre, et faisant un geste du bras comme pour le repousser, il lui dit d'une voix tremblante: « Prince, voulez-vous outrager encore mes cheveux blancs? » Ces paroles firent, dit-on, sur le prince l'effet d'un coup de foudre. Il fut un moment atterré, et se retira sans proférer une seule parole.

Bien autre fut la réception que leurs majestés firent au prince de la Paix, lorsqu'il les rejoingnit à Bayonne. On l'eût pris pour le parent le plus proche et le plus cher de leurs majestés. Tous trois versèrent d'abondantes larmes en se retrouvant; c'est du moins ce que m'a raconté une personne du service, de qui je tiens tout ce qui précède.

A cinq heures, Sa Majesté l'Empereur vint visiter le roi et la reine d'Espagne. Dans cette entrevue, qui fut très longue, les deux souverains racontèrent à Sa Majesté les outrages qu'ils avaient essuyés et les dangers qu'ils avaient courus pendant un mois; ils se plaignirent vivement de l'ingratitude de tant d'hommes comblés de leurs bienfaits, et surtout des gardes du corps qui les avaient si lâchement trahis. « Votre Majesté ne sait pas ce que c'est que d'avoir à se plaindre d'un fils; fasse le ciel qu'un tel malheur ne lui arrive jamais! Le mien est cause de tout ce que nous avons souffert. »

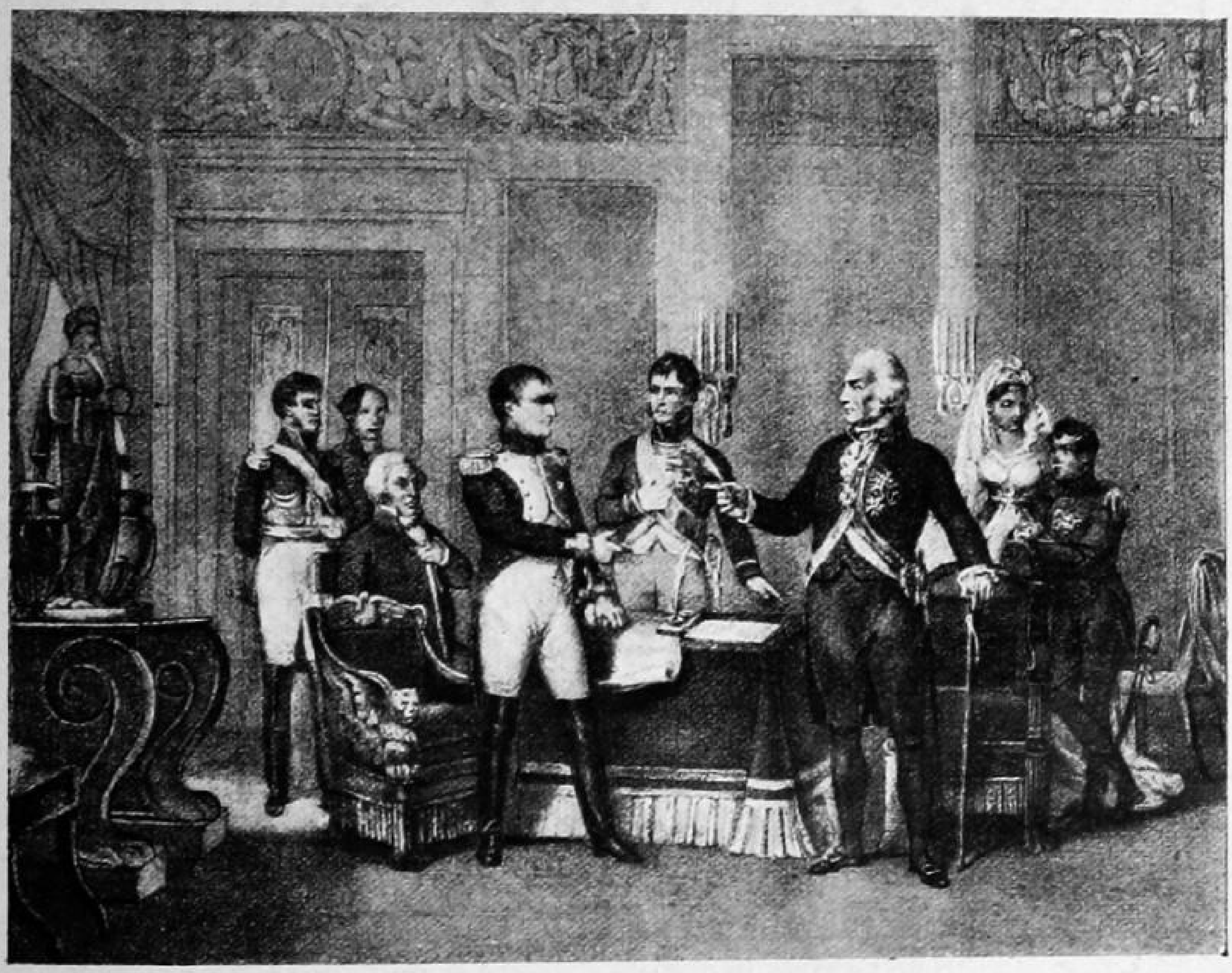
Le prince de la Paix était venu à Bayonne, accompagné du colonel Martès, aide de camp du prince Murat, et d'un valet de chambre, seul domestique qui lui fût resté fidèle. J'eus occasion de causer avec ce serviteur dévoué, qui parlait très bien français, ayant été élevé près de Toulouse. Il me raconta qu'il n'avait pu obtenir la permission de rester auprès de son maître pendant sa captivité; que ce malheureux prince avait souffert des tourments inimaginables; qu'il ne se passait pas un jour sans que l'on vînt dans son cachot lui dire de se préparer à la mort, parce qu'il subirait le dernier supplice le soir même ou le lendemain matin. Il m'a dit qu'on laissait quelquefois le prisonnier trente heures sans nourriture; qu'il n'avait pour lit que de la paille, point de linge, point de livres, pas de lumière, et nulle communication avec le dehors. Lorsqu'il sortit de son cachot pour être remis à M. le colonel Martès, il était effrayant à voir à cause de sa longue barbe, et de la maigreur que les chagrins et les mauvais aliments lui avaient causée. Il avait la même chemise depuis un mois, n'ayant jamais pu obtenir qu'on lui en donnât d'autres. Ses yeux avaient perdu l'habitude de voir le soleil, il fut obligé de les fermer et se trouva mal au grand air.

On remit au prince, sur la route de Bayonne, une lettre du roi et de la reine. Le papier en était tout taché de larmes. Le prince dit à son valet de chambre après l'avoir lue: « Voilà la seule consolation que j'ai reçue depuis un mois; tout le monde m'abandonne, excepté mes excellents maîtres. Les gardes du corps qui ont trahi et vendu leur roi trahiront et vendront aussi son fils. Quant à moi, je n'espère plus rien; qu'on me permette seulement de trouver un abri en France pour mes enfants et pour moi. » M. Martès lui ayant montré des papiers publics où il était dit que le prince possédait une fortune de cinq cents millions, il se récria hautement, disant que c'était une calomnie atroce et qu'il défiait ses plus cruels ennemis de fournir la preuve de cela.

Comme on a pu le voir leurs majestés n'avaient point une suite nombreuse; mais, en revanche, elles s'étaient fait suivre d'une quantité de fourgons remplis de meubles, d'étoffes et d'objets précieux. Leurs voitures étaient antiques, mais leurs majestés s'y trouvaient fort bien, surtout le roi, qui fut même très embarrassé lorsque, le lendemain de son arrivée à Bayonne, ayant été invité à dîner par l'Empereur, il lui fallut monter dans une voiture moderne à double marche-pied. Il n'osait

mettre le pied sur ces frêles machines qu'il craignait de briser en s'appuyant dessus, et le mouvement oscillatoire de la caisse lui donnait une peur terrible de la voir culbuter.

Ce fut à table que je pus examiner à mon aise le roi et la reine. Le roi était d'une taille moyenne; il n'était pas beau, mais il avait l'air bon, le nez fort long, la parole haute et brève; il marchait en se dandinant et sans aucune majesté, ce que j'attribuai à sa goutte. Il mangea beaucoup de tout ce qu'on



Abdication de Charles et de Ferdinand

lui servit, excepté des légumes, dont il ne mangeait jamais, disant que *l'herbe n'était bonne que pour les bêtes.* Il ne buvait que de l'eau; on lui en servit deux carafes, dont l'une était à la glace; il prenait les deux ensemble. Sa Majesté avait recommandé que l'on soignât le dîner, sachant que le roi était un peu gourmand. Il fit honneur à la cuisine française, qu'il paraissait trouver fort à son goût, car à chaque mets qu'on lui servait, il disait à la reine: « Louise, mange de cela, c'est

bon; » ce qui amusa beaucoup l'Empereur, dont on connaît la sobriété.

La reine était petite et grosse, s'habillait très mal, et n'avait ni tournure, ni grâce aucune; son visage était coloré, son regard fier et dur; elle tenait la tête haute, parlait très haut, et d'un ton plus bref encore et plus tranchant que son époux. On disait généralement qu'elle avait plus de caractère et de moyens que lui.

Avant le dîner, il fut question ce jour-là d'un peu de toilette. l'Impératrice proposa à la reine M. Duplan, son coiffeur, pour donner à ses dames quelques leçons de toilette française. Cette proposition fut acceptée, et la reine sortit bientôt après des mains de M. Duplan mieux habillée sans doute, et mieux coiffée, mais point embellie, car le talent du coiffeur ne put aller jusque-là.

Le prince des Asturies, aujourd'hui Ferdinand VII, avait l'extérieur peu gracieux, marchant pesamment, ayant l'air soucieux et ne parlant presque pas.

Leurs majestés espagnoles avaient amené avec elles le prince de la Paix, que l'Empereur n'avait point invité et que par cette raison l'huissier de service retenait en dehors de la salle à manger. Mais au moment de s'asseoir, le roi s'aperçut que le prince était absent. « Et Manuel? dit-il vivement à l'Empereur, et Manuel, Sire? » Alors l'Empereur en souriant fit un signe, et don Manuel Godoî fut introduit. On assure qu'il avait été fort bel homme; il n'y paraissait guère. C'était peut-être à cause des mauvais traitements qu'il avait essuyés.

Après l'abdication des princes, le roi et la reine, la reine d'Etrurie et l'infant don Francisco partirent de Bayonne pour se rendre à Fontainebleau, lieu que l'Empereur avait désigné pour leur résidence, en attendant que le château de Compiègne fût mis en état pour les recevoir convenablement. Le prince des Asturies partit le même jour avec son frère don Carlos et son oncle don Antonio pour la terre de Valençay, appartenant à M. le prince de Bénévent. Ils publièrent en passant à Bordeaux, une proclamation au peuple espagnol, dans laquelle ils confirmaient la transmission de tous leurs droits à l'Empereur Napoléon.

Ainsi, le roi Charles, débarrassé d'un trône qu'il avait toujours regardé comme un fardeau trop lourd pour lui, put désormais se livrer sans contrainte, à ses goûts favoris et tranquilles. Il n'aimait que le prince de la Paix, la chape, les

montres et la musique. Le trône n'était rien pour lui. Après ce qui s'était passé, le prince de la Paix ne pouvait retourner en Espagne, et comment le roi eût-il jamais pu consentir à se séparer de lui, quand même le souvenir des outrages qu'il avait personnellement essuyés n'eût pas été assez puissant pour le dégoûter de son royaume? La vie d'un particulier était celle qu'il lui fallait; aussi se trouva-t-il bien plus heureux lorsqu'il put, sans contrainte, se livrer à ses goûts

Joseph Bonaparte, roi d'Espagne

simples et tranquilles. A son arrivée au château de Fontainebleau, il y trouva M. de Rémusat, premier chambellan; M. de Luçay, préfet du palais, et une maison toute montée. Mesdames de la Rochefoucault, Duchâtel et de Luçay avaient été désignées par l'Empereur pour faire le service d'honneur de la reine.

Le roi d'Espagne ne séjourna à Fontainebleau que le temps nécessaire pour la réparation du château de Compiègne. Il trouva bientôt le climat de cette partie de la France trop froid pour sa santé, et alla, au bout de quelques mois, s'établir à Marseille, avec la reine d'Etrurie, l'infant don Francisco

et le prince de la Paix. En 1811, il quitta la France pour l'Italie, se trouvant encore mal à Marseille. Rome fut la résidence qu'il choisit.

J'ai parlé tout à l'heure du goût du roi d'Espagne pour l'horlogerie; on m'a dit qu'à Fontainebleau il faisait porter une demi-douzaine de ses montres par son valet de chambre, et qu'il en portait autant lui-même, donnant pour raison que l'horlogerie de poche perd à ne pas être portée. On m'a conté aussi qu'il avait toujours son confesseur près de lui, dans l'antichambre ou dans le salon qui précédait celui où il se trouvait, et que, lorsqu'il voulait lui parler, il le sifflait comme on siffle un chien. Le confesseur ne manquait jamais d'accourir à ce royal appel, et suivait son pénitent dans l'embrasure d'une croisée. Le roi disait, dans ce confessionnal improvisé, ce qu'il avait sur la conscience, recevait l'absolution et renvoyait ensuite le prêtre, jusqu'à ce qu'il se crût obligé de le siffler de nouveau.

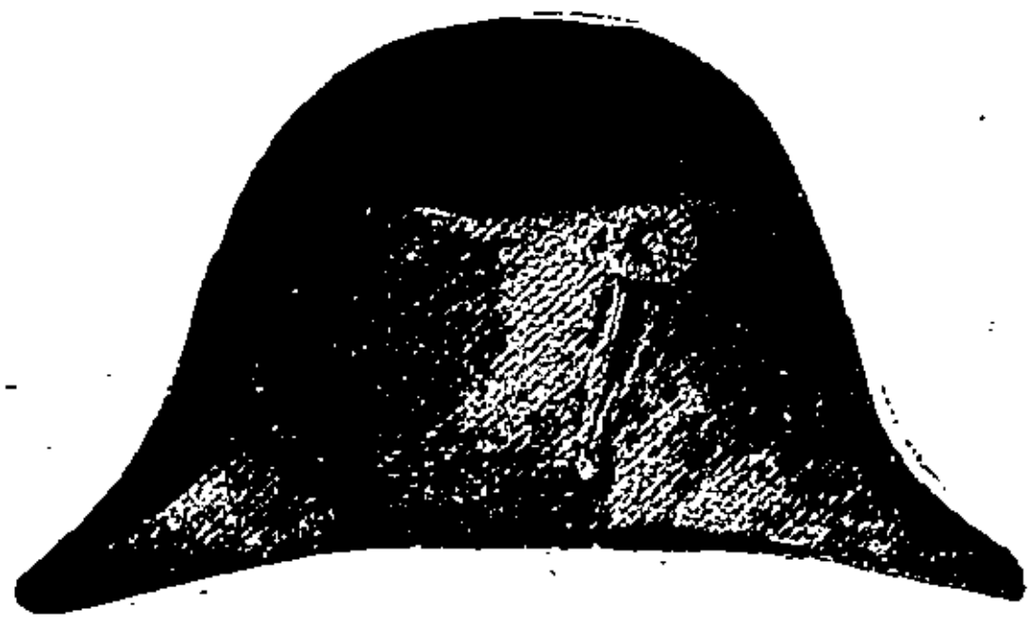
Quand la santé du monarque, affaiblie par l'âge et la goutte, ne lui permit plus de se livrer aux plaisirs de la chasse, il se mit à jouer du violon plus qu'il ne l'avait jamais fait, *afin* disait-il *de se perfectionner*. C'était s'y prendre un peu tard. On sait qu'il avait pour premier violon le célèbre Alexandre Boucher; il aimait beaucoup jouer avec lui, mais il avait la manie de commencer le premier, sans s'inquiéter en aucune façon de la mesure. S'il arrivait à M. Boucher de lui faire quelque observation à ce sujet, sa majesté répondait avec un grand sang-froid: *Monsieur, il me semble que je ne suis pas fait pour vous attendre.*

Entre le départ de la famille impériale et l'arrivée du roi de Naples, Joseph, le temps se passa en revues, en fêtes militaires, que l'Empereur honorait souvent de sa présence. Le 7 juin, le roi Joseph arriva à Bayonne. On savait longtemps d'avance que son frère l'appelait à échanger sa couronne de Naples contre celle d'Espagne.

Le soir même de l'arrivée du roi Joseph, l'Empereur fit inviter les membres de la junte espagnole, qui depuis quinze jours arrivaient à Bayonne de tous les coins du royaume, à se réunir au château de Marrac, afin de complimenter le nouveau roi.

Les députés obéirent à cette invitation un peu brusque, sans avoir eu le temps de bien se concerter sur ce qu'ils avaient à faire. Arrivés à Marrac, l'Empereur leur présenta le sou-

verain, qu'ils reconnurent, après une assez vive opposition de la part du duc de l'Infantado seulement au nom des grands d'Espagne. Quant aux députations du conseil de Castille, de l'inquisition, de l'armée, etc., elles se soumirent sans la plus légère observation. Peu de jours après, le roi forma son ministère, dans lequel on vit avec étonnement figurer M. de Cevallos, celui qui avait accompagné le prince des Asturies à Bayonne, et qui avait tant fait parade d'un attachement inviolable à la personne de celui qu'il appelait son infortuné maître; le même duc de l'Infantado, qui s'était opposé tant qu'il avait pu à la reconnaissance du monarque étranger, fut nommé capitaine des gardes. Le roi partit ensuite pour Madrid, après avoir nommé le grand-duc de Berg lieutenant-général du royaume.



CHAPITRE XXXXI

Mort de M. de Belloy, archevêque de Paris. — Vie d'un siècle et trop courte. — Beau trait de l'archevêque de Gênes. — L'enfant du bourreau. — Retour d'Espagne du grand-duc de Berg. — Départ de Marrac. — Tabatières prodiguées par l'Empereur. — La chambre du premier roi Bourbon. — Souvenir d'Egypte. — La pyramide et les mamelucks. — Les balladeurs. — Visite de l'Empereur au grand-duc de Berg. — Préparatifs inutiles. — Le plus vieux soldat de France. — Le centenaire. — Hommage de l'Empereur à la vieillesse. — Le soldat d'Egypte. — Arrivée à Saint-Cloud. — Le 15 août. — L'Empereur avare de louanges. — Mauvaise humeur de l'Empereur. — Napoléon et le dieu Mars. — L'ambassadeur de Perse. — Audience solennelle. Elégance et générosité d'Asker-kan. — Les sabres de Tamerlan et de Kouli-kan. — Galanterie persanne. — Goût d'Asker-kan pour les sciences et les arts. — Le *prix long* et le *prix court*. — L'indienne préférée au cachemire. — Divertissement oriental. — Les armes du sophi et le chiffre de l'Empereur. — Asker-kan à la Bibliothèque impériale. — Le coran. — Portrait du sophi. — Le grand ordre du soleil donné au prince de Bénévent. — Chute d'Asker-kan au concert de l'Impératrice. — M. de Barbé-Marbois, médecin malgré lui.

Dans ce temps-là, on apprit à Bayonne que M. de Belloy, archevêque de Paris, venait de mourir d'un catarrhe, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix-huit ans.

Le lendemain du jour où arriva cette triste nouvelle, l'Empereur à qui elle causait un chagrin sincère, parla des grandes et bonnes qualités du vénérable prélat. Sa Majesté raconta elle-même qu'ayant un jour dit, sans trop y réfléchir, à M. de Belloy, déjà âgé de plus de quatre-vingt-seize ans, qu'il vivrait un siècle, le bon archevêque s'était écrié en souriant:

« Pourquoi Votre Majesté veut-elle que je n'aie plus que quatre ans à vivre?

Je me rappelle qu'une des personnes qui assistaient au lever de l'Empereur cita à propos de M. de Belloy, le trait suivant du vertueux archevêque de Gênes, pour lequel l'Empereur faisait profession du plus grand respect.

La femme du bourreau de Gênes était accouchée d'une

fille, qui ne put être baptisée parce que personne ne voulait lui servir de parrain. En vain le père priait suppliait le peu de personnes qu'il connaissait, en vain même il offrit de l'argent, ce fut une chose impossible. La pauvre petite fille resta ainsi sans baptême quatre ou cinq mois; sa santé heureusement ne donnait aucune inquiétude. Enfin on parla de cette singulière circonstance à l'archevêque. Le bon prélat écouta l'histoire avec beaucoup d'intérêt, se plaignit de ne pas avoir été instruit plus tôt, et donna l'ordre à l'instant qu'on lui amenât la petite fille. Il la fit baptiser dans son palais, et fut lui-même son parrain.

Au commencement de juillet, le grand duc de Berg revint d'Espagne, fatigué, malade, et de mauvaise humeur. Il ne resta que deux ou trois jours; il eut à peu près autant d'entrevues avec Sa Majesté, qui ne parut guère plus contente de lui qu'il ne l'était d'elle, et partit ensuite pour les eaux de Barèges.

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice quittèrent le château de Marrac le 20 juillet, à six heures du soir. Ce voyage de l'Empereur fut un de ceux qui coûtèrent le plus de tabatières à entourage de diamants. Sa Majesté n'en était point économe.

Leurs Majestés arrivèrent à Pau le 22, à dix heures du matin. Elles descendirent au château de Gelos, situé à distance d'un quart de lieue de la patrie du bon roi Henri, sur le bord de la rivière. La journée fut employée en réceptions et en promenades à cheval. L'Empereur alla voir le château où fut élevé le premier roi de la maison de Bourbon, et prit beaucoup d'intérêt à cette visite, qu'il prolongea jusqu'à l'heure du dîner.

Sur la limite du département des Hautes-Pyrénées, et justement dans la partie la plus aride et la plus misérable, était élevé un arc de triomphe en verdure, qui semblait un prodige tombé du ciel, au milieu de ces landes incultes et brûlées par le soleil; une garde d'honneur attendait Leurs Majestés, rangée autour de ce monument champêtre, et commandée par un ancien maréchal de camp, M. de Noé, âgé de plus de quatre-vingts ans. Ce respectable militaire prit aussitôt place à côté de la voiture et fit son service à cheval pendant un jour et deux nuits, sans témoigner la moindre fatigue.

Nous trouvâmes plus loin, sur le plateau d'une petite montagne, une pyramide en pierres de quarante à cinquante

pieds de haut, couverte aux quatre faces d'inscriptions à la louange de Leurs Majestés: une trentaine d'enfants, habillés en mamelucks, semblaient garder ce monument, qui rappelait à l'Empereur de glorieux souvenirs. Au moment où Leurs Majestés parurent, nous vîmes s'élancer d'un bois voisin, des *balladeurs* ou danseurs du pays, costumés de la manière la plus pittoresque, portant des bannières de différentes couleurs, et reproduisant avec une souplesse et une vigueur peu commune la danse traditionnelle des montagnards méridionaux.

Plus près de la ville de Tarbes, était une montagne factice. plantée de sapins, qui s'ouvrit pour laisser passer le cortège, et fit place à un aigle impériale suspendu dans les airs, et tenant une banderolle, sur laquelle était écrit: *Il ouvrira nos Pyrénées.*

Arrivé à Tarbes, l'Empereur monta aussitôt à cheval, pour rendre visite au grand duc de Berg, qui était malade dans un des faubourgs. Nous repartîmes le lendemain, sans voir Barèges et Bagnères, où les préparatifs les plus brillants avaient été faits pour recevoir Leurs Majestés.

On présenta à l'Empereur, lors de son passage à Agen, un brave homme, nommé *Printemps*, âgé de cent quatorze ans: il avait servi sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, et quoique chargé d'années et de fatigues, lorsqu'il se vit en présence de l'Empereur, il repoussa doucement deux de ses petits-fils qui le soutenaient, disant avec une espèce de petite colère; qu'il irait bien tout seul. Sa Majesté, vivement émue, fit la moitié du chemin et se pencha avec bonté vers le centenaire. qui, à genoux, sa tête blanche découverte et les yeux pleins de larmes, lui dit d'une voix tremblante: « Ah! Sire, j'avais bien peur de mourir avant de vous avoir vu. » L'Empereur l'ayant relevé le conduisit à une chaise sur laquelle il le fit asseoir lui-même, et s'assit à côté de lui sur une autre qu'il me fit signe de lui avancer. « Je suis content de vous voir, mon père *Printemps*, bien content. Vous avez entendu parler de moi dernièrement? » Sa Majesté avait fait à ce brave homme une pension reversible sur la tête de sa femme.) Printemps mit la main sur on cœur et dit: « Oui! j'ai entendu parler de vous! » L'Empereur prit plaisir à le faire parler de ses campagnes, et le congédia après un entretien assez long, avec cinquante napoléons dont il lui fit cadeau.

On présenta aussi à Leurs Majestés un soldat natif d'Agen

qui avait perdu la vue à la suite de l'expédition d'Egypte. L'Empereur lui donna trois cents francs, et lui promit une pension, qui lui a faite depuis.

Le lendemain de leur arrivée à Saint-Cloud, l'Empereur et l'Impératrice se rendirent à Paris pour asister aux fêtes du 15 août. Je n'ai pas besoin de dire que ces fêtes furent magnifiques. A peine entré aux Tuileries, l'Empereur se mit à parcourir le château pour voir les réparations et les embellissements qu'on avait faits pendant son absence. Selon son habitude, il critiqua plus qu'il ne loua ce qu'il voyait; et, regardant par la fenêtre de la salle des maréchaux, il demanda à M. de Fleurieu, gouverneur du palais, pourquoi le haut de l'arc-de-triomphe du Carrousel était couvert d'une toile. On répondit à Sa Majesté que c'était à cause des dispositions nécessaires pour la pose de sa statue dans le char auquel était attelés les chevaux de Corinthe, ainsi que pour l'achèvement des deux Victoires qui devaient conduire les quatre chevaux. « Comment! s'écria vivement l'Empereur, « mais je ne veux pas de cela! je n'en ai rien dit! je ne l'ai pas « demandé! » Puis se tournant vers M. Fontaine, il continua: « Monsieur Fontaine, est-ce que ma statue était dans le dessin « que vous m'avez présenté? — Non, sire; c'était celle du dieu « Mars. — Eh bien, pourquoi m'avoir mis à la place du dieu « Mars? — Sire, ce n'est pas moi... M. le directeur général «des Musées... — M. le directeur général a eu tort, interrom- « pit l'Empereur avec impatience; je veux qu'on ôte cette sta- « tue, entendez-vous, Monsieur Fontaine? je veux qu'on l'ôte... « c'est la chose la plus inconvenante. Comment donc! est-ce « à moi à me faire des statues? Que le char et les Victoires « soient achevés, mais que le char... que le char reste vide! » L'ordre fut exécuté, et la statue de l'Empereur descendue et cachée dans l'orangerie, y est peut-être encore. Elle était en plomb doré, fort belle et très ressemblante.

Le dimanche qui suivit l'arrivée de l'Empereur, Sa Majesté reçut aux Tuileries l'ambassadeur de Perse Asker-kan. M. Jaubert l'accompagnait et lui servait d'interprète: ce savant orientaliste était allé d'après les ordres de l'Empereur, recevoir Son Excellence aux frontières de la France, avec M. Outrey, vice-consul de France à Bagdad. Plus tard, Son Excellence eut une seconde audience. Celle-là fut solennelle et au palais de Saint-Cloud.

L'ambassadeur était fort bel homme, de haute taille, d'une

figure aimable, régulière et noble. Ses manières pleines de politesse et d'aisance à l'égard des dames surtout, avaient quelque chose de la galanterie française. Sa suite composée d'hommes choisis et tous magnifiquement habillés, était, à son départ d'Erzeroum, de plus de trois cents personnes; mais les difficultés innombrables du voyage avaient obligé Son Excellence à laisser en route une grande partie de son monde. Ainsi réduite, cette suite était encore une des plus nombreuses que jamais ambassadeur eût amené en France. L'ambassadeur logeait avec elle rue de Fréjus, à l'ancien hôtel de mademoiselle de Conti.

Les présents que son souverain l'avait chargé d'offrir à l'Empereur étaient très précieux. C'était plus de quatre-vingts cachemirs de toutes sortes; une grande quantité de perles fines de diverses grosseurs, quelques-unes énormes; une bride orientale avec son mors, ornée de perles, de turquoises, d'émeraudes, etc.; enfin le sabre de Tamerlan et celui de Thamas-Kouli-kan; le premier couvert de perles et de pierreries; le second très simplement monté, tous deux ayant des lames indiennes d'une finesse extraordinaire, avec des arabesques en or incrustées.

J'ai pris plasir dans le temps à recueillir quelques détails sur cet ambassadeur. Il était d'un caractère fort doux, plein de complaisance et d'égards pour les personnes qui venaient le voir, donnant aux dames de l'essence de roses; aux hommes du tabac, des parfums, des pipes. Il prenait plaisir à comparer les bijoux français avec ceux qu'il avait apportés de son pays, et poussait quelquefois la galanterie jusqu'à proposer aux dames des échanges toujours avantageux pour elles: un refus le chagrinait beaucoup. Quand une jolie femme entrait chez lui, il souriait d'abord, et l'écoutait parler avec une sorte d'extase muette; puis, il s'empressait de la faire asseoir, à lui mettre sous les pieds des coussins, des tapis en cachemire (car il n'y avait que de cette étoffe chez lui) son linge de corps même et les draps de son lit étaient en tissu de cachemire extraordinairement fin. Asker-kan ne se gênait pas pour se laver la figure, la barbe et les mains devant le monde: il s'asseyait pour cette opération devant une esclave qui lui présentait à genoux une aiguière de porcelaine.

L'ambassadeur avait beaucoup de goût pour les sciences et les arts; il était lui-même très savant. MM. Dubois et Loyseau tenaient à côté de son hôtel une maison d'éduca-

Le chanteur Carat

tion qu'il allait visiter fort souvent. Il aimait surtout assister aux séances de physique expérimentale; et les questions qu'il faisait poser par son interprète prouvaient de sa part une connaissance fort étendue des phénomènes de l'électricité. Les marchands de curiosités et d'objets d'art l'aimaient beaucoup, parce qu'il leur achetait sans trop marchander. Cependant, un jour qu'il avait besoin d'un télescope, il fit venir un fameux opticien, qui pensa pouvoir lui surfaire énormément le prix. Mais Asker-kan, après avoir examiné l'instrument qu'il trouva très convenable, fit dire à l'opticien: « Vous « m'avez donné votre *prix long*; donnez-moi maintenant votre « *prix court.* »

Il admirait surtout les indiennes de la manufacture de Jouy, dont il trouvait le tissu, les dessins et les couleurs préférables même aux cachemires; et il en fit acheter plusieurs robes pour les envoyer en Perse afin de leur servir de modèle.

Le jour de la fête de l'Empereur, Son Excellence donna dans les jardins de son hôtel un divertissement à l'orientale. Les musiciens persans attachés à l'ambassade exécutèrent des chants guerriers étonnants de vigueur et d'originalité. Il y eut un feu d'artifice où l'on remarqua les armes du sophi, sur lesquelles se dessinait avec beaucoup d'art le chiffre de Napoléon.

Son Excellence visita la Bibliothèque impériale, où M. Jaubert lui servit d'introducteur. L'ambassadeur fut saisi d'admiration en voyant l'ordre qui règne dans cette immense collection de livres. Il s'arrêta une demi-heure dans la salle des manuscrits, qu'il trouva fort beaux, et dont il reconnut plusieurs pour avoir été copiés par des écrivains très renommés en Perse. Un exemplaire de l'Alcoran le frappa surtout, et il dit en le regardant qu'il *n'était point d'homme en Perse qui ne vendît ses enfants pour acquérir un pareil trésor.*

En quittant la Bibliothèque, Asker-kan fit faire des comp'iments aux conservateurs, et promit d'enrichir la bibliothèque de plusieurs manuscrits précieux qu'il avait apportés de son pays.

Quelques jours après sa présentation, l'ambassadeur alla visiter le Musée. La vue d'un tableau qui représentait le roi de Perse son maître lui fit une vive impression, et il ne sut comment témoigner sa joie et sa reconnaissance, lorsqu'on lui présenta plusieurs épreuves de la gravure de ce tableau. Les tableaux d'histoire, principalement les batailles, captivè-

rent ensuite toute son attention; il demeura un quart d'heure devant celui qui représente *la reddition de la ville de Vienne.*

Arrivé au bout de la galerie d'Apollon, Asker-kan s'assit pour se reposer, demanda une pipe, et se mit à fumer. Quand il eut fini, il se leva, et, voyant autour de lui, beaucoup de dames, que la curiosité avait attirées, il leur fit, par l'organe de M. Jaubert des compliments extrêmement flatteurs. Puis, quittant le Musée, Son Excellence alla se promener aux Tuileries, où bientôt elle se vit entourée et suivie par une foule immense: ce jour-là, Son Excellence remit au prince de Bénévent de la part de son souverain, le grand ordre du soleil, décoration magnifique, qui consiste en un soleil de diamants attaché par un cordon d'étoffe rouge couvert de perles.

Asker-kan produisit à Paris plus d'effet que l'ambassadeur turc; il était plus généreux, plus galant, faisait sa cour avec plus d'adresse, et se conformait plus facilement aux usages et aux mœurs françaises. Le turc était irascible, austère et bourru, tandis que le persan entendait assez bien la plaisanterie. Un jour pourtant il se fâcha tout rouge, et il faut convenir qu'il en avait bien quelque sujet.

C'était à un concert donné dans les appartements de l'impératrice Joséphine. Asker-kan, qu'apparemment cette musique n'amusait pas prodigieusement, commença pourtant par y applaudir par des gestes et des roulements d'yeux. Mais la nature l'emporta à la fin sur la politesse, et l'ambassadeur s'endormit d'un profond somme. L'attitude de Son Excellence n'était pourtant pas des plus commodes pour le sommeil, elle était debout, le dos appuyé au lambris, et les deux pieds étayés contre un fauteuil dans lequel une dame était assise. Quelques officiers du palais trouvèrent plaisant d'enlever prestement à Asker-kan son point d'appui. La chose était des plus faciles à exécuter; ils s'entendirent avec la dame qui occupait le fauteuil. Elle se leva subitement, le siège glissa sur le parquet, les pieds de Son Excellence suivirent le mouvement, et l'ambassadeur, privé tout à coup du contrepoids qui l'avait tenu en équilibre, allait s'étendre tout de son long, lorsqu'il se réveilla en sursaut, et s'arrêta dans sa chute en s'accrochant à ses voisins, aux meubles et aux draperies, non sans faire un bruit épouvantable. Les officiers qui lui avaient joué ce mauvais tour l'engagèrent avec le plus sérieux comique à s'établir dans un bon fauteuil, pour éviter le retour d'un semblable accident, tandis

que la dame qui s'était faite leur complice dans cette espièglerie avait la plus grande peine à étouffer ses éclats de rire, et que Son Excellence était tout animée d'une colère qu'elle ne pouvait exprimer que par ses regards et par ses gestes.

On parla et on rit longtemps à la cour d'une autre aventure d'Asker-kan. Se sentant malade depuis plusieurs jours, il crut que la médecine française parviendrait plus promptement à le guérir que la médecine persane, et il ordonna qu'on fît venir M. Bourdois, l'un des plus habiles médecins de Paris, dont il connaissait le nom, ayant toujours soin de s'informer de toutes nos célébrités dans tous les genres. On s'empresse d'exécuter les ordres de l'ambassadeur; mais, par une singulière méprise, ce n'est pas M. le docteur Bourdois qu'on prie de se rendre auprès d'Asker-kan, mais le président de la cour des comptes, M. Marbois, qui s'étonne beaucoup de l'honneur que lui fait l'ambassadeur persan, ne voyant pas d'abord quels rapports il pouvait y avoir entre eux. Cependant il se rendit avec empressement auprès d'Asker-kan, qui put sans peine prendre le costume sévère de M. le président de la cour des comptes pour un costume de médecin. A peine M. Marbois est-il entré que l'ambassadeur lui présente la main, lui tire la langue en le regardant; M. Marbois est un peu surpris de cet accueil; mais pensant que c'était sans doute la manière orientale de saluer les magistrats, il s'incline profondément, serrant humblement la main qu'on lui présentait. Il était dans cette position respectueuse lorsque quatre des serviteurs de l'ambassadeur lui apportent et lui mettent sous le nez, à titre de renseignements, un vase d'or à signes non équivoques. M. Marbois reconnut l'usage avec une surprise et une indignation inexprimables. Il recule avec colère, demande vivement ce que signifie tout cela, et s'entendant appeler M le docteur,. — Comment, s'écria-t-il, M. le docteur! — Mais oui, M. le docteur Bourdois. — M. Marbois est confondu. C'est la parité de désinences de son nom et de celui du docteur qui l'a exposé à cette désagréable visite.

CHAPITRE XXXXII

Translation de la statue colossaïe de la place Vendôme. — Les chevaux de brasseur. — Dernière partie de barres de Napoléon. — Départ pour Erfurt. — Logements des Empereurs. — Garnison d'Erfurt. — Antipathie de l'Empereur contre madame Talma. — Mademoiselle Bourgoin et l'Empereur Alexandre. —Avis paternel de l'Empereur au czar.— Désappointement. — Entrée de l'Empereur à Erfurt. — Arrivée du czar. — Attentions du czar pour le duc de Montebello. — Rencontre de l'Empereur et du czar. — Entrée des deux Empereurs dans Erfurt. — Déférence réciproque. — Le czar dînant tous les jours chez l'Empereur. — Intimité de l'Empereur et du czar. — Nécessaire et lit donnés par Napoléon à Alexandre. — Présent de l'Empereur de Russie à Constant. — Le czar faisant sa toilette chez l'Empereur. — Echange de présents. — Les trois pelisses de martre-zibeline. — Histoire d'une des trois pelisses. — La princesse Pauline et son protégé. — Colère de l'Empereur. — Exil.

Le lendemain ou le surlendemain de la fête de l'Empereur, on trasporta des ateliers de M. Launay à la place Vendôme la statue colossale en bronze qui devait être placé sur la colonne. Les brasseurs du faubourg Saint-Antoine offrirent leurs plus beaux chevaux pour traîner le chariot qui supportait la statue. On en choisit douze, un à chaque brasseur, et leurs maîtres voulurent les monter eux-mêmes. Rien n'était plus singulier que ce cortège, qui arriva sur la place à cinq heures du soir, suivi d'une foule immense, et aux cris de *Vive l'Empereur !*

Quelques jours avant le départ de Sa Majesté pour Erfurt, l'Empereur, l'Impératrice et leurs familiers jouèrent aux barres pour la dernière fois. C'était le soir. Des valets de pied portaient des torches allumées, et suivaient les joueurs, lorsque ceux-ci s'éloignaient hors de la portée des lumières. L'Empereur tomba une fois en courant après l'Impératrice; il fut fait prisonnier, mais rompit bientôt son ban, se remit à courir et quand il fut las, il emmena Joséphine, malgré les réclamations des joueurs. Ainsi finit la dernière partie de barres que j'aie vu faire à l'Empereur.

Il avait été décidé que l'empereur Alexandre et l'Empereur Napoléon se réuniraient à Erfurt le 27 septembre; et la plupart des souverains formant la confédération du Rhin avaient été invités à assister à cette entrevue, qui devait être majestueuse et brillante. En conséquence, M. le duc de Frioul, grand-maréchal du palais, fit partir M. de Canouville, maréchal-des-logis du palais, M. de Beausset, préfet du palais, et deux fourriers, afin de préparer à Erfurt les logements nécessaires à tant d'illustres voyageurs, et d'organiser le service du grand-maréchal.

On choisit pour le logement de l'Empereur Napoléon le palais du gouvernement, lequel, à cause de son étendue, convenait parfaitement à l'intention que l'Empereur avait d'y tenir sa cour. On prépara pour l'empereur Alexandre l'hôtel de M. Triebel, le plus joli de la ville, et celui du sénateur Remann pour S. A. I. le grand-duc Constantin. D'autres hôtels furent également réservés pour les princes de la confédération, ainsi que pour les personnages de leur suite; un détachement de tous les services de la maison impériale fut établi dans chacun de ces différents logements.

On avait envoyé du garde-meuble de la couronne, des meubles magnifiques et en immense quantité; des tapis et des tapisseries des Gobelins et de la Savonnerie; des bronzes; des lustres, candélabres, girandoles; des porcelaines de Sèvres; enfin tout ce qui pouvait contribuer au luxe de l'ameublement des deux palais impériaux, et de ceux qui devaient être occupés par les autres souverains. On fit venir de Paris une foule d'ouvriers.

M. le général Oudinot fut nommé gouverneur d'Erfurt. Il avait sous ses ordres le 1er régiment de hussards, le 6e de cuirassiers et le 17e d'infanterie légère, que le major général avait désignés pour composer la garnison. Vingt gendarmes d'élite avec un bataillon choisi parmi les plus beaux grenadiers de la garde, furent envoyés pour faire le service des palais impériaux.

L'Empereur qui songeait de rendre cette entrevue d'Erfurt aussi agréable que possible aux souverains, qu'il avait pris en affection à Tilsitt, eut l'idée de les faire jouir de la représentation des chefs-d'œuvre de la scène française. C'était sans doute le plus digne amusement qu'il pût leur procurer. Il donna donc des ordres pour que la salle de spectacle fût embellie et réparée; M. Dazincourt fut nommé directeur

du théâtre, et partit de Paris avec MM. Talma, Lafon, Saint-Prix, Damas, Desprès, Varennes, Lacave; mesdames Duchesnois, Raucourt, Talma, Bourgoin, Rose Dupuis, Gros et Patrat. Tout fut organisé avant l'arrivée des souverains.

Mademoiselle Bourgoin

Napoléon ne pouvait pas souffrir madame Talma, quoique pourtant elle fît preuve d'un beau talent. On connaissait cette aversion, dont je n'ai jamais pu découvrir le motif; aussi ne voulut-on pas d'abord la porter sur la liste des acteurs

qui allaient à Erfurt; mais M. Talma fit tant d'instances, qu'enfin on y consentit. Il arriva ce que tout le monde avait prévu, excepté peut-être M. Talma et sa femme, c'est que l'Empereur l'ayant vu jouer une fois, se plaignit beaucoup de ce qu'on l'avait laissé venir, et la fit rayer de la liste.

Mademoiselle B..., jeune alors et extrêmement jolie, eut tout d'abord plus de succès. Il faut dire aussi que pour y parvenir, elle s'y prit autrement que madame Talma. Dès qu'elle parut au théâtre d'Erfurt, elle excita l'admiration et devint l'objet des hommages de tous les illustres spectateurs. Cette préférence marquée fît naître des jalousies, dont elle était fort contente, et qu'elle entretenait de son mieux, par toutes sortes de moyens. Lorsqu'elle ne jouait pas, elle venait se placer dans la salle magnifiquement parée; alors tous les regards se portaient sur elle, et se détournaient de la scène, ce qui déplaisait fort aux acteurs. L'Empereur s'aperçut un jour de ces distractions fréquentes, et y mit fin en faisant défendre à mademoiselle B... de paraître au théâtre ailleurs que sur la scène.

Cette mesure prise par Sa Majesté, fort sagement à mon avis, dut la mettre fort mal dans les papiers de mademoiselle B... Un autre incident vint ajouter au déplaisir de l'actrice. Les deux souverains allaient ensemble presque tous les soirs au spectacle. L'empereur Alexandre trouvait mademoiselle B... charmante, et ne s'en cachait pas. Celle-ci le savait, et tout ce qu'elle jugeait capable d'exciter le goût du monarque, elle le mettait en usage. Un jour enfin, le czar amoureux fit part à l'Empereur de ses dispositions à l'égard de mademoiselle B... « Je ne vous conseille pas de lui faire des avances, dit l'Empereur Napoléon. — Vous croyez qu'elle refuserait? — Oh! non; mais c'est demain jour de poste, et dans cinq jours tout Paris saurait comment des pieds à la tête est faite Votre Majesté; et puis votre santé m'intéresse... Ainsi je souhaite que vous puissiez résister à la tentation. » Ces mots refroidirent singulièrement l'ardeur de l'autocrate, qui remercia l'Empereur de son bon avertissement, et lui dit: « Mais à la manière dont parle Votre Majesté, je serai tenté de croire que vous gardez à cette charmante actrice quelque rancune personnelle. — Non, en vérité, répliqua l'Empereur, je n'en sais que ce que l'on en dit. » Cette conversation eut lieu dans la chambre à coucher, pendant la toilette. L'empereur Alexandre quitta Sa Majesté, parfaitement convaincu,

et mademoiselle B... en fut pour ses œillades et ses espérances.

Sa Majesté fit son entrée dans Erfurt, le matin du 27 septembre 1808. Le roi de Saxe, qui était arrivé le premier, suivi du comte de Marcolini, du comte de Haag et du comte de Boze, attendait l'Empereur au bas de l'escalier du palais du gouvernement. Puis vinrent les membres de la régence et de la municipalité d'Erfurt qui le complimentèrent dans

Soult, duc de Dalmatie

la formule usitée. Après quelques instants de repos, l'Empereur monta à cheval et sortit d'Erfurt par la porte de Weimar après avoir, en passant, fait une visite au roi de Saxe. Il trouva hors de la ville toute la garnison rangée en bataille. Les grenadiers de la garde étaient commandés par M. d'Arquies; le 1er régiment de hussards par M. de Juniac; le 17e d'infanterie par M. de Cabannes-Puymisson, et le 6e de cuirassiers, les plus beaux hommes qu'il fût possible d'imaginer, par le colonel d'Haugeranville. L'Empereur passa la revue, fit changer quelques positions, puis continua son chemin à la rencontre de l'empereur Alexandre.

Celui-ci était parti de Saint-Pétersbourg le 14 septembre. Le roi et la reine de Prusse l'attendaient à Kœnigsberg, où il arriva le 18. Le duc de Montebello eut l'honneur de le recevoir à Bromberg au bruit d'une salve de vingt et un coups de canon. Etant descendu de voiture, l'empereur Alexandre monta à cheval, accompagné des maréchaux de l'empire Soult, duc de Dalmatie, et Lannes, duc de Montebello, et partit au galop pour aller joindre la division Nansouty, qui l'attendait rangée en bataille. Il fut accueilli par une nouvelle salve de vingt et un coup de canon, et par le cris mille fois répétés de *Vive l'empereur Alexandre!* Le monarque en parcourant les différents corps qui formaient cette belle division, dit aux officiers: « Je tiens à grand honneur, Messieurs, de me trouver parmi de si braves gens et de si beaux militaires. »

Par les ordres du maréchal Soult, qui ne faisait en cela qu'exécuter ceux que l'Empereur Napoléon lui avait donnés, des relais de poste avaient été préparés sur toute la route que le monarque du nord devait parcourir. Défense était faite de rien recevoir. A chaque relai se trouvait des escortes de dragons ou de cavalerie légère qui rendaient les honneurs militaires au czar, lorsqu'il venait à passer.

Après avoir dîné avec les généraux et les colonels de la division Nansouty, l'empereur de Russie remonta dans sa voiture qui était une calèche à deux places, et fit asseoir à côté de lui le duc de Montebello qui a raconté depuis de combien de marques d'estime et de bonté le czar l'avait comblé pendant le voyage, arrangeant le manteau du maréchal sur les épaules de celui-ci pendant son sommeil.

Sa majesté impériale russe, arrivée à Weimar le 26 au soir, continua le lendemain sa route sur Erfurt, escortée par le maréchal Soult, son état-major et les officiers supérieurs de la division Nansouty qui ne l'avaient point quittée depuis Bromberg. Ce fut à une lieue et demie d'Erfurt qu'Alexandre trouva Napoléon qui venait au-devant de lui à cheval.

Dès l'instant où le czar aperçut l'Empereur, il descendit de voiture et s'avança vers Sa Majesté, qui de son côté avait mis pied à terre. Ils s'embrassèrent avec l'affection de deux amis de collège qui se reverraient après une longue absence, puis ils montèrent à cheval tous deux, ainsi que le grand-duc Constantin, et passant au galop devant les régiments qui leur présentaient les armes, ils entrèrent dans la ville, tandis que les troupes et une immense population accourue de vingt

lieues à la ronde faisait retentir l'air de leurs acclamations. L'empereur de Russie portait en entrant à Erfurt, la grande décoration de la Légion-d'Honneur, et l'Empereur des Français, celle de Saint-André de Russie. Les deux souverains continuèrent à se donner cette marque mutuelle de déférence pendant leur séjour. On remarqua aussi que dans son palais l'Empereur donnait toujours la droite à Alexandre. Le soir de l'arrivée de ce souverain, ce fut lui qui, sur l'invitation de Sa Majesté donna le mot d'ordre de la place au grand-maréchal. Il fut donné ensuite alternativement par les deux souverains.

Ils allèrent d'abord au palais de Russie, où ils restèrent une heure. Ensuite Alexandre vint rendre visite à l'Empereur, qui le reçut au bas de l'escalier, et le reconduisit, lorsqu'il se retira, jusqu'à la porte d'entrée de la salle des gardes. A six heures, les deux souverains dînèrent chez Sa Majesté; il en fut de même tous les jours. A neuf heures l'Empereur ramena l'empereur de Russie à son palais; ils eurent alors un entretien tête à tête qui dura plus d'une heure. Ce soir-là toute la ville fut illuminée

Le lendemain de son arrivée, l'Empereur reçut à son lever les officiers de la maison du czar, et il leur accorda les grandes entrées pour toute la durée du séjour. L'empereur Alexandre fit de même à l'égard des officiers français*.

* Voici la liste des personnes qui composaient la suite des deux empereurs;

Personnages composant la suite de Sa Majesté l'Empereur des Français.

Le grand-maréchal duc de Frioul,
Le prince de Neufchâtel.
Le général Caulaincourt, duc de Vicence, grand-écuyer, ambassadeur de France à Pétersbourg,
Le prince de Bénévent, grand-chambellan,
Le duc de Bassano,
Le duc de Cadore, ministre des relations extérieures,
Le premier écuyer, général Nansouty,
M de Rémusat, premier chambellan,
Le général Lauriston, aide de camp de l'Empereur,
Le général Savary, duc de Rovigo, aide de camp de l'Empereur,
M. le comte Daru,
M. Cavaletti, écuyer,
M. Eugène de Montesquiou, chambellan,
M. de Canouville, maréchal-des-logis du palais,
M. de Mesneval, secrétaire du cabinet de Sa Majesté,
M. Fain, autre secrétaire,
M. de Beausset, préfet du palais,
M. Yvan, chirurgien de Sa Majesté,
Huit pages,
Un menin.

Les deux souverains se témoignaient l'amitié la plus sincère et la confiance la plus intime. L'empereur Alexandre venait presque tous les matins chez Sa Majesté, et entrait dans sa chambre à coucher, où il causait familièrement avec elle. Un jour il examina le nécessaire de l'Empereur, meuble en vermeil, qui avait coûté six mille francs, très bien disposé, et ciselé par l'orfèvre Biennais, et le trouva de son goût. Aussitôt qu'il fut sorti l'Empereur m'ordonna de prendre un nécessaire pareil, que l'on venait de recevoir de Paris, et de le porter au palais du czar.

Une autre fois, l'empereur Alexandre ayant remarqué l'élégance et la solidité du lit en fer de Sa Majesté, le lendemain même, d'après l'ordre de Napoléon, et par mes soins, un lit semblable garni de tout ce qui était nécessaire, fut monté dans la chambre de l'empereur de Russie, qui fut enchanté de cette galanterie, et qui, deux jours après, pour me témoigner sa satisfaction chargea M. de Rémusat de me remettre en son nom deux riches bagues de diamants.

Le czar refit un jour sa toilette chez l'Empereur, dans sa chambre, et là j'aidai le monarque à se déshabiller. Je pris dans le linge de l'Empereur une cravate blanche et un mouchoir de batiste, que je lui donnai. Il me fit beaucoup de remerciements; c'était un prince extrêmement doux, bon, aimable et d'une politesse extrême.

Il y avait échange de présents entre les illustres souverains. Alexandre fit don à l'Empereur de trois superbes pelisses en martre zibeline. L'Empereur en donna une à la princesse

Personnages composant la suite de Sa Majesté l'Empereur de Russie.

Le comte de Tolstoi, grand-maréchal du palais,
Le prince de Galitzin, secrétaire de Sa Majesté,
Le comte Romanzoff, ministre des affaires étrangères,
Le général comte Tolstoi, ambassadeur de Russie en France *venu de Paris*,
Le comte Speranki, le prince Wo kouski, le comte Oggeroski, le prince Trubetskoï, le prince Gargarin, le comte Oraklscheff, le comte Schouvaloff, aides de camp de Sa Majesté,
Le général Kitroff, aide de camp du grand-duc Constantin,
M. Apraxin, aide de camp du ministre de la guerre,
M. Balabin, colonel des chevaliers-gardes,
M. Alkoukieff,
Le prince Olgorouki, officier aux gardes,
Le comte Oziinski, chambellan, attaché aux relations extérieures,
M. Gervais, M. Greidmann, M. Sculpoff, conseillers d'état, attachés aux relations extérieures,
Le comte de Nesselrode, M Bouhagin, secrétaires d'ambassade, *venus de Paris*,
M. de Lebanski, consul de Russie en France *venu de Paris*,
Le général Kankoff, ministre de Russie en Saxe, *venu de Dresde*,
M. Schoodes, secrétaire de légation, *venu de Dresde*,
M. Bethmann, consul de Russie à Francfort, *venu de Francfort*.

Pauline, sa sœur, et une autre à madame la princesse de Ponte-Corvo. Quant à la troisième il la fit coüvrir en velours vert et garnir de brangdebourgs en or. C'est cette pelisse qu'il a constamment portée en Russie. L'histoire de celle que j'avais

Pauline Bonaparte, princesse Borghèse

portée de sa part à la princesse Pauline est assez curieuse pour que je la rapporte ici, quoiqu'elle ait été déjà racontée ailleurs.

La princesse Pauline avait témoigné beaucoup de joie en recevant le présent de l'Empereur, et elle se plaisait à faire admirer sa pelisse aux personnes de sa maison. Un jour qu'elle

se trouvait au milieu d'un cercle de dames à qui elle faisait remarquer la finesse et la rareté de cette fourrure, survint M. de Canouville, à qui la princesse demanda son avis sur le cadeau qu'elle avait reçu de l'Empereur. Le beau colonel n'en parut pas aussi émerveillé qu'elle s'y attendait, et elle en fut piquée. « Comment, Monsieur, vous ne trouvez pas cela délicieux? — Mais... non, Madame. — En vérité! oh bien, pour vous punir, je veux que vous gardiez cette pelisse, je vous la donne, et j'exige que vous la portiez; je le veux, entendez-vous? Il est probable qu'il y avait eu récemment quelque brouillerie entre son altesse impériale et son protégé, et que la princesse s'était hâtée de saisir la première occasion de rétablir la paix. Quoi qu'il en soit, M. de Canouville se fit un peu prier pour la forme, et la riche fourrure fut portée chez lui.

Peu de jours après l'Empereur passant une revue sur la place du Carrousel, M. de Canouville y parut monté sur un cheval ombrageux et qu'il avait assez de peine à calmer. Cela causa quelque désordre, et attira l'attention de Sa Majesté, qui, en jetant les yeux sur M. de Canouville, reconnut que la pelisse qu'elle avait offerte à sa sœur avait été métamorphosée en dolman de hussard. L'Empereur eut grande peine à maîtriser sa colère: « Monsieur de Canouville, s'écria-t-il d'une voix tonnante, votre cheval est jeune, il a le sang trop chaud; vous irez le rafraîchir en Russie. » Trois jours après, M. de Canouville avait quitté Paris.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Société des Publications Littéraires Illustrées

13, Rue Thérèse, PARIS

VIENT DE PARAITRE **PRIX : 0.95**

MÉMOIRES INÉDITS SUR NAPOLÉON III

LE MÉMORIAL DE CHISLEHURST

Par le Baron d'AMBÈS

Recueillis et annotés par Ch. SIMOND et M.-C. POINSOT

Il paraît tous les mois un volume de 128 pages sur papier couché, orné de nombreuses illustrations d'après documents de l'époque.

Le MÉMORIAL de SAINTE-HÉLÈNE

Par le Comte de LAS-CASES

L'ouvrage complet en 17 volumes, **11** fr. Relié en 3 vol. **20** fr.

Edilion de luxe sur papier couché, 500 illustrations de CHARLET.

Napoléon dans l'Exil

Par O'MÉARA

L'ouvrage complet :

1 fr. **25**

LES DERNIERS MOMENTS DE NAPOLÉON Ier

Par ANTOMARCHI

L'ouvrage complet : **1** fr. **25**

VIENT DE PARAITRE — VOLUMES A **3** FR. **50**

ALLEMANDS CONTRE SLAVES, par JAFFRE DU PONTCRAY.

LES SOUFFRANCES de L'AIGLON, par Camille COCUAUD.

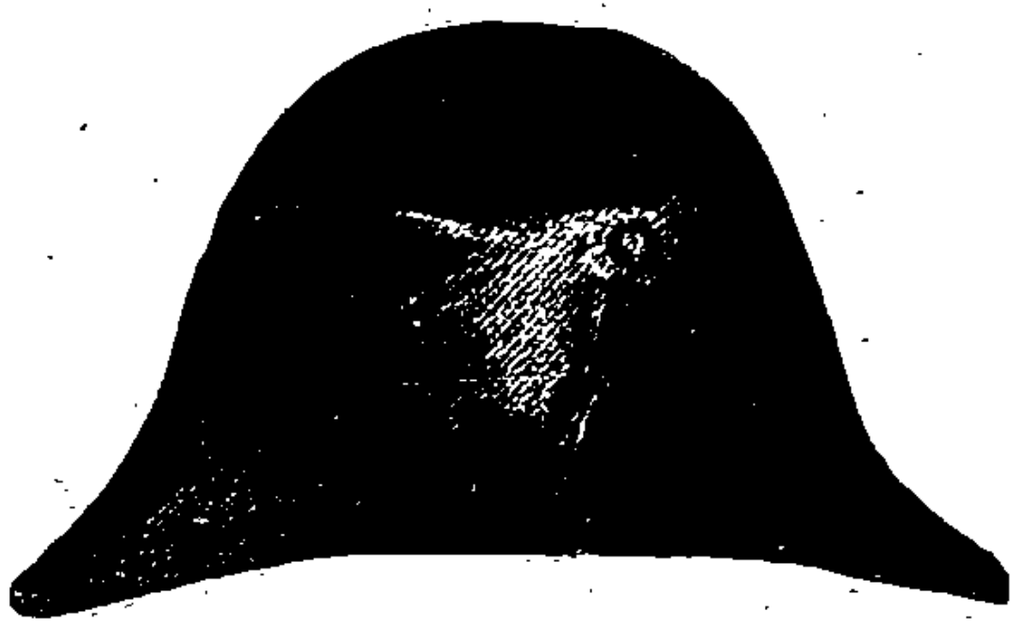
L'ESPIONNAGE ALLEMAND EN FRANCE, par Paul LANOIR.

Collection Historique à 0 fr. 60

André Flotron.....	Gabrielle d'Estrées.
Irénée Mauget.....	Louise de La Vallière.
Pétrus Durel.....	Madame Tallien.
Léon Viel des Rivières.	Marie Mancini.
Georges de Dubor...	Joséphine Bonaparte.
Alphonse Crozière...	Marie-Antoinette.
Viel des Rivières et Vergetot.....	L'Impératrice Marie-Louise.
M.-C. Poinsot.....	Marthe du Vigean.
Viel des Rivières et Vergetot.....	Bellilote.
Marcel Roland.....	Madame Roland.
René Lecœur...	Madame de Châteauroux.
Maxime Formont.	La Brinvilliers.

Bibliothèque Littéraire Illustrée à 0 fr. 75

Abel Hermant...	Eddy et Paddy.
Michel Provins..	Mariage Parisien.
J.-H. Rosny.	Les Fiançailles d'Yvonne.
Georges Beaume..	Le Pré de l'Amour.
Georges Docquois.	L'Union Tragique.
Paul Ginisty....	Un Petit Ménage.
Jacques des Gachons.	Notre Bonheur.



IL PARAIT UN VOLUME PAR MOIS

ETAMPES ET PARIS

IMP. LA SEMEUSE

0 0 1909 0 0